



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



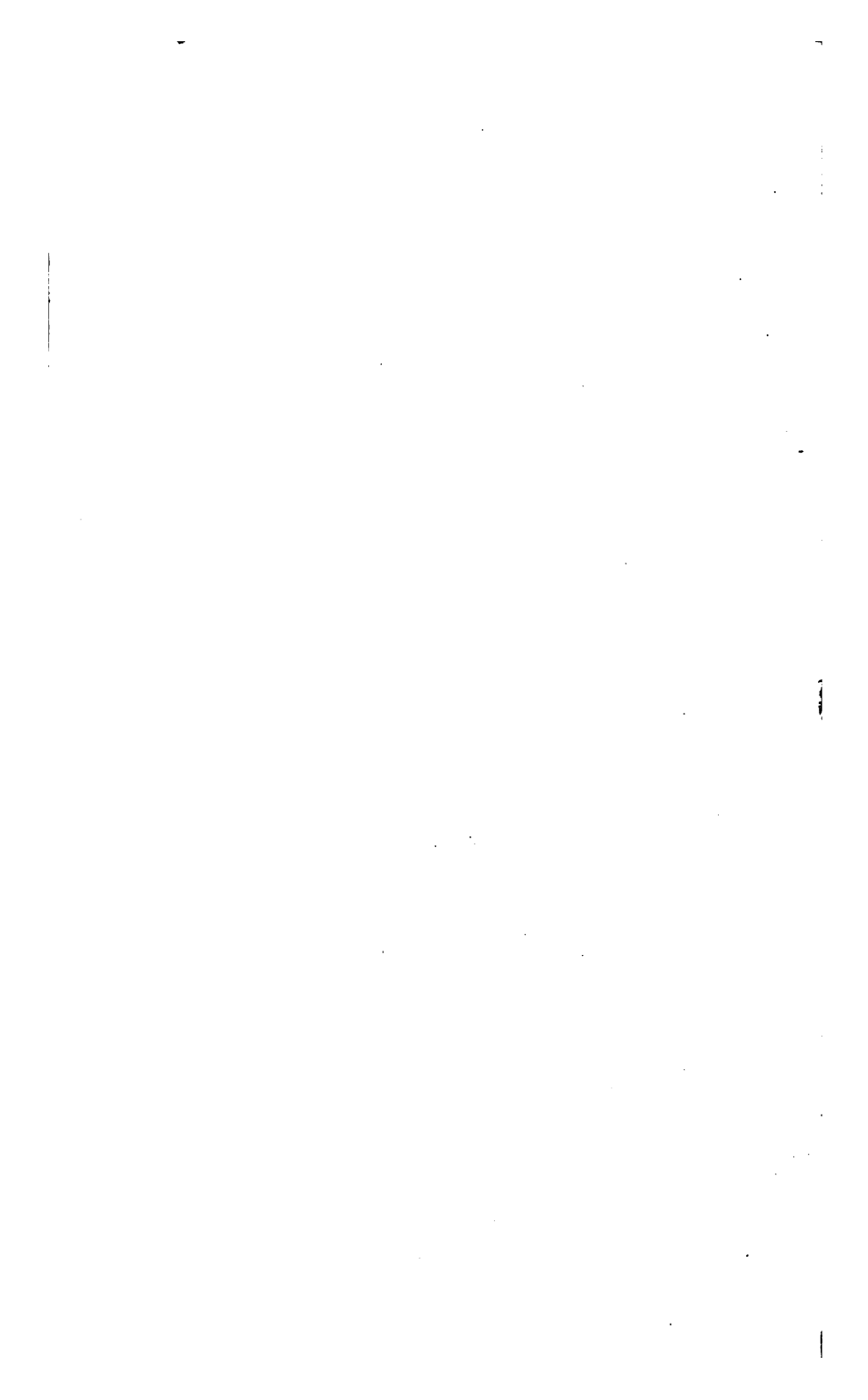
3 3433 08248874 7



NAA
Revue

F





REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

QUI ONT PARU

PENDANT L'ANNÉE 1857

PUBLIÉE

PAR JOEL CHERBULIEZ

35^{me} ANNÉE

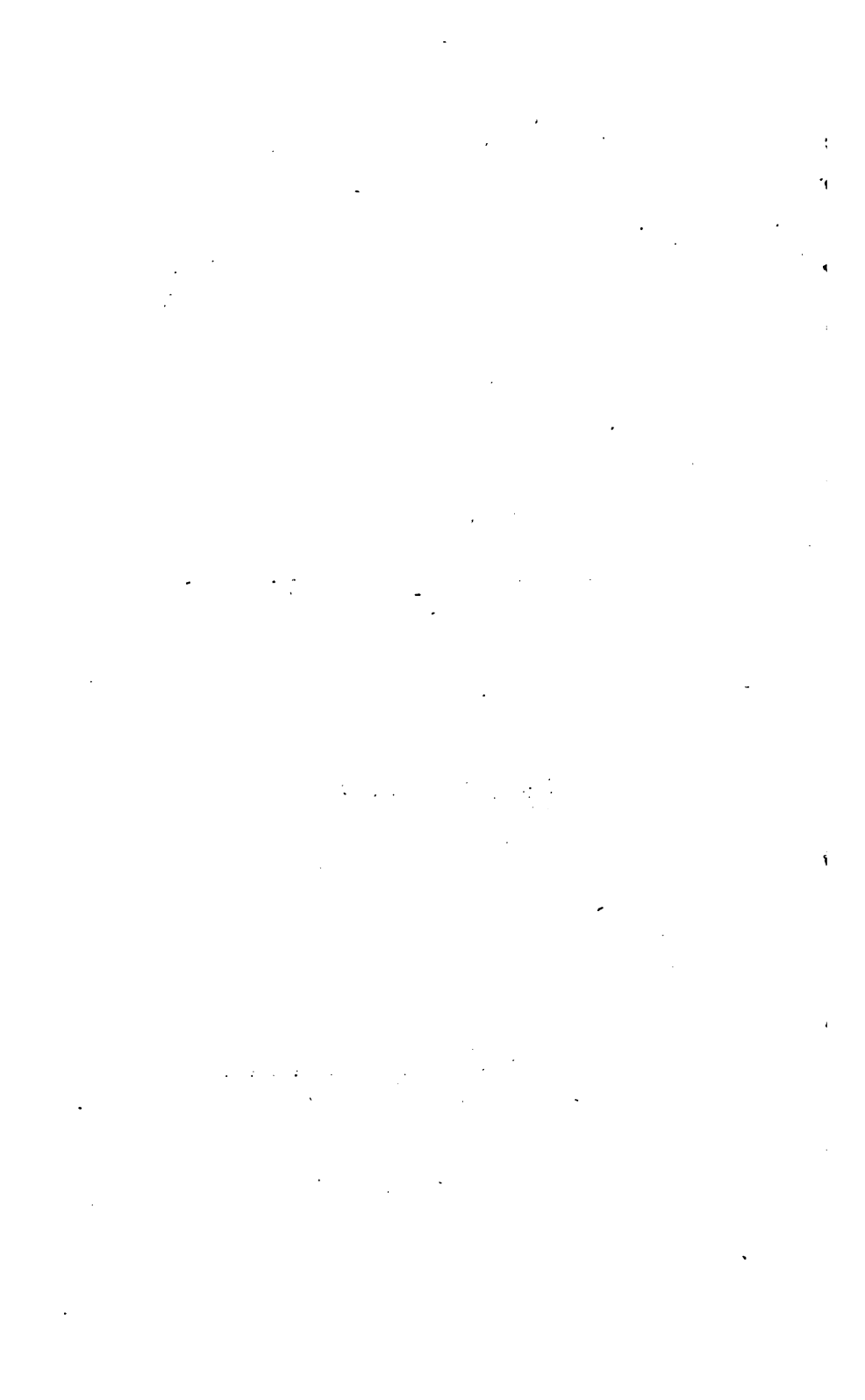
PARIS
CHEZ JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE

RUE DE LA MONNAIE, 10

GENÈVE
MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ

1857

6442
17
865
41



REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

JANVIER 1957.

COUP D'OEIL
SUR
LA SITUATION LITTÉRAIRE ACTUELLE.

Le mouvement littéraire de notre époque semble subir une espèce d'arrêt, depuis que les circonstances sont venues mettre fin à ses écarts désordonnés. Soit épuisement, soit dépit, beaucoup d'écrivains se taisent, accusant le public d'ingratitude, parce qu'il s'est détourné d'eux, et n'applaudit plus avec le même enthousiasme les moindres productions de leur plume. Ils prétendent que le progrès industriel étouffe les lettres, et le regardent comme la cause de cette décadence aussi rapide qu'imprévue. A les entendre, le culte de la poésie est tout à fait abandonné, les œuvres de l'imagination ne trouvent plus d'appréciateurs, l'homme de lettres ne peut obtenir ni les sympathies, ni les encouragements qui lui sont indispensables dans sa rude et laborieuse carrière.

Cependant, à nulle autre époque les droits de l'écrivain ne furent mieux garantis. La vive sollicitude qui s'est manifestée pour la propriété littéraire offre certainement une protection très-efficace ; et, quant aux récompenses propres à stimuler le zèle des auteurs, nous ne croyons pas que jamais elles aient été plus nombreuses que maintenant. Si donc il y a décadence, ce n'est pas là qu'il faut en chercher les causes. Mais d'abord examinons si la décadence est bien réelle, et si, comme on le prétend, elle ne date que des cinq ou six dernières années.

Sans doute aujourd'hui les productions médiocres abondent, tandis que les chefs-d'œuvre sont très-rares. C'est un fait incontestable; seulement il ne nous semble pas nouveau : le dix-huitième siècle présentait déjà le même spectacle, et, lors même que dans le dix-neuvième la proportion des livres sans valeur serait plus grande, cela s'expliquerait par la foule toujours croissante des hommes qui se mêlent d'écrire. Dans tous les temps, les dons du génie furent le privilège d'un fort petit nombre. Les périodes mêmes sur lesquelles ils ont répandu tant de lustre virent aussi parfois le débordement de la médiocrité et le triomphe du mauvais goût. Mais aux yeux de la postérité, leur gloire dégagée de cet alliage apparaît brillante et pure. Il ne faut donc pas les prendre pour points de comparaison lorsqu'on veut juger l'époque présente. Laissons-en le soin à nos neveux, et contentons-nous d'apprécier la valeur intrinsèque des productions du jour avec toute l'impartialité possible.

Le mouvement littéraire du siècle a commencé sous la Restauration. Ses débuts furent très-remarquables. Après vingt-cinq années de révolution et de guerre, l'activité intellectuelle prit tout à coup un essor vigoureux. Cela s'explique aisément. Le régime impérial avait contenu, mais non pas étouffé l'esprit français. La génération nouvelle, qui s'était formée au milieu des grandes entreprises conçues par le génie de Bonaparte, ne devait manquer ni d'ambition, ni d'énergie, et quoique le champ de bataille absorbât sans doute une bonne part de ces précieuses ressources, il en restait assez encore pour féconder le domaine de la pensée. Aussi, dès que la paix vint rendre à la culture des lettres ses loisirs et son public, on la vit prospérer rapidement. Des écrivains surgirent de toutes parts, et l'on put bientôt constater un progrès sensible dans les diverses branches de la littérature.

Ce n'est pourtant pas au gouvernement de la Restauration que doit être attribué ce réveil subit. Il avait bien autre chose

à faire, placé comme il l'était entre les exigences de ses amis et les intrigues de ses ennemis. Ce n'est pas non plus à la liberté du régime où s'exerçait encore une ombrageuse censure, non-seulement sur les journaux, mais sur les livres aussi.

La véritable cause du mouvement fécond qui se manifesta fut le retour de la paix. Aussitôt que les bulletins de la grande armée cessèrent de préoccuper les esprits, la littérature reprit son empire, et comme il y avait abondance de sève chez la jeunesse, une fois lancée dans cette direction, elle ne tarda pas à produire des fruits nombreux. L'élan se maintint pendant quinze années, puis, après la révolution de 1830, il reçut une impulsion nouvelle, qui le fit aller *crescendo* jusqu'en 1848. Dès lors il s'est ralenti, cela n'est pas douteux. Les excès amènent toujours une réaction en sens contraire, et l'abus qu'on avait fait de la liberté de penser et d'écrire devait en dégoûter, momentanément du moins, le public las de se voir en butte aux roueries d'un charlatanisme sans pudeur.

Quand on prétend établir une comparaison entre la littérature actuelle et celle de la restauration, il faudrait d'abord tenir compte de la période intermédiaire qui s'est écoulée de 1830 à 1848, et ne pas oublier que les circonstances ont complètement changé. En 1814, le ressort intellectuel débarrassé des liens qui l'avaient longtemps retenu captif, possédait toute sa force, tandis que maintenant usé, détendu par les nombreuses et violentes épreuves auxquelles on l'a soumis, il n'a presque plus d'élasticité; son action lente et calme contraste surtout avec les mouvements convulsifs dont il offrait naguère le spectacle. D'ailleurs, le goût ne peut pas être déjà complètement guéri. A la fièvre succède l'abattement, et dans cet état de faiblesse que laissent après elles les longues maladies, les rechutes sont fréquentes.

C'est une convalescence pénible sans doute, et dont le moindre écart de régime pourrait compromettre le succès; mais je n'y trouve pas les symptômes de la décadence. Si le génie

fait défaut, l'esprit abonde, et l'activité de la pensée ne cesse point de se manifester. Le malheur est que la littérature, languissante encore, et qui, pour se remettre, aurait besoin qu'on laissât tranquillement agir la nature, se voit entourée d'amis importuns qui prétendent la guérir par des moyens empiriques. Chacun apporte son remède. Ce sont des excitants qu'il lui faut suivant les uns, des calmants suivant les autres ; on la soumet tour à tour à des expériences contraires, et je m'étonne seulement qu'elle les supporte si bien ; cela dénote une constitution robuste qui finira sans doute par prendre tout à fait le dessus. Ayons donc bon espoir. L'esprit français n'est pas mort. Il possède peut-être même assez de vie pour vaincre les tendances pernicieuses de notre époque.

C'est dans ces tendances que se trouve la véritable cause du mal. Elles sont de deux sortes : tendances démocratiques et tendances matérialistes. Mais, se rapprochant par plus d'un point, elles ont produit ensemble, dans la littérature comme dans les beaux-arts, cette espèce de lèpre énervante qui s'appelle réalisme. La démocratie, malgré tout le bien qu'on en peut dire avec raison, a de graves inconvénients, surtout en matière d'art et de littérature. L'un des principaux est une susceptibilité jalouse, qui ne souffre guère qu'on s'élève au-dessus du niveau commun. Tout essor supérieur lui devient facilement suspect. Le peuple souverain, qui se compose en majorité d'hommes plus ou moins incultes, ne voit dans les esprits d'élite que d'incorrigibles aristocrates, aspirant à lui imposer le joug de la morale et le respect des lumières dont l'éclat l'offusque. Il use donc de son pouvoir pour y mettre bon ordre. Les supériorités intellectuelles sont soigneusement écartées, et, si l'on n'ose pas les bannir, du moins prend-on bien ses mesures pour empêcher qu'elles se multiplient. Dans ce but, les hautes études sont amoindries et doivent céder la place à l'enseignement primaire et gratuit, dont les écoles satisfont davantage la soif d'égalité qui tourmente sans cesse les

démocraties. C'est leur supplice de Tantale, car elles ont beau faire, l'ignorance aura toujours ses degrés, tout comme l'instruction. Mais en attendant, grâce à leurs efforts, le jour décroît, les lumières s'en vont, et l'abaissement du niveau intellectuel porte ses fruits.

Je ne prétends point pour cela qu'il faille perdre courage. Au contraire, c'est un motif de plus de lutter avec ardeur et persévérance. Les résultats de la démocratie peuvent être bons ou mauvais selon les principes qui la dirigent. Le despotisme monarchique avait aussi des tendances fâcheuses qui, plus d'une fois, ont arrêté l'essor de l'esprit humain. A cet égard, les progrès accomplis ne sont pas douteux. Malgré les déclamations de quelques énergumènes, nous ne sommes plus au temps des martyrs et des bourreaux. Si la liberté de penser rencontre encore des obstacles, c'est une réaction momentanée produite par la peur de ses excès ; mais dans la plupart des pays civilisés, elle jouit paisiblement de son triomphe sur les vieux préjugés qui l'accusaient d'être incompatible avec l'ordre social. Le bon effet de la démocratie est de donner aux esprits plus d'indépendance, aux opinions individuelles plus d'essor. On respecte moins l'autorité sans doute, mais elle ne peut plus appesantir son joug sur les consciences avec le même empire qu'autrefois. Chacun se sent maître de juger d'après ses propres impressions et d'exercer autour de lui l'influence dont il est capable. Jadis on attendait en toutes choses le mot d'ordre venu d'en haut ; la cour était un oracle en fait de littérature et d'art comme pour le reste ; ce qu'elle admirait était admiré, ce qu'elle condamnait n'avait guère chance d'être approuvé. Maintenant, le succès dépend des suffrages du public.

Cette situation nouvelle semble devoir être particulièrement favorable aux productions littéraires, puisqu'elle leur ouvre un champ plus vaste et plus fécond. Mais ses conséquences ne sauraient être bien appréciées qu'après un certain temps d'épreuve. On ne passe pas tout à coup du servilisme à l'indé-

pendance. La liberté demande un apprentissage, durant lequel il y a nécessairement conflit entre les vieilles habitudes qui résistent, et l'ardeur inexpérimentée dont les écarts sont inévitables. De là résulte une espèce d'anarchie dans les idées et dans les tendances. Chaque écrivain aspire à se frayer un sentier nouveau, les imaginations fermentent, on voit le génie même tenter des œuvres impossibles. Puis, à ce premier élan succède un affaissement général, parce que le public refuse de suivre jusqu'au bout les novateurs enthousiastes. Alors l'honnête médiocrité reste maîtresse du champ de bataille, enterre les morts, soigne les blessés, et tient des discours fort sages et sensés, mais peu persuasifs.

C'est là que nous en sommes. Les novateurs ne sont pas tous morts, mais leur voix ne trouve plus d'échos. Après les avoir exaltés outre mesure, le public s'est ravisé tout à coup, et semble honteux de son enthousiasme. Pour l'expié, il affecte l'indifférence ou même le dédain. Jamais peut-être réaction ne fut si prompte et si complète. A la plupart des écrivains naguère proclamés de grands génies et dont les œuvres les plus frivoles avaient le privilège de remuer les masses, on peut appliquer ce que Villon dit des dames du temps jadis :

Mais où sont les neiges d'antan !

Le souffle révolutionnaire auquel ils s'abandonnaient, toutes voiles déployées, les a balayés eux-mêmes, et la foule inconstante ne s'en est pas émue. C'est une leçon instructive pour ceux qui seraient tentés encore de faire de la littérature un instrument politique.

En devenant tribun le poète abdique, le romancier escompte son avenir sur une popularité chanceuse; l'un et l'autre se préparent ainsi de cruelles déceptions. Ce travers trop commun en France peut être regardé comme l'une des causes les plus actives de la stérilité littéraire dont on se plaint aujourd'hui. Combien de talents supérieurs se sont laissés fourvoyer par

l'ambition politique. Les exemples abondent, et je crois superflu de citer des noms. Chacun connaît ces décadences individuelles, dont le pénible spectacle afflige notre époque. Rien n'est plus triste que de voir le génie dévier de sa route naturelle pour s'acharner à la poursuite d'un but indigne de lui, ou bien s'enivrer de son propre mérite au point d'en perdre le jugement. Si le ridicule n'est pas loin du sublime, c'est bien dans ce cas, et l'homme qui se pose en demi-dieu, souvent même en dieu tout entier, présente une caricature non moins déplorable que grotesque. Cette prétention superbe contraste misérablement avec les habitudes et les besoins du luxe effréné qui, chez l'un, s'allient peut-être aux idées les plus démagogiques, tandis que chez l'autre elles produisent de fâcheux écarts, et qu'elles en réduisent un troisième à tendre la main aux passants.

Mais ne nous arrêtons pas davantage sur de telles infirmités. Il suffit de les avoir indiquées pour faire comprendre comment ceux qui s'en trouvent atteints n'exercent plus la haute influence à laquelle ils avaient certainement des droits légitimes. Leur règne est fini. La littérature suit d'autres chefs qui la conduisent dans des voies différentes.

L'œuvre d'émancipation entreprise il y a trente ans environ par l'école romantique a porté ses fruits. Les entraves qui gênaient l'essor de la fantaisie n'existent plus, on s'est définitivement affranchi des vieux moules imposés par la routine. Mais les efforts qu'il a fallu faire pour cela ont produit une lassitude générale, chez les écrivains comme chez leur public. Après avoir donné libre carrière à toute sa fougue, si longtemps contenue, l'imagination éprouve le besoin du repos. En effet, sa puissance a des bornes qu'elle ne franchit pas impunément. Quand elle veut aller au delà, quand elle prétend défier en quelque sorte la nature et se passer de son secours, bientôt arrive l'épuisement avec sa compagne, la stérilité. C'est alors que, par une tendance inhérente à l'esprit humain, on se jette

volontiers dans l'autre extrême. Aux ébauches monstrueuses à force de hardiesse, succèdent les copies servilement daguerréotypées. L'idéal fait place au terre à terre. L'exagération du laid, la recherche du beau absolu sont abandonnées pour l'imitation exacte de la nature ; la vérité semble n'exister désormais que dans les limites étroites du monde réel.

Ce revirement s'opère d'une manière d'autant plus complète qu'il trouve faveur auprès du grand nombre. En effet, il offre aux intelligences vulgaires un attrait séduisant. Copier est toujours beaucoup plus facile qu'inventer. L'observation qui se borne à bien saisir les détails, sans vue d'ensemble, sans choix ni critique, est une faculté très-commune. Sans doute, pour réussir il convient d'y joindre de l'esprit, mais l'esprit n'est pas non plus rare en France. D'ailleurs, l'école réaliste ne paraît point le regarder comme indispensable, et l'on doit bien reconnaître avec elle que cet élément fait souvent défaut dans les scènes les plus ordinaires de la vie. Sur ce point, elle se montre parfaitement logique en n'exigeant ni l'esprit, ni le bon goût, ni le sens moral, car ce sont là tout autant de choses étrangères au domaine matériel, qui est essentiellement le sien.

Voyez *le Casseur de pierres* de M. Courbet. C'est le type du genre en littérature comme en peinture. Il n'est pas beau, pas spirituel, il ne songe à rien et fait encore moins songer les autres ; mais il casse des pierres, on ne peut pas le nier.

Les dernières scènes populaires de M. Henri Monnier, les *Nouvelles* de M. Champfleury, les romans de M. Murger et beaucoup d'autres ouvrages récents qu'il serait trop long d'énumérer, présentent ce même caractère de vérité triviale et sans portée aucune. La poésie elle-même aspire à descendre du Parnasse pour aller s'enfermer dans l'atmosphère enfumée des usines. M. Maxime Ducamp la condamne aux travaux forcés de l'industrie, lui assigne pour unique sujet d'inspiration les forces brutales de la mécanique, et remplace l'Hypocrène par le ruisseau fangeux de quelque manufacture.

Assurément les découvertes de la science et leurs merveilleuses applications méritent d'être signalées au poète comme une mine féconde ; mais c'est en les considérant au point de vue de l'intelligence humaine qui les a conçues, ou bien à celui des conséquences morales dont elles sont la source. Le côté matériel de la question n'a pas besoin qu'on l'exalte ; notre époque n'est déjà que trop portée à s'en préoccuper exclusivement. Il importe plutôt de combattre cette préoccupation qui devient de plus en plus menaçante pour les principes sur lesquels, en définitive, repose l'ordre social. L'école réaliste nous mènerait droit à la négation de tout ce qui constitue la nature supérieure de l'homme, fait à l'image de Dieu. Son système est aride pour le cœur et malsain pour l'âme. Il décolore la vie, éteint la flamme généreuse de l'enthousiasme, et détruit une foule d'illusions qui, pour la plupart, sont nécessaires à notre bonheur, ainsi qu'à notre perfectionnement.

Quoique plus dangereuse peut-être dans ses écarts, l'école romantique avait du moins l'avantage de remuer des idées ; elle ne mutilait point l'homme en le dépouillant de ses plus nobles attributs. Son tort fut, au contraire, un orgueil outré, mais qui ne manquait pas de grandeur. Elle croyait pouvoir proclamer la puissance illimitée de l'imagination sans craindre les chances de cette espèce de lutte avec la nature. Le défaut de ses théories était d'être trop vagues, trop élevées et trop subtiles pour la foule des adeptes. Elles donnèrent ainsi prise à de fausses applications, au premier rang desquelles figure le réalisme. En suivant cette origine à travers les œuvres de MM. Arsène Houssaye, Th. Gautier, Balzac, etc., on remonte jusqu'au maître par excellence, jusqu'à M. Victor Hugo, qui ne saurait renier tout à fait l'enfant rebelle et dégénéré de son école.

Heureusement il se manifeste dans la littérature une tendance meilleure, qui semble avoir plus d'avenir. C'est le réveil du sens moral. Bien faible encore, il ose pourtant entrer

en scène, et ses pas chancelants ne sont pas trop mal accueillis. On peut lui prédire un beau succès s'il sait bien comprendre son rôle. La tâche est difficile assurément, mais le but assez grand pour qu'on s'y dévoue. A la suite de la révolution de 1848, un revirement complet s'est opéré dans l'opinion publique. L'épouvante causée par les tentatives du socialisme, a produit des résultats salutaires. On a pu mesurer l'abîme où conduisait l'oubli des vrais principes, et les esprits les plus légers ont compris que l'indifférence n'était plus de saison. Convertis par la peur, il est à craindre sans doute que leur impression soit peu durable, mais elle est du moins très-générale, et le rôle important que jouent aujourd'hui les intérêts matériels doit contribuer à la maintenir. L'utilité des notions morales frappe même ceux qui n'en usent guère pour leur propre compte; ils sentent vivement combien cette garantie est indispensable pour leur assurer la jouissance paisible de ce qu'ils possèdent. Aussi la réaction a-t-elle été beaucoup plus forte qu'on ne pouvait l'attendre d'une époque où dominent l'industrialisme et l'agiotage.

De nombreux écrivains se sont tout à coup mis en devoir d'exploiter le genre simple et honnête, depuis longtemps dédaigné. La littérature s'est faite vertueuse au risque même d'être monotone. C'est l'écueil d'une pareille tendance, pour ne pas s'y heurter il faut beaucoup de tact et beaucoup d'esprit. Or les entrepreneurs de morale n'en ont pas toujours et se distinguent plus souvent par de bonnes intentions que par l'habileté.

Dans le cas présent l'impulsion première a bien été donnée par un talent supérieur. Devinant la révolution qui se préparait; George Sand lança deux ou trois charmantes idylles romanesques auxquelles sont nom fit un éclatant succès. On comprit dès lors que la littérature allait subir une métamorphose. La veine des passions violentes et du drame terrible était épuisée, l'auteur de *Lélia* sentait le besoin de retremper son génie aux sources fraîches et vivifiantes de la nature.

Cette soudaine conversion trouva des imitateurs qui se multiplièrent surtout après la panique générale causée par les événements de 1848. Mais chez la plupart ce n'était qu'une affaire de calcul. Les convictions ne s'improvisent pas et cependant elles sont indispensables à ceux qui veulent opérer une réforme quelconque. On ne saurait s'en passer surtout lorsqu'il s'agit de réveiller le sens moral et de combattre les mauvais penchants du cœur humain.

Pour remporter la victoire, le bien doit être deux fois plus éloquent que le mal, encore ses triomphes seront-ils de courte durée si la religion ne lui vient en aide pour enchaîner les instincts et dompter les résistances. C'est pourquoi des écrivains doués d'un talent fort estimable, amis sincères du beau et du vrai, n'obtiennent que peu d'influence, tandis qu'on verra de misérables sophistes séduire et remuer les masses. Les premiers s'adressant à la raison ne peuvent avoir qu'un public très-restreint, les autres connaissent la puissance aveugle du sentiment et l'exploitent avec non moins de succès que d'audace. Si l'on veut un exemple, je citerai le *Magasin pittoresque*, recueil empreint du plus sage esprit, qui compte certainement plus de cent mille lecteurs habituels, et je ne crois pas que personne me contredise lorsque j'avancerai que l'effet produit par ses vingt-trois ans d'existence peut être effacé dans l'espace de quinze jours par la vogue d'un mauvais roman tel que le *Juif errant* ou bien encore les *Mystères du peuple*. À ces brandons d'incendie, il faut opposer d'autres engins plus énergiques. Pendant que vous prêchez le devoir, on exalte le droit, et vos auditeurs eux-mêmes se laissent émouvoir par ces déclamations passionnées, contre le danger desquelles vous les avez trop faiblement prémunis.

C'est très-bien de peindre les joies de la famille, les douces émotions d'un cœur honnête et pur, mais on oublie que ces tableaux paisibles ne sont guère propres à frapper l'imagination, ni par conséquent à lutter d'influence avec ceux qui repré-

sentent les séductions du vice, ses mouvements passionnés et ses scènes dramatiques. L'homme s'appelle à tort un animal raisonnable. En général il raisonne peu, fort mal ou pas du tout. Le sentiment le mène beaucoup plus souvent que la raison, et ce n'est pas sur celle-ci qu'on doit compter pour réprimer les écarts de l'autre. Le proverbe dit vrai :

Chassez le naturel, il revient au galop !

Tous les raisonnements du monde n'y font rien, il n'y a que l'autorité qui puisse en venir à bout, et cette autorité réside dans une foi sincère, ardente, capable d'inspirer l'éloquence et d'exciter l'enthousiasme.

L'influence considérable de certains auteurs dont les ouvrages n'ont pourtant qu'un succès éphémère, s'explique ainsi, parce qu'à défaut d'autres principes ils ont foi du moins en eux-mêmes, foi dans l'efficacité des moyens qu'ils employent et dans la puissance des sentiments ou des instincts auxquels ils s'adressent.

Il arrive précisément le contraire à maintes productions, du reste tout à fait dignes d'être recommandées, et dont la lecture ne peut produire que du bien. Le *Philosophe sous les toits*, de M. Souvestre, son *Mémorial de famille*, ses *Souvenirs d'un vieillard* ont un mérite incontestable ; c'est de la saine littérature populaire. Mais il y manque l'étincelle du feu sacré ; on n'y rencontre pas cette sève précieuse si nécessaire pour que les bonnes semences puissent germer et ne demeurent pas stériles. Ils portent le cachet d'une religiosité vague et sans foi positive, suffisante peut-être pour entretenir les penchants honnêtes chez ceux qui les ont déjà, mais peu propre à les faire naître et moins encore à combattre victorieusement les séductions ou les résistances. Ce sont des livres d'une portée médiocre, surtout les deux derniers, dans lesquels l'inspiration fait défaut. Le romancier s'efface trop derrière le moraliste, et celui-ci n'a pas la verve originale et vigoureuse qu'il faudrait

pour suppléer à l'attrait du drame. A ses yeux la question de forme semble être la plus importante ; quant aux principes il n'a pas de préférence exclusive, son choix dépend du moule que la mode lui conseille d'adopter. M. Souvestre établit à cet égard l'entière liberté de l'artiste, et n'admet point qu'on puisse lui imposer de limites quelconques. Aussi l'a-t-on vu cultiver tour à tour le roman socialiste et le roman populaire ; puis, après maints petits volumes irréprochables, publier des *scènes intimes* de la pire sorte. Avec un pareil éclectisme on ne saurait être bien persuasif, et le public sera toujours enclin à s'écrier comme le Satyre de La Fontaine :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

Sans doute M. Souvestre possédait une âme noble, des sentiments élevés, un sincère désir de faire le bien ; mais il n'en est pas moins vrai que pendant bien des années il a soufflé le chaud sur les tisons du socialisme, et qu'ensuite il a soufflé le froid pour les éteindre. Ce qu'il y a de plus fâcheux là-dedans, c'est que la chaleur s'est dépensée au service de la mauvaise cause. Je reconnais d'ailleurs que la faute en est aux circonstances plutôt qu'à la volonté de l'écrivain ; dans notre époque, plus que jamais, les nécessités de la vie sont impérieuses, et celui dont toute la fortune repose sur sa plume a droit à l'indulgence. Il a d'ailleurs, malgré ses défaillances, une supériorité marquée sur les autres écrivains qui tentent de suivre la même route.

Cette absence de convictions est le trait caractéristique des œuvres de la littérature actuelle, et je crois qu'on peut la regarder comme la principale cause de l'espèce de maladie de langueur dont elles semblent atteintes. En effet, il n'y a pas décadence proprement dite, je le répète, c'est l'abattement qui suit la fièvre ; laissez passer cette crise et les forces reprendront bientôt. Déjà leur essor commence à se manifester par

des signes nombreux, avant-coureurs d'un nouvel épanouissement.

On m'objectera, sans doute, l'importance croissante des intérêts matériels qui de plus en plus absorbent l'activité des esprits et tendent à les détourner de la culture des lettres. C'est un obstacle, je le reconnais; cependant il ne faut pas en exagérer la valeur. L'essor du commerce et de l'industrie n'est point nécessairement hostile à la littérature, car en définitive il crée de grandes richesses et par conséquent des loisirs favorables au développement comme à la satisfaction des besoins intellectuels. L'histoire nous apprend que toutes les nations procédèrent ainsi. L'art ne vint qu'à la suite de la prospérité matérielle. Les républiques d'Italie, entre autres, et celle de Hollande en offrent des exemples assez frappants. On peut dire en quelque sorte que cette marche successive est une loi de la nature qui régit l'exercice des facultés humaines. S'il en résulte parfois une direction trop exclusive, du moins tant que le mouvement se maintient énergique et continu la décadence n'est pas à craindre.

Pourquoi notre époque ferait-elle exception à la règle? Est-ce parce que son génie se montre si fécond en découvertes utiles et merveilleuses! Mais j'y vois au contraire une preuve de sa force, une garantie des succès qui l'attendent dans les autres voies où la pousseront tour à tour les caprices de la mode. D'ailleurs le public, malgré les préoccupations qu'on lui reproche, ne reste point indifférent aux œuvres littéraires. Jamais peut-être on ne vit des auteurs jouir d'une influence aussi grande et pour eux aussi productive. La renommée du talent ne connaît plus de frontières; ni les distances, ni les préjugés nationaux ne peuvent l'entraver.

On se souvient avec quel enthousiasme fut accueilli naguère en Europe l'*Oncle Tom*, ce roman américain qui pourtant traite un sujet étranger à nos mœurs, et dont l'auteur était jusqu'alors tout à fait inconnu parmi nous. Un semblable fait indique

assez que la fibre morale n'est pas devenue insensible, que la vie intellectuelle subsiste encore ; à nulle autre époque, même, elle ne se manifesta dans les masses avec autant d'énergie. L'opinion publique, lasse de servir d'instrument à de funestes calculs, paraît changer de direction. Aujourd'hui le beau et le vrai reprennent sur elle leur légitime empire. Nous en avons de sûrs indices dans les productions littéraires auxquelles sa faveur s'attache de préférence. Le théâtre doit nous servir de critère à cet égard. En effet, l'auteur dramatique s'y trouve en contact direct, immédiat avec les spectateurs, et pour obtenir leurs applaudissements il est obligé de se mettre, autant que possible, à l'unisson avec eux. Or, depuis quelques années, les principaux succès de ce genre appartiennent presque tous à la tendance honnête et sage qui distingue en particulier les remarquables pièces de M. Ponsard. Cet habile poète a su se dégager des allures du mélodrame, tout en conservant ce qu'il y avait de bon dans l'idée d'offrir sur la scène des leçons utiles et des exemples salutaires. Quoique ses comédies ne soient pas des chefs-d'œuvre irréprochables, elles ont le mérite assez rare de renfermer des leçons spirituelles et piquantes, un enseignement sérieux dont la forme enjouée captive au plus haut degré l'intérêt des spectateurs. Déjà Balzac avait essayé, par son *Mercadet*, de ramener le théâtre aux bonnes traditions de Molière. Malheureusement cette pièce, empreinte d'un talent vigoureux et d'une grande force comique, ne put être qu'ébauchée par lui, mais elle n'en restera pas moins comme la première attaque franche et résolue contre les travers du siècle.

La faveur qu'obtiennent de telles productions indique certainement une réaction salutaire dans les idées et dans le goût du public. Il y a progrès, on ne peut le nier. Si la théorie de l'art pour l'art convient davantage aux caprices de la fantaisie, cette littérature qui se met au service des principes de l'ordre social doit exercer une influence meilleure, et son rôle est bien

plus digne de stimuler le zèle des écrivains. Il est vrai qu'elle exige des efforts qui ne sont pas à la portée de tous. Le culte du beau et du vrai suppose une âme élevée, un cœur noble et généreux. Or ces qualités, qui devraient être l'apanage de l'homme de lettres, lui manquent trop souvent. C'est peut-être moins sa faute que celle du milieu dans lequel il a vécu. La société serait injuste de le rendre seul responsable des pièges qu'elle lui tend ou des sacrifices qu'elle lui impose. En général elle veut avant tout être amusée, et, pour cela, prodigue son or à des histrions, à des prestidigitateurs, à des saltimbanques, etc. Comment s'étonner alors si les écrivains cherchent à gagner aussi sa faveur par des tours de force ou des parades plus ou moins ridicules. Voyant qu'on ne tient nul compte de leurs efforts sérieux, ils y renoncent et se conforment au goût de ceux qui les paient. C'est triste, mais dans les lettres, comme dans les arts, le métier a des exigences auxquelles on ne peut se soustraire. L'homme qui vit de sa plume doit avant tout songer au diner. S'il rêve l'indépendance, c'est pour le lendemain, car aujourd'hui la faim ne lui permet guère d'en essayer. Cette impérieuse souveraine, du fond de l'estomac domine à la fois la tête et le cœur. Et le pire de l'affaire, c'est qu'elle ne se contente plus, comme jadis, d'une modeste pitance : pour la satisfaire il faut le superflu, les comforts du luxe et les recherches de la gastronomie.

Nos auteurs crient famine dès qu'ils n'ont pas de quoi vivre en grands seigneurs, et la gloire qui ne s'escompte pas en écus n'a pour eux nul attrait. Aussi les voit-on faire la cour au public avec un zèle infatigable, se pliant à tous ses caprices, et rivalisant d'ardeur pour prévenir les moindres fantaisies de son humeur changeante. Une fois entrés dans cette voie, leur conscience abdique ou s'embrouille dans des calculs qui faussent de plus en plus le sens moral. Les principes deviennent pour eux une espèce d'enseigne ou mieux encore une marque de fabrique indiquant la qualité de la marchandise. Ce cachet leur

paraît suffire, ils ne se croient pas obligés de faire davantage, et sont d'ailleurs tout à fait inaptes à transmettre une impression qu'ils n'éprouvent point eux-mêmes. On peut appliquer très-justement à leurs productions cette pensée de Daniel Stern : « Ce n'est pas la beauté de diction, moins encore l'abondance ou l'éclat qui manquent à quelques ouvrages adressés au peuple, c'est un certain accent de l'âme auquel seul il est sensible. Pareil à cette marchande dont parle Théophraste, il reconnaît *l'étranger* à ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est absent, et dont rien ne remplace pour lui l'éloquence. »

En effet, la première condition pour persuader est d'être convaincu ou du moins d'avoir la ferme volonté de le paraître. Or c'est là ce dont la plupart des auteurs s'inquiètent fort peu. La mode les pousse à se lancer dans le genre honnête et simple, mais ils s'y trouvent tout à fait dépaysés : leur talent, quelque souple qu'il soit, ne peut pas ainsi tout à coup changer son allure et rompre avec des habitudes invétérées.

Dès son entrée dans la carrière, l'homme de lettres rencontre des obstacles et des séductions qui ne tendent que trop à détruire chez lui le sentiment de sa dignité. En général il débute dans ce qu'on appelle la Bohême littéraire, déplorable société qui n'a pas plus de respect pour les autres que pour elle-même, et dont la corruption fanfaronne dessèche le cœur ou fausse le jugement. S'il ne faisait que la traverser, le mal serait moindre, mais tantôt des circonstances indépendantes de sa volonté, tantôt ses propres penchants l'y retiennent. C'est dans ce monde de viveurs et de grisettes que souvent se passe toute sa jeunesse, et quand l'âge mûr arrive, il est comme la cigale,

Ayant chanté
Tout l'été.

Les provisions lui manquent, et le voilà réduit à danser pour l'amusement du public. Triste ressource alors que les cheveux

grisonnent, le corps s'alourdit et les muscles commencent à perdre leur souplesse.

L'esprit qu'on n'alimente pas d'études sérieuses, qui s'est pendant nombre d'années livré sans frein aux écarts les plus extravagants, risque beaucoup d'être ainsi frappé d'une complète impuissance de travail. Bien rares sont ceux qui résistent à pareille épreuve, encore s'en ressentent-ils plus ou moins. Pour l'âme comme pour le corps l'habitude est une seconde nature. Ce n'est pas à l'école du dévergondage qu'on peut apprendre la décence et la morale. Malgré le ressort dont jouissent certaines intelligences privilégiées, il leur est très-difficile de se métamorphoser entièrement. L'accent du langage, le tour, ou quelquefois même la confusion des idées trahissent presque toujours *l'étranger*. Mais du moins chez les écrivains de cet ordre la supériorité du talent excite une admiration qui peut avoir de bons résultats.

Si des âmes fortement trempées éprouvent tant de peine à se débarrasser d'un alliage impur, qu'attendre de cette foule d'esprits vains et superficiels pour qui la pensée n'a jamais été qu'un jouet d'enfant ? Ils sont ingénieux, sans doute, habiles à manier la plume, et savent s'accommoder à toutes les idées, d'autant mieux qu'ils n'en professent sérieusement aucune. Mais quand ils veulent prendre en main la cause de l'honnête, peindre la vertu, prêcher le devoir, leur gravité affectée produit l'effet d'une espèce de mascarade qui n'est pas gaie du tout. Sous le prétexte d'être simples, leurs ouvrages tombent souvent dans la trivialité ; loin de rendre la morale aimable, ils l'affublent du lourd manteau de l'ennui, tandis que les séductions du vice apparaissent revêtues des plus charmantes couleurs. Un tel contraste indique assez la gêne qu'ils s'imposent, en sorte qu'au lieu d'applaudir à leurs efforts, on devrait leur dire : « Laissez là cette triste comédie, parlez le patois de la Bohême, puisque vous n'en savez point d'autre, ne forcez pas votre naturel et contentez-vous de cultiver l'art selon vos goûts sans vous mêler d'enseignement. »

Mais le public n'a pas cette sagesse ou plutôt cette franchise. Il est lui-même en proie au doute, il flotte incertain entre ses instincts qui l'entraînent et les principes auxquels il sent le besoin de se raccrocher. Une panique soudaine l'a jeté dans la réaction contre l'esprit révolutionnaire, et cependant il en regrette beaucoup de choses qui lui sont devenues en quelque sorte indispensables. Le désir de tout concilier le met dans un grand embarras. D'une part, la nécessité de raffermir les bases de l'ordre social lui paraît évidente ; de l'autre, la crainte de compromettre les libertés acquises mérite assurément toute sa sollicitude. D'ailleurs il ne peut se soustraire à l'influence du siècle dans lequel il est né, du milieu dans lequel il a vécu jusqu'ici. Une réforme énergique serait trop au-dessus de ses forces, des ménagements et des transactions lui conviennent mieux. C'est pour cela qu'il ne dédaigne pas l'amalgame littéraire que je signalais tout à l'heure. Il y trouve le reflet de sa propre incertitude, et se persuade volontiers que l'apparente moralité des intentions suffit pour atteindre le but : fâcheuse erreur qui contribue puissamment à maintenir la littérature dans une voie stérile. On l'empêche peut-être de faire du mal, mais aussi de faire le bien ; on la condamne à jouer un rôle hypocrite non moins déplorable que les excès de la licence.

Ce n'est donc pas sur les écrivains seuls que retombe tout le blâme. Ils voient qu'en général on cherche dans leurs ouvrages des distractions futiles, et que pour être lus ils doivent être amusants. De hardis paradoxes assaisonnés d'impertinentes saillies offrent les meilleures chances de succès, pourvu toutefois qu'il s'y mêle une dose suffisante de banalités sociales et religieuses. L'opinion, fort indifférente à l'endroit des principes, se déclare satisfaite et n'exigera rien de plus aussi longtemps que des plumes vigoureuses ne prendront point l'initiative, pour faire cesser son hésitation, et donner un nouvel élan à ses tendances encore vagues et timides. Du reste, il est juste de le reconnaître, l'œuvre ne manque pas d'ouvriers actifs, intelligents et prêts à

marcher droit au but dès qu'un chef résolu leur en montrera le chemin. La littérature a besoin d'un homme de génie. Les talents y abondent, mais ils voguent à l'aventure, sans gouvernail, ni boussole. Dans le domaine de l'art, comme dans celui de la politique, l'invasion de la démocratie se fait sentir : elle a détruit le prestige d'autorité qu'exerçait jadis l'élite des beaux esprits. Aujourd'hui le souverain c'est le peuple, et jusqu'à présent le peuple s'est montré peu capable d'imprimer une direction quelconque aux produits de la pensée. Les jouissances intellectuelles lui sont encore beaucoup trop étrangères.

Nous voici, je crois, en présence du principal obstacle que rencontre l'essor des lettres. Le nombre des lecteurs n'est pas en rapport avec celui des auteurs. Ceux-ci produisent beaucoup plus que les premiers ne consomment, en sorte que le marché s'encombre, la vente languit et, sauf de rares exceptions, les travaux de l'esprit ne rapportent pas ce qu'ils coûtent. Ce défaut d'équilibre entre l'offre et la demande date déjà de loin, mais il va toujours croissant, et l'urgence d'y remédier est bien comprise, puisque de toutes parts surgissent des projets d'encouragements pour la littérature. Les concours se multiplient, de nombreux prix sont offerts chaque année à l'émulation des gens de lettres. On peut approuver ces moyens factices lorsqu'ils proviennent d'efforts particuliers et ne grèvent point le budget de l'Etat; cependant je les crois moins efficaces que l'action directe et naturelle du public sur les auteurs et des auteurs sur le public. Rien ne vaut l'influence réciproque des idées, l'échange des sympathies qui naissent d'un pareil contact. Les succès de concours demeurent sans portée quand l'épreuve de la publicité ne les confirme pas. Il faut donc recourir à d'autres mesures si l'on veut atteindre le but.

La plus importante serait assurément une réforme dans l'éducation du peuple. En effet, les résultats de l'enseignement primaire ne répondent pas à l'attente de ses zélés promoteurs. Il crée quelques demi-savants dont l'existence déclassée est le

plus souvent une source de malaise et de trouble, et se montre impuissant à populariser les notions morales, ainsi qu'à répandre le goût de l'étude. Ici, comme dans toutes les questions qui touchent au bien-être des classes ouvrières, la nécessité d'un patronage devient évidente. L'instruction, reçue à l'école, doit, pour porter de bons fruits, être continuée durant tout le cours de la vie ; autrement elle reste stérile ou bien s'efface. L'étudiant même le plus assidu, qui, dès sa sortie de l'université, renoncerait aux livres pour se faire manœuvre, ne tarderait pas à voir son esprit s'engourdir, son intelligence décliner, sa mémoire perdre peu à peu tous les trésors qu'elle avait acquis. A plus forte raison en est-il de même pour l'enfant du peuple, dont le développement à peine ébauché ne trouve autour de lui ni stimulant, ni secours intellectuel d'aucune sorte.

En France, la centralisation attire toutes les forces vives du pays sur un seul point, et quoique sans doute elle cherche ensuite à les faire circuler et s'épandre, il en résulte un appauvrissement marqué dans la plupart de ses provinces. Le commerce des livres en offre une preuve frappante. Si la langue française n'était pas plus ou moins cultivée dans presque tous les pays du monde, les trois quarts des libraires de Paris devraient fermer boutique. Les éditions qu'ils publient se vendent surtout à l'étranger. Si l'on veut un exemple, je citerai ce que M. Emile Souvestre me disait de ses ouvrages. D'après des calculs exacts, la ville de Copenhague en consommait autant que les divers départements français du midi pris ensemble, et du plus populaire de tous, *Un philosophe sous les toits*, tiré jusqu'alors à 12,000 exemplaires, 2000 seulement s'étaient vendus dans la France entière, tandis qu'un seul des libraires de Genève en avait placé 1500.

Ce fait significatif n'est malheureusement pas isolé. Il se reproduit souvent, quoique dans des proportions moindres. D'ordinaire le partage est plus égal entre la France et l'étranger, mais alors les éditions ne se tirent guère qu'à mille ou

quinze cents. D'ailleurs, le déplorable état de la librairie départementale indique assez l'absence du mouvement intellectuel. Dans les villes au-dessous de 40,000 âmes elle est presque nulle ou se borne aux livres de collège et d'église. En général, le nombre des publications locales est très-restreint, car une espèce de défaveur s'attache à tout ce qui ne sort pas des ateliers de la capitale. Aussi la librairie n'occupe-t-elle point le rang qui devrait lui appartenir dans la hiérarchie commerciale. A Paris même, sur mille à douze cents libraires, c'est à peine si l'on en compte cent qui soient des hommes réellement instruits, capables d'apprécier dans leur marchandise autre chose que sa valeur vénale. De telles données la conclusion est facile à tirer. Que dirait-on d'un pharmacien qui, s'inquiétant peu des qualités vénéneuses de ses préparations, les vendrait sans scrupule à tout venant? Si le poison des livres ne tue pas le corps, il corrompt l'âme, et celle-ci vaut bien la peine qu'on y prenne garde.

La librairie française, débarrassée de la contre-façon belge qui lui causait un tort immense, a pourtant fait un pas dans la voie du progrès. Elle s'est mise à publier des volumes au plus bas prix possible, fondant ses espérances de bénéfice sur l'augmentation considérable du débit. Plusieurs entreprises de ce genre sont en pleine activité; mais leur succès dépendra d'abord du choix des livres, puis de l'empressement des acheteurs. La première de ces deux conditions me paraît bien remplie, surtout par la *Bibliothèque des chemins de fer*, qui se maintient, il est vrai, pour les prix comme pour la nature de ses livres, dans une région un peu plus élevée que ses rivales. Quant à la seconde, pour l'obtenir il faut du temps, de la patience et des efforts bien dirigés. On ne peut plus compter sur les cabinets de lecture: leur concours, qui suffisait au placement de ces volumes in-8°, imprimés à leur usage presque exclusif, serait tout à fait insignifiant pour des éditions de dix mille exemplaires au moins. Il s'agit maintenant de faire péné-

trer le goût des livres dans toutes les classes de la société. C'est difficile peut-être, mais ce n'est pas impossible. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande y sont bien parvenues. Pourquoi ne réussirait-on pas comme elles ?

La France ne possède ni bibliothèques populaires, ni bibliothèques circulantes. Ses cabinets de lecture sont encore loin du développement qu'ils pourraient prendre. La plupart ne s'alimentent guère que de romans, et parmi les mieux achalandés de la capitale, il n'en existe pas un qui puisse être comparé avec ceux de Londres, où les ouvrages de littérature sérieuse, d'histoire, de philosophie, les publications scientifiques les plus intéressantes se trouvent en nombre d'exemplaires suffisant pour satisfaire les exigences de vingt, de cinquante, et même de cent lecteurs à la fois. Cette circulation, qui s'étend jusqu'aux colonies les plus lointaines de la Grande-Bretagne, facilite beaucoup l'essor des goûts intellectuels. Elle n'est pas moins favorable à la librairie, car ceux qui commencent par louer des livres, finissent presque toujours par en acheter quelques-uns. Ses résultats seraient précieux en France, surtout pour la classe moyenne, tandis que des bibliothèques populaires bien composées répandraient la lumière de l'instruction et de la morale jusque dans les derniers rangs du peuple.

Une semblable tâche est assurément plus belle et plus utile que les utopies politiques ou sociales à la poursuite desquelles s'acharnent tant d'esprits éminents et de cœurs généreux. Les chances de succès sont d'ailleurs assez grandes. Si l'on dirigeait vers ce but toute l'activité dépensée en agitations stériles, bientôt sans doute on en recueillerait des fruits excellents. Le peuple français paraît mieux doué que nul autre pour les jouissances de l'esprit. Dans le dessein de s'en servir comme d'un instrument, on l'a matérialisé, mais ses nobles instincts ne sont pas morts, ils dorment seulement ; réveillez-les, faites vibrer la corde de l'honneur, de la loyauté, du devoir, et le naturel reprendra son empire.

On trouvera peut-être que j'assigne à la littérature un rôle trop sérieux, trop difficile, qui ne saurait lui convenir ; cependant, il n'est pas nouveau pour elle : dans les siècles passés, elle s'en acquitta plus d'une fois avec bonheur. Ses chefs-d'œuvre datent précisément des époques où ce rôle fut le mieux compris ; ils portent le cachet de la pensée, ils ont l'éloquence de la franchise et l'accent de la conviction. N'est-ce pas encore à ces mêmes qualités que doivent leur juste renommée des écrivains d'élite qui, de nos jours, cultivent avec tant d'éclat l'histoire et la philosophie. Le talent, tout seul, produit des œuvres éphémères ; pour leur donner quelque durée, il faut de plus le concours de l'âme qui les associe à son immortalité : c'est là ce qui les fait vivre. Dans le domaine de l'intelligence, le faux clinquant passe vite, l'audace et le mensonge vus à distance perdent tout prestige, les gentillesses de l'esprit le plus subtil sont condamnées à l'oubli ; il n'y a que la foi qui sauve.

Joël CHERBULIEZ.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

JANVIER 1857.

LITTÉRATURE.

LA CINÉIDE ou la vache reconquise, poëme national héroï-comique en 24 chants, par l'abbé Ch. Du Vivier de Streel. Bruxelles, Goemaere; 1 vol. in-12.

Au treizième siècle, le vol d'une vache alluma la guerre dans le pays de Liège. Le voleur étant bailli du Condroz, Jean de Cosne, à qui la vache appartenait, rassembla la noblesse du voisinage, envahit le Condroz, assiégea le bourg de Ciney, et mit toute la contrée à feu et à sang. C'est le sujet qu'a choisi M. l'abbé Du Vivier. Il y avait en effet bien là de quoi fournir matière à sa verve héroï-comique. Cette nouvelle Iliade, dont l'Hélène est une vache, présente certainement une idée très-bouffonne, qui se trouve rehaussée encore par le contraste des combats meurtriers, de l'acharnement des seigneurs et de la résistance courageuse des bourgeois de Ciney. Pour les gens du pays, d'ailleurs, il s'y joint l'intérêt d'une tradition nationale, empreinte au plus haut degré de l'esprit belge, et reproduisant maints détails de mœurs fort curieux. Quant au mérite littéraire du poëme, il est assez remarquable pour permettre à la renommée de l'auteur de franchir les limites de sa patrie. M. Du Vivier s'est inspiré des chants de l'Arioste; il adopte sa manière libre et capricieuse; il en imite la grâce enjouée, autant du moins que l'alexandrin français peut s'y prêter. Les vers sont en général faciles, et ne manquent pas d'harmonie. Nous citerons comme exemple ce portrait de la Renommée, esquissé d'une façon originale et piquante :

Ce monstre curieux, indiscret et volage,
Que tout poëte doit et devra d'âge en âge
Honorer à son tour d'une description ;
Ce monstre, femme, oiseau, gazette, opinion,
Qui mondain, qui dévot, se fait bonheur et joie
De courir gueule au vent et de chercher sa proie,

Epiant, publiant, en y mêlant du sien,
 Plus le faux que le vrai, plus le mal que le bien ;
 La Renommée enfin, du fond de sa tanière,
 Entendit et les chants de la troupe guerrière
 Et ses lestes propos et ses mâles jurons
 Mêlés aux sons discords des cloches, des clairons.

L'auteur manie la plaisanterie avec esprit, seulement il se laisse parfois entraîner à des écarts que le bon goût ne saurait accepter. C'est l'écueil du genre. Quand il s'agit de faire rire son lecteur vingt-quatre chants durant, on a bien de la peine à garder toujours un ton convenable, on est facilement conduit à lâcher quelque saillie plus ou moins incongrue pour réveiller l'attention ; dans sept mille vers, une dose de gros sel paraît excusable. Mais M. Du Vivier aurait mieux fait de réduire son poème à des proportions plus modestes, afin de n'avoir pas besoin de cet assaisonnement antipathique aux palais délicats. Son talent pouvait très-bien s'en passer. Il a des ressources meilleures. Non-seulement il aborde avec succès le haut-comique, mais il sait mêler à ses traits spirituels des réflexions d'une portée sérieuse, des leçons de la morale la plus pure.

L'homme toujours désire et regrette toujours :
 Jamais de ses pensers il ne règle le cours :
 Le présent l'affadit ; c'est le futur qu'il cherche,
 Et le plaisir pour lui n'est que dans la recherche.
 L'oubli seul est un bien qui s'offre sans apprêts.
 Le pauvre bûcheron le trouve en ses forêts,
 Le poète en ses vers, le peintre en sa peinture,
 Le sage ami des champs dans la fraîche nature.
 Le souvenir confus d'un bienfaisant sommeil,
 Image de l'oubli, fait jouir au réveil.
 Et c'est là le bonheur que poursuit dans l'ivresse
 Celui qui fuit les traits de la sombre tristesse.

Chacun de ses chants débute ainsi par des sentences philosophiques, applicables aux diverses situations de la vie, et dans lesquelles on trouvera d'excellents conseils ou d'utiles avertissements. Enfin le poète ne craint pas non plus de donner essor à ses sentiments religieux qui s'expriment avec une éloquente ferveur. Nous ne saurions mieux terminer notre article qu'en reproduisant cette énergique tirade inspirée par la révolution de 1848 :

Fermant l'oreille au bruit, fuyant l'inquiétude,
Loin du monde cherchant l'utile solitude,
J'occupais mes loisirs paisibles, casaniers,
A peindre les combats, à chanter les guerriers :
Quand tout à coup l'éclat de la foudre lointaine
Interrompit mes chants et fit tarir ma veine.

Quel est donc ce volcan qui s'ouvre avec effort,
Et vomit la terreur, la ruine et la mort ?
Quoi ! ce puissant empire aussi vieux que le monde,
Secoué par les coups du tonnerre qui gronde ;
Ce royaume guerrier, bardé de fer, d'airain,
Que fonda sur le roc un soldat souverain ;
Ce trône qui dompta le démon anarchique,
Que, dix-huit ans entiers, l'adroite politique
Maintint, consolida, pressuré de dangers,
Contre les factions, contre les étrangers :
Soudain sont ébranlés, s'affaissent sur eux-mêmes,
Tressaillent, et saisis d'une angoisse suprême,
S'écroulent sans efforts, comme aux vieilles forêts
Tombe, usé par les ans, un antique cyprès.

Un bras de chair n'a point opéré ce prodige.
Dieu seul est grand ! Son doigt qui soutient et dirige
Tout ce vaste univers qu'il n'a fait que pour lui,
Quand il le voit ingrat, le laisse sans appui.

Ce Dieu grand au mortel donna l'intelligence,
Afin qu'il le connût et louât sa puissance ;
Et l'homme, enorgueilli de ce don précieux,
Du ciel qui l'éclairait a détourné les yeux.
Ces immortels travaux, ces œuvres de génie,
Ces secrets qu'a trahis la nature asservie,
Loin d'élever ses sens, son esprit vers le ciel,
Ont fait dire à son cœur : Il n'est rien d'éternel.

Alors le Dieu puissant s'est armé de sa foudre.
Et mortels et travaux, confondus dans la poudre,
Et nations et rois, l'un par l'autre punis,
Dans les mêmes périls fatalement unis,
Comme Ninive, n'ont de salut à prétendre
Qu'en implorant le ciel sous le sac et la cendre.

LES TRADITIONNELLES, nouvelles poésies, par Jean Reboul. Paris, 1857 ;
1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

Le titre de ce volume indique assez que l'auteur n'appartient ni par ses idées, ni par ses tendances à l'école du jour. En effet, la tradition est ce que respectent le moins nos poètes novateurs. M. Maxime Ducamp, par exemple, n'en veut plus entendre parler, et l'on sait avec quel aplomb il enterre comme choses mortes, la mythologie, l'histoire, les souvenirs héroïques, en un mot tout ce qui tient au passé, de près ou de loin. Mais pour M. Reboul, c'est au contraire là précisément que se trouve la source féconde de l'inspiration. Ses principes et ses croyances ne suivent pas la marche capricieuse de la mode. Peut-être même trouvera-t-on qu'il dédaigne un peu trop les enseignements de l'expérience. Fervent disciple de l'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, il demeure, s'il est permis de parler ainsi, plus *Lamartinien* que Lamartine lui-même. Mais tout en conservant une vive reconnaissance pour ce protecteur de ses débuts, il s'est franchement séparé de lui dès la publication de l'*Histoire des Girondins* :

O maître ! quels lauriers ont troublé ton sommeil ?
Toi qui perdais ton vol dans les flots du soleil,
Pourquoi le rabaisser vers cette froide terre
Où le louche examen rampe sur le mystère,
Et croit, comme le ver dans la nuit du tombeau,
Régner sur ce qui doit ressusciter plus beau ?
N'as-tu donc pas sondé cette misère extrême
De l'esprit qui n'a plus d'autre appui que lui-même,
Toute la profondeur de cette infirmité
Qui frappe la raison dans sa divinité ?
Et l'immense chaos qui se forme autour d'elle,
Nuage ténébreux où la foudre étincelle,
Et qui tôt ou tard laisse échapper de son flanc
L'orage expiateur de larmes et de sang ?

Nous voilà reportés à quinze ans en arrière, pour le moins, et les événements postérieurs n'ont point changé les allures du poète. Il parle toujours le même langage, il garde la même foi. C'est le fidèle écho d'une lyre dont les accents ont cessé de se faire entendre. Ses chants portent encore le cachet de la vague rêverie et de la ferveur religieuse, mais ils manquent d'originalité. Chez M. Reboul, l'artisan et l'écrivain forment

deux êtres complètement distincts ; quand le second prend la plume, le premier s'efface, et ses besoins intellectuels ou moraux ne sont pas ceux de la classe ouvrière. Aussi, malgré le mérite incontestable de la poésie, les *Traditionnelles* pourront bien sembler pâles et monotones aux lecteurs qui ne sont plus habitués à ce genre. Elles renferment cependant de belles pages, noblement pensées, écrites avec élégance, et quelquefois pleines de vigueur. Nous y remarquons de plus deux ou trois petites pièces, d'une touche fine et spirituelle, où le talent du poète se montre sous un aspect nouveau. La citation suivante, extraite du *Bric-à-brac*, prouve que la muse de M. Reboul a plus d'une corde à son luth, et peut sans inconvénient descendre des hauteurs de la méditation :

Quelle bizarrerie aujourd'hui nous travaille ?
 Le siècle novateur adore l'antiquaille !
 Un meuble vermoulu se vend à beaux deniers ;
 Pour orner les salons, on vide les greniers.
 Une lame rouillée, un débris de vieux vase
 Captivent les esprits et provoquent l'extase.
 Il faut qu'un beau tableau soit un peu dévasté :
 Rien ne vaut en fait d'art que la vétusté.
 Le plus petit grimaud se fait archéologue ;
 Il a son cabinet avec son catalogue.
 Admirez ce tesson, car c'est là qu'autrefois
 Les marmitons romains faisaient cuire leurs pois !
 Ce bouclier d'Annibal protégea sa personne,
 Quand, près de Roquemaure, il traversa le Rhône ;
 Il fut trouvé jadis avec ces trois flacons
 Pleins du fameux vinaigre à dissoudre les monts.
 Ce miroir de métal est celui de Poppée,
 Dame de sa parure à toute heure occupée.
 Voici de Damoclès le glaive suspendu ;
 Il tenait par un fil, mais le fil s'est perdu,
 C'est une pièce rare, une pièce classique,
 Qui mit beaucoup de gens en frais de rhétorique.

CONTES KOSAKS, par Michel Czaykowski, aujourd'hui Sadyk-Pacha, traduits par W. M. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Ces contes ne manquent certainement pas d'originalité. Ils sont écrits par un Polonais, attaman de Kosaks ; ils décrivent les mœurs de ces peu-

plades peu connues, et le nom seul de leur auteur suffirait déjà pour éveiller la curiosité publique. Il faisait partie des réfugiés auxquels, après la guerre de Hongrie, l'hospitalité musulmane fut garantie à la condition qu'ils abjurassent le christianisme. Michel Czaykowski suivit l'exemple du général Bem, et reçut le nom de Sadyk, avec la dignité de pacha. Il commande aujourd'hui un régiment de Kosaks ottomans qui s'est distingué par sa belle conduite au siège de Silistrie. Voilà sans doute d'étranges titres littéraires, et l'on trouvera que ce genre de vie n'est guère propre à former un homme de lettres. Aussi les *Contes kosaks* semblent-ils écrits avec la pointe d'une épée plutôt qu'avec une plume. Le style en est bref, saccadé, la composition fort simple et l'allure toute militaire. Ce sont des esquisses empruntées à l'histoire d'un peuple éminemment guerrier. L'auteur y mêle quelques scènes caractéristiques où la famille kosake se montre avec ses affections, ses coutumes et ses croyances. Il n'y a pas de longueurs, l'action marche rapidement, l'intrigue tient peu de place, et les détails se distinguent surtout par la vigueur du trait. Dans presque tous ces récits, on sent l'odeur de la poudre, on entend le bruit des armes, on assiste à de sanglants combats. Les Kosaks aiment la guerre avec passion. Ils l'aiment pour elle-même, pour la gloire, puis aussi pour le pillage. « Un Polonais fugitif, raconte l'auteur dans une note, rencontra, en 1830, une bande de Kosaks errants, et en fut élu attaman. Ces Kosaks, l'hiver, pillaient les Russes sous le drapeau turc. Au bout de la première année, ses compagnons trouvèrent qu'il avait mal géré leurs affaires : le butin avait été plus considérable l'année d'avant, sous son prédécesseur. Il rejeta la faute sur le juif économe, qui fut pendu. Cinq années de suite, sous le coup de la même accusation, il échappa par le même subterfuge, et chaque fois se trouva facilement un juif pour remplir cette place, où il savait que son prédécesseur avait laissé la vie. La sixième année, le Polonais craignant que ses juges ne se contentassent pas de l'économe, s'échappa et vint en France. » Cette anecdote donne une idée du genre d'intérêt que présentent les contes de Michel Czaykowski. Leur principal mérite est de peindre avec vérité la farouche indépendance de ces hordes à demi barbares, qui n'ont jamais été complètement soumises par la Russie.

PETITS MÉMOIRES DE L'OPÉRA, par Ch. de Boigne. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c.

Ces très-petits mémoires pourraient du moins être assez amusants si l'auteur avait su leur donner une forme plus piquante. La matière est riche. L'Opéra ne manque pas de figures originales. C'est un monde à part, qui a ses mœurs particulières. Poètes, musiciens, chanteurs, danseurs, comparses, claqueurs, sont autant de types curieux à étudier. Combien d'intrigues, de rivalités, de luttes d'amour-propre, devant lesquelles souvent le directeur le plus habile voit échouer tous ses efforts. Sur ce théâtre, la représentation d'une œuvre exigeant de nombreux artistes de diverses catégories et maints auxiliaires indispensables, chacun s'attribue volontiers la meilleure part du succès. De là des prétentions bouffonnes, des scènes plaisantes, d'étranges conflits, dont l'observateur peut assurément tirer un bon parti. Mais il faut pour cela de l'esprit et du tact, afin de ne pas tomber dans la chronique scandaleuse, ou dans le commérage des coulisses, qui ne vaut guère mieux. M. de Boigne n'a pas su toujours éviter ce double écueil. On trouve dans son livre beaucoup d'anecdotes insignifiantes et quelques-unes d'assez mauvais goût. Il est vrai que venant après MM. Castil-Blaze, Véron et Charles Maurice, sa tâche n'était pas facile. Les glanures qu'il a ramassées dans ce champ moissonné satisferont peu le lecteur. Elles ne valaient en général pas la peine d'être recueillies, et malheureusement le mérite de la forme ne rachète point la nullité du fond.

ÉTUDE DES LANGUES, par S.-H. Possien. Paris, A. Durand, 1856 ; in-8.

L'auteur de cet opuscule se présente comme l'inventeur d'une nouvelle méthode pour étudier les langues, méthode infallible, dit-il, et par conséquent très-supérieure à toutes celles employées jusqu'ici. Au lieu de consacrer des années à mettre les règles de la grammaire dans la tête de ses élèves, au lieu de surcharger leur mémoire d'un bagage aussi lourd que superflu, il prétend les amener en quelques mois à posséder la connaissance d'une langue assez bien pour l'écrire et la parler. Le résultat serait beau ; mais Jacotot et beaucoup d'autres le promettaient également, et nous ne voyons pas qu'ils l'aient obtenu. Après eux comme avant, les difficultés sont demeurées à peu près les mêmes. M. Possien sera-t-il plus heureux ? Nous en doutons. Sans doute il fait très-bien ressortir les dé-

fauts de l'enseignement routinier. La plupart de ses critiques sont justes et présentées souvent d'une manière piquante. On doit reconnaître avec lui que la grammaire abonde en subtilités inutiles, et que parmi ses règles il en est un certain nombre d'inexplicables et qui ne se peuvent apprendre que par l'usage. On ne lui contestera pas non plus que la mémoire est un moyen empirique dont l'emploi trop fréquent a pour effet de rendre l'intelligence paresseuse. Mais la grammaire occupe dans les langues une place considérable, et sans la mémoire il serait impossible de se rappeler son mécanisme compliqué, ses exigences parfois bizarres et ses nombreuses exceptions. M. Possien a beau faire, ses élèves ne pourront pas s'en passer; peut-être même seront-ils obligés plus que d'autres d'y recourir. En effet, sa méthode consiste à traduire et retraduire. On prend le texte d'un auteur avec la traduction française et juxta-linéaire, puis on s'exerce là-dessus. Or, dès les premières lignes doivent nécessairement se présenter des questions grammaticales, et si l'explication n'en est pas donnée, c'est la mémoire qui doit y suppléer. L'élève, après avoir lu le texte plusieurs fois très-attentivement avec l'aide de la traduction, prend celle-ci pour thème, et s'efforce de la remettre dans sa langue originale, excellent exercice assurément, mais exercice de mémoire, quoi qu'en dise l'auteur, et qui n'a pas du tout le mérite de la nouveauté. Cela s'appelait autrefois traduction interlinéaire, cela s'appelle aujourd'hui traduction juxta-linéaire, voilà toute la différence. Du reste, en changeant de nom, le vieux procédé ne nous semble pas avoir acquis une vertu plus grande. Il offre toujours les mêmes avantages pour ceux qui savent le combiner avec l'étude de la grammaire, et les mêmes inconvénients pour les jeunes élèves enchantés de n'avoir qu'à transcrire un travail tout fait.

SCÈNES DE LA VIE HOLLANDAISE, par Hildebrand, traduites par L. Wocquier. Paris, 1856; 1 vol. in-12: 1 fr. 25 c.

Ces scènes portent le cachet de l'exactitude la plus minutieuse. L'auteur est un peintre de détails, qui ne se met pas en frais d'imagination et se borne à reproduire fidèlement les mœurs et les usages de son pays. Les données qu'il a choisies n'ont rien de dramatique, ni de romanesque; elles offrent même fort peu d'incidents. Ce sont de simples esquisses de la vie hollandaise dans la société bourgeoise des petites villes. Tout l'intérêt est dans ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale. Il est vrai qu'à cet égard la Hollande jouit d'un privilège assez rare. Son originalité na-

tionale s'est maintenue mieux que nulle autre. Le niveau de la civilisation moderne n'en a pas encore effacé les traits distinctifs. On y retrouve des habitudes traditionnelles, religieusement conservées au sein des familles, qui se les transmettent de génération en génération, sans permettre que la mode y change rien. Si la poésie tient peu de place dans cette existence flegmatique et monotone, les qualités solides, la piété, la droiture de cœur, les sentiments honnêtes et bons s'y rencontrent fréquemment. La plupart des personnages que l'auteur met en scène sont plus estimables qu'amusants, mais leurs allures si différentes de celles qu'on remarque ailleurs excitent la curiosité comme pourrait le faire la relation d'un voyage lointain ou quelque chronique bien naïve des siècles passés. M. Hildebrand se montre observateur habile et consciencieux. On regrettera seulement qu'il ne sache faire en quelque sorte que les accessoires d'un récit, et ne comprenne pas la nécessité d'une action bien conduite pour captiver l'intérêt de ses lecteurs.

LE ROMAN DE JEAN DE PARIS, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice, par Emile Mabille. Paris, Jannet, 1855; in-18.

On ignore l'auteur du roman de Jean de Paris, mais cet ouvrage, écrit au seizième siècle, a toujours joui d'une grande popularité, et il en est digne : la naïveté du style s'allie chez lui à une finesse satirique vraiment piquante. Le sujet est des plus connus, le théâtre s'en est emparé et a fait connaître partout ce jeune roi de France qui, fiancé à une princesse espagnole, se rend incognito au delà des Pyrénées, se présente comme fils d'un riche bourgeois de Paris, se montre jeune, beau, hardi, étale le plus grand luxe, se fait aimer de la princesse, et l'emporte sans peine sur un roi d'Angleterre, maussade et d'un âge mûr. Lorsque son succès est complet, il se fait connaître, et le mariage est bientôt conclu. Ce récit, qui a dû être composé de 1525 à 1535 par quelqu'un attaché à la cour de France, est rempli d'allusions à François I^{er}. Trois ou quatre éditions antérieures à 1570, et devenues presque introuvables, donnent un texte qui a été remanié et abrégé dans de nombreuses réimpressions. M. Jannet a très-judicieusement reproduit le texte primitif, bien préférable à celui qu'ont fabriqué des arrangeurs maladroits. Ce volume est une fort bonne addition à la *Bibliothèque elzevirienne*, déjà considérable, et qui le deviendra bien davantage, à la grande satisfaction des amis des livres. *

VOYAGES ET HISTOIRE.

ESSAI DE CHRONOGRAPHIE BYZANTINE, pour servir à l'examen des annales du Bas-Empire, et particulièrement des chronographes slaves, de 395 à 1057, par Edouard de Muralt. Saint-Petersbourg et Leipzig, 1855; 1 vol. grand in-8 de XXXII et 858 pages.

Ce n'est pas l'histoire de l'orient de l'Europe seulement que la belle publication de M. de Muralt vient enrichir de bien des faits et éclairer d'une nouvelle lumière. Elle a, sans doute, pour premier objet l'histoire des pays slaves; elle permet de suivre les pas que fait l'ancienne jurisprudence et l'ancienne administration romaine, altérée par les influences de l'Orient; de se rendre compte des différences qui se manifestent dans les pays soumis à l'Église grecque, et ceux soumis à l'Église latine; elle montre, dans leur contact avec l'Église et une civilisation vieillie, les peuples germaniques, slaves et arabes, rudes, jeunes et pleins d'énergie; mais elle jette aussi sur l'histoire de l'Occident plus d'un jour nouveau. Tantôt elle rapproche des faits qui s'éclaircissent mutuellement; tantôt elle fixe une date longtemps incertaine; tantôt une discussion sommaire, mais toujours approfondie, des autorités invoquées, permet à l'opinion de se déterminer sur leur valeur et leur degré de crédibilité. Le corps des historiens byzantins, publié à Berne, est la source principale à laquelle a puisé M. de Muralt; mais elle est loin d'être la seule; les archives slaves, celles de Rome, de Venise, de Gènes, des sources inédites en grand nombre ont été par lui sérieusement étudiées. Les chroniques lui ont donné leur contingent de faits incontestés. Celles de l'Arménie, de l'Ibérie, de la Georgie, les historiens arabes et musulmans ont été consultés aussi bien que la collection des historiens de l'Allemagne de M. Pertz. L'auteur n'a pas négligé non plus de traiter les questions numismatiques et ethnographiques qui se trouvaient sur son chemin. Nous sommes donc heureux d'avoir à faire connaître un livre qui, en même temps qu'il enrichit l'Orient de la science de l'Occident, éclaire l'Occident de la lumière de l'Orient. Il appartenait à peu d'hommes de remplir cette tâche comme à M. de Muralt, également versé dans l'histoire de nos pays et des pays slaves, esprit net et ferme, savant laborieux, entouré de considération, et placé, à Saint-Petersbourg, dans une position qui lui donne l'accès à des sources jusqu'auxquelles seul, peut-être, il pouvait pénétrer. V.

ADVIS ET DEVIS de la source de lidolatrie et tyrannie papale, par quelle pratique et finesse les papes sont en si haut degre montez, suivis des difformes réformateurs, de l'advis et devis de menconge, et des faulx miracles du temps présent, par François Bonivard, ancien prieur de Saint-Victor. Genève, chez J.-G. Fick, 1856 ; 1 vol. in-8 orné des portraits des papes, relié en parchemin : 8 fr.

Sous le titre de *Advis et devis de la source de lidolatrie*, François Bonivard, le prisonnier de Chillon et le chroniqueur de Genève, avait recueilli maints détails historiques et anecdotes curieuses touchant les onze papes qui vécutent de son temps, savoir depuis Alexandre VI jusqu'à Pie IV. C'est ce travail que M. G. Revilliod et M. le docteur Chaponnière mettent en lumière aujourd'hui pour la première fois, car il n'avait point été publié jusqu'à présent. Ils y ont joint d'autres opuscules également inédits du même auteur.

Dès les premiers temps de la réforme, le prieur de Saint-Victor se rangea parmi les adversaires de la papauté, dont il connaissait à fond les abus et les scandaleux excès. Mais ce fut plutôt par esprit d'indépendance et d'opposition que par dévouement à la cause évangélique. Jamais on ne le vit prendre part aux rudes travaux des réformateurs. Il ne voulait être ni chef, ni soldat dans la bataille. Son drapeau était celui du libre penseur qui se tient en dehors des partis, et les attaque tous avec la même vivacité. S'il se montre sévère pour les papes, il n'épargne guère davantage les ministres et les princes protestants. Après avoir exposé de la manière la plus crue les vices de la cour de Rome, il déplore dans ses *difformes réformateurs*, que tant de gens aient suivi l'Évangile pour avoir le bien d'autrui ou pour donner libre cours à leurs mauvais penchants, et ne craint pas de les vouer au blâme public en dévoilant les motifs de leur conversion. Ayant été à Rome sous le pape Léon X, il y a vu des choses qui l'ont révolté ; le tableau qu'il fait de la vie des cardinaux en offre une preuve certaine. Mais, d'un autre côté, les mœurs du roi Henri VIII, du landgrave de Hesse, du comte Guillaume de Furstenberg, des deux Albrecht de Brandebourg ne lui semblent pas plus conformes à la morale évangélique, en sorte que, sauf dans le val d'Angrogne et peut-être à Genève, il ne trouve nulle part la vraie réforme. « Certainement, qui bien considère de tous côtés, l'on trouvera qu'il est beaucoup plus aisé à détruire le mal qu'à construire le bien, et que ce monde est fait à dos d'âne,

si un fardeau penche d'un côté et vous le voulez redresser et le mettre au milieu, il n'y demeurera guère mais penchera de l'autre. Aussi Cicéron en la guerre citoyenne entre Pompée et César, étant requis d'un chacun côté, disait : *Quem fugiam scio, ad quem nescio*, démontrant qu'il n'y avait de bien ni en l'un, ni en l'autre. Nous avons de cette sentence extrait un emblème de la vraie Église que nous avons figurée par une brebis que nous appelons la brebis désespérée, laquelle nous colloquons entre un loup qui la veut dévorer d'un côté, et de l'autre son pasteur qui tient un couteau pour l'écorcher. » Cette courte citation, à laquelle nous n'avons changé que l'orthographe, peut donner une idée de la verve spirituelle et de l'élégante fermeté dont le style de Bonivard est empreint. On y reconnaît le littérateur, homme d'esprit plutôt que de conviction profonde, mais il manie la langue avec une aisance qui n'était pas commune alors. Ses deux petits traités sur le mensonge et sur les vrais ou les faux miracles sont surtout remarquables à cet égard. Ils se distinguent par la clarté non moins que par le tour naïf et piquant de l'expression. Sans doute on peut reprocher à l'écrivain un goût peu délicat dans le choix de ses anecdotes sur les papes, et trop de crudité dans la manière dont il les raconte. Mais c'étaient les défauts de l'époque, et les austères réformateurs n'en furent pas toujours exempts. Or, par la nature de son caractère, Bonivard nous semble se rapprocher plutôt de ceux qu'on appelait les *libertins*, qui ne voulaient plus du catholicisme et reculaient devant les sacrifices indispensables pour assurer le triomphe de la réformation. C'est un esprit frondeur, indépendant, rétif, et fort mal à l'aise dans son siècle entre l'autorité romaine et la discipline des nouveaux sectaires. Ainsi que le disent les éditeurs : « Bonivard rappelle la fougue et la raillerie gauloises, et il partage les qualités et les défauts des auteurs de son temps, les Rabelais, les Marot, les Brantôme, les Henri Estienne, les Montaigne, etc... au milieu desquels il mérite d'occuper sa place. Estimé comme historien, il ne pourra que gagner à être plus connu comme littérateur, critique et philosophe. » Le volume que publie M. G. Revilliod est exécuté d'ailleurs avec un goût typographique remarquable. Le papier, les caractères, l'ornementation rappellent autant que possible l'imprimerie telle qu'elle était à l'époque de Bonivard, et les lettres illustrées sont celles d'un imprimeur distingué de la fin du seizième siècle. Les portraits des papes, gravés sur cuivre avec une manière large qui leur donnent tout à fait l'aspect des anciennes gravures sur bois, sont insérés dans le texte en tête de chacune des notices. Tout cet ensemble

harmonieux et bien combiné fait le plus grand honneur aux presses de M. Fick. Nous espérons que les encouragements du public ne manqueront pas à de tels efforts, dont le but est de relever la typographie genevoise, et de lui rendre quelque peu de son ancien éclat.

SÉJOUR CHEZ LE GRAND CHÉRIF DE LA MEKKE, par Charles Didier. Paris, 1857; 1 vol. in-16: 2 fr.

M. Charles Didier, après un séjour de quelques mois au Caire, a traversé le désert de Suez, visité le mont Sinaï, la ville de Djeddah, puis celle de Taïf, dans le voisinage de laquelle se trouve le palais du grand chérif de la Mekke. Favorisé par les circonstances, il obtint le privilège accordé très-rarement à des Européens, d'être accueilli par ce haut personnage avec une bienveillance marquée. Cette faveur exceptionnelle donne à son voyage un intérêt assez piquant. Il nous fait du moins connaître des lieux et des personnages nouveaux, et s'écarte de l'éternel itinéraire des touristes. C'est d'ailleurs un écrivain exact, un observateur consciencieux dont les notes ont une véritable valeur, parce qu'il cherche à recueillir des données utiles plutôt qu'à se mettre lui-même en scène. Ses jugements sur les mœurs et les usages des habitants portent en général le cachet du bon sens. On ne trouve point chez lui cet enthousiasme banal auquel d'ordinaire les voyageurs en Orient semblent se croire obligés de payer leur tribut. Sobre de descriptions poétiques, il les réserve pour les scènes qui en valent réellement la peine, et sait intéresser le lecteur par des détails curieux, instructifs, choisis avec tact et peints avec la plus grande fidélité. Son but est de signaler surtout les traits principaux qui caractérisent les Turcs et les Arabes, afin de mettre en évidence l'état de dissolution dans lequel se trouve l'empire ottoman. M. Charles Didier regarde comme impossible l'œuvre entreprise par les puissances européennes de maintenir la domination turque, et voudrait plutôt les voir tourner leurs efforts vers l'affranchissement des nationalités opprimées sous son détestable joug. Les faits qu'il cite nous paraissent en effet indiquer une décadence irréparable. Chez les Arabes, au contraire, il montre des éléments de vigueur morale et d'intelligente activité, dont l'essor ne saurait être qu'avantageux dans l'intérêt de la civilisation. L'accueil fait à notre voyageur par le grand chérif de la Mekke en offre une preuve frappante. Ce prince, héritier d'une famille qui régnait sur l'Arabie, comprend que l'avenir de son pays dépend de l'Europe, et c'est à cela que M. Ch. Didier

et son compagnon anglais, ont dû d'être reçus avec une distinction toute particulière. Ils étaient, en quelque sorte, pour le grand chérif les représentants de deux puissances qui, tôt ou tard, décideront du sort de la Turquie.

HISTOIRE DU COMMERCE DE TOUTES LES NATIONS, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, par H. Scherer, traduit de l'allemand, par H. Richelot et Ch. Vogel. Paris, 1857 ; 2 gros vol. in-8 : 18 fr.

L'histoire du commerce est, en quelque sorte, celle de la civilisation, surtout pour les temps modernes. Dans l'antiquité, sans doute, il tient une place moins considérable, cependant son rôle n'en eut pas moins une importance assez grande. On ne peut concevoir en effet de société devenue forte et prospère sans le concours de l'élément commercial. Chez les sauvages déjà l'échange existe sous sa forme la plus rudimentaire, et son développement marque chacun des pas qu'une nation fait dans la carrière du progrès. Il est donc bien difficile de dire quel peuple se livra le premier au commerce. Cette branche de l'activité humaine a ses racines dans les âges les plus reculés, et nous ne possédons aucun document qui puisse nous servir de guide pour une semblable recherche. Ce qu'il y a seulement de certain, c'est que dès le début de la période historique on trouve le commerce pratiqué de pays à pays, de peuple à peuple, d'une manière plus ou moins étendue. L'Inde et la Chine possèdent à cet égard des traditions fort anciennes, et de récentes découvertes prouvent que l'Assyrie et l'Égypte n'étaient pas moins avancées. Il est évident que le luxe monumental, dont les ruines de leurs cités et de leurs palais nous offrent tant de vestiges n'aurait pu se développer sans le secours d'un essor commercial assez grand. On en doit conclure que diverses contrées de l'Asie et de l'Afrique trafiquaient ensemble longtemps avant que les Phéniciens eussent commencé leurs expéditions aventureuses. Ce furent ceux-ci qui donnèrent l'impulsion au commerce maritime ; leur exemple trouva bientôt d'habiles imitateurs chez les Grecs, dont le génie moins exclusivement mercantile sut poursuivre à côté du gain matériel des satisfactions d'un ordre plus élevé. Leurs voyages exploités dans l'intérêt de la science contribuèrent sans doute au vif éclat que répandit la civilisation de la Grèce ; mais le commerce en lui-même ne jouait encore qu'un rôle secondaire : il était regardé comme un moyen plutôt que comme un but ; ses opérations

se renfermaient dans des limites assez restreintes, et quand la puissance romaine domina le monde, il eut pour unique mission de satisfaire les besoins et les fantaisies de la métropole. C'est donc seulement de l'ère moderne que date son véritable essor. Il coïncide avec la révolution sociale opérée par l'établissement du christianisme. Après la chute de l'empire romain, l'Europe sembla retomber dans la barbarie ; mais du sein de ce chaos ne tardèrent pas à surgir les éléments d'une vigueur nouvelle et féconde en résultats bienfaisants. L'esprit humain reçut des circonstances l'élan le plus salutaire. L'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique vinrent ouvrir un vaste champ à son activité. Dès lors, les entreprises mercantiles prirent toujours plus d'extension, et l'on comprit que dorénavant le commerce allait être l'une des principales sources de la puissance nationale. C'est à lui que les peuples modernes doivent leurs plus belles conquêtes ; il tend sans cesse à les rapprocher, à les détourner de la guerre, il se fait le civilisateur du monde, et favorise partout les institutions libres nécessaires à sa prospérité. M. Scherer montre que chez les différentes nations le mouvement commercial fut toujours en rapport proportionnel avec le degré de liberté dont elles jouissent. Ainsi l'Espagne et le Portugal, pays despotiques, ont promptement perdu leur ancienne splendeur commerciale, tandis que la constitutionnelle Angleterre s'est élevée au premier rang et s'y maintient. Les autres États de l'Europe présentent plus ou moins le même spectacle : Chacun d'eux est pour l'auteur l'objet d'une étude approfondie, et ses intéressantes recherches le conduisent à reconnaître que partout où le commerce a prospéré, les lettres, les sciences et les beaux-arts ont fleuri, que les peuples les plus commerçants, les plus industriels, les plus riches, sont aussi les peuples les plus éclairés. C'est dire assez l'importance d'un semblable travail, dans lequel on voit comment se développèrent les forces nationales, et quels précieux services le commerce a de tous temps rendus à la civilisation. Les nombreuses notes dont la traduction est enrichie, complètent l'ouvrage et rectifient quelquefois les idées émises par l'auteur, ou du moins mettent en présence l'opinion contraire, de sorte que chaque lecteur puisse comparer et juger. La préface de M. Richelot est un morceau remarquable qui signale avec beaucoup de sagacité les phases principales de l'histoire du commerce depuis son origine jusqu'à nos jours, ainsi que les brillantes perspectives ouvertes à son avenir par le génie du dix-neuvième siècle.

HISTOIRE DE BIENNE (Geschichte der Stadt Biel und ihres Panner-Gebietes), par le docteur C.-A. Blösch. Six livraisons, formant trois volumes, avec cartes, plans et dessins.

Bienne est une ville peu considérable du canton de Berne, et cependant l'histoire de cette cité mérite d'être annoncée. Elle le mérite, parce qu'elle est un modèle de l'intérêt que l'histoire peut retirer de recherches approfondies sur un espace donné, si limité soit-il. C'est la médecine qui a conduit M. Blösch, frère du landammann de ce nom, à l'étude de l'histoire. Hypocrate lui avait appris l'importance, pour la médecine, de connaître la constitution physique des lieux où il exerce son art, et c'est ainsi qu'il se trouva amené à dépouiller les milliers d'actes que renferment les archives de sa ville natale et des contrées environnantes. De ce travail est sorti un tableau, resserré sans doute, mais toujours vrai, toujours l'image fidèle, vivante et colorée du siècle auquel il appartient, et qui, sur plus d'un point, jette sur l'histoire de la patrie suisse une lumière nouvelle.

V.

DE LA RÉPUBLIQUE des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par M. de la Gracière. Paris, 1857; 1 vol. in-8° : 4 fr.

La situation actuelle des Etats-Unis préoccupe vivement tous les amis du régime républicain. Il est évident que l'Union américaine entre dans une crise menaçante qui peut produire les plus funestes résultats. D'une part les tendances démocratiques poussées à l'extrême, de l'autre la question de l'esclavage semblent concourir également à rompre le lien fédératif dans lequel résident sa force et sa prospérité. De plus, le flot de l'émigration lui amène sans cesse des éléments étrangers qui sont pour elle une source d'embarras. L'action de ces diverses causes se fait sentir depuis quelque temps d'une manière inquiétante. Chaque élection est marquée par l'hostilité croissante des partis, et leur lutte devient de plus en plus vive. Jusqu'ici pourtant la paix du pays n'avait point paru compromise ; on se plaisait à croire la jeune république assez vigoureuse pour résister aux tentatives anarchiques. Mais plusieurs circonstances récentes ont dissipé bien des illusions à cet égard, et tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'Amérique sentent le besoin de mieux connaître ses mœurs, ses institutions et les garanties sur lesquelles repose sa liberté. Il importe d'ailleurs d'éclairer le public sur les véritables conséquences de l'émi-

gration, sur les conditions qu'imposent, soit les lois, soit les habitudes américaines. C'est là le but principal que s'est proposé M. de la Gracerie ; il veut prémunir contre les dangers d'un enthousiasme irréfléchi. Son livre offre, en effet, un tableau peu séduisant. Quoiqu'il rende hommage au génie national des Américains, à leur activité féconde, à leur énergie, au merveilleux développement de leur république, il ne paraît pas avoir confiance dans la durée d'un semblable état de choses. Suivant lui la constitution américaine ne mérite point les éloges dont elle a souvent été l'objet ; loin de favoriser l'essor des Etats-Unis, c'est elle au contraire qui a créé les plus grands obstacles, et qui renfermait dans son sein tous les germes de discordance qu'on voit se développer aujourd'hui. Son vice radical est de laisser libre carrière aux instincts démagogiques. M. de la Gracerie lui attribue une influence déplorable contre laquelle le peuple a dû constamment lutter, mais qui finira par rendre ses efforts inutiles. Au lieu de mœurs vraiment républicaines, il trouve aux Etats-Unis beaucoup d'égoïsme, des partis violents, de nombreux abus dans toutes les administrations, une absence complète de bonne foi et de dignité dans l'exercice de la souveraineté populaire. On l'accusera sans doute d'exagération ; cependant les faits qu'il cite ne peuvent être contestés, et de tels exemples qui se multiplient chaque jour semblent annoncer, en effet, la ruine prochaine de l'Union. Ce sont les excès de la démocratie, auxquels il n'existe d'autre contre-poids que l'intensité du sens moral. Or celui-ci sera-t-il assez fort pour résister avec succès. Là est toute la question. Notre auteur en désespère. Ses craintes sont fondées sur des impressions personnelles dont la valeur exacte ne saurait être bien jugée par ceux qui n'ont pas eu comme lui l'occasion d'étudier de près le peuple américain. Non-seulement il redoute les divisions politiques, mais encore la prospérité matérielle lui semble assise sur des bases peu solides. Un trait le frappe surtout, c'est la précipitation apportée dans les travaux publics : point de surveillance, point de responsabilité, aucun respect pour la vie humaine. Chemins de fer, bateaux à vapeur, usines se construisent à la hâte, se font une concurrence acharnée, et quand il en résulte des catastrophes, la justice n'intervient le plus souvent que pour la forme. Les coupables échappent, en général, par une fuite momentanée, ou bien achètent leur acquittement. M. de la Gracerie accuse de vénalité les tribunaux, ainsi que le régime tout entier, à partir du suffrage universel, auquel sans cela, dit-il, les deux tiers des électeurs

ne prendraient aucune part. Le reproche est bien grave, et nous croyons que les deux ou trois cas cités par l'auteur ne sauraient suffire à le prouver. Evidemment il se laisse un peu trop dominer par son désir de mettre le public en garde contre l'attrait de l'émigration. Il ne tient pas assez compte de l'élément moral et religieux qui joue encore un grand rôle chez le peuple des Etats-Unis ; il oublie les bienfaits de la liberté, pour ne faire ressortir que ses travers. Les périls sont imminents, cela n'est pas douteux ; mais l'Amérique ne manque pas de ressources et si peut-être un déchirement devient inévitable, du moins on a tout lieu de compter sur l'avenir de cette nation pleine de sève et de vigueur. M. de la Gracerie expose d'une manière très-complète les divers symptômes précurseurs de l'orage. C'est un pessimiste, mais son livre renferme une foule d'observations intéressantes, de détails curieux et de données instructives. Il forme en quelque sorte la contre-partie de celui publié récemment par M. W. Rey. Ces deux ouvrages écrits à des points de vue très-différents, contribueront par leur contraste à faire mieux comprendre la situation actuelle des Etats-Unis.

MÉMOIRES SUR L'ITALIE, par Joseph Montanelli, traduction de Fr. Arnaud.
Paris, 1857 ; 2 vol. in-12 : 7 fr.

M. Joseph Montanelli a joué un rôle important dans les dernières révolutions d'Italie ; c'est un ex-président du conseil des ministres, un ex-triumvir du gouvernement provisoire toscan. Il se trouve donc aujourd'hui assez bien qualifié pour écrire l'histoire de cette curieuse époque. La Toscane occupe naturellement la place principale dans son livre, qui débute par un exposé des vues politiques du gouvernement de ce petit État, à partir de 1814. On y voit le germe révolutionnaire naître et se développer sous l'influence de l'active propagande dont Mazzini était déjà le chef. C'est grâce aux efforts de cet infatigable agitateur que les sociétés secrètes finirent par enlacer dans leurs liens mystérieux presque toute la jeunesse italienne. Montanelli, sans être un de ses fervents adeptes, ne put résister à l'entraînement général. Il se fit, comme tant d'autres, conspirateur permanent, et prit plus ou moins part aux diverses tentatives qui ont précédé la grande insurrection de 1848. Ses mémoires renferment à ce sujet des détails fort intéressants, qui répandent une vive lumière sur les tendances, les illusions et les fautes du parti libéral italien. L'effet du tableau nous paraît en somme peu favorable à l'Italie. Malgré

les efforts de l'auteur, il en ressort une confusion d'idées et d'intérêts qui s'entrechoquent sans aucun profit pour la cause de la liberté. Ce sont toujours les mêmes espérances chimériques suivies des mêmes déceptions. Une jeunesse ardente, exaltée, aussi remarquable par son développement intellectuel que par ses nobles sentiments, se lance avec témérité dans des entreprises impossibles qui ont pour issue l'exil, la prison ou l'échafaud, et le peuple assiste aux répétitions de ce drame en simple spectateur. Les sympathies ne manquent pas, mais elles ne produisent guère que de vaines démonstrations. Ce sont de pompeux discours, de brillantes parades, des protestations sans nombre, et point d'entente, point d'accord; au lieu de concerts, des charivaris dans lesquels chacun crie à tue-tête sa chanson, sans s'inquiéter de celles des autres. M. Montanelli n'épargne pas plus ses collègues que ses adversaires. Il laisse voir tous les dissentiments qui régnaient entre les chefs du parti libéral italien, et nous fait ainsi très-bien comprendre la cause de ses continuels revers. Mais il semble n'y pas attacher beaucoup d'importance. A ses yeux la nationalité italienne ne peut renaitre que par le triomphe complet de la démocratie, et la défaite des partis modérés a l'avantage de frayer le chemin en simplifiant la question. Loin d'être découragé par tant d'essais malheureux il rêve encore l'Italie républicaine, et se persuade qu'une pareille entreprise présenterait les plus belles chances de succès et de durée. On aura de la peine à partager sa confiance, surtout après avoir lu l'histoire de la révolution de 1848. Evidemment la grande majorité du peuple italien n'est point préparée pour ce changement de régime. Les idées démocratiques fermentent chez quelques esprits cultivés dont le courage téméraire n'obtient, en général, de la foule qui les contemple, que des applaudissements lorsqu'ils réussissent et des larmes lorsqu'ils succombent. Sans doute le dévouement de plusieurs d'entre eux a jeté de l'éclat sur la cause qu'ils défendent; mais cela ne suffit pas pour démontrer qu'un gouvernement populaire soit possible ni désirable chez une nation depuis si longtemps privée d'indépendance et de liberté. En jugeant même d'après le livre de M. Montanelli, on n'entrevoit d'autre perspective que l'anarchie. Les récriminations auxquelles il se livre donnent une idée de ce que seraient les rivalités ambitieuses qui suivraient le triomphe. Chacun voudrait faire prévaloir ses vues, réaliser ses utopies, et la philosophie spéculative ou le mysticisme religieux des révolutionnaires italiens échoueraient infailliblement contre les écueils de la pratique.

JOURNAL de la femme d'un missionnaire dans les prairies de l'ouest aux Etats-Unis, traduit de l'anglais par M^{lle} Riffiet-de Constant. Genève, E. Beroud, 1857; 1 vol. in-12.

Ce journal, écrit très-simplement, offre le tableau des privations et des fatigues auxquelles sont exposés les missionnaires. C'est un récit vrai, dit la traductrice, dont le but est de réveiller le zèle et la charité des Eglises en faveur des ouvriers qu'elles envoient dans des contrées lointaines et nouvellement habitées. On y trouve, en effet, le récit d'une vie fort pénible, supportée avec beaucoup de courage et de résignation. Mais l'auteur nous semble manquer de vues élevées : ses observations portent, en général, sur de petits détails de ménage qui n'ont guère d'intérêt. La cuisine du missionnaire tient un peu trop de place dans ces notes, et forme un étrange contraste avec la ferveur pieuse dont elles sont empreintes. Quoique l'absence de confort et les difficultés matérielles doivent sans doute être grandes chez le pasteur d'une colonie naissante, ce ne sont pourtant que des objets bien secondaires dans l'œuvre à laquelle il se dévoue. On aimerait mieux un aperçu de l'état moral des habitants, de l'influence exercée par le missionnaire, et des résultats qu'ont obtenus ses efforts. Ce serait là, selon nous, le véritable moyen de stimuler le zèle des Eglises, en leur montrant l'utilité de l'entreprise qu'il s'agit de soutenir. Du reste les sentiments exprimés par l'auteur sont tout à fait dignes de sympathie et décèlent un cœur humble, plein de foi et de charité.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

RECHERCHE DE LA MÉTHODE qui conduit à la vérité sur nos plus grands intérêts, avec quelques applications et quelques exemples, par Ch. Secrétan. Neuchâtel, Leidecker, 1857; 1 vol. in-12.

Sous ce titre l'auteur a réuni plusieurs fragments publiés par la Revue de théologie de Strasbourg. Ce sont des essais de philosophie religieuse, empreints d'un esprit large et fécond. Rejetant les vues systématiques, M. Secrétan s'attache à démontrer que la conscience et la raison sont deux guides indispensables pour la recherche de la vérité. Il combat tour à tour le scepticisme, l'autorité, la philosophie même qui, malgré les éminents services qu'elle peut rendre, ne lui paraît pas suffire seule. Sa méthode lui sert à tracer les premiers linéaments d'une apologie du christianisme,

et, comme exemple des avantages qu'elle présente dans l'application, il donne les diverses pièces de la discussion soulevée par un travail de M. Ed. Scherer sur le péché. Ces débats sont très-remarquables, quoiqu'ils n'offrent sans doute point encore la solution définitive du problème. Dans cette espèce de tournoi théologique, d'habiles champions ont rompu plus d'une lance, mais la victoire reste indécise, parce qu'en de semblables questions il est impossible d'arriver à la certitude et surtout de la rendre évidente pour tous. M. Secrétan le reconnaît lui-même : « Au bout de tous les sentiers, dit-il, nous trouvons les contradictions de notre ignorance. » Mais l'homme possède en lui le besoin de chercher la vérité, le désir impérieux de la découvrir. Or, ce germe n'a pas été déposé sans but dans son âme, et quand il s'efforce de le développer il remplit assurément l'une des plus nobles tâches de sa destinée. L'indifférentisme à l'égard des intérêts spirituels ne saurait conduire qu'à la décadence de l'état social. Ce ne sont pas les perfectionnements matériels qui sauveront le monde, ils tendraient même bientôt à disparaître sans le secours de l'intelligence qui les a produits, et qui doit être entretenue saine et vigoureuse si l'on veut qu'elle en produise de nouveaux. Ainsi que le remarque M. Secrétan : « Les croyances religieuses n'ont pas seulement formé l'art, la langue et la littérature, elles sont à la base de toutes les créations historiques, elles ont présidé visiblement à l'organisation des sociétés. » Pourquoi donc notre siècle se prétendrait-il apte plus qu'un autre à se passer d'elles? Ne renferme-t-il pas au contraire des éléments de dissolution dont l'activité menaçante exige d'énergiques remèdes; et pour conjurer ce péril où l'homme puisera-t-il la force voulue si ce n'est en Dieu? L'écrivain qui, dégagé des préoccupations du jour, poursuit patiemment ses études sérieuses dans le domaine de la pensée accomplit une œuvre méritoire. Il empêche la flamme de l'esprit de s'éteindre, et les semences qu'il jette au vent rencontreront tôt ou tard un sol favorable sur lequel on les verra germer, croître, fleurir et porter des fruits excellents.

QUELQUES BONNES PENSÉES, par la traductrice du vieil Humphrey. Lausanne, J. Duret-Corbaz, 1857; in-12.

« Mon Dieu ! sans la pensée du ciel, que d'existences inutiles dans ce monde, tant pour soi-même que pour les autres ! Vie de souffrances de cœur, d'amour-propre blessé, de coups d'épingles ! »

Cette réflexion extraite du volume que nous annonçons ici en indique

assez bien la tendance et la portée. L'auteur a voulu montrer l'importance de la religion dans les diverses circonstances de la vie. C'est un observateur ingénieux qui ne manque pas de finesse dans sa manière de juger les penchants du cœur et les petits mobiles de nos actions. Ses remarques sont, en général, pleines de bon sens; on y rencontre même çà et là quelques traits assez piquants par leur originalité. Nous citerons par exemple celle-ci : « Les pelotes, je vous le confesse, ont ma sympathie, car je connais peu de familles qui n'aient pas un membre souffre-douleur, sorte de pelote vivante, laquelle, parfois irritée au delà de la patience humaine, se change au grand étonnement de ses épingles-bourreaux en une sorte de hérisson. » A de semblables maux la résignation chrétienne est le seul remède efficace, comme pour beaucoup d'autres misères qui font de la vie humaine une perpétuelle épreuve, mais doivent être ainsi tournées au profit de notre âme. C'est là l'enseignement que l'auteur s'est proposé de mettre en évidence par des applications tout à fait usuelles. L'esprit et le cadre du livre sont excellents; l'exécution seule laisse à désirer. Dans un livre de ce genre la forme n'est pas indifférente, le charme du style rehausse beaucoup la valeur du fond; les bonnes pensées ont besoin d'être bien dites, pour produire tout leur effet. Nous regrettons que l'auteur ait parfois un peu négligé cet accessoire qui aurait donné certainement plus d'attrait à la lecture de son petit ouvrage.

LES PHILOSOPHES FRANÇAIS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par H. Taine.
Paris, 1857; 4 vol. in-12: 3 fr. 50 c.

Laromiguière, Royer-Collard, Maine de Biran, Cousin, Jouffroy, tels sont les philosophes auxquels est consacré ce volume. M. Taine passe en revue leurs idées, et les critique avec beaucoup de vivacité. Il leur accorde de l'esprit, du talent, de l'éloquence, mais les regarde comme de pauvres philosophes, qui manquent à la fois d'invention et de vigueur originale. Laromiguière seul lui paraît digne de quelques éloges, encore n'est-ce que comme étant l'écho de Condillac. Maine de Biran et Victor Cousin sont, au contraire, ceux qu'il ménage le moins, car il témoigne un certain respect pour Royer-Collard et Jouffroy; tout en démolissant leurs systèmes. Toute la philosophie française de notre époque semble n'avoir à ses yeux aucune valeur sérieuse. Ce sont des élucubrations plus ou moins élégantes, qui ne prouvent rien et n'enseignent rien. Evidemment M. Taine appartient à l'école du dix-huitième siècle, dont l'arme favorite

était le scepticisme railleur. On ne peut pas dire s'il est matérialiste, ou panthéiste, ou déiste. Ce qui ressort plus clairement de son livre, c'est qu'il n'aime pas les philosophes du dix-neuvième siècle, et nous sommes tentés de croire qu'il a peu de goût pour la philosophie elle-même. En effet, ses attaques dirigées contre le spiritualisme et l'éclectisme ont un ton d'ironique dédain qui n'annonce pas beaucoup de vénération pour le travail de la pensée. Il fait de la satire amusante plutôt que de la critique profonde et sérieuse. Pour lui, Maine de Biran n'est qu'un rêveur presque visionnaire, et Cousin un adroit compilateur, mais léger, superficiel et sans mérite original. Ce dernier surtout sert de but à ses traits les plus mordants. Ici M. Taine se montre censeur impitoyable, et sa férule n'épargne ni le savoir, ni le beau style, ni les tendances élevées de l'illustre écrivain. C'est une exécution fort injuste, qui nous semble offrir le cachet de l'animosité personnelle plutôt que celui d'un jugement impartial et droit. Nous croyons que la plupart des lecteurs en seront désagréablement frappés, d'autant plus qu'après avoir ainsi pulvérisé l'éclectisme dans la personne de son principal représentant, M. Taine met à la place un système qui ne brille ni par l'élégante clarté de l'exposition, ni par la profondeur ou la nouveauté des idées.

SIMPLE COMMENTAIRE SUR LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, puisé dans les quatre Évangiles, traduit de l'anglais de lady Wake, par M^{lle} de Chaubaud-Latour ; 1^{er} volume ; le second n'a pas encore paru. Un volume grand in-8 de 410 pages ; chez Lafontaine et Vulliemin : 5 fr.

Ce commentaire a été particulièrement destiné par son auteur au culte domestique et à l'usage des personnes qui dirigent des écoles du dimanche. L'auteur et le traducteur se sont donc appliqués à le rendre le plus clair et le plus simple possible. Ils ont évité toute expression qui ne serait pas généralement comprise. Ils ont multiplié les exemples pris dans la vie domestique et journalière. Ce n'est pas que, pour être mis à la portée des moins instruits, ce livre soit écrit sans élégance ; il suffit de dire qu'il est traduit par la personne à qui nous devons la traduction des ouvrages de Jean Newton et des pensées d'Adams, pour rassurer à cet égard ; ce n'est pas qu'il doive intéresser moins les personnes instruites ; car il est plein d'expérience chrétienne, et l'on respire à toutes les pages l'amour de l'Évangile.

DU LOUAGE D'INDUSTRIE, du mandat et de la commission en droit romain, dans l'ancien droit français et dans le droit actuel, par J.-J. Clamageran. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8 : 7 fr.

Les dispositions légales à l'étude desquelles est consacré ce volume ont une importance considérable pour l'industrie et le commerce. Elles en régissent les rapports les plus compliqués, ceux qui donnent lieu le plus fréquemment à des contestations et à des procès. Le louage d'industrie, contrat par lequel l'une des parties s'engage à faire quelque chose pour l'autre, moyennant un certain prix que celle-ci s'oblige à lui payer, concerne les domestiques, les ouvriers, les apprentis, les matelots, les remplaçants militaires et beaucoup d'autres personnes. Il comprend aussi les entreprises de transports, et celles sur devis et marchés. Le mandat et la commission se rattachent plus spécialement aux opérations commerciales, dont ils forment une des parties les plus importantes. Les obligations des mandataires et des mandants, celles des commissionnaires et des commettants, présentent de nombreuses difficultés, sur lesquelles même les jurisconsultes ne sont pas toujours d'accord. On sent donc l'utilité d'un commentaire où sont discutées avec clarté les interprétations diverses de la loi. M. Clamageran s'est acquitté de cette tâche d'une manière très-complète et très-remarquable, qui a fait couronner son travail dans le concours ouvert par la faculté de droit de Paris. Exposant tour à tour les trois législations romaine, française ancienne et française actuelle, il fournit les éléments d'une étude comparative éminemment féconde, et les connaissances pratiques dont il fait preuve ajoutent encore au mérite de son livre. D'ailleurs, les dispositions légales qui s'y trouvent passées en revue touchent aux plus graves intérêts de la société. Elles peuvent, en quelque sorte, servir à constater les progrès de la civilisation. Ainsi que le dit l'auteur en terminant : « On reconnaîtra que leur but suprême et leur résultat final, c'est de mettre au service de chacun les aptitudes de tous, et au service de tous les aptitudes de chacun, c'est de protéger en tous lieux les intérêts des absents, c'est d'étendre de plus en plus la sphère de l'activité humaine, et de présider, en quelque sorte, à ce développement gigantesque du commerce et de l'industrie, dont nous admirons sans cesse les prodiges, et qui est, à coup sûr, une des plus belles gloires du dix-neuvième siècle. »

DE LA PORTION de biens disponible et de la réduction, par C.-J. Beauteemps-Beaupré. Paris, A. Durand, 1856; 2 vol. in-8 : 14 fr.

Les dispositions du code, commentées par M. Beauteemps-Beaupré, forment l'un des chapitres les plus ardues et les plus compliqués de la législation qui règle les héritages. Elles ont été souvent l'objet de discussions approfondies, et de nombreux arrêts prouvent combien sont fréquentes les contestations qu'elles soulèvent. Il était en effet impossible au législateur de prévoir tous les cas qui se présenteraient, surtout par suite de mariages entre les conjoints ayant déjà des enfants et se trouvant sous l'empire de contrats antérieurs qui restreignent plus ou moins la part de biens dont ils sont aptes à disposer. On comprend quelles difficultés peuvent surgir de complications semblables, et combien il importe surtout de sauvegarder les intérêts des enfants du premier lit, qui risqueraient souvent d'être sacrifiés à ceux des nouveaux venus. S'il est vrai, comme l'a dit un jurisconsulte que « toujours les seconds mariages, comme les enfants avides et dissipateurs d'un père économe, dévorent la substance du mariage précédent, » les garanties ne sauraient être trop multipliées contre un résultat si désastreux. Quoi qu'il en soit, du moins convient-il que toutes les questions relatives à cette matière soient élucidées d'une manière aussi complète que possible. C'est ce que M. Beauteemps-Beaupré s'est proposé de faire dans le remarquable travail que nous annonçons ici. Nous empruntons à sa préface l'aperçu suivant de la méthode qu'il a suivie et des points principaux qu'il traite : « J'ai divisé ce traité en deux parties, correspondant à peu près aux deux sections du chapitre III du titre des *Donations entre vifs et des testaments*.

« Dans la première, j'expose les règles relatives au calcul de la quotité disponible.

« Après avoir, dans un premier chapitre, retracé sommairement l'histoire du droit de disposer dans le droit romain et dans l'ancien droit français jusqu'au code Napoléon, j'examine dans les chapitres suivants : 1° quelle est la nature de la réserve sous le code Napoléon, à quel titre elle est attribuée à ceux qui y ont droit, et quels sont ceux qui doivent figurer dans les calculs qui y sont relatifs ; 2° quelle est la quotité disponible lorsqu'il y a des descendants légitimes ou naturels ou des ascendants ; 3° quelle est la quotité disponible entre époux, selon qu'il y a ou non des enfants d'un premier mariage, et dans quels cas les donations faites entre époux

sont nulles ; 4° comment se distribue la quotité disponible, lorsque le défunt a fait des libéralités au profit de son conjoint et au profit d'étrangers ; 5° quelle est la quotité de biens dont le mineur peut disposer.

• La seconde partie est consacrée à l'examen des règles suivant lesquelles doit se faire la réduction des libéralités excessives. J'aurai alors à rechercher : 1° quelles personnes peuvent demander la réduction des donations et des legs, ou en profiter ; 2° comment se forme la masse sur laquelle se calcule la quotité disponible, et à quelles conditions les héritiers peuvent s'affranchir des dispositions excessives en usufruit par l'abandon de la quotité disponible ; 3° si la réserve peut être grevée de quelques charges ; 4° comment s'imputent les libéralités faites par le *de cuius*, soit par préciput, soit en avancement d'hoirie ; 5° dans quel ordre et de quelle manière s'opère la réduction ; 6° quels sont les effets de la réduction ; 7° quelles fins de non-recevoir peuvent être opposées à la demande en réduction ; et 8°, quel est l'effet des lois nouvelles sur les libéralités antérieures à leur promulgation. »

LA FAMILLE CHRÉTIENNE, sermons par E. de Pressensé. Paris, Meyrueis, et C^{ie}, 1856 ; 1 vol. in-8.

La famille, cet élément indispensable de toute société humaine, a reçu du christianisme une consécration nouvelle. Elle lui doit de s'être élevée bien au-dessus de ce qu'elle était dans le monde païen, et même chez le peuple juif. Sous l'influence de la doctrine évangélique, le pouvoir paternel a perdu son ancienne rigueur ; l'amour, le support, la piété ont adouci les relations de la famille et développé dans son sein une liberté plus favorable au perfectionnement moral. Le lien conjugal a pris un caractère religieux qui l'a sanctifié. Mais cette nouvelle sanction implique des devoirs nouveaux aussi : l'homme, en se plaçant sous la protection divine, contracte l'obligation étroite de s'en montrer digne par ses continuel efforts pour marcher dans le sentier de la vertu, pour donner à tous les siens l'exemple d'une vie conforme aux préceptes de l'Évangile. Le but qu'il doit poursuivre est de former une famille vraiment chrétienne, toujours prête à glorifier Dieu, dans la misère comme dans l'opulence, dans la douleur comme dans la joie. C'est là ce que M. de Pressensé fait ressortir avec une éloquence persuasive, bien propre à produire de bons fruits. Pour lui, « servir Dieu dans la famille, c'est chercher à le glorifier par ces relations si précieuses, si douces, avant d'y chercher son propre

bonheur ; c'est donner à la famille un but noble, élevé, qui soit en dehors de nous ; c'est reconnaître que, pas plus que l'individu, elle ne doit vivre pour elle-même, mais que sa fin et sa destination sont en Dieu. » De cette simple définition découlent une foule de conséquences, dont il expose très-nettement l'effet salutaire ainsi que l'utilité pratique. Après avoir établi de cette manière quel est, au point de vue chrétien, le principe dominant de la vie de famille, il en montre les applications dans ses relations diverses, traitant tour à tour du mariage, de l'éducation, des rapports des enfants et des parents et de ceux des maîtres et des serviteurs. C'est la matière de ses cinq premiers sermons ; les deux derniers sont consacrés à la famille dans les grandes circonstances de la vie humaine, dans la prospérité et dans le deuil.

La prédication de M. de Pressensé se distingue par des qualités remarquables. Elle s'adresse à l'intelligence non moins qu'au sentiment, et nous paraît convenir surtout à la classe éclairée. Fortement empreint d'orthodoxie, son christianisme ne méprise pas les lumières du siècle ; il cherche plutôt à se les approprier en soumettant les principales questions du jour au critère de la doctrine évangélique.

SCIENCES ET ARTS.

LA TERRE ET L'HOMME, ou aperçu historique de géologie, de géographie et d'éthnologie générales, pour servir d'introduction à l'histoire universelle, par Alfred Maury. Paris, 1857 ; 1 gros vol. in-12 : 5 fr.

Ce volume, destiné à figurer en tête de l'histoire universelle publiée sous la direction de M. Duruy, renferme l'ensemble des données que peut aujourd'hui fournir la science, en ce qui concerne la formation de notre globe, les révolutions diverses qu'il a subies, les minéraux, les végétaux et les animaux qui se trouvent répandus à sa surface, la distribution des races humaines, leurs langues, leurs religions primitives, la constitution de la famille et les premiers besoins de l'homme. Sur tous ces points, la plupart des traités de géographie ne donnent guère que des aperçus très-insuffisants, et se contentent de renvoyer aux ouvrages spéciaux, soit pour se dispenser d'en faire l'analyse, soit peut-être aussi pour ne pas aborder certaines questions épineuses. Ce sont pourtant des notions indispensables à quiconque veut se mettre au courant des études modernes. Il serait bien impossible de passer complètement sous silence les savantes explorations

dont, surtout depuis le siècle dernier, les origines de la terre et de ses habitants ont été l'objet. Pourquoi donc n'en pas présenter les principaux résultats, sinon comme des faits positifs, du moins comme des hypothèses qui méritent d'être examinées? S'ils paraissent quelquefois être en désaccord avec les récits bibliques, doit-on craindre une discussion sérieuse; approfondie, n'ayant d'autre but que la recherche de la vérité? Nous ne le pensons pas. Il nous semble, au contraire, que la foi ne peut que gagner au contact de la science, dont les découvertes ont même contribué plutôt à confirmer les traits essentiels de la Genèse. D'ailleurs l'exposé scientifique de M. Maury est plein de tact et de mesure. Il fait preuve d'une vaste érudition, qui n'admet rien à la légère et puise toujours aux meilleures sources. La simple liste des ouvrages qu'il a consultés, forme douze pages à deux colonnes, imprimées en très-petits caractères. C'est une bibliothèque nombreuse et parfaitement choisie, dans laquelle figurent les principales publications relatives aux diverses branches suivantes : ensemble des sciences physiques ; astronomie et météorologie ; chimie, minéralogie, géologie, métallurgie, botanique, zoologie et paléontologie ; ethnologie générale ; ethnologie spéciale ; archéologie ; géographie générale ; géographie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie ; voyages autour du monde et aux régions polaires ; linguistique et philologie comparée ; langues de l'Europe et de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de la Malaisie, de la Polynésie et de Madagascar ; histoire des religions ; institutions, lois et mœurs ; enfin, auteurs orientaux qui méritent d'être consultés. On voit, par cette nomenclature, que M. Maury n'a pas reculé devant les recherches, et s'est imposé la tâche d'approfondir chacune des questions soulevées dans son livre. Se bornant en général à reproduire les opinions des auteurs les plus accrédités, il ne s'est permis d'y mêler ses propres vues que dans les chapitres consacrés à l'ethnologie et à la linguistique. Après un résumé clair et succinct des indices qui peuvent répandre quelque lumière sur la marche de la création, ainsi que sur les cataclysmes dont elle fut accompagnée, il décrit l'état actuel de la terre, sa configuration générale, et les phénomènes de différentes sortes dont elle est continuellement le théâtre. Ce tableau remarquable fait très-bien connaître ce qu'on peut appeler la vie de notre globe, les changements subits ou graduels qui s'opèrent à sa surface, les causes qui déterminent ses climats et les agents qui, sans cesse, modifient sa forme. Les productions naturelles des trois règnes sont successivement passées en revue selon leur distribution géographique, sujet fort intéressant, sur le-

quel M. Maury a su rassembler une foule de détails curieux, bien propres à captiver le lecteur. Mais on trouvera plus d'attrait encore dans la partie qui traite des races humaines, de l'origine des langues, de l'institution de la famille et de la société. L'auteur rentre ici dans le domaine de ses études favorites, et déploie une richesse de connaissances d'autant plus précieuse qu'elle est mise à la portée de tous, sans la moindre trace de pédanterie. *La terre et l'homme* est un excellent travail, dont le mérite sera certainement apprécié par tous ceux qui aiment l'instruction solide. Il porte le cachet d'une supériorité de talent et de savoir qu'on rencontre rarement dans les livres élémentaires.

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE, ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, par L. Figuier. Paris, 1857; 1 vol. in-12: 3 fr. 50 c.

M. Figuier se propose de publier à la fin de chaque année la revue des nouvelles découvertes de la science, envisagée surtout au point de vue de ses applications industrielles. C'est une heureuse idée, que le public accueillera certainement avec faveur. Aujourd'hui plus que jamais on éprouve le besoin de se tenir au courant des travaux scientifiques, dont les résultats intéressent tout le monde par leur influence directe, non-seulement sur le bien-être individuel, mais encore sur la puissance et la prospérité des Etats. A cet égard, la supériorité de notre époque est incontestable. Nous avançons rapidement sur la voie du progrès, la vie matérielle s'améliore sans cesse, et l'intelligence voit s'ouvrir devant elle une sphère d'activité toujours plus grande. On ne saurait donc méconnaître les avantages que peut offrir un résumé bien fait des principales inventions utiles, dues au concours du savant et de l'industriel, du chimiste ou du physicien et du simple artisan. Le succès obtenu par les précédents ouvrages de M. Figuier le prouve d'une manière assez frappante. Son *Exposition des découvertes modernes* compte déjà quatre éditions; l'*Année scientifique et industrielle*, qui en forme la suite, ne sera sans doute pas moins appréciée. Elle présente en effet la même clarté, le même talent de style, et l'auteur y montre une aptitude remarquable à faire bien saisir le côté pratique des données fournies par la science. Il s'efforce de déterminer nettement la valeur réelle de chaque découverte, et sans entrer dans des discussions savantes qui ne seraient pas à la portée de tous ses lecteurs, il n'oublie

point la nécessité d'une critique judicieuse. Son unique but est de mettre le public à même d'apprécier les perfectionnements accomplis dans le domaine de l'industrie et des arts, ainsi que ceux sur la voie desquels les efforts ont quelque chance de se diriger avec succès. Possédant des connaissances non moins variées que solides, il traite avec une égale supériorité les nombreux sujets divers qui doivent nécessairement trouver place dans son livre. Il passe en revue les grands travaux du génie civil, les progrès de la météorologie, de la chimie, de la physique, les expériences et les observations qui peuvent intéresser l'hygiène publique, la médecine, la physiologie, les procédés ou les conquêtes dont l'agriculture s'est enrichie, enfin maintes inventions plus ou moins dignes d'être signalées à l'attention soit des manufacturiers et des industriels, soit des simples amateurs.

LE MONDE avant la création de l'homme ou le berceau de l'univers,
par le Dr Zimmermann, traduit de l'allemand par MM. Hymans et
L. Strens. Bruxelles 1857; 1 vol. in-8°, fig. : 8 fr.

Le but de ce travail est d'offrir une histoire populaire de la création et des transformations du globe, c'est-à-dire de mettre à la portée du grand nombre les principaux résultats dus aux recherches des savants. Une pareille tentative nous semble un peu prématurée. La géologie n'est pas encore une science assez positive, assez complète surtout, pour se prêter facilement à ce genre d'exposition. Sans doute elle présente des faits très-curieux, bien propres à captiver l'intérêt, mais leur ensemble n'a fourni jusqu'à présent que des théories incertaines, ardues, qui pour être comprises demandent déjà de fortes études. Il nous paraît impossible de trouver dans son état actuel les éléments d'une histoire populaire de la création ; tout ce qu'on peut faire à cet égard c'est de signaler la concordance de quelques-unes de ses découvertes avec les principaux points du récit biblique. Or, M. Zimmermann a d'autres prétentions. Il veut suivre pas à pas l'œuvre du Créateur ou plutôt de la nature, car sa tendance incline vers le matérialisme. Se lançant dans les hypothèses avec l'ardeur d'une imagination allemande, il décrit l'origine des mondes et leurs révolutions successives comme s'il y avait assisté. C'est un rêve ingénieux, hardi, grandiose, mais fantastique et tout à fait inintelligible pour la masse des lecteurs. Suivant lui la puissance créatrice s'est manifestée par la gravitation universelle qui donna d'abord naissance à un immense

globe gazeux duquel se détachèrent des anneaux destinés à former les différents corps célestes par la condensation des parties de la matière dont ils étaient composés. Prenant ensuite la terre comme exemple, il essaie de retracer les phases successives de ce travail, dont la première période comprend le passage de l'état gazeux à l'état liquide, puis le refroidissement qui produit l'état solide, l'action de l'eau, le soulèvement des couches et les formations géologiques. La seconde période est celle de l'apparition des plantes et des animaux. La matière organique joue ici le principal rôle, car l'auteur admet la génération spontanée dans les premiers temps du moins. C'est une supposition commode pour son système, et si l'on objecte qu'elle est contraire aux lois de la nature, il répond que celles-ci ont pu changer une fois que la reproduction des espèces était assurée par d'autres moyens. Une telle manière de raisonner nous paraît peu scientifique. Elle laisse le champ libre à l'imagination, et permet de tout arranger suivant les exigences d'une théorie quelconque. Aussi M. Zimmermann en use-t-il assez largement. Il avance maintes hypothèses qui ne sont pas à leur place dans un ouvrage populaire, parce qu'elles peuvent contribuer à répandre des idées fausses ou du moins très-douteuses. Du reste son travail offre un tableau fort intéressant des phénomènes géologiques et fait bien connaître l'état actuel de la science. On y trouve de nombreux détails sur les formations secondaire et tertiaire, sur les modifications qu'a subies l'écorce terrestre, sur les volcans et les tremblements de terre.

DES ARTS GRAPHIQUES destinés à multiplier par l'impression, considérés sous le double point de vue historique et pratique, par F.-M.-H. Hammann. Genève et Paris, J. Cherbuliez, 1857; 1 gros vol. in-12: 5 fr.

Ce travail est le fruit de recherches immenses. Il offre, en effet, le résumé de toutes les inventions relatives aux arts graphiques depuis l'origine jusqu'à nos jours. M. Hammann a voulu dresser un inventaire complet des procédés imaginés par l'homme pour reproduire et fixer ses pensées à l'aide de l'écriture, du dessin ou de la gravure, et pour ne pas embrasser un champ trop vaste, il se borne aux arts qui ont pour but la reproduction d'un objet quelconque sur une surface plane, destinée à multiplier l'original au moyen de l'impression en couleur. Toutes les découvertes passées en revue dans ce volume appartiennent donc seulement

à la gravure ou à l'imprimerie. Mais leur nombre n'en est pas moins très-considérable. La gravure fut trouvée la première. Dès les temps les plus reculés l'homme employa ce moyen pour transmettre ses idées par des signes figuratifs, plus ou moins grossiers, tels que ceux qu'on a découverts sur les parois des cavernes de l'Australie, sur les rochers de l'Afrique australe et dans plusieurs contrées de l'Amérique. De tels vestiges prouvent que du moins ce mode barbare remplissait le but en ce qui concerne la durée. Aussi devint-il bientôt l'objet de nombreux perfectionnements. La récente exploration des ruines de Ninive prouve qu'à cet égard les peuples anciens avaient fait déjà de remarquables progrès. Ils gravaient soit sur les métaux, soit sur la pierre, et les ruines de leurs monuments sont en général couvertes d'une foule d'inscriptions. Chez les Grecs et les Romains, en particulier, la gravure prit un grand essor, mais comme art plastique et sans conduire à d'autres applications. C'est aux temps modernes qu'appartient l'imprimerie avec toutes les découvertes ingénieuses dont elle fut la source. Après avoir rappelé les longs tâtonnements qui précédèrent l'invention de Guttenberg, M. Hammann nous fait passer en revue les progrès de cet art merveilleux auquel la civilisation doit ses plus belles conquêtes. Il donne une foule de détails curieux sur la marche de la typographie depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, sur les modifications apportées soit dans les presses à imprimer, soit dans la fonte des caractères, sur le polytypage destiné à rendre fixes les formes composées de lettres mobiles, sur l'impression polychrome aujourd'hui si perfectionnée, sur celle de la musique et des cartes géographiques, sur l'ectypographie enfin qui produit des livres à l'usage des aveugles. Traitant ensuite de la gravure en relief et de la gravure en creux, il expose les innombrables ressources que l'emploi de ces deux procédés a fournies aux arts graphiques. Des chapitres non moins étendus sont consacrés à la lithographie, à la zincographie, à la galvanoplastie et à l'héliographie. C'est un tableau très-complet où l'auteur n'a rien omis d'important, et qui, bien que sous la forme la plus concise, n'a point l'aridité d'une sèche nomenclature. Non-seulement il pourra rendre de précieux services aux artistes, mais encore il offre aux gens du monde une instruction fort attrayante.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

FÉVRIER 1857.

LITTÉRATURE.

L'AUBERGE DU SPESSART, contes allemands traduits et imités de Hauff,
par A. Tallon. Paris, 1857 ; 1 vol. in-16, fig. : 2 fr.

Un jeune compagnon orfèvre et un compagnon taillandier se rencontrent avec un étudiant et un voiturier dans l'auberge du Spessart, située au milieu de la Forêt noire. C'est une maison assez mal famée, sur laquelle courent des bruits fâcheux, mais le bagage des quatre voyageurs est trop léger pour exciter la convoitise, et d'ailleurs ils ne trouveraient pas d'autre gîte pour passer la nuit. Cependant, comme plus d'un indice leur fait craindre d'être tombés dans un véritable repaire de brigands, ils prennent la résolution de se tenir sur leurs gardes, et de vaincre le sommeil en se racontant des histoires. Chacun aura bien à son service quelque une de ces légendes populaires qui abondent en Allemagne. Ils s'établissent donc dans la salle à manger, et le taillandier débute par le récit de ce qui arriva jadis au seigneur de Hohenzollern, pour n'avoir pas voulu faire l'aumône d'un florin au cerf à la pauvre vieille sorcière qui avait sauvé la vie à son fils. Cette tradition, empreinte des mœurs brutales et des idées superstitieuses du moyen âge, excite vivement l'intérêt de ses auditeurs. Mais à peine est-elle finie, que l'hôtesse vient engager les voyageurs à se retirer dans leurs chambres. En vain ils la prient de les laisser tranquilles, elle insiste avec aigreur, elle donne au jeune étudiant un tout petit bout de chandelle, et déclare que ses compagnons peuvent bien se coucher sans lumière. Cette injonction leur paraît fort suspecte. Evidemment ils sont dans un guépier dont il faut à tout prix sortir. Après avoir discuté les moyens, le voiturier se dévoue pour aller à la découverte. Comme il va franchir le seuil de la porte extérieure, un boule-dogue se jette sur lui et donne l'alarme par ses aboiements furieux. Le pauvre diable est d'autant plus embarrassé que certaines figures sinistres apparaissent derrière l'hôtesse, dont la mauvaise humeur éclate. Il a pourtant la présence d'esprit

de trouver une excuse, et, obtenant la permission d'aller prendre un manteau dans sa voiture, il en rapporte une provision de bougies qui permet aux voyageurs de continuer leur veillée. C'est l'étudiant qui raconte la seconde histoire, *le Cœur-froid*, légende fantastique très-amusante, à la suite de laquelle survient un nouvel incident. Une voiture s'arrête devant l'auberge ; il en descend une jeune et belle comtesse, qui doit être sans doute la proie que les brigands attendaient pour cette nuit. Aussi l'étudiant propose de s'entendre avec ses gens sur les mesures à prendre, et l'un d'eux admis dans le cercle des conteurs, les régale d'une anecdote assez piquante. Puis bientôt se fait entendre le bruit d'une porte qu'on cherche à forcer. Les voyageurs, munis de leurs armes, se précipitent dans le corridor. Mais le nombre des brigands rend toute résistance inutile. Ils ne veulent d'ailleurs qu'emmener la comtesse en lieu sûr, pour traiter ensuite de sa rançon avec son mari. Le jeune orfèvre conçoit alors un hardi projet. Il changera de costume avec cette noble dame, et subira pour elle la captivité. Aussitôt dit, aussitôt fait. La comtesse, après quelques objections, consent au stratagème, qui lui permet de s'évader, accompagnée du taillandier, tandis que les autres sont conduits par les brigands dans leur retraite secrète, où pour se distraire ils écoutent encore un récit merveilleux. Enfin le comte, instruit du tout par l'arrivée de sa femme, met en campagne une troupe de soldats ; les brigands sont cernés, et le jeune orfèvre, délivré avec ses deux camarades, reconnaît dans la comtesse sa marraine, pour laquelle il apportait dans son sac un chef-d'œuvre, objet de toute sa sollicitude, car c'était le seul espoir d'avenir du pauvre ouvrier orphelin.

L'Auberge du Spessart aura certainement de nombreux lecteurs. C'est un des plus jolis recueils de contes qui aient paru depuis quelques années.

PLAISANTES RECHERCHES D'UN HOMME GRAVE, sur un farceur, ou prologue tabarinique pour servir à l'histoire littéraire de Tabarin, par M. C. Leber. Paris, Techener, 1856; in-18.

Tabarin fut, de 1622 à 1625, un bouffon qui débitait sur le Pont-Neuf des plaisanteries de fort mauvais goût, mais qui ne choquaient point le public peu difficile entassé autour de ses tréteaux. On vit paraître sous son nom un petit recueil de farétiés qui se vendait six sous dans le principe, et dont les exemplaires, devenus d'une rareté extrême, se payent aujour-

d'hui de cent à deux cents francs. La littérature *tabarinique*, que nous ne donnons nullement comme un modèle, se compose de sept ou huit publications collectives et d'une vingtaine d'opuscules publiés isolément, tels que les *Estreintes universelles de Tabarin*, pour 1621 ; la *Descente de Tabarin aux enfers* ; les *Arrêts admirables et authentiques du sieur Tabarin* ; l'*Adieu de Tabarin au peuple de Paris* ; les *Fantaisies plaisantes et facétieuses du chapeau de Tabarin*, etc. Tous ces livrets sont nécessaires pour former la collection complète de ce qui se rattache à Tabarin, mais il est certain qu'aucune bibliothèque publique ou particulière ne les possède réunis ; il en est qui sont devenus complètement introuvables ; leur bibliographie offrait l'image du chaos. En la débrouillant, M. Leber a rendu service aux amis des livres curieux, et il a jeté un jour tout nouveau sur un recoin singulier de la littérature populaire au commencement du dix-septième siècle. Le petit volume que nous annonçons est d'une exécution typographique fort soignée, et il se recommande en outre par une très-jolie vignette, offrant le portrait du célèbre farceur entouré des acteurs qui l'aidaient à faire les délices de la plèbe parisienne. Le travail de M. Leber avait déjà paru en 1835, mais il n'en avait tiré que cinquante exemplaires. En le réimprimant, l'auteur y a introduit quelques additions, mais il aurait pu en faire un plus grand nombre. Nous regrettons qu'il n'ait pas fait mention d'un opuscule ravissant qui lui a échappé, et dont il a été fait à Paris, en 1850, chez Crapelet, une réimpression fort soignée (*le Carême prenant de Tabarin et d'Isabelle*) ; en parlant de la biographie si peu connue de Tabarin, il aurait pu citer les détails que donne D. Martin, dans un volume peu connu publié à Strasbourg en 1637 (*le Parlement françois*).

INVENTAIRE DES MEUBLES, BIJOUX ET LIVRES étant à Chenonceaux le 8 janvier 1603, précédé d'une histoire sommaire de la vie de Louise de Lorraine, reine de France, suivi d'une notice sur le château de Chenonceaux, par le prince Auguste Galitzin. Paris, Techener, 1856 ; in-8.

Les inventaires anciens d'objets appartenant à des personnages d'un rang élevé, offrent de curieux matériaux pour l'histoire des mœurs et des usages ; celui que nous venons de mentionner sera mis au rang de ce qu'il y a de plus curieux en ce genre. Imprimé avec le plus grand soin, il est

précédé d'un portrait authentique de la reine Louise, femme de Henri III ; au milieu d'une cour corrompue, elle donne l'exemple d'une vertu parfaite, et, après la mort d'un époux peu digne de regrets, elle passa dans le deuil le reste d'une vie consacrée à la piété. L'inventaire dressé après le décès de cette reine trop oubliée, intéressera les antiquaires et les bibliophiles ; ces derniers parcoureront avec empressement le catalogue de la *librairie* de la princesse ; au milieu de beaucoup d'ouvrages de piété, ils remarqueront les auteurs classiques *couvertes de maroquin bleu dorez par les tranches*, et les *Opuscules* de Démosthène, *estans en grec*. Les robes de la reine, ses bijoux, ses ornements de tout genre sont décrits minutieusement ; nous transcrivons deux articles de cet inventaire :

« Une robe a double queue de velourz noir figuré à fond de satin gris avecques quatre passementz de clinquand un tour, doublée de taffetaz noir, les manches pendantes, deux corpz, ung hault et ung bas, et le haut de manches le tout semblable. »

« Une robe de satin collombin, a double queue avecques quatre bandages tout autour de satin orange avecques un passepoil, de satin verd, les bandes brodées de clinquant, avec ses grandes mouches pendantes, corpz et hault de manches semblables, doublez de taffetas colombin. »

Nous ferons une petite observation sur un point de la préface : Dreux du Radier y est signalé comme un écrivain de l'empire, à cause de ses *Mémoires sur les reines et régentes de France*, 1809. De fait, cet auteur, né en 1714, mort en 1780, appartient à l'époque de Louis XV, et les *Mémoires* en question, publiés en 1763 pour la première fois, eurent sous l'Empire, en 1809, les honneurs d'une quatrième édition.

LA FLEUR DE LA FAMILLE, ou simple histoire pour les jeunes filles ; par l'auteur des six jours de naissance de Suzanne, trad. de l'anglais. Toulouse, 1856 ; 1 vol. in-18 : 1 fr. 50 c.

La fleur de la famille, on le devine d'avance, est une jeune fille douce, aimable, dévouée, qui fait la joie de ses parents pauvres et chargés de nombreux enfants. Lucy Grant, âgée de 16 ans à peine, seconde activement sa mère dans les travaux du ménage, s'occupe de ses petits frères et sœurs avec une sollicitude constante. C'est un sacrifice, car elle aime la lecture, elle voudrait pouvoir satisfaire son goût pour l'étude, mais l'idée du devoir la domine, et le désir de se rendre utile à ceux qui l'entourent lui

fait tout supporter avec une résignation sereine. Son cœur s'est développé sous l'influence du sentiment religieux. Une piété sincère la soutient, la guide et la console. Tirée de sa difficile position par un oncle qui lui fournit les moyens de s'instruire, elle en profite avec une vive reconnaissance, mais ce changement de milieu n'altère en rien son caractère simple et modeste. C'est encore un bonheur pour elle de revenir plus tard prendre sa place dans la maison paternelle où l'attendent de nouveau les soucis et les fatigues. On ne saurait imaginer une créature plus charmante. Peut-être même la trouvera-t-on trop accomplie. Il est bien difficile d'admettre chez une jeune fille cet équilibre parfait, ce jugement si ferme, cette sagesse chrétienne, pleine à la fois de zèle et de mesure. L'auteur nous semble avoir peint un idéal plutôt qu'une réalité. Sans doute, ce sont là les fruits que devrait porter la foi, mise en pratique dans la conduite de la vie. Mais que d'écueils, et combien il faut de prudence et de vigueur pour ne pas s'y briser. Du reste, la lecture de ce petit livre ne peut qu'être salutaire, en montrant la religion sous l'aspect le plus propre à la faire aimer, c'est-à-dire dans son action bienfaisante sur nos affections et nos penchants, plutôt que dans un formalisme rigide.

LA COMÉDIE DE L'AMOUR, par Charles de la Rounat. Paris, 1857; 1 vol.
in-12: 1 fr. 25 c.

Ce titre paraîtra trop philosophique pour un volume qui renferme six petits contes sans autre prétention que d'amuser le lecteur. Cependant il exprime assez bien leur portée morale. Si l'amour offre quelquefois des incidents tragiques, on y peut trouver aussi des scènes de comédie, et peut-être ce dernier enseignement est-il plus propre que l'autre à faire une impression salutaire. Sur beaucoup de natures, le ridicule agit plus efficacement que le terrible. On le redoute en général, tandis que pour les caractères romanesques, il a dans le malheur des amants un certain attrait. C'est pourquoi M. de la Rounat choisit de préférence les incidents propres à produire le premier de ces deux effets. Il raconte quelques-unes des mésaventures que rencontrent en amour les séducteurs et les roués; il esquisse d'une manière fort piquante un de ces mariages vulgaires où le sentiment ne naît qu'à la suite de la jalousie, et nous montre aussi l'amour formant un tendre lien entre deux célibataires d'âge déjà mûr, qui semblaient destinés à passer leur vie dans l'isolement. Ces divers tableaux

ont tous une teinte satirique, mais sans exagération. Ils sont empruntés à la vie réelle, et les personnages ne manquent pas d'originalité. On regrettera seulement que l'auteur se laisse parfois entraîner à des descriptions de mauvais goût. Il a de l'esprit, mais ne fait pas toujours preuve de tact ni de délicatesse. Au milieu de fort jolis détails se trouvent çà et là des peintures un peu choquantes, qui gâtent l'ensemble et nuisent au but. L'amour ne doit pas être soumis au scalpel du chirurgien ; c'est le dépouiller de toute poésie, et ses dangereuses illusions valent mieux encore que le vide du cœur qui résulte d'une semblable analyse. Quand on veut exercer une influence morale, la pureté de pensée et de style est la première condition du succès. Du reste, il serait facile à M. de la Rounat de faire disparaître les taches que nous signalons, car elles se rencontrent en général dans des développements accessoires, dont ses contes ingénieux peuvent fort bien se passer.

LE PARADIS DE DANTE, illuminé a giorno, dénouement tout maçonnique de sa comédie albigeoise, par E. Aroux. Paris, veuve J. Renouard, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50 c.

M. Aroux poursuit son œuvre en dépit des nombreuses critiques dont elle est l'objet. Plus il avance et plus il se déclare convaincu d'avoir trouvé la véritable clef du Dante. C'est un passe-partout, dit-il, qui ouvre la porte du paradis, aussi bien que celles de l'enfer et du purgatoire, et permet de livrer au grand jour tous les mystères de la *Divine Comédie*. Il a découvert ainsi que le vieux Gibelin était pasteur de l'Église albigeoise dans la ville de Florence, affiliée à l'ordre du temple, ennemi du catholicisme, disciple fervent de la religion des *Parfaits*. Tout est allégorie dans son poëme, jusqu'aux moindres détails ; mais sous la plume du nouveau commentateur, tout s'explique, se coordonne, et concourt à représenter « la fusion de trois éléments d'une énergie vivace, également hostiles à l'Église romaine, à savoir : la Massénié albigeoise, les débris du temple, et le parti impérialiste ou gibelin ; triple opposition qui, transformée désormais, ne constituera plus qu'un seul corps, sous le nom de franc-maçonnerie, et ne cessera de porter tantôt dans l'ombre, tantôt en plein jour, les coups les plus redoutables au catholicisme. » Chaque vers, même le plus étranger en apparence à de semblables idées, vient précisément confirmer cette hypothèse. M. Aroux fait preuve d'une habileté sans pareille

à deviner les énigmes. Il ne perd jamais de vue son but ; l'idéal qu'il s'est fait de Dante, pasteur albigeois, lui sert de fil conducteur au milieu des inextricables difficultés du langage symbolique. C'est un travail de sphinx, dans lequel ne pourront le suivre que ceux qui possèdent comme lui l'ardeur du système. Quant aux admirateurs du poète, cette cruelle dissection les révolte ; ils voient disparaître toutes les beautés du chef-d'œuvre sous le scalpel de l'analyse, et n'estiment pas que le secret des francs-maçons soit une trouvaille assez précieuse pour justifier un pareil sacrilège. Pour beaucoup d'autres enfin, il semble impossible de concilier une circonspection de langage si minutieuse et soutenue avec ce qu'on connaît du caractère de Dante. Mais M. Aroux ne se laisse décourager ni par le nombre, ni par la valeur de ses adversaires. Il tient tête à leurs attaques, et nous affirme que dix années ne s'écouleront pas avant que pleine justice lui soit rendue. Les académies s'empresseront à l'envie de reconnaître le mérite de sa découverte ; les francs-maçons lui décerneront quelque titre d'honneur ; la bénédiction papale lui sera certainement accordée pour avoir ouvert les yeux des fidèles sur un livre inspiré par l'esprit d'hérésie. Loin donc de s'arrêter en si beau chemin, il projette déjà de faire subir à l'Arioste la même opération, et de nous prouver que le *Roland furieux* n'est aussi qu'un pamphlet de controverse albigeoise.

PHILOBIBLION, excellent traité sur l'amour des livres, par Richard de Bury, traduit pour la première fois en français, précédé d'une introduction, et suivi du texte latin, par H. Cocheris. Paris, 1856 ; 1 vol. petit in-8, cart. en toile : 12 fr.

Cet ouvrage, qui fait partie de la charmante collection publiée par M. Aubry, sous le titre de *Treſor des piéces rares ou inédites*, a été composé dans le quatorzième siècle par un évêque de Durham, grand chancelier d'Angleterre. Richard de Bury aimait passionnément les livres. Au milieu d'une époque assez peu favorable aux lettres, il cherchait ses jouissances dans la lecture, dans l'étude et dans le commerce des esprits les plus distingués. Pétrarque, qu'il avait connu probablement à Avignon, faisait grand cas de lui, le traitant de *vir ardentis ingenii*, dans une de ses lettres. Le *Philobiblion* est une apologie de l'érudition en contraste avec la décadence qui régnaît alors. Loin de partager le dédain que beaucoup montraient pour les livres, Richard de Bury les appelle des maîtres

qui nous instruisent sans verges et sans férules, sans cris et sans colère, sans costume et sans argent. Si on les approche, on ne les trouve point endormis, si on les interroge, ils ne dissimulent point leurs idées ; si on se trompe, ils ne murmurent pas ; si on commet une bévue, ils ne connaissent point la moquerie. » Il estime donc qu'on ne saurait les payer trop cher quand l'occasion se présente d'en acheter. L'ignorance et le dérèglement des moines lui causent une indignation vigoureuse. Il esquisse avec une verve tout à fait originale les mœurs dissolues, l'indolence et l'oisiveté dans lesquelles s'écoule la vie de la plupart des religieux. C'est d'autant plus piquant, que le digne évêque devait sans doute les bien connaître, et qu'on ne peut soupçonner chez lui les intentions satiriques d'un Guillaume de Lorris ou d'un Jean de Meung. Seulement, il poussa très-loin la passion du bibliophile. Assez puissant pour suivre ou protéger, de Bury ne résistait guère à l'offre d'un manuscrit précieux ; dans plus d'une circonstance, il se laissa séduire par de tels présents. Mais, du moins, son goût pour les livres n'était pas une vaine manie. Mains chapitres du Philobiblion prouvent combien il utilisait sa bibliothèque. On y trouve des aperçus ingénieux, des détails intéressants et de nombreuses citations qui décèlent une culture aussi solide qu'étendue.

La traduction de M. Cocheris sera certainement accueillie avec reconnaissance par les amateurs de raretés bibliographiques. Elle a de plus le mérite de reproduire un document, jusqu'ici peu connu, et qui n'est pas sans importance pour l'histoire littéraire. Les notices dont elle est enrichie ajoutent encore à sa valeur.

VOYAGES ET HISTOIRE.

MITTHEILUNGEN aus Justus Perthès geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann. Götha, J. Perthès, 1856. Lief. 9 à 12, in-4, cartes.

Parmi les remarquables notices que renferment ces livraisons du recueil de M. Petermann, nous signalerons les suivantes :

Voyage de Joaquim Rodriguez Graça à Muata-ya-Nov, dans l'Afrique centrale. D'après les données fournies par ce voyageur, M. Desboroug-Couley cherche à répandre quelque lumière sur la route que suivent les naturels du continent africain dans leur trafic intérieur. Cette analyse l'amenant à critiquer la carte du docteur Livingston, il en est ré-

sulté une discussion assez vive, qui prouvé combien la géographie de l'Afrique est encore conjecturale, malgré les nombreux voyages entrepris dans ces dernières années.

Voyages scientifiques en ballon, entrepris par les Anglais en 1852, extrait des rapports de la Société royale de Londres, par A. Petermann. Quatre ascensions, les deux premières en août, la troisième en octobre, et la quatrième en novembre, ont permis à MM. Welsh et Nicklin de recueillir un grand nombre d'observations météorologiques. Les hauteurs auxquelles ils s'élevèrent varient entre 12,000 et 21,000 p. Dans cette dernière ascension, qui se fit en 1 h. 24 m., ils éprouvèrent un abaissement de température de 25° R. Le thermomètre qui, à 2 h. 21 m., moment du départ, marquait +7, était descendu au-dessous de —18, lorsque, à 3 h. 45 m., ils cessèrent de monter. La rareté de l'air leur causait une assez grande gêne de respiration, le moindre mouvement était accompagné d'une lassitude extrême. Mais la marche rapide du ballon ne leur fit ressentir aucun malaise; ils s'en apercevaient si peu que, pour reconnaître s'ils montaient ou s'ils descendaient, ils devaient jeter en l'air de petits morceaux de papier propres à leur servir de points de comparaison. C'est, du reste, un effet ordinaire de la navigation aérienne. M. Green, surpris dans une de ses ascensions par un ouragan dont la vitesse était de quatre-vingt-quinze milles anglais à l'heure, ne s'aperçut de la violence du vent qu'en approchant de terre, lorsqu'il fallut jeter l'ancre pour aborder. Le résultat des expériences de MM. Welsh et Nicklin est résumé dans un tableau fort ingénieux, qui permet d'en saisir à la fois l'ensemble et les différents détails.

Distribution des principaux produits agricoles dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par A. Petermann et E. Behm, données statistiques fort intéressantes, d'après lesquelles on peut se faire une assez juste idée des immenses ressources que possède l'Union américaine.

Géographie de l'Australie et de la Tasmanie, par A. Petermann.

Les naturels de l'Australie, leurs mœurs et leurs usages, par J. Browne. On trouvera dans ces deux notices une foule de détails nouveaux et curieux, soit sur les résultats des expéditions entreprises par les Anglais pour explorer l'intérieur de l'Australie, soit sur les peuplades sauvages qui s'y maintiennent et repoussent les bienfaits de la civilisation.

Etat actuel de la révolution en Chine, par R. Krone; aperçu très-piquant des diverses péripéties de cette grande lutte, par un Européen qui habite la ville chinoise de Hoau, et qui se trouve bien placé pour ob-

tenir des renseignements plus sûrs que ceux fournis par les journaux. Le Céleste Empire parait être dans la position la plus critique. Ses armées se désorganisent, ses généraux se suicident, l'anarchie fait des progrès menaçants, tandis que les insurgés, au contraire, établissent l'ordre et gagnent le peuple par de sages mesures administratives dans les provinces déjà soumises à leur administration. La tendance religieuse du mouvement n'est pas encore bien connue, mais elle semble se rapprocher du christianisme, si l'on en juge d'après cette thèse proposée aux candidats dans les examens qui ont eu lieu à Nankin. « Prouver que le Père céleste des saintes Ecritures et Schong-tei des anciens Chinois sont une seule et même personne. » Il est bien remarquable aussi que les soldats de l'insurrection, partout où ils pénètrent, disent au peuple : Priez le Père céleste, honorez vos pères et mères, travaillez avec zèle, et abandonnez les idoles et leur culte.

TROIS DRAMES HISTORIQUES : Enguerrand de Marigny, Semblançay, le chevalier de Rohan, suivis de pièces justificatives et de documents inédits, par P. Clément. Paris, Didier et C^{ie}, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr.

Les trois personnages auxquels sont consacrées ces études eurent une même fin tragique. Leur carrière se termina sur l'échafaud, sans égard pour les services rendus par les deux premiers, ni pour le nom illustre que portait le troisième. Enguerrand de Marigny et Semblançay sont des exemples assez frappants de l'ingratitude avec laquelle on traitait souvent à la cour les serviteurs les plus dévoués. L'un et l'autre avaient habilement administré les finances de l'Etat dans des temps très-difficiles. Chargés de fournir aux dépenses de guerres continuelles, ils surent multiplier les ressources et faire face à des besoins sans cesse renaissants. C'était une rude tâche, alors que chez les grands régnaient le désordre et l'imprévoyance, tandis que le peuple se trouvait en proie à toutes les souffrances de la misère. L'impôt ne se prélevait qu'à force d'exactions, qui rendaient les financiers odieux, et ceux-ci devaient encore défendre, à leurs périls et risques, la recette si chèrement obtenue, contre la prodigalité du souverain ou les exigences de courtisans insatiables. Un tel métier ne comportait guère à cette époque la délicatesse et le désintéressement qui, même aujourd'hui, sont assez rares. Les ministres des finances travaillaient à leur propre fortune, aussi bien qu'à celle de l'Etat. L'instabilité de leur

position, la perspective à peu près certaine d'une disgrâce, le nombre et le pouvoir de leurs ennemis sont autant de motifs qu'on peut faire valoir pour les excuser de s'être enrichis en maniant les deniers publics. Il faut tenir compte de la corruption générale au milieu de laquelle ils avaient à lutter contre la mauvaise foi soutenue par la violence. Enguerrand de Marigny succomba victime d'une de ces réactions qu'amenaient les changements de règne. Louis le Hutin, en montant sur le trône, trouva le trésor à sec, et, dans cette pénurie, la fortune colossale du trésorier de Philippe le Bel lui parut de bonne prise. C'était d'ailleurs un expédient auquel on avait eu déjà recours. Peut-être, cette fois, l'injustice fut-elle plus criante, mais le peuple n'en applaudit pas moins à l'exécution d'Enguerrand de Marigny.

Quant à la condamnation de Semblançay, elle s'explique par la haine que lui portait la reine-mère, Louise de Savoie, et par l'irritation de François I^{er} contre les refus que le ministre économe opposait à ses continuelles demandes d'argent. Ici le caractère honnête et ferme du financier fait d'autant mieux ressortir l'ingratitude royale. Aucun des chefs d'accusation dirigés contre Semblançay ne put être bien prouvé, il fut sacrifié par une intrigue de cour, et ses contemporains eux-mêmes témoignent de son innocence. Le supplice de ce vieillard est un acte de barbarie que rien ne saurait justifier.

Mais ni Semblançay, ni Enguerrand de Marigny ne nous semblent être des personnages historiques d'une bien haute portée. Ils manquent de grandeur, et n'excitent qu'un faible intérêt.

Le chevalier de Rohan méritait encore moins d'être mis en scène. Son complot contre Louis XIV et la constitution monarchique du royaume n'offre aucun incident remarquable. Le procès et la condamnation qui en résultent sont également dénués de tout attrait dramatique. C'est de la procédure écrite, dont la marche régulière aboutit au châtement du coupable, et l'on ne comprend pas trop pourquoi l'auteur s'est donné la peine de reproduire ces détails arides. M. Clément pourrait mieux choisir le sujet de ses études. Il se montre investigateur consciencieux, historien impartial, son style a des qualités précieuses, et quand il voudra se livrer à des recherches plus fécondes, nous ne doutons pas que le succès ne couronne ses efforts.

VIE ET LETTRES DU CAPITAINE HEDLEY VICARS, du 97^e régiment, traduit de l'anglais. Paris, 1837 ; 1 vol. in-12 avec portrait : 3 fr.

Hedley Vicars offre un exemple remarquable du développement religieux dans une âme noble et dévouée. On en sera d'autant plus frappé que cette tendance contraste avec les habitudes ordinaires du soldat. Capitaine du 97^e régiment anglais, Hedley Vicars fit partie de l'expédition de Crimée, et jusqu'au moment où la mort vint le frapper, dans la tranchée, devant Sébastopol, il ne cessa pas d'écrire chaque jour, soit à sa mère, soit à ses sœurs, des lettres pleines de sentiments affectueux, de détails intéressants, de confidences intimes sur l'état de son âme au milieu des devoirs si pénibles de sa profession. Cette correspondance porte le cachet religieux le plus prononcé. Chez Hedley Vicars, la foi n'est pas moins vivante que la charité. Aux élans d'une vive sympathie pour les souffrances de ses semblables, il joint le zèle du missionnaire, qui place en première ligne les intérêts spirituels. Sa préoccupation constante est d'éveiller dans les âmes l'horreur du péché, la repentance, la crainte de Dieu, l'espoir du salut. Toutes les heures de loisir que lui laisse le service militaire, sont consacrées à répandre autour de lui des secours et des consolations. Dans les ambulances, sous les tentes, sur le champ de bataille, il se montre animé d'une seule pensée, qui est d'accomplir son devoir en véritable chrétien, de rendre témoignage par ses actes comme par ses paroles à la vérité de l'Evangile. Le courage et la résignation de ce héros obscur touchent et captivent au plus haut degré. C'est d'ailleurs un cœur excellent, ouvert à toutes les inspirations généreuses, et qui, dans l'apostolat chrétien qu'il s'était donné pour mission de poursuivre parmi ses compagnons d'armes, n'apporte ni dureté, ni rigorisme pédantesque.

LETTRES SUR L'EGYPTE, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1856 ; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50 c.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a fait le voyage d'Egypte avec la commission d'ingénieurs chargée d'étudier sur les lieux le projet de M. F. de Lesseps pour le percement de l'isthme de Suez. Cette entreprise, à laquelle le vice-roi Mohamed-Saïd a donné son approbation, paraît offrir des chances certaines de succès. Les études préparatoires sont à peu près terminées et l'on s'est assuré des moyens d'exécution suffisants pour la mener

à bonne fin, quelque gigantesque que soient les travaux nécessaires à son achèvement. Quand il s'agit d'accourcir de moitié, de réduire à 3000 lieues au lieu de 6000 la route entre l'Europe et les Indes orientales, ce n'est pas quelques millions de plus ou de moins qui doivent peser beaucoup dans la balance. Outre des milliards de francs d'économie sur les frais de transport, cette abréviation de chemin promet d'ailleurs d'autres résultats d'une haute importance. Elle favorisera puissamment les progrès de la civilisation chez de nombreuses peuplades qui, jusqu'ici, sont restées en dehors de son contact, étrangères à ses bienfaits. C'est ce côté de la question que M. Barthélemy Saint-Hilaire traite de préférence : tandis que les ingénieurs exploraient le sol, il s'est occupé surtout des habitants, et ses lettres renferment une foule d'observations intéressantes. L'Egypte lui paraît offrir de nombreux éléments de prospérité, soit dans son sol, que le Nil fertilise avec une largesse inépuisable, soit dans sa population, qui ne manque ni de vigueur, ni d'intelligence. Sans doute, les efforts de Mehemet-Ali n'ont pas été toujours heureux, ses vues civilisatrices rencontrèrent d'insurmontables obstacles, et, malgré l'énergie avec laquelle il usa des ressources du pouvoir despotique, il ne pût accomplir l'œuvre que son génie avait conçue. Cependant, l'impulsion donnée par cette volonté puissante subsiste encore ; elle continue à se faire sentir dans la sphère administrative, et le peuple semble la subir avec moins de répugnance. C'est déjà beaucoup, car dans un pays semblable, le peuple n'est et ne peut être qu'un instrument aveugle entre les mains de ses chefs. On ne saurait lui demander autre chose que de se laisser conduire. M. Barthélemy Saint-Hilaire remarque très-justement qu'en Egypte il en fut ainsi dès les temps les plus anciens, sous le gouvernement des Pharaons comme sous celui des pachas. Jamais le peuple ne cesse d'être exploité par ses souverains, maîtres absolus, pouvant disposer suivant leurs caprices de la terre et des hommes. C'est grâce à ce pouvoir exorbitant que s'élevèrent jadis ces merveilles d'architecture, dont les ruines, après des milliers d'années, nous causent encore une si vive admiration. Son initiative seule pourra faire rentrer l'Egypte dans la voie du progrès soit matériel, soit moral. L'entreprise est difficile, sans doute ; les données recueillies par M. Saint-Hilaire le prouvent assez. Il faut une réforme administrative complète, et surtout des mesures propres à reconstituer la famille à peu près dissoute par la polygamie et par l'extrême facilité du divorce. En attendant, la construction d'une route ouverte au commerce des nations chrétiennes aura certainement beaucoup d'influence sur l'avenir du pays. On peut dire que

c'est, en quelque sorte, une épreuve décisive. Si le peuple égyptien ne se met pas résolument à l'œuvre, il devra tôt ou tard céder la place à la civilisation européenne. Les lettres consacrées aux monuments antiques sont pleines d'intérêt. Quoique ces ruines aient été souvent décrites, l'auteur sait leur donner un attrait nouveau par son érudition non moins élégante que solide.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN SIBÉRIE, par Ch. Hansteen, traduit du norvégien, par M^{me} Colban, et revu par MM. Sédillot et De la Roquette. Paris 1857 ; 1 vol. in-8, carte : 6 fr.

En 1827 M. Hansteen, directeur de l'observatoire de Christiana, obtint du gouvernement suédois les secours nécessaires pour une expédition dont le but était d'étudier le système magnétique de la Sibérie. Il voulait ainsi combler une lacune regrettable dans la théorie du magnétisme terrestre, et le roi Charles-Jean accueillit avec faveur ce projet, auquel fut également assurée la protection de l'empereur de Russie. Après avoir publié les importants résultats scientifiques de son voyage, l'auteur inséra successivement dans le *Calendrier du peuple norvégien* quelques fragments de son journal qui furent très-goûtés. Ce sont ces *Souvenirs* qu'il a complétés en y ajoutant plusieurs chapitres inédits pour la traduction française. Leur caractère est donc essentiellement descriptif et anecdotique. On y trouve de nombreux détails relatifs à l'aspect du pays, à ses productions, à son industrie, aux mœurs et coutumes des habitants. M. Hansteen joint au talent de l'observation une bonhomie tout à fait aimable. Ses remarques portent en général l'empreinte d'une grande bienveillance, et lorsqu'il blâme ou critique c'est toujours avec beaucoup de mesure. Notre voyageur parti de Saint-Petersbourg se dirigea, par Moscou, Nischni-Novgorod, Kazan et Ekatherinenbourg, sur Tobolsk, où il fit un séjour de quelques semaines. De là, malgré la rigueur d'un hiver sibérien, il partit pour Irkutsk d'où il put aller visiter la foire chinoise de Maimatschin et assister aux cérémonies du culte lamatique des Burètes. Puis, continuant son voyage, il visita Jieniseisk, descendit le fleuve Jienisei jusqu'à Turnhansk, parcourut les mines Kolyvanes vers la frontière chinoise et le long de la ligne Kirghise jusqu'à Slatomt et Orenbourg, se rendit enfin à Astrakan, d'où il revint à travers les colonies allemandes et françaises établies le long du Volga. Cet itinéraire est riche

en contrées intéressantes et fort peu connues. Grâce à l'excellent accueil que lui firent partout les autorités russes, M. Hansteen a pu tout voir et bien voir. D'ailleurs, en Sibérie, la population est éminemment hospitalière ; les plus pauvres partagent volontiers ce qu'ils ont avec l'étranger, sans vouloir d'autre récompense que l'honneur de sa visite. Les Souvenirs de M. Hansteen en offrent maints exemples, et si la rudesse du climat rend son voyage pénible, du moins trouve-t-il de précieuses compensations dans la cordialité des habitants. Sans attaquer directement le système russe, il sait, au moyen de faits choisis avec tact, mettre en évidence les déplorables abus qui en résultent. Ainsi quelques traits, dont il fut témoin, font en quelque sorte toucher au doigt l'arbitraire et la vénalité des administrateurs, les misères du servage, et le terrible despotisme du souverain qui peut condamner au travail des mines ou bien au service périlleux des frontières, sans autre forme de procès qu'un ordre revêtu de sa signature. Ce sont des ombres au tableau de ce vaste et puissant empire ; mais on doit reconnaître qu'elles tendent à diminuer de plus en plus à mesure que la civilisation s'y développe. La prospérité va croissant, des contrées jadis désertes se peuplent, les villes se multiplient, les voies de communication s'améliorent, et le progrès matériel amènera nécessairement des réformes qui jusqu'ici n'étaient pas possibles. Il faut tenir compte de la situation dans laquelle se trouve la Russie, entourée de peuples encore à demi barbares, de hordes nomades ou sauvages. Plusieurs excursions sur leur territoire fournissent à M. Hansteen des épisodes fort curieux, dont l'originalité présente beaucoup d'attrait. Nous citerons entre autres son séjour dans le palais du khan Kirghise-Dschanger, au milieu du steppe, et sa visite chez la princesse kalmouke Timmén.

LA NORWÈGE, par Louis Enault, Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Christiana, le Mjösen et le Gulbrandsdal, Trondhjem, la Laponie, Bergen et le Cap Nord, telles sont les principales stations de l'itinéraire suivi par M. Enault. Touriste observateur, il a parcouru ces contrées, seul, cherchant surtout à connaître les mœurs et coutumes locales, et dans ce but évitant autant que possible les grandes routes et leurs auberges pour aller demander un gîte aux fermes isolées, aux chaumières des paysans. C'est le vrai moyen de voyager avec fruit, même dans des régions plus connues que celles-là. Sans doute une pareille méthode offre de grandes dif-

fiéultés. Il faut se passer de confort , prendre son parti d'une foule d'inconvénients, de privations pénibles, de contre temps fâcheux ; de plus on doit posséder la langue du pays, assez du moins pour se faire comprendre. Mais M. Enault n'en était pas à son apprentissage. Il a déjà beaucoup voyagé. Unissant à la vivacité de l'esprit français une dose suffisante d'instruction et de curiosité investigatrice , il est très-bien qualifié pour de semblables entreprises. Les mœurs du foyer n'ont pas moins d'attrait pour lui que les grandes scènes de la nature. Histoire, littérature, beaux-arts, industrie, commerce l'intéressent également ; ses goûts le portent à s'enquérir de tout ce qui constitue la vie d'un peuple et peut répandre quelque lumière sur la tendance de son génie national. Parmi les contrées de l'Europe, la Norwége est une de celles qui ont encore le mieux conservé leur physionomie originale. On y trouve une civilisation saine et vigoureuse qui ne s'est point abâtardie dans les jouissances du bien-être matériel. Ce n'est pas l'essor brillant et facile des peuples méridionaux, mais on y rencontre plus qu'ailleurs des qualités solides, des sentiments vrais, des cœurs honnêtes et purs. Les détails que M. Enault donne sur le caractère du paysan norwégien, ainsi que sur ses habitudes et ses travaux, sont tout à fait propres à captiver le lecteur. Il a parcouru le pays de la manière la plus convenable pour le bien voir. Ses jugements portent, en général, le cachet de l'étude et de l'observation.

F.-C.-L. DE SISMONDI, fragments de son journal et correspondance.
Genève et Paris, J. Cherbuliez ; 1 vol. in-8.

Le nom de Sismondi tiendra sa place au premier rang parmi les historiens de l'école moderne. En effet, ce fut lui qui fraya courageusement la route nouvelle où tant d'illustres écrivains ont suivi ses traces. Si sa réputation semble éclipsée par l'éclat de ceux-ci, l'on ne peut méconnaître le solide mérite de ses travaux ni l'influence qu'ils exercèrent sur les études historiques. Les laborieuses recherches auxquelles il se livrait ne lui permirent pas toujours d'accorder à la rédaction les soins nécessaires. Il attachait beaucoup plus d'importance à l'exactitude des faits qu'aux ressources du style. C'est regrettable, sans doute, car l'excellence de la forme est le principal élément du succès littéraire. Mais, quoique le style de Sismondi manque de grâce et d'élégance, il a d'autres qualités qui compensent en partie ce défaut. On y trouve l'accent de la franchise

et de la sécurité, une verve chaleureuse, les sentiments d'un cœur honnête et bon. C'est le cachet qui distingue tous ses ouvrages, parce que c'était celui de son caractère, et le volume que nous annonçons ici en porte l'empreinte plus fortement prononcée encore. Les fragments du journal et les lettres, adressées soit à M^{me} Mojon, soit à M^{lle} de Saint-Aulaire, exciteront un vif intérêt. Ce n'est pas seulement l'historien qui s'y montre, c'est le penseur avec ses nobles aspirations philosophiques et religieuses, c'est l'homme excellent, plein de sympathie et de charité pour ses semblables. Rien ne pouvait mieux faire apprécier la haute valeur morale de Sismondi et servir en même temps de pièces justificatives à l'hommage que lui rend M^{lle} de Montgolfier dans la notice insérée en tête du recueil. Il y a d'ailleurs beaucoup de charme dans ces épanchements intimes où l'écrivain s'abandonne avec bonhomie à ses impressions, et donne libre essor à ses idées. On y rencontre des observations judicieuses, des traits spirituels ou profonds entremêlés d'anecdotes dans lesquelles figurent maints personnages éminents : tels que M^{me} de Staël, B. Constant, le roi Louis Philippe, etc. Plusieurs lettres fort remarquables traitent de la religion, des réformes sociales, de l'exercice de la bienfaisance. Enfin Sismondi ne laisse échapper aucune occasion d'exposer les principes d'un libéralisme large et vrai, qui ne veut pas plus des excès de la démagogie que de ceux du despotisme. Dans une lettre à Channing il déplore avec une douleur éoquente les résultats du mouvement populaire qui renversa le gouvernement de Genève en 1841 et servit de prélude à la révolution de 1846.

UN ÉTÉ DANS LE SAHARA, par Eugène Fromentin. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

M. Fromentin est un peintre dont le voyage a pour but d'étudier les admirables effets de lumière qui ne se rencontrent guère ailleurs que dans le Sahara. Il aime le soleil du désert et voudrait enrichir sa palette des éclatantes couleurs de cette contrée sans ombre. La chaleur l'incommode peu, quelque excessive qu'elle soit ; son zèle d'artiste brave courageusement les privations et les souffrances inséparables d'un séjour dans le *Pays de la soif* (Bled-el-Ateuch). On comprend que la vie de caravane doit avoir un certain charme. A la longue sans doute elle peut devenir fatigante et monotone, mais au début l'originalité de ses moindres incidents lui donne beaucoup d'attrait, surtout pour les caractères aventureux. Là le voya-

geur européen rompt avec ses habitudes et s'abandonne complètement aux chances de l'imprévu. M. Fromentin apprécie fort ce cachet d'étrangeté qui, grâce aux progrès de la civilisation devient de plus en plus rare. Le désert lui paraît le seul endroit où l'on échappe à la teinte uniforme et décolorée que revêtent l'un après l'autre les pays civilisés. Il y retrouve, comme peintre, des tons vigoureux et tranchés, comme observateur, des mœurs et des usages dont la tradition s'est conservée à travers les siècles depuis les temps les plus anciens. A ce double point de vue l'Arabe l'intéresse tout particulièrement, et son livre renferme une foule de détails qui n'intéresseront pas moins le lecteur. Il décrit en artiste les grands spectacles de la nature, la poésie du soleil et du silence est son thème favori ; mais pour ce qui concerne l'homme, il nous semble plutôt incliner vers le réalisme. Du reste le contraste qui résulte d'une telle opposition n'est probablement que l'image fidèle de ce beau climat d'Orient où, selon Byron, « tout est divin excepté l'âme humaine. » Il n'y a d'ailleurs rien de trop exagéré dans les esquisses de M. Fromentin, et l'on sympathisera volontiers avec la plupart de ses impressions.

DEUX ANS DE RÉVOLUTION EN ITALIE, par F.-T. Perrrens. Paris 1857 ;
1 vol. in 12 : 3 fr. 50.

Dans les années 1848 et 1849 l'Italie a fait un violent effort pour reconquérir son indépendance. Tour à tour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples accomplirent leur révolution et proclamèrent la liberté du peuple italien. Mais le défaut d'unité ne tarda pas à porter ses fruits habituels. Chaque Etat prétendant se suffire à lui-même, il n'y eut aucun ensemble dans les mesures de résistance contre l'ennemi commun qui réussit bientôt à rétablir partout son pouvoir. C'est l'histoire de ces deux années de lutte que M. Perrrens a voulu retracer en profitant des nombreux écrits publiés, soit en France, soit surtout en Italie. Son désir est de présenter autant que possible les événements sous leur véritable jour, et, dans ce but, il traite tour à tour les différentes révolutions partielles et consacre une étude à chacun des principaux personnages qui en furent comme l'incarnation vivante. Ainsi, pour les Etats romains, c'est Mazzini ; pour le Piémont, l'abbé Gioberti ; pour Milan, Charles Cattaneo ; pour Venise, Daniel Manin ; pour la Toscane, Joseph Montanelli ; pour le royaume de Naples, Charles Poerio ; enfin pour la Sicile, Ruggiero Settimo. Ces hommes éminents représentent en effet d'une manière

très-frappante les tendances diverses qui se sont manifestées en Italie et dont l'antagonisme a certainement été l'un des plus grands obstacles au succès de leurs tentatives. Tous paraissent animés d'une égale ardeur pour l'indépendance italienne, mais il n'y a point entre eux d'accord sur les moyens de l'obtenir ni sur la forme de gouvernement qu'elle doit adopter. L'un rêve une espèce d'utopie mystique sans autre formule que cette devise: Dieu et le peuple; l'autre veut conserver la suprématie du pape, en faire le lien de l'unité nationale, un troisième aspire à la république fédérative, tandis qu'un quatrième inclinerait plutôt vers la monarchie. Grâce à de telles divergences, ils ne s'entendent point sur les mesures promptes et vigoureuses qu'exige l'intérêt commun. Chacun poursuit avant tout le triomphe de ses vues particulières et l'énergie se dépense en actes isolés qui ne servent qu'à faire mieux ressortir le manque d'unité nationale. On a vu les résultats de cette fâcheuse préoccupation dans la guerre contre l'Autriche. Les Italiens réunis en armée n'ont pas su montrer le même héroïsme dont ils firent preuve dans l'insurrection milanaise, dans le siège de Venise et dans celui de Rome. Ce contraste marque bien la portée de leur sentiment national qui se renferme comme jadis dans les limites de chaque Etat. Les anciennes rivalités jalouses subsistent encore, par tradition du moins, et semblent toujours prêtes à faire échouer les efforts de ceux qui voudraient une Italie indépendante et libre. C'est là l'obstacle réel qu'il s'agit de détruire. En d'autres termes, il faut travailler au développement du peuple italien et renoncer à ces impuissantes révoltes qui ne servent qu'à rendre sa position plus mauvaise. M. Perrens le dit avec raison : « Que les Italiens se hâtent donc de relever les caractères, et, s'il est possible, d'améliorer les institutions civiles qui forment l'homme. Chez eux, jusqu'à présent, l'éducation mal dirigée ne laisse que peu de germe sérieux, l'agitation se perd en manifestations sans portée, la lutte militaire n'aboutit qu'à des échecs, les tentatives d'organisation qu'à des avortements. L'accord n'est qu'une vague aspiration. Partout règne la division, entre les sujets comme entre les princes, d'une province, d'une ville à l'autre et jusqu'au sein d'une même cité. Rien ne s'y fait de ce qui demande des efforts collectifs. »

Ces reproches ne sont malheureusement que trop fondés, et l'expérience de 1848 prouve combien il est urgent d'y apporter remède si l'on veut préparer à l'Italie un avenir meilleur.

RELATION DES PARTICULARITÉS de la rébellion de Stenko-Razin, contre le grand-duc de Moscovie ; épisode de l'histoire de Russie du dix-septième siècle, précédé d'une introduction et d'un glossaire sur le prince Auguste Galitzin. Paris, Techener, 1856 ; in-18.

Réimpression fort jolie d'un opuscule devenu tellement rare, qu'à peine en connaît-on un ou deux exemplaires, et qu'il avait échappé aux investigations des bibliographes les plus diligents. Il offre la traduction française faite en 1672, d'une relation écrite par un négociant anglais résidant à cette époque en Russie, et qui se rapporte à un épisode curieux peu connu de l'histoire de la Moscovie avant Pierre le Grand. A la suite de griefs assez fondés, les Cosaques, commandés par leur chef Stenko-Razin, firent avec succès la guerre au czar Alexis. Ils s'emparèrent d'Astracan, dévastèrent les bords du Volga, et faisaient trembler Moscou, lorsqu'après cinq années d'une lutte sanglante, la trahison aida enfin une nombreuse armée à conduire au Kremlin leur chef chargé de fers ; il fut bientôt livré au supplice. De part et d'autre, la guerre se faisait avec une extrême barbarie ; on égorgeait tous les prisonniers ; on imaginait d'horribles raffinements de tortures. Le narrateur raconte tout cela sans s'émouvoir, et montre ce qu'était alors la civilisation aux confins de l'Europe et de l'Asie. Le livret dont nous avons donné le titre n'a été imprimé qu'à un petit nombre d'exemplaires, ainsi qu'un autre du même genre : *Discours de l'origine des Russiens et de leur miraculeuse conversion, par le cardinal Baronius, traduit en français par Marc Lescaobot*. Ils sont dus l'un et l'autre au zèle éclairé d'un grand seigneur russe, en faveur de l'histoire de sa patrie.

MÉMOIRES DE HOLLANDE, histoire particulière en forme de roman, par M^{me} la comtesse de la Fayette, publiée avec des notes, par A. T. Barbier. Paris, Techener, 1856 ; in-18.

Ce volume, d'une exécution typographique fort soignée, reproduit un roman publié pour la première fois en 1678, et qui contient la relation des amours d'une belle Juive d'Amsterdam avec un cadet de la maison de Lusignan, amours qui se terminent de la façon la plus édifiante par un baptême et un heureux mariage. Longtemps oubliée, cette production n'est pas sans mérite, l'histoire elle-même peut la consulter avec profit.

On y trouve en effet une curieuse relation du siège d'Amsterdam, entrepris en 1650 par Guillaume d'Orange, et qu'il fallut lever, les Hollandais ayant rompu les digues de la mer et inondé le pays. On remarque également un tableau satirique des pratiques minutieuses de dévotion que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas espagnols, imposait à ses courtisans et aux officiers de sa maison. Le style élégant et simple donne de l'intérêt à ses récits, mais il ne paraît pas qu'il convienne, sur la foi du titre, d'y voir l'œuvre de M^{me} de la Fayette. L'éditeur dit avoir trouvé cette indication dans une note de la main de l'érudit Grævius, écrite sur un volume de la *Bibliotheca Heinsiana*, qui, de la bibliothèque de l'archevêque de Rheims, le Tellier, a passé dans la bibliothèque Sainte-Genève à Paris. Cette autorité n'est pas suffisante, et le ton général du livre, les discussions théologiques qui s'y font remarquer, la connaissance qui s'y montre des cérémonies du culte mosaïque, indiquent un écrivain qui partageait, à certains égards, les principes de Port-Royal. Il est bien sûr aussi que, quoi qu'en dise l'éditeur, les *Mémoires de Hollande* n'offrent point l'histoire particulière de M^{me} de la Fayette ; à cet égard, les assertions de M. Barbier ont été vivement critiquées ; sa préface, ses notes, et les pièces justificatives qu'il a placées à la fin du volume, les lettres qu'il attribue à M^{me} de la Fayette et qui ne paraissent nullement sorties de sa plume, tout cela a donné lieu à un débat qui n'a pas, ce nous semble, tourné à l'avantage de l'éditeur. Laissant de côté ces pages étrangères au texte des *Mémoires de Hollande*, il restera une charmante édition d'un livre digne d'être lu ; elle se recommande d'ailleurs par deux portraits admirablement exécutés par M. A. Riffaut, l'un de M^{me} de Sévigné, l'autre de M^{me} de la Fayette ; l'authenticité de ce dernier peut malheureusement être révoquée en doute, mais c'est une discussion qui nous entraînerait trop loin ; nous n'y entrerons pas.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE NAVARRE, en 1276 et en 1277, par Guillaume Anelier de Toulouse, publiée avec une introduction, une introduction et des notes, par Francisque Michel. Paris, imprimerie impériale, 1856 ; in-4.

Ce volume fait partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique, et il n'a rien à démêler avec les œuvres légères et sans portée qui

se montrent, disparaissent, et ne laissent aucune trace. C'est un travail digne des bénédictins les plus infatigables. Le manuscrit original a été retrouvé par le secrétaire de la municipalité de Pampelune, dans les archives de l'abbaye de Fitéro. On ne possède aucun détail sur la vie de l'auteur ; il paraît avoir été témoin des faits qu'il raconte. Ses récits commencent par la bataille de las Navas de Tolosa, gagnée le 16 juillet 1212 sur les musulmans par le roi de Navarre, Sancho le Fort ; après quelques détails relatifs aux événements qui se passèrent ensuite dans la Navarre, le prêtre raconte l'avènement au trône de Thibaut, comte de Champagne, neveu de Sancho. Ce prince devint roi en 1234 ; il prit part à la croisade contre Tunis, expédition dans laquelle Anelier le suivit, et il mourut en Sicile en 1270. Son frère Henri lui succéda, et la guerre civile éclata en Navarre ; les habitants de Pampelune se soulevèrent contre leur gouverneur ; le pays fut ravagé, après de longs et sanglants démêlés ; Philippe le Hardi intervint ; une armée française passa les Pyrénées, attaqua Pampelune, et mit en fuite les populations soulevées. Tels sont les événements peu connus que raconte Anelier ; ils montrent avec quelle cruauté la guerre se faisait alors, et révèle maintes circonstances précieuses pour l'histoire. M. Francisque Michel a donné à cette publication les soins qu'il a prodigués aux autres ouvrages du même genre qu'on lui doit déjà ; sa préface de trente et une pages et des notes nombreuses (pages 337-666), renferment une multitude de détails sur l'histoire de la Navarre au treizième siècle. Fouillant courageusement le même lieu peu exploré des archives municipales de Pampelune, l'infatigable éditeur en a retiré des documents d'un haut intérêt, qu'il a livrés à la publicité. Il discute avec son érudition habituelle certains points concernant les usages du moyen âge ; nous citerons, entre autres objets, ce qui concerne (page 483) l'emploi de l'aigle comme enseigne de guerre ; (page 485) l'opinion publique à l'égard des Lombards ; (pages 504-527) le prix des chevaux et leurs diverses races ; (page 563) les arbalètes et autres engins de guerre ; (page 622) les cors ou *oliphants*, etc.

HISTOIRE DES PROTESTANTS et des Églises réformées du Poitou, par Aug. Lièvre, tome 1^{er}. Poitiers, 1856 ; in-8 : 4 fr.

L'histoire du protestantisme français, naguère à peu près inconnue, est depuis quelque temps l'objet de nombreux travaux. La société qui s'est formée à Paris pour encourager les recherches de ce genre, n'a pas en

vain fait entendre son appel. « Vos pères, où sont-ils ? » Le jour commence à pénétrer dans les sombres archives de la persécution, et bourreaux et victimes sont enfin évoqués devant le tribunal de l'opinion publique. C'est une justice bien tardive, mais qui n'en sera que plus complète sans doute. A mesure que les détails de cette terrible lutte sont mis en lumière, la cause protestante est mieux comprise. Partout, en effet, on retrouve parmi ses premiers adeptes des hommes d'élite dont la France peut, à bon droit, être fière. Le livre de M. Lièvre montre qu'à cet égard le Pontou ne fut pas moins privilégié que les autres provinces où la réforme s'était introduite. Les huguenots y déployèrent la même énergie morale, la même foi sincère, la même constance à braver les supplices. Sans autre perspective que le martyre, ils persévéraient avec un courage admirable, et là, comme ailleurs, leurs ennemis n'en vinrent à bout que par une guerre d'extermination. Ce fut un malheur pour eux de devenir un parti politique, mais les circonstances de l'époque les y forcèrent, en quelque sorte, et l'appui que l'Eglise romaine avait dans le pouvoir civil leur suggéra naturellement ce moyen de résistance. M. Lièvre nous raconte d'une manière fort intéressante les diverses péripéties qui en résultèrent. Son style nerveux et pittoresque donne du relief aux moindres incidents de ce récit, et quoique ce soit nécessairement plutôt un recueil de matériaux qu'une histoire bien suivie, le lecteur sera captivé d'un bout à l'autre par maints traits remarquables. Le premier volume s'arrête à l'édit de grâce de juillet 1629.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

TRAITÉ DES MARIAGES MIXTES, par M. le pasteur Athanase Coquerel.
Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 50 c.

Dans la plupart des pays de l'Europe, le mélange des catholiques et des protestants rend aujourd'hui les mariages mixtes fort nombreux. L'ancienne répugnance qu'ils rencontraient a beaucoup diminué, surtout chez les laïques. On est devenu plus tolérant à cet égard, trop même quelquefois, car alors c'est de l'indifférence religieuse. Maintes unions de ce genre se contractent à la légère, sans tenir compte des difficultés que présentera l'éducation des enfants, si les époux ne sont pas d'accord dans leurs vues et leurs tendances. Il n'est pas rare que le conjoint protestant se laisse entraîner à faire sur ce point l'abandon de ses droits en signant

la promesse exigée de lui par l'Église catholique; ce n'est à ses yeux qu'une formalité qui ne l'empêchera pas de faire plus tard triompher son influence. Or cette espèce de réserve mentale, qui ne lui prépare souvent que des déceptions cruelles, est de plus une grave faute, car il était libre de ne prendre aucun engagement, puisque la bénédiction nuptiale n'est pas obligatoire. Il n'a pas même l'excuse du conjoint catholique, auquel sa foi impose l'obligation d'obéir à l'Église. Celui-ci du moins, si ses croyances viennent à changer, peut regarder sa promesse comme annulée par sa conversion, tandis que le protestant est dans une position très-différente: il a donné sa signature en échange d'un service, et ne saurait la violer sans forfaire à l'honneur. C'est là ce que M. Coquerel s'est surtout proposé de bien mettre en évidence.

Il ne proscribit point absolument les mariages mixtes, mais il croit nécessaire de prémunir ceux qui les contractent contre certaines conséquences au sujet desquelles on est trop enclin à se faire de fâcheuses illusions. La question intéressant les deux cultes, il la traite d'une manière très-approfondie, et n'omet rien de ce qui peut servir à l'éclairer, soit pour les catholiques, soit pour les protestants. L'essentiel, en effet, quand il s'agit de prendre une aussi grave détermination, est de peser mûrement toutes ces éventualités probables. Le bonheur des époux exige, sinon la communauté de foi, du moins une haute tolérance qui respecte les convictions individuelles et ne contraint personne. Mais en dehors de ces deux cas, le repos de la famille risque d'être compromis. Vainement chercherait-on à se le dissimuler; l'incrédulité, le fanatisme, la tiédeur et même la faiblesse de caractère sont des agents de trouble domestique dans les mariages mixtes. Il importe donc, avant de s'engager sur une route pareille, de se rendre compte des différents obstacles qu'on y rencontrera. Les conseils que donne à cet égard M. Coquerel sont le fruit de l'expérience, et depuis l'année 1822, où, pour la première fois, il bénit un mariage mixte, les occasions ne lui ont pas manqué d'étudier le sujet sous toutes ses faces, soit dans des discussions approfondies avec des ecclésiastiques des divers cultes, soit dans des entretiens intimes avec des familles prêtes à contracter une alliance de cette sorte, soit dans des confidences diversifiées à l'infini sur l'intérieur des ménages où les deux cultes sont en présence, soit enfin dans des tentatives pour rétablir la paix domestique troublée par les différences religieuses. Son livre, remarquable par l'élevation des vues aussi bien que par l'intelligence de la vie pratique, nous semble offrir le meilleur guide qu'on puisse consulter sur ce point délicat.

Il résume avec beaucoup de clarté la législation tant civile que canonique relative au mariage, et présente une foule de détails propres à faire en quelque sorte toucher au doigt les inconvénients qui peuvent résulter d'une alliance mixte.

MAINE DE BIRAN, sa vie et ses pensées, par Ernest Naville. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857 : 1 vol. in-12 : 4 fr.

Cette intéressante publication étant sur le point de paraître, nous insérons ici l'avant-propos de l'éditeur, qui en fera comprendre le mérite et bien apprécier la portée.

Maine de Biran est mort il y a trente-trois ans. On ne possède, toutefois, que d'une manière fort incomplète l'exposition des doctrines de ce philosophe, que M. Cousin a nommé « le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Mallebranche. » Une période entière du développement progressif de ses théories est presque ignorée ; ses œuvres les plus importantes sont inédites. Aussi, bien que son nom soit souvent mentionné, on le lit peu et on le connaît mal en France. L'Angleterre et l'Allemagne ont gardé, à son égard, un silence presque absolu.

En un mot, s'il a une place marquée dans l'histoire de la philosophie, il n'a pas encore obtenu dans cette histoire sa place légitime.

Il existe cependant une édition, en quatre volumes, des œuvres de Maine de Biran, et cette édition a été mise au jour par l'homme d'Europe le mieux placé pour accomplir convenablement une telle œuvre. La notice annexée à cet avant-propos dira quelles circonstances ont paralysé les efforts d'un éditeur illustre qui, désirant publier les œuvres capitales du penseur éminent qui avait été l'un de ses maîtres, a été réduit, par la force des choses, à n'imprimer que quelques écrits spéciaux et de simples fragments.

Cette même notice expliquera comment il est devenu possible de mettre en lumière aujourd'hui les grandes compositions scientifiques de M. de Biran.

Le présent volume sera, je l'espère, l'avant-coureur d'une telle publication ; il n'en est pas le commencement. Ce volume forme un tout parfaitement distinct, et s'adresse à un public beaucoup plus étendu que celui qui absorbe les abstractions de la philosophie proprement dite. Je ferai connaître en peu de mots sa nature et son but.

M. de Biran a laissé des cahiers de souvenirs dont M. Cousin a, depuis longtemps, signalé l'existence. Ces cahiers, joints à quelques documents analogues, constituent le *Journal intime* de l'auteur qui se compose dans sa totalité de :

1° Un manuscrit assez volumineux portant les dates de 1794 et 1795.

2° Quatre cahiers, formant une série non interrompue, et dont la rédaction commence en février 1814, pour se terminer deux mois avant la mort de l'auteur, en mai 1824.

3° Quelques agendas de poche et un grand nombre de feuilles volantes appartiennent à la période qui sépare 1795 de 1814 ; il n'existe pas de période plus complète pour cet intervalle de dix neuf années.

Tous ces papiers réunis forment un ensemble de plus de douze cents pages, qui offrent une grande variété dans leur contenu. Des dissertations politiques, le récit souvent fort détaillé des incidents de la vie journalière, des aperçus philosophiques offrant toute la spontanéité d'une pensée qui vient de naître, s'y mêle à des analyses d'une nature personnelle et intime, à l'expression des mouvements les plus secrets de l'âme. La rédaction, dans son ensemble, n'offre aucune régularité : tantôt il ne se passe pas un jour dont quelques lignes ne conservent sa trace, tantôt il y a des lacunes de plusieurs semaines ; ici les moindres circonstances du dehors sont scrupuleusement enregistrées ; là les produits de la réflexion remplissent seuls des pages qui revêtent un caractère scientifique. Ces variations même sont un des traits essentiels de ce tableau, dans lequel l'écrivain a vivement empreint son image.

En me confiant ces documents précieux, avec l'autorisation d'en faire tel usage qui me paraîtrait convenable, le fils de l'auteur, M. Félix Mainé de Biran m'a honoré d'une confiance pour laquelle je le prie de vouloir bien agréer mes publics remerciements.

La pensée d'extraire de cet ensemble de matériaux la partie propre à être communiquée au public, s'offrait tout naturellement. Telle est l'origine des *Pensées de M. de Biran*, qui ne sont autre chose qu'un choix de fragments textuellement empruntés aux manuscrits du *Journal intime*. Il était nécessaire de choisir. L'étendue des rédactions originales et les répétitions fréquentes qu'elles renferment ne permettaient pas de les publier intégralement ; les lois de la discrétion interdisaient de reproduire telle page relative à des personnes encore vivantes ; ses dissertations politiques, enfin, auraient rompu l'unité d'intérêt que ce recueil peut offrir. Ce qu'il fallait demander avant tout aux cahiers de souvenirs de M. de Biran, c'é-

taut Maine de Biran lui-même, dans sa personnalité vivante. Montrer le mouvement de la vie intérieure de l'écrivain, mettre le lecteur à même de discerner, dans les expériences personnelles du philosophe, l'origine de ses théories métaphysiques et de ses pensées religieuses ; retracer, en un mot, la marche que suit, dans son développement, cette âme remarquablement sincère, tel est le but qui m'a servi de guide dans mon choix, au milieu des hésitations inséparables d'un travail de cette nature. Le lecteur, du reste, sera mis à même de se former une idée exacte de la physionomie du *Journal intime*, dans son intégrité : les pages relatives au mois de mars 1818 ont été transcrites tout entières dans ce volume, à titre de spécimen.

La pensée, ou, pour mieux dire, l'âme de M. de Biran, prise à son point de départ, et suivie dans ses phases diverses, jusqu'au moment où elle se tourne avec ardeur vers le monde invisible et les espérances éternelles offre un spectacle d'une haute moralité. Cette considération justifiera, je l'espère, ce qui aura toujours besoin d'être justifié par un but sérieusement utile, ce que, sans cela, les exemples les plus nombreux et même les plus illustres ne sauraient absoudre à mes yeux : le fait de livrer au public des pages confidentielles. Du reste, si il en était besoin, on pourrait invoquer, en faveur de la convenance de cette publication, l'autorité de l'homme que M. de Biran choisit lui-même pour son exécuteur testamentaire, M. Lainé. Après avoir parcouru les cahiers laissés par son ami, M. Lainé écrivait que « dans ce persévérant ouvrage de tous les jours, on trouverait beaucoup de pensées capables de faire honneur à la mémoire du défunt. »

On voudra bien ne pas chercher dans ce livre une forme achevée et un style toujours correct, se rappelant qu'on a sous les yeux une rédaction rapide, que l'auteur n'a jamais revue, et que l'éditeur a dû respecter. Le manuscrit renferme un grand nombre de citations qui, quelquefois, ne sont séparées du texte par aucun signe distinctif. J'ai indiqué toutes celles de ces citations que j'ai su reconnaître, mais il n'est pas impossible que plusieurs n'aient échappé à mes regards, et qu'un certain nombre de lignes étrangères demeurent ainsi confondues avec l'œuvre propre de M. Maine de Biran.

Dans la biographie qui ouvre le volume¹, les questions métaphysiques ne sont abordées qu'au degré nécessaire pour l'intelligence des *pensées*.

¹ Des fragments considérables de cette biographie ont été publiés déjà dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1851).

L'exposition étendue et spéciale que méritent les doctrines de l'auteur, trouveraient sa place naturelle dans l'introduction qui pourrait être mise en tête de ses écrits philosophiques.

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux métaphysiciens. Son contenu est fait pour intéresser toutes les âmes sérieuses ; sa forme le rend accessible à tous les esprits cultivés. Mais pour en reconnaître le mérite, il est indispensable de le lire tout entier. Son caractère extérieur ne doit pas faire illusion ; en apparence, on a sous les yeux des fragments détachés, mais en réalité ces fragments sont les moments successifs et étroitement enchaînés d'un mouvement continu. La fin seule donne au commencement son intérêt véritable, et le commencement, à son tour, peut seul donner à la fin toute sa valeur.

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DES DÉGÉNÉRESCENCES PHYSIQUES, intellectuelles et morales de l'espèce humaine, et des causes qui produisent ces variétés malades,
par le docteur B.-A. Morel. Paris, 1857 ; 1 vol. in-8 avec atlas in-4 : 12 fr.

Médecin en chef d'un hospice d'aliénés, M. Morel a pu constater que, dans la plupart des cas, les maladies mentales provenaient soit de l'abus des boissons alcooliques, soit de l'usage habituel de substances plus ou moins malfaisantes. Les lésions organiques qui en résultent devenant héréditaires, lui semblent rentrer dans les dégénérescences malades, et c'est ce qui l'a conduit à vouloir embrasser l'ensemble du sujet comme propre à répandre des lumières nouvelles sur cette branche spéciale. L'espèce humaine, appelée à vivre sous tous les climats, à subir les régimes d'alimentation les plus divers, se trouve nécessairement soumise à des influences qui modifient sa nature primitive. De là, ces variétés nombreuses dont les caractères assez tranchés ont pu faire croire à l'existence de plusieurs races d'origine différente. En prenant pour point de départ les contrées de l'Asie qui furent le berceau du genre humain, on voit l'homme changer de plus en plus d'aspect à mesure qu'il s'en éloigne, et ses facultés intellectuelles semblent décroître en même temps que son physique s'altère. Ce n'est pourtant pas une dégénérescence proprement dite, car les peuples de couleur ont eu jadis leur civilisation. S'ils sont tombés

dans la barbarie, cela tient à d'autres causes qui pourraient produire chez les blancs les mêmes résultats. La nature modifie l'homme pour le mettre en rapport avec les conditions du climat, mais l'homme seul est l'auteur de sa propre dégénérescence, soit par les habitudes funestes auxquelles il se livre, soit par l'effet des passions dont il ne sait pas comprimer l'essor. M. Morel insiste sur cette distinction fondamentale, qui marque les limites dans lesquelles doivent se renfermer ses recherches. Il ne traite que ce qu'il appelle les variétés malades, mais certaines races tout à fait abâtardies qui s'y rattachent lui fournissent les éléments d'une étude comparative non moins féconde qu'ingénieuse. On y trouvera de curieux rapprochements entre les faits que sa pratique lui a permis d'observer, et les données recueillies par des voyageurs touchant les peuplades placées au degré le plus bas de l'échelle humaine. Il montre que les causes de la dégénérescence sont à peu près les mêmes partout, et qu'elles agissent sur les sociétés comme sur les individus. Seulement, leurs effets deviennent beaucoup plus intenses lorsque la civilisation n'a plus assez de sève pour les combattre. Il doit même arriver un moment où toute résistance cesse; la race est alors condamnée à disparaître, comme ces familles atteintes d'affections héréditaires, que nous voyons s'éteindre au milieu de nous malgré les efforts de la science. Les lois qui président à la conservation de l'espèce humaine privent bientôt les variétés malades de la faculté de se reproduire. C'est un résultat contre lequel il n'y a guère d'autre préservatif que le mélange des races. M. Morel en conclut que le seul moyen d'empêcher la dégénérescence consiste dans des réformes hygiéniques dont il expose le plan dans le dernier chapitre de son ouvrage. Elles sont le fruit d'études approfondies, et la lecture de ce remarquable travail en fera mieux sentir encore toute l'importance.

DES INFLUENCES de la lumière et de l'ombre sur les essences forestières, par G. Heyer, trad. de l'allemand par Aloys de Loes. Lausanne, 1856; in-8 fig.

Les désastreux résultats du déboisement des montagnes font aujourd'hui sentir l'urgence d'imprimer à la sylviculture un nouvel essor. Aussi les recherches de M. Heyer présentent-elles, outre leur mérite scientifique, un véritable intérêt de circonstance. Leur but est d'introduire dans l'économie forestière des éléments nouveaux qui paraissent jouer un rôle assez important. L'influence de la lumière et de l'ombre sur la végétation

ne saurait, en effet, être contestée. Cependant jusqu'ici l'on avait plus ou moins négligé ce fait dans la culture des forêts. Ce n'est qu'après des observations nombreuses et faites avec beaucoup de soin, que M. Heyer est parvenu à constater son importance. Il a tour à tour étudié les différentes essences, de manière à pouvoir les classer suivant l'action qu'exercent sur elles la lumière et l'ombre. Aux unes il faut tout l'éclat de la première, tandis que les autres ne prospèrent qu'à l'abri de la seconde. De là, deux groupes dans lesquels se rangent les espèces d'après le couvert épais ou léger de l'arbre, la faculté des tiges et des branches surcimées de se maintenir longtemps en vie, et la propriété de jeunes plantes de pouvoir réussir à l'ombre des vieux arbres. On peut établir comme principe général que « les essences qui ont des couronnes épaisses exigent moins de lumière que celles qui ont un faible couvert. » Cela s'explique par l'action de la lumière sur le développement des feuilles. L'ombre est funeste aux espèces naturellement très-feuillées, parce qu'elle les prive d'organes nécessaires à leur existence; elle convient, au contraire, à celles qui le sont peu, et qui risqueraient d'être bientôt épuisées par une végétation surabondante. On comprend sans peine combien ces données sont précieuses pour la sylviculture. M. Heyer en fait l'application au peuplement des forêts, à leur régénération artificielle, à leurs transformations diverses. Les résultats qu'ils présentent concernent plus particulièrement l'Allemagne, théâtre de ses expériences. Mais ils ont cependant une valeur générale qui permettra d'en tirer des directions utiles pour les autres pays, en faisant la part des différences qui peuvent exister soit dans le climat, soit dans la nature du sol. D'ailleurs, loin de prétendre avoir épuisé le sujet, il provoque les recherches, il appelle la discussion et se propose surtout d'attirer l'attention des forestiers sur des faits qui lui semblent être d'une haute importance pour la pratique.

ROME AGRICOLE; de l'état actuel de l'agriculture dans les Etats romains, par M. de Vernouillet. Paris, 1857, 1 vol. in-12 : 3 fr.

Le but de ce petit livre est de rectifier les idées répandues de tout temps par des touristes qui ne font que traverser la campagne de Rome en chaise de poste. M. de Vernouillet affirme que, du moins en ce qui concerne l'agriculture, les reproches adressés au gouvernement pontifical sont fort injustes. Il prétend démontrer, au contraire, que la grande culture, telle

qu'on la pratique en Italie, donne les résultats les plus avantageux, et qu'elle est d'ailleurs la seule qui convienne soit au climat, soit à la nature du sol. Si la campagne romaine offre au voyageur superficiel un aspect désolé, cela provient, suivant lui, d'abord de la vaste étendue des domaines, puis de ce que le mauvais air ne permet pas à la population de s'y fixer. Mais pour qui veut étudier avec soin la question, ces inconvénients paraissent largement compensés par le beau produit que les propriétaires retirent du fèmage. Les domaines qu'il a visités se distinguent par une culture très-perfectionnée, enrichissent ceux qui les exploitent, et rapportent le 8 p. % d'intérêt. Si ce ne sont pas des cas exceptionnels, M. Vernouillet a certainement raison de dire que l'agriculture romaine est calomniée. Mais deux seuls exemples, choisis sans doute parmi les fermes les mieux tenues et dans la situation la plus favorable, ne nous paraissent pas suffire. D'ailleurs, quelque productif que soit ce mode de culture, il laisse beaucoup à désirer pour le bien-être du peuple. Celui-ci ne pourrait que gagner à l'adoption d'un autre système, qui combattrait plus activement le mauvais air, et s'efforceraient de rendre habitables les solitudes où la fièvre attend chaque année les moissonneurs descendus des montagnes. M. de Vernouillet avoue lui-même qu'on n'apporte pas la persévérance nécessaire aux travaux d'assainissement. Plus d'une fois on entreprit de dessécher les marais pontins, foyer principal de l'infection, et toujours le projet fut bientôt abandonné. C'est cependant la première mesure indispensable pour chasser le fléau de la campagne de Rome. L'administration pontificale, qui depuis des siècles n'a pas su trouver les moyens d'accomplir une œuvre aussi urgente, mérite donc bien quelques reproches. Elle pouvait assurément montrer plus de sollicitude, et les touristes n'ont pas tout à fait tort de s'indigner contre les résultats de cette incurie. Du reste, le volume de M. de Vernouillet renferme des données fort intéressantes. Il est divisé en quatre parties, qui traitent : 1° des conditions climatériques, de la nature des terrains, des produits du sol, du mode de culture ; 2° des principales exploitations agricoles du pays ; 3° des encouragements donnés à l'agriculture par les papes, et des essais d'améliorations qu'ils ont tentés ; 4° des réformes et des perfectionnements utiles que l'on pourrait encore apporter à la culture dans les Etats pontificaux, spécialement à celle de la campagne de Rome.

MARQUES ET DEVISES TYPOGRAPHIQUES, publiées par M. Silvestre.
Paris 1856; in-8°.

Les marques et devises adoptées par les imprimeurs et dont l'usage, un peu tombé aujourd'hui en désuétude, était général autrefois, offrent aux bibliographes, non moins qu'aux artistes, un intéressant sujet d'études. Quelques écrivains se sont déjà occupés de ce sujet ; il y a près de cent trente ans que Roth-Scholz mit au jour à Nuremberg, sous le titre de *Emblemata typographorum*, un volume recherché des amateurs, malgré son défaut de plan et de méthode. L'excellent *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet renferme diverses marques gravées avec une exactitude scrupuleuse ; l'éditeur de cette importante publication, M. Silvestre a voulu, en faisant un tirage à part des problèmes gravés dans le *Manuel*, y peindre un grand nombre de marques du même genre, mais pour fixer des limites à un champ d'une étendue immense, il s'est imposé la loi de s'en tenir aux typographes français, et de ne pas dépasser le dix-septième siècle. Six livraisons successives de ce recueil curieux reproduisent, avec l'exactitude d'un fac-simile scrupuleux, cinq cent quinze marques diverses. Il y en a d'un travail très-soigné, d'autres sont dignes de l'enfance d'un art bien peu habile. La plupart ont des devises morales empruntées à l'Écriture sainte ; fréquemment se montrent des *rébus* ou allusions au nom du typographe ; c'est ainsi que l'imprimeur parisien Lutquand fait choix pour emblème de trois *sots* coiffés de bonnets à longues oreilles d'âne ; Delamarre, à Sens, met sur le frontispice des livres qui sortent de ses presses une marre où barbotent des canards ; Etienne Maillet, à Lyon, fait graver un maillet ; J. Maréchal adopte l'image de maréchaux-fer-rants travaillant le fer avec activité, tandis qu'un libraire de Poitiers, nommé Blanchet, adopte un cygne et écrit à côté : *Ut in cute albus*. Bien d'autres petits faits curieux se révéleront en examinant le recueil dû au zèle de M. Silvestre et dont la continuation est désirable ; c'est la première fois que ce sujet, concernant à la fois les arts du dessin et la science des livres, est traité avec autant de méthode et d'exactitude. *

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

MARS 1857.

LITTÉRATURE.

NOUVELLES HISTORIQUES EXTRAORDINAIRES, par Edgar Poe, traduites de l'anglais par M. Ch. Baudelaire. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c. — LES ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN, par L. Gozlan, Paris 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c.

Nous ne nous rangeons pas au nombre des admirateurs d'Edgar Poe. Sauf quelques jolies pages, les produits de son imagination dérégulée ressemblent trop aux rêveries d'un homme ivre. On n'y trouve, en général, ni plan, ni but. Ce sont des ébauches, des fragments, des boutades, où l'originalité ne manque pas sans doute, mais qui n'offrent aucun intérêt. Le titre d'*Histoires extraordinaires*, adopté par le traducteur, caractérise assez bien leur seul mérite, et selon nous c'est un bien petit mérite que celui-là, surtout quand on l'achète aux dépens du naturel et du vrai. L'invention qui ne crée que des monstres donne tout simplement la preuve de son impuissance. M. Baudelaire essaie bien de combattre d'avance un pareil reproche, auquel il s'attend d'autant plus que les critiques américains l'ont adressé souvent à leur compatriote. Pour lui, Edgar Poe est un poète de génie, ses œuvres sont des bijoux précieux « C'est, dit-il, quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal. » Malheureusement cette définition pompeuse éclaircit peu la question. La profondeur du rêve qui miroite et le mystère du cristal ne nous réconcilieront pas avec les extravagances, les absurdités et les tableaux dégoûtants dont est rempli le nouveau volume d'Edgar Poe. Mais le public français fera bonne justice de ces élucubrations d'un cerveau détraqué. Quelque gâté que puisse être son goût littéraire, on ne lui fera pas prendre les fumées de l'ivresse pour le cachet du génie. Si Edgar Poe possédait certainement de belles qualités, elles furent de bonne heure atrophiées par les funestes excès dont il est

mort, et ses productions exhalent une odeur d'alcool qui repoussera toujours les lecteurs délicats.

Quant à M. Léon Gozlan, son Polydore Marasquin est une bien pauvre historiette, dans laquelle il entasse des aventures impossibles dont le moindre défaut est d'être d'une monotonie désespérante. On dirait qu'il prend à tâche de singer l'inexpérience d'un débutant qui croit faire merveille en donnant libre essor à sa fantaisie d'écolier. Il n'y a rien de neuf ni d'original dans ce récit. C'est une espèce de compilation, où se rencontrent à chaque pas quelque trait déjà connu, quelque donnée plus ou moins extravagante qui n'a pas même le mérite de l'invention. L'auteur place en Chine le lieu de la scène, mais sans pour cela se mettre le moins du monde en frais de couleur locale. Polydore Marasquin est un pourvoyeur de ménageries, uniquement occupé de la chasse et de l'éducation des animaux qui font l'objet de son commerce. Ruiné par un incendie, il entreprend d'aller au sein des forêts s'approvisionner à nouveau, fait naufrage en route, est jeté sur une côte habitée par des singes, se voit en butte à mille outrages de la part de ces malicieux quadrupèdes, et finit par devenir leur chef en dissimulant sa qualité d'homme sous la peau d'un mandrille. La monotonie de cette fiction n'est point rachetée par le charme des détails, et l'on ne comprendra pas qu'un homme d'esprit ait pu signer de son nom une rhapsodie pareille.

MÉMOIRES DE M. JOSEPH PRUDHOMME, par Henri Monnier. Paris, 1857;
2 vol. in-12 : 7 fr.

Comment se fait-il qu'un homme d'esprit ne s'aperçoive pas qu'il fatigue son public en étirant en tout sens une donnée, quelque ingénieuse et piquante qu'elle fût dans son premier jet ? Il devrait pourtant savoir qu'en fait de plaisanterie surtout, la plus courte est la meilleure. Le Prudhomme des *Scènes populaires* était une figure très-originale, dans la *Famille improvisée* il a déjà perdu beaucoup de son mérite, et voici que l'auteur se charge lui-même de l'achever par un véritable coup d'assommoir. L'élève de Brard et Saint-Omer ne s'en relèvera pas, ses mémoires lui serviront de tombeau. Ce n'est pas là sans doute le but que se proposait M. Henri Monnier. Il a voulu plutôt compléter son personnage dont nous ne possédions encore qu'une légère et spirituelle esquisse. Mais la caricature prolongée s'affadit singulièrement ; M. Prudhomme, dont l'importance bouffonne excitait le rire, devient un être fort ennuyeux. On peut s'amu-

ser parfois des naïvetés d'un sot présomptueux, tandis que vivre habituellement avec lui serait insupportable. M. Henri Monnier paraît ne pas comprendre cette distinction. Au lieu de se contenter de mettre en saillie les travers et les ridicules, il s'attache à reproduire avec une exactitude minutieuse des caractères qui souvent n'offrent aucun attrait. M. Prudhomme en est un exemple; on n'aura pas le courage de lire jusqu'au bout ses mémoires pleins de lieux communs et de détails insignifiants. L'auteur a lui-même échoué dans cette autobiographie: on n'y retrouve ni la verve originale, ni le talent d'observation qui distinguent ses autres ouvrages.

ÉTUDES SUR VIRGILE, par Sainte-Beuve. Paris, 1837; 1 vol. in-12 :
3 fr. 50.

Cette étude est un fragment du cours que M. de Sainte-Beuve devait donner au Collège de France. Elle nous paraît bien propre à faire regretter que l'enseignement du professeur n'ait pas eu lieu. La littérature ancienne a besoin aujourd'hui plus que jamais d'interprètes habiles qui sachent en inspirer le goût à la jeunesse, et M. Sainte-Beuve ne manque certainement pas des qualités nécessaires pour une tâche semblable. Sa critique ingénieuse et fine sait glaner encore de nombreux épis dans ce champ si souvent moissonné. Ce n'est pas un commentateur hérissé de grec et de latin, discutant à perdre haleine sur le temps d'un verbe ou sur la place d'une virgule, mais c'est un homme de goût, un esprit délicat, qui se plaît surtout à mettre en saillie les beautés dont l'œuvre du poète abonde. Sobre de conjectures, il s'attache de préférence au point de vue littéraire, tout en résumant avec clarté les opinions émises sur le reste par les érudits. Après avoir posé d'abord en principe qu'il faut que le poète épique soit plus ou moins de son temps dans son poème, il montre à quel point Virgile remplit cette première condition, et comment on doit en tenir compte pour établir le parallèle entre Homère et lui. Les deux poètes représentent deux époques bien différentes, séparées par des siècles et par des révolutions profondes: le premier est un chanteur, le second un écrivain. Celui-ci ne peut plus sans doute avoir la même puissance, la même spontanéité d'improvisation; mais il possède un art plus parfait, une sensibilité plus développée, et l'œuvre de son génie présente un ensemble mieux harmonisé quoique peut-être moins grandiose. « C'est une poésie qui se marie à l'histoire, à l'amour de la religion, de la patrie, de l'humanité,

de la famille, au culte des ancêtres et au respect de la postérité, à toutes les grandes affections vertueuses, comme aussi aux affections délicates et tendres sans trop de mollesse et d'un pathétique tempéré par la dignité décente; une poésie magnifique d'où sortent d'indirectes et salutaires leçons, puisées dans des impressions profondes et sensibles, et rendues dans de beaux vers qui se gravent d'eux-mêmes. » Virgile est éminemment romain, mais son âme élevée aspire à se dégager des liens du patriotisme antique pour embrasser l'humanité tout entière. Sous sa plume le personnage d'Énée se métamorphose et revêt une physionomie plus moderne, sans perdre pourtant les traits essentiels de son caractère. M. Sainte-Beuve signale ainsi dans le cours du poème les diverses modifications que les éléments de la narration épique ont dû subir pour satisfaire aux exigences de l'époque. C'est une analyse pleine de charme où l'on trouve maints aperçus neufs, originaux et forts attrayants. On suivra volontiers l'habile explorateur dans les sentiers fleuris qu'il affectionne, et qui parfois conduisent à d'admirables perspectives, jusqu'à présent à peine entrevues. Le curieux travail sur Quintus de Smyrne et le fragment sur Horace, qui terminent ce volume, seront aussi lus avec un vif intérêt, et feront désirer que M. Sainte-Beuve ne s'en tienne pas à cette première excursion dans le riche domaine de la littérature latine.

VIE ET AVENTURES DE NICOLAS NICKLEBY, par Ch. Dickens, traduit de l'anglais par P. Lorain, Paris 1857; 2 vol. in-12 : 5 fr.

Les romans de M. Dickens n'ont pas eu jusqu'à présent en France la popularité qu'ils méritent. Cela provient de ce que, sauf une ou deux exceptions, ils étaient fort mal traduits. L'un des plus remarquables, entre autres, *Olivier Twist*, défiguré par une plume inhabile, n'est vraiment pas lisible. Les traducteurs français, soit dit en passant, se permettent parfois d'étranges licences. Ils semblent ne pas comprendre que leur premier devoir est de rendre l'original aussi fidèlement que possible. Lorsque le sens d'un passage leur échappe, ils passent outre sans scrupule, ou bien y substituent leurs propres élucubrations. En général l'étude des langues n'est pas leur côté brillant; ils lisent à peine couramment celle de l'auteur dont ils se font les interprètes, et ne savent guère écrire le français. Chez quelques-uns c'est moins ignorance peut-être que légèreté, mais le résultat n'en vaut pas mieux, et justifie trop souvent le dicton italien : *traduttore, traditore*. Lorsqu'il s'agit surtout d'un écrivain qui se dis-

tingue par le mérite du style autant que par la fécondité de l'imagination, ses œuvres se trouvent ainsi défigurées au point d'être rendues tout à fait méconnaissables. C'est le cas de Dickens, des traducteurs de cet es-pèce l'ont sabré, sautant à pieds joints par-dessus les passages difficiles, effaçant les nuances, ne se donnant pas la moindre peine pour conserver le cachet original qui le caractérise. Peintre de détails, observateur ingénieux, il devait plus qu'un autre souffrir d'une transformation pareille ; ses œuvres ont été présentées au public français, dépourvues en grande partie de ce charme particulier auquel est dû leur succès en Angleterre. Aussi l'entreprise de MM. Hachette et Lahure sera-t-elle certainement accueillie avec joie par tous ceux qui ne peuvent pas lire le romancier anglais dans sa langue. Cette traduction, surveillée par l'auteur lui-même, est à la fois élégante, fidèle et complète. Elle donne à *Nicolas Nickleby* un attrait tout nouveau, et contribuera, nous en sommes convaincus, à faire beaucoup mieux apprécier en France les éminentes qualités du talent de Charles Dickens.

AFRAJA, par Mügge, traduit de l'allemand par MM. Suckau. Paris, 1957 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50. — MÉMOIRES DE BARRY LYNDON du royaume d'Irlande, par W. Thackeray, traduit de l'anglais par L. de Wailly. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Afraja est un vieux Lapon qui possède des troupeaux considérables et jouit d'une réputation de sorcier fort bien établie, en sorte qu'on attribue toute sa richesse à la découverte d'un trésor enfoui dans les entrailles de la terre. Cette croyance superstitieuse était très-répendue autrefois et n'est peut-être pas tout à fait détruite dans la contrée où les pâturages de la Laponie confinent avec les derniers établissements norvégiens. Chez les habitants de ceux-ci elle se trouvait d'ailleurs renforcée par l'aversion profonde que leur inspiraient ces peuplades nomades à demi sauvages et païennes. A l'époque où M. Mügge place son récit, le préjugé régnait d'autant plus que la délimitation des frontières n'étant pas fixée d'une manière bien positive, il en résultait souvent des conflits. Les Lapons se voyaient enlever ainsi par des usurpations successives un territoire sur lequel ils avaient de tout temps fait paître leurs rennes, et les Norvégiens s'étaient habitués à ne tenir aucun compte des droits de leurs voisins. Là, comme en Amérique, la civilisation s'étendait aux dépens des aborigènes en s'appuyant sur l'injustice et la violence. *Afraja*, précisément parce qu'il

était riche et considéré dans sa tribu, devait être en butte, plus qu'un autre, à de semblables exactions. Qui eût osé prendre la défense du vieux sorcier ? En vain le digne pasteur du district s'efforçait, avec le zèle le plus charitable, de rappeler à ses ouailles leurs devoirs envers des hommes plongés encore dans le paganisme, sans doute, mais inoffensifs et susceptibles d'être convertis. Il donnait lui-même en toute occasion l'exemple du support et de la tolérance. Mais les rudes natures auxquelles il s'adressait ne comprenaient ni ses paroles, ni ses actes. On regardait, au contraire, comme très-légitime le désir de s'emparer des trésors qu'Afraja devait avoir reçu pour prix de son âme vendue au diable. Les baillis du voisinage et maître Helgestad, rusé spéculateur bien connu dans le pays, concertaient ensemble les moyens d'en venir à bout. Déjà Helgestad avait par une indigne manœuvre enlevé la fille d'Afraja pour en faire sa servante. La jeune Gula se résigne assez vite, embrasse la foi chrétienne et trouve une amie dans Ilda, la fille de son maître; mais le vieux Lapon jure dès lors une haine mortelle au ravisseur. Sur ces entre-faites arrive chez Helgestad un jeune seigneur danois que des revers de fortune obligent à venir dans ces contrées lointaines demander des ressources au travail. Il est porteur d'une concession de terrain et d'une certaine somme d'argent suffisante pour le début. Aussi Helgestad l'accueille-t-il volontiers dans sa maison, car il espère bien pouvoir exploiter à son profit l'inexpérience du novice Marstrand. Celui-ci, loin de soupçonner le piège, s'estime fort heureux de rencontrer un homme capable de le diriger, et se livre sans réserve à ses conseils. Cependant la noblesse de son cœur est froissée par les habitudes peu scrupuleuses du traficant; il s'intéresse au sort de la jeune Lapone, il sympathise avec l'âme élevée d'Ilda, il se sent même entraîné par un attrait mystérieux vers Afraja qui finit par le prendre sous sa protection et lui dévoile tous les infâmes projets de leurs ennemis communs. Après bien des péripéties diverses vient la catastrophe. Le vieux sorcier est livré à la justice, tandis que Marstrand se voit arrêté comme coupable de haute trahison. Un ordre du roi arrive fort heureusement assez tôt pour rendre à celui-ci ses biens et sa liberté, mais trop tard pour Afraja que ses bourreaux ont fait périr sur un bûcher. Les baillis reçoivent leur châtement, Helgestad bouleversé par ce dévouement imprévu tombe dans un état voisin de la démence, et Marstrand devient l'époux d'Ilda.

Telle est la donnée que M. Mügge développe avec un talent très-original. Son roman, plein de charmants détails excite l'intérêt au plus

haut degré. On y trouvera d'excellentes peintures de mœurs, des tableaux d'intérieur admirablement esquissés, des caractères bien soutenus, des incidents dramatiques, enfin une certaine teinte fantastique qui ne s'harmonise point mal avec la sévère nature du nord et les traditions merveilleuses encore si répandues chez ses habitants.

Les *Mémoires de Barry Lyndon* offrent un tout autre genre d'attrait. C'est l'histoire d'un aventurier d'Irlande qui, possédant pour tout patrimoine un nom de noblesse plus ou moins authentique, s'est frayé son chemin à travers le dévergondage du dix-huitième siècle, par l'audace et le jeu. Avec ces deux seules ressources il est parvenu, non-seulement à faire figure dans le monde, mais à contracter un brillant mariage avec la veuve d'un lord, puissamment riche. C'était l'époque de ces fortunes étranges, obtenues par des procédés qui risqueraient aujourd'hui de ne conduire que sur les bancs de la cour d'assises. La société de l'ancien régime marchait alors d'un pas rapide à sa dissolution ; les chevaliers d'industrie abondaient et leurs exploits ne scandalisaient personne. Aussi Barry Lyndon put-il mettre en œuvre ses petits talents sans courir de grands risques. Malheureusement il ne savait point gouverner ses passions, et c'est ce qui le perdit. On ne hante pas en vain les tabagies et les tripots pendant maintes années. Après comme avant son mariage il resta joueur, ivrogne et brutal. Une fois marié, son unique désir parut être de dilapider sa fortune et de tourmenter sa femme. Les choses allèrent même si loin qu'une séparation devint inévitable. Barry Lyndon tomba plus vite encore qu'il n'était monté, donnant par sa fin misérable une nouvelle preuve de la vérité du dicton populaire : « Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour. » M. Thackeray montre dans cette espèce de biographie un talent fort ingénieux. Les défauts du caractère irlandais y sont mis en relief de la manière la plus piquante. On y trouve en même temps une peinture fidèle de l'époque et de nombreux détails qui ne manquent ni d'attrait, ni d'originalité.

L'AMOUR, LES FEMMES ET LE MARIAGE, historiettes, pensées et réflexions glanées à travers champ, par Adolphe Ricard. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. — JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE, par Arnould Fremy. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Dans ces deux ouvrages l'amour joue le principal rôle. L'un est une compilation, l'autre un petit roman ; mais ils tendent au même but, ils

ont également pour objet d'analyser le cœur de la femme, opération fort délicate que beaucoup d'autres avant eux ont déjà tentée. M. Ricard paraît en comprendre assez bien la difficulté, car à ses propres lumières il ajoute celles de tous ses prédécesseurs. Son livre présente, sous forme de dictionnaire, ce que les moralistes, les poètes et les romanciers ont écrit de plus ingénieux et de plus piquant, en bien comme en mal, sur l'amour, les femmes et le mariage. Ce sont, dit-il, les leçons de l'expérience, signées presque toutes par les plus grands écrivains des deux sexes. Un pareil recueil a le mérite incontestable d'être fort amusant. L'esprit y abonde ; les compliments flatteurs, les portraits gracieux, les mordantes épigrammes, les pensées fines, ingénieuses, originales même n'y font pas défaut. Mais nous n'y trouvons pas précisément le cachet de l'expérience. En général on parle de l'amour et des femmes sans se donner beaucoup la peine de les étudier. Chacun les juge d'après ses impressions personnelles et ne sort guère du cercle restreint dans lequel il se trouve appelé à vivre. De là maintes théories souvent fondées sur des cas exceptionnels, sur un froissement d'amour-propre ou sur quelque illusion déçue. La plupart des écrivains commencent leur carrière dans une société qui ne peut pas leur fournir à cet égard des données suffisantes. Ils s'y trouvent plus que d'autres exposés à des séductions dangereuses dont le résultat est de corrompre ou dessécher le cœur. L'homme de lettres quitte de bonne heure sa famille et rarement se marie. Ses études se font au milieu de ce qu'on appelle des femmes de contrebande ; or ce n'est assurément pas là qu'il peut rencontrer un essor moral bien remarquable. Aussi que de sottises débitées sur l'amour et le mariage par des gens qui ne connaissent ni l'un ni l'autre. Le choix de M. Ricard, quoique fait avec soin, n'en est pas exempt. On y trouve d'ailleurs plus de traits spirituels que de pensées profondes ; le ton général est fort léger, quelquefois même il frise la licence. M. Ricard donne place aux opinions les plus diverses, mais la tendance dominante nous semble être de railler le mariage et de considérer la femme comme un charmant jouet.

M. Arnould Frémy nous offre une étude plus sérieuse. C'est le journal d'une jeune fille simple, naïve, innocente, dont le cœur se livre sans beaucoup de peine aux séductions de l'amour. La donnée est assez ingénieuse, les détails ne manquent ni de charme, ni de vérité. Placée par des revers de fortune dans une position dépendante, l'héroïne a bien des luttes à soutenir contre son orgueil qui se révolte, et la vie très-retirée qu'elle mène avec sa mère ne lui fournit pas l'occasion d'appren-

dré à connaître le monde. Aussi le premier jeune homme qui lui témoigne quelque sympathie s'empare-t-il facilement de son cœur. C'est tout naturel, et l'on ne peut nier la justesse de l'observation. Mais M. Fremy n'a malheureusement pas su conserver d'un bout à l'autre de son livre l'allure qu'exigeait une semblable donnée. Il oublie ce que doit être une jeune fille tout à fait inexpérimentée, et lui attribue parfois des sentiments et des réflexions qui décèlent au contraire une grande connaissance du monde. M. Fremy a beau prétendre n'être ici que l'éditeur d'un manuscrit confié à ses soins, on s'aperçoit bien vite qu'il a tenu la plume, et quel que soit le mérite de son talent, il y manque cette fleur de délicatesse féminine, si nécessaire surtout en un pareil sujet.

PSYCHÉ, poème. — Odes et poèmes, par Victor de Laprade. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

M. de Laprade est un poète à tendances philosophiques bien prononcées, trop même peut-être pour plaire beaucoup au commun des lecteurs. Quoique revêtu de formes nobles et gracieuses, sa pensée n'est pas toujours facile à saisir ; il faut des efforts d'attention pour en suivre l'essor, et la fatigue empêche de goûter tout le charme de la poésie. Le public capable de la comprendre est nécessairement assez restreint, en sorte que la renommée de M. Laprade ne pourra jamais devenir populaire. C'est dommage, car il possède un talent très-remarquable. Mais ses idées manquent en général de précision et de clarté. Aussi l'accuse-t-on de panthéisme, reproche dont il se défend avec succès dans sa préface. Nous reconnaissons comme lui que de tout temps la poésie a fait parler les animaux, les plantes, les éléments même, et que c'est une ressource précieuse pour « exprimer les modes généraux de la sensibilité, les harmonies de la vie morale et de la vie extérieure, les rapports de toute forme visible à une idée dans la création. » Seulement il ne faut pas en abuser de manière à rendre le rôle de l'homme presque insignifiant tandis qu'on exalte les puissances de la nature. M. de Laprade se heurte quelquefois contre cet écueil. Sans doute ce n'est pas son intention, il vise plus haut, il aspire à s'élaner dans les régions de l'idéal. Mais ses tendances trop vagues risquent d'échapper à la plupart des lecteurs qui, sans le secours d'un commentaire, ne seront pas en état d'apprécier une semblable poésie. Si cette critique paraît trop sévère, nous citerons à l'appui ce que

l'auteur dit lui-même de l'une des pièces dont se compose son volume : « Le but principal est de peindre l'inquiétude des âmes au moment où les symboles religieux s'évanouissent sous la libre interprétation et la critique, où l'ancienne foi se retire des esprits, sans que ce principe de la vie morale soit encore remplacé par un dogme nouveau ; de faire sentir le vide immense qu'une croyance disparue laisse dans le cœur, dans l'imagination, dans la volonté. Altérés de vérités nouvelles, des hommes ont frappé à la porte de tous les sanctuaires, de toutes les écoles, poursuivant une révélation plus complète de l'idéal, implorant leur initiation à l'idée inconnue. »

On voit bien que chez M. de Laprade le philosophe domine le poète, et si le langage harmonieux de ce dernier offre un attrait plein de charme, il n'a pas précisément les qualités désirables pour des spéculations de ce genre. Les exigences du vers contrarient celle de la logique ; la rigueur du raisonnement disparaît pour faire place à la méditation rêveuse qui, sans autre guide que la fantaisie, va se perdre dans les nuages.

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. DE RONSARD, nouvelle édition, publiée sur les notices les plus anciennes avec des variantes et des notes, par M. Prosper Blanchemain. Paris, Jannet, 1857 ; tome 1^{er}. 1 vol. in-18 : 5 fr.

Après avoir joui d'une célébrité immense et incontestée, Ronsard tomba dans l'oubli et fut délaissé pendant deux siècles ; sa réhabilitation s'est opérée, et sans lui prodiguer tous les éloges que décerna l'admiration des contemporains, on reconnaît dans ce poète un auteur d'un mérite rare, souvent inégal, souvent en possession de trésors de grâce et de fraîcheur. Chaque ami éclairé des lettres tient aujourd'hui à lire et à posséder Ronsard, mais les anciennes éditions, subissant les conséquences du dédain qui les avait frappés, sont devenus à peu près introuvables. L'intelligent éditeur de la *Bibliothèque elzevirienne* a donc été bien inspiré lorsqu'il a pris la résolution de mettre à la portée du public un texte aussi pur et aussi complet que possible de cet auteur. Il a bien fait de confier l'exécution de ce projet à un critique qui s'était déjà livré à de patientes études sur les écrits de Ronsard. L'établissement du texte n'était pas chose des plus faciles. Neuf éditions posthumes des œuvres de Ronsard se succédèrent de 1587 à 1630 ; sept éditions avaient paru du vivant de l'auteur, et un grand nombre de pièces furent mises au jour,

soit en volume, soit dans des recueils contemporains, soit en feuilles volantes. Les éditeurs du dix-septième siècle négligèrent de recueillir non-seulement un certain nombre de pièces, mais encore des modifications innombrables, les retranchements souvent très-importants que le poète avait fait subir à ses vers dans les éditions publiées de son vivant. De là nécessité de réunir les variantes, de remonter aux éditions originales, lesquelles sont d'ailleurs les meilleures, car vers la fin de sa vie, Ronsard remania ses ouvrages, corrigea beaucoup et gâta souvent. M. Blanchemain a donc eu raison de prendre pour point de départ la première édition que ce poète donna de ses œuvres en 1560. Pour les pièces parues depuis, l'éditeur a reproduit, autant qu'il l'a pu, la leçon fournie par les publications originales, notant, vers par vers, les mutilations que chaque œuvre avait subie, et rétablissant, en les entourant de crochets, les passages retranchés qu'il est ainsi fort aisé de reconnaître. Ajoutons que M. Blanchemain a soigneusement noté les emprunts que fait Ronsard aux poètes italiens, à Pétrarque surtout, et qu'il a placé avec une judicieuse sobriété des notes aux endroits où elles étaient nécessaires. Cette édition de Ronsard, qui doit former six volumes, méritera donc le titre de définitive et ne laissera rien à désirer. Nous nous bornons à l'annoncer, l'appréciation littéraire des vers contenus dans les 442 pages du premier tome serait aujourd'hui prématurée.

*

VOYAGES ET HISTOIRE.

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE, l'île de Cuba et le Yucatan, par Arthur Morelet. Paris, 1857 ; 2 vol. in-8°, ornés de vignettes et d'une grande carte : 18 fr.

L'objet principal de ce voyage, exécuté dans les années 1846, 1847 et 1848, était l'étude de l'histoire naturelle. Peu de contrées offrent autant de ressources aux collecteurs, et malgré le nombre considérable de ses devanciers, M. Morelet put, en effet, enrichir à son tour le Muséum de Paris de plusieurs espèces nouvelles, ainsi que de maints échantillons précieux par leur rareté. Mais la relation qu'il publie intéressera davantage encore, et d'une manière plus générale, en faisant connaître des pays sur lesquels on ne possédait jusqu'ici que des notions assez vagues. L'Amérique centrale est loin d'avoir été complètement explorée. La rareté des voies de communication, la fréquence des troubles politiques et

le manque de sécurité qui en résulte créent aux voyageurs des obstacles presque insurmontables. M. Morelet lui-même n'a pu accomplir entièrement ses projets, les difficultés ont dépassé son attente. Il est vrai que les forces lui ont fait défaut, et que sa santé altérée par un accident l'a contraint d'abrégier sa route. L'entreprise était aussi peut-être au-dessus des ressources d'un simple particulier. Parti du Havre, en novembre 1846, il se rendit d'abord à la Havane. Un séjour de plusieurs mois dans l'île de Cuba lui parut nécessaire, soit pour se familiariser avec la nature tropicale, soit pour recueillir des renseignements sur les districts du continent américain qu'il se proposait de visiter. De ces deux buts le premier fut parfaitement rempli par de nombreuses excursions dont le récit présente un vif intérêt. Quant au second, les efforts de notre voyageur échouèrent devant l'ignorance des habitants de Cuba, qui ne surent que lui faire un tableau fabuleux des périls auxquels il allait s'exposer en s'aventurant ainsi dans une contrée sauvage, peuplée d'Indiens féroces et d'animaux malfaisants. Sans se laisser décourager par ces pronostics lugubres, M. Morelet, accompagné d'un jeune matelot avec lequel il avait fait la traversée et qu'il s'était attaché comme domestique, se mit en route le 19 février 1847, et vint débarquer dans le golfe du Mexique, près de Mérida. De là, suivant la côte, il visita successivement Campêche, l'île de Carmen, les ruines de Palanque, traversa les districts de Tabasco, du Péten, de la Véra-Paz, parvint à Guatemala et poussa jusqu'à l'océan Pacifique ; puis, se dirigeant par Chimalapa et Ysabal vers le golfe Amatique, il s'embarqua de nouveau pour la Havane. Cette longue expédition, faite tantôt à cheval, tantôt en bateau, le plus souvent à pied, lui fournit une foule de détails fort curieux sur l'aspect du pays, sur les productions du sol, sur les mœurs des habitants, etc., etc. M. Morelet joint à l'esprit d'observation une intelligence prompte qui saisit facilement les questions de tous genres et les expose avec clarté. Il sent vivement les beautés de la nature et les décrit avec beaucoup de charme. Enfin c'est un dessinateur habile, comme le prouvent les jolies vignettes qui sont placées en tête des chapitres de son livre.

LE CHRISTIANISME en Chine, en Tartarie et au Thibet, par M. Huc.
Paris, 1857 ; 2 vol. in-8 : 12 fr.

M. Huc, qui s'est fait connaître d'une manière si avantageuse par ses voyages en Tartarie, au Thibet et en Chine, entreprend d'écrire l'his-

toire du christianisme dans ces trois pays. Son but est d'attirer l'attention sur l'œuvre des missionnaires et de signaler les importants résultats qu'on peut en attendre. Il croit que la politique européenne sera tôt ou tard appelée à s'occuper de l'insurrection chinoise. Déjà la Russie et l'Angleterre ont pris les devants, et par l'envoi d'une escadre dans les eaux du Japon les Etats-Unis semblent également avoir voulu se mettre en mesure d'exercer une part d'influence sur les destinées du Céleste Empire. La France restera-t-elle indifférente aux événements qui se préparent? M. Huc ne le pense pas. et c'est surtout en vue des intérêts français qu'il se propose de raconter les efforts de la propagande, ses succès et ses revers au sein des populations asiatiques. Il voudrait que le catholicisme reprit avec plus de vigueur que jamais son ancien rôle d'éclaireur de la civilisation européenne. En effet, ce furent ses fervents adeptes qui les premiers pénétrèrent dans l'intérieur de la Chine. Des légendes et quelques documents d'une authenticité plus ou moins douteuse font remonter l'origine de ces tentatives à saint Thomas. Mais il paraît du moins assez probable que dès le septième siècle la doctrine nestorienne était répandue en Chine. On a cru pouvoir fixer cette date d'après une inscription qui fut découverte en 1625 près de la ville de Sing-nou-Fou. Cependant ce n'est guère qu'à partir du dixième siècle qu'on retrouve des traces certaines de l'introduction du christianisme en Tartarie, et le voyage de Marco-Polo, vers la fin du treizième siècle, fournit à cet égard les premières données positives pour ce qui regarde la Chine. Au moyen âge les missions catholiques prennent une importance beaucoup plus grande. Grâce à l'activité renuante des jésuites, les conversions se multiplièrent au point de devenir un sujet d'inquiétude pour le gouvernement chinois. Dès lors ce sont des phases successives de tolérance et de persécutions qui ont continué jusqu'à nos jours, quoique le zèle se soit beaucoup ralenti. La palme du martyr n'est plus aussi recherchée que jadis, mais les semences répandues ont germé çà et là, de telle sorte qu'aujourd'hui l'œuvre de la propagande présenterait des chances favorables, surtout si l'on forçait l'empereur à la respecter en observant les règles du droit international. L'auteur assigne cette tâche à la France qui contre-balancerait ainsi les efforts de la Russie schismatique et de l'Angleterre protestante, tout en s'assurant une part dans les profits que l'industrie et le commerce pourront en recueillir. Cet emploi de la religion au service des intérêts matériels n'est pas nouveau ; les anciens missionnaires, sur-

tout les jésuites, en ont souvent donné l'exemple. Le livre de M. Huc renferme à ce sujet une foule de détails fort curieux. Il intéressera d'autant plus qu'on y trouve une connaissance approfondie du caractère chinois, et des moyens auxquels on doit recourir pour le développer avantageusement. M. Huc fait grand cas de l'intelligence de ce peuple, qui lui paraît susceptible d'une régénération sous l'empire du christianisme. Son récit s'arrête au dix-septième siècle. Nous espérons qu'il en publiera la suite jusqu'à nos jours et pourra jeter quelque lumière sur les causes de la terrible révolution qui depuis plusieurs années déjà bouleverse le Céleste Empire.

RAPPORT fait le 19 décembre 1856 à la seconde assemblée générale de la Société de géographie sur ses travaux et sur les progrès des sciences géographiques en 1856, par A. Maury. Paris, 1857; in-8°.

Ce rapport offre un intéressant tableau de toutes les explorations ou découvertes nouvelles dont la science géographique s'est enrichie pendant l'année 1856. On sera frappé du nombre et de l'importance de ces travaux auxquels la France, l'Allemagne, et l'Angleterre prennent surtout une part active. C'est à ces différents pays qu'appartiennent les hardis voyageurs aux efforts desquels on devra bientôt la connaissance complète du continent de l'Afrique ainsi que des contrées soit de l'Amérique, soit de l'Asie qui n'avaient pas encore été suffisamment étudiées. Les progrès de la cartographie ne sont pas moins remarquables. A cet égard une sorte d'émulation paraît animer les gouvernements de la plupart des Etats européens. La Russie, les Pays-Bas, la Suède, rivalisent avec la France pour élever un monument topographique digne de notre époque. L'Espagne elle-même ne reste pas en arrière, et l'on sait avec quelle perfection de travail sont exécutées les cartes de la Confédération suisse. Enfin l'Allemagne se distingue entre toutes par l'excellence aussi bien que par la quantité prodigieuse de ses publications en ce genre. Le dépôt de la Société de géographie, enrichi par les dons qui lui arrivent de toutes parts renferme un trésor de documents précieux pour l'étude. Ses relations étendues lui permettent d'être également fournie des principaux ouvrages qui se publient en Amérique. Elle a d'ailleurs dans la personne de son secrétaire un homme capable de lui donner l'impulsion la plus féconde. M. Maury possède une érudition vaste et profonde. L'histoire,

l'archéologie, la philologie, les sciences naturelles lui sont familières. Il lit plus ou moins couramment toutes les langues de l'Europe, est secondé par une mémoire prodigieuse, et joint à ces dons naturels un zèle ardent, un esprit large et plein de bienveillance. On en trouvera la preuve dans l'impartialité avec laquelle il rend compte des travaux étrangers, accordant l'éloge ou se permettant la critique, toujours très-modérée, sans distinction de nationalité.

JOURNAL DE M. MIERTSCHING, interprète du capitaine Mac Clure dans son voyage au pôle nord. Genève, J. Cherbuliez, 1857 ; in-8° avec une carte : 1 fr.

M. Miertsching est un missionnaire morave qui, ayant passé plusieurs années au Labrador, connaissait bien les Esquimaux et leur langue. Il fut donc désigné au capitaine Mac Clure comme pouvant lui servir d'interprète dans son voyage à la recherche de Franklin. Parti en 1850, il a passé quatre hivers dans les glaces du pôle, et son journal offre un tableau touchant des souffrances de cette longue captivité. La résignation pieuse du digne interprète, son énergie morale, son excellent cœur et son dévouement toujours prêt à tous les sacrifices, excitent le plus vif intérêt malgré la monotonie du récit dont les incidents ne peuvent être fort variés. On éprouve une profonde estime pour cet homme simple et bon qui cherche sans cesse à relever le courage de ses compagnons d'infortune, et, par la vive sympathie qu'il leur témoigne, sait trouver le chemin de leur âme afin d'y verser le baume consolateur de la religion. C'est un vrai chrétien, dont la foi se montre toujours accompagnée de la charité la plus ardente. Les détails qu'il donne portent d'ailleurs le cachet de l'observation. La rigueur du froid ne le rend point insensible aux grands spectacles de la nature, et ses descriptions présentent beaucoup de charme. Enfin le ton de naïve bonhomie qui règne d'un bout à l'autre de son journal en rehausse encore le mérite.

SÉPULTURES GAULOISES, ROMAINES, FRANQUES ET NORMANDES, faisant suite à *La Normandie souterraine*, par M. l'abbé Cochet. Paris 1857 ; 1 vol. in-8°, fig. : 7 fr. 50.

Ce volume forme le complément de *la Normandie souterraine*, ouvrage du même auteur couronné par l'Institut en 1854. M. l'abbé Cochet

poursuit ses explorations avec zèle, et le nombre des objets recueillis par ses soins dans le département de la Seine inférieure augmente chaque jour. Les tombes qui sont l'objet de ses fouilles archéologiques appartiennent soit aux Francs ou aux Normands, soit aux Gaulois et aux Romains. Elles offrent donc des vestiges de deux civilisations différentes et fournissent d'intéressantes données sur les usages particuliers à chacun de ces peuples. La coutume d'enterrer le mort avec ses armes, ses ornements et quelques ustensiles, tels que des urnes ou des coupes, leur était commune. Toutes les sépultures renferment des vases, tantôt en terre cuite, tantôt en bronze, quelquefois en verre, mais de formes très-variées, suivant leur origine. Dans les tombeaux romains et gaulois se trouvent des objets d'un travail plus délicat, bijoux d'or ou de bronze, agrales, boucles de ceinture, bracelets, fermoirs, etc. Cependant l'art de travailler les métaux n'était pas inconnu chez les Francs et les Normands, car leurs sépultures présentent aussi maints objets de ce genre, entre autres des coffrets en bois recouverts de cuivre estampé, d'os gravés, etc. Leurs armes, quoique moins perfectionnées, prouvent qu'ils connaissaient l'emploi du fer et savaient le forger assez habilement.

M. Cochet décrit ses trouvailles d'une manière bien propre à captiver le lecteur. Il met à profit les ressources d'une vaste érudition archéologique et se livre à des études comparatives du plus haut intérêt.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LECTURES PHILOSOPHIQUES, ou leçons de logique extraites des auteurs dont l'étude est prescrite par l'université, rédigées par Emile Beaussire. Paris, Aug. Durand, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Ce volume se compose d'extraits tirés des ouvrages de Platon, Aristote, Cicéron, Saint-Augustin, Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibniz, Euler, et de la logique de *Port-Royal*. Il offre ainsi, sous la forme d'un enseignement divisé par chapitres suivant l'ordre des idées, les préceptes des maîtres qui font autorité dans la science. Le but de l'éditeur est de faciliter aux jeunes gens l'étude exigée par le programme universitaire. Il veut leur rendre service en les dispensant de lire en entier les œuvres des auteurs sur lesquels doit rouler l'examen du baccalauréat. Nous ne partageons pas tout à fait cette manière de voir. Il nous semble plus avantageux de laisser aux élèves le

soin d'exploiter eux-mêmes la mine qui leur est assignée, et de choisir parmi les richesses qu'elle renferme ce qui convient le mieux à chacun selon la portée ou la tendance de ses facultés. Les jeunes gens ont surtout besoin d'apprendre à travailler, or ce n'est pas en leur fournissant des oreillers de paresse qu'on éveillera chez eux le goût de l'étude. Les difficultés et les obstacles sont des stimulants nécessaires pour l'intelligence qui, sans cela, ne fait aucun effort et se repose entièrement sur la mémoire. On apprendra par cœur ces fragments pour l'examen, puis bientôt après ils seront oubliés et risquent fort de ne laisser aucune trace dans l'esprit. Du reste le livre de M. Beaussire est fait avec goût. C'est une compilation très-ingénieuse de beaux passages, dans lesquels les préceptes de la logique sont exposés avec autant de clarté que de force. Assurément de pareilles lectures sont excellentes, et nous croyons qu'elles peuvent être fort utiles à tous ceux qui désirent avoir quelques notions des éléments de la philosophie.

PHILOSOPHIE DE LA PROCÉDURE CIVILE. Mémoire sur la réformation de la justice, par Raymond Bordeaux. Paris, Aug. Durand, 1857; 1 vol. in-8 : 8 fr.

Dans cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, l'auteur s'efforce de faire pénétrer les lumières de la philosophie jusqu'au sein de la pratique judiciaire. Son but est de combattre ainsi les abus d'une routine dangereuse qui, trop souvent encore, annule ou du moins atténue singulièrement l'influence des réformes introduites dans la législation. Les hommes qui s'occupent spécialement de la procédure civile y voient en général un métier plutôt qu'une science ; la théorie leur est assez indifférente ou même tout à fait étrangère. Ils se soucient peu des principes et ne se font pas toujours scrupule de les fausser dans l'application lorsqu'ils y trouvent quelque avantage. De là naissent de graves inconvénients qui peuvent entraver la marche de la justice et qui nuisent beaucoup au respect dont elle a besoin d'être entourée. La sécheresse de la pratique judiciaire, ses allures tortueuses, son langage même, sont autant d'obstacles à la prompt solution des affaires litigieuses. Dans bien des cas les formes de la procédure deviennent une source de chicanes interminables. On comprend donc combien il importe de remettre en évidence l'intention du législateur, et d'oppo-

ser les vues saines de la théorie à l'empirisme des praticiens. Déjà les abus ont diminué, grâce au perfectionnement de l'organisation judiciaire, mais pour opérer une réforme, dont la nécessité n'est pas douteuse, il faut remonter aux principes de justice et de morale qui doivent éclairer la pratique elle-même et la relever en lui donnant un caractère plus honorable. C'est à ce résultat que vise le mémoire de M. Bordeaux, travail remarquable non moins par la clarté de l'exposition que par la vigueur de la pensée. Tous les détails de la procédure civile y sont soumis au critère de l'analyse philosophique, et l'on y trouvera les directions les plus propres à rétablir l'accord entre la pratique et la théorie.

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX, légende, par F.-T. de Saint-Germain.
Paris, J. Tardieu, 1857 ; 1 vol. in-32 : 1 fr.

Pour bien rendre son idée, l'auteur aurait dû dire l'art de supporter le malheur et de le faire servir à notre perfectionnement moral. En effet, il ne s'agit point ici des moyens de se rendre malheureux, au contraire, le but est plutôt de montrer qu'au sein de l'infortune même peut se trouver le vrai bonheur. Les épreuves dont l'homme se plaint avec tant d'amertume ont pour lui de précieux avantages. Elles élèvent son âme en la détachant des joies éphémères et frivoles de ce monde pour la tourner vers Dieu ; elles développent dans son cœur la piété, la charité, le dévouement ; à celui qui sait en profiter elles offrent l'enseignement le plus fécond. D'ailleurs on ne peut le nier, la souffrance est une des conditions inévitables de la vie humaine ; en vain prétendrait-on s'y soustraire, tôt ou tard on doit lui payer son tribut. « Sans vouloir décourager ceux qui entrent dans la carrière, ne faut-il pas les prémunir contre les embûches du chemin, pour qu'ils ne restent pas faibles et désarmés en présence du danger ? Les illusions et le mirage de la prospérité sont souvent plus funestes que le malheur même, puisqu'ils éveillent les passions mauvaises et engendrent les fautes et les remords. »

L'intention de M. de Saint-Germain est donc très-digne d'éloge. Il a bien raison de vouloir nous apprendre à supporter le malheur, à l'exploiter en quelque sorte au profit de notre éducation morale. Mais son livre, quoique plein d'excellents conseils, ne répond pas précisément à cette idée. C'est l'histoire d'un bon prêtre dont toute la carrière est consacrée à faire le bien. L'abbé Paul, animé du zèle le plus charitable,

gagne l'amour de ses paroissiens par ses actes non moins que par ses discours. A l'éloquence du cœur il joint la pratique des vertus chrétiennes et prêche l'Évangile de la manière la plus efficace. Encourager, consoler, raffermir, telle est la tâche qu'il remplit avec une ardeur infatigable, aussi la bénédiction divine repose-t-elle sur son œuvre. Mais qu'à de commun ce doux ministère avec l'art d'être malheureux ? Nous y voyons plutôt l'art de soulager les malheureux, belle et grande mission, noblement comprise par un modeste curé de village. L'auteur a sans doute pensé que, dans sa bouche, les enseignements de la religion seraient mieux écoutés, et l'abbé Paul ne manque en effet ni d'onction touchante, ni de force persuasive. Cependant, quelque remarquable que soient ses discours, ils restent dans des généralités un peu vagues. Nous croyons que, pour faire ressortir l'utilité du malheur, il vaudrait mieux présenter des exemples que des préceptes, et mettre surtout en relief les résultats salutaires qu'on peut attendre des épreuves dans les circonstances qui se présentent le plus communément. En d'autres termes, au lieu d'une prédication, M. de Saint-Germain devait nous donner une légende comme l'indique son titre. Du reste, malgré un mélange assez bizarre parfois de citations sacrées et profanes, la tendance du livre est fort bonne, et le charme du style en rendra la lecture attrayante.

NOUVELLES LETTRES et opuscules inédits de Leibniz, précédés d'une introduction, par A. Foucher de Careil. Paris, Aug. Durand, 1857; 1 gros vol. in-8 : 7 fr. 50.

Les manuscrits de Leibniz que M. Foucher Careil publie étaient restés jusqu'à présent enfouis dans les archives de Hanover. Ils ont assez d'importance, parce qu'ils peuvent jeter une lumière nouvelle sur le point de départ de la pensée du grand philosophe et sur la marche de son développement successif. Ce sont comme des anneaux qui manquaient à la chaîne par laquelle furent liées ensemble les phases diverses de sa philosophie. Au lieu d'être obligé de recourir à de vagues hypothèses pour expliquer l'origine des idées de Leibniz et les modifications qu'elles subirent, on a dans ces fragments des traces certaines du travail de son esprit, on y retrouve en quelque sorte le programme des études auxquelles il se livrait. « Je le vois, dit M. Foucher de Careil, dans son introduction, au sein d'une majestueuse et paisible lumière faire converger vers un

centre unique tout ce qu'il y a de science et de philosophie dans les âges antérieurs, reliant par d'imperceptibles traits de lumière Aristote à Platon, tous deux à la scolastique, et la scolastique à lui-même. Il médite à quinze ans, dans ses promenades solitaires, sur les nécessités de réhabiliter la scolastique. A trente ans, il traduit les dialogues de Platon pour se préparer à la réforme de la philosophie de Descartes. Vingt ans plus tard il est devenu, par la force de la dialectique platonicienne et de la scolastique restaurée, le premier philosophe de son temps. Son esprit avide d'unité, effaçant de plus en plus les limites et surmontant les obstacles, s'élève à l'harmonie de l'ensemble, et l'étend à tout, au monde, à nous-mêmes, et surtout à Dieu qui la produit ; dans son système, où il a recueilli tous ces germes, la nature, l'homme et Dieu se répondent. » Ainsi se découvre à nos regards la route qu'il a suivie avec les erreurs dans lesquelles il tomba parfois, mais qui n'ont pas empêché le progrès constant de ses doctrines.

Un abrégé du *Phédon* et une traduction latine du *Théétète* prouvent évidemment que le platonisme exerça sur Leibniz une part d'influence assez grande. C'est à cela sans doute qu'il dut d'avoir porté le sentiment profond de l'art et de la poésie dans les problèmes les plus épineux de la scolastique. Ses *Lettres à Hobbes* nous le montrent plus tard agité de la pensée des réformes. Les idées se pressent sous sa plume ; il n'a pas encore une conception bien nette de l'œuvre qu'il veut accomplir, mais le but vers lequel tendent tous ses efforts est le triomphe de la vérité. La perspicacité de son génie lui fait entrevoir déjà les mauvaises tendances du dix-huitième siècle. Enfin son *Attaque au cartésianisme* marque d'une manière frappante l'essor plus élevé qu'il aspirait à donner à la philosophie. C'est une critique sévère dont les admirateurs de Descartes seront peu satisfaits ; mais, comme le fait observer avec raison M. Foucher de Careil, pour la juger sainement on doit se placer au point de vue de Leibniz. « En le voyant, dit-il, saper par la base ce système célèbre, et découvrir le vice caché de sa psychologie qui manque d'étendue ; en l'entendant reprocher à ce philosophe d'avoir fini dans le *naturalisme*, où a commencé Spinoza, et poursuivre dans les cartésiens de son temps cet aveuglement de secte qui ferme leur esprit aux découvertes, on se récriera contre une injuste critique et des attaques violentes et passionnées. Pour nous, nous n'avons jamais pensé à déprécier Descartes au profit de Leibniz, et nous ne voudrions pas enlever une seule admiration légitime à la gloire de ce grand homme ; mais il nous est impossible de ne

point voir que si Descartes a sécularisé la philosophie, il n'a pas excepté ses disciples d'une sujétion presque aveugle à ces préceptes. L'époque où Leibniz a vécu est une époque de transition entre cet âpre dogmatisme et des tendances plus modernes, et son système est surtout un essai de transactions philosophiques entre l'esprit d'absolutisme et celui de liberté. Si l'époque où nous sommes est elle-même une ère de transition pour la philosophie, le nom de Leibniz peut-être proposé comme un de ceux qui, tout en continuant le dix-septième siècle, s'associent le mieux aux tendances du nôtre. »

COURS GRADUÉ d'instruction civique, manuel de l'école, de la famille et du citoyen, par L. Bornet. Fribourg, Marchand et C^e, 1856; 1 vol. in-12.

L'instruction civique bien comprise serait certainement l'un des moyens les plus efficaces d'assurer la marche du progrès moral. Dans les démocraties surtout il n'y a guère d'autre frein qu'on puisse opposer à l'essor des mauvais instincts, et c'est la seule arme dont elles disposent pour combattre l'influence du sophisme ou du mensonge. A défaut de force répressive, il est urgent qu'elles empêchent le mal de se développer. L'éducation du citoyen doit donc être l'objet de leur constante sollicitude. Jusqu'ici l'enseignement primaire n'a pas atteint ce but. Ses résultats sont, en général, peu satisfaisants. S'il contribue à dissiper les ténèbres de l'ignorance, trop souvent c'est pour leur substituer un vague crépuscule, dans lequel ombres et lumières se confondent. Le demi-savoir ressemble à ces feux follets qui trompent le voyageur, lui font quitter la route tracée et l'égarer dans de perfides fondrières. En vain a-t-on multiplié les connaissances et perfectionné les méthodes, l'absence de l'élément moral s'est toujours fait plus sentir. Au libre exercice des droits civiques il faut absolument pour contre-poids la règle du devoir ; sans cette condition la souveraineté populaire ne saurait produire que de fâcheuses conséquences. Mais la morale peut-elle s'apprendre à l'école comme la lecture, l'orthographe et le calcul? C'est difficile, et les préceptes du maître risquent fort d'être stériles si l'élève n'en trouve pas la confirmation dans la conduite habituelle de ceux qui l'entourent. La pratique est ici beaucoup plus utile que la théorie. Cependant cette dernière ne doit pas être non plus dédaignée, car pour opérer une pareille réforme

on est bien obligé de recourir d'abord à ses leçons. D'ailleurs les semences ainsi déposées dans de jeunes âmes ne sont pas toutes perdues. L'instruction civique a l'avantage d'inspirer du respect pour les notions morales. C'est là du moins le principal but que lui assigne l'auteur du livre que nous annonçons. L'exposé des lois et des formes constitutionnelles n'occupe dans son enseignement qu'une place secondaire. Il s'efforce avant tout d'inculquer aux enfants des sentiments d'affection et de gratitude, de leur faire comprendre ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parents, à leurs maîtres, combien ils ont besoin d'être aimés de tous ceux qui les entourent. Viennent ensuite plusieurs chapitres consacrés aux devoirs de la vie pratique, dans lesquels il insiste particulièrement sur les bienfaits de la vérité, de la modération, de la bienveillance, du travail, et présente quelques sages directions sur l'usage que l'homme doit faire de sa liberté. En général ses explications sont claires, précises, et propres à se graver dans la mémoire. Il laisse aux instituteurs le soin de les développer suivant la portée des intelligences et se borne à leur en tracer le cadre. La seconde partie, qui s'adresse évidemment à des élèves plus avancés, traite des droits et devoirs sociaux. La famille, la patrie, le culte en forment les divisions principales. De tels sujets sembleront un peu trop élevés pour la jeunesse qui fréquente les écoles primaires. Mais leur importance est incontestable; dans un pays où tous les citoyens sont appelés à prendre part aux affaires publiques, on ne peut se passer d'un enseignement de ce genre. Il faut trouver le moyen d'éclairer le peuple sur ses intérêts véritables, et M. Bornet indique très-nettement la tendance qu'on doit suivre si l'on veut arriver à des résultats salutaires. Ses principes sont ceux d'un républicain loyal, qui cherche à concilier autant que possible le bien de l'Etat avec le perfectionnement individuel. Il termine son livre par une analyse de la constitution fédérale et de celle du canton de Fribourg.

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE, par Jules Simon. Paris, Hachette et C^e, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Sous ce titre M. Jules Simon publie la matière de leçons qu'il a professées à la Société littéraire de Gand. C'est une esquisse pleine d'aperçus ingénieux, de belles et bonnes pensées, où l'on retrouve bien l'esprit de sage modération qui distingue l'auteur. Sous sa plume la discussion n'a

rien d'absolu ; il admet des divergences de vues et ne suspecte pas la bonne foi de ceux qui raisonnent autrement que lui. Le principe même de la liberté de conscience lui fait respecter les convictions différentes des siennes. C'est un résultat qui semble tout naturel, mais dont quelquefois les philosophes se soucient fort peu. Il n'est pas très-rare d'en voir qui, tout en réclamant la tolérance, n'en usent guère à l'égard des systèmes qu'ils combattent. M. Jules Simon n'appartient pas à cette catégorie, ses allures sont plus modestes, il cherche la vérité, mais ne prétend pas être infaillible. Ainsi, quoique partisan de la liberté religieuse la plus complète, il reconnaît que la séparation de l'Eglise et de l'Etat peut offrir de graves inconvénients dans un pays où leur union a toujours existé. Pour être salutaire, une pareille réforme doit s'opérer graduellement et se produire en quelque sorte d'elle-même dans les faits avant qu'il convienne de la décréter d'une manière définitive. En d'autres termes, la liberté doit s'établir librement et non pas être imposée par une loi. Si la religion d'Etat est incompatible avec la marche des idées, le régime contraire a besoin pour prospérer que la tolérance soit entrée dans les mœurs et les habitudes du peuple. Il faut donc recourir à des transactions entre ces deux principes absolus. Elles sont difficiles sans doute et deviennent souvent une source de conflits dangereux ; mais avec de la prudence et de l'énergie on peut réussir à conjurer le péril. M. Simon traite habilement cette matière délicate ; il montre une connaissance approfondie des détails de la constitution ecclésiastique, ainsi que de ses rapports compliqués avec le pouvoir civil. Ce qu'on remarquera surtout chez lui, c'est la largeur des vues et la dignité du langage. Sa polémique n'est jamais passionnée, il respecte ses adversaires et s'indigne seulement contre l'intolérance, quel que soit le camp dans lequel il la rencontre. C'est là l'ennemi qu'il s'agit de combattre résolument si l'on veut obtenir le triomphe de la liberté. Mais M. Simon se garde bien d'employer les armes des philosophes du dix-huitième siècle. Il ne prétend pas ôter aux Eglises le droit d'excommunier ceux qui rejettent leurs doctrines ou méprisent leurs pratiques. Cette espèce d'intolérance purement religieuse lui paraît légitime, pourvu que d'autre part il n'y ait aucune contrainte exercée sur les récalcitrants. Le but vers lequel les efforts doivent tendre est précisément un état de choses tel que chacun soit libre de choisir entre les Eglises ou d'en fonder une nouvelle s'il n'en trouve point à sa convenance. On ne saurait demander plus, car la tolérance philosophique semble destinée à rester toujours le privilège

d'un petit nombre d'esprits, même parmi les philosophes. M. Simon lui-même l'avoue, et cette franchise lui servira d'excuse aux yeux de ceux qui le trouveront peut-être trop sévère à l'égard des sectes chrétiennes.

DE L'ATHÉISME ET DU DÉISME, par Amédée Pommier. Paris, Garnier frères, 1857; 1 vol. in-18 : 1 fr.

M. Amédée Pommier présente une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu qu'il croit particulièrement propre à frapper la foule. Elle est, en effet, d'un genre assez nouveau, du moins dans la forme, et porte le cachet d'excentricité que l'auteur imprime à tous ses écrits. On y trouve les objections de l'athéisme très-crûment exposées, mais combattues avec non moins de franchise. L'auteur ne craint pas d'être un peu brutal dans sa manière de raisonner. Il marche droit au but, sans se soucier de ce qu'on appelle convenances ou ménagements. Dès le début il se place dans la position d'un homme qui n'accepte ni l'autorité des théologiens, ni celle des philosophes, et prend pour unique guide le gros bon sens, afin de se mettre, autant que possible, à la portée du plus grand nombre. Son argumentation a surtout pour objet de renverser l'échafaudage de l'athéisme, en montrant combien sont absurdes les hypothèses sur lesquelles il repose. Le système des causes finales ne lui paraît guère meilleur; de part et d'autre on s'obstine à vouloir tout expliquer, et cette orgueilleuse prétention apporte le plus grand obstacle aux progrès d'une foi raisonnable. Les secrets de Dieu sont au contraire, pour M. Pommier, l'une des principales preuves de son existence. Nous sommes forcés par là de reconnaître un pouvoir qui régit l'univers, et dont la sagesse éclate sans cesse à nos yeux dans les résultats de ses lois mystérieuses. Ce point de vue est ingénieux; on regrettera seulement qu'il ne soit pas mieux développé. L'auteur manque d'élévation, il affecte même le ton vulgaire, et se fait en quelque sorte un mérite de plaider la cause du spiritualisme en termes fort peu dignes du sujet.

LE MONDE MARCHE, par Eug. Pelletan. Paris, 1857; 1 v. in-12 : 1 fr. 75.

Le monde marche, c'est un fait certain, il a toujours marché, tantôt bien, tantôt mal, tantôt lentement, tantôt vite. Mais cette marche constitue-t-elle un progrès véritable? La question est difficile à résoudre. Il

faudrait pour cela connaître le point de départ et celui de l'arrivée, or, l'un et l'autre sont pour nous des mystères impénétrables. Tant que les origines de l'humanité ne seront pas mieux éclaircies, on manquera de points de comparaison entre le passé et le présent ; quant à l'avenir, nul ne peut apercevoir le but qu'il nous cache. La discussion est donc assez oiseuse ; il vaudrait mieux la renfermer dans des limites plus restreintes, et diriger ses efforts vers le perfectionnement individuel qui est à notre portée, tandis que celui de l'espèce nous échappe complètement. Mais M. Pelletan ne partage pas cette manière de voir. Il a foi dans le progrès continu ; pour lui le monde marche d'un pas sûr vers le bonheur, et c'est la démocratie qui doit en faire un jardin d'Eden où « les femmes au cœur haut, les fiancées au front pur n'auront de guirlandes et de sourires que pour les forts qui auront noué la ceinture et fait l'œuvre du Dieu vivant. » Ce paradis terrestre n'est guère propre à séduire ceux qui savent par expérience quelles sont les douceurs du suffrage universel et les charmes des assemblées populaires. Ils reconnaissent trop la réalité du régime démocratique pour se laisser prendre aux illusions de la poésie. Aussi comprend-on facilement que M. de Lamartine, désenchanté par les femmes au cœur haut et les hommes forts de 1848, ait perdu sa croyance à l'infailibilité du progrès. Il s'est même permis d'attaquer la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, ouvrage dans lequel M. Pelletan a prétendu révéler au monde ses destinées futures, sa religion définitive et sa vraie rédemption. Ce livre, auquel une certaine verve chaleureuse et des idées assez hardies ont fait un succès de vogue, renferme, il est vrai, quelques doctrines plus ou moins suspectes, soit de panthéisme, soit de socialisme. C'est l'impression de ce qu'on peut appeler l'école humanitaire, composée de jeunes enthousiastes qui suivaient les traces de Lamartine jusqu'au moment où celui-ci s'est retourné contre eux. Ils ne s'attendaient point à ce brusque revirement ; mais le poète est homme d'impression plutôt que de principes, et d'ailleurs il a traversé des épreuves bien faites pour modifier ses idées. En voyant le peuple de près il s'est pris à douter des merveilleux bienfaits de la démocratie. C'est ce doute qui cause l'indignation de M. Pelletan. Malgré le culte qu'il professe pour M. de Lamartine, il ne craint donc pas d'entrer en lice contre lui, et de soutenir vivement la doctrine de la perfectibilité. Son argumentation ne nous semble pas très-forte, elle est plutôt déclamatoire. Ce sont des tirades passablement ampoulées qui s'adressent moins à la raison qu'au sentiment et ne prouvent, en général, pas grand'chose,

si ce n'est que l'auteur est un enthousiaste à tendances vagues de la portée desquelles il ne se rend pas bien compte lui-même. Nous croyons que M. de Lamartine aura peu de peine à triompher d'un tel adversaire. Quant au style, la supériorité du poète n'est pas douteuse, et les principes qu'il défend ont l'avantage d'être clairs, positifs et nettement arrêtés.

SCIENCES ET ARTS.

ETUDES ET LECTURES sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques, par M. Babinet. Paris, 1857; 3 vol. in-18 : 7 fr. 50.

Ce sera la gloire de l'époque actuelle que d'avoir su tirer un merveilleux parti des découvertes scientifiques en les appliquant au service des arts et de l'industrie. Les matériaux laborieusement amassés par les siècles antérieurs ont été mis en œuvre dans le nôtre avec autant de zèle que d'intelligence. Pour ne parler que des résultats les plus importants, la vapeur et l'électricité semblent destinés à changer la face du monde; notre civilisation portera de plus en plus le cachet de leur influence puissante. Mais ce ne sont pas les seuls bienfaits dus aux travaux des savants. Grâce à leurs recherches, de nombreuses routes nouvelles s'ouvrent à l'activité de l'esprit humain, et chaque jour, en quelque sorte, y voit surgir d'ingénieuses applications qui viennent contribuer au développement matériel et moral des peuples. L'impulsion est donnée, il ne s'agit que de l'entretenir par une diffusion toujours plus grande des trésors de la science. Autrefois celle-ci, renfermée dans le domaine de la théorie, dédaignait de se mettre à la portée de tous, maintenant, au contraire, elle aspire à la popularité, car elle a reconnu que c'est le meilleur moyen d'étendre son empire et d'en féconder le sol. Aussi M. Babinet, membre de l'Institut, savant de premier ordre, ne croit-il point déroger en écrivant des mémoires à l'usage du public profane, et il a parfaitement raison; les connaissances qu'il propage de cette manière rendront de précieux services. Son petit livre aura beaucoup de lecteurs, superficiels peut-être, mais chez quelques-uns il éveillera le goût de l'étude et tous y puiseront du moins le respect de la science dont il fait ressortir avec éclat les titres glorieux. Le talent de l'écrivain est d'ailleurs très-heureusement doué pour une œuvre semblable. Il possède l'art d'exposer les questions les plus ardues dans un langage clair, élégant, familier même, bien propre à séduire ceux que repousse l'appareil scientifique.

On en trouvera surtout la preuve dans ses charmants articles sur l'astro-
 nomie, et maintes personnes qui n'ont jamais su distinguer une étoile
 d'une autre se laisseront volontiers entraîner à faire avec lui le voyage
 du ciel. Quant à ses notices météorologiques, les aperçus ingénieux
 qu'elles renferment, quoique parfois un peu trop aventurés, excitent le
 plus vif intérêt. La *Télégraphie électrique*, la *Perspective aérienne*, le
Stéréoscope, l'*Electricité ouvrière* ne sont pas moins attrayantes par la
 quantité de faits curieux dont elles rendent compte. Enfin la franchise
 avec laquelle l'auteur attaque le prétendu phénomène des tables tour-
 nantes nous paraît digne d'être hautement approuvée. C'est un devoir
 qu'en général les savants négligent trop de remplir. Ils ne sentent pas
 la nécessité de combattre l'absurde, parce qu'il est sans aucune valeur
 pour eux. Mais leur silence a le double inconvénient de laisser le champ
 libre aux dupeurs et de faire croire que la science redoute un débat pu-
 blic. Lorsque vient à se manifester quelque-une de ces aberrations aux-
 quelles est sujette la foule, et que les charlatans exploitent avec tant de
 succès, il importe que la cause du bon sens ne reste pas sans défenseur.
 En effet, malgré les progrès dont nous sommes si fiers, le culte du mer-
 veilleux compte encore d'innombrables adeptes, et les croyances super-
 stitieuses que l'on s'imaginait avoir détruites reparaissent tout à coup aussi
 vivaces et contagieuses que par le passé. Les tables tournantes en sont
 un exemple frappant. Qui pouvait prévoir qu'au milieu du dix-neuvième
 siècle, des esprits, plus ou moins cultivés, seraient susceptibles de re-
 venir à la religion des fétiches, de consulter un oracle de bois, et d'être
 dupes de la plus grossière supercherie qui ait été jamais inventée ?
 M. Babinet critique cette étrange folie de la façon la plus spirituelle et
 termine par la citation suivante, dans laquelle M. Morin, après avoir étu-
 dié les tables avec la bonne foi d'un adepte en dénonce non moins loya-
 lement toute l'absurdité :

« Je ne crois pas que les tables tournent, marchent ou lèvent le pied
 poussées par un être immatériel.

« Je ne crois pas qu'après avoir eu l'esprit de se débarrasser des en-
 traves du corps humain, une âme soit assez bête pour se fourrer dans un
 morceau de bois, et manifester sa présence par des exercices d'équilibre
 aussi absurdes qu'indignes de la supériorité que s'arrogé à juste titre
 l'intelligence sur la matière.

« Je ne crois pas que, si vous avez des parents morts ou des amis qui
 vous sont chers, — en supposant même qu'ils veuillent ou puissent com-

muniquer avec vous, — ils aient choisi un aussi pauvre moyen de vous parler; car si vous employez le jour à vos affaires personnelles, ils ont au moins la nuit pour vous souffler leurs pensées à l'oreille ou même pour vous apparaître.

« Les fantômes qui peuplaient les campagnes de nos pères, les revenants qui hantaient les ruines des vieux châteaux, s'ils n'étaient pas plus vrais que ceux des tables, savaient au moins imposer un certain respect.

« Les esprits de notre siècle, si tristement affublés de noyer, d'acajou ou de palissandre, n'inspirent que du mépris, et feraient désespérer à jamais d'élever une barrière contre la démagogie de l'ignorance superstitieuse et l'oligarchie détestable de ceux qui voudraient alimenter la superstition pour l'exploiter à leur profit, si l'excès même du ridicule des esprits ne devait pas leur donner le dernier coup ! »

« Ces paroles sont rudes, ajoute M. Babinet, *durus est hic sermo!* Seront-elles entendues ! Dans tous les cas, la stérilité des vieux prestiges rajeunis en dégoûtera le public à la longue et les relèguera où ils étaient avant la crise actuelle. Les gens à imagination se trouveront avoir perdu leur temps à courir après des chimères, et les esprits sérieux pourraient bien avoir perdu le leur à démontrer la vanité des espérances nouvelles, en les jugeant au point de vue des méthodes rigoureuses d'investigation qui ont déterminé les progrès de toutes les sciences ayant pour base l'observation des faits. »

LE TRÉSOR DE LA CURIOSITÉ, tiré des catalogues de vente de tableaux, dessins, estampes, livres, marbres, etc., par M. Charles Blanc. Paris, veuve J. Renouard, 1857; 1 vol. in-8° : 8 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, très-digne d'intéresser tous les amis des arts, vient de paraître; il renferme l'énumération de ce que présentent de plus remarquable les ventes de tableaux, estampes, etc., faites depuis 1727 (époque de la dispersion du cabinet de la comtesse de Ver-ruce) jusqu'en 1779. Il ne faut pas croire d'ailleurs que le livre se borne à une sèche, mais exacte nomenclature; il se recommande à d'autres titres; nous mentionnerons notamment une notice intéressante sur un graveur dont la vie était peu connue, Hollar, si admiré chez les Anglais, et une autre notice bien spirituelle sur Gravelot, dessinateur charmant, qui orna de ses vignettes les éditions de luxe publiées sous le règne

de Louis XV. M. Ch. Blanc a *illustré* son texte (c'est le mot consacré) de quelques images choisies avec beaucoup de goût ; il offre, entre autres objets, des fac-simile d'une rigoureuse fidélité de quelques estampes de Rembrandt tellement rares qu'on n'en connaît qu'une seule épreuve. L'élévation des prix survenue depuis un siècle dans la valeur de ces objets fournit parfois matière à des rapprochements curieux. Parfois se rencontre l'indication de ces bizarreries dues à des caprices artistiques et qui séduisent quelques amateurs ; nous nous bornerons à citer le crucifix au coup de poing, gravure de Pontius où l'on voit un ange donnant un coup de poing à un autre ange qui le rend au diable, et un dessin du Guerchin, représentant saint François à genoux ; un ange qui est en l'air, joue du violon.

*

DE L'APPLICATION DES ARTS A L'INDUSTRIE. Rapport fait par M. le comte de la Borde, membre de la commission française à l'exposition de Londres en 1851. Paris, imprimerie impériale, in-8.

Ce volume ne contient pas moins de 1039 pages, et il est d'une lecture fort attachante. On connaît depuis longtemps l'autorité d'intelligence et l'ardeur au travail de M. de la Borde ; ses nombreux ouvrages attestent l'étendue de ses connaissances en tout ce qui a rapport aux beaux-arts et la sûreté de son goût. L'occasion d'apprécier l'avenir des arts et de l'industrie au moyen de leur association, s'est présentée pour lui dans les conditions les plus favorables ; l'habile et zélé membre de l'Institut l'a saisie avec bonheur ; il s'est proposé, comme il le dit lui-même, d'indiquer sommairement le rôle qu'ont joué les arts aux époques florissantes de la civilisation et de signaler en quoi, de nos jours, ils ont changé leur voie, quels sont les vices de constitution qui arrêtent leur essor. Après avoir marqué la place de la France dans l'exposition de Londres, il constate les efforts qui sont faits de tous côtés pour lutter avec elle, et il recherche quelles sont, dans cette nouvelle situation, les mesures à prendre, les réformes à introduire, les institutions à fonder pour maintenir le haut rang de l'industrie française. Aujourd'hui l'enseignement des arts est désorganisé tandis que l'étude des sciences est fortement constituée ; il est indispensable de rétablir une harmonie bien nécessaire. Beaucoup d'innovations sont proposées dans le travail que nous signalons, M. de la Borde s'exprime en ami enthousiaste du progrès ; tout

ce qu'il réclame ne se fera pas, mais les idées qu'il agite, les considérations qu'il développe ne seront point sans résultat. Les parties de son livre consacrées à l'art dans l'enseignement, à l'enseignement de l'art dans les carrières spéciales de l'industrie, à l'enseignement supérieur des arts, sont dignes d'une attention spéciale. Qu'on examine aussi avec soin les 110 pages consacrées à la création d'une manufacture modèle. Un appendice de plus de 100 pages renferme, sous une forme laconique et avec un style entraînant, l'ensemble d'un système de mesures propres à développer dans les masses l'intelligence des beautés de l'art. Une foule de choses sont réunies, serrées dans un court espace; on pourra ne pas adopter toutes les vues émises par M. de la Borde, on dira qu'il n'est pas possible d'organiser de longtemps tout ce qu'il réclame, et qu'il devance d'un siècle ou deux l'époque où il vit, mais on reconnaîtra que l'avenir se chargera de réaliser un grand nombre des projets qu'il recommande. Telle est d'ailleurs l'importance et la variété des objets traités dans ce rapport d'un genre nouveau que nous désirons vivement qu'une plume exercée et compétente se charge d'en rendre compte avec toute l'étendue et avec toute l'ampleur de discussion qu'il mérite. *

THÉORIE DES INTÉRÊTS COMPOSÉS INFINITÉSIMAUX, suivie de quelques remarques sur les intérêts composés ordinaires et sur les intérêts simples, par A.-L. Dutoit. Lausanne, 1857; in-8 : 50 cent.

On sait quelle est la marche ordinaire des intérêts composés. Ils accroissent rapidement le capital, et plus les règlements de compte sont rapprochés les uns des autres plus il y a avantage pour le créancier. Mais dans le commerce il est d'usage de régler chaque année, ou tout au plus chaque semestre. Or si ce terme était réduit toujours davantage, il est évident que la capitalisation deviendrait de plus en plus rapide jusqu'à ce qu'elle atteignît une certaine limite vers laquelle devraient nécessairement tendre les différents résultats à mesure qu'on diviserait l'année en périodes de temps de plus en plus courtes. C'est là ce que M. Dutoit appelle les intérêts composés infinitésimaux. Il en expose la théorie dans les quatre problèmes suivants :

1. Que deviendrait le taux annuel d'une somme placée à intérêts composés, en supposant que les règlements de compte se fissent à des époques infiniment rapprochées les unes des autres, c'est-à-dire que la capitalisation des intérêts fût incessante et continue ?

2. Quelle serait au bout de n années la valeur (S) d'un capital (C), s'il était placé à intérêts composés infinitésimaux et à raison de r pour un franc l'an ?

3. En combien de temps un capital dont on connaît le taux deviendrait-il p fois plus grand par l'accumulation de ses intérêts composés infinitésimaux ?

4. Une personne emprunte A francs à intérêts composés infinitésimaux à raison de r pour un franc l'an, et s'engage à rembourser cette somme en m versements égaux effectués à égale distance les uns des autres de manière à éteindre complètement sa dette en n années : quel doit être le montant de chaque versement ?

Les solutions de ces problèmes offrent plusieurs formules ingénieuses qui pourront être utilisées par les négociants. M. Dutoit leur suggère en effet l'idée d'une réforme dans le calcul de l'intérêt. Il voudrait qu'au taux annuel on substituât le taux journalier, afin de simplifier les calculs et d'obtenir une exactitude plus grande. Ce changement, dont il fait ressortir les avantages, s'appliquerait, soit à l'escompte, soit aux questions d'intérêt qui concernent le commerce proprement dit.

LA MÉDECINE ET LES MÉDECINS, philosophie, doctrines, institutions, critiques, mœurs et biographie médicales, par L. Peisse. Paris, 1857; 2 vol. in-12 : 7 fr.

Cet ouvrage se compose d'articles qui ont été écrits soit pour des Revues, soit pour les feuilletons de différents journaux. Sans être docteur, M. Peisse paraît avoir des notions assez étendues sur la médecine et connaître fort bien ceux qui la pratiquent. C'est un observateur intelligent, dont l'esprit, formé par l'étude de la philosophie, saisit avec promptitude les traits généraux de chaque doctrine et ne se laisse point entraîner aux séductions du système. Dans les débats qu'il analyse d'une manière aussi judicieuse que piquante, il ne se montre jamais tranchant ni passionné. Son rôle est celui d'un rapporteur impartial qui passe en revue les opinions opposées en les soumettant au critère du simple bon sens, mais qui ne craint pas d'égayer le sujet, quand l'occasion se présente, par quelques saillies spirituelles. Il fait habilement ressortir les inconséquences, les contradictions, les témérités dangereuses ou les habitudes routinières, auxquelles la science médicale est encore trop su-

jette, et réussit à donner aux discussions qu'il résume ainsi un véritable attrait même pour les lecteurs les moins versés dans ces matières. Les chapitres intitulés : *Découvertes et découvreurs*, la *Méthode numérique*, le *Microscope et les microscopistes*, *Mission sociale de la médecine et du médecin*, la *Philosophie et les philosophes devant les médecins*, etc., sont pleins d'aperçus ingénieux. Il expose avec clarté, s'abstient de toute forme pédantesque et sait être populaire dans la meilleure acception du terme. Quand il aborde les superstitions scientifiques, sa critique devient plus vive et mordante, quoiqu'elle n'ait point cette roideur magistrale qui prononce à *priori* sans vouloir prendre la peine d'examiner. Le magnétisme animal, la phrénologie, l'homœopathie, les tables tournantes, et maints autres procédés de ce qu'il appelle la médecine occulte; lui fournissent une série de remarques fort amusantes, dans lesquelles il donne essor à sa verve avec d'autant plus de liberté qu'en général il ne recule point devant l'expérimentation, seul moyen de découvrir les illusions ou les supercheries dont le public est trop souvent la dupe. On trouve enfin de jolis détails dans ses observations sur les mœurs des médecins, et les notices nécrologiques qui terminent le second volume seront lues avec un vif intérêt.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

AVRIL 1957.

LITTÉRATURE.

LES TRAGIQUES, par Théodore-Agrippa D'Aubigné; nouvelle édition, revue et annotée par Lud. Lalanne. Paris, 1857; 1 vol. in-18 : 5 fr.

Ce nouveau volume de la bibliothèque elzévirienne sera certainement bien accueilli, car il reproduit une œuvre très-remarquable qui, grâce à l'extrême rareté de ses anciennes éditions, n'est guère connue que de quelques amateurs privilégiés. C'est un poème écrit sur le champ de bataille, au plus fort de la lutte religieuse, et dans lequel règne une verve satirique de la plus grande énergie. Il ne faut pas sans doute y chercher la perfection littéraire: le plan est défectueux, les vers sont parfois barbares ou grossiers, mais l'inspiration du poète éclate en maints endroits par des traits vigoureux, par de nobles sentiments, par des pensées hardies exprimées avec bonheur, qui décèlent un talent plein de sève et d'originalité. Agrippa d'Aubigné a divisé ses *Tragiques* en sept livres, dont le but principal est de donner cours à l'indignation du soldat huguenot contre la détestable tyrannie sous le joug de laquelle gémissaient ses coreligionnaires. « Du milieu des extrémités de la France et même de plus loin, dit-il dans sa préface, notamment d'un vieil pasteur d'Angrogne, plusieurs écrits secondaient les remontrances de vive voix par lesquelles les serviteurs de Dieu lui reprochaient le talent caché, et quelqu'un en ces termes: « Nous sommes ennuyés de livres qui enseignent, donnez-nous-en pour émouvoir, en un siècle où tout zèle chrétien est péri, où la différence du vrai et du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang dont elles sont tachées sous les présents et leurs inhumanités sous la libéralité. » Pour répondre à cet appel, d'Aubigné publia son poème; quoique, ajoute-t-il, « je gagnerai une place au rôle des fous, et, de plus, le nom de turbulent, de républicain; on confondra ce que je dis des tyrans pour être dit des rois, et l'amour loyal et

la fidélité que j'ai montrées par mon épée à mon grand roi jusque à la fin, les distinctions que j'apporte partout seront examinées par ceux que j'offense, surtout par l'inique Justice, pour me faire déclarer criminel de lèse-majesté. » En effet, il y avait bien de quoi. D'Aubigné n'épargne ni les princes, ni les rois, et manie l'arme de la satire avec une incroyable audace. Dans son premier livre, intitulé *Misères*, il retrace les calamités et les guerres civiles qui ont désolé la France, durant la dernière moitié du seizième siècle, et qu'il attribue soit aux vices des rois et des grands, contre lesquels est dirigé son second livre, *les Princes* ; soit à la corruption des gens de justice, qui forme le sujet du troisième livre, *la Chambre dorée*. Dans le quatrième, *les Feux*, il peint les persécutions exercées contre les réformés, dont les combats et les victoires sont chantées dans le cinquième, *les Fers*. Le sixième, *Vengeances*, offre le tableau des châti-
~~ments~~ ^{ments} dont Dieu a frappé sur cette terre les impies et les persécuteurs, en attendant l'expiation suprême à laquelle le poète nous fait assister dans son septième livre, *Jugement*, qui décrit la fin du monde et le jugement dernier.

Cette courte analyse, que nous empruntons à la notice de M. Lalanne, résume fort bien la donnée du poème, dans lequel, à défaut d'une action suivie, les épisodes abondent et présentent une image fidèle de cette terrible époque, où, s'écrie le poète :

Les bélistres armez ont le gouvernement
 Le sac de nos cités ; comme anciennement
 Une croix bourguignonne espouvançoit nos pères,
 Le blanc les fait trembler ; les pitoiables mères
 Pressent à l'estomac leurs enfans esperdus,
 Quand les tambours françois sont de loin entendus.
 Les places de repos sont places étrangères,
 Les villes du milieu sont les villes frontières ;
 Le village se garde, et nos propres maisons
 Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.

La France, déchirée par les factions, voit ses enfans se livrer sur son sein même des combats acharnés. Chez ceux qui devraient avoir le plus à cœur son bien et sa renommée, elle ne trouve que félonie.

Les rois, qui sont du peuple et les rois et les pères,
 Du troupeau domestiq sont les loups sanguinaires ;
 Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,
 La crainte des vivans

C'est chez les villageois qu'il faut aller chercher la vertu, et pour eux elle est une cause de persécution, en sorte que la terre qui les aime,

La terre semble donc, pleurante de souci,
 Consoler les petits en leur disant ainsi :
 « Enfants de ma douleur, du haut ciel l'ire esmeuë
 « Pour me vouloir tuer, premièrement vous tuë ;
 « Vous languissez, et lors le plus doux de mon bien
 « Va saoulant de plaisir ceux qui ne valent rien.
 « Or, attendant le temps que le ciel se retire,
 « Ou que le Dieu du ciel destourne ailleurs son ire
 « Pour vous faire goûter de ces douceurs après,
 « Cachez-vous sous ma robbe en mes noires forests. »

En effet, il n'y a plus de sécurité que dans les solitudes sauvages ; partout ailleurs règnent l'injustice et la tyrannie.

Jadis nos rois anciens, vrais pères et vrais rois,
 Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
 Le tour de leur pays en diverses contrées,
 Faisaient par les citez de superbes entrées.
 Chacun s'esjouissoit, on savoit bien pourquoi ;
 Les enfants de quatre ans criaient : Vive le roi !

.....
 Nos tyrans aujourd'hui entrent d'une autre sorte,
 La ville qui les void a visage de morte :
 Quand son prince la foule, il la void de tels yeux
 Que Neron voioit Romm' en l'esclat de ses feux.
 Quand le tyran s'esgaie en la ville où il entre,
 La ville est un corps mort, il passe sur son ventre.

Aussi n'entend-on sur leur passage ni des bénédictions ni des actions de grâces ; les cœurs ulcérés respirent la vengeance et n'adressent plus à Dieu qu'une seule prière :

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
 Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
 De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
 Point de mains pour donner, mais bien pour nous oster,
 Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères ;
 Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières ;
 Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons ;
 Ta main sèche stérile aux bienfaits et aux dons.
 Soient tes yeux clair-voyans à leurs péchés extrêmes ;

Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphèmes,
 Ton sein déboutonné pour s'enfler de courroux
 Et ta main diligente à redoubler tes coups.
 Les voustes célestes
 N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?
 Ne partiront jamais du trône où tu te sieds,
 Et la mort et l'enfer qui dorment à tes pieds ?

La verve du poète se soutient avec la même énergie dans le second livre, où sont dévoilées toutes les turpitudes de la cour de Henri III. Il flagelle impitoyablement roi, princes, courtisans, ministres, flatteurs, ne ménage pas davantage les femmes, et pousse la satire jusqu'au dernier degré de violence. Mais le tableau d'une semblable époque ne saurait être exagéré. La corruption avait atteint son apogée. On voyait les plus hauts emplois distribués à de vils complaisants ; le vice et la débauche étaient des titres aux faveurs du monarque. D'Aubigné représente un jeune homme qui, visitant la cour pour la première fois, accoste un vieillard et lui demande les noms des éminents personnages autour desquels s'empresse la foule. Ce courtisan grison, fort étonné que quelqu'un puisse ne pas connaître les mignons du roi,

Raconte leurs grandeurs, comment la France entière,
 Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.
 A l'enfant qui disoit : « Sont-ils grands terriens
 Que leur nom est sans nom par les historiens ? »
 Il respond : « Rien du tout ; ils sont mignons de prince.
 — Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?
 Ont-ils par leurs conseils relevé un mal-heur ?
 Délivré leur pays par extrême valeur ?
 Ont-ils sauvé le roi, commandé quelque armée,
 Et par elle gagné quelque heureuse journée ? »
 A tout fut répondu : « Mon jeune homme, je croy
 Que vous estes bien neuf ; ce sont mignons du roy. »

Dans un tel repaire, il est dangereux de séjourner. On échappe difficilement à la contagion, et mieux vaut s'en tenir aussi loin que possible. Ceux mêmes qui se font gloire d'y demeurer purs, sont obligés de transiger plus ou moins avec leurs principes, car, sans cela, comment pourraient-ils soutenir la vue de si monstrueuses iniquités. L'habitude émousse leur sens moral et l'exemple risque de les pervertir peu à peu. Aussi le poète leur crie :

Fuyez, Lots, de Sodome et Gomorre bruslantes ;
 N'ensevelissez pas vos ames innocentes
 Avec ces reprouvez : car combien que vos yeux
 Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
 Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste
 Contre le ciel esmu, armé de la tempeste,
 Pource que des tyrans le support vous tirez,
 Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorez,
 Lorsqu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,
 Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
 Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mespris,
 Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
 De sa verge de fer brisant, espouvantable,
 Ces petits dieux enflés en la terre habitable,
 Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat
 D'un foudre exterminant vient renverser à plat
 Les chesnes resistans et les cédres superbes,
 Vous verrez là dessous les plus petites herbes,
 La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
 En son nid l'escurieu, en son aire l'oiseau,
 Sous ce daix qui changeait les gresles en rosée,
 La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
 La ruche de l'abeille et la loge au berger,
 Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

Cette première partie du poëme est la meilleure. Dans les cinq autres chants on trouve moins de passages à citer, quoique le talent de l'auteur jette encore çà et là de brillants éclairs. C'est un génie fort inégal sans doute, qui s'abandonne à sa fougue et ne suit aucune règle. Son langage est souvent incorrect, grossier, brutal ; mais il a bien l'inspiration du poëte, et s'élève parfois à des beautés de premier ordre. Les *Tragiques* méritent, comme le dit M. Lalanne, d'être appelés l'*Épopée du calvinisme*. On lui saura gré de leur avoir rendu, dans la littérature, la place à laquelle le cachet profondément original dont elles portent l'empreinte leur donne un droit incontestable.

THÉÂTRE ET SOUVENIRS, par E.-U. Bouzique. Paris, Chamerot, 1857 ;
 1 vol. in-12.

Ce volume renferme deux tragédies qui n'ont pas été représentées. L'auteur les écrivait à l'époque où s'engagea la lutte entre l'ancienne et

la nouvelle école. Disciple de la première, il ne voulut sans doute pas affronter la chance d'un échec que les passions alors surexcitées rendaient presque inévitable. D'ailleurs ses pièces offrent une tendance soit politique, soit surtout religieuse, à laquelle on eût difficilement permis de se manifester sur le théâtre. Dans l'une, intitulée *Servius Tullius*, M. Bouzique se montre fidèle observateur des traditions classiques. C'est un passage de Tite-Live qui lui fournit le sujet. Il se borne à mettre en scènes le récit de l'historien sans y rien changer. L'imagination ne joue pas un grand rôle dans son œuvre, le développement des caractères semble être le seul mérite auquel il aspire. Tarquin, poussé par l'ambition de sa femme Tullie, entreprend de détrôner Servius Tullius. Il profite pour cela du mécontentement de la noblesse qui ne supporte qu'avec peine la popularité du vieux roi. Servius, en effet, ne cherchait pas son appui dans l'aristocratie, M. Bouzique lui attribue même des vues fort démocratiques.

Je veux m'ouvrir à toi, comme je l'ai promis,
 Tarquin, lis en mon cœur, apprends pourquoi jadis
 Les dieux ont sur mon front déposé la couronne.
 Je suis né dans les fers, le sort m'offrit un trône,
 J'y montai : les Romains, dociles à ma voix,
 Ont pendant quarante ans exécuté mes lois.
 Aujourd'hui sous le temps ma vieillesse succombe ;
 J'ai vécu, mais je puis, en entr'ouvrant la tombe,
 Me dire : « J'ai voulu le bonheur des humains ;
 Mes jours n'ont point passé stériles pour les Romains ;
 Leurs fils reconnaissants béniront ma mémoire. »
 Mais j'aurais trop peu fait pour Rome et pour la gloire,
 Si, du peuple à mes jours mesurant l'avenir,
 Et complice des maux qui viendraient l'assailir,
 Mon trépas le laissait sans force et sans défense
 Contre les ennemis de son indépendance.
 Rendre tous les Romains égaux devant les lois ;
 Préparer leur grandeur en assurant leurs droits,
 Loin de ces murs sacrés bannir la servitude,
 Tel fut l'objet constant de ma sollicitude.
 Dans ce but généreux, j'ai longtemps médité
 Pour accorder les rois avec la liberté.
 Tous mes calculs sont vains, et plus je l'envisage,
 Plus je vois dans les cours se traîner l'esclavage.
 L'intérêt de l'Etat a commandé mon choix :

La crainte des tyrans doit proscrire les rois.
 De Rome pour toujours leur nom va disparaître ;
 Et ses remparts verront, sous la loi pour seul maître,
 D'âge en âge grandir de fiers républicains.

Ces vers sont assez remarquables, mais les idées qu'ils expriment nous paraissent un peu trop républicaines pour sortir de la bouche d'un roi. En admettant même que telles furent les intentions de Tullius, ce n'est pas à Tarquin qu'il les aurait confiées, à moins qu'il ne voulût se faire le complice des trames ourdies contre sa propre personne. Que la royauté, menacée par la noblesse, cherche un appui dans le peuple, cela se comprend, mais elle n'abandonne pas ainsi le pouvoir au moment où ses ennemis conspirent pour s'en emparer. Se montrer prêt à déposer la couronne était le moyen d'assurer le triomphe de Tarquin, qui n'hésite plus et se fait proclamer roi par le sénat. Le tort de l'auteur est d'avoir vu dans Tullius un héros démocrate selon les idées modernes, une espèce de Washington se dévouant pour le bien public sans aucun égard à ses intérêts personnels. On ne retrouve pas non plus toujours le cachet romain dans les sentiments qu'il attribue à ses autres personnages. Ce sont les défauts du genre classique, la vérité des détails est sacrifiée à l'harmonie de l'ensemble ; l'action doit être avant tout majestueuse, digne et conforme aux règles. Du reste, cette tragédie ne manque pas d'un certain mérite, le style en est noble et pur, l'action bien conduite quoique trop froide pour qu'elle pût subir l'épreuve de la scène. Les mêmes remarques s'appliquent davantage encore aux *Dragonnades*. Ici l'absence de ce qu'on appelle couleur locale se fait sentir plus vivement, parce que l'époque du drame est assez rapprochée de nous pour qu'on en connaisse bien les traits caractéristiques. Le pompeux alexandrin ne rend d'une manière convenable ni le langage des martyrs protestants, ni l'ardeur fanatique de leurs bourreaux. Jetée dans le moule classique, cette lutte si féconde en péripéties émouvantes perd toute vie et tout intérêt. On se souvient de l'*Honnête criminel* ; eh bien les *Dragonnades* lui ressemblent beaucoup, quoique des incidents plus nombreux donnent à l'action un mouvement qui manque tout à fait au larmoyant mélodrame de Falbaire de Quingey.

M. Bouzique réussit mieux dans les poésies diverses qui terminent son volume. On peut dire qu'il est de l'école de Béranger. Son talent suit les traces de cet habile maître, de loin sans doute, mais souvent avec assez de bonheur. Nous citerons comme exemple la pièce intitulée *Le vieux chemin* :

Tout le pays de routes se sillonne,
 Au nord, au sud, par le haut, par le bas.
 Vieux grand chemin, la foule t'abandonne
 Lorsqu'à la ville elle porte ses pas.
 Sur l'autre voie, où la vitesse appelle,
 Qu'on roule donc du matin jusqu'au soir ;
 Moi, quand je puis, je te reste fidèle ;
 O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Seul, autrefois, tu conduisais nos pères ;
 D'un bout à l'autre ils te savaient par cœur.
 Tes mauvais pas, tes profondes ornières
 Aiguillonnaient et ne faisaient pas peur.
 Là s'embourbait la lourde cariole !
 Deux bons chevaux peinaient à l'émouvoir ;
 On criait fort, on poussait de l'épaule :
 O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Et lorsqu'en nuit, au sein de la famille,
 On arrivait, bien las et bien crotté,
 Au coin de lâtre, à la femme, à la fille,
 De point en point le cas était conté.
 On exaltait l'adresse et le courage ;
 En longs récits on se faisait valoir :
 Comme on enflait les dangers du voyage !
 O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Qui me rendra les beaux faits historiques
 Qu'on redisait aux passagers nouveaux,
 Et le parfum des légendes antiques
 Qui s'exhalait et par monts et par vaux ?
 Des humbles croix on notait l'origine ;
 On saluait les esprits du manoir ;
 On frissonnait au bas de la colline :
 O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Pour une route où la poussière aride
 Et le sol nu vous fatiguent les yeux,
 Ils ont quitté tes sources d'eau limpide,
 Tes verts gazons, tes prés délicieux,
 Et tes buissons bordés de violettes,
 Et ta cascade où l'on allait s'asseoir,
 Et tes taillis où pendait la noisette :
 O vieux chemin que j'aime à te revoir :

Quand du retour, aux bannis du collège,
 Septembre enfin redonnait le signal,
 Quel charme, à pied, devantant le cortège,
 De s'élançer vers le pays natal !
 D'un pas rapide on brûlait la distance ;
 Tout souriait, chemin, passant, espoir,
 Oui, c'est pour moi, c'est un ami d'enfance :
 O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

REVUE des principaux écrivains littéraires de la Suisse française, par
 A. Daguët. Fribourg, 1857, in-8.

La Suisse française a fourni, vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, un nombre assez considérable d'écrivains plus ou moins distingués. Neuchâtel, Lausanne et Genève, trois petites villes, dont la plus importante ne comptait guère que 25,000 âmes, devinrent des centres littéraires, dont la renommée s'est maintenue jusqu'à nos jours. Les circonstances qui avaient favorisé cet essor n'existent plus. Des révolutions successives ont transformé les institutions et lui, sans aucun doute, à la culture des lettres qui, d'ailleurs, se ressent là comme autre part de la prédominance des intérêts matériels. Cependant, grâce aux semences fécondes que le sol renfermait dans son sein, le mouvement n'a point cessé. Depuis quelques années, même, il semble prendre une activité nouvelle, et si la littérature suisse ne présente pas aujourd'hui, comme jadis, des talents de premier ordre, elle peut du moins prétendre encore à tenir son rang avec honneur dans l'histoire de notre époque. Ses œuvres se sont beaucoup multipliées, et portent un cachet plus national. On peut dire que la Suisse française possède maintenant une école littéraire, autour de laquelle se groupent de nombreux disciples dont les tendances très-diverses n'excluent point une communauté de principes et de sentiments bien caractérisée. M. Daguët les passe en revue d'une manière fort intéressante, en les rangeant sous quatre chefs principaux : 1° sciences philosophiques, droit, éducation, théologie ; 2° histoire ; 3° poésie, romans, critique ; 4° philologie et linguistique. C'est une esquisse rapide, mais faite avec soin, et d'un bout à l'autre empreinte de la plus grande bienveillance. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas donné plus d'étendue à son travail. Mais nous espérons qu'il le complétera dans une nouvelle édition, et profitera des excellents

matériaux qu'il a rassemblés, afin de retracer un tableau historique du mouvement intellectuel de la Suisse française. M. Daguët nous semble très-bien qualifié pour remplir dignement cette tâche. Il joint à des connaissances solides, un esprit libéral, du goût, de l'indépendance et beaucoup d'impartialité.

TRADUCTION NOUVELLE DE L'ECCLÉSIASTE, d'après l'hébreu, par A. Janin.
Genève, J. Cherbuliez, 1857; in-18 : 50 c.

Cet essai de traduction nouvelle nous paraît assez remarquable. Le style en est ferme, sobre et d'une élégante concision. M. Janin a su très-heureusement concilier le respect du cachet original, avec les exigences de la langue française. Nous ne sommes pas à même d'apprécier jusqu'à quel point il est resté fidèle au texte hébreu, mais, comme travail littéraire, sa traduction nous semble avoir une supériorité bien décidée. On y trouve le ton simple et grave qui convient aux leçons de l'éternelle sagesse. Les pensées de l'Ecclésiaste, rendues avec énergie et noblesse, produisent une impression beaucoup plus profonde, et leur éloquence est beaucoup mieux sentie. Nos lecteurs en pourront juger d'après la citation suivante : « Réjouis-toi, jeune homme, en ta jeunesse, et contente-toi dans ces jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon les regards de tes yeux, mais sache que Dieu t'appellera en jugement sur toutes ces choses. — Eloigne l'irritation de ton cœur et bannis loin de toi les soucis rongeurs, car l'enfance et l'adolescence passent comme une vapeur. — Souviens-toi de ton Créateur dès le jour de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et que s'approchent les années auxquelles tu dises : Je n'y prends plus de plaisir ; — avant que le soleil et la lumière, la lune et les étoiles s'obscurcissent, et que les nuages reviennent après la pluie ; — avant qu'arrive le temps où les gardiens de la maison tremblent, où les hommes forts fléchissent, où celles qui étaient occupées à moudre se relâchent parce que leur nombre a diminué, où celles qui regardaient par les fenêtres n'ont plus d'éclat, — où les deux battants de la porte sont fermés sur la rue ; où il y a abaissement du bruit de la meule, où l'on se lève au chant du passereau, où les filles de l'harmonie sont muettes, — où l'on s'effraie de ce qui est élevé, où l'on marche en tremblant, où l'amandier a cessé de plaire, où la sauterelle est indigeste, où les capres n'excitent plus l'appétit, parce que l'homme s'en va à sa demeure éternelle, et que les pleureurs font déjà le tour des rues ; —

avant le temps où la corde d'argent devient lâche, où le vaisseau d'or se rompt, où la cruche se casse sur la fontaine, et où la roue se brise au puits ; — avant enfin que la poudre retourne à la poudre d'où elle a été tirée, mais que l'esprit retourne à Dieu qui l'avait donné. »

CHOIX D'ÉTUDES sur la littérature contemporaine, par M. Villemain. Paris, Didier et C^{ie}, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr.

M. Villemain a réuni dans ce volume ses rapports annuels sur les concours de l'Académie française, de 1846 à 1856, et sept articles de critique littéraire sur des œuvres contemporaines, savoir : la traduction du *Paradis perdu* et l'essai sur la littérature anglaise par Chateaubriand ; l'Histoire de la littérature française sous la Restauration, par M. Nette-ment ; l'Histoire de Théodoric le Grand, roi d'Italie, par M. Du Roure ; Florence et ses vicissitudes, par M. Delecluze ; les écrits de lord Broug-ham ; l'Angleterre au dix-huitième siècle, par M. de Rémusat ; l'Eglise et l'Empire romain au quatrième siècle, par M. Albert de Broglie. Tous ces fragments avaient déjà paru dans différents recueils, mais on ne se plaindra pas de les voir reproduire ainsi, car ils sont du nombre de ceux qu'on aime à lire plus d'une fois. D'ailleurs M. Villemain leur donne un nouvel attrait par la pensée qui les rassemble en faisceau, et concentre leurs rayons épars pour en former une vive lumière dont l'éclat soit plus intense et l'influence plus féconde. Son but est de chercher à ramener l'attention publique vers les études littéraires, et de combattre sur ce point la tendance fâcheuse de notre époque. Cette tendance est en effet assez menaçante ; elle le devient surtout à mesure que le mouvement industriel prend une plus grande extension. Les études classiques sont regardées comme un luxe inutile. On nie leur importance, on méconnaît leurs services. Tout ce qui n'offre pas des applications directes, promptes, et dont les avantages soient évidents, semble à peine digne d'occuper les loisirs de l'esprit. La poésie, l'érudition, la littérature se trouvent aujourd'hui dans ce cas, et leur action sur l'essor des intelligences ne saurait être facilement comprise par le plus grand nombre. Les adversaires des études classiques refusent d'admettre la nécessité de cette gymnastique intellectuelle. Ils prétendent y substituer l'enseignement scientifique dont les résultats ont, à leurs yeux, une tout autre portée. L'instruction qu'ils préconisent est celle qui peut fournir le plus vite un certain nombre de

données pratiques. Peu leur importe de réduire l'homme au rôle d'un simple rouage dans la machine sociale, pourvu que celle-ci fonctionne avec précision, et que la somme de ses produits aille toujours croissant. Ils dédaignent les lettres, oubliant que, sans l'éducation littéraire, la science ne serait jamais sortie d'un petit cercle d'adeptes, et n'aurait point porté les fruits qui sont l'objet de leur enthousiasme. Cette étrange aberration a fait de tels progrès, que les études en souffrent d'une manière évidente. Sous le prétexte d'allier les lettres et les sciences plus intimement, le programme des études est compliqué outre mesure. « On enseigne mal, à la fois, des choses disparates ; on intervertit l'ordre naturel des esprits et la vocation des âges, en chargeant de mathématiques les années de l'enfance propres à l'étude des langues, et en exerçant l'attention technique, avant l'intelligence morale. C'est là une contradiction, que le choix arbitraire déferé à l'enfant ne saurait corriger, et qui suffit à fausser tout un plan d'études. »

C'est contre un tel abus que M. Villemain s'élève avec raison. Sa sollicitude pour les lettres nous paraît inspirée par une appréciation très-juste des véritables besoins de la société. « Quelle que soit, dit-il, l'ardeur de notre époque pour le progrès matériel de la richesse, et quel que soit même le degré d'imagination qui se mêle, de nos jours, à cet intérêt positif, tout le monde convient que l'existence d'un peuple se compose encore d'autre chose ; on y comprend aussi les hautes vérités sociales, le perfectionnement des lois, la tendance élevée des lettres, l'admiration du beau dans les arts, la science enfin, et toutes les sciences, non pas dans quelques applications vulgairement pratiques, mais dans la grandeur des méthodes et des résultats. »

On ne saurait mieux caractériser les bienfaits de la culture littéraire, et M. Villemain, joignant l'exemple au précepte, nous offre, surtout dans ses rapports académiques, une admirable richesse d'aperçus. La littérature peut, à bon droit, être fière de cette haute intelligence ouverte à toutes les idées, et dont le jugement, non moins éclairé que ferme, s'exerce avec le même succès dans les branches les plus diverses du savoir humain. Là, même, où manque peut-être la profondeur, on trouve toujours des réflexions ingénieuses, des traits spirituels, des pensées fécondes qui sont éminemment propres à réveiller chez les lecteurs le goût de l'étude en la leur présentant sous la forme la plus attrayante. Le style de M. Villemain a de brillantes qualités, dès longtemps reconnues et dignement appréciées, mais ce qui nous plaît davantage encore, c'est l'aimable bien-

veillance qui l'anime jusque dans les sévérités de la critique, sans que pour cela le censeur faiblisse, ou transige avec les principes du beau et du vrai. Ainsi, dans son étude sur Chateaubriand, il sait conserver le ton respectueux auquel a droit un nom pareil, tout en signalant, avec non moins de délicatesse que de tact, les écarts, les fautes de goût, les lacunes regrettables qu'on rencontre soit dans sa traduction de Milton, soit dans son essai sur la littérature anglaise. L'article sur le livre de M. Nettement est un modèle de polémique parfaitement convenable, quoique les sentiments et les opinions du critique soient en général diamétralement opposés à ceux de l'écrivain qu'il analyse. Mais le morceau capital de cet intéressant recueil est celui consacré à lord Brougham. Dans l'appréciation d'un talent si multiple, dont les travaux ont exploré avec un égal succès le domaine de la science et celui des lettres, M. Villemain déploie toutes les ressources de son esprit. Il le juge comme publiciste, comme historien, comme littérateur, avec une impartialité noble et courtoise, et rend la plus entière justice aux qualités éminentes du grand orateur anglais.

Les autres articles que renferme ce volume, quoique moins remarquables, répondent cependant assez bien au but de l'auteur, qui voulait « rassembler surtout des essais d'analyse critique, des études de goût et d'art, pour ceux qui s'y plaisent encore, et que l'amour des lettres rend indulgents à tout travail indépendant inspiré par elles. »

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, depuis sa fondation jusqu'en 1830,
par Paul Mesnard. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

Malgré les critiques et les sarcasmes lancés contre l'Académie par ceux qui n'en sont pas, cette institution tient une place importante dans l'histoire des lettres. Tout en la dénigrant, on accepte plus ou moins son autorité, parce que le besoin s'en fait sentir. Les services qu'elle a rendus à la littérature ne peuvent être niés. Elle était un frein nécessaire pour arrêter le développement fâcheux des tendances anarchiques dans la langue et peut-être aussi dans les idées. Si quelquefois son joug paraît lourd, l'esprit français se venge par un bon mot, mais il ne saurait sans péril être affranchi de cette espèce de tutelle qui, d'ailleurs, s'exerce d'une manière peu redoutable. En définitive, c'est un tribunal du goût, dont les arrêts n'obligent personne et n'entraînent aucune conséquence

pénale. Quand l'Académie prononce, il faut encore que le public confirme, autrement la sentence est comme non avenue. Aujourd'hui surtout la plus grande liberté règne à cet égard ; les jugements académiques ne sont que des préavis d'experts que chacun peut admettre ou rejeter selon sa fantaisie. Jadis ils avaient, soit à la cour, soit dans les salons, un appui qui rendait plus difficile de s'y soustraire. Cependant, dès l'origine, l'Académie usa de ce pouvoir avec modération. Il est juste de reconnaître qu'en général elle sut se tenir en garde contre les entraînements de l'esprit de corps. Fidèle à la mission que Richelieu lui avait confiée de régler la langue et de la rendre plus éloquente, on ne peut lui reprocher de s'être souvent écartée de ce rôle. C'est d'autant plus remarquable qu'en France les prétentions politiques sont très-promptes à se manifester chez les hommes qui se trouvent réunis pour quelque objet que ce soit. Aussi le parlement s'opposa-t-il d'abord à la création de cette compagnie dans laquelle il redoutait une magistrature rivale. Pour vaincre sa résistance, il fallut recourir aux lettres de cachet. Richelieu ne recula pas devant ce moyen. Mais une protection si marquée n'enorgueillit point l'Académie, qui parut au contraire vouloir se renfermer strictement dans le domaine des lettres. Elle se mit à l'œuvre avec beaucoup de zèle et même avec plus d'indépendance qu'on ne devait en attendre de ses membres vis-à-vis de la volonté puissante du fondateur. Le dessein du cardinal était-il de fonder une institution forte et glorieuse, ou bien simplement de se donner à lui-même plus d'éclat en s'entourant des illustrations littéraires de l'époque ? M. Mesnard hésite entre ces deux explications qui, du reste, ne se contredisent pas absolument. Il est probable en effet que Richelieu ne prévint point toute la portée de sa création, mais il voulut pourtant la rendre vivace, en lui donnant la faculté de se recruter elle-même, et de choisir son secrétaire perpétuel. Le directeur et le chancelier furent désignés par le sort. C'est grâce à cette existence assez indépendante que l'Académie a pu se maintenir jusqu'à nos jours, tandis que l'édifice monarchique dont elle semblait faire partie s'est écroulé. Sa sauvegarde fut de pouvoir se renfermer dans des fonctions bien déterminées et tout à fait étrangères à la politique. A peine venait-elle d'être constituée, que déjà ses premiers membres essayèrent de résister à Richelieu, qui leur demandait la condamnation du Cid de Corneille. Pour les faire céder, il fallut obtenir le consentement de l'auteur, et la modération de leur critique ne satisfit guère le cardinal. Les tentatives dirigées contre la liberté de leurs élections eurent souvent un résultat semblable. L'esprit de corps s'y ma-

nifesta presque toujours par une opposition plus ou moins prononcée. M. Mesnard en cite de nombreux exemples ; il montre l'Académie obligée quelquefois d'obéir aux ordres du maître, mais reprenant bientôt son initiative, et n'écoutant que l'intérêt des lettres, malgré les intrigues ou les menaces de ses ennemis. Sous Louis XIV même, les académiciens sauvèrent la dignité de leur compagnie par une conduite à la fois prudente et courageuse. « L'Académie vous a choisi, dit Racine en recevant l'abbé Colbert, oui, Monsieur, elle vous a choisi ; car, nous voulons bien qu'on le sache, ce ne sont pas les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie. » Ce langage contrastait sans doute avec les flatteries adressées au roi et le servile empressement qu'on apportait à l'exécution de ses volontés. Mais quand la liberté de l'Académie avait ainsi reçu quelque atteinte, un de ses membres se chargeait d'amortir le coup, comme fit, par exemple, l'abbé Caumartin, à la réception de M. de Clermont-Tonnerre, en écrasant le récipiendaire sous ses impitoyables sarcasmes. Pendant le dix-huitième siècle, l'esprit d'indépendance parut s'affaiblir à mesure que diminuaient ses dangers. En 1718, déjà, l'exclusion de l'abbé de Saint-Pierre, pour s'être permis d'attaquer la mémoire de Louis XIV, mit en évidence les progrès de la courtoisnerie. L'invasion philosophique n'eut pas une influence beaucoup meilleure. Elle divisa l'Académie en deux camps ennemis, et fit éclater de fâcheuses querelles peu propres à la relever dans l'estime publique. Aussi ne trouva-t-elle guère de défenseurs lorsque la révolution vint l'entraîner dans la ruine commune de l'ancien régime. Cependant, c'était moins la faute de l'institution elle-même que de ses membres, car elle fut l'une des premières que l'on s'empêcha de relever aussitôt après la chute de la Terreur. L'Institut national lui redonna vie, quoique sous une forme différente, qui n'était plus aussi favorable à son essor, et qui doit lui servir d'excuse pour le rôle qu'elle joua durant le régime impérial. Restaurée, en 1816, avec ses anciens statuts, elle s'est dès lors librement développée, montrant en toute occasion un soin jaloux de son indépendance, ainsi que de la gloire et de la dignité des lettres. Jamais, à nulle autre époque, elle ne réalisa si bien l'idéal d'un corps d'élite composé des principales illustrations littéraires du pays. « C'est par l'Académie française que les lettres ont commencé à prendre place dans notre état social et, dès les temps même du privilège, se sont trouvées portées au niveau de toutes les supériorités que la France reconnaissait. C'est l'Académie qui les a mises en contact direct et immédiat avec la vie publique, et qui les a retranchées dans une position, menacée

quelquefois, mais assez forte en définitive, et assez respectée, où elles peuvent défendre leurs droits, leur indépendance, leur dignité. »

On voit que M. Mesnard loue hautement les services rendus par l'Académie française. Nous l'approuvons d'autant plus qu'il le fait avec beaucoup de tact et d'esprit. Mais peut-être le trouvera-t-on trop indulgent pour les faiblesses, trop facile à pardonner les fautes commises. Il aurait pu, sans inconvénient, critiquer davantage le personnel de la compagnie, qui n'a pas été toujours à la hauteur de sa mission. Son travail n'en eût été que plus piquant, et d'ailleurs c'était un excellent moyen de mettre en évidence le progrès très-remarquable qui s'est accompli à cet égard dans la composition du corps académique.

L'OURS ET L'ANGE, légende suisse, tirée du portefeuille de Valentin, par J. Porchat. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

L'ours et l'ange sont deux enseignes d'auberges rivales dans un village du canton de Vaud. Les propriétaires de ces établissements se disputent les voyageurs ; l'un y met beaucoup d'acharnement, tandis que l'autre voudrait lutter sans porter préjudice à son voisin. L'ours rêve la ruine complète de l'ange, et peu s'en faut qu'il n'y réussisse. L'aubergiste honnête et pacifique se voit bien près d'être réduit à fermer sa maison. Heureusement il trouve un ami dont les conseils suppléent à l'énergie qui lui manque ; puis il possède une fille, et son antagoniste un fils, et ces deux enfants, loin de partager la jalousie de leurs pères, s'aiment tendrement. L'amour se charge donc de rétablir le bon accord entre l'ours et l'ange. Après des péripéties diverses, il triomphe de tous les obstacles, et la paix se conclut par un mariage. Telle est la donnée de cette nouvelle, qui ne mérite assurément guère le nom de légende, et n'offre qu'un très-médiocre intérêt. Pour captiver le lecteur avec un sujet si vulgaire, il faudrait de jolis détails, des sentiments nobles et vrais, des caractères bien esquissés. Mais M. Porchat paraît avoir compté sur l'unique attrait que peut offrir la concurrence des deux auberges. Il ne nous fait pas grâce du moindre incident de cette lutte, et sa peinture porte le cachet du réalisme le plus prosaïque, sauf pourtant l'intrigue amoureuse, qui pêche plutôt par invraisemblance. Nous ne reconnaissons pas là le charmant écrivain de *Trois mois sous la neige* et des *Colons du rivage*, ni le spirituel auteur des *Glanures d'Esopo*. Evidemment il s'est fourvoyé, mais

son imagination lui fournira bientôt le moyen de prendre une revanche, pourvu qu'il reste simple et vrai, sans tomber dans le genre trivial, si contraire aux tendances de son esprit, dont les qualités distinctives sont précisément la grâce et la finesse.

VOYAGES ET HISTOIRE.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE NIMES, depuis son origine en 1533, jusqu'à la loi organique du 18 Germinal, an X, par A. Borrel, pasteur, 2^e édition. Toulouse, 1856 ; 1 vol. in-12.

Pendant que MM. Haag poursuivent avec autant d'abnégation que de savoir leur œuvre encyclopédique, on aime à voir se multiplier les ouvrages consacrés à la monographie des Eglises réformées. Ce sont là autant de fragments précieux pour l'histoire du protestantisme français, dont M. de Félice nous a donné l'élégant résumé ; ce sont autant de sources nouvelles que la science et la piété interrogent avec un égal profit. A ce double titre, l'*Histoire de l'Eglise réformée de Nîmes* nous paraît digne d'une attention particulière, et ne se recommande pas moins à nos yeux par l'importance du sujet que par l'exactitude de son historien. Pasteur de l'Eglise dont il retrace les destinées, M. Borrel a su trouver au milieu des labeurs d'un ministère fidèlement exercé durant plus d'un quart de siècle, les loisirs nécessaires pour réunir les matériaux d'un ouvrage concis, sans aridité, instructif en même temps que populaire. Les registres du consistoire de Nîmes et les collections épistolaires de Genève lui ont fourni de précieuses pages, qui ont agrandi son travail. Aussi, n'est-on pas étonné d'apprendre que la seconde édition qu'il nous offre aujourd'hui n'est pas la reproduction de la première, mais une nouvelle étude refaite sur des documents puisés aux meilleures sources. C'est là un bon ensemble, qui mérite de trouver des imitateurs en nos temps d'œuvres improvisées et d'études superficielles. Le récit de M. le pasteur Borrel, semé de faits intéressants, et d'une lecture attachante par sa simplicité, nous paraît répondre au but que se propose la société des livres religieux de Toulouse, qui a bien mérité du public, en lui offrant un bon livre de plus. L'Eglise de Nîmes a contracté une nouvelle dette de reconnaissance envers celui de ses ministres qui, par un rare privilège, est aussi devenu son historien.

LE PRINCE DE LIGNE, ou un écrivain grand seigneur à la fin du dix-huitième siècle, par N. Peetermans. Liège, F. Renard, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

On a déjà beaucoup parlé du prince de Ligne; sa renommée littéraire repose, en quelque sorte, moins sur ses écrits, qui ne sont plus guère lus, que sur les appréciations nombreuses dont ils ont été l'objet. L'esprit, quand il s'allie aux avantages d'une position élevée, jette un plus vif éclat; ses saillies frappent davantage, et le public est enclin à les accueillir avec une faveur toute particulière. Les bons mots d'un prince ne manquent jamais de prôneurs enthousiastes, qui les transforment volontiers en traits de génie. Charles-Joseph de Ligne devait, à cet égard, être d'autant plus privilégié, que sa brillante carrière l'avait mis en scène dans les principales cours de l'Europe. Mais s'il se distingua comme militaire, s'il possédait toutes les qualités d'un homme du monde instruit et parfaitement aimable, ce ne fut pourtant ni un écrivain supérieur, ni un moraliste profond. Aussi M. Peetermans nous paraît-il avoir bien mieux compris le genre d'intérêt que peut présenter une semblable vie. Sa notice biographique est pleine de charmants détails, qui peignent d'une manière fort piquante le caractère de son héros et l'aspect de la société du dix-huitième siècle. La figure du prince de Ligne a besoin de cet entourage; elle ne saurait sans inconvénient être détachée du milieu dans lequel il a vécu. C'est un produit du dix-huitième siècle; pour en bien juger le mérite, il ne faut pas l'isoler des influences qu'il a subies et de celles qu'il exerçait. Son éducation fut celle de l'époque : on lui donna pour instituteurs des jésuites, à dix-huit ans on lui fit épouser une jeune princesse qu'il n'avait pas même vue, et lorsque, quatre années plus tard, il fut nommé colonel d'un régiment, son père, auquel il avait annoncé cette bonne nouvelle, lui répondit : « Il était déjà assez malheureux pour moi, Monsieur, de vous avoir pour mon fils, sans avoir le malheur encore de vous avoir pour mon colonel ! » Ne trouvant pas de sympathie du côté de sa famille, il s'abandonna d'autant plus aux séductions mondaines. La philosophie, qui devenait fort à la mode, lui donna une certaine hardiesse de pensée, tempérée cependant par sa légèreté naturelle et par ses habitudes aristocratiques. Ses écrits portent bien le cachet du grand seigneur qui daigne jeter sur le papier des aperçus ingénieux, de spirituelles boutades, mais regarde l'étude comme un travail dont sa noblesse le dispense. Quoique bon observateur, il reste toujours superficiel, parce que pour lui le charme d'une

saillie a beaucoup plus de prix que la recherche de la vérité. Ce qui le caractérise surtout, c'est l'esprit de la conversation. La finesse, l'élégance, le tact sont ses qualités principales. A la profondeur des idées qui lui manque, il supplée en général par le tour gracieux et quelquefois assez original de l'expression. En littérature comme en politique, il incline volontiers vers les anciennes traditions, sans pour cela se montrer trop sévère pour les tendances nouvelles. « Je n'aime pas, dit-il en 1812, la mélancolie à la mode, ou le trop d'imagination pour le peu d'esprit qu'on a souvent. C'est faute d'en avoir qu'on se donne l'air de penser, et on est pensif ou lieu d'être penseur. Les Grecs, les Français, les Italiens en ont trop pour être mélancoliques. Cela ne va ni à leur physionomie, ni à leur langue. L'une et l'autre des Anglais sont propres à mieux et à pis que cela : c'est-à-dire, au sombre que respirent leur poésie et leurs ouvrages intéressants. Ovide était triste lorsqu'il écrivait ses *Tristes*, et était plus ou moins mélancolique. Horace, Virgile, Boileau et Voltaire n'auraient jamais pu l'être. Jean-Jacques était sombre comme vingt Anglais à la fois, et c'est pour ne pas savoir prendre un vol si haut qu'on voit tous ces petits poètes mélancoliques et champêtres. Un petit gentilhomme, qui a son petit château et son verger dans un fond entouré de petites montagnes de mauvaise végétation, dit que son site est mélancolique. Un auteur, quitté par sa maîtresse, qui l'a trouvé ennuyeux, fait, dit-il, des vers mélancoliques. » Le prince de Ligne conserva jusqu'à la fin de sa vie cet enjouement qui le fit briller dans les salons de Paris, comme dans ceux de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Il était l'âme de toutes les fêtes, et put encore présider à celles du congrès de 1814. Cette existence un peu futile ne manque pourtant pas d'intérêt, parce qu'elle se rattache aux événements de l'histoire durant une période riche en péripéties remarquables. Dans son récit, M. Peetermans a su profiter habilement de tous les détails qui pouvaient le mieux captiver l'attention du lecteur. Il rend justice aux mérites du prince de Ligne, sans chercher à dissimuler ses travers, et nous paraît se maintenir d'un bout à l'autre dans la sage mesure qui convient au biographe.

TROIS ANS AUX ÉTATS-UNIS, étude des mœurs et coutumes américaines, par Oscar Comettant. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

M. Oscar Comettant est un observateur éminemment français, spirituel, ingénieux, un peu léger, mais fort amusant. S'il n'approfondit pas

beaucoup les questions, du moins ses aperçus en donnent le plus souvent une idée assez juste. Il n'y a chez lui ni vues systématiques, ni prétentions outre-cuidantes. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de prendre les choses par le côté plaisant et de s'arrêter un peu trop à leur superficie. Son livre a les allures du feuilleton parisien. Il esquisse avec beaucoup de verve la physionomie de la société américaine, et laisse à d'autres le soin d'en tirer des inductions sur son état moral et politique, ainsi que sur son avenir probable. Sans vouloir exagérer la portée de ses croquis, nous croyons pourtant qu'ils ont le mérite d'être vrais, quoique parfois chargés. En Amérique, l'essor de la démocratie imprime aux mœurs et coutumes un cachet particulier. D'une part, le respect de la liberté individuelle poussé jusqu'à l'excès, de l'autre le despotisme de l'opinion publique érigée en souveraine absolue produisent des résultats fort étranges, bien propres à choquer nos habitudes européennes. Aux Etats-Unis, chacun se livre à ses goûts, à ses penchants, à ses fantaisies les plus excentriques, sans craindre jamais de paraître ridicule. Dans les plaisirs comme dans les affaires, on ne se soucie nullement du qu'en-dira-t-on, sauf toutefois en ce qui touche deux ou trois points, sur lesquels la souveraineté populaire a mis son veto. L'observation du dimanche, la tempérance, l'esclavage figurent en tête de ces restrictions, qui ne sont pas les mêmes dans tous les Etats de l'Union. Mais en revanche les scrupules de délicatesse et de probité semblent être abandonnés au libre arbitre de la conscience individuelle. L'Américain se montre toujours prêt à se lancer dans les entreprises les plus hasardeuses, sans s'inquiéter des échecs ; une activité fébrile et l'art de jeter la poudre aux yeux lui fournissent des ressources inépuisables. Aussi le charlatanisme atteint-il, aux Etats-Unis, des proportions inconnues ailleurs. M. Comettant raconte à ce sujet maintes anecdotes fort piquantes. Il rappelle les hauts faits du célèbre Barnum, et montre que ce n'est pas un exemple unique ; la *blague* américaine fait partie, suivant lui, du caractère national. On en use dans les plaisirs, comme dans les affaires, dans la religion, dans l'éducation, dans la médecine, dans la littérature, et jusque dans l'amour. Il est vrai que le peuple s'y prête avec beaucoup de complaisance. Sa curiosité ne se lasse pas plus que le zèle de ceux qui l'exploitent. Cette tendance produit de singuliers contrastes à côté des merveilles d'une civilisation qui marche à pas de géant. L'Amérique, après avoir poussé le progrès matériel aussi loin que possible, dirige aujourd'hui ses efforts vers le développement de l'intelligence. L'instruction généralement répandue commence à porter des fruits

remarquables. C'est un pays plein de sève et de vigueur. Mais il renferme aussi des germes pernicieux, qui semblent menacer son avenir. Tous ces éléments fermentent encore, et nul ne saurait dire ce qu'il en sortira. En attendant, les Etats-Unis présentent un sujet d'étude digne d'exciter l'attention publique, et le livre de M. Comettant, s'il n'a pas sans doute une haute portée, renferme du moins des détails propres à faire bien connaître les habitudes de la vie américaine.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DU PRINCIPE DE POPULATION, par Joseph Garnier. Paris, 1857 ; 1 vol.
in-12 : 3 fr. 50.

L'ouvrage de Malthus sur la population a rencontré des adversaires nombreux dont la plupart l'ont mal compris ou l'ont attaqué sans se donner la peine de le lire. De là des jugements absurdes et des préventions fort injustes qui se sont répandus en France d'autant plus facilement que les principes de l'économie politique n'y jouissent pas encore d'une bien grande popularité. Le titre de Malthusien est devenu synonyme d'aristocrate de la pire espèce, d'homme sans cœur et sans entrailles, qui regarde froidement les souffrances de la classe pauvre, et n'y voit d'autre remède que de la laisser décimer par la misère et la mort. C'est pour combattre cette étrange aberration que M. Garnier entreprend d'exposer les idées de l'économiste anglais d'une manière plus exacte et plus propre à faire bien comprendre leur portée réelle. Son but est de rectifier l'opinion publique, en lui présentant un résumé clair et logique de l'*Essai sur le principe de population* avec quelques développements nouveaux à l'appui des doctrines qu'il renferme. On trouvera peut-être que, dans l'intérêt de la cause, il eût mieux fait de ne pas donner à son livre la forme d'un plaidoyer en faveur de Malthus. Une argumentation toute française n'aurait du moins pas éveillé certaines susceptibilités nationales qui sont toujours l'obstacle le plus difficile à vaincre. Quoi qu'il en soit, M. Garnier a pris ouvertement la défense des Malthusiens et s'attache à démontrer que leurs principes, loin d'être, comme on le prétend, entachés d'égoïsme et d'inhumanité, portent le cachet d'une véritable philanthropie. Frappé des maux qu'entraîne l'excès de population, Malthus voulut d'abord constater d'une manière positive ce fait qui se trouvait en contradiction avec

les idées reçues de son temps. Les recherches auxquelles il se livra le conduisirent à reconnaître que l'accroissement de la population, lorsque rien n'entrave sa marche, suit une progression géométrique, tandis que l'accroissement des subsistances, beaucoup moins rapide, a pour formule une progression arithmétique. « La race humaine, dit-il, croîtrait comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256 ; tandis que les subsistances croîtraient comme ceux-ci : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyens de subsistance comme 256 est à 9. » Cette assertion ne doit sans doute pas être prise à la lettre : elle exprime seulement une tendance dont l'essor est plus ou moins contenu par des causes sans cesse agissantes. Mais la différence des deux marches progressives est un fait incontestable, et les causes qui contribuent à l'atténuer sont, en général, presque aussi désastreuses que les résultats de cette différence elle-même. La surabondance de population produit la misère, et la misère engendre des fléaux qui se chargent de rétablir en partie l'équilibre. Tel est le cours naturel des choses. Après l'avoir constaté, Malthus se demande si l'on ne pourrait pas le modifier dans un sens plus favorable au bien-être social. Il cherche donc un remède efficace, et n'en trouve pas de meilleur que ce qu'il appelle la contrainte morale, c'est-à-dire l'obligation pour l'homme de maintenir la multiplication de son espèce dans les limites que lui assignent les moyens de subsistance dont il dispose. En effet, si les mariages ne se contractaient qu'avec la parfaite certitude d'en pouvoir supporter les charges, si le nombre des enfants était toujours en rapport avec les ressources de la famille, le paupérisme perdrait bientôt son caractère menaçant et ne serait plus qu'accidentel. Malthus ne se livre pas à des déclamations sentimentales, c'est vrai, il procède par voie d'enquête afin de faire toucher au doigt les plaies de la société, le vice et la misère, qui proviennent d'un fâcheux conflit entre la civilisation et les lois de la nature. Pour atténuer les résultats de ce conflit, il conseille la prudence, que depuis longtemps la sagesse des nations a regardée comme la mère de toutes les vertus, et le travail, que la religion place au rang des premiers devoirs de l'homme. Son système, en butte à tant d'accusations violentes, est empreint de la plus vive sollicitude pour les souffrances de la classe pauvre, et n'a d'autre but que de les soulager ou même d'en tarir la source. L'expédient qu'il propose offre d'ailleurs l'avantage d'être simplement préventif, ce qui le rend très-supérieur aux tentatives de répression essayées avec si peu de succès jusqu'ici. M. Garnier insiste avec raison sur ce

point. Il fait voir le danger de la plupart des mesures par lesquelles on a voulu remédier au mal. L'action de l'Etat, l'association, la charité même se sont montrées impuissantes, et quelquefois nuisibles. Leurs fréquents échecs ont donné naissance aux utopies du socialisme, encore plus désastreuses parce qu'elles attaquent les bases de l'organisation sociale. On trouve à ce sujet dans le livre de M. Garnier plusieurs chapitres fort intéressants, pleins de détails curieux et d'arguments propres à faire une vive impression sur le lecteur. C'est dommage qu'il manque un peu d'ordre et de méthode. Les idées ne s'enchaînent pas très-logiquement d'un bout à l'autre. Ce sont plutôt des fragments juxtaposés, mais auxquels l'auteur a donné beaucoup d'attrait, soit par les aperçus ingénieux qu'ils renferment, soit par l'allure spirituelle et piquante du style.

DIZIONARIO DELLA ECONOMIA POLITICA E DEL COMMERCIO così teorico come pratico, opera originale italiana del professore G. Boccardo. Torino, Seb. Franco e figli, 1857. Livraisons I à IV. L'ouvrage complet formera 4 volumes grand in-8 de 600 à 800 pages chacun : Prix de la livraison, de 40 pages, 1 fr. 25.

M. Boccardo veut doter l'Italie d'un ouvrage semblable à ceux du même genre que possèdent déjà l'Angleterre et la France. Il tient à faire une œuvre essentiellement italienne, qui mette en relief les services rendus par ses compatriotes à la science économique. C'est un sentiment fort légitime d'orgueil national, et d'ailleurs on ne peut nier qu'il y ait de l'avantage à ce que certaines questions d'histoire ou de doctrine soient traitées plus spécialement au point de vue des conditions politiques et sociales de l'Italie. L'utilité de l'économie politique comme science qui étudie les lois régulatrices de la production, de la distribution et de la consommation des richesses est aujourd'hui généralement reconnue. Elle ne rencontre plus que de rares adversaires, encore leurs attaques portent-elles moins sur le fond que sur la forme ou l'étendue de ses recherches. On lui reproche de n'avoir point encore exactement déterminé les limites de son domaine, d'empiéter sur le champ du voisin, et d'aborder souvent des questions qui ne sont point de sa compétence. Mais, comme le remarque M. Boccardo, c'est le cas de toutes les sciences; un lien commun les enchaîne et crée entre elles une foule de rapports inévitables.

La chimie et la physique, la physiologie et l'anatomie, la géologie et la minéralogie en fournissent des preuves assez frappantes. Il est vrai que l'économie politique étend davantage ses relations, et se trouve plus ou moins en contact avec toutes les branches du savoir humain. Cela vient de ce qu'elle est le résultat final, et pour ainsi dire l'expression synthétique d'un grand nombre de vérités dérivées des différentes sciences. Elle touche à la morale, à la politique, à la législation, à l'histoire, à la statistique, à la géographie. Elle ne saurait même sans inconvénient rester étrangère aux sciences exactes, physiques et naturelles. En effet, l'économiste qui veut traiter de la production, de la division du travail, de l'agriculture, des fabriques, des machines, des chemins de fer, des télégraphes, ne peut se passer de connaissances technologiques, mécaniques, agronomiques, etc., de même qu'il a besoin de savoir les mathématiques pour approfondir les questions d'amortissement, d'annuités, d'assurances, les lois de la population, etc. A cet égard les opinions de M. Boccardo nous paraissent très-justes, et ce qu'il dit en particulier de la morale fait bien comprendre la nécessité de ces rapports multiples : « La morale, dans sa partie pratique et la plus utile, se propose d'enseigner les préceptes de la vertu, et, plaçant l'homme en regard de lui-même et de ses semblables, cherche à la diriger sur la bonne route. Or, là où la morale finit, commence et continue l'économie politique, qui reçoit l'un après l'autre les problèmes dont sa sœur lui fournit la solution au point de vue du *bien*, et à son tour elle les résout au point de vue de l'*utile*, démontrant comment la richesse découle de l'ordre et du travail ; comment l'épargne, inspirée par la prévoyance et par l'amour de la famille, est la base du capital sur lequel reposent l'industrie et le bien-être commun ; comment, enfin, la bienfaisance, que la morale et la religion recommandent, doit être entendue pour tourner au profit de celui qui l'exerce et de celui qui la reçoit. »

Le rôle de l'économie politique est d'intervenir ainsi dans les applications sociales de toutes les sciences. On ne peut donc l'isoler tout à fait de ce nombreux cortège ; c'est incontestable. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'elle a sa mission particulière et bien distincte, qui est d'étudier les faits de l'ordre social, de rechercher quels sont les résultats produits dans la pratique par les données que lui fournissent les autres sciences, et comment il est possible de parvenir à les modifier d'une manière avantageuse. Dans ce but un dictionnaire de l'économie politique peut être fort utile, soit pour éclairer le public sur ses véritables intérêts, soit pour

éveiller le goût de l'investigation, et signaler les points vers lesquels doivent surtout se diriger ses efforts. Mais cette forme a bien aussi quelques inconvénients : elle ne permet pas l'ordre logique des idées, elle morcelle l'enseignement, elle donne essor aux divagations.

Nous remarquons déjà dans les premières livraisons de M. Boccardo une certaine tendance à sortir du cercle dans lequel il devrait se renfermer. Deux ou trois questions de droit civil s'y trouvent traitées. Cependant il se montre, en général, beaucoup plus circonspect que ses devanciers, et, dans ses notices biographiques, par exemple, on ne trouve que les indications strictement nécessaires, savoir la nationalité, la date de la naissance et de la mort, et les titres des ouvrages avec une très-brève appréciation de leur contenu. Quant aux sujets importants, il estime que tout corps de doctrine spéciale doit avoir dans un article son développement complet, en renvoyant à des articles secondaires les matières qui, tout en se rattachant à l'argument principal, peuvent fournir l'objet d'un examen particulier. L'article *Agriculture* présente un exemple très-remarquable de cette méthode, appliquée avec non moins de talent que de savoir. Si, d'après ce spécimen, il est permis de formuler un jugement, nous dirons que le travail de M. Boccardo nous paraît digne des plus grands éloges. Etant l'œuvre d'un seul écrivain il promet d'ailleurs d'offrir deux mérites qui ne se rencontrent pas d'ordinaire dans les compilations de cette nature : l'originalité des vues et l'unité de tendance.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE, membre exclu de l'Académie française, sa vie et ses œuvres, avec des notes et des éclaircissements, par G. de Molinari. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

L'abbé de Saint-Pierre était un excellent homme, qui rêvait la paix perpétuelle, et qui prêcha la bienfaisance aussi bien par sa conduite que par ses écrits. La loyauté de son caractère ne lui permit pas de se ranger au nombre des admirateurs enthousiastes de Louis XIV, il osa juger sévèrement le grand roi, et l'Académie indignée d'une telle audace l'expulsa de son sein. Grâce à cette persécution, l'abbé de Saint-Pierre obtint plus tard une certaine renommée parmi les libres penseurs du dix-huitième siècle. Cependant, malgré les efforts de J.-J. Rousseau, ses œuvres ne rencontrant qu'indifférence chez le public tombèrent bientôt dans l'oubli.

La nouvelle réhabilitation que tente M. de Molinari sera-t-elle plus heureuse? Cela nous paraît douteux. L'abbé de Saint-Pierre n'a pas cette originalité vigoureuse qui seule peut donner de l'attrait à de semblables utopies. Il manque de profondeur, d'élégance et de clarté. Le sentiment le domine plus que la raison. C'est un philanthrope, animé d'intentions fort bonnes sans doute, mais qui ne connaît les questions sociales que d'une manière superficielle. Ses idées sont ternes et son imagination peu féconde, en sorte que même lorsqu'il rêve, ce qui lui arrive souvent, son style conserve toujours la même allure froide et monotone. On aurait bien de la peine à lire un chapitre entier de ses élucubrations, et les fragments, cités par l'éditeur du volume dont le titre figure en tête de cet article, paraîtront, en général, très-médiocres. Nous ne comprenons pas pourquoi M. de Molinari s'est donné la tâche ingrate de faire revivre un écrivain si pâle. Il est vrai, qu'à ses yeux, le projet de paix perpétuelle mérite cet honneur, mais on partagera difficilement sa confiance en la possibilité d'atteindre un pareil but. Le véritable titre de l'abbé de Saint-Pierre à l'estime publique gît plutôt dans l'indépendance avec laquelle il attaqua l'idole de son temps et ne craignit point d'opposer le langage d'un honnête homme aux viles flatteries dont Louis XIV était l'objet. Quant à la valeur de ses vues sur les réformes sociales, le livre de M. de Molinari n'a fait que confirmer ce que nous pensions déjà.

ETUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES sur le principe et les conséquences de la liberté du commerce international, par E. de Laveleye. Bruxelles, Ch. Mucquard, 1857; in-8.

La cause du libre échange paraît être à peu près gagnée. Le nombre des protectionnistes a sensiblement diminué, on n'en rencontre plus guère parmi les hommes qui ont fait une étude approfondie de l'économie politique. Cependant si le principe triomphe en théorie, son application soulève encore bien des résistances. Les intérêts créés par le régime antérieur, les préjugés, la routine sont autant d'obstacles difficiles à vaincre. Pour y réussir, la discussion doit peut-être changer de terrain et porter davantage sur les questions de détail. C'est du moins l'opinion de M. de Laveleye qui, dans ce but, esquisse rapidement l'histoire de la liberté du commerce et passe en revue les principaux arguments en sa faveur. Il croit que les partisans du libre échange ont pu contribuer eux-

mêmes à retarder son établissement par leurs propositions trop absolues, et leurs formules abstraites qui ne tiennent pas toujours compte de la réalité des faits. Suivant lui, « la plupart des axiomes de l'économie politique sont des vérités boiteuses, vraies dans un sens, fausses dans un autre. Les résultats diffèrent selon la manière dont la richesse se trouve distribuée, et ce qui serait rigoureusement applicable quand tous les peuples n'en formeraient qu'un seul, ne saurait l'être de même dans l'état actuel de la société. Il admet bien avec les économistes que la liberté du commerce est un bienfait parce que, dit-il :

« 1^o Elle fait jouir toutes les nations des avantages du sol et du climat de chaque pays ;

« 2^o Elle applique à l'univers entier le principe fécond de la division du travail, qui fait qu'on tire le meilleur parti de toutes les aptitudes ;

« 3^o Elle prépare l'union de tous les peuples, en faisant de la prospérité des uns la condition de la prospérité des autres, et en donnant à la charité universelle l'incitement de l'intérêt bien entendu. »

Mais il ne veut pas qu'on brusque la réforme, sans égard pour les faits existants, ni que l'on en exagère la portée. La conséquence du libre échange sera de stimuler la production de la richesse et non d'en modifier la répartition. Les écrivains qui prétendent y voir le remède infailible à toutes les misères sociales sont les charlatans de la science économique ; ils détournent les esprits de la bonne route et leur préparent de fâcheuses déceptions.

M. de Laveleye expose d'une manière fort intéressante la marche du principe de la liberté commerciale depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours. Il montre ses luttes, ses progrès, sa victoire définitive qu'il regarde comme assurée, et critique en passant les assertions hasardées auxquelles se sont laissé plus d'une fois entraîner ses défenseurs. Ses efforts tendent surtout à faire comprendre aux industriels les avantages qu'aura pour eux le libre échange, dont l'action ne peut qu'être bienfaisante si l'on procède avec les ménagements rendus nécessaires par les droits acquis. Il insiste sur ce dernier point, car toute mesure imprudente lui paraît risquer de compromettre le succès, et sa confiance dans la théorie n'est pas assez robuste pour le rendre indifférent aux résultats d'un échec même partiel.

A ses yeux « les économistes ont eu plus raison en fait qu'en théorie, et mieux vaut suivre leurs avis, que s'en rapporter de tout point à leurs raisonnements. » Mais cela ne l'empêche pas d'arriver aux mêmes con-

clusions. « Le régime protecteur, dit-il, s'en va pièce à pièce. L'hostilité tacite de peuple à peuple, et le système des armées permanentes ne tiendront point davantage devant le progrès des échanges internationaux, des moyens de communication et de la raison publique.

« L'union de tous les membres de la famille humaine tend à s'accomplir. Elle est manifestement dans les dessins de la Providence. Tous les faits la préparent. Le régime protecteur y est un obstacle. Comme il doit disparaître, il disparaîtra. »

SCIENCES ET ARTS.

DES BEAUX-ARTS EN ITALIE au point de vue religieux, avec un appendice sur l'iconographie de l'immaculée conception, par Ath. Coquerel fils. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857; 1 v. in-12 : 3 fr. 50.

L'influence exercée par le catholicisme sur les beaux-arts forme le sujet de ce petit volume, dans lequel on trouvera des vues assez nouvelles exposées avec beaucoup d'esprit et d'indépendance. M. Coquerel ne craint pas de froncer à cet égard des idées reçues en fait de peinture. Il conteste les bienfaits attribués à la protection de l'Eglise romaine. Elle lui paraît au contraire avoir exploité et corrompu le goût de la manière la plus désastreuse. Cette thèse hardie étonnera peut-être, mais c'est le sort de toute opinion qui s'écarte de la routine. On est convenu d'admettre comme un fait incontestable l'accord du catholicisme avec le développement des beaux-arts, et cela se répète depuis des siècles sans que personne ait pris la peine d'en vérifier l'exactitude. La question mérite pourtant bien d'être examinée de plus près. Sans doute les grandes écoles de la peinture appartiennent à des pays catholiques et leurs chefs-d'œuvre en portent le cachet, on ne peut pas le nier; seulement il faut aussi reconnaître, d'abord qu'à l'époque où ces écoles fleurirent le catholicisme dominait partout en Europe, puis que l'intervention de l'Eglise s'y manifeste d'ordinaire, soit par des anachronismes, soit par des exigences ridicules. C'est là le signal réel de la présence du catholicisme dans les tableaux des maîtres, tandis que leurs inspirations étaient puisées à la source plus élevée et plus spiritualiste du sentiment chrétien. Chez les artistes d'un ordre inférieur il se manifeste en donnant plein essor au mauvais goût, comme nous en trouvons d'abondantes preuves dans les

peintures du moyen âge et dans celles de nos temps modernes. L'Eglise aime surtout les couleurs éclatantes, criardes, les proportions colossales, les formes gigantesques et tourmentées, en un mot tout ce qui semble propre à frapper la foule. « Lorsqu'une procession a lieu, soit à Naples, soit dans les villes et les villages des alentours, on élève de somptueux reposoirs, qui sont presque toujours des variations sur ce thème monotone : une chapelle en coton ou en soie écarlate, avec un fronton et quatre colonnes couverts de la même étoffe, largement chamarrée d'or ; puis sur l'autel, comme au reste dans toutes les églises, six énormes bouquets de fleurs en argent, bien roides, parfaitement symétriques, en forme d'œuf ; au milieu de ces ornements disgracieux, le tabernacle, et au fond un tableau qui représente un saint quelconque. »

Les jésuites s'y distinguent entre tous par leur étalage de luxe et de clinquant. « Voyez leur église principale, le *Giesù Nuovo* : elle n'est pas très-grande ; mais les pilastres qui portent les voûtes sont démesurés ; les peintures et les statues sont plus gigantesques et plus tourmentées que partout ailleurs, et une sainte Philomène en bois et en cire, vêtue d'étoffes éclatantes, parée de broderies et de bijoux splendides, est assise sur l'autel dans un tombeau de verre. »

A Rome, quoique les cérémonies présentent, en général, un aspect plus solennel, il règne la même tendance à produire de l'effet aux dépens du goût. C'est en Toscane que se rencontrent les véritables productions sérieuses de l'école catholique. M. Coquerel apprécie dignement leur mérite, mais il fait remarquer avec raison qu'elles sont antérieures à Raphaël, c'est-à-dire à la brillante période de l'art dont les illustres peintres lui semblent s'être plutôt inspirés de l'Évangile seul. L'architecture italienne lui fournit encore des arguments à l'appui de son opinion. C'est un fait étrange, en effet, que le siège du catholicisme soit précisément la contrée où l'art gothique ait le moins pénétré. Ne peut-on pas en inférer que, pour donner naissance à ce genre d'architecture, l'idée chrétienne avait besoin d'être dégagée de l'influence trop immédiate du formalisme, et qu'il fut l'expression du sentiment religieux des peuples du Nord plutôt que celle de la ferveur catholique dont l'empreinte ne s'y retrouve guère que dans des ornements de détails.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a recueilli une foule d'observations ingénieuses qui donnent à son livre un vif attrait. En particulier l'*Iconographie de l'immaculée conception* offre un curieux spécimen de ce qu'est devenu l'art catholique. C'est l'instruction publiée par M^{me} Malou, évêque de

Bruges, sur la meilleure manière de représenter ce mystère. « Nous avouons, dit M. Coquerel, que ce programme nous rappelle malgré nous une prescription de pharmacie ou une recette de ménage : tous les éléments de l'œuvre, et, quand il y a lieu, le nombre et la quantité des ingrédients y sont rigoureusement déterminés. Souvent même l'auteur indique, comme le *Codex*, quelques changements permis, quelques équivalents admissibles, quelques *succédanés*, classés dans l'ordre de leur convenance relative, renchérissant sur tous les recueils de prescriptions médicales ou autres, l'évêque pousse la précision jusqu'à donner deux programmes opposés, l'un mauvais et l'autre bon. Il montre d'abord comment on ne doit pas figurer l'Immaculée; puis comment il faut la représenter. » Le minutieux évêque réduit l'artiste au rôle d'un manœuvre qui doit suivre exactement le plan convenu, étendre à leur place les couleurs indiquées, et ne pas se permettre le moindre élan d'imagination. Avec de pareilles conditions la peinture religieuse est évidemment condamnée à n'avoir plus d'autres ateliers que ceux de ces maisons de gros qui, dans leurs annonces, « garantissent une exécution parfaite et artistique aux prix les plus modérés. »

LE PETIT LAVATER ET LE PETIT DOCTEUR GALL, ou l'art de connaître les hommes par la physiognomonie et la phrénologie. Paris, L. Passard, 1857; 1 vol. in-18, fig. : 2 fr.

La physiognomonie et la phrénologie ont été tour à tour l'objet d'un engouement général. Dans la ferveur de l'enthousiasme, ces deux systèmes semblaient devoir amener une réforme complète de l'éducation, soit physique, soit intellectuelle. Le docteur Gall surtout, avec sa classification des bosses du crâne, eut un succès prodigieux. Quelques-uns de ses adeptes allèrent même jusqu'à vouloir mouler la tête des enfants d'après les données de la théorie. Puis à cette tendance exagérée succéda, comme il arrive toujours, une réaction en sens contraire. La crânologie fut ridiculisée et perdit la place que son inventeur lui avait faite dans la science. Lavater, moins ambitieux dans ses vues, n'éprouva pas tout à fait le même sort. Quoique sujette à l'erreur, la physiognomonie repose sur une foule d'observations ingénieuses qui peuvent être facilement vérifiées, et l'art de lire le caractère sur les traits du visage obtint une popularité plus durable que celui d'interpréter des bosses douteuses, impercepti-

bles ou contradictoires. Mais Gall et Lavater ont également perdu l'aurore scientifique dont leurs noms avaient été d'abord entourés. Après eux leurs systèmes sont tombés dans le domaine de l'empirisme; on a reconnu l'impossibilité d'une théorie dont les principes se trouvaient sans cesse démentis par les faits. Il en résulte qu'aujourd'hui c'est plutôt un amusement qu'une étude, et le volume que nous annonçons a pour but de fournir toutes les données nécessaires à ceux qui voudront s'y livrer. On y trouve l'exposé clair et succinct des deux systèmes avec des applications nombreuses. De petites gravures sur bois, insérées dans le texte, en facilitent beaucoup l'intelligence. Ainsi réduites à des proportions modestes, la physiognomonie et la phrénologie présentent un certain attrait qui pourra leur assurer encore beaucoup d'amateurs.

LA PÊCHE A LA LIGNE ET AU FILET dans les eaux douces de la France,
par N. Guillemard. Paris, 1857; 1 vol. in-16, fig. : 2 fr.

M. Guillemard, qui paraît être un grand amateur de la pêche, se plaint de ce que cette distraction est trop dédaignée en France. On l'abandonne, dit-il, aux gens de peu, ou bien aux artisans spéciaux qui en font métier. Cependant elle offre, tout comme la chasse, des jouissances nombreuses et donne beaucoup moins de fatigues. Les Anglais qui s'y connaissent l'estiment fort, chez eux les hommes les plus distingués se font honneur d'y exceller. C'est donc dans le but de répandre davantage ce goût parmi ses compatriotes, que M. Guillemard a pris la plume pour exposer d'une manière attrayante les procédés et les connaissances diverses nécessaires au pêcheur. Il conduit son néophyte au bord d'un cours d'eau, le fait successivement assister à la prise des différents poissons que produisent nos rivières, en commençant par les plus communs et les plus faciles, l'initie aux pratiques nécessitées par l'espèce particulière ou les instincts spéciaux de chacune des proies qu'il s'agit de poursuivre, et lui présente d'une façon en quelque sorte épisodique les préceptes de l'art, qui se graveront ainsi plus sûrement dans sa mémoire. Son travail se divise en deux parties : la pêche à la ligne et la pêche au filet. C'est la première qui occupe la principale place, comme étant la plus commode et la plus simple, en même temps que celle où le succès dépend davantage de l'adresse et du sang-froid déployés par le pêcheur. L'auteur sait

rendre son enseignement non moins agréable qu'utile. Ses instructions claires et précises sont assaisonnés de piquantes anecdotes, et les accessoires pittoresques de la pêche leur servent de cadre. Des gravures fort bien exécutées ajoutent au mérite de ce livre qui trouvera certainement de nombreux acheteurs.

Du PLOMB, de son état dans la nature, de son exploitation, de sa métallurgie et de son emploi dans les arts, par M. H. Landrin. Paris, 1857; 1 vol. in-12, fig. : 5 fr.

Cet ouvrage n'est pas seulement un traité complet des propriétés, des gîtes et des usages divers du plomb; il renferme de plus l'histoire de ce métal connu dès les temps les plus anciens. On y remarque une érudition qui ne se rencontre pas d'ordinaire dans de semblables livres. M. H. Landrin cite de l'hébreu, du grec, discute les étymologies, donne à l'appui de sa manière de voir des passages de la Bible, d'Hésiode et d'Homère. Cet accord de la littérature avec la science nous paraît digne d'être signalé comme un moyen d'exciter davantage l'intérêt et d'exercer une action féconde sur le développement de l'intelligence. Du reste, l'auteur a surtout en vue l'utilité pratique, son livre est fait pour les industriels. On y trouve tous les détails relatifs soit à l'exploitation des mines, soit à l'affinage du métal, soit aux différentes formes sous lesquelles il est employé dans les arts. M. Landrin n'omet pas non plus les précautions hygiéniques nécessaires aux ouvriers et le traitement propre à les garantir des funestes résultats d'un travail malsain. Il se distingue également par l'étendue de ses connaissances et par la clarté de ses explications, deux qualités précieuses pour une monographie de ce genre, dont le principal but est de suppléer à l'instruction que les industriels n'ont eu ni le temps ni les moyens d'acquérir.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

MAI 1857.

LITTÉRATURE.

JEANNE D'ARC, drame historique en cinq actes et en prose, par Daniel Stern. Paris, Michel Lévy, frères, 1857; 1 vol. in-12.

On a déjà souvent essayé de reproduire sur la scène l'épisode de Jeanne d'Arc, auquel ne manquent assurément ni le caractère tragique, ni les conditions nécessaires pour captiver l'intérêt. Mais, comme le remarque l'auteur de la nouvelle tentative que nous annonçons ici, « une action si prodigieuse et une fin si tragique n'ont été célébrées qu'en de froides compositions, en des rimes insipides et vulgaires. » Plusieurs causes ont pu contribuer à ce résultat. D'abord l'histoire de Jeanne d'Arc était assez mal connue. On la regardait comme une tradition plus ou moins fabuleuse, et depuis quelques années seulement la vérité s'est fait jour sur des circonstances auxquelles les passions contemporaines avaient imprimé leur cachet d'aveugle partialité. Le patriotisme de la Pucelle ne pouvait pas être compris; la plupart des écrivains s'attachaient de préférence au côté merveilleux du rôle de Jeanne d'Arc. Ainsi traité, le sujet produisait peu d'effet dramatique. Enfin, il faut ajouter encore que les formes de la tragédie classique ne conviennent pas du tout aux mœurs et aux caractères du moyen âge. Elles les dénaturent en leur ôtant l'originalité vigoureuse qui en fait le principal mérite.

Pour échapper à cet inconvénient, Daniel Stern s'est affranchi des règles ordinaires du théâtre. Il a fait un drame destiné plutôt à la lecture qu'à la représentation. C'était bien le meilleur parti à prendre. Sa pièce, si elle n'obtient pas les honneurs de la scène, dont cependant elle nous semble très-digne, aura du moins le mérite de frayer la route, et de montrer quel usage on doit faire du résultat des investigations modernes. Daniel Stern a su mettre en œuvre ces nouveaux documents avec beaucoup d'intelligence. Il présente Jeanne d'Arc sous un aspect plus vrai, plus

humain, et par cela même plus intéressant. La lutte du devoir et des sentiments, le contraste de l'inspiration avec la timidité naturelle d'une jeune fille ignorante et simple, fournissent de précieuses données, qui complètent en quelque sorte le personnage de la Pucelle, dont on n'avait jusqu'ici qu'une ébauche à peine esquissée. Les autres acteurs qui figurent dans le drame sont également peints de manière à reproduire autant que possible l'époque avec ses allures diverses. L'auteur a suivi les récits les plus exacts, et ne s'est permis que de légères modifications, qui lui ont paru nécessaires pour la marche du drame. « Pour le reste, dit-il, tout en m'efforçant de rendre le caractère de Jeanne, tel qu'il ressort de ses interrogatoires et des témoignages comparés des contemporains, j'ai insisté, c'est le privilège de l'artiste, sur les côtés par lesquels je me sentais personnellement le plus attiré : sur l'amour filial, sur le détachement naïf des grandeurs, sur la fidélité du cœur au sol natal, aux champs paternels ; sur une certaine peur féminine de la mort qui, sans altérer l'héroïsme, lui donne je ne sais quels accents plus attendris et plus sympathiques. »

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires de la fin du dix-huitième siècle, par Ch. Monselet. Paris, 1857 ; 2 vol. in-12 : 5 fr.

M. Monselet a le goût des exhumations littéraires. On lui doit déjà celle de Rétil de la Bretagne, et voici maintenant dans ces deux volumes toute une série d'écrivains, pour la plupart inconnus, auxquels il consacre des notices assez étendues. Mais nous ne voyons pas pourquoi il range Linguet, Mercier et Grimaud de la Reynière au nombre des oubliés ou des dédaignés. L'auteur des *Annales politiques et littéraires* a certainement obtenu la place à laquelle il avait droit dans l'histoire de son temps ; Mercier et Grimaud de la Reynière ont joui naguère l'un et l'autre des honneurs de la réimpression, avec préface, notes, biographie, etc. Il est même peu flatteur pour eux d'être accolés avec des personnages tels que Guibières, Olympe de Gouges, La Morlière, de Mouchy, Desforges, Gorjy, Plancher-Valcour. Evidemment, M. Monselet avait besoin d'eux pour donner du relief à sa galerie, qui sans cela n'aurait pas offert un attrait suffisant. Les lecteurs se seraient défiés peut-être de ces noms obscurs et de la tentative faite pour leur rendre quelque éclat. Ils auraient eu tort cependant, car le but de M. Monselet n'est point d'élever sur un piédestal des talents frappés au coin de la médiocrité et de l'impuissance, ni de

réhabiliter des œuvres insignifiantes ou mauvaises. Il veut simplement compléter le tableau du dix-huitième siècle, en esquisant certaines figures qui, malgré leur faible valeur intrinsèque, lui semblent former la liaison entre cette époque et la nôtre. Ses recherches se sont dirigées vers les bas-fonds de la littérature, parce que, en général, c'est là que s'opère la transition. Dans cette espèce de laboratoire littéraire, les idées et les formes sont soumises à maints essais empiriques, dont le résultat exerce une grande influence sur le goût, influence corruptrice, qui détruit l'admiration pour les chefs-d'œuvre du passé, mais qui fraie ainsi la voie à des tendances nouvelles, et favorise, en définitive, la marche de l'esprit humain, par le même procédé de fermentation que la nature emploie constamment. Il est fort curieux, par exemple, de voir poindre chez ces petits écrivains de la fin du dix-huitième siècle, des idées et des tendances qui ont pris leur essor dans la littérature du dix-neuvième. Les travers de l'école romantique y trouvent des précurseurs, et M^{me} Olympe de Gouges a devancé toutes les déclamations de nos jours, en faveur de la femme libre. D'ailleurs le livre de M. Monselet amusera les lecteurs par une foule de détails qui font assez bien connaître les mœurs littéraires de l'époque. Au nombre des dédaignés dont il esquisse la physionomie, on remarquera surtout Dorvigny, auteur de maintes petites pièces, d'un genre trivial sans doute, mais dans lesquelles circule plus de sève comique, plus de véritable gâté que n'en eurent la plupart des hautes comédies représentées sous le régime du Consulat et de l'Empire. C'est l'auteur des *Janot*, des *Jourisse*, du *Directeur dans l'embarras*, ou *l'On fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut*, etc., etc. Nous avouons sans honte notre faible pour ces bouffonneries, qui nous semblent beaucoup plus amusantes que les vaudevilles du jour. Quant à Mercier, que M. Monselet loue un peu trop, ses drames nous ont toujours paru froidement déclamatoires, ennuyeux et faux ; mais c'est une figure très-originale, dont les excentricités ne manquent pas d'attrait. On n'en peut dire autant de Baculard d'Arnaud, ni de Dorat-Cubièrre, ni même du Cousin Jacques, qui ne valaient guère la peine d'être exhumés, malgré la vogue qu'obtinrent un instant leurs écrits. Mais la notice sur Grimaud de la Reynière plaira beaucoup aux amateurs d'anecdotes.

VOYAGES ET HISTOIRE.

ETUDES HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES, par le baron de Barante. Paris, 1837; 2 vol. in-8: 14 fr.

Ces études, quoique pour la plupart connues depuis longtemps, seront bien accueillies, car elles offrent en général un vif intérêt. Ce sont de courtes notices, historiques plutôt que biographiques, sur le rôle joué par des personnages célèbres soit de la période révolutionnaire, soit de notre époque; sur quelques villes dont l'auteur a compulsé les annales; et sur plusieurs des publications faites par la société de l'histoire de France. Au nombre des biographies les plus étendues que renferme ce recueil figurent celles de MM. de Saint-Priest, Mollien, de Saint-Aulaire, dont la carrière se rattache aux événements de l'Empire et de la Restauration. Cathelineau, Bonchamp, Lescure, Charette, Larochejaquelein nous reportent au sein de l'insurrection vendéenne, tandis que les généraux Desaix, Foy, Caulaincourt, Gouvion-Saint-Cyr rappellent à notre souvenir les exploits de la grande armée, et Montlosier, Talleyrand, d'Haussonville, Pontécoulant, etc., représentent les débats politiques ou les intrigues de la diplomatie. Ces fragments détachés forment ainsi, dans leur ensemble, un tableau assez complet de l'histoire contemporaine. Ils renferment une foule de détails qui ne trouveraient peut-être pas place dans un récit suivi, et leur variété captive l'attention sans fatigue. Le talent de M. de Barante y revêt une allure plus familière que dans ses ouvrages de longue haleine. Il se distingue d'ailleurs par une haute impartialité, qui reste tout à fait en dehors de la polémique des partis. Le but de ses efforts est d'arriver, autant que possible, à l'appréciation juste des hommes et des choses. Il se montre animé d'une grande bienveillance, mais sait se tenir en garde contre les sympathies personnelles ou les divergences d'opinions qui trop souvent fourvoient la critique et dénaturent l'histoire. Ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface : « La bienveillance est souvent plus juste que l'aversion ou l'esprit chagrin et satirique. Lorsqu'on a pénétré dans une intime connaissance, lorsqu'on a observé les intentions plus que les opinions, le caractère plus que la conduite déterminée par l'action des circonstances, on est amené à apprécier la véritable valeur de celui dont on raconte la vie. Ce n'est pas indulgence, ni apologie, c'est justice; on peint le modèle tel qu'on l'a vu, de près et souvent. »

AVENTURES D'UN GENTILHOMME BRETON aux Iles Philippines, par P. de la Gironière. Paris; 1 vol. gr. in-8 fig. et carte : 12 fr.

L'auteur de ce livre est un courageux aventurier, dont les exploits justifient bien son titre de gentilhomme breton. Il s'embarqua de très-bonne heure en qualité de chirurgien de marine, et, dès son premier voyage, le désir d'explorer des pays nouveaux s'empara de lui. Dans ce but, il alla se fixer aux Iles Philippines, où l'exercice de la médecine lui fournit bientôt d'abondantes ressources. Mais quelque brillante que fût sa position, elle ne le satisfaisait pas, Manille était encore un pays trop civilisé. Pour réaliser son rêve favori, M. de la Gironière acheta donc des terres dans l'intérieur de l'île, et choisit de préférence la pointe de Jala-Jala, située sur les bords du lac de Bay, dans un canton infesté de pirates. En vain ses amis cherchèrent-ils à le détourner d'une si périlleuse entreprise. Il n'était pas homme à reculer devant des considérations de cette espèce, et, loin de craindre la présence des brigands, il résolut d'utiliser leurs services. En effet, son audace réussit à les subjuguier. Il les organisa en corps de gendarmerie, dont il prit le commandement, et parvint à si bien établir son autorité, qu'il était en quelque sorte comme le roi de la contrée. Le domaine de Jala-Jala prospérait admirablement. Mais, au milieu de ses succès, M. de la Gironière eut le malheur de perdre une femme chérie. Le chagrin lui rendit la solitude insupportable. Ses instincts aventureux, se réveillant, le poussèrent à de nouvelles excursions chez des peuplades sauvages, et sa santé, gravement compromise par les fatigues de ce dernier voyage, ne tarda pas à lui faire désirer de revenir en Europe.

On comprend qu'une pareille existence doit être riche en péripéties dramatiques, en incidents extraordinaires. Le récit du gentilhomme breton a certainement beaucoup d'attrait. Il renferme d'ailleurs des données intéressantes sur l'histoire naturelle, l'agriculture, l'industrie et le commerce des Iles Philippines, ainsi que sur les mœurs de ses habitants. Mais on lui reprochera peut-être de ne pas présenter toutes les conditions voulues pour inspirer une entière confiance. M. de la Gironière donne parfois un peu trop d'essor à sa fantaisie. Son style est plutôt celui du romancier que celui du voyageur. Evidemment il ne pousse pas l'exactitude jusqu'aux moindres détails, et la mise en scène le préoccupe fort. Du reste son volume, orné de jolis dessins, peut figurer avec avantage parmi les meilleures productions de la littérature illustrée.

ESQUISSES HISTORIQUES sur Moscou et Saint-Pétersbourg, à l'époque du couronnement de l'empereur Alexandre II, par A. Regnault. Paris, 1857; 1 vol. in-8 : 5 fr.

La relation des cérémonies du couronnement offre un médiocre intérêt. Ces descriptions de costumes et de fêtes, ces nomenclatures de hauts personnages ne sont pas fort attrayantes : Il faudrait des gravures, pour qu'on pût se faire une idée de la magnificence du spectacle. Le programme seul ne suffit pas. Aussi M. Regnault a-t-il eu soin d'en rompre la monotonie et d'en corriger la sécheresse par de nombreuses digressions, qui forment les trois quarts de son livre. Il profite du couronnement pour étudier la société russe, d'une manière superficielle, sans doute, mais qui porte cependant le cachet de l'observation, et lui permet d'en esquisser assez bien les principaux traits caractéristiques. Les coutumes religieuses, les usages domestiques, l'organisation administrative, les monuments de Moscou et de Saint-Pétersbourg lui fournissent autant de sujets sur lesquels il donne maints détails nouveaux ou peu connus. Mais ce qui nous semble propre à frapper surtout le lecteur, c'est l'hospitalité avec laquelle les Russes ont accueilli des hôtes qui, quelques mois auparavant, étaient leurs ennemis. Un semblable fait est le plus bel éloge qu'on puisse faire des progrès de la civilisation.

KLÉBER ET MARCEAU, par Cl. Desprez. Paris, J. Dumaine, 1857; 1 vol. in-18, cartes : 2 fr.

Parmi les hommes remarquables que mirent en évidence les guerres de la révolution, Kléber et Marceau tiennent une place distinguée. Égale par le courage et le talent, ils furent de plus unis par une amitié très-intime. Cette circonstance ajoute beaucoup à l'intérêt que présente leur brillante carrière. On sent combien une semblable affection devait avoir de prix au milieu des fatigues de la vie des camps et des périls du champ de bataille, quel appui mutuel et vraiment efficace ces deux hommes devaient trouver dans la confiance qu'ils avaient l'un pour l'autre. C'est en Vendée qu'ils se rencontrèrent. Kléber s'était déjà fait une renommée glorieuse; Marceau, très-jeune encore, venait à lui, poussé par le désir de voir un général dont il admirait les exploits. Mais son enthousiasme lui avait fait oublier les règles sévères de la discipline: « Vous n'auriez pas dû quitter

votre poste, lui dit Kléber ; retournez-y, nous aurons plus tard tout le temps de faire connaissance. » Le lendemain, un combat eut lieu, Marceau y prit part ; Kléber put apprécier les excellentes qualités de son jeune émule, et dès lors s'établit entre eux une intimité qui dura jusqu'à la mort. Plus tard, ils se retrouvent sur le Rhin, à l'armée de Sambre-et-Meuse, accomplissent ensemble la conquête de la Belgique, la prise de Coblenz, le blocus de Mayence, font les campagnes de 1795 et 1796, toujours unis de vues et de sentiments, partageant la gloire en frères, et ne se livrant point à ces rivalités jalouses si communes chez les généraux de cette époque. Après la mort de Marceau, Kléber continue à se maintenir au premier rang. La campagne d'Egypte imprime à son nom le cachet de l'immortalité. Ces deux existences, racontées avec la verve qui convient aux récits de ce genre, captiveront vivement les lecteurs. M. Desprez décrit très-bien les batailles, les mouvements des différents corps, les péripéties importantes de la lutte. Quoique animé d'enthousiasme pour la bravoure française, il évite en général avec bonheur les écueils du *chauvinisme* et de la monotonie. Ses petits volumes nous semblent tout à fait dignes d'obtenir un succès vraiment populaire.

LES MONUMENTS DE L'HISTOIRE DE FRANCE. Catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure relatives à l'histoire de la France et des Français, par M. Hennin. Paris, Delion, 1857, in-8.

Il a paru deux tomes de cet ouvrage, qui sera sans doute d'une étendue considérable, mais qui offrira aux travailleurs de précieuses ressources. M. Hennin a entrepris de donner, par ordre chronologique, une liste de toutes les monnaies, portraits, monuments, etc., relatifs à l'histoire de France, et disséminés dans un grand nombre d'ouvrages divers. On comprend sans peine combien il a fallu de recherches et de temps pour réunir et classer ces indications, mais aussi celui qui voudra savoir où il trouvera les informations dont il a besoin au sujet de tel ou tel personnage illustre ou de tel événement mémorable, apprendra de suite, grâce à M. Hennin, quels ouvrages il doit ouvrir et à quelle page ; autrement il aurait perdu beaucoup de temps à faire des investigations qui seraient, sans doute, demeurées incomplètes. La liste publiée jusqu'à présent, dans l'ouvrage dont nous avons transcrit le titre, commence à l'an 481 par des objets divers trouvés dans le tombeau de Childéric, et se termine avec l'année

1061. Une longue introduction donne sur le but du travail entrepris et sur les matériaux mis en œuvre, des détails étendus; une *Table* des auteurs, ouvrages et recueils cités entre dans des détails étendus sur des publications importantes ou rares; le curieux recueil de gravures publié par Tortorel et Perrissin, sous le titre de: *Premier volume, contenant quarante tableaux ou histoires diverses, touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France*, est l'objet d'une longue et minutieuse description; ces monuments très-remarquables représentent *pourtraits à la vérité* les événements les plus importants qui se sont accomplis en France de 1559 à 1570; la véritable physionomie du temps s'y retrouve avec une fidélité naïve. Il faut désirer que M. Hennin ait le temps et le courage d'accomplir jusqu'au bout la vaste carrière dans laquelle il est entré. Son travail sera pour l'historien et pour l'artiste un trésor de renseignements où il faudra sans cesse venir puiser.

*

LA CORSE ET SON AVENIR, par Jean de la Rocca. Paris, H. Plon, 1857; in-8.

Le but de ce livre est de faire connaître ce qu'a été la Corse, ce qu'elle est, ce qu'elle peut être. L'auteur établit qu'il y a dans cette île, trop peu appréciée, une vaste perspective d'avenir ouverte au commerçant, à l'agriculteur, à l'industriel. Dans son travail, divisé en vingt et un chapitres, on peut dire qu'il épuise son sujet. Une analyse succincte fera, bien mieux que tout compte rendu, connaître le cercle dans lequel il a porté ses recherches. Après un coup d'œil sur l'histoire de la Corse, il donne une description générale du pays, il en fait connaître la situation, l'étendue, le sol, les divisions politiques et administratives, les villes principales, le climat; il passe ensuite à la botanique et à l'état actuel de l'agriculture en Corse. Il consacre le chapitre cinquième aux améliorations à introduire dans la culture des céréales, aux assolements, aux instruments aratoires, aux engrais, au drainage. Le chapitre suivant roule sur la culture de la vigne; si les vins de la Corse étaient bien soignés, ils occuperaient un rang fort distingué dans le commerce. Il est ensuite question de la culture de l'olivier, de celle du mûrier, de l'élevage des bestiaux et de l'amélioration des races, des cultures à perfectionner et à introduire en Corse. Les chapitres onze à quatorze ont rapport à l'horticulture, aux forêts, à la minéralogie et aux eaux minérales. M. de la Rocca discute ensuite l'état actuel de l'industrie en Corse, et il montre sans peine qu'il y

aprait un immense progrès à réaliser ; il dit ce qu'est le commerce et ce qu'il pourrait être ; il parle des institutions de crédit et d'un système de colonisation, et il arrive ainsi au chapitre dix-neuf, dont les ports de la Corse forment le sujet. Les routes, chemins de fer et services de bateaux à vapeur, les comices agricoles, les institutions de bienfaisance occupent les chapitres vingt à vingt-deux. Enfin, après avoir envisagé ce qui a rapport à la statistique et à la bibliographie de l'île, l'auteur formule des conclusions, il montre qu'en fécondant les marais, en améliorant les races, en introduisant des cultures nouvelles, en fondant des établissements de crédit, en frayant des routes, en déblayant les ports, en activant l'essor de l'industrie, en donnant à un peuple actif et heureusement organisé de l'instruction et de l'émulation, on portera à un haut degré de prospérité un pays qui, trop longtemps délaissé, reste pauvre, tout en regorgeant de biens qui ne sont pas mis en œuvre. Aujourd'hui la Corse se trouve à quarante heures de Paris, et une ère nouvelle va sans doute s'ouvrir pour elle ; sous ce rapport, l'ouvrage que nous signalons sera certainement consulté avec grand profit.

SOPHIE ARNOULD, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits, par M.-E. et J. de Goncourt. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Sophie Arnould méritait-elle les honneurs d'une biographie ? Cela nous paraît douteux. Par son rôle, elle appartient de plein droit à la chronique scandaleuse, et si les qualités de son esprit la distinguent de la foule des femmes galantes, cela ne suffit pas pour qu'on doive ainsi la mettre sur un piédestal. Les bons mots qu'on lui prête sont nombreux et fort jolis sans doute, mais sa vie, quoique pleine d'incidents, offre, en définitive, peu d'intérêt. Elle débute par un enlèvement, suivi de beaucoup d'autres aventures du même genre, gagne la faveur du public par le charme de sa belle voix, obtient fortune et renommée, puis dissipe bientôt l'une comme l'autre, et s'en va déclinant jusqu'à se voir obligée de vivre aux dépens de ses amis. C'est l'histoire assez ordinaire des princesses de théâtre. Les lettres et fragments de journal que publient MM. de Goncourt montrent seulement que Sophie Arnould sollicitait sans relâche, écrivait mal et ne savait pas l'orthographe. Son style ne reflète point l'éclat de sa conversation ; il est incorrect, débraillé, flasque, et ne brille ni par l'élévation des idées, ni par la noblesse des sentiments. La vieille

actrice, malade et besogneuse, réclamant sans cesse de nouveaux secours, produit une impression pénible, d'autant plus que son malheur ne lui inspire jamais aucune réflexion sérieuse ni sur le passé, ni sur l'avenir. Le repentir et l'espoir lui paraissent également étrangers. De l'un, ni de l'autre, il n'est question nulle part, sauf dans le dernier paragraphe du livre, où MM. de Goncourt nous apprennent que « le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois promettait le pardon à la Madeleine. » Quant à Sophie Arnould, le souvenir de sa conduite ne lui suggère le plus souvent que des plaisanteries triviales et de fort mauvais goût.

HISTOIRE DES RELIGIONS DE LA GRÈCE ANTIQUE, depuis leur origine, jusqu'à leur complète constitution, par Alfred Maury, tome 1^{er}. Paris, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50 c.

Dans cet ouvrage, qui se distingue par une vaste érudition, M. A. Maury veut faire connaître le développement progressif du polythéisme grec et les diverses transformations que ses dogmes ont subies. C'est une tâche très-difficile, qui demande d'immenses recherches, mais dont les résultats peuvent offrir le plus haut intérêt. Jusqu'ici l'on s'est trop exclusivement attaché à l'étude des monuments, aux formes du culte, tandis qu'on perdait de vue le sentiment religieux, qui est l'essence des religions. C'est sur ce dernier point que se dirigent les recherches de M. Maury. Son but est de montrer comment la notion divine se dégage graduellement du naturalisme au sein duquel elle s'était éveillée, et de faire sentir les rapports qui lient le culte à la morale, et l'instinct de la vertu à celui du monde invisible. Il remonte donc à l'origine de chaque dieu, puis examine ce qu'il est devenu au milieu des révolutions religieuses qui s'accomplirent dans le monde antique. Les Grecs paraissent avoir puisé leur première notion de la divinité aux mêmes sources que les autres races indo-européennes. « L'étude des Védas, les monuments de la plus ancienne société indienne, nous fournit des éléments curieux de comparaison avec ce que nous retracent les premiers écrivains de la Grèce. » Ce qu'on sait des Pélasges offre beaucoup d'analogie avec les mœurs et les usages de l'Inde antique. Le Zeus grec se retrouve en tête du Panthéon indien, qui fut probablement son berceau. Mais la riche imagination de la race hellénique ne tarda pas à le modifier suivant les tendances de son propre génie. L'origine asiatique fut remplacée par des traditions fabuleuses, et

l'on vit naître toute une mythologie nouvelle empreinte du caractère national des populations de la Grèce. Aux autres dieux issus de la même origine, se mêlèrent de nombreux héros, dont les exploits ou les services parurent mériter une place dans le ciel, et l'anthropomorphisme s'épanouit de plus en plus, jusqu'au moment où la philosophie vint miner le vieil édifice religieux.

Le travail de M. Maury doit embrasser toute cette période. Son premier volume va jusqu'au siècle d'Alexandre. C'est une œuvre très-savante, pleine d'aperçus ingénieux, qui répand la lumière sur une foule de points obscurs, et dans laquelle règne un esprit de saine critique très-remarquable. Nous nous proposons de lui consacrer une analyse plus étendue lorsque paraîtra la seconde partie, qui doit traiter des institutions religieuses et de leur influence sur la vie morale chez les peuples grecs.

CHANNING, SA VIE ET SES ŒUVRES, avec une préface, de M. Ch. de Rémusat. Paris, Didier et C^{ie}, 1857; 1 vol. in-8 : 7 fr.

Depuis quelque temps, le nom de Channing attire, en France, l'attention d'un certain nombre d'hommes éclairés, qui sont flottants encore entre la philosophie et la religion, ne voulant point adopter entièrement l'une, ni tout à fait rejeter l'autre. C'est bien pour eux, en effet, que Channing semble avoir écrit. Son christianisme large leur convient, sa parfaite tolérance les attire. Il insiste fort peu sur les dogmes et beaucoup sur la morale; il est très-rationaliste, mais en même temps plein d'un ferveur sincère, et son âme se montre profondément pénétrée de l'importance des choses célestes. On ne peut d'ailleurs le rattacher à aucune secte, son individualité se développe avec la plus complète indépendance; jamais aucune arrière-pensée politique ou autre ne vient influencer sur son jugement, ni se jeter au travers de ses convictions. Chez lui le sentiment religieux dominait d'une manière très-intense, et l'on en retrouve l'empreinte dans tous ses discours. Les œuvres de charité, la question de l'esclavage, l'éducation populaire étaient les sujets favoris de ses préoccupations. Il y apportait le zèle le plus ardent et le plus éclairé; aussi sa voix était-elle écoutée, quoiqu'elle heurtât souvent les préjugés et les passions de la foule. Aux Etats-Unis, comme ailleurs, les progrès de la démocratie tendent à faire passer le pouvoir entre les mains, non pas des plus dignes et des plus capables, mais de ceux qui savent le plus habilement exploiter le suffrage universel. Channing, frappé de ce résultat déplorable, cher-

chait le moyen d'y remédier, soit en répandant les notions morales, soit en insistant avec force et sans relâche sur l'importance des devoirs qu'entraîne l'exercice d'un pareil droit. Ses écrits renferment à cet égard les meilleures directions ; la sagesse de ses vues n'est pas contestable. Il veut élever le peuple pour le rendre vraiment apte à jouir des heureux fruits d'un gouvernement libre, et la première condition qu'il demande, c'est que la majorité soit assez éclairée pour ne pas se laisser séduire par les artifices de quelques meneurs ambitieux. Du reste, Channing ne fut point un homme d'action ; il n'exerça jamais aucun rôle politique. La parole était sa seule arme, et comme l'a dit M. Laboulaye, « sa vie est tout entière dans les idées qu'il a propagées et défendues. » Aussi la notice insérée dans le volume que nous annonçons n'est-elle qu'une analyse de ses opinions sur les événements de son époque et les divers objets d'utilité publique dont il faisait le but de ses constants efforts. L'auteur y a joint une série de lettres et des extraits de trois sermons de Channing : *du renoncement à soi-même, les Preuves du christianisme et la Liberté spirituelle.*

Cette publication ne pourra qu'augmenter le nombre des admirateurs de Channing. Au point de vue dogmatique, sans doute, elle soulèvera beaucoup d'objections, mais, comme le dit M. de Rémusat, pour apprécier convenablement le pasteur américain, il ne faut pas l'isoler du milieu dans lequel il a vécu, ni oublier que son influence peut servir à réconcilier avec le christianisme un grand nombre de ceux qu'on est parvenu à en éloigner. « La piété du cœur ! là nous paraît en effet le mérite caractéristique de Channing. Pour le bien comprendre, il faut nous dégager des habitudes d'esprit que les traditions d'une vieille société laissent à ceux mêmes qui se piquent le plus d'indépendance. Toujours il nous est assez difficile de concevoir comme un directeur des âmes, comme un ministre de la religion, un homme qui n'agit que par des prédications et des écrits. Nous ne voulons voir en lui qu'un orateur, qu'un auteur fort respectable ; mais nous ne pouvons, dans notre pensée, séparer le genre de mission dont il se sent investi de certaines formes extérieures et d'un pouvoir en quelque sorte officiel, dont il devrait porter les signes et exercer les fonctions. Cependant, comme la religion est purement de l'ordre moral, un peu plus, un peu moins de choses extérieures n'importe pas, si l'esprit est convaincu, si le cœur est changé. Or, dans la société américaine, dans celle surtout des Etats du Nord, le culte est en général réduit à ses moindres termes, et la parole n'en a pas moins pour cela de force et d'influence. C'est un pays de religion sans culte. De treize républiques, celle de

Rhode-Island est la plus petite; mais sur cette terre favorisée du ciel, la religion et la liberté se sont embrassées dès leur berceau. Sous l'influence du généreux Henri Vane, des hommes pieux, qui fuyaient l'intolérance des puritains du Massachussets, fondèrent une colonie indépendante, dont le parlement et la restauration consacrèrent également l'existence et les droits. Une charte, qu'elle tient du roi Charles II, bien inspiré cette fois par sa sceptique indifférence, proclame en termes vraiment admirables des principes qui n'ont peut-être encore pleinement triomphé sur aucun point du territoire de cette orgueilleuse Europe. Il y aura, dans six ans, deux siècles que cette petite démocratie jouit en paix des plus grands biens qui puissent être départis aux sociétés humaines. C'est là, c'est dans la ville de Newport, que naquit Channing, et qu'il suçait avec le lait ces doctrines à la fois chrétiennes et libérales, qui font tout ensemble la consolation et la dignité de l'homme sur la terre. C'est de là qu'il partit, fort du pur amour de Dieu et de l'humanité, pour exercer jusque dans les Etats voisins un empire d'amélioration et d'enseignement qui ne se comprend pas aisément dans nos mœurs européennes, et dont ses ouvrages ne donnent encore qu'une imparfaite idée. Il faut se placer, par l'imagination, dans le milieu social où sa mission s'est accomplie, pour en mesurer l'importance et l'utilité; il faut créer, par hypothèse, autour de soi un ordre purement moral, où les institutions et les conventions disparaissent, où ne règnent que l'intelligence, le sentiment et la volonté, et se représenter, dans la simplicité des mœurs républicaines, des assemblées toutes spontanées, réunies par l'appât de la vérité et de l'émotion, autour d'un homme de leur choix, qu'elles acceptent librement pour conseiller et pour guide. C'est là presque tout ce que la religion a d'extérieur dans la plupart des sectes de l'Amérique du Nord, et l'on sait qu'elle n'en est pas moins puissante sur le plus énergique des peuples. »

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

ÉLÉMENTS DE DROIT ROMAIN, par Charles Maynz, professeur de droit à l'Université de Bruxelles. Deuxième édition; tome 1^{er}. 1 vol. grand in-8° de 600 pages.

La première édition de ces éléments ayant été fort peu répandue en dehors de la Belgique, nous pouvons les signaler comme un ouvrage nouveau et d'un grand mérite. Le mouvement imprimé en France depuis plus

d'un quart de siècle à toutes les branches de la science du droit, s'est principalement manifesté, pour l'étude du droit romain, par des travaux en général historiques ou exégétiques et portant sur des matières spéciales. Quant à l'ensemble des institutions et des règles du droit civil romain on n'a guère cherché à l'exposer que dans des commentaires des Institutes de Justinien : or, malgré l'érudition et le talent dont ont fait preuve plusieurs des auteurs de ces manuels, le cadre étroit qu'ils ont adopté, peut-être avec répugnance, ne se prête point à des développements assez complets, et l'importance donnée au seul texte des Institutes ne permet pas de mettre suffisamment en relief les points de vue sous lesquels il est le plus nécessaire d'étudier le droit romain dans les pays qui ne lui reconnaissent plus force de loi. M. Maynz a des coudées plus franches et une méthode plus rationnelle. Il puise à toutes les sources, il présente le tableau rapide des évolutions successives du droit aussi bien que l'exposé systématique de sa dernière condition, il initie par de nombreux exemples, par des citations bien choisies aux procédés de la jurisprudence romaine. Le volume que nous avons sous les yeux renferme, outre l'introduction, les deux premiers livres (Notions générales. — Droits réels). Le second volume sera consacré aux obligations et aux droits de famille. Le dernier aux successions. Il est deux portions du premier volume qu'il importe de signaler particulièrement : l'introduction, qui contient, en 200 pages, une remarquable histoire du droit romain, et le titre cinquième du premier livre, relatif aux actions formant un traité sommaire de procédure civile.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans plus de détails ; mais nous tenions à indiquer au moins le caractère général et l'importance d'un ouvrage qui fraie à l'enseignement une voie nouvelle, et fait connaître à la France les principaux résultats de la science allemande ; nous tenions aussi à remercier sincèrement M. Maynz, car, pour apprécier les services que son livre est appelé à rendre, il faut tenir compte et de l'instruction directe qu'on peut y puiser et de l'impulsion ultérieure qu'il imprimera aux études.

C. L.

NOUVEAU SYSTÈME DE COMPTABILITÉ COMMERCIALE ou de tenue de livres dite probante, à l'usage des personnes destinées au commerce, par Jacob Melly. Genève, J. Cherbuliez, 1856 ; 1 vol. in-8 : 3 fr.

Simplifier la tenue des livres, la rendre plus claire, et fournir le

moyen d'éviter ces longues vérifications qu'entraîne souvent la moindre erreur, tel est le but que s'est proposé M. J. Melly. Le principal avantage de son système consiste dans la possibilité d'avoir chaque jour la balance exacte, et de pouvoir en quelque sorte connaître à toute heure la véritable situation du commerce auquel il est appliqué. Pour obtenir ce précieux résultat, il suffit d'un nouveau registre dans lequel la page de gauche est consacrée au journal, et celle de droite au grand livre, en sorte qu'en peut, du premier coup d'œil, s'assurer si l'accord existe entre ces deux bases essentielles de la comptabilité. Les comptes généraux occupent sur le grand livre, chacun deux colonnes, dont l'une dans les débiteurs et l'autre dans les créditeurs, et les sommes se trouvant ainsi placées sur la ligne correspondante à celle du journal où leur rubrique est inscrite, il n'y a pas lieu de la répéter, ce qui fait une grande économie d'écritures. D'ailleurs, avec ce registre journal-grand livre, on tient celui des comptes-courants en parties simples, ainsi que celui de la caisse, sans que cela nuise en rien à l'harmonie générale, qui s'établit même beaucoup plus aisément que dans la méthode actuellement en usage. La tenue de livres probante nous semble, autant du moins que nous en pouvons juger, une innovation très-heureuse, qui mérite d'être adoptée surtout par le commerce, car l'expérience de M. Melly en cette matière est une garantie certaine des avantages qu'elle procure. Il en fait habilement ressortir la supériorité sur les autres méthodes, donne tous les détails et les modèles nécessaires pour son application, et la recommande aussi comme susceptible d'être appropriée soit aux usines et manufactures, soit aux administrations financières de petits gouvernements.

DRIT COMMERCIAL. Commentaire du code de commerce; livre I, titre III.

Des sociétés, suivi d'un commentaire des lois du 17-23 juillet 1856, sur l'arbitrage forcé et les sociétés en commandite par actions, par J. Bédarride. Paris, Aug. Durand, 1857; 2 vol. in-8° : 15 fr.

Aujourd'hui, que l'association tend à prendre un développement de plus en plus considérable, le titre du code de commerce qui règle l'organisation des sociétés acquiert une haute importance. Il est à désirer que, sur ce point, la lumière se fasse aussi complète que possible, afin de prévenir les déastreux résultats que pourraient entraîner l'ignorance ou la fraude dans des entreprises dont la ruine eût une véritable calamité publique,

La puissance de l'association n'est pas une découverte nouvelle, sans doute, mais elle est restée longtemps à peu près inexploitée. Il fallait le progrès des institutions civiles pour lui fournir les garanties de sécurité nécessaires à son essor. Depuis le commencement de notre siècle seulement on s'en est préoccupé d'une manière plus active, et l'on a bien compris que, selon l'expression d'un économiste moderne : « Les capitaux sont comme les hommes : unis, ils sont puissants ; divisés, ils sont sans force. » L'action efficace de ce levier une fois reconnue, le commerce n'a pas tardé à se l'approprier pour en faire l'âme de ses opérations. Si l'initiative du mouvement n'appartient pas à la France, du moins c'est elle qui, la première, s'est empressée de mettre sa législation commerciale en harmonie avec les exigences probables de cet essor, dont, avec sa perspicacité ordinaire, elle avait deviné la portée. Mais les vues de la théorie ont toujours besoin d'être modifiées dans la pratique, et, faute de ce correctif, elles paraissent quelquefois insuffisantes ou même dangereuses. C'est ce qui est arrivé pour le code de commerce. Il est devenu l'objet de reproches exagérés et d'attaques passionnées. « On lui a reproché de méconnaître le véritable esprit d'association, de favoriser les fraudes. De toutes parts, des réformes étaient sollicitées au nom de l'intérêt général, qu'on indiquait comme sérieusement menacé. » En réponse à ces plaintes, M. Bédarride fait observer avec raison que tous les projets enfantés par la fièvre de la spéculation et de l'agiotage, n'ont pu soutenir un examen sérieux, et qu'après des discussions approfondies on a jugé qu'en définitive le mieux était de s'en tenir au code de commerce. Mais il admet en même temps qu'au point de vue pratique, il convient de donner à ce code une interprétation parfaitement claire et très-détaillée, qui ne laisse pas de doute sur son aptitude à régler les rapports nouveaux que peuvent faire naître les grandes opérations commerciales de notre époque. Dans ce but, son commentaire s'attache à résoudre successivement les nombreuses questions que soulève chaque article du titre III. Tous les cas qui peuvent se présenter sont passés en revue et discutés avec soin. Ce livre nous paraît propre à rendre de précieux services. Il est écrit simplement, n'offre point un appareil trop scientifique, et les difficultés de droit s'y trouvent exposées de telle sorte que toutes les personnes versées dans les matières commerciales en saisiront facilement le sens et l'application. M. Bédarride joint au mérite du savoir, comme jurisconsulte, la connaissance réelle des usages du commerce, et montre une intelligence remarquable des bienfaits que l'association peut produire.

DE L'ÉTAT ACTUEL DU PROTESTANTISME EN FRANCE, par J.-J. Clamageran. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857 ; 1 vol. in-12 : 4 fr. 50.

Le protestantisme est depuis quelque temps en France l'objet d'études et de publications qui se multiplient de plus en plus. Son histoire a pour la plupart des lecteurs tout l'intérêt de la nouveauté, car jusqu'à présent elle n'était guère connue. Grâce aux travaux de Michelet, de Martin, etc., elle reprend sa place dans les annales françaises, et d'autres écrivains non moins distingués s'attachent à répandre également la lumière, soit sur ses doctrines, soit sur les résultats de son influence. Mais pour compléter cette œuvre de réhabilitation, il convenait d'y joindre un aperçu aussi exact que possible de l'état actuel des églises protestantes, de leur organisation, et des progrès qu'elles ont pu faire depuis que la liberté leur a été rendue. C'est la tâche que s'est donnée M. Clamageran. Il débute donc par nous apprendre que le nombre des pasteurs, qui n'était que de 200 en 1807, est maintenant de 814 ; que celui des lieux consacrés au culte est de 1341, tandis qu'au synode d'Alençon, en 1637, on ne comptait que 806 églises ; puis il nous offre une analyse très-claire, quoique très-succincte du régime législatif sous lequel ce développement remarquable s'est accompli et se continue. L'extension du culte protestant rencontre encore des difficultés assez grandes, qui proviennent en partie de la manière dont la loi est interprétée ou appliquée, en partie aussi du manque d'unité dans les efforts des églises. Quant au premier point, M. Clamageran se borne à le constater en citant plusieurs cas récents dans lesquels les tribunaux se sont prononcés contre le droit d'ouvrir de nouveaux temples ou des écoles protestantes. Sur le second, il s'étend davantage et passe en revue les différentes nuances d'opinions qui se partagent le protestantisme français. Ainsi qu'il le remarque très-bien, aucune d'elles ne peut prétendre à représenter d'une manière exclusive le principe protestant, dont l'essence est d'admettre la seule autorité de la Bible, en laissant chacun libre et responsable dans ses efforts pour en comprendre l'enseignement et pour le mettre en pratique. Entre les tendances variées qui, de cette manière, prennent leur essor, il n'y a pas d'autre unité qu'une tolérance large et féconde, à laquelle toutes ont les mêmes droits, quelque divergentes qu'elles puissent être. Or, le besoin de cette unité se fait tellement sentir, que l'on voit orthodoxes et libéraux, après avoir été longtemps divisés en deux camps ennemis, chercher à se rapprocher et comprendre la nécessité

de mettre fin à leurs stériles débats. En effet, pour atteindre son but, la réforme doit grouper autour de l'Évangile toutes les sectes et même toutes les opinions individuelles unies par le lien de la charité chrétienne. Cette noble mission est assignée par M. Clamageran au protestantisme, qui n'est et ne peut pas être un parti politique, mais dont les principes lui paraissent propres à exercer une haute influence sur la marche des choses humaines, sur les transformations sociales et sur la forme des gouvernements. Il veut, comme Channing, réaliser le progrès humain par l'élévation graduelle de l'ensemble de l'humanité, et croit la religion protestante destinée à remplir une pareille tâche. « Tâche difficile, dit-il, mais glorieuse au point de vue social : c'est de préparer la transformation future, c'est d'inculquer dans les esprits la notion de la solidarité humaine, et de graver dans les cœurs le sentiment de la charité universelle. La science économique fera le reste ; elle indiquera comment le luxe, qui ruine les uns et déprave les autres, peut être détruit, comment la misère peut être vaincue, comment l'inégalité peut faire place à la diversité, comment le bien-être de chacun peut sortir du concours de tous. Auparavant, il faut régénérer les âmes, non pour les jeter dans les égarements du mysticisme, mais pour les rendre plus ardentes à la pratique de la vertu. La forme extérieure, l'organisation officielle, le nom même du protestantisme, tout cela est sujet à périr. Ce qui restera, c'est l'idéal chrétien dégagé de toute superstition, c'est la doctrine évangélique réduite à la loi d'amour, ce sont ces trois choses enfin introduites pour la première fois dans la vie religieuse : la liberté, la raison et le progrès. Sur ces bases désormais inébranlables s'élèvera un jour la religion de l'avenir, religion individuelle par la personnalité de la croyance, universelle par la simplicité de la foi, la religion de l'humanité affranchie, et de tous les êtres qui aspirent vers Dieu. »

ŒUVRES DE PH. DE MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE, précédées d'une introduction et accompagnées de notes, par Edgar Quinet. Bruxelles, 1857.

Cette curieuse publication, qui témoigne de l'intérêt avec lequel on se tourne aujourd'hui vers les écrivains de la réformation, formera 6 volumes in-8°. Nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs en leur donnant l'extrait du prospectus qui vient de paraître.

Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, est

non-seulement l'un des plus grands hommes de la Belgique, mais l'un des plus grands écrivains de la littérature française et de la littérature flamande.

Homme de plume, homme d'épée et homme d'Etat, Marnix consacra sa vie à l'affranchissement de son pays et au triomphe des principes de tolérance et de liberté. Ami et soutien de Guillaume le Taciturne, il contribua puissamment à la fondation des Provinces-Unies et à l'établissement de la foi nouvelle chez le peuple batave.

Ses œuvres littéraires, où se reflète toute la révolution politique et religieuse du seizième siècle, sont devenues extrêmement rares : à peine quelques exemplaires existent-ils encore. C'est là un véritable monument qu'il importe de reconstruire et de compléter, à la gloire de la Belgique, de la Hollande et de l'Europe entière.

« Si l'on pouvait se représenter, dit M. Edgar Quinet, la moquerie d'un Voltaire plein de foi, on ne serait pas loin de Marnix. Il faudrait y joindre le pittoresque de Rabelais sur le fond sérieux d'une ébauche de Pascal ; la manière abondante, le génie plantureux des Flandres, accompagnés des éclats de malédiction qui partent d'une âme éprouvée par quarante ans de combats en pleine mêlée.

«.... Marnix entreprend de rassembler dans une seule œuvre, passionnée, savante, railleuse, toutes les armes que cette grande époque a fourbies contre l'esprit du moyen âge. Il veut composer un immense pamphlet sacré qui ne laissera en oubli aucune des plaies de l'humanité morale au seizième siècle : œuvre de bon sens et de justice, qui sera lue par les bourgeois et par le peuple dans les courts intervalles de repos, au milieu des guerres religieuses. Il rivalisera d'ironie avec Érasme, de fiel avec Ulric de Hutten, de sainte colère avec Luther, de jovialité et d'ivresse avec Rabelais. »

La publication des œuvres de Marnix commencera : 1° par le *Tableau des différends de la religion*, cette œuvre toute française, prodigieuse d'ironie, de verve et de profondeur, suivie de l'*Exposition de la Ruche romaine*, écrite aussi en français par Marnix, et 2° le *Byenkorf der roomsche kercke* (la Ruche de l'Eglise romaine), œuvre toute flamande, écrite dans un style populaire, vif et original.

Ces deux ouvrages formeront : 1° le *Tableau*, quatre volumes petit in-8° (de grosseurs différentes, afin de suivre l'ordre adopté par l'auteur, mais ayant en *moyenne* au moins 400 pages chacun), du prix de 3 fr. 50 cent. par volume pour les souscripteurs, payable à la réception

du volume ; après la publication du 2^me volume, le prix sera porté à 4 fr. ; — 2^o le *Byenkorf*, deux volumes petit in-8° (en moyenne d'environ 300 pages chacun), du prix de 3 fr. par volume pour les souscripteurs ; après la publication du 1^{er} volume, le prix sera porté à 3 fr. 50 cent.

Le prix total des 6 volumes pour les souscripteurs sera de 20 fr. et pour les non-souscripteurs de 23 fr. On pourra souscrire pour les deux ouvrages à la fois ou pour chacun séparément, aux conditions ci-dessus.

Les souscripteurs aux deux ouvrages recevront un exemplaire du portrait de Marnix.

La publication commencera incessamment. Rien ne sera négligé pour rendre cette édition digne de figurer dans toutes les bibliothèques.

DÉPÊCHES DES AMBASSADEURS MILANAIS sur les campagnes de Charles le Téméraire, de 1474 à 1477, publiées en original, avec sommaires et notes historiques par le baron Fréd. de Gingins-La-Sarra. Genève, J. Cherbuliez.

Cet ouvrage, qui est sous presse pour paraître dans le courant de cette année, formera 2 beaux volumes in-8°, imprimés sur papier collé, avec beaucoup de soin. Ils seront publiés en 3 livraisons. Prix de chaque livraison pour les souscripteurs, avant la mise en vente, 6 fr.

Les correspondances des ambassadeurs et des envoyés des souverains près des puissances étrangères sont considérées comme une source féconde de renseignements nouveaux et importants au point de vue d'une connaissance approfondie et plus exacte de l'histoire. Les monuments diplomatiques, qui ne remontent guère au delà du milieu du quinzième siècle, ont échappé pendant longtemps aux recherches des historiens. Ils forment le complément indispensable et le meilleur correctif des récits et des documents nationaux. Pour tous les événements qui se sont accomplis depuis quatre siècles, nulle histoire n'est définitive tant qu'elle n'a pas puisé à cette source.

Ce jugement porté par les publicistes et les historiens les plus éminents de notre temps, s'applique tout particulièrement à l'histoire des dernières guerres que le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, soutint contre les Suisses, alliés du roi de France, Louis XI. Les récits des écrivains contemporains portent, pour la plupart, l'empreinte des préjugés et des passions fomentées par la lutte. Ces récits nationaux demandent à

être éclairés et contrôlés par des témoignages moins suspects, tels que ceux que l'on trouvera abondamment dans les dépêches et les correspondances des divers agents diplomatiques que le duc de Milan entretenait, à cette époque, auprès des partis belligérants et de leurs adhérents.

Les correspondances milanaises, dont nous annonçons la publication prochaine, se composent d'environ trois cents pièces originales, dont la majeure partie sont des dépêches des ambassadeurs du duc Galeaz-Marie Sforze, résidant, soit auprès de la personne du duc Charles de Bourgogne, soit à la cour de la duchesse régente de Savoie, propre sœur du roi Louis XI. On y trouvera, de plus, de nombreuses communications d'autres agents milanais envoyés à Venise, à Florence et à Rome, ainsi qu'à la cour de France, en Angleterre et dans les villes suisses; sans compter plusieurs lettres autographes des divers souverains contemporains. Ces correspondances, qui toutes se rapportent d'une manière plus ou moins directe aux événements de la guerre de Bourgogne, commencent avec l'année 1474, et finissent à la mort de Charles le Téméraire, tué devant Nancy en janvier 1477. Rédigées, presque jour par jour, dans les camps et sur le théâtre même des événements, par des observateurs intelligents et haut placés, chargés de tout voir et de rendre de tout un compte fidèle, elles répandent une nouvelle et vive lumière sur l'un des plus grands drames historiques de l'époque et sur les intrigues croisées des cours qui alimentaient le feu de la guerre, sans en courir les dangers,

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DE LA SCIENCE DE DIEU, ou découverte des causes premières,
par P. Roux. Paris, V. Masson, 1857; 1 vol. in-12.

L'auteur de ce livre s'annonce comme ayant fait la découverte la plus merveilleuse qu'on puisse citer depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Quatorze années de recherches l'ont conduit à se persuader que la solution de tous les grands problèmes théologiques se trouve dans l'électricité, qui vient de Dieu, tandis que le magnétisme, au contraire, vient du diable, et n'est qu'un instrument de tromperie dont Satan se sert pour séduire les âmes. Mais ce n'est pas tout encore. M. Roux prétend posséder le secret de la nature et pouvoir se rendre maître du fluide électrique de manière à produire facilement des effets tels qu'on n'en a jamais ob-

tenu jusqu'ici. « J'ai découvert un agent, dit-il, avec lequel je peux faire (de différentes manières) des piles électriques omnipuissantes, c'est-à-dire d'une puissance qui est soumise à l'art, et qui est sans bornes, et qui dépasse, haut la main, tous les besoins à venir que l'homme pourra avoir sur cette terre. Ces piles s'alimentent d'elles-mêmes et elles peuvent s'appliquer soit à la mécanique, soit à toutes les nécessités des autres arts et sciences.

« Cette découverte est si gigantesque, qu'il n'en a pas été fait de pareille depuis le déluge, et elle dépasse celle de Newton d'autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre. Et je ne peux assez méditer, comment le grand Dieu des cieux peut s'abaisser à un tel point que de venir mettre une chose semblable entre les mains d'un misérable et chétif humain comme moi ! »

Du reste, M. Roux trouve, soit dans la Bible, soit dans une foule d'écrivains beaucoup antérieurs à l'ère chrétienne, surtout en Chine, aux Indes, au Thibet, en Perse, maintes descriptions de tous les caractères de son agent, ce qui lui confirme la haute importance de sa découverte en montrant que c'est bien cet agent sublime dont l'humanité déplore la perte depuis tant de siècles, et qui doit lui être enfin rendu pour achever pleinement l'œuvre de la rédemption. L'électricité pure constitue la grâce efficace ; l'hydrogène céleste est le créateur universel ; la physique, l'hygiène et la morale se confondent ensemble pour former un tout qui s'appelle la vertu ou la sainteté. Voilà du moins ce que nous avons cru comprendre dans le *Traité de la science de Dieu*, qui, traitant de toutes choses, exige, pour le bien juger, des connaissances non moins variées qu'approfondies, et dont nous nous bornerons, dans le sentiment de notre impuissance, à citer ici quelques-unes des têtes de chapitres ou plutôt d'articles, d'après lesquelles nos lecteurs pourront se faire une idée du plan et de la méthode de M. Roux.

« Le règne de Dieu est descendu sur la terre. La découverte de l'agent sublime perdu depuis quatre mille ans.

« Don du S. E. et purgation.

« Recette pour faire un homme.

« Chemins de fer, prophétie d'Isaïe.

« Vertu, vice, passion. Observations sur les six agents du ciel et de l'enfer.

« Acide carbonique ou esprit des excréments, ou agents du diable.

« Grand mystère des songes pénibles, hideux et terribles.

- Sources des maux. Orphée et Orgie. Véhicule et Python, ou alcool pur et impur. Rhée ou la toison d'or. Janus. Culte de la femme.
- Langue primitive.
- Pile, foudre, électricité, magnétisme.
- Affinité, attraction.
- Injections et excrétiens.
- Les excrétiens ont fait fuir le paradis. Chiffonniers. Puits perdus.
- Division des éjections terrestres et des êtres en injections et excrétiens.
- La divisibilité infinie de la matière est la source de l'amour pur, ou du plaisir, ou de l'élévation et de la perfectibilité.
- Eponge de l'univers.
- Un commerce bien géré. Tyr moderne ou Albion. L'industrie et la théologie.
- Ma philosophie.
- La clef de la science enlevée aux théologiens, et donnée aux chimistes-mécaniciens.
- Paris ou la Jérusalem moderne.
- La politique de Dieu et du diable.
- Le magnétisme est le gouffre qui absorbe la société.
- Le cuisinier des cuisiniers est la vraie science du diable.
- Grand mystère de la nutrition et de l'alambic universel et de la santé parfaite.
- La médecine des médecins ; la médecine purgative.
- Médecine, vertu, esprit et hygiène pure ne sont qu'un.
- Courant de magnétisme et courant d'agent sublime, ou courant de l'esprit du diable et courant de l'esprit de Dieu.
- Histoire d'un âge déchu et histoire abrégée de la création universelle. Les comètes. Adam et Ève. Vulcain. Les patriarches. Azais et Fourcault.
- Dualisme. Sec et humide.
- *Principes de la pile et de l'électricité pure et nouvelle.*
- Il n'y a point de vide. L'électricité ne se propage que par l'intermédiaire de la matière.
- Contagion universelle. Effets physiologiques de l'électricité dynamique.
- Mort des impies ou impurs et des coquins. Mort des purs ou justes. Fatalités. Suicides. Dissolution du corps.

- « *La pile électrique omnipuissante et intarissable.*
- « Solution du problème des libertés célestes.
- « Piles terrestres et piles célestes. La raison ou vérité vient d'en haut ou du nord. Impureté du midi.
- « Piles des tours de silices.
- « Mystère des fers à cheval ou électro-aimants dévoilé.
- « Isolement et pureté appliqués à la pile.
- « Dieu vient épouser la terre.
- « Locomotives aériennes.
- « Mouvement perpétuel.
- « La foi et les œuvres.
- « Cause de l'attraction de la chair.
- « Grand Lama.
- « Trois univers.
- « Le diable ou satan.
- « L'Angleterre. L'esclavage. La liberté.
- « Dix-sept cent nonante.
- « Kempis.
- « Grand centre d'infection.
- « Le règne de Dieu, c'est le règne des bagnes.
- « Il n'y a qu'une âme ou véhicule, ou être spirituel, chez l'homme ou chez les bêtes.
- « Emanation, ou sueur ou véhicule Python.
- « Grand Lama, faux Melchisédech, grande bête, etc., etc., etc.»

ESSAIS SCIENTIFIQUES, par Victor Meunier. Paris, rue des Noyers, 74.

Tome 1^{er}, 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

Nous sommes dans le siècle des utopies sociales. Jamais on ne vit naitre tant de projets pour assurer à tous la jouissance du bien-être que promet l'essor du mouvement industriel, si remarquable aujourd'hui. Il est certain que jusqu'à présent ses résultats ont profité surtout au petit nombre, tandis que la condition des masses est restée à peu près la même. Les travailleurs, semblables aux abeilles, n'obtiennent en général du miel de la ruche que tout juste ce qu'il leur faut pour vivre, et l'inégalité du partage devient plus flagrante à mesure que s'accroît la richesse des produits. On ne peut le nier; c'est un fait que l'emploi des machines a mis

en évidence. Aussi ne sommes-nous pas étonnés que des cœurs généreux cherchent les moyens de remédier à ce qui leur paraît une injustice. Au point de vue du sentiment leurs efforts peuvent être louables, mais le sentiment ne s'accorde pas toujours avec la raison et quelquefois enfante des erreurs fort dangereuses. C'est à lui qu'on doit les rêves du socialisme avec leur mirage trompeur par lequel se laisse si facilement séduire la foule. Trop souvent la philanthropie humanitaire débute en apportant le trouble et la ruine dans les existences individuelles. C'est tout simple, quand on embrasse le monde entier, les détails n'ont plus aucune valeur. L'enthousiasme qu'inspire la perspective du bonheur universel produit une certaine indifférence pour les moyens d'exécution. De là viennent ces étranges projets qui, sans le moindre scrupule, bouleversent la société de fond en comble. M. Victor Meunier, hâtons-nous de le dire, ne procède pas d'une manière aussi brutale. Il est socialiste, mais non révolutionnaire. Suivant lui, la réforme est en train de s'accomplir, il ne s'agit plus que de favoriser sa marche par des mesures toutes pacifiques. Ce sont les progrès de la science qui réalisent à ses yeux la véritable émancipation sociale, qui font l'homme prêtre et roi de ce monde. L'esprit humain, grâce à cette initiation nouvelle, participe en quelque sorte au pouvoir créateur, et nul obstacle ne peut plus entraver sa marche. « Pendant que les revenants des plus sombres époques nous taillent (en pensée) des vêtements dans leurs suaires, qu'ils nous préparent des logements dans leurs sépulcres, et que de la poussière du passé ils essaient de former une digue contre la vie et le progrès ; pendant qu'ils rêvent de transformer la France en un musée d'un genre nouveau, où les choses passées, au lieu de figurer elles-mêmes, seraient représentées par les vivants dressés au rôle de morts ; nouvelle venue et déjà sans rivale, ni royaliste, ni bigote, au contraire ; ennemie des oiseaux de proie et des oiseaux de nuit, voulant donner à tous les hommes la paix et le bien-être, et les établir dans la dignité de leur nature, la science va devant elle comme s'il n'y avait dans le monde ni adversaires du droit commun, ni obscurantistes, ni apologistes gagés de la misère ; sans plus s'inquiéter des apostats et des traîtres, que le voyageur ne se soucie des êtres infimes qui barbotent inaperçus dans la fange sous la semelle de ses pieds. »

On voit par cette tirade que l'auteur a le souffle long et la verve exubérante. Mais du moins son socialisme ne prétend pas détruire les supériorités intellectuelles. Au contraire, il aspire à les multiplier en nombre

infini. Si l'œuvre ne paraît pas plus facile, on doit reconnaître que les efforts dirigés vers un tel but ne sauraient avoir des résultats bien fâcheux. M. Meunier fait appel au zèle des particuliers et ne veut qu'une libre propagande pour étendre de plus en plus l'empire de la science jusqu'à ce que tout le monde y soit soumis. Alors elle deviendra naturellement l'autorité suprême, elle remplacera la religion, le gouvernement, les lois, et ses prodiges continuels lui assureront une puissance plus respectée que ne le fut jamais celle d'aucun souverain. L'auteur n'entre pas encore dans les détails ; il se contente de donner un aperçu de l'idée fondamentale sur laquelle doit reposer l'avenir social. Son système reste une énigme à deviner ; mais en attendant il nous promet merveille : la liberté universelle, l'abondance universelle, l'instruction universelle. C'est magnifique, et vraiment pas cher, car les élucubrations de M. Victor Meunier formeront 12 volumes, dont le prix pour les souscripteurs est 12 francs. Pour cette modique somme on aura l'Apostolat scientifique ; la Reconstruction matérielle de la société ; le Tableau synthétique des sciences ; l'Anarchie scientifique ; une Vue synoptique sur le ciel, la terre, les animaux et l'homme ; l'Exposition des découvertes modernes ; des Biographies, des articles de critique, etc. Nous croyons, du reste, que ce socialisme d'un nouveau genre ne compromettra pas la paix de l'Europe.

SCÈNES DE LA NATURE dans les États-Unis et le nord de l'Amérique, ouvrage traduit d'Audubon, par Eugène Bazin, avec préface et notes du traducteur. Tome I^{er}. Paris, P. Bertrand, 1857 ; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Le naturaliste américain Audubon s'est rendu célèbre par son grand ouvrage sur les oiseaux, que Cuvier appelait le plus beau monument que la science eût encore élevé à la nature. Cette publication forme cinq gros volumes, « ornés de quatre cents planches où les figures, de dimensions naturelles et d'un coloris achevé, sont représentées chacune dans l'attitude propre à ses mœurs, et même avec l'encadrement harmonique du ciel, de la terre et des eaux. » Observateur passionné, qui ne reculait, pour satisfaire son désir de connaître, ni devant les fatigues, ni devant les périls, Audubon décrit avec amour les scènes dont il fut le témoin durant ses excursions au milieu des vastes solitudes alors plus communes qu'aujourd'hui dans sa patrie. Le goût de l'histoire naturelle s'était développé

chez lui de très-bonne heure et l'âge n'avait fait que l'accroître. Muni de son fusil et de ses crayons, accompagné de son chien, il partait à l'aurore pour aller en quelque sorte prendre la nature sur le fait. Souvent sa journée se passait à suivre un oiseau dans le but d'étudier ses habitudes, la chasse n'étant qu'un accessoire auquel il recourait seulement afin de se procurer des modèles qu'il pût copier à son aise. Vivant sans cesse au sein des forêts, tous leurs habitants lui devenaient familiers. Aussi son livre joint-il à ses autres mérites celui d'une exactitude parfaite. Ce sont des tableaux variés, pleins de fraîcheur et de poésie, empreints du sentiment religieux le plus élevé, qui satisfont le cœur autant que l'esprit et donnent à la science un charme irrésistible. Comme ils ne se trouvent point rangés par ordre systématique, M. Bazin, ne pouvant les traduire tous, en a détaché ceux qui lui ont paru le plus propre à faire apprécier dignement le génie de l'auteur. Audubon connaissait trop bien la nature pour attacher beaucoup d'importance aux classifications. Peintre fidèle, il préférait rendre l'harmonieuse diversité de ses œuvres telle qu'elle s'offrait à ses regards ravis. L'enthousiasme qui l'anime est d'ailleurs contagieux ; on partage ses joies et ses admirations d'autant plus volontiers qu'elles ont toujours quelque chose de naïf, de vrai, qui inspire une entière confiance. Le choix fait par M. Bazin nous semble très-judicieux. On y trouve, à côté de descriptions scientifiques fort intéressantes, des scènes de mœurs qui ne le sont pas moins et qui nous transportent dans les parties encore à demi sauvages du territoire de l'Union. Les habitants de l'air y tiennent la place principale. Audubon avait pour eux une préférence marquée. Il pouvait consacrer des heures à contempler leurs ébats, leurs travaux, leurs querelles et leurs caresses. Le chant des oiseaux était une musique dont il ne se lassait point. Les accents propres à chaque espèce lui étaient familiers. On en trouvera d'abondantes preuves dans ses notices, où rien n'est omis de ce qui peut servir à faire bien connaître les animaux auxquels elles sont consacrées. Audubon se montre fort habile à voir et non moins habile à décrire. Il s'identifie avec les objets de ses études. Ce n'est pas l'éloquence pompeuse de Buffon, mais c'est un style toujours coloré, plein de chaleur et de vie. Parmi les morceaux les plus remarquables, nous signalerons le Dindon sauvage, l'Aigle à tête blanche, l'Oiseau mouche à gorge de rubis, le Moqueur, etc., qui renferment une foule de détails curieux qu'on ignorait avant lui. On trouvera beaucoup d'attrait également dans les épisodes empruntés à l'existence des bûcherons, des pionniers et des

chasseurs. L'incendie des forêts, la pêche de la tortue, la chasse à l'élan lui fournissent aussi d'agréables digressions qui font de son livre une lecture aussi variée qu'instructive. Nous espérons que le succès de ce volume engagera M. Bazin à nous donner promptement la suite.

DÉVELOPPEMENT DE LA SÉRIE NATURELLE avec schématismes dans le texte, par le D^r Henri Favre. Bruxelles, 1856 ; 2 vol. in-12 : 8 fr.

Au milieu des phénomènes multiples et si divers qui l'entourent, l'homme aspire sans cesse à l'unité. Les lois de la nature doivent évidemment avoir un point de départ commun ; spiritualistes et matérialistes sont d'accord pour l'admettre. Mais quel est-il, où se trouve-t-il ? Là commencent les hypothèses qui, jusqu'à présent, n'ont guère avancé la solution du problème. Au contraire, à mesure que la science fait de nouveaux progrès, le but semble s'éloigner davantage, et plus s'aggrandit le champ de l'observation plus il devient difficile d'en coordonner les résultats d'une manière satisfaisante. L'énigme n'a pas encore trouvé son sphynx et ne le trouvera probablement jamais, parce que nos facultés sont trop limitées pour sonder les profondeurs de l'infini. La théorie exposée par M. H. Favre n'est pas nouvelle. Geoffroy Saint-Hilaire s'en était fait le champion et l'avait opposée aux vues plus positives de Cuvier. Mais elle a de l'attrait pour les esprits systématiques. Cette série de développements successifs qui forment une chaîne non interrompue entre tous les êtres, à quelque règne qu'ils appartiennent, qui les rattachent même aux corps inorganiques et comblent ainsi toutes les lacunes, présente assurément un magnifique spectacle. On ne peut le nier, l'idée est belle et porte le cachet de grandeur et de simplicité qui convient aux œuvres du Créateur. Seulement elle s'appuie sur des hypothèses plutôt encore que sur des observations, en sorte qu'elle n'offre point les éléments nécessaires à la rigueur d'une démonstration scientifique. C'est pourtant sous cette forme que M. H. Favre la conçoit et l'expose. Il prétend même la rendre accessible à tous par des figures de géométrie, des circonférences, des cônes, des paraboles, des triangles, auxquels il donne le nom de schématismes. La tentative ne nous paraît pas très-heureuse. Ce langage hérissé de termes plus ou moins barbares nuit à la clarté des explications sans autre avantage que de nécessiter une étude pénible pour suivre la marche du raisonnement. Un exemple pris au hasard suffira pour justifier notre critique « *La Confu-*

sion de la sensation et de l'induction, dans un même organisme nerveux, amène immédiatement une réaction à une sensation perçue, ce qui est, à proprement parler, l'instinct.

« Il ne fallait donc pas en faire tant de bruit, de ce mot *instinct*, dont je conserve l'usage pour montrer clairement combien on était loin de compte, en s'en tenant à lui pour tout expliquer. Il grandira avec le reste, cet instinct, mais son fonctionnement, bien que toujours d'un emploi très-fréquent, sera le degré le plus inférieur de la fonctionnalité nerveuse partout où il se montrera. »

Ne serait-on pas tenté de dire, comme Sganarelle, « et voilà pourquoi votre fille est muette. » Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'auteur qui parle de cette façon s'imagine être populaire. Il déclare que le symbolisme a fait son temps, qu'il ne faut plus aujourd'hui sortir du réel, et les schématismes dont il orne son texte sont des hiéroglyphes beaucoup plus compliqués que ceux des obélisques égyptiens. Evidemment la manie du système le possède un peu trop. Son plan sériaire est si bien conçu *a priori* dans sa tête que, si quelque chatnon lui manque, vite il y supplée par une phrase entortillée comme celle que nous venons de citer. C'est dommage, car son livre renferme des choses intéressantes, et s'il était écrit d'un autre style, nous croyons qu'il aurait de nombreux lecteurs.

LETTRES SUR L'AGRICULTURE, par Victor de Tracy. Paris 1857; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

La cause de l'agriculture a trouvé dans M. de Tracy un avocat spirituel, habile et profondément convaincu. Il possède de plus l'avantage de pouvoir citer à l'appui de ses arguments une expérience très-concluante. Le domaine de Coligny, qu'il exploite depuis dix années, rapportait à son ancien propriétaire, en 1847, la modique somme de 950 francs; aujourd'hui, grâce à des soins intelligents, à des améliorations sagement calculées, le produit net s'élève à 16,000 fr. On ne peut nier l'éloquence d'un pareil résultat pour combattre les préjugés qui s'opposent encore au progrès de l'agriculture française. Maintenant, en effet, ce sont les gros bénéfices des entreprises industrielles qui détournent les capitaux de l'exploitation agricole et font prendre en pitié, par beaucoup de gens, les propriétaires assez fous à leurs yeux pour aller enfouir leur argent dans la terre. L'agriculture est dédaignée comme n'offrant aucune chance de fortune; il arrive bien rarement que des hommes instruits se livrent à son étude, et

parmi les paysans eux-mêmes quiconque le peut aspire à donner à ses fils d'autres professions. C'est contre cette tendance que les lettres de M. de Tracy sont dirigées. Il s'attache à montrer combien elle est fautive dans son principe et désastreuse dans ses résultats. La France, contrée essentiellement agricole, reste en arrière de pays beaucoup moins favorisés qu'elle à cet égard. On y profite fort peu des améliorations introduites ailleurs depuis longtemps, et malgré les précieuses découvertes de la science, la routine domine encore chez le plus grand nombre des agriculteurs. Cela provient surtout de ce que les propriétaires n'exploitent pas eux-mêmes leurs domaines ; ils préfèrent les abandonner à des métayers ou des fermiers qui ne sont point en position de faire les dépenses propres à rendre la culture plus productive. L'exemple de M. de Tracy prouve cependant qu'ils y trouveraient un avantage certain. Mais l'opinion publique, fourvoyée par d'étranges préjugés, méprise les travaux de la campagne. Elle ne comprend ni leur importance, ni l'attrait qu'ils peuvent offrir, et celui qui s'y consacre verra bien rarement ses efforts exciter l'intérêt ou la sympathie dont les entreprises industrielles sont l'objet. M. de Tracy parle, sans amertume, des déceptions de ce genre qu'il a lui-même éprouvées. On le prenait en pitié, ses succès étaient accueillis par un sourire incrédule, son goût pour la vie champêtre taxé de manie bizarre. Aussi plus d'une fois des doutes s'élevèrent dans son esprit sur l'utilité d'une discussion à laquelle ses adversaires paraissaient ne rien comprendre. « Quand je vois, dit-il, quel changement devrait s'opérer dans la nature et la direction générale des idées de notre temps avant que les miennes sur le sujet particulier dont je m'occupe pussent être considérées comme pratiques et d'un intérêt aussi actuel qu'important, je me sens fort découragé, et parfois je suis tenté de renoncer à une lutte trop inégale et stérile dans ses résultats. Je ferais volontiers comme cette pauvre servante qui, s'étant levée de grand matin, suivant sa coutume, se mit à énumérer tout ce qu'elle aurait à faire pendant la journée, et reconnaissant qu'il lui était impossible d'y suffire, prit le parti de se recoucher et se rendormit. »

Mais chez lui la conviction est trop forte pour reculer devant les obstacles. En dépit des incrédules, il persiste à croire que la France possède les éléments d'une prospérité tout autre que celle jusqu'ici réalisée, et que l'agriculture peut devenir pour le bien-être général beaucoup plus féconde que ne le seront jamais les réformes politiques ou sociales. Cette thèse nous semble, en effet, très-soutenable. Il est évident qu'aug-

menter les produits du sol, c'est accroître la richesse, répandre l'aisance, et multiplier le nombre de ceux qui sont intéressés au maintien de l'ordre et de la sécurité dans le pays. Les progrès de l'agriculture contribuent au développement moral aussi bien que matériel, avantage que ne présente pas toujours l'industrie. Ils relèvent la classe des paysans, l'arrachent au joug de l'ignorance et de la superstition, lui assurent un patronage éclairé, bienveillant et non moins salutaire pour ceux qui l'exercent que pour ceux qui le reçoivent. Ce sont là des bienfaits que M. de Tracy regarde comme très-importants pour la France, et nous croyons qu'il n'a pas tort. L'Angleterre, tout en favorisant l'essor industriel s'est bien gardée de les négliger, et l'on peut dire qu'elle leur doit en grande partie la stabilité de ses institutions. Cet enseignement ne doit pas être perdu. Maintenant surtout que les vieilles préventions tendent à s'effacer, il faut que l'amour-propre national devienne un stimulant de noble émulation. et que chaque peuple sache mettre à profit les expériences de ses voisins.

LE CHEVALIER SARTI, par P. Scudo. Paris, 1857 ; 4 v. in-12 : 3 fr. 50.

M. Scudo tient aujourd'hui le sceptre de la critique musicale. En cette matière il est passé maître, et nul ne sait mieux que lui la mettre à la portée de tous par le charme d'un style clair, élégant, original, qui captive l'attention même des plus ignorants en fait de musique. Mais dans l'ouvrage que nous annonçons, il nous semble s'être un peu fourvoyé. Les dissertations techniques, l'enthousiasme exalté, le diapason de l'artiste, sont des choses qu'on ne supporte guère durant tout un gros volume de 550 pages. Au bout des trois ou quatre premiers chapitres, cela devient fatigant et monotone. Si tout concert doit avoir un terme sous peine de lasser les dilettanti les plus intrépides, comment espérer que des simples lecteurs subiront, sans perdre patience, de longues descriptions musicales qui, pour la plupart d'entre eux, sont presque inintelligibles. Il est vrai qu'elles sont rattachées aux incidents d'un récit. Mais elles occupent la place principale, et ce récit lui-même n'offre pas assez d'intérêt. Le tort de M. Scudo est d'avoir pris seulement un épisode de la vie du chevalier Sarti, auquel son imagination donne un cachet tout à fait romanesque. On s'aperçoit très-bien que les détails sont plus ou moins fictifs, et comme l'auteur a voulu cependant respecter la donnée

réelle qui lui sert de base, le roman reste incomplet. Nous aurions beaucoup préféré la biographie du chevalier Sarti, l'histoire vraie de ses débuts dans la carrière, de son éducation, de ses travaux et de ses succès. La critique musicale s'y serait alors trouvée mieux à sa place, et l'ensemble eût été plus intéressant. M. Scudo laisse bien entendre qu'il se propose d'y revenir pour achever l'œuvre dont ce volume ne forme que la première partie. Mais s'il continue de la même manière, nous croyons que le nombre des amateurs qui le suivront jusqu'au bout sera bien petit, et ce n'est pas précisément là le moyen de faire apprécier le talent du grand musicien pour lequel il professe une si vive admiration.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

JUIN 1857.

LITTÉRATURE.

SEUL ! par M. B. Saintine. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Saintine essaie de refaire Robinson Crusoé. L'entreprise est périlleuse. Jusqu'ici les nombreux imitateurs de ce chef-d'œuvre sont restés bien au-dessous de l'original ; mais du moins ils n'avaient pas la prétention de l'éclipser. M. Saintine, plus ambitieux, aspire à le détrôner, en rétablissant l'histoire exacte du matelot Selkirk, dont les aventures servirent de modèle au romancier anglais. Dans ce but il a rassemblé, non sans peine, les rares données que pouvaient lui fournir les documents de l'époque, puis il s'en est assez habilement servi pour construire une relation suivie qui ne manque ni de vraisemblance, ni d'intérêt. Selkirk, victime de la jalousie d'un capitaine dont il a dérangé les projets matrimoniaux, est abandonné dans une île déserte, où la solitude exerce sur lui la plus déplorable influence. Au bout de quelques années ses facultés intellectuelles se perdent, il oublie sa langue maternelle, il est presque réduit à l'état de brute lorsqu'un bâtiment anglais vient le délivrer. Si le fond de l'histoire peut être vrai, tous les détails sont inventés par l'auteur, qui donne libre essor à son imagination et ne dédaigne pas les ressources de l'effet dramatique. En général, les scènes qu'il décrit portent plus ou moins le cachet romanesque. Il fait passer son héros par une suite de péripéties qui ne figureraient pas mal dans un roman maritime d'Eugène Suë ou du capitaine Marryat. Cependant, M. Saintine se croit beaucoup plus près de la réalité que l'écrivain anglais. A ses yeux, Robinson Crusoé n'est qu'une belle thèse philosophique ; il n'admet pas le développement moral et religieux que la solitude produit en lui ; dans la lutte entre la nature et l'homme civilisé, c'est celui-ci qui doit nécessairement succomber. D'ailleurs, De Foe n'a pas placé son héros dans un isolement complet ; il lui suppose des ennemis à combattre, des dangers et des travaux qui le tiennent sans cesse en haleine, tandis que Selkirk est tout à

fait seul au milieu d'une contrée féconde où la solitude constitue son unique souffrance. La remarque est juste, sans doute, mais comme il s'agit ici de deux romans, nous dirons que la donnée de De Fos semble très-supérieure à celle de M. Saintine. Elle met en relief la force intelligente, l'énergie morale, elle montre comment la religion soutient, console, élève l'âme et fournit un aliment aux plus nobles facultés de l'homme. Le matelot de M. Saintine, au contraire, nous présente un exemple de la décadence humaine : « Dans la solitude, Robinson grandit et se perfectionne, » comme dit l'auteur ; « Selkirk, d'abord tout aussi plein de ressources que lui, finit par s'y abattre et s'y abrutir. »

« Lequel des deux est le plus près de la vérité? » ajoute-t-il, et sans hésiter il s'adjuge la victoire. Nous ne sommes pas du même avis. L'un et l'autre nous paraissent également possibles selon les dispositions du cœur et les tendances imprimées par l'éducation. Mais nous préférons beaucoup Robinson Crusœ, quoique M. Saintine lui reproche d'exalter l'amour de l'indépendance absolue, tandis qu'il voit dans l'abrutissement de Selkirk la glorification de la société tout entière. Notre manière de voir diffère encore de la sienne à cet égard, et nous estimons que la société doit se glorifier bien plus de la conduite de Robinson sachant tirer le meilleur parti des principes et des notions qu'elle lui a inculqués, que de celle du matelot Selkirk, incapable de supporter quelques années d'épreuves.

LETTRES DE SILVIO PELLICO, recueillies et mises en ordre par G. Stefani, traduites et précédées d'une introduction par A. de Latour. Paris, 1857; 1 vol. in-8, orné d'un portrait : 8 fr.

Silvio Pellico doit une bonne part de sa renommée au livre dans lequel il a raconté ses années de prison. Lorsque cet écrit parut, la sensation fut grande. Les souffrances d'un cœur d'élite, sa résignation pieuse, ses sentiments nobles et généreux produisirent d'autant plus d'effet que les esprits étaient, en général, fortement prévenus déjà contre la dureté des peines infligées aux révolutionnaires italiens. Le récit du martyr méritait bien un tel accueil. Il ne ressemble point aux déclamations qui remplissent la plupart des mémoires de ce genre. La simplicité de la forme et la modération du langage en font une œuvre à part, digne d'être rangée au nombre des meilleures productions de notre siècle. Silvio Pellico

s'y peint avec une franchise naïve, et c'est faire son plus bel éloge que de rappeler la sympathie qu'il éveilla chez presque tous ses lecteurs. Les *Lettres* dont M. de Latour publie la traduction peuvent être regardées comme formant la suite de *Mes Prisons*; elles complètent l'autobiographie de cet homme excellent « qui a porté jusqu'à l'héroïsme la patience, la bonté, la douceur, la bienveillance, la charité, l'amour du prochain, le pardon des injures, en un mot toutes les vertus évangéliques. » La santé de Pellico, ébranlée par sa longue captivité, ne put jamais se rétablir. Il passa ses vingt-quatre dernières années dans un état de langueur dont les progrès étaient lents mais continus. Le travail lui devenait de plus en plus difficile, il se sentait atteint dans les sources mêmes de la vie, et sans aucun espoir de guérison. Mais pour le chrétien soumis à la volonté de Dieu, l'épreuve est un bienfait; son âme, qui se tourne vers le ciel, voit sans regret rompre l'un après l'autre les liens qui l'attachent à la terre. Chez Pellico, la religion brille d'un éclat pur et doux. Ses principaux caractères sont la foi humble, le zèle charitable et le pardon des offenses. Elle contraste singulièrement avec les passions de l'esprit de parti. Aussi l'auteur de *Mes Prisons* s'attira-t-il de la part de ses anciens amis politiques des reproches de faiblesse et même de trahison. Peut-être, en effet, se fourvoya-t-il en prenant la défense des jésuites contre les attaques de Gioberti. Son penchant à l'indulgence et son amour de la paix l'entraînaient trop loin, mais rien n'est plus injuste que de soupçonner ses intentions, toujours honnêtes et droites. Le fait est qu'il n'était pas naturellement doué d'énergie, une piété sincère fut l'unique source de la force qu'il déploya dans le malheur, et l'on comprend qu'au sortir de la crise qu'il venait de traverser il cherchait avant tout le repos. Son talent présente, du reste, la même absence de vigueur. Après avoir publié dans sa jeunesse une tragédie remarquable, il ne s'éleva point à la hauteur que semblait promettre ce début. « Silvio, dit M. de Latour, avait surtout les qualités du style; mais ce rare mérite ne servait guère chez lui qu'à dissimuler la mollesse de la composition et l'effacement des caractères. » Sa correspondance a beaucoup de charme; elle est empreinte d'une parfaite bienveillance et renferme des détails fort intéressants. Les idées religieuses de Pellico ne plairont sans doute pas à tous les lecteurs, mais quelle que soit l'opinion qu'on ait à cet égard, il est impossible de ne pas être captivé par les confidences intimes d'une âme si belle et si dévouée.

LES ENFANTS DE J.-J. ROUSSEAU, par Claude Genoux. Paris, Serrière, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr.

L'auteur de ce roman est allé chercher ses héros à l'hospice des enfants trouvés. Il suppose que Thérèse, moins inhumaine que Jean-Jacques, s'était réservé les moyens de reconnaître ses enfants, supposition qui ne s'accorde guère avec ce que l'on sait de la vie de cette femme. M. Claude Genoux paraît du reste s'inquiéter peu de la vraisemblance. Il a voulu montrer les suites de la faute commise par Rousseau, et, pour atteindre ce but, met en scène une société triviale, grossière même, qui n'est pas fort attrayante. Les enfants du philosophe appartiennent aux rangs les plus infimes de la classe ouvrière, ils en ont la rudesse de mœurs et de langage. Le nom de leur père n'éveille pas en eux le moindre désir de se distinguer. Un seul fait paraître quelques qualités estimables, mais au lieu de chercher à relever l'honneur de la famille, il renie son origine et se donne pour le fils de Diderot. Sauf cette bizarre fantaisie, le roman n'offre que des détails vulgaires et dénués d'intérêt. L'idée de l'auteur était ingénieuse, malheureusement il n'a pas réussi dans l'exécution. En faisant des enfants de Rousseau de simples ouvriers, sans aucune étincelle du génie de leur père, il s'est privé des ressources que lui aurait fourni le contraste entre leur condition sociale et leurs sentiments ou leurs facultés intellectuelles. Tels qu'il les peint, ils ne sont pas bien malheureux, et d'ailleurs la biographie de M. Claude Genoux, qui se trouve en tête du volume, prouve que dans toutes les positions sociales le talent peut se faire sa place. La faute de Jean-Jacques fut grande, parce qu'il portait atteinte au lien le plus sacré que reconnaissent les lois divines et humaines, et se dispensait des premiers devoirs qu'elles imposent ; mais il est fort possible que ses enfants n'aient pas eu beaucoup à regretter de n'être pas élevés par lui.

DANTE ALIGHIERI, ou le problème de l'humanité au moyen âge, lettres à M. de Lamartine, par Castiglia. Paris, Dentu, 1857 ; in-8°.

Dans un article publié par le *Sidèle* en décembre 1856, M. de Lamartine traite le Dante avec le plus profond dédain. Il l'accuse d'être un gazetier qui s'adresse aux passions infimes de la multitude, d'avoir chanté pour la place publique, et fait une satire vengeresse contre les hommes et

les partis auxquels il avait voué sa haine. La *Divine Comédie* n'est, suivant lui, qu'un recueil d'énigmes inintelligibles où se rencontrent à peine quelques fragments de style dignes d'être admirés. « Quant à nous, dit-il, nous n'avons trouvé, comme Voltaire, dans le Dante, qu'un grand inventeur de style, un grand créateur de langue égaré dans une conception de ténèbres, un immense fragment de poète dans un petit nombre de fragments de vers gravés, plutôt qu'écrits, avec le ciseau de ce Michel-Ange de la poésie ; une trivialité grossière qui descend jusqu'au cynisme du mot et jusqu'à la crapule de l'image ; une quintessence de théologie scolastique qui s'élève jusqu'à la vaporisation de l'idée ; enfin, pour tout dire d'un mot, un grand homme et un mauvais livre. » Cette boutade est fort étrange de la part d'un poète qui ne brille pas toujours par la clarté de la pensée, dont l'éclat du style constitue souvent le principal mérite, et qui, dans sa *Chute d'un ange*, par exemple, n'a point reculé devant ce qu'il appelle le cynisme du mot et la crapule de l'image. Pourquoi donc M. de Lamartine se montre-t-il si sévère à l'égard du Dante, auquel cependant on doit en toute justice tenir compte de l'époque où il a vécu, et des difficultés que présentait alors l'imperfection de la langue italienne ? Serait-ce jalousie de métier, impatience causée par cette gloire importune, ou bien désir de fronder l'opinion reçue, de faire de l'effet en avançant une grosse hérésie littéraire. Nous ne ferons pas à M. de Lamartine l'injure de le ranger parmi les gens auxquels la renommée des anciens porte ombrage, et qui vous demandent du ton le plus sérieux si l'on ne se lassera pas bientôt de parler du divin Homère, ainsi que de toutes ces vieilleries renouvelées des Grecs. Il est trop au-dessus d'une pareille supposition, mais peut-être bien le jugera-t-on capable de se laisser séduire par le faux éclat du paradoxe et d'imiter M. Chateaubriand qui, pour paraître original, et voulant à tout prix dire quelque chose de neuf, prétendait ne voir sur les Alpes que des pâtres qui s'ennuient, et des vaches qui s'ennuient encore plus que leurs pâtres. Quoi qu'il en soit, M. de Lamartine a réussi certainement à causer dans la république des lettres un véritable scandale, soit par le ton acerbe et presque méprisant de sa critique, soit par ses sarcasmes à l'adresse « d'une école littéraire récente qui, dit-il, s'acharne sur le poème du Dante sans le comprendre, comme les mangeurs d'opium s'acharnent à regarder le vide du firmament pour y découvrir Dieu. »

Les lettres que nous annonçons ici peuvent être regardées comme la réponse de cette école. M. Castiglia nous paraît en être l'un des plus fer-

vents adeptes. La *Divine Comédie* est, à ses yeux, le chef-d'œuvre accompli du génie humain. Il y trouve la quintessence de la philosophie, de la religion, de la science, de l'art, de la poésie et beaucoup d'autres choses encore. Son argumentation consiste à démontrer que le Dante résumait en lui non-seulement les idées et le savoir de son siècle, mais encore l'ensemble des progrès futurs de l'humanité tout entière. Aux attaques de M. de Lamartine il oppose l'analyse des hautes conceptions du poète, entremêlée d'éloges pompeux et d'apostrophes plus ou moins vives, dans le genre de celle-ci : « Monsieur, il faut s'acharner à regarder le vide, parce que la vérité n'est que dans le vide, dans l'inapparent, par qui tout paraît. »

Un pareil langage n'est pas précisément le moyen de donner tort à M. de Lamartine. En entendant les défenseurs de la *Divine Comédie* parler de cette manière, on est plutôt tenté de s'écrier avec lui :

« Que le dieu du chaos leur soit propice ! » Mais heureusement il y a d'autres arguments meilleurs à faire valoir. Le premier de tous est l'admiration universelle qui, depuis cinq siècles, entoure le nom du Dante. Après un si long terme le jugement de la postérité nous paraît être sans appel. Si, comme le dit M. de Lamartine, le Dante eut le tort de croire « que les siècles infatués par ses vers prendraient parti contre on ne sait quels rivaux ou quels ennemis inconnus qui battaient alors le pavé de Florence, » l'événement a donné pleine raison au Dante ; son poëme possède plus que nul autre le privilège de passionner les hommes de toutes les époques quelque peu littéraires. M. de Lamartine en offre lui-même une preuve assez frappante ; sa critique porte le cachet de l'irritation et de la violence. Il pouvait dire les mêmes choses en termes différents, et, sans être injuste envers le poète, blâmer le zèle maladroit de ses adorateurs. Alors on aurait sympathisé davantage avec lui, car la plupart des commentaires, auxquels a donné lieu la *Divine Comédie*, sont pleins d'extravagances et d'interprétations vraiment fabuleuses. Mais prétendre que les amitiés ou les inimitiés qui ont inspiré le Dante *sont parfaitement indifférentes à la postérité*, c'est fermer les yeux à la lumière et se boucher les oreilles pour ne pas entendre. Du reste, ce bizarre caprice du chantre des *Méditations* ne portera nulle atteinte à la renommée du Dante ; il confirme seulement ce qu'on savait déjà, c'est que les hommes de génie ne sont pas exempts des faiblesses humaines.

MÉMOIRES de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon : Classe des lettres. Tome V. Lyon 1857 ; 1 vol. in-8 : 6 fr.

Les mémoires que renferme ce volume nous paraissent propres à donner une idée très-avantageuse du mouvement littéraire dont l'Académie de Lyon est le centre. Ils traitent des sujets non moins variés qu'intéressants, car la classe des lettres n'interdit pas à ses membres de faire parfois quelques excursions dans le domaine de la philosophie, de l'art et même de la science. Ainsi l'on y trouve deux essais remarquables de M. le Dr Pétrequin, l'un sur l'*Histoire de la chirurgie à Lyon*, l'autre sur la *Littérature médicale du moyen âge* ; une *Etude de M. Blanc-Saint-Bonnet sur la notion de l'infini* ; un *Fragment sur la philosophie de l'histoire par M. Gilardin* ; d'ingénieuses recherches sur les *Progrès que l'industrie lyonnaise doit à l'influence des beaux-arts*, par M. Saint-Jean, et une notice de M. Martin-Daussigny sur le *Perfectionnement de la peinture à l'huile*. La littérature proprement dite est représentée par MM. Victor Laprade et Eichhoff. Le premier expose dans une dissertation élégante ses vues sur la *Poésie et le style au dix-huitième siècle*. Il caractérise avec beaucoup de sagacité cette époque où la littérature s'était changée en « une grande machine de guerre, dressée contre l'ancien monde. » L'unanimité des efforts de tous vers un même but offre sans doute une certaine grandeur, mais la poésie fait défaut, et le style devient uniforme, sauf quelques rares exceptions, le cachet individuel s'efface, les écrivains ne sont plus que des soldats soumis aux règles de la stratégie. Ce jugement paraîtra sévère peut-être, mais il eût été facile à M. Laprade de le justifier par de plus amples développements. Nous regrettons que son mémoire soit si court. Les définitions préliminaires lui laissent à peine le temps d'esquisser son sujet principal, qui pourrait à lui seul fournir la matière d'un livre. M. Eichhoff nous offre l'analyse d'une *légende indienne sur la vie future*, monument fort curieux des notions du spiritualisme qui, dès les temps les plus reculés, avaient pénétré dans les religions de l'Asie.

Les travaux archéologiques tiennent une grande place dans ce volume. C'est le cas ordinaire de toutes les académies de province. Chaque localité a ses souvenirs qui lui sont chers, et le goût des études de ce genre est très-répandu. Mais dans une ville comme Lyon l'importance des résultats ajoute beaucoup à l'attrait de semblables recherches. Ce sont

souvent des découvertes précieuses pour l'histoire, et l'on conçoit d'ailleurs que les moindres détails relatifs à ce centre d'activité soit littéraire, soit industrielle, peuvent avoir un vif intérêt. La *description de la voie romaine qui existe à Lyon, dans le quartier du jardin des plantes*, fournit, par exemple, des données fort curieuses sur les grands travaux exécutés par les Romains. L'auteur de ce mémoire, M. Martin Daussigny, ne se borne pas à dresser l'inventaire exact des objets trouvés dans les fouilles, il en profite habilement pour essayer de résoudre quelques problèmes d'archéologie. La *Dissertation* de M. l'abbé Jolibois sur l'*Utilité de l'étude des antiquités ecclésiastiques*, quoique traitant un sujet bien spécial, présente aussi maints aperçus ingénieux qui ne sont pas sans mérite. Nous citerons enfin les *Considérations sur la Dombes*, par M. Valentin Smith, travail remarquable par l'érudition qu'y déploie l'auteur, ainsi que par l'esprit vraiment philosophique dont il se montre animé.

VOYAGES ET HISTOIRE.

ŒUVRES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DE LÉONARD BAULACRE, recueillies et mises en ordre par Ed. Mallet. Publication de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Genève, Jullien frères, 1857, 2 vol. in-8.

Léonard Baulacre fut bibliothécaire de la ville de Genève de 1728 à 1756. C'était un théologien, homme instruit, littérateur aimable, quelque peu géomètre et mécanicien, possédant du moins l'histoire de toutes les sciences. Il représente d'une manière assez exacte l'état du mouvement intellectuel genevois vers la fin du dix-septième siècle et dans la première moitié du dix-huitième. Son érudition, plus étendue que profonde, aborde maints sujets divers sans en épuiser aucun; ce sont de courtes dissertations ou plutôt de simples articles qui parurent dans les recueils périodiques du temps, car il n'a jamais composé d'ouvrage proprement dit. Il lisait beaucoup et se tenait au courant des nouvelles qui pouvaient intéresser la république des lettres. Aussi trouve-t-on dans ses écrits une foule de notions précieuses pour l'histoire littéraire. Ces fragments, quelque décousus qu'ils paraissent au premier abord, offrent d'ailleurs dans leur ensemble un tableau intéressant. « On y verra, dit M. Mallet, Genève renfermant dans son sein un nombre proportionnellement considérable d'hommes éclairés, d'esprits ouverts et cultivés, tenus au courant du

mouvement intellectuel européen, sympathisant d'une manière spéciale avec les pays et les hommes qui partageaient ses croyances religieuses, mais n'en accueillant pas moins tout ce qui, de quelque côté que ce fût, étendait le champ des connaissances humaines ; on y verra la tolérance devenue un principe hautement proclamé, bien avant que, sur le continent, elle passât dans l'ordre des faits pratiques ; on y devinera enfin le développement social et le bonheur tranquille auquel Genève était arrivée à l'époque qui précéda immédiatement les troubles politiques qui agitèrent presque toute la seconde moitié du dix-huitième siècle. En effet, alors comme aujourd'hui, les troubles civils vinrent arrêter la marche du véritable progrès, et la petite république fut lancée dans la carrière des révolutions par l'esprit turbulent de son peuple, qui n'a pas cessé de mériter le reproche que lui faisait un de ses anciens évêques d'être toujours avide de nouveautés.

Les opuscules de Baulacre sont divisés en sept parties. La première, intitulée *Histoire physique*, renferme des détails curieux sur le Rhône, sur le lac Léman et sur la vallée de Chamounix. On lira surtout avec plaisir le récit du voyage de l'anglais Pocock aux glaciers de Savoie, expédition qui paraissait à cette époque tellement aventureuse que, pour l'entreprendre, on jugea nécessaire d'être armé jusqu'aux dents, de se pourvoir d'une tente et d'emmener plusieurs chevaux chargés de provisions. La description des environs de Genève n'est pas non plus sans intérêt au point de vue archéologique.

Dans la seconde partie, c'est la *Bibliothèque de Genève* qui forme le sujet de plusieurs lettres adressées à des savants étrangers. Baulacre décrit différents manuscrits ou livres précieux, une statue antique, un bouclier votif, un tableau de Rubens, et les recherches auxquelles il se livre pour découvrir l'origine de ces trésors sont entremêlées d'anecdotes souvent assez piquantes. La troisième partie est consacrée aux *Antiquités et monuments*. Le camp de Galba en Valais ; des inscriptions romaines trouvées soit à Genève, soit en Savoie ; l'origine des armoiries de Genève ; l'histoire de la cathédrale de Saint-Pierre, forment les principaux objets sur lesquels se porte l'attention de l'auteur, qui ne néglige pas non plus les souvenirs historiques de moindre importance, mais propres à éclairer certains points obscurs. L'*Histoire de Genève* est d'ailleurs plus spécialement traitée dans les quatorze articles dont se compose la quatrième partie. Baulacre y fait preuve d'une grande impartialité, et donne plusieurs biographies d'hommes qui se sont distingués soit dans les lettres, soit dans les sciences et dans les arts.

La cinquième partie concerne l'*Histoire des contrées voisines de Genève*. On y trouve des recherches intéressantes sur l'abbaye de Bonmont, diverses particularités relatives à la vie du voyageur Tavernier, l'examen d'un singulier ouvrage, intitulé *Le Valais chrétien*, par un chanoine valaisan, divers articles qui traitent de la Savoie, et dont les plus remarquables sont consacrés au duc Amédée VIII et à François de Sales.

Dans la sixième partie, l'*Histoire ecclésiastique*, ce sont des articles de controverse assez piquants. La septième, enfin, renferme treize dissertations sur divers sujets d'histoire littéraire.

Ce recueil, comme on le voit, a l'attrait de la variété. Si l'érudition de Baulacre est, en général, un peu superficielle, elle se montre souvent ingénieuse, et l'on n'y rencontre pas la moindre trace de pédanterie. Ce sont des causeries agréables, empreintes d'un cachet de bienveillance et de sincérité qui nous semble tout à fait propre à captiver le lecteur.

MÉMOIRES ET JOURNAL INÉDIT DU MARQUIS D'ARGENSON, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, publiés et annotés par le marquis d'Argenson. Paris, Jannet, 1857 : in-8, tome I^{er}.

La *Bibliothèque elzévirienne*, que publie M. Jannet, doit comprendre une vaste réunion de mémoires sur l'histoire de France ; un des premiers volumes qu'elle met au jour en ce genre, se rapporte à une époque fort curieuse, et il est dû à la plume d'un diplomate qui joua un assez grand rôle et qui fut un homme des plus singuliers. Ces mémoires sont extraits d'un immense journal, qui existe à la bibliothèque du Louvre, et qui, plusieurs fois interrompu, s'étend de 1728 à 1750, époque de la mort de l'auteur. Il s'applique aux événements intérieurs de la cour, à des relations privées, et surtout à la politique étrangère. Tracées à la hâte, sans avoir été relues, écrites au commencement ou à la fin de la journée, ces pages ont un mérite réel, celui de l'actualité. L'auteur se montre chagrin et frondeur ; il est prolix, caustique, mais c'est un homme d'honneur et de probité. Il se livre parfois à des rêveries incohérentes, et parfois aussi il montre un rare bon sens. Une notice de M. de Sainte-Beuve a d'ailleurs jeté un jour remarquable sur ce personnage, qui réunit en lui d'étranges contrastes, et qui offre une physionomie à part. Dans le volume que nous avons sous les yeux, les événements de la régence, les affaires de la famille d'Orléans, les cardinaux Alberoni et de Fleury, M^{me} de Brie, la reine,

épouse de Louis XV, MM. de Vendôme, quelques gens de lettres de l'époque, tels que l'abbé de Choisy et Moncrif, telles sont les choses et les personnes qui occupent surtout d'Argenson au début de ses *Mémoires*. Ils avaient paru en 1825, dans la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française*, mais nécessairement fort abrégés ; la publication de M. Jannet, beaucoup plus étendue, ne donnera cependant pas tout ce que renferme un manuscrit qui ne présente guère que des fragments souvent dépareillés et des matériaux jetés au hasard, mais elle reproduira tout ce qui mérite d'être livré au public. On en aura assez pour retrouver un autre Saint-Simon, fort différent, il est vrai, du premier, mais non moins coloré et tout aussi inégal ; souvent aussi rude et aussi pénétrant, mais inférieur comme rôle joué. La curiosité publique, qui fait un accueil si empressé aux *Mémoires* de Saint-Simon, au *Journal* de l'avocat Barbier, et à tous les écrits qui peignent la cour et la ville sous Louis XIV et sous Louis XV, ne manquera pas de s'emparer des *Mémoires* de d'Argenson. *

RELATION DE TROIS AMBASSADES DU COMTE DE CARLISLE, vers le czar et le grand-duc de Moscovie, le roi de Suède et le roi de Danemark ; nouvelle édition, revue et annotée par le prince Augustin Galitzin. Paris, Jannet, 1857 ; in-18.

Une foule de publications, éphémères pour la plupart, ont, depuis quelques années, paru au sujet de la Russie, mais pour apprécier l'état présent d'un pays, pour pénétrer son avenir, il importe de jeter un coup d'œil sur son passé ; les relations d'un ambassadeur de Charles II auprès du czar Alexis peignent naïvement la civilisation de cet immense empire au milieu du dix-septième siècle. On connaît plusieurs éditions anglaises, françaises et allemandes de ce livre, qui, mis au jour en 1663, piqua vivement la curiosité de l'Europe. Observateur judicieux, historien fidèle, le comte de Carlisle transmet de précieux témoignages ; il partit de Londres, et fut obligé de faire un long et pénible voyage pour aller débarquer à Archangel ; il se rendit de là à Vologda, puis à Moscou, et après y avoir séjourné quelque temps, il prit la route de Riga, se transporta à Stockholm, puis à Copenhague, d'où il effectua son retour en Angleterre. Il est facile de comprendre qu'un pareil voyage, à semblable époque, fut des plus fatigants. A la suite de sa relation, le diplomate a placé une description étendue de la Russie, et il l'a accompagnée d'un travail assez

long sur l'origine, la langue et l'habillement des Moscovites, sur leur façon de vivre, sur leurs exercices et divertissements, sur la religion et sur le gouvernement du pays. Tout ceci abonde en détails curieux ; l'éditeur russe, portant un nom illustre, s'attache à recueillir et à remettre en lumière les productions qui intéressent l'histoire de son pays ; il a joint à celle-ci des notes, où se montre une érudition judicieuse appliquée à des sujets spéciaux et peu connus. Nous pensons que cette *Relation*, qui était tombée dans l'oubli, mérite bien d'en sortir, et ce n'est pas en Russie seulement que la comparaison des usages et des choses, à deux siècles d'intervalle, offrira un vif intérêt.

*

LES COURRIERS DE LA FRONDE, en vers burlesques, par Saint-Julien, revus et annotés par C. Moreau. Paris, Jannet, 1857 ; in-18.

On trouve dans ce volume des détails curieux et peu connus sur une des époques les plus intéressantes du dix-septième siècle. L'origine de l'ouvrage vient de ce qu'au moment où Paris se souleva contre Mazarin, soutenu par l'autorité royale, le créateur de la *Gazette de France*, Renaudot, prit le parti de suivre la cour et de faire paraître son journal dans les divers endroits où elle séjournait, après avoir laissé ses fils à Paris, afin qu'ils eussent le soin de publier, de leur côté, un autre journal, écrit dans le sens du Parlement. C'était nager habilement entre deux eaux, et le prudent gazetier le réservait bien le droit d'accourir au secours du vainqueur, lorsque la fortune se serait déclarée. Le *Courrier français*, publié pendant le blocus, cessa lorsque la paix fut faite, mais durant son existence, il avait eu un immense succès. Il fut contrefait et imité ; un poète, fort peu connu d'ailleurs, Saint-Julien, eut l'idée de le mettre en vers burlesques, c'était alors du burlesque que les acheteurs demandaient aux libraires, et les libraires harcelaient les auteurs pour qu'ils leur fournissent du burlesque. Nous ignorons si la *Gazette*, reniée de Saint-Julien, eut autant de vogue que les *Courriers* en prose, mais elle est tout aussi exacte, beaucoup plus gaie et beaucoup plus amusante. Ce *Courrier* racontait les événements de 1649 ; l'auteur eut, après coup, en 1650, l'idée de narrer de la même façon la lutte de la cour et du parlement en 1648 ; c'était, en effet, une introduction nécessaire. Dans cette œuvre, le rimeur sut faire preuve d'impartialité et de verve. Il a souvent de l'esprit ; son style est constamment facile et souple. Ces deux *Courriers* étaient deve-

nus rares, et d'ailleurs, les vieilles éditions ne répondaient nullement aux besoins du public. Elles étaient de l'aspect le plus disgracieux, et imprimées avec une incorrection révoltante. Des vers trop longs ou trop courts, outrageaient effrontément les lois de la prosodie; des mots altérés d'une façon déplorable, ne présentaient aucun sens. M. Moreau, l'habile auteur de la *Bibliographie des Mazarinades*, et l'éditeur d'un très-bon *Choix de Mazarinades*, publiées par la *Société de l'histoire de France*, était mieux que personne au monde en mesure de rectifier ces erreurs; il ne s'en est pas tenu là; il a éclairci le texte par un grand nombre de notes, et il a emprunté tous les renseignements historiques qu'il fournit aux pamphlets peu connus de l'époque de la Fronde, laissant tout à fait à l'écart les *Mémoires* que tout le monde connaît. Il a fort bien réussi à expliquer les mots surannés, les locutions proverbiales; il a fait connaître par leurs noms et surnoms, quelquefois par les principaux événements de leur vie, les personnages différents dont parle Saint-Julien; il s'est attaché aussi à commenter, développer, rectifier des récits qu'il dégage, quand il le faut, de la forme burlesque qui les enveloppe, pour les présenter sous leur véritable aspect. C'est ainsi qu'une production oubliée est devenue pour l'histoire d'une importance réelle. L'édition de M. Moreau est indispensable à quiconque veut étudier sérieusement l'histoire de la Fronde; il a mis en tête une introduction qui offre, d'après des écrits contemporains tombés dans l'oubli, une appréciation judicieuse de cette époque, et il y joint quelques pièces piquantes, entre autres l'*Agréable récit des barricades*, composé par un seigneur de la cour d'Anne d'Autriche.

VARIÉTÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, recueil de pièces volantes, rares et curieuses, en prose et en vers, revues et annotées par Edouard Fournier. Paris, Jannet, 1857; tome VII.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler quelques volumes de cette collection, qui se continue avec succès, et qui est fort bien accueillie du public. C'est qu'en effet l'exhumation d'opuscules perdus dans des recueils très-rarement feuilletés ou n'existant que dans des éditions que leur exiguité rend introuvables, est une idée heureuse, lorsqu'un pareil recueil est formé d'une façon judicieuse, et lorsque, comme dans la circonstance actuelle, l'éditeur y joint des notes instructives où se révèle une connaissance profonde des détails de l'histoire anecdotique, des usages et

de la littérature aux siècles qui nous ont précédé. Le volume que nous avons sous les yeux renferme trente et une pièces diverses. La plupart ont un intérêt historique réel : la *requête présentée au Parlement* pour la diminution *d'une demi-année du loyer des maisons, chambres et boutiques*, montre qu'en 1652 la hausse des loyers à Paris était, comme aujourd'hui, l'objet des plaintes les plus vives. Les locataires demandaient une mesure qui rappelle un peu les propositions d'un socialiste, qui firent quelque bruit en 1848 ; ils réclamaient tout simplement qu'il leur fut fait remise d'un semestre. Une longue et curieuse note de M. Fournier montre que, sous Louis XIII et au commencement du règne de Louis XIV, il n'était pas rare de voir s'élever de pareilles requêtes, et le parlement y faisait presque toujours droit dans une certaine mesure. Longtemps après, en 1772, un arrêt relatif aux loyers de la ville de Versailles stipulait que Sa Majesté se réservait de pourvoir à leur fixation, en cas d'excès de la part des propriétaires. — Le *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France* (1586), a de même son intérêt de circonstance ; il renferme sur le prix des denrées, sur les habitudes de la vie, de précieux détails, et il proclame en termes très-nets le principe du libre échange avec les autres peuples. La *faiseuse de mouches* fournit sur une mode des plus répandues à l'époque de la jeunesse de Louis XIV de curieux détails ; la mouche, placée sur le nez, s'appelait l'*effrontée* ; sur le front, c'était la *majestueuse* ; la *galante* se posait au milieu de la joue ; la *coquette* prenait place sur les lèvres ; les hommes eux-mêmes se soumirent à cet usage, et un écrit de 1649 dit qu'on voit tous les jours aux Tuileries et aux cours des abbés frisés, poudrés, *le visage couvert de mouches*. Quelques-uns des opuscules qu'a recueillis M. Fournier ont rapport au cardinal de Richelieu ; d'autres, tels que l'*Archi-sot* et l'*Histoire du poète Sibus*, ont du prix pour l'histoire des beaux-esprits de la première moitié du dix-septième siècle. En somme, cette collection offrira une lecture instructive à toutes les personnes qui aiment à connaître le passé.

VOYAGE AUX ALPES, par J. M. Dargaud. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 :
3 fr. 50.

M. Dargaud est un touriste enthousiaste. Il observe peu, ne juge guère, mais admire beaucoup. A chaque pas, il s'exalte, tantôt devant les beautés

de la nature, tantôt devant les souvenirs historiques, tantôt devant quelque scène de mœurs empreinte du cachet national. Son voyage est une cantate perpétuelle en l'honneur de la Suisse et de ses habitants. Nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre. Nos montagnes, nos lacs, nos traditions lui causent des élans dithyrambiques ; la poésie alpestre l'émeut fortement, et pour lui, les décorations de l'Opéra ne sont point le type du beau. Il respire avec bonheur l'air pur des hautes cimes, apprécie la simplicité naïve des montagnards, prête une oreille attentive aux chants du pâtre, et s'intéresse à ses troupeaux. Malheureusement cette espèce d'extase continue a le défaut d'être fort monotone, d'autant plus qu'elle se maintient d'un bout à l'autre sur le même ton, quels que soient les objets qui l'inspirent. Un glacier, une cascade, un paysage grandiose, ou bien le chévrier qui sonne de la trompe, la jeune servante qui va puiser de l'eau à la fontaine, excitent également la fibre admirative de M. Dargaud. Son enthousiasme ne connaît pas de degrés, en sorte que trop souvent il passe du sublime au ridicule, et même parfois tombe plus bas encore. On regrette de voir tant de pathos prodigué sans mesure, à propos d'une foule de petits détails qui devraient tout au plus figurer comme des accessoires dans un tableau de genre, tandis que l'auteur en fait le thème d'une pompeuse tirade. Nous aurions préféré que M. Dargaud se donnât la peine d'étudier l'état social de la Suisse, que tout en payant son tribut aux merveilles des Alpes, il nous offrît un aperçu de la condition morale et matérielle de leurs habitants. C'était un sujet digne de la plume d'un historien, et beaucoup plus intéressant surtout que les conversations à bâtons rompus qui remplissent maintes pages de ce volume. Mais M. Dargaud se contente de donner en passant un coup d'encensoir à la démocratie, sans chercher à connaître ses institutions, ni leur influence. Dès son entrée en Suisse, une exaltation fiévreuse l'a saisi, et, pour l'assouvir, il faut qu'il monte et monte toujours à travers les abîmes, manière de voyager aussi nouvelle que peu commode, et dont il est à coup sûr l'inventeur. Elle nous rappelle un peu ce touriste dont parle M. Töpffer, qui voulut absolument être tombé dans une avalanche. Mais chez M. Dargaud, ce n'est qu'une exubérance de style ; en général, ses descriptions sont plutôt exactes ; seulement la simplicité leur manque, et l'on n'y trouve pas trace du charme original qu'ont encore aujourd'hui celles du savant de Saussure.

HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE I^{er}, roi des Français, 1830-1848,
par V. de Nouvion, tome I^{er}. Paris, Didier et C^o; 1 vol. in-8 : 7 fr.

En voyant le titre de cet ouvrage, on se demandera sans doute s'il est possible aujourd'hui d'écrire l'histoire du règne de Louis-Philippe avec toute l'impartialité désirable. Neuf années seulement nous séparent de sa chute ; la plupart des hommes qui le soutinrent ou l'attaquèrent vivent encore ; les sympathies et les haines qu'il inspira, quoique assoupies, sont loin d'être éteintes. Il paraît bien difficile que la vérité se fasse jour au milieu des assertions contradictoires de l'esprit de parti, et que l'écrivain, même le plus indépendant, reste tout à fait étranger aux influences de ce genre. Mais une telle entreprise, quoique prématurée, a l'avantage de provoquer la discussion, pendant que les témoignages contemporains peuvent éclaircir beaucoup de faits qui, plus tard, deviendraient intelligibles. C'est un travail préparatoire fort utile et tout à fait propre, d'ailleurs, à captiver l'intérêt du public. M. de Nouvion débute par esquisser rapidement la révolution de 1830. La manière dont il en apprécie les causes et les résultats dénote aussitôt un libéralisme sage, non moins ennemi des excès de l'anarchie que de ceux du despotisme. Il parle de Charles X en termes à la fois sévères et respectueux ; l'aveuglement politique du vieux roi ne l'empêche pas de rendre justice à ses qualités personnelles. Les différentes péripéties qui précédèrent la publication des ordonnances sont exposées avec beaucoup de clarté. On suit pas à pas la marche de la réaction absolutiste, ainsi que le développement de l'esprit révolutionnaire, et le conflit de ces deux tendances opposées explique suffisamment la catastrophe de juillet 1830, sans qu'il soit besoin d'imaginer une conspiration. Placée entre les opinions extrêmes qui lui répugnaient également, la partie saine du peuple ne demandait que l'application sincère de la charte ; les acteurs de la lutte formaient une minorité peu nombreuse, mais rendue redoutable par son audace et son active propagande. La révolution de juillet fut un accident imprévu, car les vrais amis de la liberté croyaient au triomphe certain de la résistance légale. L'auteur dit avec raison qu'elle peut être attribuée surtout aux mesures imprudentes du ministère. Sans doute, il existait des sociétés secrètes, mais n'étant point prêtes pour l'action, elles échouèrent dans leurs efforts pour s'emparer du mouvement. Le parti républicain manquait à la fois d'une organisation solide et de chefs reconnus. Ses adeptes suivirent aux barricades le premier aven-

turier venu qui s'offrit pour les commander et s'ils contribuèrent par leur ardeur à la victoire, ils n'en recueillirent pas les fruits. Du reste, comme le remarque M. de Nouvion, il n'est pas besoin d'un courage bien héroïque pour s'embusquer derrière des murailles et tirer sur une troupe démoralisée par le sentiment de sa fausse position. Il montre peu d'enthousiasme pour les glorieuses journées qu'on a, suivant lui, beaucoup trop vantées. A ses yeux, la chose importante était de sauver le pays des horreurs de l'anarchie. Aussi donne-t-il de grands éloges au dévouement de Louis-Philippe, qui consentit à prendre le gouvernail au milieu de la tempête. Sur ce point, les opinions sont très-diverses, et l'on ne saurait, en effet, nier l'espèce de faveur dont, avant 1830, le duc d'Orléans jouissait déjà dans les rangs de l'opposition. Si les projets ambitieux qu'on lui a souvent attribués ne sont qu'une invention de la malveillance, du moins faut-il reconnaître qu'il ne dédaignait pas la popularité. Sans former précisément un parti, le nombre de ses adhérents était assez considérable, surtout depuis que la faction absolutiste avait jeté le masque. Une crainte instinctive ralliait autour de ce prince les esprits inquiets de voir la cour se montrer de plus en plus hostile aux tendances de l'époque. On sentait la nécessité, pour le salut même de la monarchie, d'être en mesure de pourvoir à toutes les éventualités possibles. Nous ne comprenons pas pourquoi M. de Nouvion repousse cette idée comme une injure au caractère de Louis-Philippe, car, en définitive, elle n'a rien que d'honorable, puisque c'était se tenir prêt à monter sur la brèche pour sauver la cause monarchique compromise par les fautes de la cour. Nous nous rappelons d'ailleurs un fait qui tranche la question d'une manière assez positive : c'est que, dans l'après-midi du 29 juillet, des gardes nationaux sortaient de leurs maisons aux cris de : Vive le duc d'Orléans ! Cela n'indique point qu'il y eût une conspiration, mais le nom du duc d'Orléans était assez populaire pour se présenter, en ce moment critique, à la pensée de tous ceux qui ne voulaient ni de la république, ni de l'anarchie, dont elle leur semblait le prélude, et voilà comment s'explique la facilité avec laquelle Louis-Philippe fut proclamé lieutenant-général du royaume, malgré les hésitations parlementaires et les résistances de l'hôtel de ville.

M. de Nouvion donne des détails fort curieux sur les transactions qui eurent lieu à ce sujet, ainsi que sur ce qui se passait en même temps soit dans les alentours du roi, retiré à Saint-Cloud avec les débris de son armée, soit dans les rangs du peuple, dont quelques meneurs s'efforçaient

d'entretenir l'exaltation. Il raconte aussi d'une manière très-intéressante le départ de Charles X. En général, son livre nous paraît propre à captiver vivement les lecteurs. Le premier volume renferme l'établissement et les débuts du gouvernement de Louis-Philippe, jusqu'à la mort du prince de Condé.

HENRI IV ET RICHELIEU, par J. Michelet. Paris, 1857 ; 1 vol. in-8 :
5 fr. 50.

Ce volume renferme deux portraits esquissés d'une façon très-originale, suivant la méthode ordinaire de l'auteur, puis entourés d'accessoires propres à faire bien ressortir le cachet caractéristique de l'époque. M. Michelet s'attache de préférence aux détails négligés par les autres historiens. Peut-être exagère-t-il quelquefois leur portée, mais il en tire souvent des aperçus neufs, ingénieux et fort piquants. Sous sa plume, les individualités marquantes de l'histoire semblent renaître à la vie. Ce n'est plus seulement le personnage officiel jouant son rôle en grand costume sur la scène politique, c'est l'homme avec ses penchants, ses faiblesses, et toutes les misères qui troublent l'intérieur des palais comme celui des maisons bourgeoises. Traitée de cette manière, la figure de Henri IV apparaît plus conforme aux données de la tradition, sans rien perdre cependant de sa grandeur et de son énergie. On comprend beaucoup mieux ainsi la popularité durable qu'elle a obtenue. D'ailleurs, tout en nous montrant le souverain en robe de chambre, M. Michelet rend pleine justice à ses hautes qualités. Il croit que, si les vues politiques de Henri IV avaient pu s'accomplir, elles auraient sauvé la France à la fois du despotisme et des révolutions. Malgré sa conversion, le roi sentait que la force morale se trouvait chez les protestants, et son but était de les grouper autour du trône, d'en faire l'appui de la royauté. Mais pour réussir dans une pareille entreprise, il aurait fallu s'y consacrer entièrement, et c'est ce que Henri IV ne fit pas. Son caractère lui suscitait sans cesse des obstacles dont ses ennemis surent habilement profiter. Il n'était pas de force à lutter contre les jésuites qui, par leurs manœuvres, exerçaient sur la foule un empire plus puissant encore que le sien. Ses passions leur fournissaient des armes pour semer la division parmi les protestants. Après sa mort, la réforme n'eut plus aucune consistance comme parti, et l'énergique volonté de Richelieu mit bientôt fin aux vellétés de résistance qui se manifestèrent çà et là. Le cardinal-ministre se vit en peu de temps maître de la situation,

et put travailler au triomphe de la monarchie absolue, sans avoir à combattre d'adversaire bien redoutable. M. Michelet, tout en reconnaissant la supériorité de cet homme d'Etat, ne partage point l'admiration que la plupart des historiens professent pour lui. Il regarde l'œuvre de Richelieu comme également mauvaise dans ses moyens et dans ses résultats. C'est une exécution cruelle, opérée sur un corps épuisé par de violentes secousses. La France avait perdu toute énergie; victime soumise, elle tendait le cou au bourreau qui la frappait. Le mérite de Richelieu fut de comprendre que les fautes commises par Henri IV frayaient la route au despotisme, et que le moment était favorable pour consommer la ruine de la noblesse. Il ne recula pas devant la responsabilité d'une telle besogne; mais le but de ses efforts était-il de nature à justifier ce courage barbare? Les partisans fanatiques de l'unité française le prétendent, et glorifient Richelieu comme l'un des plus grands bienfaiteurs de la monarchie. M. Michelet, au contraire, le nie formellement. A ses yeux, le cardinal est l'instrument de la réaction contre les projets de Henri IV, réaction à laquelle il imprima seulement un cachet plus national, parce qu'il avait du moins un sentiment élevé de l'honneur de la France. L'esprit de son temps, une espèce de fatalité monarchique le poussa, l'entraîna plus loin qu'il n'aurait voulu. Son œuvre doit être condamnée par les conséquences qu'elle a produites. « La France, dit M. Michelet, sous Richelieu, Mazarin et Louvois, avance dans la voie mécanique. La machine est introduite, et la personne exterminée. L'homme de fortune et d'âme arrivera au dernier aplatissement. Et le dix-huitième siècle, qui doit tout recommencer, ne trouve en 1700 que des laquais spirituels. »

MITTHEILUNGEN aus Justus Perthes geographischer Anstalt ueber wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von D^r A. Petermann, liv. II. Gotha, 1857; in-4, cartes: 1 fr. 50.

La plus grande partie de cette livraison du recueil de M. Petermann est consacrée à l'exposé des progrès de la cartographie. M. de Sydow y termine sa revue des travaux topographiques exécutés jusqu'à la fin de 1856 dans les différents pays de l'Europe, et signale les progrès admirables qu'a faits de nos jours cette branche de la géographie. L'Autriche paraît être l'un des Etats qui s'en sont occupé le plus tôt avec succès. La composition de cet empire, formé de contrées si diverses par la nature,

ainsi que par la configuration du sol, fit de bonne heure sentir la nécessité d'avoir une représentation aussi exacte que possible de ces caractères variés. Dès le dix-septième siècle, on exécutait des cartes déjà fort remarquables, et durant le dix-huitième, l'activité des travaux topographiques prit un développement extraordinaire, en sorte qu'aujourd'hui l'Autriche possède un nombre considérable d'excellents matériaux de ce genre. La Prusse et l'Allemagne se distinguent également par leurs produits cartographiques, à la supériorité desquels la Société française de géographie a rendu récemment hommage dans ses rapports annuels. M. de Sydow fait aussi les plus grands éloges de la grande carte de la Confédération suisse, publiée sous la direction du général Dufour. Il n'hésite pas à la placer au premier rang, soit pour la manière dont est rendu l'aspect du pays avec les moindres accidents de terrain, soit pour l'ingénieux système à l'aide duquel sont indiquées les hauteurs relatives des montagnes, soit pour la parfaite exactitude des détails. Ce résultat mérite d'autant mieux d'être cité, que les dépenses faites par la Suisse, pour l'obtenir, sont très-minimes en comparaison de celles des autres Etats. La revue de M. de Sydow se termine par la Grande-Bretagne, dont il vante surtout les beaux travaux hydrographiques.

Cet intéressant résumé se trouve complété par un article dans lequel M. Petermann, examinant l'état actuel de la carte de l'Europe centrale, indique les parties terminées et celles qui restent à faire.

Ce sont là des recherches de la plus grande utilité pour la géographie, mais les lecteurs qui ne font pas de cette science l'objet spécial de leurs études, seront davantage attirés par l'analyse de l'expédition du docteur Livingston dans l'Afrique méridionale. Ce missionnaire intrépide a passé seize années à explorer le continent africain. Bravant avec bonheur les périls d'une pareille entreprise, l'ardeur du climat, la barbarie des habitants, les fatigues et les privations, il est revenu sain et sauf, et vient de publier un récit bien propre à piquer la curiosité des lecteurs. Comme la plupart des voyageurs anglais, le docteur Livingston, quoique poursuivant un but spécial, a soigneusement recueilli toutes les données qui peuvent offrir quelque utilité. A côté de sa mission religieuse, il s'est préoccupé avec non moins de zèle des intérêts de la science et du commerce. Son livre enrichira sans doute la géographie de précieuses découvertes. Il fait connaître le sud de l'Afrique au moment même où le voyage du docteur Barth en décrit la partie centrale. Ainsi la route est frayée sur plusieurs points à la fois aux relations commerciales et l'on

peut dire, sans trop de présomption, que dans un avenir prochain les ressources que renferme cette partie du monde ne resteront plus en dehors du mouvement de l'activité européenne. M. Livingston fournit des données très-satisfaisantes sur la fertilité du sol, ainsi que sur les principales productions qui pourraient devenir l'objet d'un trafic avantageux. Les faits, quelquefois assez extraordinaires, qu'il cite, ont besoin sans doute d'être confirmés, mais ses observations paraissent en général dignes de confiance, et d'après le compte rendu de M. Petermann nous croyons que ce voyage mérite d'exciter au plus haut degré l'attention publique.

LA TURQUIE ET SES DIFFÉRENTS PEUPLES, par Henri Mathieu. Paris, 1857 ; 2 vol. in-12 : 7 fr.

« Tous les hommes d'intelligence conviennent aujourd'hui que l'empereur Nicolas avait bien tâté le pouls à son malade, et il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe en Orient, pour reconnaître que la paix ne présente aucune condition de durée. »

Cette phrase, extraite de l'introduction de M. H. Mathieu, indique nettement l'esprit et le but de son livre. Nous croyons aussi qu'elle exprime un fait incontestable. Si les procédés de l'empereur Nicolas vis-à-vis de la Turquie ont été l'objet de vifs reproches, c'était plutôt la forme que le fond qui pouvait prêter au blâme. Il semblait à la fois injuste et crue de prononcer ainsi sur le sort d'un Etat indépendant. On était d'ailleurs effrayé des projets de l'ambition russe, et l'argument du czar rappelait celui d'Agnelet égorgeant les moutons de M. Guillaume *pour qu'y ne mourissent pas de la clavelée*. Mais il n'en reste pas moins vrai que le médecin avait bien tâté le pouls du malade ; sa position est désespérée, tous les remèdes ne peuvent plus avoir d'autre effet que de prolonger une agonie pénible, et qui n'est pas sans danger pour la paix du monde. Malheureusement, on se trouve dans une grande perplexité ; la dissolution de l'empire turc, de quelque manière qu'elle arrive, offre à peu près les mêmes inconvénients. Il faudra toujours s'entendre pour le partage ou la reconstitution du pays, et c'est alors que les prétentions rivales éclateront avec plus ou moins de violence. Aussi, ne pouvant résoudre le problème, on l'ajourne sans cesse. La guerre d'Orient, qui semblait devoir amener une solution, n'a rien terminé. Après comme avant, la Turquie subsiste ou plutôt continue de se dissoudre petit à petit, n'ayant plus la force vitale nécessaire pour lutter contre les agents de destruction qu'elle renferme

dans son propre sein. En vain le sultan Mahmoud et son successeur Abdul-Medjid ont-ils tenté d'introduire des réformes. Leurs efforts se sont brisés devant la force d'inertie qui réside dans le peuple turc. Ils ont pu supprimer les janissaires, modifier le costume, discipliner à peu près leur armée, établir quelques fabriques ; mais la civilisation n'a pas fait un pas, les mœurs turques sont restées les mêmes, et la volonté du souverain soulève de vives résistances toutes les fois qu'il touche à l'édifice des vieux usages musulmans. Ainsi, malgré ses vues éclairées, l'administration continue d'être corrompue et arbitraire, la concussion est à l'ordre du jour chez les grands, la rapine organisée chez les petits, il n'y a pour les honnêtes gens ni justice, ni sécurité, surtout dans les provinces éloignées de la capitale. Les rouages du gouvernement sont usés ; c'est une machine détraquée, et le prestige qui, jadis, rendait son action redoutable, n'existe plus. Comment espérer que six à sept millions de Turcs maintiennent aujourd'hui sous leur joug abrutissant une population deux fois plus nombreuse, composée en grande partie de races plus intelligentes et plus civilisées ? Il est clair qu'une décomposition prochaine menace cet empire. Déjà de nombreux symptômes l'annoncent, et les diplomates européens, malgré toute leur habileté, ne retarderont guère la catastrophe. M. Mathieu, qui paraît connaître très-bien la Turquie, regarde sa position comme désespérée. Les détails que renferme son livre indiquent en effet une décadence rapide et désormais sans remède. Il montre d'ailleurs, par un résumé historique fort intéressant, que le mal date de loin. Le peuple turc, conquérant et nomade, n'eut jamais les qualités qui sont nécessaires pour fonder un empire durable. Si l'on a permis si longtemps qu'il occupât les plus belles contrées du monde, cela vient soit de la terreur inspirée par ses victoires à l'époque où la tactique militaire moderne était encore dans l'enfance, soit des prétentions jalouses qui divisaient les puissances européennes. Mais au lieu d'en profiter pour asseoir sa domination, il n'a su que dévaster, opprimer et détruire. Maintenant l'armée turque est appréciée à sa juste valeur, et quoique le second motif subsiste encore, il ne saurait plus arrêter la marche des événements. Nous croyons, avec M. Mathieu, que le moment est venu d'agir, si l'on ne veut pas voir l'empire turc en proie aux horreurs de la plus complète anarchie. L'Europe est trop intéressée dans cette question pour la laisser se résoudre toute seule ; il importe donc que l'opinion publique soit éclairée, et l'ouvrage que nous annonçons ici nous paraît éminemment propre à remplir une tâche pareille.

CINQUANTE JOURS AU DÉSERT, par Ch. Didier. Paris, 1857; 1 vol. in-16 : 2 fr.

M. Didier a traversé le désert de Souakin jusqu'à Karthoum. Muni de bonnes recommandations, il s'est vu bien accueilli partout, et grâce aux provisions de toutes sortes dont il s'était pourvu, il a fait de la manière la plus commode cette excursion, que l'on se figure d'ordinaire comme hérissée de périls et de souffrances inévitables. Aussi son journal n'offre-t-il, d'un bout à l'autre, pas trace de fatigue, ni d'inquiétude. Toujours calme et maître de ses impressions, il décrit avec beaucoup d'aisance les scènes qui le frappent. C'est un observateur ingénieux, habile à discerner les moindres traits caractéristiques. Ses tableaux sont sobrement peints, sans exagération de couleur, ni recherche d'effets; mais on y trouve la teinte originale du paysage et les détails les plus propres à satisfaire la curiosité des lecteurs. Quoique doué d'un sens esthétique très-développé, il ne prodigue pas à tout propos les formules de l'enthousiasme. La tendance un peu misanthrope de son humeur le porterait plutôt à voir soit la nature, soit les hommes sous l'aspect le moins favorable. Cependant, il reste en général dans d'assez justes limites, et se borne à rectifier les idées fausses auxquelles ont donné cours tant de descriptions ampoulées. Le voyage est son élément; c'est là que ses facultés prement tout leur essor. On regrette que les circonstances ne lui aient pas permis de s'y consacrer entièrement. La littérature et la politique l'ont trop détourné d'une carrière qui devait être la sienne. Il y revient avec joie. Malheureusement l'état de sa vue lui interdit de nouvelles pérégrinations. Mais il goûte un grand charme à se retremper dans les souvenirs des contrées lointaines qu'il a parcourues, et nous sommes persuadés que ses lecteurs ne s'en plaindront pas.

HISTOIRE DE LA CHUTE DU ROI LOUIS-PHILIPPE, de la révolution de 1848 et du rétablissement de l'empire, par A. Granier de Cassagnac. Paris, 1857; 2 vol. in-8° : 12 fr.

L'idée principale qui domine l'auteur de ce livre est de démontrer que la chute du régime de juillet n'a pas eu d'autre cause que la nature même des éléments dont il se composait. M. Granier de Cassagnac rend pleine justice aux éminentes qualités de Louis-Philippe ainsi qu'à celles de plu-

sieurs de ses ministres. Il ne met en doute ni la loyauté de leur caractère, ni l'excellence de leurs intentions, et reconnaît hautement les services qu'ils ont rendus à la cause de l'ordre. La conduite du roi lui paraît en général digne d'éloges ; MM. Casimir Périer et Guizot méritent à ses yeux d'être rangés au nombre des véritables hommes d'Etat qui comprennent et remplissent leur mission, sans se laisser séduire par le trompeur attrait de la popularité. Mais le gouvernement de juillet devait échouer sur deux écueils : son origine révolutionnaire, et la nature de ses principes. Quoique Louis-Philippe n'eût pris sans doute aucune part aux intrigues de l'opposition, ses antécédents et ses tendances libérales contribuèrent puissamment à le faire accepter. Aussi jugea-t-il d'abord convenable de se montrer populaire afin de réunir le plus grand nombre possible de partisans. Cela ne dura pas longtemps, il est vrai, Casimir Périer vint bientôt relever la dignité royale en mettant fin aux manifestations de la rue. Mais le nouveau pouvoir se trouvait entouré déjà d'ambitieux prêts à devenir ses plus grands ennemis s'il refusait de les satisfaire. Il dut se plier souvent à leurs exigences quoiqu'elles fussent contraires à ses propres intérêts, et c'est ainsi qu'il s'aliéna successivement les diverses parties de la nation dans lesquelles il aurait rencontré le plus sûr appui. M. Granier de Cassagnac cherche à démontrer, en effet, que jamais le gouvernement de juillet ne réussit à gagner l'entière confiance du clergé, des paysans et de l'armée. A ses yeux, du reste, cet échec ne provint pas de la faute du roi, mais de celle du régime, la constitution parlementaire lui paraît n'être point faite pour la France ; elle ne s'accorde pas plus avec les mœurs qu'avec les traditions du pays ; à toutes les époques c'est le pouvoir royal qui a eu l'initiative des progrès, et pour les accomplir il a dû le plus souvent user d'arbitraire, imposer sa volonté aux classes politiques disposées à faire résistance. Or, les institutions parlementaires ne permettent pas au souverain d'agir ainsi librement ; il a des ministres responsables qui veulent être consultés, et qui n'oseraient prendre les mesures les meilleures s'ils croient qu'elles puissent être désapprouvées par l'opinion publique. D'ailleurs la Chambre des Députés était une arène ouverte aux passions ; les débats y semblaient avoir souvent pour but de remuer les esprits au dehors, plutôt que d'éclairer les questions ou de servir les intérêts du pays ; les partis se livraient sans cesse à de violentes récriminations, et la foule mobile applaudissait à toutes les attaques dirigées contre le pouvoir dont elle avait naguère salué l'avènement avec joie. Louis-Philippe avait contre lui les légitimistes, les républicains,

les indépendants, et ne comptait pas chez les conservateurs des appuis bien solides. On eût dit que la plupart regardait l'opposition systématique comme l'essence du régime parlementaire. C'est ainsi que sa chute fut préparée d'autant plus sûrement qu'il n'entraît pas dans les intentions du roi de recourir à la force pour se maintenir contre le vœu du peuple. Son pouvoir n'ayant d'autre base qu'une fiction constitutionnelle qui l'avait supposé l'élu de la nation, il crut devoir le déposer en présence d'un mouvement qui prétendait être aussi l'expression de la majorité. Le défaut capital de la charte était de laisser le champ libre à l'opposition, tandis qu'elle interdisait au gouvernement l'emploi de ces remèdes héroïques qui, dans des crises pareilles peuvent seuls sauver l'Etat. M. Granier de Cassagnac en conclut que la révolution de 1848 fut un résultat fatal de celle de 1830, et qu'on ne peut adresser à Louis-Philippe d'autre reproche que d'avoir été trop fidèle à son programme.

Il y a sans doute quelques traits exagérés dans cette esquisse du régime parlementaire; mais, en général, elle est assez vraie. On ne peut nier que plusieurs des amis de Louis-Philippe contribuèrent à sa chute plus encore que ses ennemis. Le parti républicain, réduit à ses propres forces, ne l'aurait jamais renversé. Les suites de la révolution de 1848 en offrent une preuve éclatante. Pour la France, république et anarchie sont presque synonymes. Trois années d'épreuves, de désordres, de tiraillements pénibles ont abouti au rétablissement de l'empire, salué par l'immense majorité du peuple comme une délivrance. M. Granier de Cassagnac y voit de plus le véritable régime qui convient au peuple français, qui peut lui procurer paix, gloire et bonheur. Il donne essor à ses sentiments napoléoniens avec beaucoup de franchise, et ne cache pas son antipathie pour le régime parlementaire, mais il sait rendre justice aux hommes qui, pendant sa durée, défendirent la cause de l'ordre. Peut-être le trouvera-t-on moins impartial à l'égard des assemblées que le suffrage universel chargea de reconstituer la France après la catastrophe de février; cette époque est trop près de nous pour qu'il soit possible d'en juger les faits d'une manière complètement désintéressée. Son livre sera lu cependant avec intérêt, parce qu'il renferme maints détails sur les intrigues des différents partis, et présente dans son ensemble un tableau qui ne manque pas de ressemblance.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

ADMINISTRATION FINANCIÈRE DES COMMUNES, ou recueil méthodique et pratique des lois, décrets, ordonnances, arrêts, etc., qui régissent cette matière, par M. Braff. Paris, Aug. Durand, 1857; 2 vol. in-8°: 15 fr.

Les finances sont la partie à la fois la plus difficile et la plus importante de l'administration communale. C'est par une bonne comptabilité que les communes prospèrent et réussissent à diminuer les charges qui pèsent sur leurs ressortissants. Toutes les mesures du pouvoir municipal se traduisent en chiffres dans le budget, dont la balance annuelle permet d'apprécier s'il fait un emploi judicieux et convenable de ses revenus. En France, malheureusement, la plupart des communes paraissent avoir des ressources tout à fait insuffisantes; sur 36,826, il y en a plus de 32,000 qui sont obligées de s'imposer extraordinairement pour couvrir leurs dépenses ordinaires les plus indispensables. On comprend donc combien il est urgent qu'à cet état de choses déjà pénible ne viennent pas s'ajouter des fautes d'administration qui tendraient à l'aggraver encore. Sans doute, aujourd'hui, les règles de la comptabilité sont clairement exposées dans maints ouvrages que peuvent consulter avec fruit ceux qui ont besoin d'en faire une étude spéciale. Mais la théorie n'a pas prévu toutes les applications, et le plus habile calculateur se trouve souvent embarrassé dans la pratique.

« On en a la preuve tous les jours. Les budgets et les comptes sont souvent mal préparés ou mal dressés; les projets soumis à l'examen de l'autorité supérieure sont, la plupart du temps, mal instruits en ce qui concerne les moyens d'exécution: de là des retards fâcheux et préjudiciables. Souvent encore, faute de bien connaître les charges qui leur sont imposées, les administrations municipales refusent de pourvoir à des dépenses strictement *obligatoires*, et le gouvernement se trouve dans la nécessité de recourir à des moyens coercitifs pour vaincre leur résistance. Enfin, les principes les plus essentiels sont quelquefois méconnus. On oublie, par exemple, que les recettes et les dépenses ne peuvent s'effectuer que conformément aux budgets régulièrement approuvés; que certains fonds ont une destination spéciale dont il n'est pas permis de les détourner sans autorisation; que les fonctions de l'ordonnateur sont incompatibles avec celles du receveur. De là des comptabilités irrégulières

ou occultes qui jettent le désordre dans les finances, et engagent gravement la responsabilité pécuniaire et morale des auteurs de ces infractions. »

Frappés de tels inconvénients, dont sa position de sous-chef du bureau de l'administration et de la comptabilité des communes au ministère de l'intérieur le met à même de constater la fréquence et de juger les résultats, M. Braff a voulu y porter remède en présentant, coordonnées et classées dans un ordre méthodique et pratique, les nombreuses dispositions qui régissent cette matière, afin de rappeler aux administrations municipales les principes qui doivent présider à la préparation, au vote et à l'exécution du budget et des comptes, ainsi qu'à la bonne gestion des revenus communaux. Son livre, fruit de recherches patientes faites avec soin dans les nombreux documents qu'il avait à sa disposition, nous paraît propre à rendre de grands services. C'est un travail très-complet, divisé en trois parties qui traitent, la première du budget, la seconde du compte de gestion, et la troisième de l'exécution du budget. Dans l'appendice qui termine le volume, on trouvera différents modèles de comptabilité, une nomenclature des pièces soumises au timbre, le tarif de l'octroi de la ville de Paris, un état présentant la situation financière des communes dont le revenu s'élève à cent mille francs et au-dessus, enfin divers textes de loi relatifs à l'administration municipale.

TRAITÉ DE LA POLICE DU ROULAGE dans ses rapports avec la compétence des tribunaux de simple police, par N.-A. Guilbon. Paris, Auguste Durand, 1857 ; 1 vol. in-8° : 6 fr.

On trouvera peut-être que ce livre arrive un peu tard. En effet, les chemins de fer tendent à diminuer beaucoup l'importance du roulage, en le faisant disparaître de toutes les grandes lignes de circulation. Malgré cela, nous croyons qu'il pourra rendre encore de précieux services, car l'industrie dont il expose les droits et les devoirs est destinée à subsister encore sur une foule de routes secondaires que les voies ferrées ne supprimeront pas. La police du roulage est hérissée de difficultés, les contraventions de cette nature occupent les tribunaux de simple police plus que tous les autres faits de leur compétence. La plupart sont commises faute de connaître les innombrables règlements qui régissent la matière. Il arrive souvent que le juge de paix se trouve lui-même fort embarrassé

pour en faire l'application. C'est une des parties les plus compliquées de la jurisprudence, et l'on ne possédait pas jusqu'ici d'ouvrage complet qui pût servir de guide soit à ceux que leur profession expose chaque jour à commettre fort innocemment quelque délit prévu par les lois, soit aux magistrats chargés de punir de semblables infractions. M. Guilbon a voulu combler cette lacune, et son travail nous paraît atteindre le but autant que possible. « Ce n'est pas seulement, dit-il, un commentaire de la loi du 30 mai et du décret d'exécution du 10 août, c'est (qu'on veuille bien me pardonner ce titre ambitieux) un traité complet qui, après avoir fait connaître, en les classant par catégories, les diverses infractions auxquelles donne lieu le roulage, sur quelque voie publique que ce soit, ressortissant à la juridiction de simple police, et les condamnations dont doivent être atteints ceux qui les ont commises, ne cesse de s'en occuper qu'au moment où les parties condamnées n'ont plus qu'à satisfaire aux décisions de la justice. C'est dire que ce traité embrasse aussi le mode de constatation des contraventions, la poursuite, la preuve et la répression ; que les principes sur lesquels repose la compétence, et qui la régissent, ainsi que les règles de la procédure criminelle y sont exposés et examinés. Du reste, j'ai eu le soin de citer à l'appui de chaque solution les autorités qui la consacrent ; et, en examinant moi-même les questions controversées, je fais connaître les motifs sur lesquels sont appuyées les opinions contradictoires des auteurs et les décisions de la jurisprudence. »

Deux tables faites avec beaucoup de soin rendent cet ouvrage facile à consulter et contribueront à lui assurer un succès qu'il mérite d'ailleurs à tous égards.

LES CITÉS DE CHEMINS DE FER. Paris, Ledoyen, 1857; 1 v. in-18° : 75 c.

L'auteur de ce petit volume, frappé des changements que les chemins de fer doivent introduire dans les habitudes sociales et des embarras qu'ils occasionnent aujourd'hui par suite de l'impossibilité où l'on se trouve de satisfaire à leurs exigences, essaie d'offrir un aperçu des nouveaux progrès que l'avenir nous réserve à cet égard. Il est évident que l'état actuel des constructions urbaines et des moyens de subsistances n'est pas en accord avec les besoins d'une locomotion qui devient de plus en plus active. Si la rapidité du transport facilite beaucoup les voyages, le nombre considérable des voyageurs est un obstacle qui souvent annule tous les avantages du système. La cherté des vivres et des logements

compense l'économie obtenue sur le prix des voitures, en sorte que la locomotion n'est point encore à la portée de tout le monde. C'est là cependant le but vers lequel les chemins de fer tendent et qu'ils atteindront, sans aucun doute, lorsque leur influence aura vaincu les résistances de la routine. Mais nous sommes dans une période de transition, rendue plus difficile par l'ardeur fiévreuse avec laquelle on a multiplié les entreprises de chemins de fer. Pour en sortir, l'auteur propose la création de cités destinées à recevoir la population flottante dans des demeures commodes, agréables, où l'on pourrait se procurer aux prix les plus modiques toutes les nécessités de la vie et même des jouissances de luxe. Il voudrait substituer aux hôtels des pensions semblables à celles qui existent en Suisse, et leur donner un développement tel que les voyageurs fussent dispensés d'emporter avec eux un lourd bagage. Son rêve serait qu'on en vînt à pouvoir se mettre en route, pour faire le tour de la France ou même de l'Europe, avec un simple sac de nuit. A chaque station de quelque importance, des maisons confortables, entourées de beaux jardins, seraient prêtes à recevoir les étrangers de passage, ainsi que ceux qui désireraient y séjourner plus ou moins longtemps. En utilisant les ressources puissantes de l'association, on parviendrait à faire jouir toutes les classes d'un bien-être supérieur à celui que les riches seuls pouvaient se procurer jusqu'à présent.

La description d'une cité de chemins de fer séduira certainement les lecteurs, et les cinq cent millions que l'auteur demande pour exécuter son projet rapporteraient de beaux dividendes si, comme il l'espère, ces établissements sont destinés à prendre un essor rapide et prodigieux.

LA FIN DU MONDE telle qu'elle est annoncée dans la sainte Bible. Paris, 1857 ; in-12 : 1 fr. 25.

Ce petit volume renferme tous les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui peuvent se rapporter à la fin du monde, soit à l'avènement du Seigneur et aux événements remarquables qui doivent précéder et suivre sa venue. Le but de l'auteur est de rassurer ceux que la prétendue prédiction au sujet de la comète aurait effrayés. Non-seulement elle ne repose sur aucun fait scientifique de quelque valeur, mais elle ne trouve point sa confirmation dans les livres saints. « Si les chrétiens ont appris de la parole de Dieu que la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle

contient, » ils ont appris aussi que « le jour du Seigneur viendra comme un larron vient pendant la nuit. » Ils savent enfin, qu'en parlant à ses disciples de son avènement, Jésus a dit : « Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait ; non, pas même les anges du ciel ; mais mon Père seul. » Ils ont étudié avec soin les saintes Ecritures, et ils n'ignorent pas que certains événements, trop remarquables par eux-mêmes pour qu'il leur soit possible de passer inaperçus, doivent précéder ce qu'on est convenu d'appeler la fin du monde, c'est-à-dire l'avènement de notre adorable Sauveur. »

L'auteur s'est borné, du reste, à transcrire les textes sacrés, sans y ajouter aucun commentaire. Seulement il les a divisé en six parties, dont la première concerne les Israélites, la deuxième l'antechrist, la troisième la situation du monde et de l'Eglise lors de la seconde venue de Jésus-Christ et les effets que produira son avènement, la quatrième le millénium, la cinquième après le millénium, enfin la sixième l'influence que la croyance au fait de l'avènement du Seigneur doit avoir sur la vie des chrétiens.

SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAUX ÉLÉMENTS de pathologie générale et de séméiologie, par E. Bouchut. Paris, 1857; 1 gros vol. in-8, fig. : 12 fr.

L'auteur de cet ouvrage appartient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'école de M. Andral. Il se tient également éloigné du matérialisme systématique et du spiritualisme exagéré. Tout en faisant la part de la matière et des forces qui l'animent, il ne croit point que la vie soit un résultat, il la considère comme une force surajoutée à la matière et distincte des propriétés du tissu vivant. C'est dans cette alliance qu'il étudie l'origine, le développement et la fin des maladies, qui en sont les effets.

Ces éléments sont divisés en trois parties bien distinctes.

« La première, dit l'auteur, est relative aux notions générales de la maladie et de sa nature; de ses causes envisagées dans ce qu'elles ont de plus élevé par rapport aux influences de l'air, des eaux et des lieux; de l'âge, du sexe, du tempérament et de la constitution; des professions, des idiosyncrasies et de l'hérédité; des poisons, des venins, des effluves et des virus; des endémies, de l'infection et de la contagion; de la spé-

oificité, des diathèses, etc. ; aux éléments de la maladie et aux formes qu'elle présente ; aux phénomènes qui accompagnent son évolution et sa fin ; à la convalescence et au pronostic ; enfin, aux lois générales de la thérapeutique et des médications principalement employées. Cette première partie se termina par l'exposé des méthodes de nomenclature et de classification à mettre en usage.

« Dans la seconde partie j'ai exposé les faits généraux qui servent de base à la formation des principales classes morbides, telles que les *fièvres*, les *inflammations*, les *hydropisies*, les *hémorragies*, les *gangrènes*, les *flux*, les *pneumatoses*, les *nosorganies*, les *névroses*, etc. Il m'a paru impossible de laisser ces questions en dehors d'un ouvrage destiné à faire connaître les principes fondamentaux de la science. Je leur ai donné les développements nécessaires et, pour mieux faire comprendre la description, j'ai placé dans le texte de la classe des nosorganies, où se trouve l'anatomie pathologique générale, un grand nombre de planches explicatives des altérations élémentaires du tissu, produites par les nosorganies homœomorphes et hétéromorphes, telles que l'atrophie, l'hypertrophie, les épithéliomas, le cancer, les cancroïdes, le tubercule, etc. Ces figures, empruntées au bel ouvrage d'anatomie pathologique de M. Lébert, sont relatives aux altérations somatiques, appréciables seulement au moyen du microscope.

« On peut bien ne pas accepter les doctrines de la micrologie moderne, mais il est impossible de ne pas tenir compte de ses découvertes. Je suis heureux, pour mon compte, de servir un instant d'interprète à des savants dont je désire honorer les travaux, me réservant de faire en son lieu la critique des conclusions qu'on a prématurément tirées de leurs découvertes anatomo-pathologiques.

« Dans la troisième partie, ou *Séméiotique*, j'ai exposé les signes fournis au diagnostic et au pronostic, par l'examen des modifications de l'extérieur du corps et des troubles survenus dans l'exercice des fonctions. La séméiologie de Double et de Landré-Beauvais, celle qu'on trouve dans le livre de M. Chomel, le traité du diagnostic du professeur Rostan, celui du professeur Piorry et celui de M. Racle m'ont guidé dans ce travail où je n'ai eu souvent qu'à reproduire, en les contrôlant, des observations anciennes ou modernes sur la signification des phénomènes morbides. On y trouvera un exposé des signes fournis par l'habitude extérieure du corps, par l'examen de l'appareil digestif, respiratoire, circulatoire général, urinaire et cutané, par l'examen des produits de sécrétion, etc. L'aus-

cultation et la percussion y occupent une place importante, et les services que ces deux moyens d'exploration rendent au diagnostic justifient les détails dans lesquels je suis entré à leur égard. Cette troisième partie complète les deux premières; elle en étend le cadre au delà de ce qui a été fait généralement jusqu'à ce jour, et de manière à répondre aux besoins de l'enseignement. »

COURS D'ANALYSE de l'École polytechnique, par M. Sturm. Paris 1857;
2 vol. in-8 : 12 fr.

M. Sturm se proposait de publier cet ouvrage, et travaillait à le préparer, lorsque la mort est venue le surprendre. L'un de ses élèves, M. E. Prouhet, qui l'aidait dans la révision du texte et dans la correction des épreuves, est donc resté seul chargé de terminer ce travail. Le cours d'analyse est la reproduction des leçons faites par l'auteur à l'École polytechnique, et qui furent d'abord rédigées par quelques élèves de cette école. Une telle rédaction offre l'avantage de rendre assez fidèlement la pensée du professeur, et de conserver ce qu'il peut y avoir d'heureux dans l'improvisation; mais il a fallu en faire disparaître maintes fautes de calcul et de langage qui s'y étaient glissées. Pour cela, M. Prouhet s'est servi des cahiers de M. Sturm, renfermant un programme très-détaillé de son cours, et quelquefois des théories entièrement rédigées par lui. Il a profité en outre de corrections que l'auteur avait indiquées en marge d'exemplaires lithographiés, et s'est conformé à ses intentions, en supprimant de nombreuses répétitions indispensables dans un cours oral, mais inutiles dans un livre où elles peuvent être suppléées par des renvois. On y retrouvera sans doute les éminentes qualités par lesquelles se distinguait l'enseignement du professeur.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

JUILLET 1857.

LITTÉRATURE.

DU ROMAN ET DU THÉÂTRE CONTEMPORAINS et de leur influence sur les mœurs, par Eug. Poitou, ouvrage couronné par l'Institut. Paris, Aug. Durand, 1857.; 1 vol. in-8 : 5 fr.

Dans cet ouvrage, M. Poitou traite des questions du plus haut intérêt sur lesquelles il importe d'attirer l'attention publique. On est, en général, trop enclin à regarder la littérature comme un simple amusement de l'esprit, et la plupart des écrivains, romanciers ou poètes, se livrent à tous les caprices de leur fantaisie sans s'inquiéter de la responsabilité morale qui leur incombe. Cependant leurs œuvres exercent une influence incontestable. En exprimant les tendances de l'époque, elles peuvent, sinon les changer, du moins les modifier plus ou moins, stigmatiser avec énergie leurs excès dangereux, ou bien au contraire les revêtir de couleurs séduisantes qui ne font qu'accroître l'intensité du mal. De nos jours, ce dernier rôle est celui que la littérature paraît avoir choisi de préférence, comme plus propre à satisfaire les vellétés ambitieuses de ses adeptes. En effet, c'est ainsi que maints auteurs ont obtenu fortune et renommée en flattant avec adresse les préjugés ou les instincts de la foule, en se faisant les auxiliaires du communisme, les organes éloquents de toute espèce de révolte contre l'état social. M. Poitou en cite d'abondantes preuves tirées de leurs écrits. Ce sont d'abord des atteintes à la morale privée. Ni le mariage, ni la famille, ni les idées religieuses ne trouvent grâce devant eux. Ils exaltent l'adultère, proclament la légitimité de la passion, vantent le suicide, et par un perfide entassement de sophismes jettent la confusion la plus complète sur les principes du bien et du mal, en sorte qu'il ne reste plus à l'homme d'autre guide que l'intérêt personnel, d'autre but que le succès, d'autre avenir que le néant. Dès lors il devient l'ennemi naturel de la société dont les lois répriment ses mauvais penchants. C'est un joug odieux auquel il prétend

se soustraire par tous les moyens possibles, en rejetant sur elle la responsabilité des crimes qu'il aura commis. Pour lui toute la morale publique se résume en un appel aux passions du pauvre contre le riche qu'on lui peint comme l'auteur de ses souffrances, et le principal obstacle à la réalisation des merveilles promises par le socialisme.

Le simple exposé de pareilles doctrines suffit pour faire comprendre quelle influence elles ont exercée. D'ailleurs les résultats en sont assez évidents. « Vous demandez, dit M. Poitou, quel mal a fait cette littérature ? Ouvrez les yeux ; interrogez les faits. Regardez où nous ont conduits les idées, les doctrines morales, les théories philosophiques et sociales prêchées depuis vingt-cinq ans. Sondez, si vous pouvez, les plaies secrètes, à demi cachées aujourd'hui, mais non guéries et toujours saignantes, que porte au flanc notre société. Cherchez d'où vient le trouble profond qui s'est produit dans les conditions de sa vie morale. Demandez-vous ce qui l'a faite ce qu'elle est, c'est-à-dire matérialiste, sceptique et méprisante, trois caractères qui la distinguent tristement aujourd'hui. Qui ? sinon la littérature dont elle a été nourrie, saturée ; non point la littérature seule, je le sais ; mais certainement la littérature plus que tout le reste.

« Et maintenant jugez l'arbre à ses fruits ? Par la moisson que nous avons récoltée, jugez et quelle a été la semence et quelles racines elle avait jetées dans le sol ! »

Une certaine réaction commence heureusement à s'opérer, mais elle ne guérira pas de sitôt les maladies engendrées par ce venin corrupteur : le dégoût de la vie utile, l'exaltation de la passion et le sensualisme pratique, l'affaiblissement de l'esprit de famille et du principe d'autorité, l'anarchie morale enfin, qui détruit le sentiment de la responsabilité personnelle et proclame le droit au bonheur.

De grands efforts sont nécessaires pour combattre ces éléments de dissolution sociale. « Ce ne sera qu'en s'arrachant aux étrointes mortelles du matérialisme, qu'en revenant aux traditions qui ont fait jadis sa grandeur, que l'art retrouvera le chemin du sublime et du beau. En dehors de ces croyances élevées qui sont le commun patrimoine de l'humanité, en dehors de ce spiritualisme généreux qui a inspiré les grands génies de tous les siècles, l'art est stérile ; et la littérature, vain jeu d'esprit, n'enfantera jamais ces œuvres immortelles qui, après avoir consolé les générations contemporaines, restent pour charmer encore les générations à venir. »

Nous sympathisons complètement avec la manière de voir de M. Poitou. Ses appréciations littéraires nous paraissent, en général, très-justes, et son travail, rempli d'aperçus ingénieux, méritait bien d'être couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Mais on regrettera peut-être que l'auteur se soit renfermé strictement dans les limites du programme, et n'ait pas essayé de remonter aux causes premières du mal dont il décrit si bien les symptômes et les effets. Il manque à son tableau un trait assez important : c'est l'absence de conviction chez les écrivains qui ont contribué le plus à propager des doctrines funestes, ainsi qu'à fanatiser les masses en faveur de principes auxquels ils n'accordaient pas eux-mêmes la moindre confiance. Nous engageons M. Poitou à combler cette lacune par un aperçu des circonstances au milieu desquelles s'est formée la génération d'hommes de lettres dont les œuvres font le sujet de son mémoire.

ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE NICOLE ORESME, par François Meunier. Paris, A. Durand, 1857 ; 1 vol. in-8 : 3 fr. 50.

Nicole Oresme vivait en France au quatorzième siècle. Il se distingua par son savoir, par la sagesse et la fermeté de son esprit. Son origine n'est pas connue, on sait seulement qu'il était pauvre, qu'il étudiait la théologie au collège de Navarre, à Paris, et que grâce sans doute à ses qualités remarquables il y devint boursier, puis docteur, et enfin grand maître, c'est-à-dire supérieur général de tout le collège et maître particulier de la division de théologie. En 1361, il fut élu doyen de l'église de Rouen par le chapitre de cette ville, dignité qu'il conserva pendant seize années, jusqu'à ce que l'évêché de Lisieux venant à vaquer, le roi Charles V le fit donner à Nicole Oresme, pour lequel il avait une haute estime. On croit que presque tous ses écrits datent de son séjour à Rouen. Ce sont des traités sur l'astrologie, sur les sciences physiques et naturelles, sur la théologie et la prédication, sur la cosmographie, sur la morale, sur la politique et sur l'économie sociale et domestique. On y trouve l'érudition encyclopédique de l'époque, mais avec des vues plus larges et plus éclairées que chez la plupart de ses contemporains. Il ne craignait pas de combattre, souvent avec beaucoup de vigueur, les préjugés, alors très-répandus, concernant l'astrologie et la divination qu'il traite d'idolâtrie, disant que « c'est folie et présomption que nature humaine veuille savoir

ce qui appartient à Dieu tant seulement. » Dans un petit « Traité de la première invention des monnaies et des causes et manières d'icelles, » il émet des idées très-justes et fort avancées pour son temps, soit sur la stabilité qu'il importe de maintenir dans les lois qui règlent cette matière, soit sur les déplorables résultats qu'entraîne l'altération des monnaies. Sa traduction des principaux ouvrages d'Aristote, quoique faite d'après des versions latines, parce qu'il ne savait pas le grec, contribua beaucoup à sa renommée. Elle conserve encore un certain intérêt au point de vue de la langue française, dans laquelle Oresme paraît avoir introduit le premier une assez grande quantité de mots nouveaux que l'usage a consacrés presque tous. M. Meunier en dresse la liste, curieuse à parcourir et bien propre à faire apprécier le mérite de l'écrivain qui sut enrichir ainsi le vocabulaire français. Il marque ainsi d'une manière très-judicieuse la place qui appartient au nom d'Oresme dans l'histoire littéraire. Sa thèse est un bon travail, fait consciencieusement, et dans lequel on puisera des données précieuses sur le mouvement intellectuel du quatorzième siècle.

L'HÉRÉSIE DE DANTE démontrée par Francesca de Rimini, devenue un moyen de propagande vaudoise, et coup d'œil sur le roman du Saint-Graal ; note lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, veuve Renouard, 1857 ; in-8.

M. Aroux ne se lasse pas d'accumuler les preuves à l'appui de son interprétation de la Divine Comédie du Dante. Aux critiques dont elle est l'objet, il répond par des recherches nouvelles, pleines de détails curieux sur les doctrines des Cathares ou Albigeois, et sur les formes symboliques dont ils les avaient entourées pour échapper au reproche d'hérésie. Suivant lui ces formes se sont en grande partie conservées et transmises jusqu'à nos jours chez les francs-maçons, quoique le sens en ait été depuis longtemps perdu. La thèse que soutient M. Aroux est fort étrange. Il ne voit qu'allégories jusque dans les conceptions les plus poétiques de Dante, et la gracieuse image de Françoise de Rimini devient, à ses yeux, une église vaudoise, victime de la persécution. C'est assurément pousser bien loin le système à l'aide duquel il prétend démontrer l'hérésie du poète. Mais on peut dire que dans cette voie il n'y a que le premier pas qui coûte. Une fois l'hypothèse admise, les démonstrations se multiplient

sous la plume de l'explorateur convaincu. L'idée qui s'est emparée de lui le domine trop pour que son jugement puisse rester tout à fait libre. Du reste, il se montre ingénieux dans ses interprétations qui se coordonnent et s'appuient d'une manière assez remarquable. Aussi l'échafaudage qu'il est parvenu à construire séduira peut-être bien quelques lecteurs. Mais il paraît peu conciliable avec ce que l'on connaît du caractère de Dante, et nous doutons fort qu'il résiste à l'épreuve d'une discussion sérieuse. Quoi qu'il en soit, la polémique soulevée par M. Aroux ne sera pas inutile, car, en faisant étudier la Divine Comédie sous un nouveau point de vue, elle peut amener des découvertes intéressantes.

— A propos de Dante, nous avons reçu de M. B. Castiglia, dont nous annonçons dans notre précédent numéro la réponse à M. de Lamartine, une lettre trop longue pour être insérée tout entière ici. Mais l'auteur, se plaignant de ce que nous l'avons rangé parmi les admirateurs fanatiques du Dante, nous devons, pour être juste, donner place au fragment suivant, dans lequel il expose son interprétation de la Divine Comédie.

« Le Dante qu'on croit comprendre n'est pas Dante à son point de vue véritable. Dante est le philosophe et le poète humanitaire du moyen âge. Lui, le premier, prononça le mot de civilisation ; bien plus, de civilisation du genre humain (*civilitas humani generis*).

« Il donna la définition et la théorie de l'humanité. Pour lui, l'humanité ne consiste que dans l'intellectualité. La mise en acte (*actuatio*) de cette intellectualité tout entière, d'abord pour spéculer, ensuite pour réaliser, voilà la fin de l'humanité prise dans sa totalité (*generis humani totaliter accepti*).

« La raison, la foi, la vue directe de la divinité, en sont les phases. En les parcourant, l'humanité se réhabilite.

« Née de la divinité, elle y retourne, et y jouit, en âme et en corps, par la vision de la vérité, la vie de l'amour, la liberté de l'esprit.

» La Divine Comédie est une conception puisée à cette théorie.

« A travers les règnes de l'invisible, Dante voyage vers la vue de Dieu.

« Par son arrivée au paradis terrestre, il se complète dans la raison.

« Par son ascension à l'Empyrée, il se parfait dans la foi.

« Dès lors, en âme et en corps, au delà de tout milieu, il va à la vue face à face de la divinité.

« Son esprit progresse toujours. La divinité elle-même lui paraît sous différents aspects. Dans le dernier, il la voit peinte de l'effigie humaine ; il cherche, mais il ne peut voir comment cette combinaison se fait.

« Là finit Dante et sa Comédie.

« Le dernier mot de Dante, ce sera le premier de l'époque nouvelle. M. de Lamartine, poète d'individualisme, ne comprend rien à ces deux poésies, Évangile et Dante, où sont les formules du problème de l'humanité dans les deux phases antérieures.

« On s'acharne, dit-il, à regarder dans le vide.

« Eh bien, à l'heure qu'il est, c'est dans le vide qu'on doit regarder. La vérité est dans le mystère. Les mondes, qu'on croit voir en eux, vont être culbutés.

« Pour l'humanité, ils ne sont que conception, vision, correspondance, exploitation dans la parole.

« L'animalité est une couche ; l'humanité en est une autre. Celle-ci se forme dans la traduction, dans l'extériorisation, dans le co-intendement, dans les signes de la voix.

« Par là se crée l'esprit et son monde, qui sort par la bouche, entre par les oreilles, et communique en invisible.

« La parole est le VERBE des langues.

« Interprétées par ce verbe, les langues signifient autre chose que ce qu'elles ont signifié jusqu'ici. Elles signifient le monde invisible, où l'humanité est invisible, s'enfante, habite, correspond, communique ; et de son invisible devine, maîtrise, exploite son animalité et tout ce qui, à l'aide de son animalité, correspond avec son esprit.

« A l'occasion d'une controverse sur Dante, j'ai voulu poser les précédents et les formules de cette révélation nouvelle, signaler la source de l'intellectualité, expliquer la divinité, y saisir l'origine et le sens vrai de l'humanité.

« La réalité, qu'on met dehors, on la voit couler de l'esprit ; elle ne devient que la correspondance avec l'invisible, qui s'établit dans les sons de la voix, dans le verbe de la parole.

« Est-ce de l'idolâtrie, du fanatisme pour Dante ? »

DRED, histoire du grand marais maudit, par M^{me} H. Beecher-Stowe.
Paris, 1857 ; 2 vol. in-12 : 4 fr.

Dans ce nouveau roman, l'auteur de l'*Oncle Tom* poursuit courageusement sa lutte contre les défenseurs de l'esclavage. Après avoir montré que le nègre possède comme le blanc une âme immortelle et perfectible, il

entreprend aujourd'hui d'esquisser le tableau des funestes conséquences qu'entraîne l'esclavage pour ceux-là même qui se croient le plus intéressés à le maintenir. C'est la question traitée sous un point de vue différent, plus général et peut-être aussi plus propre à frapper ceux qui restent sourds aux touchants appels de la pitié. M^{me} Beecher-Stowe ne craint pas de sonder la plaie et d'y retourner le fer. Elle comprend l'importance de ce redoutable problème pour l'avenir des Etats-Unis, et croit urgent de provoquer sa solution par tous les moyens possibles. Aussi se lance-t-elle résolûment dans la lice au risque de soulever des passions ardentes qui semblent n'attendre qu'un signal pour lever l'étendard de la guerre civile. La crise est imminente, s'accomplira-t-elle dans le calme ou par la violence ? nul ne le sait ; mais il faut qu'elle s'accomplisse. Les retards et les ajournements ne serviraient qu'à la rendre plus terrible. Mieux vaut qu'elle ait lieu tandis que la nation possède encore assez de vigueur pour la supporter.

Dred nous présente le type du nègre rebelle qui rêve l'affranchissement de sa race et l'extermination des blancs. Les souffrances de l'esclavage ont produit chez lui une exaltation fanatique. L'énergie de son caractère et ses tendances religieuses très-prononcées en font une espèce de prophète inspiré dont les moindres paroles sont reçues comme des oracles. Il devient le chef d'une vaste conspiration qui n'aboutit qu'à des scènes de carnage sans résultat. C'est le propre du régime actuel de ne pouvoir enfanter que des conséquences funestes. Il exaspère les esclaves et corrompt les maîtres, en sorte que les uns n'aspirent qu'à se venger, tandis que les autres emploient sans scrupule aucun les moyens de défense les plus barbares. Des deux côtés les idées de justice et de morale font également défaut. C'est une lutte sauvage où les adversaires rivalisent de perfidie et de cruauté. La civilisation ne saurait résister longtemps à pareille épreuve. Aussi peut-on déjà signaler dans l'Union américaine bien des symptômes menaçants. Les maux qui résultent de l'esclavage prennent chaque jour plus d'extension, et si l'on n'y porte pas un prompt remède, les Etats-Unis risquent fort de voir leur liberté, peut-être même leur existence, compromise par cette déplorable question, qui domine maintenant tous les débats soit politiques, soit religieux. Les partisans de l'esclavage recourent sans pudeur aux sophismes les plus monstrueux pour la concilier avec les principes du christianisme, ainsi qu'avec ceux de la démocratie. M^{me} Beecher-Stowe en cite des exemples qui font frémir. Elle nous peint, entre autres, un meeting où des missionnaires viennent,

la Bible à la main, faire l'apologie des propriétaires d'esclaves et de leur conduite inhumaine. De tels blasphèmes proférés du haut de la chaire exercent sur les esprits une influence désastreuse. La doctrine chrétienne est dès lors complètement faussée et ne peut plus servir de guide à la conscience, ni de frein aux passions. On ouvre ainsi la porte à toutes les subtilités de la casuistique dont l'intérêt personnel s'accommode si bien. Les mœurs de la société américaine s'en ressentent déjà. Le sens moral n'y joue trop souvent qu'un rôle secondaire. Dans la vie publique surtout il n'a presque plus d'autorité; l'esprit de parti, le formalisme, et quelquefois la violence triomphent aux applaudissements de la foule. On sera frappé des tristes révélations que *Dred* renferme à cet égard. L'auteur ne ménage pas l'amour-propre de ses compatriotes. Sa plume vigoureuse déchire les voiles de l'hypocrisie et met à nu la corruption des cœurs. Il estime que c'est le meilleur moyen de sauver la partie saine de la nation qui, Dieu merci, conserve encore assez de vie pour qu'il n'y ait pas lieu d'en désespérer.

Dred offre d'ailleurs maints incidents dramatiques et sera lu certainement avec beaucoup d'intérêt. Mais au point de vue littéraire on peut lui adresser les mêmes reproches qu'à l'*Oncle Tom*: M^{me} Beecher-Stowe accumule les épisodes autour de la thèse qu'elle cherche à prouver et se préoccupe assez peu de la trame du roman. Cela ne l'empêche pas, il est vrai, de captiver ses lecteurs par des caractères habilement tracés, ainsi que par la peinture de scènes dans lesquelles éclate un esprit d'observation très-remarquable.

VOYAGES ET HISTOIRE.

MÉMOIRES COMPLETS ET AUTHENTIQUES DU DUC DE SAINT-SIMON sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés sur le manuscrit original, par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. Paris, 1857; 20 vol. in-8° : 80 fr.

Cette édition, publiée par la librairie Hachette, est une des plus complètes et des plus soignées qui aient encore été faites des Mémoires de Saint-Simon. Treize volumes sont en vente, et les suivants ne tarderont pas à paraître. L'introduction de M. Sainte-Beuve est un morceau très-remarquable, dans lequel l'œuvre du gentilhomme écrivain se trouve appréciée avec non moins de finesse que de sagacité. Nous ne saurions mieux faire que d'en donner ici l'extrait suivant :

« Saint-Simon, en entrant dans le monde à l'âge de dix-neuf ans, dénote bien ses instincts et ses goûts. Dès le lendemain de la bataille de Nerwinde (juillet 1693), à laquelle il prend part comme capitaine dans le Royal-Roussillon, il en fait un bulletin détaillé pour sa mère et quelques amis. Ce récit a de la netteté, de la fermeté; le caractère en est simple; on y sent l'amour du vrai. Le style n'a rien de cette fougue et de ces irrégularités qu'il aura quelquefois, mais qu'il n'a pas toujours et nécessairement chez Saint-Simon. A force de le vouloir définir dans toutes ses diversités et ses exubérances, il ne faut pas non plus se faire de ce style un monstre. Très-souvent il n'est que l'expression la plus directe et la plus vive, telle qu'elle échappe à un esprit plein de son objet.

L'année suivante (1694), dans les loisirs d'un camp en Allemagne, il commence décidément ses Mémoires qu'il mettra soixante ans entiers à poursuivre et à parachever. Il y fut excité « par le plaisir qu'il prit, dit-il, à la lecture de ceux du maréchal de Bassompierre. » Bassompierre avait dit pourtant un mot des plus injurieux pour le père de Saint-Simon : cela n'empêche pas le fils de trouver ses Mémoires très-curieux, « quoique dégoûtants par leur vanité. »

« Le jeune Saint-Simon est vertueux : il a des mœurs, de la religion; il a surtout d'instinct le goût des honnêtes gens. Ce goût se déclare d'abord d'une manière singulière et presque bizarre par l'élan qui le porte tout droit vers le duc de Beauvilliers, le plus honnête homme de la Cour, pour lui aller demander une de ses filles en mariage, ou l'aînée, ou la cadette, il n'en a vu aucune, peu lui importe laquelle; peu lui importe la dot; ce qu'il veut épouser, c'est la famille; c'est le duc et la duchesse de Beauvilliers dont il est épris. Cette poursuite de mariage, qu'il expose avec une vivacité si expressive, a pour effet, même en échouant, de le lier étroitement avec le duc de Beauvilliers et avec ce côté probe et sérieux de la Cour. C'est par là qu'il se rattachera bientôt aux vertueuses espérances que donnera le duc de Bourgogne.

« Une liaison fort différente et qui semble jurer avec celle-ci, mais qui datait de l'enfance, c'est la familiarité et l'amitié de Saint-Simon avec le duc d'Orléans, le futur Régent. Là encore toutefois la marque de l'honnêteté se fait sentir; c'est par les bons côtés du Prince, par ses parties louables, intègres et tant calomniées que Saint-Simon lui demeurera attaché inviolablement; c'est à cette noble moitié de sa nature qu'il fera énergiquement appel dans les situations critiques déplorables où il le verra tombé; et, dans ce perpétuel contact avec le plus généreux et le plus spirituel des débauchés, il se préservera de toute souillure.

« Avec le goût des honnêtes gens, il a l'antipathie non moins prompte et non moins instinctive contre les coquins, les hypocrites, les âmes basses et mercenaires, les courtisans plats et uniquement intéressés. Il les reconnaît, il les devine à distance, il les dénonce et les démasque; il semble, à la manière dont il les tire au jour et les dévisage, y prendre un plaisir amer et s'y acharner. On se rappelle, dès les premiers chapitres des Mémoires, ce portrait presque effrayant du magistrat pharisien, du faux Caton, de ce premier président de Harlay, dont sous des dehors austères il nous fait le type achevé du profond hypocrite.

« Mais il avait à s'en plaindre, dira-t-on, et ici, comme en bien des cas, en peignant les hommes il obéit à des préventions haineuses et à une humeur méchante : je vais tout d'abord à l'objection. Selon moi, et après une étude dix fois refaite de Saint-Simon, je me suis formé de lui cette idée : il est doué par nature d'un sens particulier et presque excessif d'observation, de sagacité, de vue intérieure, qui perce et sonde les hommes, et démêle les intérêts et les intentions sur les visages : il offre en lui un exemple tout à fait merveilleux et phénoménal de cette disposition innée. Mais un tel don, une telle faculté est périlleuse si l'on s'y abandonne, et elle est sujette à outrer sa poursuite et à passer le but. Les tentations ne sont jamais pour les hommes que dans le sens de leurs passions : on n'est pas tenté de ce qu'on n'aime pas. Dès le début, Saint-Simon, fils d'un père antique, et, sous sa jeune mine, un peu antique lui-même, n'a pas de goût vif pour les femmes, pour le jeu, le vin et les autres plaisirs; mais il est glorieux : il tient au vieux culte; il se fait un idéal de vertu patriotique qu'il combine avec son orgueil personnel et ses préjugés de rang. Et avec cela il est artiste, et il l'est doublement : il a un coup d'œil et un *flair*¹ qui, dans cette foule dorée et cette cohue apparente de Versailles, vont trouver à se satisfaire amplement et à se repaître; et puis, écrivain en secret, écrivain avec délices et dans le mystère, le soir, à huis clos, le verrou tiré, il va jeter sur le papier avec feu et flamme ce qu'il a observé tout le jour, ce qu'il a senti sur ces hommes qu'il a bien vus, qu'il a trop vus, mais qu'il a pris sur un point qui souvent le touchait et l'intéressait. Il y a là des chances d'erreur et d'excès jusque dans le vrai. Il est périlleux, même pour un honnête homme, s'il

¹ Je n'emploie le mot que parce que lui-même me le fournit. Il dit quelque part, à l'occasion des joies secrètes, et des mille ambitions flatteuses mises en mouvement par une mort de prince : « Tout cela, et tout à la fois, se sentait *comme au nez.* »

est passionné, de sentir qu'il écrit sans contrôle, et qu'il peint son monde sans confrontation. Je ne parle en ce moment que de ce qu'il a observé, lui-même et directement : car, pour ce qu'il n'a su que par ouï-dire et ce qu'il a recueilli par conversation, il y aura d'autres chances d'erreur encore qui s'y mêleront.

« Quoique Saint-Simon ne paraisse pas avoir été homme à mettre de la critique proprement dite dans l'emploi et le résultat de ses recherches, et qu'il ne semble avoir guère fait que verser sur sa première observation, toute chaude et toute vive, une expression ardente et à l'avenant, son soin ne portant ensuite que sur la manière de coordonner tout cela, il n'est pas sans s'être adressé des objections graves sur la tentation à laquelle il était exposé, et dont l'avertissait sans doute le singulier plaisir qu'il trouvait à y céder. Religieux par principes et chrétien sincère, il se fit des scrupules de conscience, ou du moins il tint à les empêcher de naître et à se mettre en règle contre les remords et les faiblesses qui pourraient un jour lui venir à ses derniers instants. S'il lui avait fallu jeter au feu ses Mémoires, croyant avoir fait un long péché, quel dommage, quel arrachement de cœur ! Il songea assez naïvement à prévenir ce danger. Le discours préliminaire qu'il a mis en tête nous témoigne de sa préoccupation de chrétien, qui cherche à se démontrer qu'on a droit historiquement de tout dire sur le compte du prochain, et qui voudrait bien concilier la charité avec la médisance. Une lettre écrite à l'abbé de Rancé, et par laquelle il le consultait presque au début sur la mesure à observer dans la rédaction de ses Mémoires, atteste encore mieux cette pensée de prévoyance ; il semble s'être fait donner par l'austère abbé une absolution plénière, une fois pour toutes. Saint-Simon, dans son apologie, admet ou suppose toujours deux choses : c'est, d'une part, qu'il ne dit que la vérité, et, de l'autre, qu'il n'est pas impartial, qu'il ne se pique pas de l'être, et, qu'en laissant la louange ou le blâme aller de source à l'égard de ceux pour qui il est diversement affecté, il obéit à ses inclinations et à sa façon impétueuse de sentir, et, avec cela, il se flatte de tenir en main la balance. Dans le récit de ce premier procès au nom de la Duché-Pairie contre M. de Luxembourg, il y a un moment où, l'avocat de celui-ci ayant osé révoquer en doute la loyauté royaliste des adversaires, Saint-Simon, qui assistait à l'audience, assis dans une lanterne ou tribune entre les ducs de La Rochefoucauld et d'Estrées, s'élança au dehors, criant à l'imposture et demandant justice de ce coquin : « M. de La Rochefoucauld, dit-il, me retint à mi-corps et me fit taire. Je m'enfonçai de dépit plus encore contre

lui que contre l'avocat. Mon mouvement avait excité une rumeur. Or, quand on est sujet à ces mouvements-là, non-seulement à l'audience et dans une occasion extraordinaire, mais encore dans l'habitude de la vie et même en écrivant, il y a chance non pour qu'on se trompe peut-être sur l'intention mauvaise de l'adversaire, mais au moins pour qu'on outre-passe quelquefois le ton et qu'on sorte de la mesure. On a de ces élans où l'on a besoin d'être retenu à *mi-corps*. J'indique la précaution à prendre en lisant Saint-Simon; il peut bien souvent y avoir quelque réduction à faire dans le relief et dans les couleurs.

« On a fort cherché depuis quelque temps à relever des erreurs de fait dans les Mémoires de Saint-Simon, et l'on n'a pas eu de peine à en rassembler un certain nombre. Il fait juger et condamner Fargues, un ancien frondeur, par le premier président de Lamoignon, et Fargues fut jugé par l'intendant Machault. Il dit de M^{lle} de Beauvais, mariée au comte de Boissons, qu'elle était fille naturelle, et l'on a retrouvé et l'on produit le contrat de mariage des parents. Il fait de De Saumery un argus impitoyable et un espion farouche auprès du duc de Bourgogne, et l'on sait, par une lettre de ce jeune prince à Fénelon, que c'était un homme dévoué et sûr. Quelques-unes de ces rectifications auront place dans la présente édition, et seront indiquées en leur lieu. Dans le domaine de la littérature, j'ai moi-même à signaler une inexactitude et une méprise. Saint-Simon impute à Racine, en présence de Louis XIV et de M^{me} de Maintenon, une distraction maladroite qui lui aurait fait mal parler de Scarron. Au contraire, c'est Despréaux qui eut plus d'une fois cette distraction plaisante, dans laquelle le critique s'échappait, tandis que Racine, meilleur courtisan, lui faisait tous les signes du monde sans qu'il les comprît. Tranchons sur cela. La question de la vérité des Mémoires de Saint-Simon n'est pas et ne saurait être circonscrite dans le cercle des observations de ce genre, même quand les erreurs se trouveraient cent fois plus nombreuses. Qu'on veuille bien se rendre compte de la manière dont les Mémoires, tels que les siens, ont été et sont nécessairement composés. Il y a entre les façons infinies d'écrire l'histoire deux divisions principales qui tiennent à la nature des sources auxquelles on puise. Il y a une sorte d'histoire qui se fonde sur les pièces mêmes et les instruments d'Etat, les papiers diplomatiques, les correspondances des ambassadeurs, les rapports militaires, les documents originaux de toute espèce. Nous avons un récent et un excellent exemple de cette méthode de composition historique dans l'ouvrage de M. Thiers, qui se pourrait proprement

intituler : *Histoire administrative et militaire du Consulat et de l'Empire*. Et puis, il y a une histoire d'une tout autre physionomie, l'*histoire morale* contemporaine écrite par des acteurs et des témoins. On vit dans une époque, à la Cour si c'est à une époque de cour ; on y passe sa vie à regarder, à écouter, et, quand on est Saint-Simon, à écouter et à regarder avec une curiosité, une avidité sans pareille, à tout boire et dévorer des oreilles et des yeux. On entend dire beaucoup de choses ; on s'adresse le mieux qu'on peut pour en savoir encore davantage ; si l'on veut remonter en arrière, on consulte les vieillards, les disgraciés, les solitaires en retraite, les subalternes aussi, les anciens valets de chambre. Il est bien difficile que, dans ce qu'on ne voit point soi-même, il ne se mêle un peu de crédulité, quand elle est dans le sens de nos inclinations et aussi de notre talent à exprimer les choses. On ne fait souvent que répéter ce qu'on a entendu ; on ne peut aller vérifier chez les notaires. Dans ce qu'on voit par soi-même, et avec les hommes à qui l'on a affaire en face et qu'on juge, oh ! ici l'on va plus sûrement ; si l'on a le don d'observation et la faculté dont j'ai parlé, on va loin, on pénètre ; et si à ce premier don d'observer se joint un talent pour le moins égal d'exprimer et de peindre, on fait des tableaux, des tableaux vivants et par conséquent vrais, qui donnent la sensation, l'illusion de la chose même, qui remettent en présence d'une nature humaine et d'une société en action qu'on croyait évanouie. Est-ce à dire qu'un autre observateur et un autre peintre placé à côté du premier, mais à un point de vue différent, ne présenterait pas une autre peinture qui aurait d'autres couleurs, et peut-être aussi quelques autres traits de dessin ? Non, sans doute ; autant de peintres, autant de tableaux ; autant d'imaginations, autant de miroirs ; mais l'essentiel est qu'au moins il y ait par époque un de ces grands peintres, un de ces immenses miroirs réfléchissants ; car, lui absent, il n'y aura plus de tableaux du tout ; la vie de cette époque, avec le sentiment de la réalité, aura disparu, et vous pourrez ensuite faire et composer à loisir toutes vos belles narrations avec vos pièces dites positives et même avec vos tableaux d'histoire, arrangés après coup et symétriquement, et peignés comme on en voit, ces histoires, si vraies qu'elles soient quant aux résultats politiques, seront artificielles, et on le sentira ; et vous aurez beau faire, vous ne ferez pas qu'on ait vécu dans ce temps que vous racontez.

« Avec Saint-Simon on a vécu en plein siècle de Louis XIV ; là est sa grande vérité. Est-ce que par lui nous ne connaissons pas (mais je dis connaître comme si nous les avions vus), et dans les traits mêmes de leur

physionomie et dans les moindres nuances, tous ces personnages et les plus marquants et les secondaires, et ceux qui ne font que passer et figurer ? Nous en savions les noms, qui n'avaient pour nous qu'une signification bien vague : les personnes, aujourd'hui, nous sont familières et présentes.

HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG, par le docteur Berchtold. Fribourg ;
3 vol. in-8.

Les vingt-deux Etats qui composent la Confédération suisse ont chacun leur histoire particulière, leurs souvenirs de gloire et d'indépendance auxquels ils attachent un grand prix. C'est le principal obstacle que rencontrent les vues unitaires préconisées par les partisans de la centralisation administrative. Malgré les efforts de ceux-ci, la diversité des mœurs, des usages et même des institutions s'est maintenue jusqu'à présent d'une manière très-frappante. Sur ce point l'esprit révolutionnaire soulève des résistances opiniâtres qu'il ne réussira pas facilement à vaincre. C'est une heureuse entrave à l'essor trop impétueux de la démocratie qui, sans cela, risquerait de compromettre bientôt la liberté. Le vieil élément républicain lutte ainsi contre les tendances du socialisme avec une énergie remarquable, et l'on peut espérer qu'il triomphera de ce nouvel adversaire, comme il a déjà triomphé de tant d'autres. Les traditions cantonales sont la sauvegarde de la Suisse. Après les crises les plus violentes et les plus longues, elle retrouve toujours ce patrimoine intact qui lui permet de réparer ses pertes et de poursuivre sa marche sur la route que ses premiers libérateurs ont frayée. Nous en avons une preuve dans l'élan imprimé aux recherches historiques à la suite des dernières révolutions. Le passé semble être l'asile préféré de ceux que le présent irrite ou dégoûte, et le parti contraire, tout en affectant de vouloir rompre avec l'histoire, sent la nécessité d'y trouver un point d'appui, une base sur laquelle il puisse asseoir l'édifice dont il a conçu le plan. Dans cette étude commune les esprits se rapprochent, se calment peu à peu, on reconnaît les défauts des points de vue exclusifs, on aperçoit le danger des théories qui prétendent ne tenir nul compte de l'expérience, le sentiment national se réveille à mesure que les passions s'apaisent, enfin une réaction salutaire a lieu chez les uns comme chez les autres, et l'antagonisme qui les séparait fait place au désir de s'entendre pour préserver les belles conquêtes si glorieusement acquises par leurs ancêtres.

Fribourg offre aujourd'hui l'exemple d'un résultat de ce genre, auquel ont certainement beaucoup contribué les travaux de quelques hommes d'élite dont M. le Dr Berchtold fait partie. L'histoire du canton de Fribourg est le plus important de ses ouvrages. Il l'a fait dans le but éminemment patriotique de rappeler à ses concitoyens le rôle que la Providence semble avoir assigné à leur pays placé, dit-il, au pied des Alpes et sur les confins des deux races germanique et romande, pour y faire fleurir la démocratie sous les auspices du catholicisme. » Cette alliance du catholicisme avec la démocratie présente un problème bien difficile, peut-être même insoluble. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à Fribourg, ainsi que dans plusieurs autres cantons, elle fut l'objet des constants efforts de ceux qui voulaient réaliser tous les avantages de la vie républicaine. Leur illusion, très-respectable, nous paraît être encore celle de M. Berchtold. C'est un catholique adversaire de l'ultramontanisme, c'est-à-dire protestant plus ou moins contre l'autorité de Rome, et se réservant l'examen des cas dans lesquels il convient de l'admettre ou de la rejeter. Il professe à cet égard la doctrine des anciens Suisses qui ne craignaient pas d'encourir l'excommunication plutôt que de supporter la moindre atteinte à leur indépendance. En politique, M. Berchtold se montre démocrate sincère, mais parfois un peu trop enclin à juger les siècles passés d'après les idées du nôtre. Il use d'une sévérité qui n'est pas toujours impartiale à l'endroit de l'aristocratie, du patriciat et des services militaires. A côté de ce rigorisme de principe on voudrait un exposé plus complet des causes qui avaient amené la corruption du peuple aussi bien que de la magistrature suisses. Heureusement il retrace les circonstances particulièrement de chaque époque d'une manière assez détaillée, pour que le lecteur puisse apprécier leur influence réelle et se mettre en garde contre les vues systématiques auxquelles il donne de temps en temps essor. D'ailleurs la vivacité des opinions de l'auteur imprime à son livre un cachet d'animation et d'actualité qui n'est pas sans mérite, et l'on doit reconnaître qu'historien loyal il fournit toutes les données nécessaires pour vérifier la valeur de ses jugements, soit sur les hommes, soit sur les faits.

M. Berchtold divise l'histoire de Fribourg en trois grandes périodes. La première fut celle de l'émancipation produite par l'épanouissement des institutions municipales qui remportent la victoire sur les suzerains obligés de compter avec elles. C'est la plus glorieuse. On y rencontre maints traits héroïques, de nobles dévouements, de beaux caractères, et l'on admire la sagesse qui préside aux actes de la communauté tant que

de cette lutte pénible. La seconde nous montre la décadence des mœurs après le triomphe, le monopole des emplois, la manie des titres, la soif des pensions qui s'introduisent dans toutes les classes, et l'habileté perfide avec laquelle les cours étrangères s'empresment d'exploiter ces éléments de corruption. Comme le dit M. Berchtold, la vie nationale semble alors tarie jusque dans ses sources les plus intimes. Dans la troisième, nous voyons se développer encore les conséquences de ce funeste régime qui finit par amener la chute de la Confédération et la ruine des libertés cantonales.

M. Berchtold s'arrête à l'époque de la restauration, et termine par l'établissement du pacte fédéral de 1815, auquel il reproche d'avoir donné beaucoup trop de prépondérance à une aristocratie qui ne possédait plus l'énergie ni le prestige de l'ancienne noblesse, et d'avoir étouffé le nouvel instinct d'émancipation qui commençait à s'éveiller chez le peuple suisse. Appliqué à Fribourg, ce reproche peut être vrai. Mais il nous semble que le tort capital du pacte gît ailleurs que dans la large part d'indépendance qu'il accordait aux cantons et dont plusieurs surent tirer un excellent parti. Les événements des dix dernières années prouvent du reste que l'instinct d'émancipation n'en souffrait pas beaucoup, puisqu'il a triomphé dans toute la Suisse. Le pacte de 1815 péchait plutôt sous le rapport administratif et surtout par son origine étrangère, bien propre à blesser l'amour-propre national.

LE CHRISTIANISME AUX TROIS PREMIERS SIÈCLES, séances historiques données à Genève en 1857, par MM. Merle d'Aubigné, Bungener, A. de Gasparin et Viguet. Genève, J. Cherbuliez, 1857; 1 vol. in-12.

Ces séances, outre leur mérite intrinsèque, présentent un intérêt tout particulier comme symptôme du rapprochement qui s'opère dans les idées et dans les esprits. Elles sont dues à l'initiative d'une société religieuse, l'Union chrétienne des jeunes gens, dont les membres ont ainsi donné l'exemple d'une tolérance large et féconde. En effet, les noms des orateurs appelés à faire cet enseignement indiquent des nuances du protestantisme bien distinctes, entre lesquelles jusqu'ici l'accord ne semblait guère possible. MM. Bungener et Viguet représentent l'Eglise nationale de Genève, M. Merle d'Aubigné l'Eglise séparatiste, M. Agenor de Gasparin des tendances plus prononcées encore vers l'individualisme. Cepen-

dant, malgré ces divergences, ils n'ont pas reculé devant l'œuvre commune qu'on leur demandait, et s'en sont acquitté de la manière la plus propre à justifier la confiance de ceux qui les en chargeaient. Le succès a même dépassé l'attente de ces derniers. Un public nombreux, composé d'hommes de toutes les classes et de toutes les opinions, se pressait chaque soir dans la salle des cours. C'est un résultat bien remarquable dans une ville qui, depuis dix ans, est en proie à des dissensions politiques auxquelles se mêlent plus qu'ailleurs les questions religieuses. On peut en inférer, comme le disent les éditeurs de ce volume dans leur préface, que le développement matériel ne fera pas oublier les intérêts moraux et religieux, que « la *nouvelle Genève* sera, quant à l'intelligence, quant à la science, et surtout quant à la foi, ce que fut l'*ancienne*, aux temps qui suivirent sa bienheureuse réformation. Si d'un côté le matérialisme progresse, de l'autre les aspirations vers les choses spirituelles deviennent plus profondes. Un noble instinct se ranime dans la partie saine de la population, et lui dit que le christianisme seul peut sauvegarder Genève. On ne voit plus avec indifférence le doute qui fait languir, l'incrédulité qui dessèche et le papisme qui étouffe. On étudie les questions, on cherche la vérité. Les partisans du libre examen, qui n'examinaient guère, commencent à examiner. »

C'est une espèce de réveil général ; on se tourne volontiers vers les pensées sérieuses, et le moment paraît favorable à la cause du christianisme. Aussi les auteurs des discours que nous annonçons n'ont-ils pas eu de peine à captiver leur auditoire. L'histoire des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, traitée avec savoir et talent, ne pouvait manquer de produire un effet pareil. Les qualités diverses des quatre orateurs devaient contribuer elles mêmes à soutenir l'attention. Chargé de la première séance, M. le pasteur Viguet présente un tableau fort intéressant de l'état du monde à la venue de Jésus-Christ. Il montre comment la décadence païenne avait, en quelque sorte, préparé le champ de travail pour les missionnaires chrétiens, et fait ressortir d'une manière ingénieuse les deux traits qui caractérisent la société de cette époque, ainsi que son développement philosophique et religieux : « D'abord, l'impuissance de l'homme à se faire une religion sérieuse, à satisfaire les besoins de sa conscience, et à répondre aux questions qui s'agitent dans son esprit, cette impuissance avait été constatée par une expérience longue et multiple. Puis, à côté et peut-être en raison même de cette impuissance, une aspi-

ration ardente vers quelque chose de meilleur que ce que l'homme possédait, vers une révélation qui lui donnât la vérité, avait été excitée dans les cœurs, dans les uns avec connaissance de cause, dans les autres d'une manière purement instinctive. La prédication de l'Évangile trouva donc dans les âmes sérieuses un double point d'appui; elle apportait à l'homme impuissant le secours divin, elle répondait par des certitudes aux vagues aspirations du doute. Ces circonstances providentielles facilitèrent ses débuts. M. de Gasparin retrace avec éloquence les succès obtenus par les apôtres, et la période des pères apostoliques, brillante encore, quoique déjà troublée par les disputes de théologie. Mais bientôt surgirent de nombreux obstacles: les passions humaines se révoltèrent contre la prétention de l'Évangile à s'emparer du cœur pour y régner en maître. Il y eut des luttes ardentes à soutenir contre le paganisme armé de la persécution, et contre la philosophie se faisant l'auxiliaire de l'incrédulité. Les péripéties de cette époque sont habilement exposées par M. Bungener, qui sait, à l'aide de curieux rapprochements, faire ressortir combien les persécuteurs de toutes les époques se ressemblent; et quels rapports existent entre la polémique païenne et celle employée de nos jours par les adversaires de la vérité évangélique. Enfin l'historien de la réformation, M. Merle d'Aubigné, nous raconte le développement ultérieur du christianisme, suivant les deux tendances d'où sont sorties l'Église grecque et l'Église romaine. C'est l'Orient ou Origène et la science, l'Occident ou Cyprien et la pratique.

Il est rare de voir ainsi se succéder dans la même chaire des hommes supérieurs, qui manient la parole et la plume avec une égale aisance, et l'on conçoit que l'enseignement donné par de tels maîtres ait obtenu tous les suffrages d'un public chez lequel ne font défaut ni le goût, ni l'intelligence: Ce légitime succès sera, nous n'en doutons point, confirmé par l'écoulement rapide d'une publication que sa forme et son prix modique rendent éminemment populaire.

LE PEUPLE PRIMITIF, sa religion, son histoire et sa civilisation, par Fréd. de Rougemont; tome III: Histoire. Genève et Paris, J. Cherbuliez, 1857; 1 vol. in-12.

Dans ce volume, M. de Rougemont compare les traditions de divers peuples anciens avec la Genèse et les traditions juives. C'est avec les données fournies par ce rapprochement qu'il essaie de répandre quelque lu-

nière sur l'histoire du peuple primitif. Le résultat d'un pareil travail ne peut être sans doute que fort hypothétique. Dans la plupart des traditions, l'allégorie joue un grand rôle, et les faits revêtent une forme mythique singulièrement favorable aux inventions fabuleuses. On ne peut procéder que par la voie interprétative, et dès lors les chances d'erreur se multiplient à chaque pas. Il est presque impossible que l'esprit de système n'influe pas plus ou moins sur des recherches de ce genre. L'auteur ne les entreprend guère ou du moins ne les poursuit pas longtemps, sans avoir choisi une thèse à l'appui de laquelle il s'agit de trouver des preuves aussi nombreuses et fortes que possible. C'est le fil conducteur indispensable pour le guider dans ce labyrinthe. Un esprit complètement sceptique n'arriverait qu'à des résultats négatifs ; au lieu de grouper et de reconstruire, il achèverait plutôt l'œuvre de démolition. Aussi les reproches encourus à cet égard par M. de Rougemont nous semblent-ils n'avoir pas toute la portée qu'on a prétendu leur donner. Une idée le domine, c'est évident : il s'est posé d'avance la conclusion à laquelle il veut arriver. Sans doute, ce point de vue déterminé peut quelquefois nuire à la fermeté de son jugement et produire des interprétations un peu forcées. Mais on doit reconnaître que ses efforts réussissent à coordonner d'une manière très-remarquable les matériaux épars qu'il sait découvrir au milieu des ruines de tant de civilisations diverses. Les données qu'il a recueillies sur le peuple primitif sont du plus haut intérêt. Elles montrent l'accord de toutes les traditions en ce qui touche aux points essentiels, et jettent çà et là des lueurs inattendues sur l'histoire des premiers temps de l'humanité. Si les détails laissent beaucoup à désirer, l'ensemble offre certainement une harmonie frappante, et l'on ne saurait mieux faire ressortir les précieux avantages de l'érudition employée au service de la foi.

Voici l'ordre que suit M. de Rougemont dans son travail :

- I. La Genèse et les traditions juives ; le Paradis ; l'Humanité antédiluvienne ; le Déluge et ses suites ; les Noachides ou le peuple primitif.
- II. Sémites païens ; les Babyloniens ; les Syriens et Assyriens.
- III. Les Phéniciens et les Allophyles de Lybie.
- IV. Les Chinois ; Histoire de l'humanité d'après les hiéroglyphes ; Histoire de l'humanité d'après les traditions isolées ; Histoire des patriarches du monde primitif.
- V. Les Egyptiens ; les Livres sacrés ; Mythes d'Osiris ; Règne des dieux ; les Rois.

- VI. Les Peuples ariens de la Perse ; les Ariens de l'Inde ; Mythes des Védas ; Lois de Manou ; les Incarnations de Vichnou.
- VII. Asie Mineure : les Phrygiens, les Lydiens et les Troyens.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DE LA VOCATION, ou moyen d'atteindre sa fin dans le mariage et dans la vie parfaite, par M^{sr} Luquet, évêque d'Hésébon. Paris, Julien, Lannier, Cosnard et C^{ie}, 1857, tome I^{er} ; 1 vol. in-8.

La vocation de l'homme est d'aller à Dieu, de s'en rapprocher du moins le plus possible par les élans de la foi et la pratique des vertus. C'est là sa véritable destinée, car nulle autre voie ne pourrait le conduire au bonheur, pour lequel il a certainement été créé. Mais au lieu de suivre la loi d'amour, qui répond si bien aux besoins de son cœur, il obéit à de mauvais penchants, se laisse dominer par les passions, et perd de vue le but élevé vers lequel il doit tendre. L'orgueil lui fait oublier qu'en Dieu seul se trouve la vraie science, qu'en dehors de Dieu il n'y a qu'esclavage et abaissement. L'homme se trompe aisément sur la portée de son intelligence : il la croit sans limites, et prétend pouvoir sans autre secours percer tous les mystères de la nature, rivaliser même de puissance avec le Créateur. C'est ainsi que la philosophie, se séparant de la religion, dont elle devrait être l'auxiliaire fidèle, engendre la révolte et l'impiété. L'ambition, la soif des richesses, les affections mondaines prennent alors un empire absolu. On devient avide de jouissances, et le perfectionnement moral n'offre plus aucun attrait. A mesure que l'âme s'engourdit ou se corrompt, les efforts nécessaires pour la réveiller sont rendus de plus en plus difficiles, et l'homme ainsi fourvoyé s'éloigne toujours davantage de Dieu. Mais la miséricorde divine est infinie, elle ne se lasse point d'adresser au pécheur de pressants appels, de lui présenter des leçons salutaires et des exemples propres à le faire réfléchir. L'amour de Dieu pour ses créatures éclate sans cesse : jusqu'à la dernière heure, il leur offre des moyens de salut, il se montre prêt à recevoir ceux qu'un repentir sincère ramène enfin vers lui.

Une vie sainte et pure est le chemin du salut, ouvert à tous, dans quelque position sociale qu'ils se trouvent. Chacun peut y aspirer, en s'efforçant d'observer la loi de sacrifice, qui donne pour unique règle à la vocation de l'homme l'amour de Dieu et du prochain.

Telle est la donnée féconde que M^{sr} Luquet développe dans son livre. Après avoir exposé le but de la vocation et les principaux obstacles qu'elle rencontre, il aborde le côté pratique du sujet, soit en ce qui touche aux rapports généraux de la société, soit en ce qui concerne plus particulièrement l'état du mariage. Ses vues sont empreintes d'une charité fervente. Il cherche surtout à relever le moral de l'homme, et se plaît à citer des traits qui mettent en relief la grandeur et l'efficacité des vertus chrétiennes. On regrettera seulement qu'il n'ait pas adopté une forme plus populaire. Son style est plein d'onction, mais un peu trop pompeux, trop riche en éloquence oratoire. Il en résulte que la marche des idées et des déductions n'est pas toujours facile à suivre, et cela nous semble fâcheux dans un ouvrage de ce genre, qui devrait être, autant que possible, à la portée de toutes les intelligences. Notre observation ne s'applique, du reste, qu'à ceux des lecteurs qui ne sont pas habitués aux allures de l'enseignement catholique.

PENSÉES de Pascal, disposées suivant un plan nouveau, édition complète, d'après les derniers travaux critiques, avec des notes, un index et une préface, par F.-F. Astié. Lausanne, G. Bridel. Paris, J. Cherbuliez, 1857 ; 2 vol. in-18.

M. Faugère a certainement rendu un grand service en rétablissant le texte des *Pensées de Pascal* d'une manière plus fidèle et plus complète. Le commentaire de M. Havet mérite aussi d'être rangé au nombre des meilleurs travaux de ce genre. Mais ces deux écrivains ont laissé l'œuvre de Pascal dans un état de décomposition qui ne permet guère au commun des lecteurs d'en saisir la portée, ni d'en retirer de bons fruits. Sans doute il est très-difficile au milieu de ces fragments, dont la plupart ne sont encore que des ébauches, de retrouver le plan du livre dont ils devaient être les matériaux. Comme que l'on fasse, il restera toujours des lacunes et maints passages inintelligibles. Cependant, on peut du moins essayer un classement plus conforme au but que s'était proposé l'auteur. Or, M^{me} Perier nous apprend que son frère avait entrepris ce travail en vue de convaincre et de confondre les athées. C'était donc un traité de théologie apologétique, mais en même temps, comme le remarque M. Vinet, un livre de piété s'adressant au cœur ainsi qu'à la raison. En effet, la méthode qu'emploie Pascal indique bien cette intention. Quoique le

principe d'autorité soit la base de sa foi, il en fait plutôt un but vers lequel il veut conduire le lecteur, par la route qu'il a lui-même suivie pour y arriver ; « il devient théologien dans l'intérêt de ceux qui n'ont pas encore eu le bonheur de faire les mêmes expériences que lui. » La raison et le sentiment doivent lui servir de moyens pour amener l'homme à s'humilier devant Dieu. La première répond à ce qu'il appelle l'esprit de géométrie qui prétend tout définir et tout prouver avec la dernière évidence ; l'autre, à l'esprit de finesse, qui perçoit immédiatement les vérités évidentes, et ne demande pas de preuve pour y croire. C'est par l'union de ces deux esprits et par leur usage convenable qu'on obtient l'intelligence des vérités religieuses, en évitant à la fois les écarts du scepticisme et ceux de la superstition. Malheureusement, cette union ne se rencontre guère, et Pascal lui-même ne réussit pas toujours à la maintenir. Les contradictions étranges, qui parfois éclatent dans ses pensées, trahissent l'état perplexe de son âme, obéissant tour à tour à ces deux tendances opposées. Nous assistons à leur lutte, dont il ne serait probablement pas resté la moindre trace dans le travail définitif, s'il avait pu s'accomplir. Mais cela répand quelque lumière sur la marche adoptée par l'auteur. On voit ainsi quel est son point de départ, et comment il voulait épuiser les ressources du raisonnement avant de recourir aux armes de l'autorité. Une autre donnée qui ressort de tout ce que l'on connaît de Pascal, c'est que chez lui la piété domine. M. Astié en infère que le point de vue de l'édification peut être avantageusement choisi pour coordonner les pensées et pour rendre leur lecture à la fois plus accessible et plus profitable. Son désir est de populariser ce livre dont l'influence lui paraît devoir être si féconde et si salutaire. L'utilité d'une pareille entreprise est incontestable. Jusqu'ici les *Pensées de Pascal* n'ont eu qu'un public assez restreint ; grâce aux excellents travaux critiques dont elles ont été l'objet, il devient plus facile d'en reculer les limites. On en trouvera la preuve dans le travail de M. Astié, qui leur donne réellement un nouvel aspect, et nous ne doutons pas qu'il ne contribue à rendre les lecteurs de Pascal plus nombreux. Les pensées sont divisées en deux parties, dont la première traite de *la misère de l'homme sans Dieu, ou que la nature est corrompue par la nature même*, et renferme quatre chapitres, savoir : 1° Du besoin de connaissance ; 2° du besoin de justice ; 3° du besoin de bonheur ; 4° grandeur et misère de l'homme. La seconde partie : *Félicité de l'homme avec Dieu, ou qu'il y a un réparateur par l'Écriture*, se compose des huit chapitres suivants : 1° Caractère de la vraie religion ; 2° moyens d'arriver à

la foi; 3^o de Jésus-Christ; 4^o du peuple juif; 5^o des miracles; 6^o des figuratifs; 7^o des prophéties; 8^o ordre.

M. Astié a réuni de plus, dans son premier volume, les divers opuscules religieux de Pascal, la notice de M^{me} Perier sur sa vie et plusieurs autres pièces intéressantes. Cette édition, imprimée avec élégance et d'un format commode, mérite d'obtenir un véritable succès.

CONGRÈS INTERNATIONAL DE BIENFAISANCE DE BRUXELLES, session de 1856. Bruxelles, 1857; 2 vol. in-8 : 8 fr.

Les questions relatives au paupérisme ont acquis, depuis quelques années, beaucoup d'importance. Elles préoccupent de plus en plus les esprits. On sent que c'est là le problème de notre époque. Il s'agit de guérir une plaie qui va grandissant chaque jour, et dont les progrès menacent l'ordre social. A cet égard, la civilisation moderne s'est montrée jusqu'à présent assez impuissante. En augmentant la richesse, elle semble avoir multiplié le nombre de ceux qui ne possèdent rien. L'essor de l'industrie a créé une classe de prolétaires dont les plus laborieux et les plus économes échappent à peine aux étrointes de la misère, prête à fondre sur eux dès que survient la maladie ou quelque circonstance qui ralentit l'activité des fabriques. Dans presque tous les Etats de l'Europe, des associations se sont formées pour chercher les moyens de remédier à ce mal, et l'exemple des expositions universelles a suggéré l'idée d'un congrès international, afin d'imprimer aux efforts plus d'unité. La première réunion de ce genre eut lieu à Paris en 1855; la seconde s'est tenue à Bruxelles l'année dernière, sous le patronage de S. M. le roi des Belges. Si l'on n'a pas encore obtenu des résultats pratiques bien positifs, l'existence de l'institution paraît du moins assurée, et l'on peut espérer que son avenir sera plus fécond. C'est une excellente chose déjà que d'avoir ainsi fait, en quelque sorte, le recensement des formes diverses adoptées par la bienfaisance. Le congrès discute, examine, compare, et si ses débats n'aboutissent pas toujours, ils répandent une vive lumière sur les questions qui s'y trouvent traitées par des hommes éminents de tous les pays. A Bruxelles, l'Angleterre comptait 30 représentants; la France, 21; Allemagne, Autriche, Prusse, 17; Danemark, Suède, Pologne, Russie, 20; Pays-Bas, 16; Suisse, 8; Italie, Espagne, Portugal, Brésil, Etats-Unis, 8; Belgique, 177. Dans cette nombreuse assemblée, les vues les

plus larges et les vrais principes de l'économie politique ont constamment réuni les suffrages d'une majorité considérable. Il ne s'est guère manifesté de divergence un peu forte que sur des points de détail concernant l'application plutôt que la théorie. Les principaux orateurs ont insisté vivement sur les dangers de la charité légale et des tendances socialistes qui conduisent aux mêmes résultats. Nous signalerons, entre autres, le discours de M. A. Cherbuliez, l'un des deux délégués du gouvernement suisse.

On trouvera dans les discussions du congrès une foule de données propres à éclairer la marche de la bienfaisance. Il en ressort évidemment que, malgré l'assertion contraire du socialisme, les classes pauvres ne furent jamais l'objet d'une sollicitude aussi vive et aussi générale. Les associations charitables abondent et rivalisent de zèle. En établissant entre elles des rapports suivis, en mettant en commun leurs expériences, leurs lumières et leurs efforts, elles arriveront sans doute à surmonter bien des obstacles, et si le problème n'est pas résolu, du moins en auront-elles singulièrement atténué les conséquences funestes.

A la suite de ce compte rendu sont insérés plusieurs mémoires fort intéressants. Parmi les questions qui s'y trouvent traitées, on remarque surtout celles relatives aux sociétés de prévoyance, aux institutions en faveur des classes ouvrières, aux moyens d'améliorer le sort des travailleurs agricoles, aux associations ingénieuses qui se sont formées dans différentes villes pour procurer à la population pauvre des logements sains et des vivres à bon marché. L'exposition d'objets d'économie domestique, ouverte à Bruxelles pendant la durée du congrès, a montré qu'à cet égard l'industrie n'était pas restée en arrière. Par l'examen de ses produits, on a pu se convaincre qu'elle aussi se préoccupe activement de soulager les souffrances du paupérisme.

DES VOIES DE RECOURS, par Fr. Lenormant. Paris, A. Durand, 1857 ;
1 vol. in-8° : 3 fr. 50.

La question traitée dans cette thèse est d'une haute importance. Aussi fut-elle souvent l'objet de graves discussions parmi les jurisconsultes. En effet, les voies de recours semblent porter atteinte à l'autorité de la chose jugée. On peut craindre que le magistrat dont la sentence est sujette à l'appel n'inspire plus le même respect, et que les lois perdent cette force qui est la garantie du bon ordre dans l'Etat, de la sécurité dans les familles et dans les transactions privées. Le pouvoir du juge est une des

bases indispensables de la société, or n'amoindrit-on pas singulièrement ce pouvoir en admettant que ses décisions peuvent être revisées ? La justice a besoin d'être autant que possible regardée comme infaillible. C'est une fiction nécessaire pour qu'elle puisse atteindre son but. Mais l'homme est sujet à l'erreur ; souvent la crainte le domine, la passion l'aveugle, ou bien son cœur trop sensible le fait hésiter devant les rigueurs de la loi, et l'intérêt de l'Etat demande évidemment que toute sentence influencée par de tels motifs ne soit pas définitive. Aussi voyons nous, dès les temps anciens, les voies de recours introduites chez les nations civilisées. A Rome, sous la république, quoiqu'il n'y eut pas encore d'appel proprement dit, « tout magistrat revêtu de l'*imperium* ou de la *potestas*, pouvait, en vertu de la puissance populaire dont il avait reçu la délégation, apposer son *veto* à la décision émanée d'un autre magistrat. » Sous l'empire, le recours fut organisé d'une manière plus complète, et son utilité généralement reconnue le fit admettre ensuite dans les législations qui succédèrent. A cet égard les opinions sont à peu près unanimes dans le monde moderne ; on s'accorde à voir le cachet de la barbarie dans les jugements immuables du *cadi turc*.

M. Lenormant expose avec beaucoup de clarté les deux faces de la question, et résume d'une manière fort intéressante l'histoire du droit au point de vue de l'appel. Sa thèse mérite d'être distinguée de la foule. C'est un travail bien fait, qui dénote de l'érudition, un esprit judicieux et de saines tendances.

LA NOUVELLE BIBLE ou le dernier Testament. Lausanne, 1857 ; 1 vol. in-8°.

Claude-Antoine-Victor Gibert, fils de Claude Gibert et de Marie-Madelaine Vozelle, né à Bouleurs, canton de Crécy, arrondissement de Meaux, département de Seine et Marne, en France, s'intitule le consolateur, et déclare être chargé d'une mission divine qui a pour but de parfaire et d'accomplir définitivement l'œuvre du christianisme. Le livre qu'il publie renferme l'histoire de sa vie entremêlée d'élucubrations philosophico-religieuses qui ne brillent ni par la nouveauté, ni par la clarté. C'est un composé de mysticisme et de socialisme que nous avouons n'avoir pas eu le courage de lire. Notre jugement ne porte donc pas sur la doctrine de l'auteur, car après avoir parcouru quelques pages, nous nous sommes reconnu incapable de comprendre en quoi consistent les préten-

tions de M. Claude-Antoine-Victor Gibert. Il se borne à répéter des lieux communs de morale, des passages empruntés à la Bible et traduits dans un langage plus ou moins amphigourique, des tirades contre la corruption de l'homme et les vices de la société, puis il nous raconte une existence tout à fait vulgaire dont les détails n'offrent aucun intérêt. La seule idée qui perce au milieu de cette phraséologie superflue est celle d'une réforme sociale; encore est-elle si vague et confuse qu'on ne peut y découvrir les éléments d'un système quelconque. Mais M. Gibert paraît, en général, animé de sentiments généreux et très-pacifiques. Il n'a de colère que contre ceux qui s'aviseront de changer quelque chose à son livre. Ceux-ci seront condamnés à la mort seconde pour un temps indéfini. Avis aux critiques. S'ils ne veulent pas encourir ce châtement terrible, qu'ils prennent garde à ce qu'ils diront du consolateur et de ses exhortations. Du reste, nous croyons que ce volume fera surtout concurrence aux tables tournantes, car c'est parmi leurs adeptes qu'il doit trouver des lecteurs. Ses allures, à la fois onctueuses et triviales, ne peuvent convenir qu'à des esprits déjà passablement embrouillés, qui n'y voyent plus assez clair pour distinguer la sanctification de la profanation.

SCIENCES ET ARTS.

DES CHEMINS DE FER et de leur influence sur la santé des mécaniciens et des chauffeurs, par E.-A. Duchesne. Paris, 1857; 1 vol. in-12.

Les mécaniciens et les chauffeurs, obligés de se tenir sur la locomotive, sont exposés à la fois aux inconvénients de la chaleur excessive que produit la machine et aux intempéries de l'air. Il en résulte des alternatives continuelles dont leur santé doit nécessairement se ressentir, et l'on comprend l'utilité de précautions hygiéniques propres à les garantir d'accidents qui pourraient être funestes. M. Duchesne s'est donc imposé la tâche d'étudier avec soin tous les faits qu'il a pu recueillir à ce sujet. Sur la recommandation du ministre des travaux publics et du préfet de police, les diverses compagnies de chemins de fer lui ont fourni de nombreux renseignements. Il a parcouru maintes lignes, visité les ateliers, interrogé une foule de mécaniciens et de chauffeurs; puis, coordonnant toutes ces informations, il en compose un petit traité fort intéressant, dans lequel on puisera beaucoup de données pratiques. Le premier résultat auquel arrive M. Duchesne, c'est que la profession des mécaniciens

et des chauffeurs n'est pas aussi malsaine qu'on se l'imagine en général. Elle fatigue, elle use les hommes plutôt par l'excès de travail qu'elle leur impose, que par des maladies proprement dites. Les mécaniciens, en particulier, sont remarquables par leur aspect robuste ainsi que par l'embonpoint qu'ils prennent tous plus ou moins dans les premières années de leur service. Il y a moins de malades parmi eux que dans la plupart des autres catégories d'employés. Des vêtements chauds, une bonne nourriture et quelques mesures de prudence, leur permettent de combattre avec succès l'influence des changements rapides ou des contrastes de température auxquels ils se trouvent soumis. Le corps paraît s'y habituer sans trop de peine, et n'en souffre pas d'une manière visible jusqu'au moment où sa vigueur commence à décliner. Mais après douze ou quinze ans, les forces diminuent, des douleurs rhumatismales se déclarent, souvent la vue et l'ouïe sont altérées ; le mécanicien n'est bientôt plus en état de continuer son service. Suivant M. Duchesne, cette décadence doit être attribuée à la station debout prolongée du mécanicien sur la machine et à la trépidation incessante des locomotives. Ce sont là les deux principales causes des maux qui l'atteignent, et malheureusement ce sont aussi les plus difficiles à combattre. L'auteur indique bien quelques palliatifs dont les mécaniciens peuvent faire usage, mais il regarde l'action indirecte de l'hygiène comme plus efficace encore. Son livre renferme à cet égard d'excellents conseils, empreints d'une vive sollicitude pour ceux auxquels ils s'adressent. On y trouve aussi le tableau des accidents de tous genres qui menacent la vie des mécaniciens et des chauffeurs. M. Duchesne insiste avec raison sur la convenance d'améliorer autant que possible le sort de ces employés, dont la profession exige sans cesse des actes de courage et de dévouement. Il en cite plusieurs traits admirables, et n'omet rien de ce qui peut exciter la sympathie et l'intérêt du lecteur.

ETUDE DU CHEVAL DE SERVICE ET DE GUERRE, suivant les principes élémentaires des sciences naturelles, par A. Richard. Paris, 1857 ; 1 vol.

Cet ouvrage renferme la description complète du squelette et des différentes parties du corps du cheval, ainsi que tous les détails nécessaires d'anatomie, de physiologie et de pathologie. L'auteur s'occupe aussi d'une manière très-spéciale des moyens d'améliorer les races, et les idées qu'il

émet à cet égard méritent, il nous semble, d'être étudiées avec soin. L'extrait suivant pourra faire apprécier ce que ses vues ont de neuf et d'original.

« En ce qui concerne spécialement le cheval, nous disons que, pour la fabrication d'une bonne locomotive, trois points essentiels, rigoureusement indispensables au succès, doivent attirer l'attention du fabricant. S'il n'en tient pas compte, il peut s'attendre à des déceptions inévitables. Il faut : 1° des ingénieurs capables de bien diriger les travaux ; 2° des ouvriers habiles ; 3° des matières premières d'un bon choix. Tout entrepreneur qui prend un ingénieur et des ouvriers sans connaissances spéciales qu'ils ont dû acquérir dans les écoles préparatoires, sans l'esprit d'observation et le jugement que nécessite toute opération délicate, toute confection difficile, s'expose à des déceptions, sinon à une ruine assurée. Si le hasard le favorise une fois, il le compromettra mille.

« Le fabricant, chargé d'une grande exploitation de mécaniques, devra donc avoir avant tout de bons ouvriers, choisir de bons ingénieurs sortis des écoles spéciales, pour diriger ses travaux. Ces employés devront savoir distinguer, par leur expérience ou les moyens que la science leur donne, les matières de première qualité, pour être moulées suivant les besoins. Ce fait est patent, nul ne le contestera. Si les matières premières étant de bon choix, les rouages, les leviers, les engrenages qu'elles servent à confectionner sont mal conditionnés, mal ajustés, jamais la machine ne fonctionnera bien, jamais elle ne remplira convenablement le but ; son travail sera irrégulier, saccadé, sans harmonie ; son usure sera rapide. Si, au contraire, la fabrication est complète comme exécution, elle ne réunira les conditions exigées qu'autant que les matières employées seront de bonne qualité. Si elles sont de mauvaise nature, le but sera encore manqué.

« Maintenant, dans les deux cas que nous venons de citer, il y a la question de *l'âme* qui doit animer, mettre en mouvement tous ces rouages. Que ce soit un ressort tendu, la vapeur, le vent, l'eau, la vie, ou telle puissance que l'on voudra, il faudra toujours qu'elle soit en harmonie avec les rouages, avec la résistance qui lui est opposée. Si elle est trop forte pour un appareil faible, l'usure est rapide, les rouages se brisent, etc. Si elle est trop faible pour un appareil puissant, l'action est lente, molle, insuffisante pour une bonne fin, dispendieuse par le peu de bénéfices qu'elle rend relativement aux dépenses exigées par son entretien.

« Eh bien ! ce que nous disons ici d'un fabricant, des machines, des ingénieurs et des ouvriers chargés de les confectionner, est rigoureusement applicable à l'élevage du cheval en particulier, et en général des animaux de travail qui servent de locomotives.

« Le fabricant, ou plutôt l'autorité chargée de la direction générale de l'usine, c'est l'administration qui veille à la direction de l'enseignement dans les écoles spéciales ; les ingénieurs sont les employés de l'Etat ; les éleveurs sont les ouvriers qui manipulent la matière.

« Les reproducteurs sont la matière première qui doit servir à la confection de la machine. La race, le sang doivent fournir l'âme, la vapeur, le ressort, qui doit l'animer, la mettre en mouvement.

« Que deviendra maintenant l'animal de travail, le cheval locomotive, si la matière première employée pour les faire n'a pas été moulée suivant de bonnes lois de mécanique, si sa manipulation n'a pas été dirigée par des mécaniciens habiles, possédant les sciences indispensables qu'ils ont dû acquérir dans les écoles spéciales où ils ont été élevés ? Ils feront comme la locomotive inanimée qui n'est pas dans de bonnes conditions, ils fonctionneront mal. Le cheval, par exemple, pourra marcher très-vite pendant quelque temps si l'âme, la vapeur, a beaucoup de puissance ; mais il s'usera d'autant plus rapidement que son organisme n'aura pas la force d'y résister. Il lui faut donc bonne confection mécanique et bonne puissance d'impulsion.

« Si, au contraire, la matière, pétrie conformément à de bonnes règles de mécanique, n'est pas de bonne qualité ; si le ressort est faible la locomotive-animal marchera mollement et fonctionnera sans profit. Il en est de même des autres animaux employés aux travaux de l'agriculture ou de l'industrie. « Un cheval est doué d'une belle conformation, tant mieux ! » disent les Arabes. Ne l'achète cependant jamais sans t'assurer que son « moral répond à son physique. Prends garde de trouver une peau de lion « sur le dos d'une vache. »

« Toute l'histoire des animaux de sang et de ceux qui en manquent est là, elle n'est pas ailleurs ; les principes de l'amélioration de nos races n'ont et ne peuvent avoir d'autre point de départ. Ce serait nier les faits accomplis, comme la raison qui les appuie, que de ne pas les reconnaître. Nous soutenons que les causes de l'erreur dont nous avons parlé plus haut sont dans le défaut d'appréciation des conditions de structure dans lesquelles se trouvent les animaux de sang de toute origine, et ceux qui sont sans âme, sans ressort. Des chevaux de pur sang, par exemple, ne

seront jamais des améliorateurs, quel que soit d'ailleurs le mérite de leurs titres de noblesse, de leur matière première et de leurs performances, si ils sont dans de mauvaises conditions de dispositions mécaniques, si leurs rouages ont été confectionnés par de mauvais ouvriers, dirigés par des ingénieurs qui ne connaissent pas leur métier. Le cheval de la plus belle conformation imaginable ne sera jamais qu'un sujet sans valeur si la matière employée à le confectionner par les artistes les plus habiles a été de mauvais choix, si l'âme, la vapeur sont insuffisantes.

• La première comme la seconde de ces deux locomotives-chevaux ne pourront jamais servir avec avantage comme reproducteurs, et ce sont les déceptions, conséquences de leur emploi, qui ont produit l'anarchie dans laquelle nous vivons aujourd'hui en France en fait de types améliorateurs à adopter. C'est là la source de toutes les accusations, de toutes les récriminations, reproduites tous les jours par la presse, et renouvelées si souvent dans les sociétés savantes, en matière d'améliorations des races et d'importation d'individus types.

« Pour le naturaliste qui a creusé la question à fond, pour celui qui a étudié, observé les faits, d'accord avec la science qu'il a cultivée, il n'est point de contestation possible. Le principe de l'amélioration des races chevalines, comme des autres espèces, est clair comme la lumière du soleil. Il réside dans le sang, qui donne l'âme, la force d'impulsion, et dans les bonnes conditions de confection de la locomotive qui la reçoit; le défaut de l'un ou de l'autre de ces deux éléments indispensables est contraire à tout progrès, toute amélioration devient alors impossible.

« Quant au choix des ingénieurs et des ouvriers, nous croyons qu'il ne nous appartient pas d'en juger les capacités. C'est une question délicate, dont la solution appartient intégralement à l'opinion publique, qui observe les actes, les faits accomplis et leurs conséquences, et à ceux à qui l'Etat a confié la direction supérieure de la vaste usine dans laquelle nous travaillons comme simple ouvrier »

ART DE RESPIRER, moyen positif pour augmenter agréablement la vie,
par Lutterbach. Paris, Lacroix-Comon, 1857; in-12 : 1 fr.

M. Lutterbach continue avec persévérance ses études hygiéniques. Il a l'esprit observateur, et l'usage qu'il en fait indique un désir sincère de se rendre utile à ses semblables. *L'Art de respirer* a pour but, comme

la *Révolution dans la marche* et les *Moyens naturels d'entretenir la chaleur*, de populariser certains moyens faciles qui, suivant lui, peuvent influer d'une manière avantageuse sur la santé du corps. En général, ces moyens semblent assez puérils, et l'efficacité qu'il leur attribue fera sourire bien des lecteurs. Cependant on aurait tort de les rejeter sans examen; plusieurs d'entre eux méritent réellement d'être mis en pratique, car si leurs résultats ne sont pas aussi merveilleux que le prétend l'auteur, du moins produisent-ils des effets salutaires dont chacun peut aisément tenter l'épreuve. C'est une espèce de gymnastique appliquée à l'exercice des fonctions les plus nécessaires pour l'entretien de la vie. Son but est de faciliter le jeu des organes en profitant de toutes les ressources dont la nature les a pourvus. Ainsi M. Lutterbach veut faire de l'acte, jusqu'ici tout machinal, de la respiration, un art soumis à des principes et susceptible de perfectionnement. Ce serait une découverte précieuse, mais nous croyons qu'il s'exagère beaucoup le pouvoir de l'homme sur les phénomènes qui s'accomplissent dans son corps. Il est trop enthousiaste, et l'exaltation avec laquelle il vante les vertus de sa méthode inspirera plutôt de la défiance. Peu de gens d'ailleurs auront la patience de s'astreindre aux minutieuses précautions qu'elle exige. On ne comprendra guère le plaisir que M. Lutterbach trouve dans ces innombrables petites manœuvres dont il remplit sa vie. Il est vrai que les illusions contribuent fortement au bonheur de ceux qui s'y livrent, et M. Lutterbach paraît être à cet égard très-richement doué. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous citerons la confidence qui termine son livre : « Ce que je vais dire semble tellement une illusion, que j'en demande pardon à l'avance..... Cependant, je puis en constater le fait..... Non, ce n'est pas une illusion..... Ce fait, le voici : un chapeau, dont j'avais fait usage pendant quelque temps, et que j'avais mis de côté depuis un mois, ce chapeau, dis-je, qui m'allait bien, se trouve maintenant trop étroit ; ordinairement, après un certain temps, c'était le contraire. Celui-ci n'ayant pas subi d'autre influence que les premiers, assurément il n'a pu se rétrécir..... Serait-ce que le cuir chevelu et les cheveux se seraient épaissis par l'effet du *bain-d'haleins* et des autres exercices qui profitent à la tête ? Cela est plus que probable ; mais l'illusion peut-être est dans la pensée que, à force de pousser à la tête, et la force-vitale et les fluides régénérateurs, d'être arrivé à ce que le cerveau prenne du développement, et que sa boîte osseuse finisse par gagner quelque peu de ce même développement.

« S'il y a illusion... qu'on ne cherche pas à m'en détourner... Il est trop beau de penser que l'homme pourrait arriver, par la puissance des mouvements respiratoires, à augmenter le cerveau..... et il est reconnu que sa grosseur est un indice de la puissance des idées !

« A l'ouverture du crâne du docteur Gall, on a pu, en quelque sorte, mesurer l'étendue de son intelligence d'après le volume de la substance cervicale.

« Eh ! pourquoi, après être arrivé à donner plus de puissance à la respiration ainsi qu'à la vue, n'arriverions-nous pas à en faire autant pour les facultés intellectuelles ?

« L'espérance de cette réalisation semble être autorisée par la mémoire, qui paraît me faire moins défaut depuis la pratique de mes exercices physiologiques.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que le corps a repris généralement un degré de force ; que ma mauvaise vue n'a plus besoin de lunettes ; la circulation du sang n'est plus gênée ; les maux d'estomac, presque continuels, ont disparu, et enfin le mal de tête ne me donne plus l'occasion d'en perfectionner le soulagement.

« Quoi qu'il en soit, dussé-je garder le chapeau en question pendant dix ans, je veux le conserver comme souvenir d'un fait inattendu, et aussi pour être mieux convaincu, par le temps, des effets à obtenir de *la médecine mécanique, spontanée.* »

On voit que M. Lutterbach ne manque point d'originalité. Son système présente des détails très-amusants, et s'il ne guérit pas de tous maux, du moins fournira-t-il un remède assez efficace contre les atteintes de la mélancolie.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

AOÛT 1857.

LITTÉRATURE.

ŒUVRES DE VAUVENARGUES, édition nouvelle, précédée de l'éloge de Vauvenargues, couronné par l'Académie française, et accompagnée de notes et de commentaires, par D.-L. Gilbert. Paris, 1857; 2 vol. in-8 : 12 fr.

Vauvenargues figure au premier rang parmi les moralistes du dix-huitième siècle. Il leur est en général supérieur, soit par la portée de ses vues, soit par le mérite de son style. Quoique mort jeune, il a laissé des écrits qui décèlent un esprit d'observation très-remarquable. C'est un penseur plus sérieux que la plupart des philosophes de son temps. Chez lui l'indépendance ne se traduit pas en audacieuse témérité. S'il n'a pas des convictions bien positives, ses tendances paraissent plutôt spiritualistes, et jamais il ne parle de la religion qu'en termes pleins de respect. La gravité de son langage imposait même à Voltaire, qui lui témoigna souvent une estime toute particulière, malgré la différence d'âge et d'opinions qui existait entre eux. Vauvenargues dut cet avantage en partie à ce qu'il ne s'était fait écrivain qu'après avoir acquis dans la carrière des armes une certaine expérience des hommes et des choses. La gloire militaire avait été le premier objet de son ambition; puis, forcé d'y renoncer par une terrible maladie qui le laissa presque aveugle, il aspira quelque temps à se lancer dans les affaires publiques. Ce ne fut donc qu'en désespoir de cause qu'il recourut aux lettres pour satisfaire son désir de renommée et d'influence. « La fortune exige des soins, dit-il; il faut être souple, cabaler, n'offenser personne, cacher son secret, et même après cela on n'est sûr de rien. Sans aucun de ces artifices, un ouvrage fait de génie remporte de lui-même les suffrages, et fait embrasser un métier où l'on peut aller à la gloire par le seul mérite. » Mais sa santé, ruinée par les fatigues de la guerre, ne lui permit pas de recueillir le fruit

de ses travaux. Quand il mourut, son talent n'était encore apprécié que d'un petit nombre d'esprits d'élite. Depuis lors, cette élite s'est constamment accrue, quoique les essais et les fragments dont se compose le bagage littéraire de Vauvenargues ne puissent pas prétendre au succès populaire. Ce sont des études ingénieuses qui portent le cachet d'un cœur honnête, d'une âme généreuse, mais qui brillent surtout par les qualités du style, et dans lesquelles règnent toujours le calme et la modération. Aussi Vauvenargues est-il l'un des écrivains du siècle dernier qui ont été réimprimés le moins souvent. L'édition que nous annonçons ici n'est guère que la quatrième, et se compose pour un bon tiers de pièces restées jusqu'à présent inédites. Aux notes de Voltaire, de Fortin, de Laharpe, de Suard, de Morellet, de Brière, M. Gilbert a joint les siennes et son éloge de Vauvenargues, couronné par l'Académie française. Nous empruntons à ce remarquable travail l'appréciation suivante, qui nous paraît pleine de tact et de finesse :

« Original, mais inachevé comme critique, inachevé aussi comme écrivain, Vauvenargues n'est vraiment supérieur que comme moraliste. Je dis moraliste, et non philosophe, car son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* ne se recommande elle-même que par la partie morale. Voltaire en admirait avec raison quelques pages, et le chapitre du *bien et du mal moral* lui paraissait un des plus beaux morceaux philosophiques de notre langue; mais, il faut l'avouer, la métaphysique de ce livre est faible, et se réduit à une nomenclature, sèche et incomplète d'ailleurs, de l'âme humaine, où le manque de connaissances précises et sûres est trop visible. C'est aussi le défaut de son traité sur le *libre arbitre*, où l'on est étonné de voir Vauvenargues, l'apôtre de l'action, contester à son tour la volonté humaine, déjà négligée au dix-septième siècle par Descartes, on sacrifiée à l'envi par Port-Royal, Mallebranche et Spinoza. Sans doute, dans ces divers ouvrages, son heureux instinct lui fait rencontrer de précieuses vérités de détail; mais sa jeunesse, son inexpérience et son dédain pour la science acquise ne lui ont pas permis d'aller bien avant dans un ordre d'idées tout théorique, où il faut savoir beaucoup pour découvrir un peu. Si Vauvenargues est un moraliste de premier ordre, c'est que la morale, science avant tout pratique, se passe plus aisément de savoir ou d'études profondes; une certaine pénétration d'esprit, un sens droit, un regard clair peuvent y suffire. Quand le moraliste a pris une vue sommaire du monde, il sait à peu près tout ce qu'il faut savoir; il peut, dès lors, se replier sur lui-même, ne plus étudier

que lui-même, parce que la nature humaine, sauf quelques variétés tout extérieures, est, au fond, simple et une, à ce point qu'elle se trouve à peu près entière dans un esprit bien fait et dans une âme bien douée. La solitude même est favorable, est nécessaire au moraliste; sans doute, pour connaître les hommes, il faut les avoir pratiqués; mais, pour bien juger, il faut se mettre à distance. J.-J. Rousseau raconte qu'il ne pouvait peindre les objets en face, et sous le coup de l'impression qu'il en recevait; il ne les démêlait bien, et il ne les rendait fidèlement que de souvenir. En effet, un objet trop prochain gêne le regard, et à l'observateur comme au peintre il faut une certaine profondeur de perspective. Et puis, quand on le voit de trop près, le monde offusque ou irrite; de loin, il n'excite plus que compassion et indulgence. Pourquoi Saint-Simon et la Rochefoucauld sont-ils si durs, si impitoyables pour l'homme? C'est qu'ils le pratiquent encore au moment où ils le jugent, c'est qu'ils écrivent sur le champ de bataille même, alors que leurs blessures sont toutes vives encore et toutes saignantes. Dans la retraite, le sentiment s'épure en se désintéressant du mouvement de ce monde; la raison se rassied, et l'œil, plus calme, voit les choses à leur point. C'est dans ces favorables conditions que se trouvait Vauvenargues; il a vécu avec les hommes, mais il les juge dans la solitude, cette solitude « qui est, dit-il, à l'âme ce que la diète est au corps. » Ce n'est pas qu'il soit dégoûté de la société, ou qu'il la dédaigne, car il aime la gloire, et c'est la société qui la décerne; il a trop besoin de l'approbation des hommes pour rompre avec eux, ou pour en parler avec amertume. D'ailleurs, pourquoi serait-il amer? Sans doute il a souffert dans la vie, mais, du moins, il n'a pas souffert par sa faute. Tel moraliste n'est si mécontent des autres que parce qu'il est mécontent de lui-même. Vauvenargues n'a rien à regretter et ne regrette rien de ce qu'il a fait ou de ce qu'il a voulu faire. Nous touchons ici à ce qu'il y a de plus grand dans ce grand caractère, la sérénité dans la douleur: il est jeune, et la jeunesse, on l'a remarqué, n'est pas l'âge de l'indulgence; il semble qu'un destin jaloux ait pris à tâche de détruire à mesure toutes ses espérances, et son ardeur et son infatigable persévérance n'ont pu le faire sortir de cette obscurité qui lui pèse; quel beau texte contre le néant de la vie, contre l'injustice des hommes ou du sort! Certes, on déclamerait à moins; un infortuné de notre siècle n'y eût pas manqué, et j'entends d'ici les sombres plaintes des fils de Werther ou de René. Ajoutez à cela qu'il souffre, non de cette souffrance indéterminée et intermittente dont on met, comme tel moraliste de nos jours, cinquante ans à mourir, mais

de ces douleurs trop cruellement précises, et toujours présentes, qui ne laissent ni répit, ni trêve, et qui conduisent, en deux ou trois ans, à la mort. Parfois, la philosophie des valétudinaires est assortie à leur tempérament : ils prêchent, comme philosophes, le repos dont ils ont besoin comme malades, et, par exemple, je soupçonne fort un ingénieux moraliste de notre siècle, l'aimable M. Joubert, de ne goûter si peu la liberté que parce qu'elle vit de mouvement, parce qu'elle fait du bruit, parce qu'elle dérange. Dans Vauvenargues, au contraire, ou du moins dans sa morale, on n'aperçoit pas l'homme qui souffre, et, comme le jeune Spartiate, rien ne trahit sur son visage le mal qui lui dévore les entrailles. Parce qu'il lui faut renoncer à l'action, il ne veut pas pour cela qu'on y renonce, et il n'y a pas de moraliste qui encourage autant à vivre. »

LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. — LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE, par M^{me} la comtesse Dash. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr.

La nature de la femme est plus susceptible que celle de l'homme d'éprouver des modifications profondes sous l'empire du milieu qui l'entoure. C'est ce que M. Saintine appelle ses métamorphoses. En effet, le changement est quelquefois assez complet pour mériter ce nom. Les caprices de la fortune trouvent presque toujours la femme prête à les accepter quels qu'ils soient. Résignée dans le malheur, elle ne paraît point surprise par la prospérité, mais se plie promptement aux exigences de sa condition nouvelle. La petite bourgeoise passe facilement à l'état de grande dame, tandis que son mari conservera jusqu'à la fin les allures d'un parvenu. Cette observation, sur laquelle M. Saintine a fondé son livre, est très-juste assurément, mais il en tire, selon nous, des conséquences un peu forcées, qui tendraient à faire excuser soit les manéges de la coquetterie, soit les roueries de l'intrigue. Dans quelques-uns des exemples qu'il donne, la métamorphose n'est qu'un calcul, ou bien n'a lieu que dans l'imagination de ceux aux dépens desquels elle s'opère. Une jeune fille semble recevoir avec plaisir les attentions d'un jeune homme, puis en épouse un autre, et quand le premier amoureux la revoit heureuse et calme, au milieu de ses occupations domestiques, il ne retrouve plus en elle l'idéal qu'avait rêvé son cœur. Une belle comtesse, passablement aventureuse, devient éprise d'un pauvre artiste, se travestit en grisette pour lui plaire, et ne

recule pas devant les suites d'une mésalliance. La fille d'un Circassien, vendue par ses parents, est introduite dans le sérail d'un pacha, le subjugué adroitement, s'érige en sultane impérieuse, et quand le turc féroce et jaloux prétend la traiter en esclave, elle le tue pour s'enfuir avec un sous-secrétaire d'ambassade, qui l'emmène à Paris, où la misère la réduit à figurer dans les ballets de l'Opéra, tandis que son mari se fait garçon limonadier. Voilà bien des métamorphoses, sans doute, mais qui ne répondent guère à ce que semblait promettre la préface de M. Saintine. On n'y trouve pas de ces vicissitudes subites dans lesquelles la femme peut montrer son noble caractère, et l'auteur s'écarte singulièrement du but qu'il annonce en tête de ce volume. Malgré cela, nous croyons que ses historiettes seront bien accueillies. Elles ne manquent ni d'esprit, ni de gaîté, ni même d'intérêt. Les détails en sont jolis, la trame ingénieuse et le style fort agréable. C'est tout ce qu'il faut pour satisfaire la plupart des lecteurs.

M^{me} Dash remplit mieux les conditions du roman, et développe d'une manière beaucoup plus sérieuse la donnée qu'elle a choisie. C'est la chute d'une femme, vieille histoire, déjà souvent racontée, mais dont la morale est toujours bonne à rappeler. Les degrés de l'échelle sont les fautes successives qu'entraîne presque inévitablement un premier oubli du devoir conjugal. Odile de Moncabrié avoue franchement ses torts, et sa confession nous montre par quelle pente fatale la femme incomprise descend jusqu'à la corruption du cœur. Ce sont d'abord les déceptions d'une tête exaltée, qui ne trouve pas chez son mari l'amour tel qu'elle l'avait rêvé. Bientôt elle se persuade qu'elle est très-malheureuse, et le premier séducteur qui se présente n'a pas beaucoup de peine à triompher. Puis une fois l'habitude prise de donner libre essor à ses passions, il est tout simple que les scrupules vont s'effaçant de plus en plus. La jeune femme poursuit son idéal d'amant en amant, et si parfois l'aiguillon du remords vient la réveiller, elle cherche à s'étourdir en se plongeant toujours davantage dans les intrigues galantes. C'est un enivrement qui ne cesse que pour faire place au vide du cœur, au mépris de soi-même, à l'atonie du désespoir, quand arrive l'âge où les charmes extérieurs perdent leur pouvoir magique. Alors commence l'expiation, d'autant plus pénible qu'il est trop tard pour reformer ces liens qu'on a pris plaisir à rompre l'un après l'autre, et sans lesquels, pour la femme surtout, l'existence n'est qu'une lente agonie.

M^{me} Dash nous fait bien voir l'abîme au bas de l'échelle, et l'enseigne-

ment que renferme son livre est d'autant meilleur qu'elle a su le dépouiller de tous ces accessoires plus ou moins dangereux, dont la plupart des romanciers abusent d'ordinaire. L'intention morale est bien soutenue jusque dans les moindres détails, mais nous ne pouvons en dire autant du caractère des personnages. L'auteur a fait de M. de Moncabrié un mari par trop débonnaire, qui ferme les yeux pour ne rien voir, et se prête complaisamment aux désordres de sa femme; aussi n'excite-t-il aucun intérêt. On ne comprend pas non plus l'affection profonde que M^{me} Odile éprouve tout à coup pour lui lorsqu'il s'en va mourir. C'est un peu tard pour faire étalage d'amour conjugal, et d'ailleurs elle n'en continue pas moins son même train de vie.

POÉSIES NOUVELLES, par Thalès Bernard. Paris, Rigaud, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50. — MIETTES D'AMOUR, par Fernand Belligera. Paris, 1857; 1 vol. in-18 : 1 fr.

Est-il possible de faire du nouveau en poésie? Le vers français renferme-t-il quelque filon qui n'ait pas encore été découvert jusqu'ici? Cela paraît douteux, et les expériences tentées depuis le commencement de notre siècle ne sont pas de nature à donner beaucoup d'espoir. Elles ont obtenu parfois un succès assez bruyant, mais éphémère et sans portée vraiment féconde. La curiosité publique une fois satisfaite, à peine se souvenait-on des débats soulevés par l'audace des novateurs. Ce résultat ne décourage point M. Thalès Bernard, qui vient essayer à son tour d'imprimer à la poésie française le cachet populaire. L'idée est excellente et l'exécution mérite des éloges. Mais ce que l'auteur appelle nouveau nous semble, au contraire, un retour vers les anciens préceptes; seulement il leur donne un essor plus large en les débarrassant des entraves imposées par certains préjugés qui n'existent plus. Son style se recommande en général par la clarté; les vers sont faciles et ne manquent pas d'harmonie. Cependant, quoique ce recueil renferme sans doute de jolies pièces, nous le croyons peu propre à remplir le but que s'est proposé l'auteur. On n'y trouve pas l'originalité qui serait nécessaire pour produire l'effet voulu. Le genre de succès auquel aspire M. Bernard exige plus de vigueur et de mouvement dans l'imagination. Il faut captiver fortement les lecteurs afin de vaincre la répugnance qu'ont beaucoup d'entre eux pour la forme poétique. On ne peut y réussir qu'en excitant un vif intérêt, et cette con-

dition essentielle nous semble trop souvent absente dans les poésies de M. Bernard. Tantôt il traite des sujets déjà bien usés, des sentiments et des idées qui sont en quelque sorte la ressource banale de tous les poètes, tantôt il traduit des légendes étrangères ; il évoque des souvenirs et des noms inconnus au public français. Ce n'est pas précisément le moyen d'obtenir la popularité. Du reste, il reconnaît lui-même les difficultés de son entreprise, et déclare dans sa préface que, pour élever à la poésie populaire un monument digne d'elle, on doit joindre la plus solide instruction à la plus exquise sensibilité. Toute son ambition se borne à prétendre indiquer une voie nouvelle en exprimant convenablement des émotions sincères.

M. Belligera suit une autre route. Il s'inquiète peu des convenances. Ses vers ne brillent ni par la pureté ni par la délicatesse des sentiments. La plupart même sont d'un genre assez licencieux. Il y a de l'esprit, mais le style n'est pas plus châtié que la pensée. C'est de la vraie poésie de Bohême, dont les allures sont du reste franches et naturelles. Ceux qui ne craignent pas le laisser-aller un peu trivial trouveront dans les *Miettes d'amour* de quoi les satisfaire. Mais ce goût-là n'est pas le nôtre, et les amourettes de M. Belligera, malgré le luxe typographique dont elles sont revêtues, n'ont pour nous aucun attrait.

LA NORMANDIE INCONNUE, par François-Victor Hugo. Paris, 1857 ;
1 vol. in-8° : 3 fr. 50.

Ce livre offre un curieux exemple des ressemblances de famille, qui se retrouvent dans le style aussi bien que dans la figure. M. François-Victor Hugo tient beaucoup de son père. C'est la même allure majestueuse, le même penchant à poser sans cesse, et quoiqu'il traite en prose un sujet historique assez aride, les images se pressent en foule sous sa plume comme sous celle du poète. Il affectionne aussi les contrastes, les nomenclatures, la couleur locale ; dans ses tableaux, la partie matérielle de la mise en scène est traitée avec un soin minutieux. Mais ce qui nous frappe surtout, dès les premières pages du récit, c'est l'importance que l'auteur donne à sa propre personnalité, autre trait de ressemblance non moins remarquable. Il débute par raconter le départ de sa famille pour Guernesey, et n'omet aucun des plus petits détails de la traversée, qu'il présente comme un noble sacrifice à l'idée du devoir. Le ton solennel de

cette espèce d'avant-propos nous semble indiquer une tête exaltée par les illusions démocratiques. On n'en sera pas surpris. Le jeune homme inexpérimenté subit l'influence du milieu dans lequel il a vécu jusqu'à présent, et son ardeur généreuse ne rêve qu'héroïsme et dévouement. Aussi doit-on s'attendre à trouver dans son livre plus de poésie que de sens pratique ou de connaissances positives.

Sous le titre de *la Normandie inconnue*, M. François-Victor Hugo retrace l'histoire de Jersey, dans laquelle il prétend nous faire voir l'essor de la démocratie et les bienfaits qui en découlent. C'est une idée assez étrange, car Jersey, comme l'Angleterre dont il dépend, offre plutôt les avantages du système aristocratique sagement appliqué. Mais l'auteur, nourri des principes de l'école républicaine actuelle, semble croire que la liberté ne peut s'établir autrement que par le triomphe de la souveraineté populaire. Cette préoccupation domine toutes ses recherches; s'attachant de préférence aux faits qui lui permettent de développer sa théorie, il en exagère quelquefois beaucoup la portée et leur imprime un cachet très-différent de celui qu'ils durent avoir. Cela ressort d'autant mieux qu'en même temps M. Hugo n'épargne ni les pièces justificatives ni les détails de mœurs propres à caractériser l'époque. Il a d'ailleurs le talent de la mise en scène, et plusieurs de ses chapitres seront lus avec un vif intérêt. Malheureusement, le désir d'émettre des vues de haute politique l'entraîne trop souvent à des digressions déclamatoires. Les moindres événements lui servent de prétexte pour se lancer dans des considérations générales tout à fait étrangères à l'histoire de Jersey. Une pareille tendance peut sans doute produire d'ingénieux rapprochements, mais elle est aussi sujette à se laisser fourvoyer par l'esprit de parti. M. Hugo nous en fournit la preuve, quand il dit qu'au 10 août 1792 les Tuileries prises, « c'est la justice détrônant le bon plaisir royal, c'est la société libre et fraternelle se substituant à la société des castes, c'est la famille humaine constituée, c'est la démocratie que nos glorieuses communes avaient rêvées, triomphant aujourd'hui à Paris, mais demain à Jemmapes, à Bruxelles, à Aix-la-Chapelle, à Mayence, à Fleurus, à Arcole, à Zurich, en Vendée, en Italie, en Allemagne, par toute l'Europe, c'est le droit conquérant le monde ! »

Le droit du plus fort, sans doute, car nous ne comprenons pas comment, pour n'en citer qu'une, la bataille de Zurich représente le triomphe de la démocratie. Evidemment on n'est plus d'accord sur le sens des mots, et l'auteur aurait dû joindre à son livre la définition exacte de ce

qu'il entend par liberté, par justice et par démocratie. Après les expériences si nombreuses que nous a fournies le dernier demi-siècle, il n'est plus permis de s'en tenir à ces vagues formules qui risquent fort de n'aboutir en définitive qu'aux désastreuses tentatives du socialisme.

Du reste, la constitution sous l'empire de laquelle M. Hugo nous montre Jersey libre et prospère, n'offre rien qui justifie des écarts semblables. Elle se distingue plutôt par de sages garanties aussi bien contre les abus du pouvoir populaire que contre ceux du pouvoir royal.

AUX GRANDS ÉCRIVAINS DES TEMPS MODERNES ; une feuille in -plano.

Dans ce tableau, la colonnade du Panthéon romain sert d'encadrement à l'étude comparative des littératures de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et des pays slaves. L'histoire littéraire de ces divers peuples se trouve résumée, par ordre chronologique, à partir du treizième siècle jusqu'au dix-huitième, et l'ingénieuse disposition du texte permet d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de chaque époque avec les principaux écrivains qu'elle a produits. Les notices sont nécessairement fort courtes, mais précises et suffisantes pour rappeler à la mémoire le mérite de leurs œuvres et l'influence qu'ils ont exercées, but que l'auteur, M. Pescantini, s'est proposé d'atteindre. La marche générale du développement intellectuel s'offre ainsi d'une manière facile à saisir ; on peut suivre parallèlement les six grandes littératures européennes dans leurs différentes phases, et se rendre bien compte du rôle qu'elles jouèrent tour à tour dans l'histoire de l'esprit humain. L'utilité d'un semblable travail n'est pas douteuse, soit pour l'enseignement, soit pour suppléer à des recherches que les personnes, même les plus instruites, sont appelées parfois à faire. Le Panthéon trouvera sa place dans les écoles, dans les pensionnats et dans le cabinet de l'homme de lettres. C'est d'ailleurs un monument élevé aux gloires nationales les plus pures, les plus fécondes, les plus dignes d'être admirées. Nous espérons qu'un prompt succès récompensera l'auteur et lui fournira bientôt l'occasion de perfectionner encore son œuvre en faisant disparaître quelques petites erreurs de détail dont une seule mérite d'être relevée. Trompé, sans doute, par un vers de Boileau, il indique Villon comme s'étant distingué dans le roman. Or Villon n'a fait que des poésies qui, loin d'être romanesques, expriment ordinairement la réalité la plus tri-

viale. Cette inadvertance doit, du reste, être attribuée, non pas à M. Pescantini, mais à celui de ses collaborateurs qu'il avait chargé de la littérature française.

VOYAGES ET HISTOIRE.

CARTE DE LA TERRE SAINTE, par C.-W.-M. Van de Velde, lieutenant de la marine néerlandaise, chevalier de la Légion d'honneur, dressée et dessinée d'après les plans levés par lui-même pendant les années 1851 et 1852, et d'après ceux exécutés en 1841, par les majors Robe et Rochfort Scott, par le lieutenant J.-F.-A. Symonds et par d'autres officiers du corps royal de la Grande-Bretagne, ainsi que d'après les découvertes de Lynch, Robinson, Wilson, Burckhardt, Seetzen, etc.

En attendant de pouvoir rendre compte de cet important travail, nous donnons ici l'extrait du prospectus publié par les éditeurs.

« Ainsi qu'il le raconte dans la description de son voyage, le lieutenant Van de Velde entreprit de parcourir la terre sainte dans le dessein d'en dresser une carte aussi exacte que pouvaient le permettre les moyens d'un particulier, ainsi que l'état présent de la contrée et de ses habitants.

« Toutefois, l'exécution d'une pareille carte exigeant beaucoup de temps, l'auteur jugea à propos de publier d'abord les résultats et les circonstances de son voyage, avec les découvertes concernant les points les plus remarquables, et de ne toucher que légèrement, ou même de passer entièrement sous silence les détails géographiques et topographiques, et quant aux lieux connus, de n'en faire mention qu'autant qu'un simple rapport peut l'exiger. Mais il annonçait en même temps le dessein de déposer toutes ses recherches géographiques dans un mémoire particulier qui devait accompagner la carte.

« Maintenant, les travaux géographiques du lieutenant Van de Velde sur la Palestine sont terminés, et sa carte se trouve entre les mains du graveur. L'auteur ose espérer que, malgré l'étendue de son œuvre, pour laquelle un capital considérable est naturellement nécessaire, l'intérêt public ne lui fera point défaut. Il est convaincu que tous ceux qui s'occupent d'interpréter l'Écriture sainte, savent par expérience combien la connaissance de la géographie de la Palestine leur est indispensable. De même il croit superflu d'attirer sur son travail l'attention des amis d'Israël, ainsi que celle du peuple juif lui-même, car l'état déplorable dans

lequel se trouve actuellement la terre sainte, doit faire espérer des jours meilleurs pour ce pays, « alors que les villes en ruine seront renouvelées, que les collines et les vallées refleuriront et produiront des fruits comme autrefois, que le Seigneur favorisera Israël et qu'il le multipliera plus qu'auparavant. »

« Tous ceux qui ont pris la terre sainte pour objet spécial de leurs études, ont reconnu depuis longtemps qu'une carte exacte de ce pays manquait jusqu'à présent. En effet, quelque intéressants que soient d'ailleurs les détails et les éclaircissements livrés au public dans les récits de voyages publiés à diverses époques, quelque grands que soient les mérites d'un Burckhardt, d'un Seetzen, d'un Irby, d'un Mangies, ainsi que ceux de Robinson, de Russegger, de Schubert, de Wilson, de Tobler et de Lynch, qui ont parcouru ce pays tantôt sous un travestissement arabe, tantôt sous la protection d'une puissante escorte militaire, je dis plus, quelque importantes que soient leurs explorations géographiques et leurs recherches historiques, la Palestine n'en est pas moins demeurée un pays à peu près complètement inconnu, dont il est impossible de se procurer une carte satisfaisante seulement jusqu'à un certain point. En effet, le peu de sécurité qui règne dans le pays, le manque d'énergie et l'impuissance du gouvernement à assurer l'exécution de la loi, les dangers continuels, les vexations sans cesse renaissantes, auxquelles le voyageur et l'observateur se trouvent exposés de la part d'habitants grossiers qui ne se lassent jamais de tourmenter de mille manières le pèlerin presque toujours livré sans défense à leur arbitraire, tout cela, réuni aux ardeurs d'un soleil brûlant et aux tempêtes qui règnent durant l'hiver, rendait impossible la levée d'une carte même approximativement complète, quelque facilité qu'ait été, d'ailleurs, cette œuvre par divers travaux partiels. Pour sa part, le lieutenant Van de Velde a eu largement à lutter contre tous ces obstacles ; ainsi, par exemple, il y avait à peine six semaines qu'il se trouvait dans ce pays, qu'il fut dépouillé de tout son argent, et lorsque, son voyage terminé, il était sur le point de revenir en Europe, il fut pris d'un violent et dangereux accès de fièvre de Syrie. Malgré toutes ces difficultés, il a cependant heureusement mené à bout son entreprise, et il est convaincu que, grâce à l'aide qu'il a trouvée dans les travaux trigonométriques de M. Symonds et dans ceux d'autres officiers du corps des ingénieurs, travaux qui lui ont été communiqués, à son retour de Syrie, par le *Foreign Office*, et par le *Board of Ordnance*, il a pu rendre la

carte qu'il publie si exacte et si complète, que la Palestine apparattra sous un tout autre jour qu'elle n'a fait jusqu'à présent.

« Cette carte s'étend depuis la baie de Tripoli jusqu'au désert du Sud, là où commencent les plaines de Ber Sheba, au point où le voyageur descend, par le col de Nubk-es-Sufah, pour arriver aux plateaux inférieurs de l'Idumée. Le point extrême sud est Rafiab, sur la côte; à l'est, les monts Houran forment les limites de la carte.

« Le plan de Jérusalem ainsi que des environs de la ville sainte est exécuté sur une grande échelle, et sera livré dans des cartons.

« L'échelle de la carte est de $\frac{1}{2125000}$, et a par conséquent une latitude de 14 pouces du Rhin environ. La longueur de toute la carte du nord au sud est de 4 pieds 3 pouces du Rhin, et sa largeur, de l'est à l'ouest, de 2 pieds 8 pouces.

« Pour que la carte puisse être à la fois une carte portative et une carte de muraille, on l'a divisée en huit feuilles, ayant chacune 19 pouces de long et 15 pouces de large.

« Le mémoire qui accompagne la carte forme un volume in-8° de plus de 400 pages et contient :

« 1° L'itinéraire, les plans de l'auteur, les explications nécessaires à l'interprétation de la carte; le tout accompagné de notes critiques, etc. ;

« 2° Les plans levés en 1841 par les officiers du corps royal des ingénieurs militaires de la Grande-Bretagne;

« 3° Les tables des déterminations astronomiques ;

« 4° Les tables des déterminations altimétriques ;

« 5° Les tables des distances ;

« 6° Une nouvelle route pour les voyageurs en Palestine ;

« 7° Une indication des lieux bibliques avec des notes exactes ;

« 8° Enfin une table alphabétique.

« La carte et le mémoire seront publiés, la première avec un texte anglais, le second en une édition anglaise et en une édition allemande, par l'Institut géographique de *Justus Perthes*. Les plus grands soins seront donnés à la gravure; quant à ce qui concerne l'impression, le coloris et à la qualité du papier, rien ne sera négligé de ce qui pourra relever encore la valeur de l'ouvrage. »

MISSION DE CAYENNE ET DE LA GUYANE FRANÇAISE, avec une carte géographique. Paris, Julien, Lanier, Cosnard et C^e, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Parmi les missionnaires qui ont travaillé soit à Cayenne, soit dans la Guyane française à répandre la doctrine chrétienne, les jésuites occupent le premier rang. Leurs succès furent remarquables. Ils savaient mieux que les autres gagner la confiance des Indiens, et réussirent à fonder plusieurs établissements qui prospérèrent jusqu'en 1762, époque où la France les expulsa de son sein. Dès lors la célèbre Compagnie subit une longue suite d'épreuves ; tous ses efforts durent être dirigés vers le maintien de son existence menacée dans presque tous les pays de l'Europe. Sa grande préoccupation fut de résister à l'orage, en se repliant sur elle-même, de manière à donner le moins de prise possible aux attaques de ses ennemis. Cette conduite était fort habile. Jusqu'à présent du moins les faits semblent le prouver. La persistance des jésuites triomphe toujours de l'instabilité des passions populaires. On s'imagine avoir détruit leur influence, on ne les voit plus nulle part, on les oublie, et tout à coup ils reparaissent, aussi fort qu'avant si ce n'est plus. Seulement leur activité se tourne d'abord vers les missions lointaines qui firent jadis la gloire de l'Ordre, et qui leur fournissent un excellent moyen de se réhabiliter dans l'opinion publique. C'est ainsi que les jésuites ont repris maintenant leurs anciens postes dans les colonies françaises en Amérique. Ils se consacrent surtout avec beaucoup de zèle aux établissements pénitentiaires, dont le personnel s'est considérablement accru depuis quelques années. Une pareille tâche offre peut-être moins de périls que lorsqu'il s'agit d'aller vivre au milieu des Indiens, mais elle est ingrate et pénible. Le troupeau se compose en majorité du rebut des bagnes ; on y compte de plus un certain nombre de déportés politiques fort peu disposés à se laisser convertir. En outre le climat est très-mal sain, et plusieurs missionnaires ont déjà succombé. Mais la ferveur ne fait pas défaut dans les rangs de la Compagnie. Le volume que nous annonçons montre qu'à cet égard elle n'a point cessé d'être animée du même esprit. On le retrouve dans les lettres des missionnaires actuels aussi bien que dans les relations antérieures qui datent du dix-septième siècle, et malgré les misères de l'œuvre, le P. Jean Alet écrivait en 1855 qu'un beau succès serait assuré à la seule condition d'obtenir « l'alliance franche et pratique de la

force matérielle et des moyens humains avec l'exercice sérieux et constamment appliqué des influences chrétiennes. »

Cette déclaration naïve nous prouve que les jésuites sont invariablement fidèles à leurs principes. La défaite ne les décourage point. Ils poursuivent leur but avec une opiniâtreté qui semble croître en raison des obstacles. On en doit conclure, selon nous, que pour les combattre il faut avoir recours à d'autres armes que celles employées jusqu'ici. La révolte qui brise momentanément leur joug ne les a jamais empêchés de le rétablir, et la proscription leur rend plutôt service, car ils y trouvent un remède efficace contre le relâchement qui tôt ou tard amène la ruine des ordres religieux. Mieux vaut accepter franchement la lutte sur le terrain de la liberté, rivaliser de zèle et d'influence avec la Compagnie, et ne pas prétendre légitimes vis-à-vis d'elle les procédés qu'on lui reproche de mettre en usage contre ses adversaires.

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Tome I^{er}. Paris, 1857; 1 vol. in-8 : 12 fr.

Quand les Espagnols découvrirent l'Amérique, ils y trouvèrent une civilisation différente de la leur, mais à quelques égards plus avancée, et qui paraissait être déjà fort ancienne. Les deux empires du Mexique et du Pérou présentaient l'aspect de la prospérité; l'agriculture, l'industrie et les arts florissaient dans leur sein; la culture intellectuelle même ne leur était point inconnue, ils avaient des historiens et des poètes, malgré l'imperfection des procédés qui, chez eux, suppléaient à l'écriture. L'organisation politique et la hiérarchie administrative portaient également le cachet d'une longue expérience. Les conquérants furent frappés de l'ordre qui régnait, de la promptitude des communications et de l'intelligence des habitants. Les villes nombreuses et bien bâties annonçaient un développement matériel remarquable. L'accueil fait d'abord à ces étrangers, dont on ignorait les intentions, fut empreint de bienveillance et de courtoisie. Malheureusement, chez les rudes compagnons de Cortès et de Pizarre, la vue des richesses américaines n'éveilla d'autre sentiment qu'une insatiable cupidité. L'amour de l'or était leur principal mobile et le fanatisme religieux lui venait en aide. Les préceptes de l'Inquisition dominèrent la conquête. Exterminer des hérési-

ques c'était faire acte de foi ; quant au butin, l'Église en acceptait sa part sans le moindre scrupule, et favorisait de tout son pouvoir l'œuvre de destruction comme un moyen d'assurer son empire. Pendant bien des années encore après la conquête, toute tentative pour recueillir des documents ou sauver de la ruine quelques vestiges de cette curieuse civilisation fut réputée suspecte. Mais, à mesure que la puissance de l'Espagne déclinait, les investigateurs ont repris courage, et leurs patientes recherches sont parvenues à rassembler un nombre assez considérable de monuments, dont l'étude répand beaucoup de lumière sur l'histoire des nations civilisées durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb. C'est à cette source qu'a puisé M. l'abbé Brasseur pendant un séjour de plusieurs années dans différentes villes du Mexique. Aux données que lui fournissent d'anciens manuscrits très-précieux et quelques registres du temps de la conquête, retrouvés dans les archives, il a pu joindre le secours des traditions populaires qui se sont conservées chez les Indiens. Avec de tels matériaux il est parvenu à reconstruire en partie les annales de ces populations intéressantes sur l'origine desquelles règne une complète obscurité. On suppose que l'Amérique dut être peuplée par des migrations venues d'Orient, c'est l'hypothèse la plus probable. Mais M. l'abbé Brasseur n'adopte aucune vue systématique à cet égard. Il se borne sagement à faire connaître les légendes mexicaines qui, sous des formes plus ou moins mythiques, attribuent à des étrangers le bienfait de la civilisation. Dans ces récits, les premiers habitants de l'Amérique sont représentés comme des hommes imparfaits, à peine ébauchés. Ils avaient été pétris de terre glaise, en sorte que la pluie détrempa bientôt leurs corps, et les dieux, voyant ce mauvais résultat, en créèrent d'autres qu'ils firent de bois dur. Mais ceux-ci manquaient d'intelligence et de cœur. Ils furent donc détruits et remplacés par une race plus susceptible de développement. L'histoire est ainsi mêlée à la théogonie. Evidemment tous les personnages qui exercèrent une influence marquée sur les destinées du pays ont été rangés au nombre des dieux. Ce sont d'ailleurs des divinités secondaires au-dessus desquelles règne l'Être suprême, le Dieu unique et tout-puissant dont la religion mexicaine reconnaissait l'existence. Le fait le plus probable qu'on puisse dégager de cette enveloppe fabuleuse, c'est que les législateurs venus de contrées lointaines apportèrent en Amérique les éléments de la civilisation. Ils fondèrent l'empire des Toltèques, renommé pour sa puissance et sa durée. Les légendes mentionnent encore plusieurs autres migrations du même genre auxquelles sont attribuées également

d'importantes réformes dans les mœurs et dans les lois. On en peut donc conclure, avec quelque vraisemblance, que tous les progrès de la société américaine eurent une origine étrangère. Peut-être de nouvelles découvertes permettront plus tard d'en déterminer la provenance, mais jusqu'ici la question reste indécise, et M. l'abbé Brasseur ne prétend point la résoudre, malgré les curieuses analogies qu'il a lui-même observées entre les usages des Indiens et ceux de certains peuples asiatiques. Il s'efforce plutôt de recueillir et de coordonner les faits, de leur rendre, autant que possible, le caractère historique altéré par la tradition. C'est un travail préparatoire indispensable pour arriver à la solution du problème. Le talent avec lequel il a su remplir une tâche pareille nous paraît digne d'éloge. Quoique son premier volume renferme la période la plus obscure et par conséquent la plus ingrate, on le lira, nous en sommes sûrs, avec un vif intérêt. On y trouve en quelque sorte le complément et le meilleur commentaire des aperçus si remarquables présentés par Prescott dans ses ouvrages sur la conquête du Mexique et du Pérou.

ALBUM DES FÊTES NATIONALES SUISSES. Récit des principaux événements et description historique des fêtes nationales célébrées dans la ville fédérale de Berne en 1857. Neuchâtel 1857 ; 1 vol. in-8° orné de vues d'après des daguerréotypes et publié en 8 livraisons mensuelles.

La pensée qui a présidé à la publication de cet ouvrage a été de réunir dans un même cadre les fêtes nationales nombreuses et variées dont Berne a été ou sera encore le théâtre en 1857, et de grouper autour de ces fêtes les événements politiques dont cette même année a fourni le dénouement.

Aucune autre époque ne présente un tel ensemble de fêtes et d'événements plus propres à faire ressortir le caractère et l'esprit de la nation ; aucun autre moment n'aurait pu être mieux choisi pour tracer un tableau d'un intérêt aussi vif et aussi général, et nous sommes persuadés qu'une description fidèle de ces fêtes et un récit détaillé de ces événements trouveront dans le public un accueil bienveillant et empressé.

Voici, en résumé, la matière des diverses parties qui composeront l'ouvrage :

1. — Le commencement de 1857 a vu la Suisse revêtue de sa parure militaire. De tout temps, *le jour du départ pour le combat* a été pour les

Helvétiens un jour de fête. Ce moment solennel approchait ; de sombres nuages s'amoncelaient à l'horizon. Les divergences d'opinion divisaient encore les Confédérés en plusieurs camps ; leurs dissensions menaçaient de se prolonger, peut-être même de dégénérer en luttes intestines ; — la Patrie est menacée, — tout se tait ! Chacun se tourne contre l'ennemi commun, les hommes des partis les plus opposés se rangent côte à côte, les rangs se serrent, les Suisses ne sont plus animés que d'une seule pensée : sauver la Patrie ou périr en combattant.

Personne ne pouvait alors prévoir quelle tournure prendraient les événements, chacun ignorait ce que nous préparait l'avenir... n'importe, la Suisse était prête à tout et ces jours nous ont révélé de grandes et belles choses. Nous en graverons le souvenir dans toute sa fraîcheur, avant que le temps ne vienne insensiblement en effacer l'image.

II. — La fête des luttteurs est empreinte d'un cachet véritablement alpestre, qui la rend bien digne de trouver place dans cette série de fêtes nationales. Nous fournirons à chacun l'image fidèle de ces luttes, qui donnent une idée de la force, de la persévérance et de l'agilité du peuple de nos campagnes ; nous en décrirons les diverses phases : le moment où les deux champions pleins d'ardeur se saisissent corps à corps, la promptitude avec laquelle ils jugent réciproquement de leur force, la rapidité avec laquelle des hommes d'une taille colossale sont enlevés de terre par des bras musculeux, l'agilité et la souplesse qui détournent inopinément le danger, les regards pleins d'espérance ou d'anxiété qui suivent les combattants, et enfin l'acclamation qui retentit dans les airs lorsque le corps d'un lutteur fait gémir le sol.

III. — Nous envisagerons aussi la Suisse sous un jour plus pacifique. L'exposition de 1857 (*Exposition suisse de l'industrie, de l'agriculture et des beaux-arts*) surpasse tout ce qu'on a vu d'analogue dans notre patrie. Quoique la Suisse ne soit qu'un petit pays hérissé de montagnes, entouré de douanes qui gênent l'exportation de ses produits, ouvert à toute espèce de concurrence étrangère ; quoiqu'elle ne possède ni mer, ni flotte, qu'elle n'accorde ni primes, ni privilèges, que les titres et les décorations y soient inconnus, elle n'en montre pas moins, dans l'exposition de son industrie, ce que, malgré tous ces obstacles, elle peut produire à l'aide de son activité infatigable, de sa persévérance et de ses institutions libres. Nous avons sous les yeux une foule d'objets qui excitent notre admiration, tant par la richesse de la matière que par la délicatesse du travail et par l'art infini qui a présidé à la main

d'œuvre ; puis ces articles de luxe qui constituent les besoins de peuples éloignés et qui nous permettent de nous former une idée des débouchés que l'activité industrielle et l'esprit de commerce des Suisses se sont créés, malgré la rivalité des plus grandes nations l'Europe.

L'exposition des *beaux-arts* nous fera passer du positif à l'idéal, de l'utile au beau. La Suisse, par la beauté de ses sites, semble inviter l'art à reproduire les aspects pittoresques et variés de ses lacs et de ses montagnes ; aussi l'on y voit se développer de jeunes talents et l'on y rencontre même des grands maîtres. Nous parlerons de plusieurs œuvres dignes d'admiration et d'un assez grand nombre d'artistes suisses distingués.

La Suisse aura aussi une exposition pour son *agriculture*. Les habitants des Alpes, les vigneron, les cultivateurs s'efforceront d'y rivaliser. Cette exposition renfermera les plus belles têtes de bétail et tout ce qu'il y aura de plus beau et de plus extraordinaire en fait de produits agricoles. Si les instruments aratoires prouvent que le cultivateur suisse doit s'attaquer à un sol tenace et difficile à travailler, les magnifiques produits de toute espèce prouveront, de leur côté, que ce sol est entre les mains d'un peuple laborieux, ingénieux et qui tend au progrès.

IV. — Le *Tir fédéral* est la fête la mieux connue de tous les Suisses répandus sur toute la surface du globe. Les dons destinés à l'embellir arrivent de toutes les contrées où s'élèvent des colonies suisses ; des Suisses traversent l'Océan pour y assister ; c'est le rendez-vous de tous les tireurs du pays ; c'est une semaine où l'on rivalise de succès dans l'exercice de l'arme nationale ; c'est une grande assemblée populaire en permanence, une semaine où se resserrent encore les liens d'amitié et de fraternité qui unissent tous les Suisses, une semaine de la vie la plus riche en émotions, un spectacle majestueux et imposant, plein tout à la fois de gravité et d'allégresse.

Nous chercherons à retracer le caractère de la fête, ses plus belles scènes, ses moments les plus solennels ; nous en rappellerons les plus beaux discours et en dépeindrons les héros.

V. — Ce n'est toutefois ni à l'Exposition, ni au Tir mais dans le sein des *Conseils de la nation* que se sont consommés les actes les plus importants de cette année. Les séances où la question neuchâteloise, ou plutôt la question suisse, y a été traitée, ne constituent pas, à vrai dire, une fête dans l'acception ordinaire de ce mot, mais c'est peut-être plus qu'une fête.

Nous rendrons compte de ces séances et, à cette occasion, nous ferons

connaître les hommes éminents qui siègent dans les Conseils, ainsi que ceux dont les travaux ou les services ont popularisé le nom dans le cours de ces dernières années.

VI. — *L'inauguration du palais fédéral* clora la série des fêtes de 1857. Ce sera un grand jour pour le *Moutz*, que celui où il remettra ce magnifique bâtiment aux autorités fédérales, et un jour de fête pour la Confédération ; car l'installation de ses Conseils dans les salles qui leur sont destinées, sera, pour les institutions fédérales, comme le symbole du passage d'un état provisoire à un état définitif. La description de cette fête solennelle terminera l'Album.

Cette publication réveillera d'agréables souvenirs chez ceux qui ont assisté à ces fêtes : elle offrira aux autres une espèce de compensation, et, même pour les étrangers, ce sera une lecture pleine d'intérêt, car ils y trouveront une peinture vivante de nos coutumes et de nos réjouissances nationales.

Les personnes qui ont bien voulu promettre leur coopération à cette entreprise (et parmi lesquelles nous citerons M. C. Morel, MM. les conseillers d'Etat Schenk, Sahli et Karlen, et M. Schärer, médecin), ayant fait partie des comités, ont été initiées à l'organisation de ces fêtes, en ont suivi de près toutes les phases et n'en ont perdu aucun détail. C'est là une garantie de plus de l'exactitude des récits et des descriptions que contiendra l'Album.

J. A.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

BACON, SA VIE, SON TEMPS, sa philosophie et son influence, jusqu'à nos jours, par Ch. de Rémusat. Paris, Didier et C^{ie}, 1857; 1 vol. in-8° : 7 fr.

Bacon occupe une place éminente dans l'histoire de la philosophie. Il brille au premier rang parmi ces libres penseurs du seizième siècle, qui ont si puissamment contribué soit au progrès, soit aux déviations du savoir humain. Son esprit vigoureux et plein d'audace ne craignit pas de lever l'étendard de la révolte contre le joug de la scolastique, et ce fut en attaquant Aristote qu'il débuta, bien jeune encore, dans le monde littéraire. L'entreprise était prématurée, mais Bacon n'en exerça pas moins une grande influence sur ses contemporains par son génie, qui devançait les temps pour féconder le sol de l'avenir. Comme tous les novateurs, il a parfois dépassé le but, et l'on ne peut pas sans doute l'absoudre entièrement des écarts de la révolution intellectuelle à laquelle il a participé. La

témérité caractérise toujours ainsi les efforts de l'esprit humain pour s'affranchir de la routine. Ce n'est pas avec des ménagements et des scrupules qu'on opère une réforme quelconque ; la plupart des hommes ne consentent à quitter le vieil édifice que lorsqu'il est détruit de fond en comble, et qu'on leur offre la perspective d'en construire un à leur fantaisie. D'ailleurs Bacon n'avait peut-être pas bien saisi toute la portée de son œuvre, ni surtout les conséquences extrêmes qu'on en tirerait après lui. L'émancipation de l'esprit humain était le but de ses efforts, et, pour l'atteindre, il valait mieux se préoccuper exclusivement des avantages de la liberté. Une pareille méthode s'accorde mal avec les prescriptions de la morale, mais Bacon ne devait pas être très-scrupuleux à cet égard ; sa vie nous en fournit de tristes preuves. Le philosophe se montra courtisan servile et ambitieux ; tout en se consacrant à la recherche de la vérité, il ne dédaignait pas dans la pratique d'employer l'astuce et l'intrigue au service de ses intérêts. D'après le rôle qu'il a joué sur la scène politique, on serait presque tenté de croire qu'à ses yeux la philosophie ne fut qu'une espèce d'exercice intellectuel. Mais il ne faut pas oublier que l'homme est sujet à de semblables contrastes. La théorie et l'application se rencontrent rarement chez le même individu. Quand l'une prend son essor, c'est en général aux dépens de l'autre. La faiblesse de notre nature ne comporte guère ce double développement, et l'alliance de la vertu avec le génie est l'idéal d'une perfection surhumaine. Bacon ne sut point conserver au milieu des séductions de la cour l'indépendance dont il faisait preuve dans le domaine des spéculations philosophiques. Il paya largement son tribut à la corruption de l'époque, et les rêves d'une ambition démesurée l'empêchèrent trop longtemps de suivre les conseils de la sagesse.

M. de Rémusat, tout en professant la plus haute admiration pour le génie du philosophe, ne cherche à dissimuler ni les défauts de son caractère, ni les taches de sa conduite. Il expose les faits avec beaucoup d'impartialité, tenant compte du milieu dans lequel a vécu Bacon, des opinions qu'il avait, en quelque sorte, sucées avec le lait, et des maximes politiques dont l'autorité semblait alors incontestable. Mais son travail est consacré plutôt à l'examen du baconisme et de son influence féconde. Cette philosophie lui paraît contenir en germe toutes les tendances diverses qui, depuis, se sont manifestées. Il y trouve l'explication de bien des succès et de bien des fautes, la source d'où sont sorties maintes erreurs, ainsi que de précieuses vérités, l'origine, et comme une image anticipée du mouvement intellectuel qui, dès lors, a dominé le monde. « Bacon, dit-il, est

un des grands promoteurs de l'esprit des temps modernes. Il a puissamment contribué à lui donner sa direction, à lui inspirer confiance dans sa puissance et dans ses destinées. Il l'a par avance assez fidèlement représenté. Dédain du passé, foi dans la raison, croyance au progrès, respect pour les faits, amour de la nature, passion de l'utilité, tout cela se trouve dans Bacon et dans ses livres. Mais à l'orgueil de la pensée il joint la crainte de la spéculation ; à l'enthousiasme de la science, la défiance de tout enthousiasme ; il fait, comme on l'a dit de Socrate, descendre la philosophie sur la terre, mais il l'attache à la terre, ce que Socrate n'a point fait. L'élévation de son génie ne se retrouve pas toujours dans ses idées, et il est quelquefois inquiet et comme embarrassé de sa grandeur.

« Ne pourrait-on pas reconnaître là quelques caractères de l'esprit du temps ? Espérances, témérités, découragements, abaissements, terreurs, tout cela ne se retrouve-t-il pas dans l'histoire de la pensée, comme dans la vie réelle des peuples ? La philosophie ne se ressent-elle pas de tout ce qu'éprouve la société, et ne peut-on pas étudier dans Bacon nos idées à leur origine ? N'annonçait-il pas ce que nous sommes ? »

Tel est le point de vue que M. de Rémusat développe avec l'esprit de critique judicieuse et l'élégante clarté qui distinguent son talent.

AFFAIRE DE LA SALETTE, M^{lle} de Lamerlière contre MM. Déléon et Cartellier, demande en 20,000 fr. de dommages-intérêts, recueillie et publiée par J. Sabbatier. Paris, Borrani, 1857 ; 1 v. in-12 : 2 fr. 50.

Au mois de septembre 1846, deux jeunes bergers racontèrent qu'une belle dame leur était apparue, vers trois heures de l'après-midi, sur la montagne de la Salette, qu'elle était entourée d'une auréole éblouissante, assise la tête dans ses mains, dans l'attitude d'une tristesse profonde ; que s'étant levée, avancée vers eux et les ayant invités à approcher, elle leur avait conté une grande nouvelle et confié un grand secret ; puis, qu'ayant fait quelques pas en avant sans que le poids de son corps fit fléchir les brins d'herbe effleurés par ses pieds, elle s'était élevée dans l'air et avait disparu, ne laissant après elle qu'une traînée lumineuse, qui bientôt aussi s'était évanouie. C'est sur ce récit qu'est fondé le miracle de la Salette. On admit que la belle dame ne pouvait être que la vierge Marie, l'apparition fut déclarée authentique et le culte de Notre Dame de la Salette autorisé par l'évêque du diocèse. Bientôt, même, l'eau d'une source voisine du théâtre de l'événement acquit le renom d'opérer des cures merveilleuses.

Cependant quelques ecclésiastiques, entre autres MM. les abbés Déléon et Cartellier, prétendirent ne voir dans toute cette affaire qu'une intrigue coupable, une indigne spéculation tentée sur la faiblesse d'esprit et la crédulité. Dans les écrits qu'ils publièrent à ce sujet, M^{lle} de Lamerlière, ancienne religieuse, était désignée comme le principal auteur de la supercherie. Ils l'accusaient de s'être affublée d'un vêtement étrange pour jouer le rôle de la vierge. Ces publications furent condamnées par l'évêque de Grenoble : M. l'abbé Cartellier se soumit, tout en réservant son opinion sur la Salette, M. l'abbé Déléon persista et fut frappé d'interdit. M^{lle} de Lamerlière jugea convenable alors d'intenter aux deux abbés ainsi qu'à leur imprimeur un procès en calomnie ; mais elle se vit déboutée par un jugement du tribunal civil de Grenoble. Ayant interjeté appel de ce jugement, l'affaire fut portée devant la cour impériale, dans l'audience du 27 avril 1857. M^e Jules Favre plaidait pour M^{lle} de Lamerlière et M^e Bethmont pour l'abbé Déléon. C'est ce curieux débat que M. Sabbatier, ancien sténographe des Chambres pour le *Moniteur universel*, publie aujourd'hui. On l'accueillera d'autant mieux que les journaux n'ont pu rendre compte du procès. Malgré les efforts de son avocat, M^{lle} de Lamerlière n'a pas été plus heureuse qu'en première instance. La cour a confirmé le jugement du tribunal civil, et condamné l'appelante à l'amende et aux dépens.

L'HOMME, LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ, considérés dans leurs rapports avec le progrès moral de l'humanité, par Eug. Buisson. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857 ; 3 vol. in-12 : 5 fr.

De ces trois volumes, un seul est nouveau : c'est celui qui traite de l'homme ; il complète les deux autres séries de discours que l'auteur avait déjà publiées sous les titres de *la Famille* et de *la Société*. M. Buisson aborde résolûment les questions à l'ordre du jour, et s'efforce de montrer que le christianisme seul peut les résoudre d'une manière satisfaisante. En effet, la religion touche aux plus graves intérêts de l'ordre social, malgré la peine qu'on s'est donnée pour l'en séparer ; elle a droit d'exercer sur eux son influence, et c'est folie que de prétendre les y soustraire. L'homme a des besoins intellectuels et moraux qui ne sont pas moins inhérents à sa nature, ni moins impérieux que les besoins physiques. Pour les satisfaire, il cherche à pénétrer par la pensée au delà des bornes du monde visible, et ses efforts tendent sans cesse vers la solution, du mystérieux problème de sa destinée. Quelles que soient les opi-

dions de ceux qui se livrent sérieusement à ce travail, ils s'accordent tous à voir le véritable progrès dans la domination croissante de l'esprit sur la chair, de la pensée sur le domaine matériel. Les uns procèdent par la philosophie, et sont enclins à s'exagérer la puissance de la raison humaine. Les autres, au contraire, la rejettent comme ne pouvant conduire qu'à l'erreur, nient le libre arbitre et proclament le principe de l'autorité absolue en matière de foi. Entre ces deux extrêmes, le christianisme offre une voie meilleure et plus sûre. « Il est moins exclusif, parce qu'il est plus complet et plus vrai. Il tient compte des deux faces de la nature humaine, sans méconnaître jamais ce qui en fait la dignité et la grandeur. Avant tout, il fait du progrès humain une œuvre intérieure, une délivrance du mal, une rédemption du péché, la restauration de l'image divine et du royaume de Dieu en nous. Mais ce n'est pas par contrainte qu'il procède, car il ne veut pas faire des esclaves; il veut, suivant la belle expression de Pascal, pénétrer dans l'esprit par des raisons, et dans le cœur par la grâce; il veut nous conduire par la puissance de la vérité « à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. » En d'autres termes, il veut, en toutes choses, surmonter le mal par le bien, et vaincre les infirmités de la chair par la régénération du principe spirituel, qui est la source même de la vie. »

Telle est la thèse que M. Buisson développe avec un talent remarquable. Il commence par établir que *la destination de l'homme* est le devoir ou le service de Dieu. C'est le sujet de son premier discours, dans lequel sont exposés d'une manière précise et frappante les motifs qui doivent nous engager à suivre constamment la ligne du devoir. De là découlent plusieurs conséquences, que l'auteur passe en revue, suivant leur ordre logique, dans les neuf autres discours. C'est d'abord *la lutte intérieure*, par laquelle il faut nécessairement passer pour apprendre à se connaître, à mesurer ses forces, à se rendre bien compte des obstacles que l'on rencontrera. Ici la supériorité du christianisme éclate d'une manière évidente. « En nous révélant ce que nous devons être, il dissipe, du même coup, et les erreurs grossières qui nous rabaissent, et les illusions présomptueuses qui nous enivrent. » Grâce à ses enseignements, les efforts de l'homme ont un but certain et peuvent produire de bons fruits. Il éclaire *la conscience*, féconde et dirige *la pensée*, épure *le cœur*, fortifie *la volonté*, rend *l'habitude* salutaire et *l'imitation* fertile en résultats heureux, fait de *la parole* un instrument de vérité, donne enfin à *la prière* une influence efficace qui soutient, console et raffermi sans cesse.

M. Buisson a su résumer ainsi l'ensemble de la morale chrétienne sous un point de vue essentiellement pratique. Son éloquence est simple et ses arguments nous paraissent de nature à faire impression sur tous les lecteurs intelligents. Animé d'ailleurs du zèle le plus charitable, il respecte les convictions d'autrui, et s'abstient de toute controverse en matière de dogme, estimant, avec saint Paul, « que les fruits de la justice doivent être semés dans la paix. »

HISTOIRE DE JOSEPH, considérée au point de vue typique et pratique, par F. Estéoule. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Parmi les épisodes que renferme la Bible, l'histoire de Joseph est à la fois un des plus touchants, des plus dramatiques et des plus instructifs. Il offre de plus un sens allégorique en nous montrant dans Joseph le type de Jésus-Christ. C'est sous ce double point de vue que M. Estéoule s'est proposé d'en faire une étude approfondie pour instruire ses lecteurs et les édifier en même temps. Il expose d'une manière fort intéressante les détails de cette histoire, où les scènes patriarcales sont décrites avec autant de charme que de simplicité, s'attachant surtout à mettre en relief les leçons fécondes qu'on peut en tirer, et citant les nombreux passages qui s'appliquent soit au caractère de Joseph, soit aux différentes péripéties de sa destinée. Son commentaire se distingue en général par la tendance pratique et par la clarté. On y trouve une foule de réflexions salutaires, des aperçus ingénieux sur les voies de la Providence, des conseils pleins de sagesse pour la conduite de la vie. M. Estéoule nous paraît avoir suivi la méthode la plus propre à rendre son travail vraiment utile. C'est une lecture à la fois attrayante et sérieuse, qui produira de bons fruits, parce que l'enseignement qu'elle renferme est à la portée de toutes les intelligences et que chacun peut y puiser d'excellentes directions. Sans doute, il n'est pas exempt des défauts ordinaires de ce genre de recherches ; l'auteur se laisse parfois entraîner à des interprétations un peu forcées. Mais ses hypothèses s'enchaînent si bien et leur ensemble offre tant d'harmonie, qu'on l'excusera volontiers, ou plutôt, captivé par l'intérêt du récit, on ne songera point à critiquer quelques détails d'une importance tout à fait secondaire. Il se recommande d'ailleurs par l'élévation de la pensée et par la sincérité de la foi qui l'anime.

SCIENCES ET ARTS.

LES ALPES, description pittoresque de la nature et de la faune alpêtres, par Frédéric de Tschudi, traduit par le Dr Vouga. Berne 1857; 1 vol. in-8° fig. paraissant en 8 livraisons à 2 francs chacune.

La nature alpestre offre une mine féconde à l'observateur. Si l'aspect grandiose de ses paysages excite l'enthousiasme de l'artiste, le savant n'y trouve pas moins de sujets d'étude et d'admiration. La variété des climats et leurs brusques transitions permettent d'y contempler, dans un espace restreint, des produits ainsi que des phénomènes analogues à ceux des contrées les plus diverses. Souvent une journée suffit pour franchir la distance qui sépare des vallées fertiles et chaudes du séjour des neiges éternelles, et l'on passe ainsi rapidement en revue les différentes phases de la végétation, les richesses naturelles de presque tous les pays du globe, les vestiges les plus remarquables des bouleversements qu'a subis la croûte terrestre. « Depuis les forêts qui s'étalent à ses pieds et les collines qui l'encadrent, jusqu'aux sommets brillants qui la couronnent, la chaîne des Alpes nourrit une multitude d'êtres vivants dont la distribution est déterminée par des conditions climatiques invariables. Elle offre souvent, sur un espace incliné de quelques milles carrés, une succession de formes organiques qu'on ne peut poursuivre dans le bas pays qu'en parcourant des centaines de milles. Quelques heures de marche séparent à peine la dernière forêt de châtaigniers, près de laquelle le scorpion d'Italie rampe entre les pierres, des plantes chétives et des régions polaires.

« La position intermédiaire des Alpes entre le nord et le sud de l'Europe, leur configuration si variée selon les localités, leurs phénomènes météorologiques et climatiques si différents sur chaque point, sont la condition et la cause de cette grande richesse de développement organique qui les caractérise et persiste même jusqu'au milieu de leurs glaces qui, au premier coup d'œil, semblent si fatale à tout être doué de vie. Quelle chaîne non interrompue d'espèces ne doit pas exister entre le *Lammergeier* qui, flottant dans la nue, épie sa proie au fond de quelque abîme, et la podurelle qui s'agite dans les fissures capillaires d'un glacier désert; entre l'agile et prudent chamois et l'organisme microscopique qui colore la neige rouge? »

Ce merveilleux ensemble de vie animale a trouvé dans M. Tschudi un peintre fort habile, qui joint au talent descriptif des connaissances solides

et la vive affection que les Alpes inspirent aux habitants de la Suisse. Le tableau qu'il trace est empreint d'une poésie vraie et bien sentie. La nature alpestre s'y déploie à nos regards dans toute sa magnificence, on assiste aux scènes grandioses dont elle est le théâtre, et les aspects divers qu'elle présente suivant les saisons se trouvent reproduits avec beaucoup de charme. De fort jolies gravures représentent les sites, les quadrupèdes et les oiseaux les plus remarquables des Alpes. C'est une publication bien faite pour captiver tous les lecteurs, et le succès populaire dont elle jouit en Allemagne sera sans doute confirmé par l'empressement du public français. Nous ne saurions du reste en faire mieux apprécier le mérite à la fois littéraire et scientifique qu'en terminant cet article par une citation de quelque étendue.

« Quelques semaines avant l'époque où l'hiver commence dans la plaine, il annonce son approche dans la région montagneuse par des tentatives infructueuses. Déjà en octobre et en novembre des flocons de neige commencent à tomber, le froid glace le ruisseau, le givre s'attache aux buissons; mais la glace et la neige ne peuvent résister à l'action d'un soleil encore puissant. Cependant les jours diminuent, et voici qu'un matin tout a disparu sous une couche de neige sur le revers méridional des Alpes; sur certaines pentes bien exposées la lutte dure encore, le soleil et le *föhn* résistant au souffle glacé de l'hiver. La neige prend définitivement pied sur les prairies sèches et les pentes tournées au nord, puis sur celles qui regardent le midi, et finalement elle couvre tout le pays d'une couche uniforme, sous laquelle les routes et les sentiers sont effacés, et pénètre même, à travers les branches des sapins, jusqu'au sol de la forêt.

« Les détails du paysage, les inégalités de surface disparaissent sous la couche de neige et font place à des lignes molles et uniformes qui donnent à la vallée tout entière l'aspect d'un fond de cuvette. Les ruisseaux sont glacés, et les cascades transformées en gigantesques colonnes de cristal appliquées aux parois de rocher; çà et là seulement une surface rocheuse, toujours balayée par le vent, n'est pas ensevelie sous la neige. C'est avec peine que le pâtre se fraie une route vers l'étable bien close où ruminent ses vaches. Les poules sauvages qui, immobiles sur le sol pendant la chute de la neige, s'étaient laissées ensevelir, se sont dégagées et picotent près des fenils solitaires quelques grains oubliés; les écureuils, les hermines, les martres, les lièvres et les renards osent à peine quitter leurs gîtes et leurs trous. Ils n'aiment pas cette couche de

neige épaisse, molle, dans laquelle ils s'enfoncent et laissent des traces qui pourraient les trahir ; mais à la première nuit claire elle aura pris un autre caractère, elle devient dure et solide ; souvent, après une journée chaude, elle se couvre d'un vernis de glace, ou prend l'aspect cristallin à la suite de vents froids ; ce n'est plus pour le pays un mol vêtement d'un blanc mat, mais une cuirasse éclatante, dure comme l'acier, à la surface de laquelle des millions de cristaux réfléchissent la lumière et brillent d'un éclat éblouissant. Les quadrupèdes ont retrouvé un sol assuré sur ces champs qui crépitent sous leurs pas et ils font pendant la nuit de longues excursions à travers monts et vaux. Leurs traces, à peine indiquées, se croisent en tous sens au milieu des forêts et des champs ; chaque coup de vent emporte des millions de cristaux de glace, couvre de cette blanche poussière d'immenses surfaces, efface les empreintes des pas, ou, si la couche glacée est très-solide, les remplit de feuilles desséchées ou des semences des pins. Sur les cimes élevées et les arêtes rocheuses, le souffle âpre du vent enlève la neige poudreuse, et les monts semblent enveloppés de fumée ; une partie de la neige entraînée tourbillonne dans l'air sous forme de petits nuages de cristaux brillants, tandis que les masses plus pesantes, fouettées par la bise, tombent du haut des cimes, rebondissent de roc en roc en nuageuses cascades et se perdent enfin dans les profondeurs.

« Les jours, les semaines s'écoulent, et toujours un froid vif, clair et monotone règne dans la montagne. La première neige est tombée des arbres, le givre aux longues aiguilles l'a remplacée ; puis la neige retombe et le givre lui succède encore. Il revêt de ses cristaux effilés et de sa blancheur mate la nature tout entière, se suspend aux rameaux des arbres et des buissons, décore capricieusement la fontaine et le pieu solitaire indicateur de la route, jusqu'à ce qu'un brouillard humide ou un rayon doré du soleil d'hiver vienne faire écrouler ses édifices aériens et les remplacer la nuit suivante par la couche mince d'un émail glacé. C'est alors que les habitants des vallées, munis de haches et de traîneaux, se rendent dans leurs forêts. Les sapins et les hêtres tombent menaçants, les troncs ébranchés descendent comme des flèches les couloirs rapides. D'un pied sûr, des chevaux vigoureux, aux formes osseuses, les entraînent au galop vers les villages, en suivant les pentes et les ravins nivelés par la glace. Pendant la nuit, le renard fait entendre ses glapissements au milieu des buissons, tandis que de jour la voix des chiens de chasse et la détonation du fusil retentissent au milieu de cette nature sans mouve-

ment. Peut-être y entendrait-on les battements précipités du cœur d'un lièvre depuis longtemps poursuivi, ou le bruit du vol allourdi d'un tétras effrayé. Le merle d'eau siffle au bord du ruisseau, le pinson de neige et le roitelet gazouillent dans les buissons leur gaie chansonnette.

• Tous les bruits de la vie sont d'autant plus vifs et joyeux que la nature elle-même est plus solitaire et silencieuse. Mais au milieu de cette nature enveloppée d'une couche neigeuse, ce que nous regrettons avant tout, ce sont ces lacs de la montagne à la surface d'azur, aux eaux limpides et aux mystérieuses profondeurs. Ils viennent de se congeler ; un miroir vert les a recouverts, et n'a pas tardé lui-même à s'enfoncer sous le vaste linceul.

• Des zéphyrts tièdes et chauds annoncent le printemps. Ils viennent en aide au soleil dans l'œuvre lente et pénible qui consiste à détruire le linceul qui voile la terre. Déjà l'œuvre avance, mais un jour de tourmente va recouvrir l'ancienne couche d'une nouvelle neige ; ce ne sera qu'un faible obstacle, car une fois la vieille couche de neige durcie amollie et détruite, la nouvelle venue n'oppose pas de résistance à l'action du soleil. Les forêts et les buissons se débarrassent de leur incommode fardeau, la verdure apparaît et s'émaille bientôt de fleurs blanches, bleues et jaunes. Le vent et les eaux commencent à bruire dans la montagne. D'abord pendant une heure ou deux seulement au milieu de la journée, puis pendant l'après-midi, puis le soir et pendant la nuit, et enfin jour et nuit. Les eaux s'écoulent, ruissellent, murmurent, grondent et mugissent au loin. Les rochers suintent l'eau par toutes leurs fissures, les ruisseaux se fraient une voie à travers la neige et la glace qui obstruent leur lit. Chaque terrasse, chaque champ de neige fournit un affluent ; imbibés des eaux qui les inondent, les pilastres de glace des cascades se détachent des murs du roc, et tombent avec un bruit de tonnerre au fond des grottes que se sont creusées les chutes d'eau ; de gros blocs de glace, lentement minés par les filets d'eau, s'affaissent avec mille craquements et tombent avec fracas du haut des rochers. Puis on entend au loin le sourd mugissement des avalanches, les détonations des glaciers qui se crevassent ; les blocs de pierre que la gelée a isolés des massifs s'en détachent au dégel ; les champs de neige sans soutien glissent ou se rompent. Le printemps annonce déjà sa présence par les mille bruits de la nature morte. Ce ne sont partout que murmures, craquements, détonations, mugissements, sifflements et rumeurs sourdes dans le lointain.

« Le monde des êtres vivants ne reste pas en dehors de ce vacarme, à l'exception des plantes, ces organismes voués au silence éternel. Les pies et les merles, les geais et les mésanges, les bécasses, les grives et les roitelets, les aigles et les hiboux, les moineaux, les coucous, les bastavelles et les tétras sifflent, crient, coassent, chantent, s'appellent et saluent le printemps sur tous les tons. La chauve-souris, la martre, l'écureuil, le blaireau, puis les grillons et les crapauds, les cigales et les scarabées, les bourdons, les abeilles, les guêpes, les mouches, tous font entendre des voix et des bruits auxquels ne tardent pas à faire diversion ceux qui proviennent des animaux domestiques, le bêlement des chèvres, le hennissement des chevaux, le mugissement des taureaux, l'aboiement des chiens, le chant matinal des coqs, et puis les mille sons des cloches et clochettes, les chants des enfants et des bergers. Le printemps est l'époque où la nature est la plus bruyante, la plus retentissante, la plus variée dans ses voix. »

RAPPORT adressé au haut Conseil fédéral suisse sur l'exposition agricole de Chelmsford et l'agriculture anglaise, par Ch. de Gingins d'Eclépens, délégué suisse. Berne, 1857; 1 vol. in-8.

Ce rapport est divisé en trois parties : *l'exposition, l'agriculture anglaise, applications*. Dans la première, l'auteur nous fait d'abord connaître l'organisation de la société royale et de ses concours, qui ont lieu chaque année dans une province différente, désignée quatre ans à l'avance, afin de donner à l'agriculture de la circonscription le temps d'entrer en lutte avec toutes ses ressources. A cet égard, l'Angleterre se distingue par un cachet d'utilité pratique très-remarquable. Dans ses expositions agricoles, elle ne sacrifie pas à l'élégance. De simples hangars, construits en bois brut et recouverts de toile goudronnée, reçoivent les animaux et les machines ou instruments, disposés de la manière la plus commode pour l'examen du public, mais sans aucune recherche d'élégance. Leur aspect général est celui d'une foire rustique, et l'on s'y préoccupe avant tout de faciliter autant que possible la tâche des experts appelés à juger les produits. C'est là le but important. Il s'agit de constater les progrès obtenus, d'apprécier le mérite des procédés nouveaux, de soumettre les machines à des épreuves répétées. Parmi les expériences de ce genre que décrit M. de Gingins, nous citerons la suivante, comme l'une des plus curieuses : « Je remarquais un jour, dans l'enceinte des machines,

plusieurs personnes attroupées devant un engin à vapeur d'un volume considérable, d'une forme bizarre, et placé au fond d'une espèce de creux. Un des jurés des machines me fit signe de m'arrêter pour examiner avec lui. C'était le remorqueur de *Boydell*, machine toute nouvelle, destinée à marcher sur tous les terrains possibles, au moyen d'un système de rails articulés, que chaque roue posait devant elle à mesure qu'elle avançait, et qui constituait un véritable chemin de fer mobile. Cette machine était venue de Londres dans la nuit, cheminant sur la grande route comme une voiture ordinaire. Par coquetterie d'inventeur, son propriétaire l'avait fait descendre dans cet enfoncement, d'où il s'agissait maintenant de la faire sortir pour aller au champ d'essai subir les épreuves que *M. Boydell* avait demandées. Cela paraissait impossible, et les connaisseurs attendaient en souriant que la machine eût fini de chauffer. Enfin, au signal donné, la lourde masse s'ébranle en posant ses rails portatifs devant elle, avec le bruit d'un géant en sabots, gravit d'une marche lente, mais continue, la pente qui s'oppose à elle, puis se met gravement en route, dirigée et montée par un timonier, aidé d'un enfant comme chauffeur.

« La foule s'écarte, les portes s'ouvrent, lorsque, arrivée au champ d'épreuve, le *clédal*, de largeur ordinaire pour une charrette, semble lui refuser le passage. La machine essaie plusieurs fois de pénétrer, et chaque fois s'arrête brusquement au moment d'accrocher les piliers, recule, avance encore en obliquant, avec la même docilité qu'un cabriolet. Enfin elle réussit à passer en effleurant chaque pilier, puis se met à arpenter le champ d'épreuve labouré par les charrues, détrempe par la pluie, et le parcourt en tous sens, en haut, en bas, à travers les sillons, sans même ralentir sa marche. »

M. de Gingins rend aussi compte de plusieurs essais de charrue à vapeur qui, s'ils laissent encore à désirer, semblent du moins promettre pour l'avenir un succès à peu près certain. La seconde partie de son rapport renferme d'intéressants détails sur l'état actuel de l'agriculture anglaise. Il a visité des fermes dirigées d'après différentes méthodes, et les juge en observateur très-éclairé. Ce qui le frappe surtout, c'est la prospérité dont jouit l'Angleterre depuis l'abolition du régime protecteur. Le libre échange a produit de tels résultats, qu'aujourd'hui ceux qui le redoutaient le plus proclament hautement ses précieux avantages. Grâce au zèle stimulé par la concurrence étrangère, l'agriculture a pris un essor admirable. Il est vrai qu'en Angleterre on ne recule pas devant les avances d'argent, et l'on estime que « la terre est à la fois le plus exigeant des

créanciers et le plus exact des débiteurs; qu'elle ne rend que ce qu'on lui prête, mais qu'elle rend *tout* ce qu'on lui prête. Aussi le fermier anglais ne craint pas de lui faire des avances qu'il sait devoir lui être remboursées un jour. » Par la même raison, les capitalistes s'y montrent beaucoup mieux disposés que sur le continent à soutenir de pareilles entreprises. Une autre maxime généralement admise par les agriculteurs anglais, « c'est qu'il n'est aucun terrain, quelque ingrat qu'il paraisse, auquel on ne puisse demander quelque produit, en l'attaquant suivant sa nature spéciale. » Avec ces deux principes, on améliore sans cesse le sol et l'on invente de nouveaux procédés de culture propres à fertiliser des terrains jusque-là tout à fait stériles. L'industrie prête à l'agriculture le secours de ses forces puissantes, la mécanique lui vient en aide, les machines les plus ingénieuses sont appliquées aux travaux de la campagne. La charrue à drafter, de M. Fowler, en offre un exemple remarquable. M. de Gingins l'a vue manœuvrer dans la forêt d'Epping, qu'on était en train de défricher. C'est une locomotive armée d'un coutre, qui fend le sol jusqu'à quatre pieds de profondeur, et porte à son extrémité un sabot arrondi, de la dimension d'un tube de drainage. A ce sabot est attaché un câble en fil de fer tordu, sur lequel s'enfilent les tubes de terre cuite, qui viennent ainsi se placer dans le canal creusé pour les recevoir. Cette machine pose vingt pieds de drain par minute, et le travail est fait avec tant de précision, que même en faisant aigre avec une bêche, on ne peut parvenir à les ébranler. Assistée de semblables auxiliaires, l'agriculture anglaise se lance audacieusement dans la voie des expériences. M. de Gingins donne de curieux détails sur la méthode nouvelle, qu'on appelle le *high farming* (en quelque sorte fermage à haute pression). C'est l'exploitation du sol poussée jusqu'à ses extrêmes limites, par l'emploi de tous les moyens propres à obtenir la plus grande somme de produit brut. Quelques fermiers pratiquent ce système avec succès, mais il offre des chances bien périlleuses, et son principal avantage est de provoquer des essais utiles qui, sans cela, ne se feraient pas. M. de Gingins, tout en admirant l'état prospère des domaines qu'il visite, se tient en garde contre l'engouement, et ne présente comme certains que les calculs dont il a pu lui-même vérifier l'exactitude. Aussi les directions pratiques renfermées dans sa troisième partie seront-elles accueillies avec confiance. On y trouve le cachet d'un esprit non moins judicieux qu'éclairé. L'auteur ne perd pas de vue les conditions de climat, de mœurs et d'habitudes qui sont particulières à la Suisse, et s'attache à faire bien comprendre sur quels points et dans quelle mesure on doit imiter l'Angleterre.

Le rapport de M. de Gingins nous paraît digne d'exciter l'attention de toutes les personnes qu'intéressent les progrès de l'agriculture. Il se distingue d'ailleurs par une richesse d'aperçus, par des considérations générales et par un talent de style qui se rencontrent rarement dans les écrits de ce genre. C'est une publication du plus haut intérêt, qui fait honneur au délégué suisse. Malheureusement elle a dû revêtir la forme typographique officielle, c'est-à-dire être imprimée à Berne, sur du mauvais papier gris, avec des fautes nombreuses et grossières qui souvent en dénaturent le sens.

LES MOSAÏQUES CHRÉTIENNES des basiliques et des églises de Rome, décrites et expliquées, par H. Barbet de Jouy. Paris, Didron, 1857; 1 vol. in-8°.

L'étude des mosaïques est d'un grand intérêt pour l'histoire de la peinture et peut en même temps répandre quelque lumière sur une période fort peu connue de l'art chrétien. La mosaïque semble avoir été comme le trait d'union entre la décadence païenne et l'essor nouveau que les arts prirent au sein du christianisme. Employée par le luxe romain avec une étrange profusion, elle se trouva prête à venir en aide aux inspirations naïves de la religion naissante qui réagirent bientôt sur elle d'une manière très-heureuse. En effet, de grands progrès peuvent être constatés, surtout du cinquième au huitième siècle. C'est à cette dernière époque qu'appartient la plus remarquable des mosaïques chrétiennes qui existent à Rome. Elle représente Jésus-Christ présidant une réunion de saints, et se distingue par l'habileté de la composition, ainsi que par un dessin ferme et expressif. Les plus anciennes que l'on connaisse datent du quatrième siècle, mais il est probable que les cimetières souterrains en possèdent d'antérieures.

M. Barbet de Jouy donne la description de trente-trois mosaïques, dont une seule appartient au quatrième siècle, quatre sont du cinquième, deux du sixième, quatre du septième, quatre du huitième, cinq du neuvième, une du douzième, huit du treizième, deux du quatorzième et deux du seizième. Son livre, fait avec beaucoup de soin et d'intelligence, sera très-utile aux voyageurs qui visitent Rome. On regrettera seulement qu'il n'y ait pas joint des planches, si nécessaires pour compléter un travail de ce genre; mais quelques mots de sa préface semblent indiquer qu'il en possède les dessins, et nous espérons qu'il les publiera plus tard.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

SEPTEMBRE 1857.

LITTÉRATURE.

LE ROMAN COMIQUE, par Scarron, nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une introduction, par V. Fournel. Paris, Jannet, 1857; 2 vol. in-18 cart. : 10 fr.

Ces deux nouveaux volumes de la Bibliothèque elzévirienne trouveront certainement beaucoup d'amateurs. Le *Roman comique* méritait d'être ainsi revêtu d'une forme typographique attrayante qui lui permet de prendre la place à laquelle il a droit dans les bibliothèques. Quoiqu'il pêche sans doute par les défauts ordinaires de Scarron, le goût peu délicat et la bouffonnerie outrée, ce n'en est pas moins une œuvre remarquable dans la littérature du dix-septième siècle, soit comme peinture de mœurs, soit comme satire des travers de l'époque. L'introduction de M. V. Fournel fait bien ressortir cette double supériorité du roman comique sur les autres ouvrages du même genre enfantés par la réaction contre l'héroïsme guindé, la recherche pédantesque, les sentiments faux ou prétentieux que les précieuses avaient mis à la mode. L'engouement pour les productions de D'Urfé, de Scudéry, de la Calprenède, ne dura guère sans soulever des résistances. Bientôt l'esprit gaulois protesta contre ce joug antipathique à sa nature. Dès le commencement du dix-septième siècle, on peut signaler quelques écrits dans lesquels les tendances à la mode sont tournées en ridicule. Tels sont le *Baron de Fœneste*, par d'Aubigné; l'*Euphormion*, de Barclay; la *Vraie histoire comique de Francion*, par Ch. Sorel, les *Histoires comiques* de Cyrano, etc., qui tous avaient plus ou moins pour but de critiquer les pastorales et les romans héroïques alors en grande vogue. Au monde imaginaire de l'*Astrée*, du *Cyrus*, de la *Clélie*, on opposait des scènes de la vie réelle, et pour mieux faire contraste, les auteurs donnaient volontiers à leurs personnages le caractère le plus burlesque. En général, ces écrits ne brillent ni par le talent, ni par l'intérêt : c'est une lecture très-indigeste. Mais ils valent la

peine d'être étudiés comme symptômes du mouvement qui s'opérait dans les esprits et préparait le retour à des idées littéraires plus saines et plus fécondes. On y trouve d'ailleurs çà et là des traits piquants, des données ingénieuses, dont plus tard d'autres écrivains ont su tirer un excellent parti. Molière, par exemple, s'en est approprié plus d'un, qu'il sauva de l'oubli, en leur imprimant le cachet de son génie.

Les deux meilleurs produits de cette réaction du bon sens français furent le *Roman bourgeois*, de Furetière, et le *Roman comique*, de Scarron. L'un et l'autre présentent sans doute encore bien des traces de mauvais goût, et l'intention satirique s'y montre parfois poussée jusqu'à la caricature. Cependant on ne peut leur contester un mérite réel : ils peignent bien la bourgeoisie de leur temps. Quelques-uns des personnages qu'ils mettent en scène sont des types dont on peut encore aujourd'hui constater la ressemblance, parce qu'ils n'ont pas tout à fait disparu de la société, malgré la différence des époques. Furetière nous présente le tableau de la vie très-prosaïque d'une famille bourgeoise, tout occupée de petits intérêts et de petites intrigues, qui contrastent de la façon la plus frappante avec les beaux sentiments que jusque-là les romanciers étalaient dans leurs ouvrages. Il n'idéalise pas, il copie fidèlement, et son livre porte le cachet du réalisme. Chez Scarron, le burlesque domine davantage. Mais, comme il s'agit des aventures d'une troupe de comédiens ambulants, l'exagération des caractères ne s'accorde pas mal avec le sujet. Quelle que soit d'ailleurs la trivialité des détails, on se laisse captiver par une foule d'incidents et d'épisodes qui soutiennent l'intérêt du récit. Dans le *Roman comique*, la verve bouffonne s'allie à l'esprit d'observation, et l'auteur fait preuve en maints endroits d'un talent remarquable.

L'édition publiée par M. Fournel se recommande par d'excellentes notes, qui serviront à rendre sa lecture plus facile et plus attrayante.

NOUVEAU DICTIONNAIRE des synonymes français, par A.-L. Sardou. Paris, Desobry, E. Magdeleine et C^{ie}, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Ce nouveau dictionnaire des synonymes sera sans doute bien accueilli, car les anciens ouvrages de ce genre sont presque tous épuisés, rares, ou d'une étendue qui les rend à la fois trop coûteux et peu commodes pour l'usage habituel. M. Sardou, d'ailleurs, a profité de ce qu'ils

renfermaient de bon ; il emprunte à Beauzée, à Girard, à Laveaux, etc., en ayant toujours soin de citer son auteur. Mais il élague une foule de subtilités inutiles, ainsi que certaines synonymies qui choquent le goût ainsi que les convenances, et donne un grand nombre d'articles nouveaux rédigés avec talent. Son livre, destiné surtout à la jeunesse des écoles, se distingue par la clarté des définitions, par la correction du style et par le choix judicieux des exemples. Aussi nous paraît-il fait pour intéresser les lecteurs de tout âge. L'étude des synonymes est l'une des parties les plus attrayantes de la grammaire. C'est là qu'on apprend à connaître les finesses du langage, à bien saisir les nuances de chaque expression, à parler avec justesse, à rendre exactement ses idées. De plus, comme le dit M^{me} de Maintenon : « Rien n'ouvre tant l'esprit que la dissertation des mots. » Cette remarque s'applique tout particulièrement à la langue française, dont le génie repousse les hardiesses du néologisme, et qui doit, en conséquence, tirer le meilleur parti possible des ressources qu'elle possède. Quiconque se mêle d'écrire éprouve à chaque instant la nécessité d'une semblable étude, sans laquelle il n'atteindra jamais cette élégance et cette propriété de termes que nous admirons dans les chefs-d'œuvre littéraires. Quoique très-concis, le dictionnaire de M. Sardou répond d'une manière satisfaisante aux besoins de l'enseignement, et les explications qu'il renferme suffisent pour faire bien connaître la valeur exacte de chaque mot et les nuances qui le distinguent de ses synonymes.

HISTOIRE DE LA CONVERSATION, par E. Deschanel. Paris, 1837 ; 1 vol.
in-32 : 1 fr.

La conversation appartient aux temps modernes, et c'est en France qu'elle est née. Sur ces deux points, M. Deschanel ne trouvera guère de contradicteurs. En effet, chez les anciens, autant du moins que nous en pouvons juger d'après leurs écrits, l'art de causer n'était pas connu. Ils savaient très-bien discourir, poser et résoudre des problèmes, traiter familièrement de hautes questions philosophiques. Mais leurs entretiens n'ont aucun rapport avec ce qui s'appelle aujourd'hui la conversation. Presque toujours on y remarque un certain cachet d'apparat. Ce sont des espèces de joutes où chacun vient à son tour faire preuve de savoir, d'éloquence ou de perspicacité. Un sujet était choisi pour servir de thème, et les interlocuteurs ne devaient pas s'en écarter. Les Grecs, avec leur

imagination brillante et féconde, répandirent beaucoup de charme sur ce genre de dialogues, dont Platon nous a laissé d'admirables modèles. Ainsi la mise en scène de *Phèdre* est pleine de poésie : « Par Junon ! s'écrie Socrate, le charmant lieu de repos ! comme ce platane est large et élevé ! Et cet agnus castus, avec ses rameaux élancés et son bel ombrage, ne dirait-on pas qu'il est là en fleurs pour embaumer l'air ? Et cette source délicieuse qui coule sous le platane, et dont nos pieds sentent la fraîcheur ? Ce lieu pourrait bien être consacré à quelques nymphes et au fleuve Achéloos, à en juger par ces figures et ces statues. Goûte un peu l'air qu'on y respire, comme il est doux et agréable ; le chant des cigales lui donne même quelque chose de mélodieux et qui sent l'été. Ce que j'aime surtout, c'est cette herbe touffue qui nous permet de nous étendre et de reposer mollement notre tête sur ce terrain légèrement incliné ! Mon cher Phèdre, tu ne pouvais mieux me conduire. »

C'est le ton de l'éloge et non celui de la causerie. Dans les dialogues romains, nous trouvons encore plus d'apprêt. Les accessoires champêtres ont disparu pour faire place aux compliments cérémonieux, et l'entretien revêt la forme d'une discussion en règle, plus ou moins empreinte de pédanterie.

Quel contraste avec l'esprit français, qu'on peut appeler, comme le dit M. Deschanel, « la raison en étincelles. » Cette définition nous paraît très-juste, pourvu toutefois que l'on ne confonde pas le faux clinquant avec l'or pur. L'esprit français a ses défauts comme ses qualités. S'il est vif, clair, piquant, plein de saillies et de gaieté, sa légèreté lui joue quelquefois de mauvais tours, et, faute de mesure, il manque le but. C'est que le bon sens forme son complément indispensable. Les gens spirituels sans tact ou sans portée sont bientôt fatigants et même ennuyeux.

La conversation prit naissance dans les salons du dix-septième siècle. Elle fut le produit des rapports qui s'établirent alors entre les courtisans et les hommes de lettres. Dans cette société brillante, la galanterie permit aux femmes d'exercer une influence qui contribua fortement à polir le ton et les manières. « Tout le monde gagna à ce commerce. Si les femmes donnèrent aux hommes la politesse, l'élégance, le tact, les hommes leur donnèrent, en retour, des lumières, des connaissances, un savoir tout fait. Les lettrés devinrent gens du monde, les gens du monde devinrent lettrés. Ainsi la fusion se fit entre le savoir et le savoir-vivre, entre les idées et les formes, entre la science et la vie ; ainsi se développèrent, l'une par l'autre, la politesse littéraire et la politesse sociale. »

On pousse bien quelquefois la recherche un peu trop loin, il y eut des précieuses ridicules, mais finalement le bon goût trouva de nombreux soutiens, qui le firent triompher. La conversation suivit l'essor du mouvement littéraire, et devint, pendant le dix-huitième siècle, l'un des principaux titres de l'esprit français à l'estime des autres peuples. Malheureusement elle fit naufrage avec le reste au milieu de l'orage révolutionnaire; ce n'est plus aujourd'hui qu'une tradition de l'ancien régime, qui compte de bien rares adeptes dans notre société, toute préoccupée de chemins de fer et d'agiotage. Disparaîtra-t-elle complètement pour faire place à l'éloquence des assemblées d'actionnaires et des banquets démocratiques? C'est possible. Cependant nous croyons l'esprit français capable encore de la relever, pour peu que la marche des choses lui fasse quelques loisirs. En attendant, les lecteurs accueilleront avec joie le petit volume de M. Deschanel, qui résume d'une manière fort piquante les beaux temps de la conversation, et cite une foule de jolis mots dignes d'être conservés.

HISTOIRE DE LA PRESSE en Angleterre et aux Etats-Unis, par Cucheval-Clarigny. Paris, 1857; 4 gros vol. in-12: 4 fr.

Ce livre traite seulement de la presse périodique; c'est l'histoire des journaux dont l'origine, en Angleterre, remonte à l'année 1622. A cette époque, un ancien papetier, Nathaniel Butter, entreprit de publier à Londres une feuille intitulée: *Weekly News*. Les premiers numéros portaient: «Traduit du hollandais,» ce qui semble indiquer que l'usage existait déjà en Hollande, d'où probablement il passa bientôt dans la Grande-Bretagne. Butter donnait chaque semaine une petite feuille in-quarto, consacrée exclusivement aux nouvelles étrangères. Il n'eut pas grand succès; la difficulté de se procurer des nouvelles était un obstacle, et d'ailleurs le public s'intéressait alors assez peu aux affaires du continent. C'est pendant la lutte entre le parlement et la royauté que les journaux commencent à prendre une réelle importance. Les dix-neuf années qui s'écoulèrent de 1641 à la restauration des Stuarts, en virent naître et mourir près de deux cents. Chaque parti voulait avoir son organe, et la guerre à coups de plume ne fut pas moins vive que celle à coups de fusil. Au milieu de cette polémique ardente on trouve déjà des journalistes qui se mettaient sans scrupule au service des opinions les plus opposées. Ainsi Marchmont Nedham, après avoir été l'adversaire de la cour et l'oracle du

parti parlementaire, créa le *Mercurus pragmaticus*, dans lequel il fit pendant dix-huit mois la guerre aux presbytériens, puis devint le soutien de Cromwell en fondant un troisième journal, dont le succès fut considérable. On comprit dès lors que le journalisme pouvait être un métier lucratif, d'autant plus que l'usage des annonces vint bientôt augmenter ses ressources. La révolution de 1688 acheva de consolider son existence. Les lois qui gênaient la presse étant abolies, le nombre des feuilles périodiques s'accrut rapidement. Mais c'est seulement de 1702 que date le premier journal quotidien, intitulé le *Daily Courant*, et trois ans après parut la première revue, publiée par Daniel De Foe. Durant le dix-huitième siècle, malgré les entraves par lesquelles le pouvoir cherchait à combattre l'influence des journaux, ceux-ci prospérèrent de plus en plus. Les principaux organes que possède aujourd'hui la politique anglaise furent fondés vers la fin de ce siècle : le *Times* en 1788, le *Sun* en 1792, le *Morning Post* en 1772, le *Morning Herald* en 1780, etc. Plusieurs de ces entreprises ont pris de nos jours un développement immense. Le *Times* surtout, qui est le plus répandu, ne recule devant aucun sacrifice pour maintenir sa supériorité. Ainsi, par exemple, il y a quelques années, outre un traitement annuel de 2500 fr., il donnait plus de 2000 fr. par voyage à un courrier qui devait faire en 76 heures le trajet de Marseille à Calais, et lui apporter ainsi, avec quelques heures d'avance sur la poste, un sommaire en dix lignes de la malle de l'Inde. Un fait semblable suffit pour faire apprécier l'importance de cette feuille et la manière dont les journalistes anglais entendent le service de la presse.

A cet égard, ils n'ont de rivaux que dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Là, sous l'empire d'une liberté presque illimitée, le journalisme a pu s'épanouir et porter tous ses fruits, bons ou mauvais. Comme résultat financier, nous citerons le *Sun*, qui, après avoir enrichi son fondateur et consacré 500,000 francs à la construction de ses vastes ateliers, s'est vendu 1,250,000 francs, laissant encore à son nouvel acquéreur un bénéfice d'environ 500,000 francs par an. Cet exemple de prospérité n'est pas le seul que présente la presse américaine. La plupart des journaux y sont des entreprises assez lucratives, malgré l'extrême concurrence à laquelle ils se trouvent exposés. Mais il faut dire aussi que le succès pécuniaire semble être en général l'unique but de leurs efforts. Ils se soucient peu de l'influence morale; les articles de fond ne tiennent guère de place dans leurs colonnes; l'annonce et la réclame rapportent davantage, et ce sont elles qui dominent. La presse américaine se précoc-

cupe avant tout des intérêts matériels. Le principal objet de ses feuilles périodiques est de recueillir les faits qui peuvent influer sur la hausse ou la baisse des marchandises ; ensuite viennent les renseignements propres à guider les citoyens dans les perpétuelles élections auxquelles ils sont appelés par le régime démocratique ; la littérature, les arts, tout ce qui concerne le mouvement intellectuel ne sert qu'à boucher les trous quand le reste ne suffit pas pour remplir le journal. L'essentiel est de présenter à la fois le plus grand nombre d'annonces et le plus grand nombre de nouvelles, les dépenses qu'occasionnent celles-ci se trouvant compensées par le produit de celles-là, qui augmente en raison du nombre des lecteurs.

« Un journal américain est comme un panorama du monde entier ; il enregistre ce qui se passe au Brésil, au Pérou, au Chili, avec autant de soin et autant de détails que les nouvelles de Paris et de Londres, et une lettre de Chine y fait quelquefois suite à une lettre de Constantinople. Le *Delta* et les autres grands journaux de la Nouvelle-Orléans publient tous les jours des nouvelles de la Californie et de tous les points de l'Amérique du Sud, qu'ils se procurent régulièrement au prix de dépenses énormes, envoyant au besoin des exprès, avec ordre de noliser des navires, quand les moyens de transport ordinaires manquent ou sont trop lents. Quant aux nouvelles transatlantiques, ces mêmes journaux les publient toujours avant l'arrivée des malles ; elles leur sont transmises par le télégraphe d'Halifax, de Boston, de New-York, de Philadelphie, de tous les points où peut aborder un navire venant d'Europe.

« Cette multitude de correspondances et de dépêches ne contribue pas médiocrement à l'aspect étrange que les feuilles des Etats-Unis présentent à l'œil du lecteur européen. Rien ne diffère plus d'un journal français qu'un journal anglais ; cependant, avec un peu d'habitude, on se reconnaît aisément au milieu des immenses colonnes du *Times* ou du *Chronicle* ; chaque matière a sa place spéciale, où l'on est assuré de retrouver tous les jours les faits du même ordre. Rien de pareil dans les journaux américains ; quand on les ouvre, l'œil se noie dans une mer de caractères microscopiques, où rien ne le guide, où rien ne lui sert de point de repère. Point de classement méthodique des matières ; aucune différence dans les caractères employés ne vient détacher l'un de l'autre des articles, sans aucun rapport entre eux, et appeler l'attention sur les parties importantes du journal. Des annonces au commencement, des annonces au milieu, des annonces à la fin, voilà ce qu'on aperçoit d'abord. De distance en distance, le haut d'une colonne est bariolé de sept ou huit titres, à la suite

desquels se trouve une note d'autant de lignes ; quelquefois il s'agit simplement d'une dépêche dont on a dépecé et retourné le texte avant de la donner purement et simplement. Trois colonnes plus loin, vous pouvez retrouver de nouveaux détails sur le même fait, ou une variante de la même dépêche, et rien autre chose que le caprice du journaliste ou de l'imprimeur ne peut vous expliquer pourquoi un article est à telle place plutôt qu'à telle autre. Quant à l'article *éditorial*, c'est-à-dire à l'article qu'on pourrait appeler le *premier New-York* ou le *premier Philadelphie*, il est toujours extrêmement court ; il est très-rare qu'il excède une demi-colonne ou trois quarts de colonne. Il est suivi d'une multitude de petits paragraphes encore plus courts, qui traitent des matières les plus diverses. En revanche, une même question fait quelquefois l'objet de trois ou quatre notes successives, qu'on n'a pas pris la peine de fondre en un seul article. Les nouvelles locales sont données à profusion, avec une abondance et une minutie de détails qui impatienteraient un lecteur français. A la suite des nouvelles locales, il est rare de ne pas rencontrer deux ou trois listes de candidats, car les élections sont perpétuelles : élections fédérales, élections pour l'Etat, pour le comté, pour la ville ; élections de députés, d'*aldermen*, de juges, de collecteurs de taxes, d'inspecteurs de la voirie, etc. Un citoyen exact et zélé a toujours quelqu'un à élire à quelque chose entre son déjeuner et son dîner, et il faut que son journal lui fasse connaître les candidats au poste vacant. Viennent ensuite des statistiques où l'on compare les résultats des élections avec ceux des élections précédentes, pour savoir qui des whigs ou des démocrates a gagné ou perdu des voix. Enfin, une grande place est réservée aux nouvelles commerciales, et l'esprit pratique de la nation américaine se retrouve là tout entier. Rien n'est plus lucide, plus sensé, plus nourri de faits et d'arguments, que les articles où l'on rend compte du mouvement des valeurs, où l'on apprécie la situation des affaires. Les nouvelles sont classées avec ordre et méthode, résumées avec une concision qui n'ôte rien à la clarté. Quant aux variations des fonds et des denrées sur toutes les places des deux mondes, elles sont scrupuleusement enregistrées, parce que le moindre oubli, le moindre retard mécontenterait gravement les gens d'affaires. Presque chaque ligne de cette partie du journal représente une dépêche télégraphique, et lorsqu'on voit ces cotes, qui offrent pour la plupart l'aspect de véritables hiéroglyphes, remplir deux ou trois colonnes et quelquefois davantage, on est effrayé des dépenses que cette accumulation de renseignements impose aux journaux américains. Lorsque

les diverses matières que nous avons énumérées ne suffisent pas, avec les annonces, à remplir le journal, l'éditeur *bouche le trou*, car c'est là la véritable expression à employer, avec tout ce qui lui tombe sous la main, avec des pièces de vers, avec des citations empruntées aux bons auteurs, quelquefois avec un roman, qu'il découpe en morceaux, suivant les besoins de l'imprimerie. En somme, si l'on retranchait d'un journal américain tout ce qui est oiseux et dépourvu d'intérêt, tout ce qui sent le caquetage de petite ville, il resterait souvent assez peu de chose à lire, et un écrivain anglais avait le droit de dire que toutes les nouvelles du plus grand journal des Etats-Unis tiendraient dans une seule page du *Times* ou du *Daily News*.

On trouvera peut-être que M. Cuheval-Clarigny se montre bien sévère à l'égard de la presse américaine. Cependant nous croyons qu'il aurait pu l'être davantage encore, s'il avait traité d'une manière plus étendue la question de l'influence exercée par la foule des petits journaux qui ne vivent guère que de scandales et de personnalités injurieuses. Les Etats-Unis subissent tous les inconvénients de la liberté absolue, et, jusqu'à présent du moins, ils ne semblent pas en avoir retiré grand profit pour le développement intellectuel et moral. Là comme ailleurs, ce difficile problème reste encore à résoudre ; seulement on en cherche la solution dans une voie tout opposée à celle que suivent la plupart des Etats de l'Europe.

MIGNON, légende, par J.-T. de Saint-Germain. Paris, J. Tardieu, 1857 ; 1 vol. in-32 : 1 fr. — LES QUATRE AGES, scènes du foyer, par X. Marmier. Paris, J. Tardieu, 1857 ; 1 vol. in-32 : 1 fr.

Mignon est une histoire touchante, empreinte des sentiments les plus purs, les plus élevés. Il n'y a que des incidents fort simples. Tout l'intérêt gît dans le développement de caractères aimables et bons qui exercent une heureuse influence sur leur entourage. L'auteur ne vise point aux effets dramatiques ; il cherche plutôt à captiver par le charme des détails, et les scènes qu'il peint sont en général d'un genre doux et gracieux. Nous approuvons fort cette tendance, au point de vue littéraire, comme au point de vue moral. Mais elle est peut-être moins féconde, et demande un talent fertile en ressources pour soutenir l'intérêt. A défaut de péripéties émouvantes, il faut une grande habileté de style, une touche fine et

délicate, qui donne de l'attrait aux plus petites choses. Le mérite de la forme devient surtout plus indispensable que jamais lorsqu'il s'agit d'une courte nouvelle où l'action est à peu près nulle. M. de Saint-Germain l'a bien compris ; aussi ne néglige-t-il pas cet accessoire précieux. On voit que la perfection du style est le but principal de ses efforts. Malheureusement il s'en préoccupe trop, et cela l'entraîne quelquefois à faire des phrases prétentieuses ou déclamatoires qui ne sont pas en harmonie avec la nature de son sujet. A cet égard, *Mignon* nous semble inférieur à la légende de l'*Epingle*. Le style est plus travaillé, mais on y rencontre beaucoup d'ornements superflus, qui sentent la recherche et gênent la marche du récit. Nous croyons utile de mettre l'auteur en garde contre un semblable écueil. On lira du reste son petit volume avec plaisir et même avec fruit, car l'excellent esprit qui l'anime d'un bout à l'autre ne peut laisser que des impressions salutaires.

Les *Quatre âges* nous paraissent également dignes d'être recommandés comme une bonne lecture, quoique parfois la sentimentalité nuageuse y domine un peu trop. Ce sont des contes d'auteurs allemands, russes, anglais, etc., traduits librement, c'est-à-dire accommodés autant que possible au goût du public français. M. Marmier entend fort bien ce genre de travail. Les différentes littératures du Nord lui sont assez familières pour lui permettre de choisir, et ses traductions obtiennent en général un succès remarquable. Les sept nouvelles qu'il a réunies ici sous ce titre commun sont trop courtes pour offrir beaucoup d'intérêt, mais elles ont du moins l'attrait de la variété. On y trouve d'ailleurs quelques scènes de mœurs habilement décrites et le style ne manque ni d'élégance, ni de charme.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LES ANGLAIS ET L'INDE, avec notes, pièces justificatives et tableaux statistiques, par E. de Valbezen. Paris, Michel Lévy frères, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50.

Ceci n'est pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, un livre de circonstance, improvisé à la hâte dans le but d'exploiter la curiosité publique. L'auteur a séjourné dans l'Inde, il en connaît bien les institutions, les mœurs, l'histoire, et son travail, terminé depuis deux ans, se trouve en grande partie déjà publié par la *Revue des Deux-Mondes*. On comprend

donc quel vif intérêt doit offrir cette esquisse de l'empire anglo-indien, tracé par un écrivain impartial, qui n'avait d'autre but que d'exposer fidèlement le résultat de ses études et de ses observations. M. de Valbezen ne s'attribue point le mérite d'avoir prévu les événements actuels ; au contraire, il s'empresse de déclarer que la révolte des cipayes l'a surpris autant que personne ; quoique frappé des vices du système militaire de la Compagnie des Indes, il ne soupçonnait pas qu'une semblable insurrection fût possible. Cette franchise nous paraît propre à lui gagner la confiance des lecteurs, et le bon sens qui caractérise ses jugements n'en ressortira que mieux.

Pour apprécier convenablement les actes de l'administration anglaise, il importe avant tout de bien connaître l'état du pays, la condition morale et matérielle des habitants, l'influence qu'exercent sur eux d'antiques préjugés d'autant plus tenaces qu'ils se rattachent à leurs coutumes religieuses. Dans le principe, la Compagnie des Indes n'était qu'une espèce d'association commerciale, dont les efforts avaient pour unique but d'établir des comptoirs sous la protection des chefs indigènes. Mais les dissensions fréquentes qui éclataient entre ceux-ci la forcèrent bientôt de pourvoir elle-même à la sûreté de ses établissements. Elle dut avoir une force armée, une police, des tribunaux et se faire déléguer par le gouvernement de la mère-patrie des pouvoirs assez étendus pour la mettre en état de se maintenir indépendante et respectée. On ne recula pas devant les exigences d'un régime exceptionnel, qui donnait à la Compagnie l'exercice de l'autorité souveraine, tout en soumettant ses actes au contrôle supérieur de la couronne et du parlement. Une fois entré dans cette voie, la Compagnie fut en quelque sorte fatalement conduite à devenir usurpatrice et conquérante. Son rôle était changé. Au but spécial qu'elle avait poursuivi jusqu'alors, succédait la difficile tâche d'administrer un empire au milieu de populations hostiles qui ne pouvaient être soumises que par la force. Il lui fallut recourir aux armes, entretenir l'esprit militaire chez ses agents, et sans cesse agrandir son territoire par de nouvelles conquêtes, sous peine de perdre le prestige indispensable désormais à la durée de sa puissance. En même temps elle devait se préoccuper de l'organisation intérieure, pacifier ces pays depuis longtemps en proie à l'anarchie, où le fanatisme religieux lui suscitait de continus obstacles. Une œuvre aussi gigantesque ne pouvait être tout à fait exempte de fautes. Le déploiement d'énergie nécessaire à son accomplissement se conciliait mal avec les scrupules de la modération. D'ailleurs, pour bien

juger les agents de la Compagnie, l'impartialité demande qu'on tienne compte du milieu dans lequel s'exerça leur pouvoir. Peu d'hommes sont capables de subir impunément le contact d'une société gangrenée, et les exemples qu'en offre l'histoire de l'Inde nous paraissent plutôt faire honneur au caractère de la nation anglaise. Le livre de M. de Valbezen est fort instructif à cet égard. Il rend pleine justice aux gouverneurs habiles et fermes qui, par leurs sages mesures, assurèrent la prospérité de l'empire anglo-indien, et sait faire la part des immenses difficultés contre lesquelles ils eurent à lutter. Les détails qu'il donne sur la population indigène montrent à quel point nos idées et nos croyances sont antipathiques aux adorateurs de Brahma. En présence de ce tableau qui fait si bien connaître le peuple indou, corrompu jusqu'à la moelle par le poison de doctrines monstrueuses unies aux institutions sociales les plus détestables, loin de blâmer la Compagnie, on admire la persévérance de ses efforts et la grandeur de ses succès. L'échec terrible qu'elle éprouve aujourd'hui n'efface pas la gloire du passé. L'insurrection des cipayes prouve seulement qu'on avait tort de leur accorder autant de confiance, et de croire à l'efficacité de la discipline militaire sur ces natures barbares. Du reste cette illusion était bien générale, personne dans l'Inde ne soupçonnait l'existence d'un complot, la sécurité la plus complète dominait partout. M. de Valbezen en offre lui-même un exemple assez frappant, car il ne laisse percer nulle part la moindre inquiétude, et vante au contraire à plusieurs reprises « l'ordre matériel absolu qui, sous l'empire des lois anglaises, règne dans le plus grand empire qu'ait jamais vu le monde. » Cependant, après avoir lu son livre, on sera moins étonné de la révolte des Indous que de l'imprévoyance de la Compagnie. Il en ressort clairement qu'aucun lien d'affection n'existe entre les vainqueurs et les vaincus. Ces derniers subissent le joug par habitude, ils n'ont fait que changer de maîtres. Mais la civilisation européenne leur est odieuse parce qu'elle condamne une foule de coutumes auxquelles ils tiennent plus qu'à la vie, et prétend réprimer des désordres qu'ils regardent comme de saintes pratiques. Aussi, malgré les efforts tentés pour vaincre cette résistance, leurs instincts sont restés les mêmes ; la sanglante tragédie qui se joue en ce moment ne le prouve que trop. C'est la férocité du tigre avide de carnage et prenant plaisir à torturer ses victimes.

MITTHEILUNGEN über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann. Gotha, Justus Perthes, 1857. Lief. IV, V, VI, in-4° cartes.

Les principaux articles que renferment ces livraisons nouvelles sont : *L'expédition française dans la partie centrale de l'Amérique du Sud, sous la conduite de Francis de Castelnau* ; analyse de la relation publiée à Paris en 1850 et 1851.

Les voyages de Ladislaus Magyar dans l'Afrique méridionale. — Expédition dans le nord de l'Australie, par le Dr Muller.

La description du pays et du peuple Imoscharh ou Tuareg, par le Dr Barth ; extrait du premier volume de son voyage en Afrique.

Le voyage de Jérusalem et de la mer Morte, à travers l'Arabie, jusqu'à la mer Rouge, par le professeur Roth.

L'exploration de l'Afrique se continue avec un zèle infatigable, et toutes les découvertes relatives à cette partie du monde excitent l'intérêt au plus haut degré.

Après les docteurs Barth, Livingston et Vogel, dont nous avons déjà plus d'une fois entretenu nos lecteurs, voici un Hongrois qui ne mérite pas moins d'être signalé à leur attention. Ladislaus Magyar, lieutenant de marine, se rendit en 1847 dans le sud de l'Afrique, et pendant dix années il a parcouru ce pays dans tous les sens, depuis les côtes de l'Océan atlantique jusque tout près de celles que baigne la mer des Indes. Afin de pouvoir accomplir cette difficile entreprise, il a pris pour femme la fille d'un chef de Masziskuitu dans le royaume de Bihé. « Tu t'étonnes, écrivait-il à son père en décembre 1853, que je me soie non-seulement établi, mais encore marié parmi les sauvages peuplades de l'Afrique ; mais sans cette dernière condition je n'aurais jamais atteint mon but, et maintenant que j'ai réussi, je puis dire qu'aucun pouvoir en Europe, aucune subvention, quelque riche qu'elle fût, ne mettrait le plus hardi voyageur à même de traverser ces contrées sauvages et désolées. Les esclaves armés de ma femme ont été pendant cinq ans mes compagnons, toujours exécuteurs fidèles de mes ordres, toujours prêts à marcher partout où le plan de mon voyage nous conduisait ; la plupart sont morts, soit les armes à la main, soit par suite des maladies, des fatigues, des souffrances de toutes sortes que nous ont fait éprouver la faim, la soif, les bêtes féroces, le climat, etc. Moi-même j'ai tant souffert que mon extérieur est celui d'un vieillard de soixante ans. »

Pour nous faire apprécier l'importance des travaux de cet intrépide explorateur, M. Petermann donne le récit de deux de ces excursions dans des contrées jusqu'ici tout à fait inconnues. La première est un voyage sur le fleuve Congo depuis son embouchure jusqu'aux cataractes de Faro-Songo; la seconde a pour but le royaume de Kamba. Dans ce dernier pays, où l'on n'avait pas encore vu d'homme blanc, M. Ladislaus Magyar fut l'objet d'une vive curiosité, mais en général on l'accueillit plutôt avec bienveillance, et les détails qu'il donne sur les mœurs des naturels sont fort intéressants.

« Leur religion, dit-il, est une espèce de monothéisme, dont le principal dogme établit l'existence d'un bon et d'un mauvais génie. Mais ils croient que le mauvais est le plus puissant ici-bas, aussi n'est-ce qu'à lui qu'ils offrent des sacrifices. Ils ne possèdent ni prêtres, ni temples, mais ont d'innombrables devins.

« On ne connaît guère les maladies ici, les exemples de longévité sont très-nombreux. D'après la croyance des peuplades africaines, personne ne meurt naturellement, à moins qu'un sort ne lui ait été jeté par quelque ennemi. Aussitôt qu'un individu meurt, ses parents et ses connaissances se rassemblent dans sa demeure, où ils donnent cours à leur douleur avec grand bruit, puis ils appellent à haute voix le défunt pour lui demander la cause de sa mort et lui promettre d'en tirer vengeance. A cette occasion plusieurs bœufs sont tués, et l'on prépare une grande quantité de la boisson appelée héla, pour le repas mortuaire, qui dure plusieurs jours et plusieurs nuits avec des danses et des divertissements. La cérémonie terminée, on enveloppe le corps dans une peau de bœuf fraîche et on l'enterre dans une fosse creusée près du chemin; des os et des cornes de bœuf sont répandus sur la tombe. Ensuite, les plus proches parents du défunt vont consulter un devin pour savoir de lui l'auteur de la mort. Le devin, après maintes simagrées, désigne d'ordinaire quelque ennemi de la famille ou de lui-même. Ce coupable est alors soumis par-devant le chef du lieu à l'épreuve de la boisson, ou du Bulongo, qui s'exécute de la manière suivante. Le plaignant et l'accusé s'asseyent vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu des spectateurs; chacun tient une corne à boire, dans laquelle le devin verse l'héla en prononçant ces paroles: « Que celui qui est coupable l'avoue pendant qu'il en est temps encore, car si je verse seulement une pincée de ma poudre dans sa boisson il mourra subitement. » Après avoir répété cette menace trois fois, il secoue une petite poche de cuir pleine de poudre blanche dans la corne de chacun, puis

les deux patients boivent, et vingt minutes sont à peine écoulées que déjà l'un est en proie aux symptômes de l'empoisonnement, tandis que l'autre, calme et joyeux, reçoit les félicitations de ses amis sur l'heureuse issue de l'épreuve.

« J'eus l'occasion de vérifier que la poche de cuir dont se sert le devin est divisée intérieurement en deux parties, dans l'une desquelles se trouve du Massambala-Mehl, tandis que l'autre renferme un poison très-actif. Si l'accusé paie, un contre-poison lui sauve la vie, mais il ne m'arriva pas de pouvoir le constater. »

Les Tuareg, au milieu desquels le Dr Barth s'est trouvé souvent, sont une tout autre race, d'origine arabe, et, quoique nomade, beaucoup plus élevée sur l'échelle sociale. Ils appartiennent à la religion de Mahomet; leurs mœurs ont beaucoup de rapports avec celles des Berbères. Dans le pays qu'ils habitent, des sculptures plus ou moins grossières se rencontrent çà et là, qui semblent être les vestiges d'une ancienne civilisation.

On voit que si la géographie de l'Afrique commence à se débrouiller, chaque pas qu'on fait dans ces régions si longtemps fermées aux voyageurs européens, soulève de nouveaux problèmes à résoudre.

L'Australie présente un autre genre d'attrait à la curiosité des explorateurs. L'homme n'y tient qu'un rang tout à fait secondaire, mais la nature semble avoir choisi cette grande île pour le laboratoire de ses expériences. La faune australienne diffère de celles de toutes les autres contrées du monde, et la flore paraît n'être pas moins riche en plantes qui ne se trouvent pas ailleurs. M. Muller a recueilli dans son expédition cinq cents espèces nouvelles. C'est un beau résultat, et comme l'Australie est loin d'être entièrement connue on peut en inférer qu'elle réserve encore de nombreuses conquêtes à la science botanique.

Nous ne terminerons pas cet article sans mentionner la jolie carte des pays de Tuareg, d'Air et d'Asben, dressée d'après les observations du Dr Barth par M. Petermann. C'est un spécimen remarquable des progrès que la cartographie fait journellement en Allemagne.

MÉMOIRES SUR BÉRANGER, souvenirs, confidences, opinions, anecdotes, lettres, recueillis et mis en ordre par Savinien Lapointe. Paris, 1857; 1 vol. in-8 : 5 fr.

En publiant ces mémoires, M. Savinien Lapointe acquitte une dette de reconnaissance. Béranger témoignait beaucoup d'intérêt au poète

artisan. Il était devenu son protecteur et son ami. Rien donc de plus naturel que cet hommage rendu à sa mémoire par celui dont il avait encouragé les efforts avec tant de bonté. M. Savinien Lapointe ne se montre pas ingrat, et le sentiment qui guide sa plume décèle un noble cœur. Mais chez lui l'enthousiasme déborde un peu trop. Dans son admiration pour l'illustre chansonnier, il oublie la juste mesure que doit avoir l'éloge et donne souvent prise à la critique. A quoi bon, par exemple, étaler au grand jour une foule de légers bienfaits que Béranger répandait sans ostentation? Ne valait-il pas mieux en choisir deux ou trois parmi les plus remarquables et laisser le reste dans l'ombre qui sied si bien à la vraie charité? Cette longue nomenclature de tous les moindres services rendus est une espèce de réclame dont le caractère de Béranger n'avait assurément nul besoin. M. Savinien Lapointe abuse de l'éloge, et dans sa ferveur lance l'anathème contre quiconque se permet de n'être pas du même avis. La manière dont il traite, entre autres, MM. Sainte-Beuve et Pontmartin, nous semblent fort inconvenantes. Quels que soient les mérites de Béranger, ses chansons ne sont pas toutes des chefs-d'œuvre irréprochables. On peut, tout en rendant justice à son beau talent, blâmer parfois les sujets qu'il a choisis ou les tendances qu'il manifeste. Il n'y a point ineptie ni fanatisme à soutenir, soit en morale, soit en politique, soit en religion, d'autres principes que ceux du chansonnier. Puisqu'on prétend donner aux refrains de Béranger une portée philosophique sérieuse, chacun doit être libre de les juger à ce point de vue suivant ses propres convictions, et si les jugements semblent trop sévères la faute en est à ceux qui les ont ainsi provoqués.

Du reste, les mémoires de M. Savinien Lapointe renferment maints détails fort intéressants. Il a vécu dans l'intimité du poète, et la piété filiale avec laquelle il recueille tous les souvenirs propres à faire apprécier son âme élevée et sa nature bienveillante trouveront, nous en sommes sûr, un écho sympathique chez la plupart des lecteurs.

GESCHICHTE DES GOTTESFRIEDENS (Histoire de la Paix de Dieu), von
Dr Aug. Kluckholm. Leipzig, Hahn, 1857; 1 vol. in-8.

La Paix de Dieu est certainement l'une des institutions les plus intéressantes et les plus caractéristiques du moyen âge. Elle indique bien dans quel état de dissolution la société se trouvait à cette époque. L'autorité

civile, grâce aux abus de ses dépositaires, n'inspirait plus aucun respect. Après le démembrement de l'empire de Charlemagne, la décadence avait marché d'un pas rapide. Ses successeurs, incapables de réprimer les tendances anarchiques de la noblesse, leur laissèrent prendre un essor de plus en plus inquiétant. Bientôt disparut toute espèce de sécurité. Les seigneurs ne reconnaissaient d'autres lois que leurs caprices et se livraient au brigandage sans le moindre scrupule. L'organisation sociale offrait l'image d'un véritable chaos. L'Eglise elle-même participait à cet état de choses : ses chefs donnaient l'exemple de la tyrannie et de la corruption. Cependant c'est de son sein que sortit le seul remède efficace qui pût arrêter les progrès du mal. Quelques évêques, animés de l'esprit chrétien, imaginèrent d'opposer au droit de la force brutale l'action du pouvoir spirituel. Voyant que l'excommunication et l'interdit, quoique souvent employés avec succès contre les oppresseurs, n'apportaient guère de soulagement aux souffrances des opprimés, ils conçurent l'idée de recourir à des moyens plus doux, mais dont l'influence bienfaisante atteindrait mieux le but. C'est au nom de la religion qu'ils engagèrent les hommes à suspendre, pour un temps du moins, leurs querelles, leurs haines et leurs vengeances. Le premier exemple d'une trêve de ce genre se trouve dans un édit adressé, en 1041, au clergé d'Italie, par l'archevêque Raginbald d'Arles, les évêques Bénédict d'Avignon et Nizard de Nice et l'abbé Odilo de Cluny, pour établir que du jeudi soir au mardi matin la paix serait strictement observée. L'absolution était promise aux observateurs de la trêve, et l'anathème prononcé contre ceux qui refusaient de s'y soumettre. Cette tentative n'ayant pas trop mal réussi fut bientôt répétée sur divers points de la France et l'usage s'en répandit également dans d'autres contrées, d'abord en Allemagne, puis en Italie, en Espagne et en Angleterre. Mais par suite de l'étrange indifférence de plusieurs papes à cet égard, la Paix de Dieu n'obtint l'assentiment général et la sanction de l'Eglise que dans le douzième siècle.

M. Kluckholm donne de curieux détails sur la manière dont cette institution était organisée. Son travail, fruit de savantes recherches, intéressera vivement tous ceux qui s'occupent d'études historiques. Il porte le cachet de l'érudition allemande, et se distingue en même temps par des vues élevées, ainsi que par des considérations ingénieuses sur la marche du développement social.

MEMOIRE AUTOGRAPHE D'UN RIBELLE. Parigi, Stassin et Xavier, 1857 ;
1 vol. in-12 : 3 fr.

Ces mémoires sont ceux de M. Ricciardi, Napolitain, exilé pour ses opinions libérales, et déjà connu comme auteur de plusieurs publications soit politiques, soit historiques ou littéraires. Le titre de rebelle qu'il se donne indique assez l'esprit dont il est animé; les leçons de l'expérience ne l'ont pas guéri de la maladie révolutionnaire, et ce que le vulgaire appelle autorité lui semble toujours synonyme d'oppression. A ses yeux, être rebelle c'est être défenseur zélé du juste et du vrai. Prise d'une manière absolue, cette définition tendrait évidemment à justifier toute espèce de révolte, comme à proscrire toute espèce d'autorité. Mais il faut faire la part de l'irritation causée par les abus du despotisme. M. Ricciardi n'est sans doute point partisan de l'anarchie; son idéal est la république sage et bien réglée. Seulement il appartient à la classe des républicains politiques et parle leur langage. Ces hommes, de quelque pays qu'ils soient, ont en général le travers de rendre la société responsable des circonstances auxquelles ils doivent leur infortune. La révolution devient leur idée fixe: ils bouleverseraient le monde entier pour obtenir le triomphe de la cause dont ils étaient les représentants dans leur patrie. On comprend du reste assez bien une pareille tendance chez des hommes aigris par l'exil, et dont souvent l'unique délit est d'avoir été suspects d'opinions libérales. M. Ricciardi se trouve dans ce cas. Fils d'un ex-conseiller d'Etat du roi Joachim Murat, il eut de bonne heure sa place marquée dans les rangs de l'opposition, d'autant mieux que son caractère indépendant lui rendait le régime napolitain intolérable. Séduit par les idées républicaines, il regardait leur triomphe comme la seule voie de salut pour l'Italie. C'est le résultat ordinaire du despotisme; les mécontents se jettent dans l'extrême opposé. Quand le pouvoir absolu n'admet aucun ménagement, ses adversaires font de même, et dès lors il est entraîné forcément à prendre contre eux les mesures les plus rigoureuses. La discussion calme et raisonnable devient impossible. Les imaginations s'exaltent jusqu'à l'utopie et le progrès semble ne pouvoir plus sortir que de la ruine complète de l'état social existant. « Si l'humanité progresse, dit M. Ricciardi, si la liberté fait son chemin parmi les peuples, cela est dû aux efforts magnanimes des rebelles. » Avec une telle maxime on va loin. En effet, toutes les lois et tous les principes eux-mêmes ont rencontré des résistances qui pouvaient se croire aussi légitimes, et cet éloge de

la révolte ne nous paraît propre qu'à faire toujours plus sentir aux gouvernements la nécessité d'une répression sévère.

L'auteur se laisse aller à des exagérations non moins fâcheuses dans ses vues politiques ou législatives. A côté d'excellentes réformes, dont les bienfaits sont incontestables et qui certainement exerceraient la plus salutaire influence, il préconise quelques institutions plus ou moins entachées de socialisme, établit le droit à l'assistance, propose d'accorder aux femmes celui de voter, etc. Ses mémoires présentent un singulier mélange de vues saines et de rêveries chimériques. On y trouve aussi maints essais littéraires, entre autres des discours sur le théâtre qui ne sont certainement pas sans mérite. Mais la curiosité sera surtout excitée par les détails que M. Ricciardi donne soit sur Mazzini, soit sur plusieurs autres personnages qui ont marqué dans les tentatives révolutionnaires de l'Italie. Ce sont des matériaux intéressants pour l'histoire de notre époque.

LES JÉSUITES JUGÉS PAR LES ROIS, LES ÉVÊQUES ET LE PAPE, nouvelle histoire de l'extinction de l'ordre, écrite sur les documents originaux. — Histoire de Dmitri, étude sur la situation des serfs en Russie. Paris, Pagnerre, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Ce volumé renferme deux morceaux de M. Louis Viardot, qui traitent, comme on le voit par leur titre, des sujets très-différents. Le premier est une analyse assez étendue de l'*Histoire du règne de Charles III en Espagne*, publiée par don Antonio Ferrer del Rio. Le second présente une esquisse de l'état actuel du servage russe et de ses tristes conséquences. L'*Histoire de Charles III* renferme, à ce qu'il paraît, des documents nouveaux et fort curieux sur l'ordre des jésuites. Quoique très-zélé catholique, l'auteur n'est point partisan de l'Inquisition ni de la Compagnie de Jésus. Il les regarde même comme des fléaux qui ont contribué fortement à détruire la prospérité de sa patrie. C'est là que, suivant lui, se trouve la principale cause des malheurs de l'Espagne, et les preuves qu'il cite à l'appui de sa manière de voir sont tirées des sources les plus authentiques. Le roi Charles III ayant pris une part fort active aux mesures dirigées contre les jésuites, les pièces officielles abondent ; aussi M. Ferrer en use-t-il largement pour faire bien connaître les motifs légitimes qui amenèrent leur expulsion du royaume d'Espagne, et plus tard la condamnation de l'ordre par le pape. On n'avait pas encore traité ce sujet d'une manière aussi complète. Or, quoique ce soit déjà de l'histoire ancienne,

on peut dire qu'elle présente un certain intérêt d'actualité. Le jésuitisme a la vie dure ; malgré les sentences des rois, des évêques et du pape, confirmées plus d'une fois par celles du peuple, il ne se porte pas trop mal, il est même en train de relever sa tête avec autant d'audace que jadis ; le dogme de l'immaculée conception en fait foi. La publication du livre de M. Ferrer est donc tout à fait opportune, et le compte rendu que nous annonçons intéressera vivement les lecteurs. M. Viardot nous donne la traduction des passages les plus importants auxquels il n'ajoute que de courtes réflexions destinées à les relier ensemble, car son but est de faire connaître au public français les précieuses recherches de l'écrivain espagnol.

L'Histoire de Dmitri ne sera pas moins goûtée. On y trouve une foule de détails sur les mœurs des serfs russes, sur les rapports qui existent entre eux et leurs seigneurs, et sur les résultats déplorables de l'esclavage. Dmitri est un serf honnête, intelligent, développé d'une manière assez remarquable, mais qui voit toutes ses espérances déçues l'une après l'autre, se trouve en butte à des exactions intolérables et finit par être poussé à la révolte ; il incendie la maison de son maître après avoir enfermé celui-ci dans une chambre pour l'empêcher de fuir. Ces scènes, empruntées à la vie réelle, car l'auteur a vécu assez longtemps en Russie, sont décrites avec simplicité. M. Viardot se borne à raconter les faits qui parlent assez haut par eux-mêmes, sans qu'il soit besoin d'y ajouter des déclamations philanthropiques. Il signale du reste les premiers actes de l'empereur Alexandre II qui tendent à faire cesser un pareil état de choses, en entrant dans la voie de l'émancipation générale.

ETUDES HISTORIQUES sur la révolution française de 1789, par un étranger. Paris, F. Didot frères, 1857 ; 3 vol. in-8 : 22 fr. 50.

Les écrivains français ne peuvent guère parler de la révolution d'une manière tout à fait impartiale. La plupart embrassent avec ardeur quelque une des opinions engagées dans la lutte, et chez ceux même qui repoussent hautement les excès on remarque presque toujours la crainte de paraître hostiles aux principes de 1789. Ils sont d'ailleurs très-naturellement enclins à chercher des excuses plutôt qu'à faire ressortir la gravité d'actes qui blessent leur amour-propre national. A cet égard un étranger se trouve plus indépendant, et peut sans scrupule se placer au point

de vue de la pure logique. Les *Études* que nous annonçons en offrent un exemple. L'auteur, frappé des idées étranges émises par divers historiens de la révolution, a pris la plume pour combattre une tendance qui lui semble porter atteinte aux notions les plus élémentaires de la morale. En effet, quoi de plus propre à fausser le jugement du public que de prétendre réhabiliter le régime de la Terreur. Or c'est ce qu'ont fait MM. Buchez et Roux dans leur *Histoire parlementaire de la révolution française*, et l'ouvrage de M. Thiers, malgré sa supériorité incontestable, n'est pas exempt non plus du même défaut. C'est une faiblesse à laquelle ont en général cédé tous ceux qui, depuis 1815, voulurent se rendre populaires par leurs écrits. La réaction royaliste les jeta dans l'extrême opposé ; libéral et révolutionnaire devinrent synonymes. Une fois entré dans cette voie, il était bien difficile de s'arrêter. On se borna d'abord à préconiser les théories de 89, en les isolant avec soin des faits désastreux qui suivirent. Mais comme ceux-ci n'en étaient que les conséquences plus ou moins directes, il fallut bien arriver à les admettre aussi, tout en s'efforçant de faire disparaître leur caractère odieux ou du moins d'en amoindrir autant que possible la portée. C'est ainsi que des hommes, du reste très-opposés aux violences révolutionnaires, sont entraînés à les justifier et contribuent par là, plus encore que les autres, à fausser l'opinion publique. L'auteur des *Études* trouve donc dans leurs ouvrages ample matière à critiquer. Il cherche surtout à mettre en relief les côtés avantageux de l'ancien régime, que trop souvent, en effet, on laisse dans l'ombre afin de mieux prouver que la révolution était nécessaire et que ses excès ne furent que des représailles inévitables. Puis il marque avec soin la liaison qui existe entre les différentes phases du mouvement révolutionnaire, dont la solidarité remonte, suivant lui, jusqu'aux premiers promoteurs des principes de 1789. On débuta par attaquer la monarchie elle-même sous prétexte d'en réformer les abus, on détruisit son prestige, et les idées républicaines, accueillies avec enthousiasme, firent bientôt tomber le pouvoir entre les mains d'hommes qui, pour satisfaire leur ambition ou pour assurer le triomphe de leurs théories, ne se laissaient arrêter par aucune espèce de scrupules. La royauté constitutionnelle et la république ne furent que de courtes haltes sur la pente qui conduisait droit au socialisme, véritable but vers lequel tendaient en définitive les efforts de Robespierre et de Saint-Just, tout comme ceux de Babeuf. Cette hypothèse est soutenue avec talent par l'écrivain étranger. Peut-être la présente-t-il d'une manière trop absolue. Mais elle lui fournit des aperçus nouveaux qui ne manquent pas de

justesse, et répand une clarté précieuse sur maints détails dont les historiens ont plus ou moins altéré le caractère, faute de les bien comprendre. Sans accepter complètement le point de vue auquel s'est placé l'auteur, on lira ses études avec intérêt, car elles ont le mérite d'une opinion très-franche quoique modérée, et sont empreintes d'un cachet assez original.

Ne pouvant d'ailleurs analyser un travail de ce genre, nous terminerons par l'extrait suivant, qui nous semble tout à fait propre à faire connaître l'esprit dont il est animé :

« On a dit, on a écrit mille fois qu'il ne fallait pas confondre la révolution avec ses excès ; mais ses excès n'ont-ils pas été les conséquences forcées, inévitables, en quelque sorte, des prétendues doctrines de l'école, inhérentes à une philosophie toute personnelle, égoïste au fond, qui, tout en exaltant les esprits à froid, avait desséché les cœurs, rapetissé les âmes, tari dans leurs sources les plus tendres sentiments de l'humanité, excité la convoitise, même les plus grossières passions contre toute supériorité.

« Nous venons de témoigner notre sincère sympathie pour la nation française ; cependant, à titre d'étranger et très-éloigné du théâtre où s'accomplit cette crise sociale, ne pouvant pas être partie intéressée, ni personne des nôtres, dans aucune de ces grandes infortunes qui ont désolé la France aux jours les plus mauvais de la révolution, ne serions-nous pas fondé à dire avec Tacite : *Quorum causas procul habeo*, et par cela même à portée de voir cet immense drame de la révolution du même œil, à peu de chose près, que le considérera la postérité la plus reculée, et de la reproduire sous son jour le plus vrai.

« Avons-nous atteint ce but, et jusqu'à quel point ? Ce n'est pas à nous d'en porter le jugement définitif. Au demeurant, chaque époque a des opinions qui lui sont propres, souvent émanées de l'expérience des temps qui viennent de s'écouler et qui ne sauraient ne pas influencer sur le travail de l'historien, en dépit de tous les efforts qu'il ferait pour s'en affranchir. Quelles que soient au reste les opinions de l'historien, il sera impartial, ou plutôt écrivain consciencieux, du moment où, voyant parmi les nombreux matériaux qu'il aura rassemblés des faits de quelque importance, relatifs à la période qu'il a entrepris de reproduire, il les signalera tous, ceux mêmes qui seraient de nature à contredire des opinions depuis longtemps arrêtées dans sa pensée : c'est par là qu'il fera connaître son impartialité, ou plutôt sa bonne foi. »

SCIENCE MORALE ET POLITIQUE.

LE CHRÉTIEN OU L'HOMME ACCOMPLI, conférences, par A. Bouvier, pasteur. Genève et Paris, J. Cherbuliez, 1857 ; 1 vol. in-12.

Le perfectionnement de l'homme est le but du christianisme. En dehors de son influence il n'y a que de vains efforts, que des tentatives infructueuses, et l'on ne peut trouver ni la paix de l'âme, ni la complète satisfaction du cœur. Le chrétien, c'est l'homme accompli. Transformé par la religion de l'Évangile, qui le fait rompre avec le péché, qui réveille en lui le sentiment de sa dignité véritable, il marche d'un pas ferme dans le sentier de la vie, parce qu'il sait où il va, et n'a plus à redouter les angoisses du doute ou les amertumes du désespoir. Les succès ne l'enivrent point, les épreuves le trouvent calme, énergique, résigné ; il lutte avec courage et confiance, ayant foi dans les promesses de la vie éternelle, toujours présentes à sa pensée. Tel est le thème que M. Bouvier développe dans ses conférences avec talent et conviction. Il débute par établir la supériorité du christianisme sur les autres systèmes philosophiques ou religieux qui ne répondent jamais à toutes les exigences de la nature humaine, tandis que la loi de Jésus embrasse l'homme tout entier, satisfait aux besoins divers de son âme et favorise l'essor de ses facultés. « Non loin d'une grande route, sur la colline, je connais une maison vers laquelle on voit se diriger parfois les voyageurs. Les faibles, les indigents, les étrangers ont entendu dire qu'ils y trouveront des forces pour continuer leur chemin. Ils entrent : on leur parle la langue de leur pays ; on apaise leur faim et leur soif ; on les encourage par des paroles qui vont au cœur ; on les renseigne sur la voie qui les conduira à leur destination. Reconnaissants et rafraîchis, ils se remettent en route, et tandis que les autres, qui ont dédaigné cette hospitalité gratuite de l'amour, s'arrêtent à mi-chemin, tombant de lassitude, et s'égarant, eux se hâtent et arrivent avant que la nuit vienne.

« Cette route, c'est la carrière de la vie ; cette maison, c'est celle dont Jésus-Christ est le fondement ; le dispensateur de ces secours aux voyageurs, c'est l'Évangile. » Pourquoi donc tant de gens refusent-ils d'aller frapper à la porte de cette maison hospitalière ? Ils craignent de contracter ainsi quelque engagement, ou du moins une dette de reconnaissance qui les effraie. Leur orgueil se révolte à l'idée de cette espèce de patronage ; ils préfèrent trébucher à chaque pas plutôt que d'accepter un guide,

et ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leur propre raison. D'ailleurs, en général, ils ignorent la valeur du christianisme, ils comprennent peu les bienfaits de l'éducation morale, et la préoccupation des intérêts matériels les domine trop pour leur laisser le temps d'y songer. C'est à vaincre cette indifférence ou ce dédain que s'attache surtout M. Bouvier. Il expose un tableau très-remarquable des résultats du christianisme, combat les objections avec beaucoup de force, et fait habilement ressortir les précieux avantages dont l'homme peut s'assurer la jouissance par un simple effort de volonté. Etudiant tour à tour le chrétien dans la vie morale, dans la vie intellectuelle, dans la vie sociale, il montre les divers éléments de la vie que le christianisme produit dans la conscience, la lumière qu'il fournit à l'intelligence, et les préservatifs qu'il oppose aux dangers de la civilisation actuelle. Son dernier discours a pour objet d'indiquer quelles dispositions conduisent seules à ce christianisme salutaire. Cet enseignement plein de sève et d'onction se distingue non moins par le mérite de la forme que par celui de la pensée. Le style vigoureux, incisif, original, nous semble tout à fait propre à captiver l'attention des lecteurs.

TROIS DISCOURS prononcés à Genève dans la salle du quartier Saint-Gervais. Genève, E. Beroud, 1857; 1 vol. in-8°.

La loi, la double résistance, la grâce, tels sont les sujets de ces trois discours dans lesquels M. de Gasparin a voulu résumer les principes essentiels de la doctrine évangélique. C'est en étudiant la loi que l'homme apprend à se connaître; elle est pour lui comme un miroir qui reflète l'état de son âme envahie par le péché. Il y trouve presque à chaque ligne sa condamnation, car des commandements qu'elle renferme, quel est celui qu'il n'a pas violé plus ou moins? A cette idée son orgueil se révolte, il cherche peut-être à se persuader que ses infractions n'ont été ni graves, ni fréquentes; il en rejette la responsabilité sur la faiblesse inhérente à la nature humaine. Mais la voix de la conscience déjoue ses efforts et trouble sa quiétude. Alors, si son cœur n'est pas endurci dans le mal, commence une lutte qui peut être longue et pénible, mais dont l'issue ne saurait être douteuse. Après avoir résisté à l'évidence de la loi, il résiste encore aux appels de l'amour divin. Mais cette double résistance va diminuant à mesure qu'il voit échouer ses efforts pour se suffire à lui-même. Il reconnaît son impuissance, le découragement s'empare de

lui, et c'est alors que se fait sentir la nécessité de la grâce sans laquelle tout espoir lui serait interdit. Son âme se tourne ainsi vers Dieu dont l'infinie miséricorde l'accueille avec bonté, lui prodigue des secours et lui donne le vrai bonheur, qui consiste dans la réalisation parfaite de la loi, devenue désormais le guide habituel du chrétien.

Cette thèse est habilement développée par M. de Gasparin. Il parle avec chaleur, avec conviction. Sa parole a bien l'accent propre à remuer les cœurs. On comprend quel effet elle doit produire sur une assemblée nombreuse et sympathique. Cependant ces discours, empreints du cachet de l'improvisation, risquent de perdre un peu de leur mérite à la lecture. Ils laissent à désirer pour la force et la logique du raisonnement, et présentent parfois une certaine exubérance déclamatoire. Mais, en général, l'auteur sait captiver l'attention par le tour ingénieux de la pensée, ainsi que par l'originalité de l'expression.

ŒUVRES DE W.-E. CHANNING : Traités religieux, précédés d'une introduction par Ed. Laboulaye. Paris, 1857; 1 v. in-12 : 3 fr. 50.

Les opinions religieuses de Channing ont été souvent présentées sous un faux jour. Le libre penseur américain passe aux yeux d'un grand nombre pour n'avoir accepté du christianisme que la morale. Parce qu'il rejetait quelques-unes des doctrines orthodoxes, on le range parmi les rationalistes de l'Eglise unitaire. C'est bien un peu la faute de ses admirateurs, dont la plupart s'attachent à faire ressortir en lui les mérites du philosophe, tandis qu'ils laissent le chrétien dans l'ombre. Ils exagèrent la portée de ses vues indépendantes, et semblent oublier qu'elles s'allient toujours à des croyances éminemment chrétiennes. Channing n'appartient pas plus à la secte unitaire qu'à toute autre. Il n'avait point de sympathie pour la doctrine de Priestley. Jésus était pour lui le fils de Dieu, le modèle accompli d'une perfection morale à laquelle les hommes ne peuvent atteindre; aucun doute ne s'élevait dans son esprit sur la divinité du christianisme ni sur l'authenticité des miracles. Seulement l'Evangile ne lui paraissait pas établir le dogme de la Trinité d'une manière assez positive pour qu'il crût devoir l'admettre. Mais sa foi n'en était pas moins réelle et profonde. On en trouvera d'abondantes preuves dans les traités que publie M. Laboulaye. Ce sont des discours sur la Liberté spirituelle, l'Eglise, les Preuves du christianisme, le Caractère du

Christ, la Grande fin du christianisme, l'Immortalité de l'âme, la Vie future, le Respect dû à tous les hommes, la Religion envisagée comme un principe social, et le Christianisme religion raisonnable.

Dans tous ces discours éclate une ferveur chrétienne très-remarquable. Il y règne la plus vive admiration pour la doctrine évangélique, avec le désir ardent de la propager, d'en faire bien comprendre les vérités sublimes et de lui soumettre tous les cœurs. Mais Channing n'a pas les allures ordinaires du prédicateur ; son éloquence s'adresse en général moins au sentiment qu'à la raison. C'est un ton presque familier, quoique toujours grave et calme, où la clarté de la pensée forme le principal mérite du style. L'accent de la conviction donne d'ailleurs beaucoup de force aux arguments de Channing, et l'on trouve un certain charme original dans la sincérité parfaite avec laquelle il les expose. « En l'écoutant, dit M. Laboulaye, vous êtes sûr qu'il n'y a pas un mot qu'il n'ait senti, pas une vérité qu'il n'ait éprouvée, pas un conseil qu'il n'ait essayé sur lui-même ; aussi se rend-on sans défiance à cette voix si douce et si pénétrée. Ce n'est pas un prédicateur qui nous parle, c'est bien mieux, c'est un frère et un ami. »

TOUT PAR LE TRAVAIL, manuel de morale et d'économie politique, par M. A. Leymarie : ouvrage auquel l'Académie des sciences morales et politiques a décerné une mention honorable. Paris, Guillaumin et C^{ie}, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

L'auteur de ce manuel a choisi la forme dramatique, dont M^{me} Henriette Martineau s'était déjà servi avec succès dans ses contes populaires. C'est un moyen de rendre l'enseignement plus familier et de mettre davantage la science à la portée de tous les lecteurs. L'intrigue d'un petit roman marche de front avec la discussion des principes, de manière à intéresser ceux pour lesquels la morale et l'économie politique auraient par elles-mêmes peu d'attrait. L'auteur espère à l'aide de ce stratagème vaincre la répugnance que l'appareil scientifique inspire à beaucoup de gens. En effet, la curiosité une fois excitée, on ira jusqu'au bout afin de connaître le mot de l'énigme qui ne se trouve qu'au dénouement. Les péripéties de l'action, soutenant l'intérêt, servent en quelque sorte d'appât pour faire avaler la partie sérieuse du livre. Si le lecteur n'en retire pas tout le fruit désirable, du moins son attention est ainsi dirigée sur

des sujets qu'il n'aurait peut-être jamais abordés sans cela, et qui désormais ne lui seront plus tout à fait étrangers. Nous ne contesterons pas l'utilité d'un tel résultat, mais il nous semble assez chanceux et dans tous les cas bien incomplet. Le mélange du roman et de la discussion produit un tout qui manque d'unité. Malgré tout son talent, l'auteur ne réussit pas à fondre ensemble des éléments de nature si différente. Les thèses de morale et les dissertations d'économie politique nuisent plus ou moins à la marche de l'action, et sont à leur tour sacrifiées parfois au développement des caractères. Il est d'ailleurs très-difficile de faire parler chaque personnage suivant sa condition, car cela risquerait d'amener des longueurs interminables et d'exclure du débat la logique ainsi que la clarté.

M. Leymarie n'a pu complètement éviter ces défauts. « Au lieu de thème obligé en quelque sorte, dit M. de Broglie dans son rapport à l'Académie, au lieu d'une institution unique instruisant des ignorants, ici nous en avons trois, et trois qui, d'accord sur les conséquences, ne le sont pas autant sur les principes : l'un est un fermier, disciple rigide des économistes anglais, de Ricardo, de Mac Culloch (il est, s'il existe, peut-être le seul en France) ; l'autre est un filateur, d'une école plus pratique et plus tempérée ; le troisième enfin est un ouvrier qui, livré d'abord à tout le feu des passions, et artisan de tous les désordres, devient, guéri par l'amour et le bonheur, le modèle et le précepteur de tous les autres. De leurs discussions entre eux sur les problèmes les plus ardues de la science, et du rôle actif qui leur est assigné dans le drame, il résulte ce double inconvénient que l'esprit demeure parfois incertain sur la véritable pensée de l'auteur, et ne sait trop à qui il entend donner tort ou raison ; et que, faute d'espace, il se rencontre des lacunes importantes dans l'ensemble du travail. Plusieurs questions essentielles y sont omises, d'autres n'y sont qu'effleurées. Néanmoins, c'est un ouvrage remarquable : les questions que l'auteur traite à fond, il les traite avec vigueur et précision ; les scènes qu'il décrit, il les rend vivantes, et les qualités qu'il possède compensent au delà celles qui lui manquent. »

Reconnaissant la justesse de ces observations, M. Leymarie a retouché son manuel avec beaucoup de soin, et rempli les principales lacunes qu'on pouvait lui reprocher au point de vue de l'enseignement.

SCIENCES ET ARTS.

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'ÉLECTRICITÉ, ou exposition concise des principes généraux de l'électricité et de ses applications, par W. Snow Harris, traduites et annotées par E. Garnault. Paris, Leiber et Cammelin, 1857 ; 1 vol. in-12, fig. : 3 fr.

L'électricité a pris un tel développement qu'elle constitue en quelque sorte à elle seule toute une science. La place qui lui était consacrée jadis dans les cours de physique ne peut plus suffire. L'importance de ses découvertes et de ses applications exige qu'on en fasse une étude spéciale. Aussi plusieurs traités considérables ont-ils déjà paru sur cette matière. Mais on n'avait pas encore publié d'ouvrage élémentaire propre à servir de guide aux personnes qui désirent seulement être mises en état de comprendre les principales propriétés du fluide électrique. La traduction du livre de M. Snow Harris sera donc accueillie avec faveur, car elle comble une véritable lacune dans ce genre de littérature aujourd'hui si recherché. C'est l'œuvre d'un savant de premier ordre qui « s'est attaché surtout à donner des idées saines, pratiques et théoriques sur les principes généraux et les faits les plus simples qu'il démontre à l'aide d'expériences faciles à répéter. » On y trouve des notions claires, précises, exposées avec méthode, et des détails historiques d'un vif intérêt. Les notes ajoutées par le traducteur font connaître les progrès les plus récents de l'électricité. Il donne de plus quelques aperçus sur les précieux services qu'en retire l'industrie. Ce petit volume, qui compte en Angleterre déjà quatre éditions, nous semble tout à fait digne d'obtenir en France un égal succès.

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE, description des principaux appareils aériens et électriques, par A. Bonal. Paris, Ballay et Conchon, 1857 ; 1 vol. in-12, fig.

L'art de communiquer à distance au moyen de signaux date d'une époque assez reculée. Les anciens avaient essayé déjà de transmettre ainsi des ordres ou des nouvelles importantes. Ils employèrent à cet effet, tantôt des voiles de diverses couleurs, tantôt des tuyaux acoustiques, mais le plus souvent des feux allumés sur de hautes tours ou sur le sommet des collines. Dans les temps modernes on chercha vainement à perfectionner ce système ; il ne put jamais répondre aux besoins de la corres-

pondance, même la plus laconique. La difficulté principale était de varier assez les signaux pour établir une sorte de langage conventionnel et d'assurer en même temps le secret des dépêches. C'est ce double problème que l'invention de Chappe résolut en 1792 avec un plein succès. Le télégraphe aérien prit naissance dans un séminaire où Claude Chappe faisait ses études; désirant correspondre avec ses frères placés dans un pensionnat distant de plusieurs kilomètres, il imagina l'appareil qui, plus tard complété par ses soins, obtint l'approbation de l'assemblée nationale, et fut bientôt en usage dans toute la France. Malgré d'ingénieuses modifications, ce télégraphe offrait encore de graves inconvénients, dont le principal était d'être interrompu par la nuit ou par le moindre brouillard. L'usage en fut cependant adopté par la plupart des pays de l'Europe, et continua jusqu'au moment où l'application de l'électricité vint fournir un moyen de correspondre beaucoup plus rapide et plus sûr.

C'est de 1837 à 1840 que date le télégraphe électrique. Un physicien du dix-huitième siècle, Lesage, professeur à Genève, en avait déjà construit une ébauche assez curieuse en 1769, mais sa découverte demeura stérile alors, et ce n'est qu'en 1837 que l'Américain Morse réussit à mettre le système en pratique d'une manière satisfaisante. La première ligne en Europe fut établie par la Bavière, qui bientôt trouva de nombreux imitateurs. Vingt ans ont suffi pour couvrir l'Amérique et l'Europe d'un réseau de télégraphes, et maintenant il s'agit de mettre en communication ces deux parties du monde au moyen d'un câble de fil de fer plongé dans les profondeurs de l'Océan. Nous ne croyons pas qu'aucun autre progrès de la science moderne soit plus digne d'admiration pour la simplicité des moyens unie à la grandeur des résultats. Aussi le petit livre de M. Bonel excitera-t-il un vif intérêt. Les appareils de la télégraphie y sont décrits avec clarté, de manière à ce que le lecteur puisse bien s'en rendre compte, et de nombreuses figures semées dans le texte lui permettront de se faire une idée assez juste des avantages que présentent les différents systèmes électriques.

LE SALON DE 1857, par Maxime Du Camp. Paris; 1 vol. in-12: 1 fr.

Il n'est guère possible d'apprécier le mérite d'un ouvrage de ce genre, quand on n'a pas vu les tableaux dont il rend compte. Aussi nous abstiendrons-nous d'entrer dans les détails, nous dirons seulement qu'en gé-

néral l'auteur paraît enclin à la sévérité ; il ménage peu l'amour-propre des artistes et leur parle un langage très-franc. Il paraît être, du reste, assez impartial, distribuant à tous le blâme et l'éloge, en sorte que chacun en ait sa part. La méthode n'est pas mauvaise, car, de nos jours surtout, il n'y a point de chef-d'œuvre irréprochable, et souvent des qualités précieuses se rencontrent unies à de graves défauts. M. Du Camp ne se passionne ni pour ni contre, et ses jugements, quoique très-courts, indiquent une étude sérieuse des œuvres qu'il passe en revue. Il fait preuve à la fois de connaissances réelles, d'esprit et de goût. C'est un mérite assez rare dans les comptes rendus de ce genre. D'ailleurs M. Du Camp professe des principes beaucoup plus sages en fait d'art qu'en fait de poésie. On ne le voit point ici se poser en novateur comme dans la préface de ses *Chants modernes*, et les conseils qu'il donne aux artistes n'offrent pas la moindre trace de réalisme. Au contraire, il critique fortement les excentricités de M. Courbet, dont la peinture habile et savante ne produit d'autre impression que celle qu'on éprouverait devant une tapisserie bien faite ou des persiennes bien peintes. C'est une contradiction flagrante, qui prête le flanc à la critique, mais elle nous semble prouver du moins que les hérésies littéraires de l'auteur étaient des boutades sans importance, et nous citons avec plaisir le passage suivant dans lequel il expose ses vues sur la théorie de l'art :

« Avant de commencer l'examen des œuvres qui doivent nous occuper, il est bon de dire un mot encore sur un symptôme général qui saute aux yeux des moins clairvoyants. La recherche du beau et de l'idéal, l'aspiration vers une nature supérieure, la compréhension de cette part vivante que Dieu a mise de lui en toutes choses, semblent s'évanouir pour faire place à une habileté matérielle extraordinaire : le métier domine l'art ; le cerveau s'obscurcit pendant que la main agile et sûre d'elle-même acquiert, approfondit et met en usage les procédés les plus difficiles. Cela doit-il être, et cela peut-il suffire ? Nous en doutons : se contenter du rôle de copiste ou de servile imitateur, c'est faire abnégation de soi-même, c'est se diminuer, c'est infirmer l'art qui doit être une seconde création, c'est reculer devant sa mission et répudier les gloires d'une des plus belles facultés humaines. Représenter un être ou un objet créé tel qu'il est, avec quelque talent que ce soit, c'est le fait d'un ouvrier ; mais dégager de cet être ou de cet objet l'étincelle divine qui l'éclaire, et qui est l'âme et le sentiment, et la rendre palpable aux foules qu'elle étonne et ravit, c'est le fait d'un artiste. Tout individu qui ne porte pas en soi un idéal de

forme et de pensée plus élevé et plus lointain que celui qu'il peut atteindre, ne laissera pas trace ; pour compter sérieusement, il ne faut pas seulement être un peintre, il faut être un artiste. Afin de faire bien comprendre ma pensée, et la résumer par un exemple, je citerai les noms de deux hommes qui ont exposé cette année : M. Millet est un artiste, M. Courbet est un peintre. »

ÉLÉMENTS DE BOTANIQUE, par J.-B. Payer. Première partie : Organographie, avec 664 figures intercalées dans le texte. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 5 fr.

Ce travail est remarquable par la clarté parfaite de l'exposition ainsi que par l'abondance des détails. L'auteur s'attache à décrire avec une grande exactitude les organes des plantes, en commençant par ceux que tout le monde connaît plus ou moins, tels que les racines, les tiges, les branches, les feuilles, les fleurs. Il les caractérise d'une manière précise, et de nombreuses figures, exécutées avec soin, viennent en aide à ses explications. Au lieu de commencer par l'anatomie végétale, dont l'étude offre de si grandes difficultés, il préfère suivre une marche plus naturelle, conduire ses élèves du connu à l'inconnu, leur parler d'abord de choses avec lesquelles ils sont déjà familiers, qu'il peut leur montrer, et sur lesquelles les botanistes sont tous d'accord. La première partie de ses *Éléments de botanique* est donc consacrée aux notions d'organographie dont l'étude n'exige ni l'emploi du microscope ni l'analyse chimique. La seconde comprendra l'anatomie, la physiologie et l'organogénie végétales, c'est-à-dire l'étude de la structure intime des organes des plantes, de leurs fonctions et de leur mode de formation et de développement. Viendront ensuite la classification des plantes, leurs propriétés diverses, leur distribution géographique, leurs maladies et leurs monstruosité, puis enfin la botanique fossile. Cette méthode nous paraît excellente. Elle rend les abords de la science beaucoup plus accessibles, et doit en inspirer le goût par le charme qu'elle donne à des préliminaires qui, dans la plupart des traités de botanique, se présentent sous une forme aride et rebutante. M. Payer veut que son enseignement puisse être utile à ceux qui cherchent dans la botanique une récréation agréable, aussi bien qu'aux personnes dont le but est d'en approfondir l'étude. C'est pourquoi, laissant de côté les discussions savantes et les subtilités théoriques, ses efforts tendent surtout à résumer clairement les faits tels qu'ils résultent de l'état

actuel de la science. « Comme cet ouvrage doit être élémentaire, dit-il, j'ai, tout en donnant l'ensemble de la botanique, négligé tous les détails de pure curiosité scientifique, et mis de côté tous les cas exceptionnels, pour m'appesantir davantage sur les faits les plus importants et sur les principes généraux. J'ai écarté avec soin, dans l'exposition des faits, toute idée théorique, car je me suis convaincu depuis longtemps que si, dans quelques circonstances, les hypothèses sont devenues de puissants moyens de perfectionner nos connaissances, le plus ordinairement, au contraire, elles ont arrêté les progrès de la botanique en faisant accepter à la longue comme vraies des choses fausses. Linné, notre maître à tous, s'en est abstenu dans tous ses livres. Il définit les organes des plantes d'après les caractères qu'il aperçoit et que tout le monde peut apercevoir avec lui. Tout est clair, net et précis. Il n'y a rien d'abstrait, rien d'hypothétique. Ses successeurs n'ont malheureusement pas suivi son exemple, et, non contents de substituer à des faits des théories plus ou moins ingénieuses, ils ont changé les noms linnéens et les ont remplacés par d'autres plus en rapport avec leurs théories, sans se préoccuper des obstacles qu'ils mettaient à l'étude de la botanique par l'introduction de ces nouveaux mots. Je n'ai tenu aucun compte de cette multitude de noms nouveaux qui, outre l'inconvénient de surcharger inutilement la mémoire, ont encore celui de donner le change sur le but de la botanique, et de faire croire que cette science ne consiste que dans sa nomenclature et n'est, par suite, qu'une science de mots. Et si, pour l'intelligence des faits, j'ai cru devoir rappeler parfois quelques théories, elles sont imprimées en caractères plus petits, afin que l'on comprenne bien que je ne les considère que comme des moyens de nous guider dans l'étude de la science, moyens qui doivent nécessairement changer au fur et à mesure que la science se perfectionne. »

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

OCTOBRE 1857.

LITTÉRATURE.

ETUDES SUR LES TRAGIQUES GRECS, par M. Patin, 2^e édition, revue et augmentée. Paris, Hachette et C^o, 1857; 4 vol. in-12 : 14 fr.

Annouer cette seconde édition, c'est constater un succès bien propre à réjouir les amis des lettres. En effet, malgré le haut mérite du travail de M. Patin, on pouvait justement craindre que, dans notre siècle d'industrie et d'agiotage, il ne trouvât pas grande faveur auprès du public. En dehors du cercle restreint des érudits, la littérature grecque ne compte guère aujourd'hui que des admirateurs sur parole, car la plupart des traductions, vieilles ou mal faites, sont d'une lecture fort peu attrayante. Mais M. Patin a su vaincre cet obstacle, en se chargeant de faire, en quelque sorte, l'éducation du public auquel il s'adressait. Son livre renferme à la fois l'histoire, l'analyse et le commentaire des tragiques grecs, présentés de la manière la plus intéressante. Il est à la portée de tous les lecteurs intelligents, et porte le cachet du goût littéraire aussi bien que celui d'une érudition solide.

L'auteur débute par retracer, d'après les documents qui nous restent, l'origine de la tragédie grecque, ses progrès et ses transformations diverses. Il montre comment elle naquit au sein des rites dionysiaques dont les chants, lyriques d'abord, prirent l'allure du drame afin de varier l'intérêt par des intermèdes, innovation que les suffrages de la foule consacrèrent malgré la résistance des vieillards et des magistrats, qui la regardaient comme une impiété. C'est à cela que la tragédie dut de conserver assez longtemps une espèce de caractère religieux. Le rôle important qu'y jouaient les divinités de l'Olympe donnait au spectacle quelque rapport avec les pompes solennelles du culte. Les Grecs comprirent fort bien quelle influence pouvaient exercer sur le peuple des représentations semblables, dont le but était à la fois religieux, moral et politique. Pour les rendre plus imposantes encore, ils ajoutèrent au charme de la poésie les

ressources de l'architecture, de la statuaire, de la peinture, de la musique, « tout conspira pour produire le plaisir dramatique qui pénétra jusqu'au cœur par tous les sens à la fois. » Les premiers essais de ce genre ne sont point parvenus jusqu'à nous ; on connaît seulement les noms de quelques prédécesseurs d'Eschyle, mais il est bien évident qu'à l'époque où parut ce grand poète l'art avait atteint déjà un certain degré de perfection. On ne peut que faire des conjectures plus ou moins probables sur la part d'Eschyle dans ce travail d'enfantement. M. Patin lui attribue l'invention de la trilogie, c'est-à-dire « l'idée de rassembler trois drames, dont chacun avait son unité, par le lien d'une unité plus vaste ; » à la beauté des détails que lui accordent la plupart des critiques, il ajoute « une conception forte et profonde, l'unité du dessin, la proportion et l'arrangement des parties, en un mot, le génie de la composition. »

Ce n'est pas exalter le mérite d'Eschyle, puisqu'il éclipsa complètement la gloire de ses devanciers, et que de nos jours encore il conserve sa place au premier rang. Ses pièces, où l'action manque, où la fable, éminemment simple, n'est guère qu'un coup subit et imprévu du sort, que le tableau rapide d'une catastrophe fatale, ont, malgré ce défaut, un attrait puissant. Elles imposent par la grandeur des personnages, ainsi que par l'énergie du style et l'originalité de la conception. C'est quelque chose d'étrange et de terrible, qui ne ressemble à rien de ce qu'a produit l'art moderne. On y retrouve partout l'empreinte profonde de la fatalité. L'homme paraît toujours aux prises avec l'implacable destin, et le génie de l'auteur sait tirer de cette lutte des effets sublimes. Le drame de Sophocle est plus complet, plus humain surtout, et celui d'Euripide répond mieux à nos exigences en fait de sentiments et de passions. Mais Eschyle nous semble les dominer l'un et l'autre par la vigueur de ses esquisses et la hardiesse de ses figures. Tous les trois, du reste, renferment des beautés de premier ordre, que les analyses de M. Patin font très-bien ressortir. Son travail contribuera certainement à populariser la connaissance de la tragédie grecque sur laquelle règnent en général des notions si fausses, et nous sommes convaincu que rien ne saurait être plus propre à réveiller le goût des études sérieuses, ainsi qu'à développer l'amour du beau. C'est rendre un éminent service à la littérature que de la retremper de cette manière aux sources vives d'où sortirent les chefs-d'œuvre qui ont fait l'admiration de tous les siècles.

LE RÉALISME, par Champfleury. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

— MADAME BOVARY, mœurs de province, par Gustave Flaubert. Paris, 1857; 2 vol. in-12 : 2 fr. 50.

En réunissant dans un même article ces deux livres de genres différents, nous avons voulu donner l'exemple à côté du précepte, la pratique à côté de la théorie. M. Champfleury professe le réalisme, et M. G. Flaubert le met en œuvre. Or, malgré tout le bruit qu'on a fait de *Madame Bovary*, que M. J. Janin, entre autres, appelle, dans son *Almanach de la littérature*, le plus beau succès de l'année, nous n'hésitons pas à lui préférer les leçons du professeur qui, du moins, captive l'intérêt par la manière spirituelle dont il défend sa thèse, tandis que l'œuvre du romancier fatigue et dégoûte. L'argumentation de M. Champfleury est amusante; il ne manie pas trop mal le sophisme; il a du trait, du mouvement et beaucoup de verve, surtout quand il donne cours à sa mauvaise humeur contre les critiques, auxquels il prodigue une foule d'épithètes ingénieuses, telles que, eunuques de la littérature, vilaines bêtes, acarus qui se logent dans le corps de l'homme de génie et se nourrissent de ses tourments. C'est naturel: le réaliste, dans son amour pour la vérité vraie, s'inquiète peu d'être courtois ou de ménager les termes; si la critique le gêne, il lui flanque un coup de poing et tout est dit. Mais il ne s'abstient pas pour cela d'en faire à son tour, de morigéner les écrivains qui lui déplaisent, de dire très-carrément son opinion sur l'art et la poésie. Le volume qu'il publie est même en grande partie composé d'articles critiques où se trouvent parfois des jugements assez sévères. Du reste, nous sommes loin de nous en plaindre, quoique notre nom figure au nombre des patients sur lesquels s'exerce la plume de l'auteur. Seulement, on ne comprend guère pourquoi la critique, dont il use comme d'un droit légitime, serait interdite aux autres sous peine de malédiction.

M. Champfleury, pour en revenir au réalisme, ne dogmatise pas, ne se pose nullement en législateur d'une poétique nouvelle. « Ceux, dit-il, qui croiraient trouver dans le présent volume une Bible, une charte, un codex pour se livrer à la composition d'œuvres réalistes se tromperaient. » Il se borne à présenter des vues personnelles, sans prétention systématique, et reconnaît même « qu'il serait peut-être dangereux de se nourrir trop exclusivement de ces idées. » On doit lui savoir gré d'une pareille franchise. Elle met à l'aise et rend plus facile de s'entendre, car le dé-

faut capital du réalisme est précisément de vouloir s'ériger en système absolu. Dès qu'il abandonne ce rôle pour la tâche plus modeste de maintenir un équilibre convenable entre l'idéal et le réel, la question change tout à fait d'aspect. Nous ne contesterons point ce que l'auteur dit sur l'infériorité de la forme et la puissance de l'idée.

« De l'idée, il en restera toujours quelque chose.

« La forme, c'est l'habillement pompeux de Charlemagne, que le temps a détruit ; mais la figure de l'homme reste et a traversé les siècles. » On en peut conclure, sans doute, que la forme importe assez peu, pourvu qu'elle laisse paraître le fond dans toute sa vérité. Il faut donc s'abstenir de répandre sur les choses simples ou vulgaires un vernis trop brillant qui, sous prétexte de les embellir, risque de les dénaturer. La poésie française a très-souvent ce tort. Sa langue n'étant pas celle du peuple, elle est obligée de traduire, et réussit rarement à conserver le cachet original. Il en résulte une espèce de faux conventionnel qu'on admire comme le beau idéal, et qui devient ainsi pour la prose elle-même un écueil difficile à éviter. Cette observation ne manque pas de justesse. L'étude approfondie du monde réel est absolument nécessaire à l'écrivain pour obtenir un succès fécond et durable. La nature ! étudiez la nature ! » crie Diderot, comme Shakespeare s'est écrié : *Thou, nature, art my goddess!* (Nature, tu es ma divinité !) Mais il y a, dans la nature, un choix à faire. Tout n'est pas également bon. Peut-être même la véritable excellence de la nature réside-t-elle plutôt dans l'harmonie de ses œuvres. A ce reflet divin elle doit son charme puissant et sa richesse infinie d'inspiration. Mais il importe de se tenir en garde contre les séductions du matérialisme, qui font perdre de vue le but élevé de l'art et rendent ses efforts stériles. Cette tendance est malheureusement l'écueil ordinaire des réalistes. Au lieu d'une conception intelligente du vrai, dans son sens spirituel aussi bien que matériel, ils n'atteignent le plus souvent que l'exactitude photographique. En vain les détails sont-ils rendus avec une fidélité minutieuse, si la pensée est absente, l'œuvre ne saurait avoir aucune portée, et consacrer son talent à reproduire ainsi les choses laides ou triviales de la réalité, nous semblera toujours une étrange aberration. M. Champfleury ne le niera pas non plus, puisqu'il estime que le mérite de toute œuvre d'art ou de littérature gît essentiellement dans l'idée. Mais son éclectisme, en fait de principes, va jusqu'à la plus complète indifférence, en sorte que le seul enseignement qui ressorte de ses directions est qu'on doit cultiver l'art pour l'art, sans nul souci du résultat moral.

« Dans ces derniers temps, dit-il, il m'a semblé que j'étais passé dans l'écorce d'un pommier. Des nuées de polissons, revenant de l'école, frappaient le tronc à coups redoublés pour faire tomber de l'arbre quelques fruits. J'avais besoin d'être secoué, ai-je pensé, et je me suis remis courageusement à l'œuvre.

« A l'heure qu'il est, je ne m'inquiète plus des discours qu'on tiendra sur mes fruits et sur la récolte future. Tout romancier devrait être aussi innocent que le pommier : produire toujours, sans souci des lois de la nature qui veut que l'arbre donne certaines années de brillantes récoltes et rien l'an suivant, qui font que certains fruits sont mangés aux vers, d'autres non arrivés à la maturité, quelques-uns volés par les malfaiteurs, d'autres écrasés par les roues des charrettes ; mais jusqu'à ce que l'arbre meure et disparaisse, il n'en a pas moins donné une somme de récoltes qui font qu'on oublie et les années manquées, et les fruits verts, et ceux grignotés par les oiseaux. »

La comparaison est originale, mais elle pêche par la base. L'homme n'est pas un arbre dont la nature se charge de renouveler la sève chaque printemps. Il possède une âme, libre de choisir entre le bien et le mal, et responsable de son choix ainsi que des conséquences qui peuvent en résulter. Réclamer pour lui l'innocence d'un pommier, c'est absoudre d'avance les écarts de l'imagination, les abus de l'esprit, et même les mauvais penchants du cœur.

Madame Bovary nous offre le spécimen de ce que peut enfanter une semblable théorie. D'après son titre, l'auteur paraît s'être proposé de peindre les mœurs de la province, mais la province en sera très-peu flattée, car il va prendre ses modèles dans une société où le bon sens et la morale font également défaut. *M^{me} Bovary* n'est pas même une femme incomprise, c'est la femme aux instincts dévergondés, sans pudeur, ni scrupule d'aucune sorte. Le sentiment de l'honnête, les nobles sympathies, le dévouement généreux, les illusions séduisantes de l'amour idéal lui sont tout à fait étrangers. Elle est aimée de son mari, très-digne homme, qui n'a pas d'autre défaut qu'une trop grande confiance dans la vertu de sa femme. Rien donc ne vient atténuer l'énormité de la première faute, et les suivantes décèlent une corruption non moins incurable que profonde. *M^{me} Bovary* succombe sans lutte ; sa conduite annonce une perversité de cœur, rare même chez les courtisanes les plus éhontées. Prétendre nous donner cela pour du réel, c'est calomnier la nature. L'ignorance d'une jeune paysanne peut bien la fourvoyer lorsqu'elle se trouve

tout à coup transportée au milieu des séductions du monde ; mais ce n'est pas ici le cas. Fille d'un honnête fermier qui l'a fait élever de son mieux, *M^{me} Bovary* est la femme d'un médecin de village dont la position sociale ne contraste assurément pas beaucoup avec celle du beau-père. Elle l'épouse volontairement, parce qu'elle l'aime, et s'il a l'esprit lourd, le goût peu délicat, l'intelligence médiocre, elle le connaissait assez pour ne pas se faire d'illusions sur ces différents points. Peut-être croyez-vous du moins qu'elle devient la conquête d'un habile séducteur ? Non, c'est elle-même qui se pervertit toute seule. A peine mariée depuis quelques semaines, un porte-cigare brodé de soie, trouvé par son mari sur la grande route, fait naître en elle l'ardent désir d'avoir un amant. Pourquoi ? je n'en sais rien, car l'habitude de fumer lui paraît détestable chez son mari. Le fait est qu'elle ne rêve plus qu'intrigues romanesques. Clerc de procureur, apprenti pharmacien, tout lui est bon pour nourrir cette fantaisie, si bien qu'un gentillâtre du voisinage, homme assez brutal et vulgaire, n'a qu'à paraître sur ces entrefaites pour triompher. A celui-là bientôt en succède un autre. *M^{me} Bovary* ne s'arrête pas en si beau chemin et son placide mari ne s'aperçoit de rien, jusqu'à ce que désertant la maison conjugale elle le ruine par ses folles dépenses et n'ait plus d'autre ressource que le suicide pour mettre fin à ses dérèglements scandaleux. Nous ne savons si c'est là ce qu'on entend par le réalisme, mais à coup sûr c'est de l'animalisme bien caractérisé. Une femme sans vergogne, un mari stupide et de jeunes roués qui se moquent de Madame en trompant Monsieur. Ne voilà-t-il pas des personnages bien intéressants ? Ajoutez-y les sots caquets de la petite ville oisive, et vous aurez une idée très-complète de ce roman que M. Janin appelle le plus beau succès de l'année.

LES FACÉTIEUSES NUITS DE STRAPAROLE, traduites par J. Louveau et P. de Larivey. Paris, Jannet, 1857 ; 2 vol. in-16.

Straparole est un des conteurs les plus célèbres de l'Italie. De nombreuses citations montrent quelle fut la vogue de ses narrations qui, parfois, sont dans le genre de Boccace, et qui, parfois, puisées de seconde ou de troisième main à des sources orientales, sont empreintes d'un merveilleux analogue à celui des contes de fées. Il fut d'assez bonne heure traduit en français. La première partie de ses *Nuits* eut pour traducteur un écrivain médiocre et fort peu connu, nommé J. Louveau ; la seconde

fut plus heureuse ; elle passa en notre langue, grâce à P. de Larivey, auteur de comédies remarquables, et qui, en traduisant, s'il ne se piquait pas d'une fidélité rigoureuse, savait du moins conserver une allure dégagée et facile qui donnait à ses versions l'air d'une production originale. Larivey retoucha le travail de Louveau, et l'ouvrage entier, ainsi revu, parut en 1565, mais, circonstance remarquable, et qui atteste l'incurie des marchands de livres, dans les citations assez nombreuses qui se sont succédé, on a toujours, si ce n'est dans celle d'Amsterdam, 1725, reproduit le texte primitif et imparfait du premier traducteur. Notons en passant que la vie de Straparole est restée enveloppée de ténèbres épaisses ; il est même à peu près certain que son nom véritable est inconnu ; *Straparole* (un homme qui parle trop), était sans doute un de ces sobriquets fort en vogue alors dans les sociétés littéraires de l'Italie. Quoi qu'il en soit, les *Nuits* de cet auteur n'ayant pas été imprimées depuis 1734, étaient tombées dans l'oubli ; on les lira avec plaisir dans le langage du seizième siècle, qui plaisait si fort à Paul-Louis Courier et à Charles Nodier, et auquel on pardonne parfois une allure hardie qui ne serait pas admise chez un écrivain du siècle actuel. L'éditeur a joint un travail littéraire qui offre un intérêt réel pour l'histoire de la fiction, et qui a dû coûter de longues recherches ; il a signalé les *sources* et les *imitations* de l'auteur italien.

Straparole, comme bien d'autres, ne paraît pas avoir beaucoup compté sur son imagination ; il a puisé dans les *Cent nouvelles anciennes*, publiées pour la première fois en italien, en 1525, dans les *Facéties* de Pogge, dans le recueil si goûté au moyen âge, sous le titre de *gesta Romanorum*, dans les nouvelles de Boccace et de Sachetti, etc. D'un autre côté, il a été mis à contribution par le poète allemand Hans Sachs, par l'Italien Gozzi et par divers conteurs français ; Molière lui-même paraît avoir lu les *Nuits facétieuses* ; il leur a emprunté divers traits. Le travail de l'éditeur à cet égard est le fruit de longues études, et il sera parcouru avec intérêt par les amis de l'histoire littéraire.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE LATINE, par J. Pasquet. Paris, Aug. Durand, 1857 ; 1 vol. in-12.

M. Pasquet, tout en reconnaissant les mérites de la grammaire latine de Lhomond, adoptée depuis environ quatre-vingts ans dans l'enseigne-

ment public et privé, trouve son plan défectueux, et c'est ce qui l'engage à proposer quelques modifications que sa propre expérience lui a suggérées. Il croit surtout utile de donner un développement plus complet au principe d'analogie si important en grammaire. Lhomond, trop préoccupé des neuf espèces de mots qu'il avait pris pour base de sa syntaxe et de sa méthode, présente souvent dans une seule leçon plusieurs règles dépourvues de liens et de rapports entre elles. Cela nuit à la clarté ; il en résulte que l'élève fait usage de sa mémoire plutôt que de son intelligence, et risque fort de confondre des explications dont il n'a pas bien saisi le sens. Pour obvier à cet inconvénient, M. Pasquet prend pour base de son travail « la *proposition* elle-même, dont le développement amène et fixe l'enchaînement et la succession des règles dans la syntaxe, comme il détermine tous les mouvements et toutes les modifications du langage parlé. La proposition et ses différentes parties : le *sujet*, l'*attribut* et les *compléments*, sont traités en quelques divisions principales, renfermant chacune les règles particulières qui s'y rapportent, et qui sont d'un usage général dans la langue latine. » Les avantages de cette méthode nous paraissent évidents : elle fait mieux comprendre le mécanisme de la langue latine, et supprime un grand nombre de redites inutiles. L'auteur est seulement quelquefois trop concis ; il se contente de poser des jalons propres à guider les maîtres dans leur enseignement, et le succès de sa grammaire dépendra beaucoup du zèle, ainsi que de l'intelligence de ceux qui se chargeront de la mettre en pratique.

ŒUVRES DE COQUILLART, nouvelle édition, revue et annotée par Charles d'Héricault. Paris, Jannet, 1837 ; 2 vol. in-16 : 10 fr.

Le rôle littéraire de Coquillart, ce poète témoin contemporain de Louis XI, a déjà été l'objet d'appréciations qui nous dispensent de revenir sur ce sujet. Au milieu de défauts nombreux, inséparables de l'époque, on trouve chez ce vieux rimeur l'esprit gaulois le plus franc et le tableau fidèle des opinions et de l'existence des classes bourgeoises. Un éditeur parisien dont nous avons souvent l'occasion de mentionner les publications, M. Jannet, a eu l'heureuse idée de comprendre ce curieux auteur dans cette *Bibliothèque elzévirienne* à laquelle le public a fait un accueil bien mérité. Un littérateur très-versé dans l'étude des productions du quinzième siècle, M. d'Héricault, a donné à cette publication des soins

tout particuliers : il a revu le texte sur les éditions primitives, et son travail est d'autant plus précieux sous ce rapport que le style original de Coquillart ne se trouvait plus nulle part. En effet, à peine connaît-on deux ou trois exemplaires des rares volumes où se conserve fidèlement la diction du vieux poète ; les éditions suivantes, d'une rareté extrême d'ailleurs, n'offrent aucun changement ; l'édition de Coustelier, 1724, recherchée des bibliophiles à cause de sa jolie exécution, présente un texte des plus fautifs ; l'inintelligence du sens de Coquillart et de la langue générale du moyen âge s'y montre à chaque instant. L'éditeur n'a compris aucun des passages difficiles, et il n'a soupçonné ni la valeur, ni la position historique du poète. L'édition de M. Tarbé, 1847, est bien meilleure ; elle présente des notes nombreuses et érudites, mais le texte est établi d'après Coustelier. Ce n'est donc que dans l'édition de 1857 que les littérateurs pourront connaître ce qu'a véritablement écrit Coquillart, victime jusqu'ici d'un sort funeste, qui le condamnait à n'être lu qu'à travers des remaniements déplorables et des corrections arbitraires faites sans intelligence.

M. d'Héricault ne s'est pas contenté d'établir avec la plus scrupuleuse attention le texte de son auteur : il y a joint des notes nombreuses et intéressantes ; une notice bibliographique sur les diverses éditions, et une *étude* sur Coquillart et la vie bourgeoise au quinzième siècle ; ce travail curieux et rempli d'idées neuves mériterait de nous occuper, mais son étendue (152 pages), ne nous permet pas de l'analyser ; il faut nous borner à le signaler. N'oublions pas deux index qui peuvent être fort utiles : l'un des passages historiques, l'autre des proverbes, maximes, locutions vulgaires, etc. qui se rencontrent dans les écrits de Coquillart.

POÉSIES COMPLÈTES DE THÉODORE DE BANVILLE. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857 ; 1 vol. in-12 : 5 fr.

Au moment de jeter dans le flot noir des villes
 Ces choses de mon cœur, gracieuses ou viles,
 Que boira le gouffre sans fond,
 Ce gouffre aux mille voix où s'en vont toutes choses
 Et qui couvre d'oubli les tombes et les roses,
 Je me sens un trouble profond.

Cet aveu de l'auteur ne nous étonne pas ; on se troublerait à moins.

Mais aussi pourquoi jeter pêle-mêle tous les produits de sa plume sans prendre la peine de choisir et d'émonder ? Qu'ont de commun avec la poésie les choses viles ? Si des choses viles se trouvent au fond du cœur, qu'elles y restent cachées ; nul ne demande qu'on les étale au grand jour, et soit en vers, soit en prose, les confessions de ce genre nous paraissent de fort mauvais goût. Qu'un poète inspiré par l'amour s'abandonne quelquefois un peu trop à son ivresse, on lui pardonnera, pourvu qu'il nous offre toujours des images belles et gracieuses, et ne se fasse pas le chanfre de la sensualité. Mais autrement, ce n'est pas grand dommage que le flot noir des villes emporte ses souvenirs de grisettes et son style de Bohême dans le gouffre de l'oubli.

M. Banville nous dit, dès les premières pages de son livre :

Ma muse, à moi, n'est pas une de ces beautés
 Qui se drapent dans l'ombre avec leurs majestés
 Comme avec un manteau romain. C'est une fille
 A l'allure hardie, au regard qui pétille,
 Elle sait se coucher, sans voile, en un hamac,
 Dire des chants d'amour et fumer du tabac
 De caporal ;

Nous ferons grâce à nos lecteurs de la fin du portrait, car en voilà suffisamment pour donner une idée des tableaux et des rêveries qu'inspire cette muse d'estaminet. C'est de la poésie fort émancipée, pour la forme aussi bien que pour le fond. Il y règne beaucoup de liberté, ce qui n'est pas toujours favorable à l'harmonie du vers. L'auteur donne essor aux caprices de sa fantaisie sans s'inquiéter d'autres règles que celles de la mesure et de la rime. Il prodigue les épithètes, risque les alliances de mots les plus étranges, et paraît enchanté du résultat :

Au rythme ailé d'or
 Il fallait encor
 Un maître
 Fou de volupté,
 Alors j'ai dompté
 Le mètre !

Reste à savoir si les lecteurs seront du même avis. Il nous semble que le Pégase de M. de Banville a souvent encore le trot bien rude et l'allure rétive.

ŒUVRES COMPLÈTES DE RACAN, nouvelle édition annotée par M. Tenant de Latour avec une notice biographique et littéraire par M. Antoine de Latour. Paris, Jannet, 1857 ; 2 vol. in-18 : 10 fr.

Cette nouvelle édition des œuvres de Racan est éditée avec un soin remarquable, enrichie de précieuses notes et précédée d'une notice fort intéressante. On y trouvera non-seulement les bergeries, les odes, les stances et les poésies diverses, mais encore la traduction des psaumes et les écrits en prose. C'est pousser bien loin le scrupule, surtout pour un auteur comme Racan, dont on pourrait, sans faire injure à sa mémoire, réduire de beaucoup le bagage littéraire. Mais la mode le veut ainsi. Les éditions châtiées, les œuvres choisies ne satisfont point le goût du jour, qui s'attache de préférence aux curiosités de la littérature pour en faire collection. Personne assurément ne lira les *Bergeries* d'un bout à l'autre, encore moins la traduction des psaumes, pour y découvrir quelques beaux vers épars çà et là, qui se peuvent trouver sans la moindre peine dans les chrestomathies. En général, quand le collectionneur s'est assuré que son exemplaire est au grand complet, qu'on n'en a pas retranché la pièce la plus insignifiante ni même une simple virgule, il le place dans les rayons de sa bibliothèque et ne l'ouvre plus guère. La possession lui suffit, il laisse à d'autres la tâche d'exploiter les matériaux qu'il recueille. Cette manie n'en est pas moins utile pour l'histoire littéraire dont elle facilite ainsi les recherches, et l'on doit reconnaître que, sans le secours des curieux, les érudits seraient souvent fort embarrassés. Nous sommes donc loin de la blâmer lorsqu'il s'agit d'écrivains qui firent école, ou qui par leur talent exercèrent une influence quelconque sur l'essor des lettres. Peut-être trouvera-t-on que Racan ne remplit pas tout à fait ces conditions. Cependant, sans être un poète du premier ordre, il occupe un rang fort honorable dans la littérature française ; disciple de Malherbe, on peut le regarder comme une première ébauche de La Fontaine. Il est telle de ses pièces de vers, notamment les *Stances* : « Tirsis, il faut penser à faire la retraite, » qui depuis deux siècles jouit d'une admiration universelle. Quiconque les a un peu lu les sait par cœur ou ne se lasse de les relire. La judicieuse notice de M. A. de Latour fait très-bien ressortir tout le mérite de ce vieil auteur ; c'est d'après elle que nous rappellerons quelques-uns de ses titres de gloire ; ils seront nouveaux pour bien des lecteurs, car on

ne lit guère Racan aujourd'hui. On cite partout deux vers de Théocrite que Virgile a traduits d'une manière charmante ; trouve-t-on que la pensée ait rien perdu de sa naïveté dans les deux vers suivants :

Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

Ceux-ci rappellent une scène touchante d'Hamlet :

Je crois que la voilà toute triste et pensive,
Qui va cueillant des fleurs au long de cette rive.

D'autres, avec plus de simplicité, encore n'ont pas moins de mélancolie :

La grâce, la beauté, la jeunesse et la gloire
Ne passent point le fleuve où l'on perd la mémoire.

Plusieurs se distinguent par une élégance déjà racinienne :

Celui sur qui le jour ne luit plus qu'à regret.....
Je laisse mes troupeaux sur la foi de mes chiens.
Les oiseaux assoupis, la tête dans la plume.....

Tel vers se fait remarquer par une élévation de pensée qui se communique à l'expression :

Où le combat est grand, la gloire l'est aussi.

On reconnaît là l'inspiration première d'un beau vers de Corneille. Voici maintenant qui est sublime. Un père raconte qu'il a vu le berceau de son fils enlevé par la tempête et qu'il n'a pu le lui arracher :

Tant que je le pus voir, je le suivis des yeux,
Et puis je le remis à la garde des dieux.

Parfois Racan a de beaux élans d'inspiration lyrique. Il déploie une largeur d'expression des plus remarquables, il est à la fois neuf et naturel. Une ode pleine d'élévation, adressée au duc de Bellegarde, présente une belle comparaison que La Fontaine a pris soin d'achever.

Tel qu'un chêne puissant, dont l'orgueilleuse tête,
Malgré tous les efforts que lui fait la tempête,
Fait admirer nature en son accroissement ;
Et son tronc vénérable, aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.

Voici une stance qui a encore plus de grandeur. Détachons-la d'une ode sur la mort de M. de Thermes.

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux,
 Il y voit à ses pieds ses flambeaux orgueilleux
 Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue.
 Et voit, comme fournis, marcher nos légions,
 Dans ce petit amas de poussière et de boue
 Dont notre vanité fait tant de régions.

On voit que Racan est digne de ne pas rester dans l'oubli, et qu'il y avait justice à le faire connaître du public en mettant une édition soignée à la portée de tous les amis des lettres.

L'édition donnée à Paris en 1724 est recherchée des bibliophiles, car elle est rare et d'une jolie exécution ; mais, au point de vue de la critique, elle est loin d'être exempte de reproches ; l'ordre de classement est vicieux ; des omissions importantes s'y font remarquer ; des leçons défectueuses et de grossières fautes d'impression la déparent. Le nouvel éditeur a exécuté sa tâche avec un zèle consciencieux ; il a minutieusement rapproché du texte de 1724, pour le choix des leçons, toutes les éditions originales, tous les recueils contemporains ; après avoir recueilli sept lettres déjà connues, il en a fait connaître six autres, jusqu'ici demeurées inédites dans les grands dépôts de Paris, lettres d'un intérêt littéraire assez vif et qui caractérisent d'une façon curieuse l'individualité de Racan. Une heureuse découverte lui a fait retrouver, parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale, les textes primitifs (tout l'indique du moins) des *Mémoires* sur la vie de Malherbe, *Mémoires* curieux, qui parurent en 1651 dans une édition absolument perdue aujourd'hui, et qui reparurent en 1672 avec des suppressions et des altérations commandées par les convenances, mais susceptibles de leur ôter la plus grande partie de leur intérêt. Quelques pièces égarées dans d'anciens recueils fort oubliés ou demeurées inédites, ont été retirées du néant.

M. Tenant de Latour n'a rien négligé pour offrir au public un Racan bien complet. De courtes remarques, qui ont manqué jusqu'ici à toutes les éditions de ce poète, touchent à des points qui méritaient qu'on s'y arrêtât en passant, et nous croyons que les deux volumes dont il s'agit sont, à tous égards, dignes du meilleur accueil.

NOUVEAU MANUEL de bibliographie universelle, par MM. F. Denis, P. Pinçon et de Martonne. Paris, Roret, 1857; 3 vol. in-18°.

Nous avons ouvert cet ouvrage avec d'autant plus d'empressement que nous appelions depuis longtemps de nos vœux une publication de ce genre. Un bibliographe, un archéologue bien connu, M. Leber, écrivait il y a une vingtaine d'années que les *Manuels d'Amateur* ne manquaient pas, mais qu'un *Manuel des Travailleurs* restait à faire. Ce qu'il fallait, ce n'était pas, comme dans le célèbre *Manuel du Libraire* de M. J.-Ch. Brunet (livre d'ailleurs classique en son genre) des renseignements sur la beauté d'une édition, sur la rareté d'un volume, sur le prix arbitraire que l'opinion accorde à certaines raretés; on demandait des renseignements vrais, des réponses précises sur la série d'ouvrages à consulter en telle ou telle occasion par l'homme de lettres, l'artiste ou le savant. Le *Nouveau Manuel* se compose ainsi d'une suite d'articles relatifs aux villes, aux pays, aux choses de tout genre, aux hommes célèbres; on a suivi avec raison l'ordre alphabétique le plus prompt, le plus facile, celui qui, sous l'aspect d'une confusion apparente, permet d'obtenir une réponse immédiate au problème qu'on se pose. Les premiers articles qui s'offrent aux lecteurs sont *Abbeville, Abeilles, Abyssinie, Açores, Addison, Afghanistan, Afrique*; à la suite de chaque nom est l'indication des principaux ouvrages relatifs à l'objet en question. Si c'est un écrivain, on signale les meilleures éditions de ses œuvres, et les travaux de ses biographes. S'il s'agit d'une contrée, on indique les voyages les plus importants qui la font connaître. On s'est arrêté, en général, pour clore les indications, à l'année 1855; quelques articles dépassent toutefois cette date afin de ne pas laisser dans l'oubli certains ouvrages de publication très-récente, et qui ont paru trop importants ou trop spéciaux pour devoir être oubliés. Un appendice, dont l'importance n'est pas douteuse, accompagne le *Manuel* dont nous parlons; il est divisé en plusieurs parties, il présente successivement l'indication des collections typographiques qui jouissent d'une juste renommée par l'élégance de leurs types et par leur correction, la liste des catalogues de bibliothèques particulières en possession d'une certaine renommée.

Imprimé en caractères très-menus et comprenant environ 3430 colonnes, l'ouvrage dont nous cherchons à donner une idée renferme donc une masse très-considérable de renseignements exacts, et il sera pour tout homme studieux d'une utilité bien précieuse. Il était impossible de

rendre complètes les indications qu'il présente ; on aurait dépassé cent volumes in-folio ; toutefois il nous semble que les diverses productions d'une importance réelle et d'une date récente ne sont pas signalées dans des articles où elles devaient figurer. A l'article *Elzévir*, par exemple, 16 ouvrages divers sont énumérés comme se rapportant à ces typographes célèbres, mais l'on chercherait en vain les *Annales de l'imprimerie elzévirienne ou Histoire de la famille des Elzévir et de ses éditions*, par Charles Pieters. Gand, 1851 ; in-8°.

A l'article *Email*, qui vient après celui des *Elzévir*, il n'est point parlé du travail aussi étendu que savant de M. Léon de Laborde : *Notice sur les émaux du Louvre*.

En parlant de l'inquisition, on a omis un ouvrage capital, le *Sacro arsenale o vero pratica del officio della S. inquisitione*, di E. Masini. Rome 1639, in-4° (réimprimé en 1653 et en 1679).

A l'article *linguistique*, le remarquable ouvrage de l'Ecossois G. Dalgarno, est signalé, n° 5 (*Ars signorum*, Londres, 1651) ; on aurait pu ajouter qu'il a paru à Edimbourg, en 1834, une édition des écrits de ce savant, à l'égard duquel on peut consulter l'*Edinburgh Review*, n° 124, juillet 1835.

Le trop fameux ouvrage du jésuite Sanchez : de *Matrimonii sacramento* n'est pas signalé à l'article mariage, et à propos des oracles sybillins, on mentionne l'édition d'Opsopæus, 1607, qui n'a aucune valeur, et on garde le silence sur celle de M. Alexandre, dont le premier volume a paru chez MM. Didot, à Paris, en 1841, et le second en 1853.

Nous pourrions multiplier ces observations, mais ce serait inutile. Le sort d'un ouvrage tel que le *Manuel* que nous avons sous les yeux est d'être forcément incomplet, et tels qu'ils sont, ces trois volumes seront extrêmement utiles à tous les travailleurs. Une seconde édition qui deviendra bientôt nécessaire, nous aimons à le croire, les perfectionnera. *

VOYAGES ET HISTOIRE.

ANNALES DE CAROUGE, notice sur l'origine, l'accroissement de cette ville et ses rapports avec Genève sous le gouvernement de la maison de Savoie, par E.-H. Gaullieur. Genève, J. Cherbuliez, 1 vol. in-8.

Carouge est une ville tout à fait moderne. Au quinzième siècle il n'existait guère sur son emplacement qu'une léproserie ou maladrerie, autour de

laquelle se forma petit à petit un village qui, par sa proximité de la frontière, obtint quelque importance durant les guerres entre la Savoie et Genève. Pendant le cours du dix-huitième siècle, les troubles de cette petite république contribuèrent à l'agrandissement de Carouge, qui fut enfin érigé en ville par lettres patentes du 31 janvier 1786, avec de larges franchises. Dès lors ce fut, aux yeux des catholiques ardents, une rivale naissante de Genève, et leurs efforts tendirent à favoriser autant que possible son développement. La correspondance du comte de Veyrier, à laquelle M. Gaullieur emprunte de nombreux extraits, fournit sur ce point des détails assez curieux. On y voit avec quelle persévérance était suivi le projet d'agrandir Carouge et d'y attirer l'industrie à laquelle Genève devait sa prospérité. Mais le gouvernement sarde, malgré les sollicitations continuelles dont il était assiégé, n'y prêta pas un concours bien actif, et les événements politiques vinrent faire trêve à l'antagonisme des deux villes en les réunissant sous la domination française. Après la chute de l'empire, Carouge, détaché de la Savoie, devint partie intégrante du canton de Genève, de même que Versoix qui lui fut cédé par la France. Ainsi ces deux établissements fondés aux portes de la république protestante, avec la même idée d'opposition, finirent par être absorbés dans son territoire. Le travail de M. Gaullieur, rédigé d'après des documents inédits, intéressera d'autant plus qu'il traite incidemment une période assez peu connue encore de l'histoire de Genève, savoir la fin du siècle dernier. C'est là que se trouve en effet l'origine de nos luttes actuelles et l'explication de bien des faits dont nous sommes acteurs ou témoins sans trop pouvoir nous en rendre compte. Les lettres du comte de Veyrier sont sans doute empreintes de partialité, mais elles renferment une foule de petits incidents qui caractérisent bien l'époque. M. Gaullieur en tire un bon parti pour dévoiler les sourdes menées auxquelles Genève était en butte, et qui n'ont pas peu contribué à maintenir l'antagonisme confessionnel. Nous ne pouvons que nous unir aux vœux qu'il forme pour qu'une tendance contraire se manifeste de plus en plus, et que Carouge s'identifie toujours davantage et sans arrière-pensée avec Genève et la Suisse.

INSURRECTION DE L'INDE, par MM. Fonvielle et L. Legault, accompagnée d'une carte de l'Inde. Paris, 1858; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Les auteurs de ce livre paraissent considérer la révolte des cipayes

comme une insurrection nationale, causée par les abus de la domination anglaise. Ils estiment que les Indous ont aussi bien que tout autre peuple le droit d'aspirer à l'indépendance et de secouer le joug de leurs oppresseurs. L'observateur impartial ne saurait donc embrasser la cause de l'Angleterre sans tenir compte des justes griefs que les insurgés peuvent faire valoir. Cette manière d'envisager la question est très-bonne en théorie, on doit le reconnaître. Mais dans le cas spécial dont il s'agit nous ne la croyons pas précisément applicable. Avant la conquête anglaise, l'Inde était déjà soumise aux musulmans ; elle n'a fait que changer de joug, et ce sont ses anciens maîtres qui, pour ressaisir leur pouvoir, ont préparé la révolte actuelle. Jusqu'à présent, du moins, le peuple y prend peu de part. Plusieurs traits indiquent au contraire qu'il est disposé plutôt en faveur des Européens ; il a soustrait maintes victimes à la fureur des cipayes, et protégé leur fuite avec un noble dévouement. L'insurrection est loin d'être générale ; elle a son unique foyer dans l'armée indigène. Quelques symptômes peuvent faire craindre qu'elle ne se propage ailleurs, mais elle ne présente point encore le caractère national qu'on prétend lui attribuer.

MM. Fonvielle et Legault se trompent, par exemple, lorsqu'ils accusent les Anglais d'intolérance religieuse, et de zèle aveugle pour la conversion des Indous. Ils ignorent sans doute que la Compagnie des Indes poussait le scrupule jusqu'à interdire la lecture de la Bible dans les écoles officielles, et n'intervenait même qu'avec la plus grande circonspection pour détruire certaines coutumes superstitieuses attentatoires à l'ordre public. Ils se fourvoient aussi quand ils représentent le peuple indou comme pénétré du sentiment philosophique et religieux dont les Védas et autres livres sacrés de ses ancêtres portent le cachet. C'est un anachronisme. Aujourd'hui la religion indienne, corrompue de toutes façons, engendre le crime et la débauche, donne carrière aux penchants les plus ignobles. C'est en son nom que les *thugs* pratiquent l'assassinat, que se forment des sociétés d'empoisonneurs, que se perpétuent les sacrifices humains malgré les efforts de la police anglaise pour abolir cette affreuse coutume. MM. Fonvielle et Legault nous paraissent un peu naïfs dans les conseils qu'ils adressent aux insurgés et dans l'espérance qu'ils expriment de voir leurs chefs user de modération afin d'asseoir leur triomphe sur une base solide. La soif du meurtre et du pillage anime seule les cipayes, et s'ils réussissent, le peuple indou passera par toutes les horreurs de l'anar-

chie pour retomber bientôt sous le joug de ses anciens tyrans. Quelles que soient les fautes commises par la Compagnie des Indes, elle représente évidemment ici la cause de la civilisation. Les rivalités nationales doivent disparaître devant cet intérêt commun à toute la race européenne. Du reste, nos auteurs le reconnaissent bien eux-mêmes, car après avoir exposé les griefs des Indous et les abus de l'administration anglaise, ils terminent en faisant des vœux pour que l'Angleterre sorte de cette crise avec honneur et conserve la haute influence dont elle jouit dans le monde.

LE PAYS BASQUE, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique, par Francisque Michel. Paris, Firmin Didot, 1857, in-8.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les travaux importants et multipliés de M. Francisque Michel sur la littérature du moyen âge et sur divers sujets d'histoire et de philologie. Son *Histoire des races maudites* et ses *Etudes philologiques sur les langues factices* ont été l'objet de distinctions flatteuses et méritées de la part de l'Institut. On doit se féliciter de ce que cet infatigable érudit ait choisi pour but de ses recherches un petit peuple des plus intéressants à tous égards, et que les différences les plus tranchées séparent de ses voisins. L'énumération des chapitres qui composent le livre de M. Francisque Michel sera le meilleur moyen de donner une idée exacte du contenu de ce volume.

Le pays basque.

L'escuara ou langue basque.

Les proverbes basques.

Représentations dramatiques.

Les amusements des Basques (jeu de paume, courses de taureau).

Les contrebandiers basques.

Les Bohémiens du pays basque.

Superstitions des Basques (état présent et passé de la sorcellerie en ce pays).

Pêches et découvertes des Basques dans les mers du Nord ; émigration dans l'Amérique du Sud.

Mœurs, usages, costume des Basques.

Poésies populaires des Basques.

Musique des basques.

Auteurs basques.

Bibliographie basque.

De longues et patientes études faites sur les lieux et le concours d'un grand nombre de Basques instruits ont été nécessaires pour compléter cette encyclopédie basquaise, qui ne laisse plus rien à apprendre à cet égard. L'érudition bien connue de M. Francisque Michel se montre dans ses notes nombreuses et toujours instructives qui attestent d'immenses lectures. Le chapitre sur les proverbes basques révèle une foule de dictons aussi sages que piquants; la poésie populaire des montagnards pyrénéens est digne de toute l'attention qu'ont obtenue les vers du même genre éclos chez d'autres peuples; quant aux auteurs basques, ils sont, en général, si peu connus, que nulle *Bibliographie universelle* n'en a parlé. C'est grâce à M. Michel qu'on connaîtra désormais les vers religieux ou profanes de Bernard Dechepare, et le beau traité de philosophie chrétienne de Pierre Axular. La langue basque, si riche, si compliquée à certains égards, et dont l'origine est encore un mystère, est ici l'objet d'un chapitre qui résume, d'une façon substantielle et claire, tout ce qu'on peut avouer sur cette question controversée. Les philologues les plus illustres se sont occupés des problèmes qu'offre cet idiome étrange; M. Guillaume de Humboldt en a fait l'objet de deux ouvrages remarquables, et, en ce moment même, un amateur éminent des études de linguistique, le prince Louis-Lucien Bonaparte, fait imprimer une série de publications relatives à la langue basque: malheureusement, la plupart de ces volumes, dont M. Francisque Michel donne la liste, sont tirés à un très-petit nombre d'exemplaires, et resteront absolument inconnus aux personnes qui, dans un but d'étude, auraient intérêt à les consulter.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LES ENNÉADES DE PLOTIN, chef de l'école néoplatonicienne, traduites pour la première fois en français, accompagnées de sommaires, de notes et d'éclaircissements, et précédées de la vie de Plotin et des principes de la théorie des intelligibles de Porphyre, par M.-N. Bouillet, tome 1^{er}. Paris, Hachette et C^{ie}, 1857; 1 vol. in-8: 7 fr. 50.

L'importance de ce travail sera certainement appréciée par toutes les personnes qui s'intéressent aux études philosophiques. Les *Ennéades* de Plotin sont l'un des trois grands monuments de la philosophie grecque. Elles offrent « l'expression la plus pure, la plus haute et la plus complète

de cet éclectisme néoplatonicien qui tenta à la fois de concilier Aristote et Platon, et d'allier aux doctrines rationalistes de la Grèce les idées mystiques de l'Orient. » Leur place est donc bien marquée dans l'histoire de la philosophie. On ne saurait, sans leur secours, se faire une juste idée des progrès ou des transformations de la science, ni connaître toutes les solutions que reçurent dans l'antiquité les grands problèmes de l'esprit humain. Cependant Plotin n'avait pas encore trouvé d'interprète. Ce continuateur de Platon n'était accessible qu'au très-petit nombre de savants capables « d'étudier dans les textes originaux des philosophes chez lesquels l'obscurité de l'expression vient trop souvent augmenter la difficulté inhérente au sujet. »

Encouragé par l'exemple de MM. Cousin et Barthélemy Saint-Hilaire, M. Bouillet a voulu marcher sur leurs traces et compléter leur œuvre. Il n'a pas reculé devant les recherches pénibles qu'exigeait une pareille tâche. Plotin traite en général des matières d'un difficile accès, les questions les plus élevées ou les plus abstruses et les plus subtiles de l'ontologie, de la cosmogonie, de la psychologie, les dogmes incomplètement conçus d'une philosophie puisée chez les Chaldéens, les Perses et les Juifs. Son éclectisme embrassant toutes les doctrines antérieures, il faut, pour le comprendre, avoir présents à l'esprit les enseignements de toutes ces écoles, et s'être familiarisé avec la langue propre à chacune d'elles. Ce n'est d'ailleurs pas un écrivain élégant et lucide ; son style est incorrect, sa phrase très-concise, à peine achevée, et loin de suivre un ordre méthodique dont l'enchaînement puisse guider l'intelligence du lecteur, il procède par fragments détachés, qui manquent de liaison et supposent en quelque sorte toujours la connaissance de toute la doctrine. Aussi le regardait-on comme presque inintelligible et surtout comme impossible à traduire en français.

Si M. Bouillet n'a pu vaincre entièrement les obstacles d'une entreprise aussi périlleuse, du moins le résultat de ses efforts prouve qu'on ne s'était guère donné la peine jusqu'ici d'étudier Plotin. Sa traduction, fort remarquable, fera rendre meilleure justice aux *Ennéades*, qui, malgré les reproches qu'on peut adresser à la forme et les bizarres doctrines qu'on y rencontre çà et là, sont assurément l'œuvre d'un grand penseur. Les nombreux matériaux recueillis par M. Bouillet dissipent d'ailleurs en partie les obscurités de la doctrine. « Indépendamment des notes placées au bas des pages, dit-il, dans lesquelles nous nous efforçons de lever toutes les difficultés de détail en discutant les diverses leçons, en expliquant les

termes obscurs ou en indiquant d'utiles rapprochements, nous avons donné à la fin du volume, sous le titre de *Notes et éclaircissements*, un commentaire étendu sur les divers livres des *Ennéades*, commentaire à la fois historique et philosophique, qui remplit pour chaque livre l'office d'une introduction spéciale. Dans ces commentaires, nous nous sommes efforcé de réunir tout ce qui était propre à éclairer la matière traitée dans chaque livre, soit en exposant la partie de la doctrine générale dont ce livre exigeait la connaissance, soit en expliquant notre auteur par lui-même, soit en recherchant les sources où il avait pu puiser, soit enfin en indiquant les écrivains postérieurs qui se sont inspirés de lui et les divers travaux dont il avait été l'objet....

« La suite des idées et même le but précis de l'auteur n'étant pas toujours facile à saisir dans les *Ennéades*, nous avons encore essayé d'en faciliter l'intelligence en mettant en tête de l'ouvrage des *sommaires*, qui présentent en raccourci le contenu de chaque livre ; en même temps qu'ils serviront de fils conducteurs, ces sommaires permettront aux personnes qui ne pourraient lire l'ouvrage dans son entier d'avoir du moins un aperçu des idées de notre auteur. »

MÉLANGES DE DROIT ET D'HISTOIRE, par M. Benech. Paris, Cotillon, 1857 ; 1 vol. in-8° : 7 fr.

Ce volume renferme les travaux d'un jurisconsulte habile qui s'est distingué dans la carrière de l'enseignement non moins que dans celle du barreau. M. Benech, après des études brillantes et d'honorables débuts comme avocat, avait été dès l'âge de vingt-quatre ans nommé professeur de droit romain à l'académie de Toulouse. Dans cette position il déploya des facultés éminentes, et ses efforts pour introduire d'importantes réformes furent couronnés de succès. « Voué désormais tout entier à la culture du droit, le jeune professeur ne demeurait étranger à aucune partie de cette science et à rien de ce qui pouvait intéresser ses progrès. Ses travaux ne se concentrèrent pas uniquement sur les monuments de la législation romaine ; placé au sein de la vie actuelle, notre droit civil français fut l'objet constant de ses études ; il l'envisagea même dans toutes ses sources, et on le vit dans ces derniers temps introduire au sein de l'école de Toulouse un cours de droit coutumier qui fut suivi avec intérêt par les élèves. « La mort est venue le frapper dans la force de l'âge, lorsque son talent mûri par l'expérience était plein de sève et de vi-

gueur. Aux écrits importants qu'il avait déjà publiés sur les *Justices de paix*, sur la *Quotité disponible entre époux*, sur la *Dot*, sur le nantissement appliqué aux *droits créances et reprises de la femme*, l'académie de législation a voulu, pour honorer sa mémoire, ajouter le recueil de ses articles épars dans les journaux et revues. Ce sont des notices historiques ou biographiques fort intéressantes, dans lesquelles, à côté d'une érudition solide se rencontre aussi le mérite littéraire. Nous citerons entre autres : *La femme romaine et le mouvement intellectuel de son pays*, morceau remarquable, qui captivera certainement les lecteurs même les plus étrangers aux questions de droit.

SYSTÈME NATIONAL D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par Frédéric List; traduit de l'allemand en anglais par G.-A. Matile, docteur en droit civil, ancien professeur de droit à Neuchâtel, membre de la Société américaine de philosophie, etc.; avec un essai préliminaire et des notes par Etienne Colwell. Philadelphie, 1856; 1 vol. in-8. -- *Le même ouvrage*, traduction française, revue, corrigée et mise au courant des faits économiques. Paris, Capelle, 1858; 1 fort vol. in-8° : 9 fr.

L'ouvrage de Frédéric List mentionné en tête de cet article étant déjà connu en France par la traduction de M. Richelot, c'est sur le travail de son traducteur et de son éditeur américains que nous désirons attirer un instant l'attention des lecteurs de ce recueil.

Jusqu'ici le système d'Adam Smith et de J.-B. Say avait régné à peu près sans partage dans les chaires d'économie politique fondées aux Etats-Unis. Affligé des tendances d'une école qui, exclusivement occupée de la production de la richesse, s'inquiète peu de sa distribution, tient peu de compte des besoins et des intérêts de la classe laborieuse, et prétend fonder toute la science sur quelques axiomes généraux sans égard aux exigences des circonstances et des institutions, un philanthrope chrétien aussi respectable par son caractère que distingué par sa science, M. E. Colwell de Philadelphie a entrepris d'opposer à l'influence de cette école celle d'un économiste allemand déjà connu aux Etats-Unis, dont le système repose sur des bases toutes contraires. Il a fait en conséquence traduire pour ses compatriotes l'ouvrage de Frédéric List, l'a enrichi de notes instructives, et y a joint un discours préliminaire dans lequel il combat lui-même les théories de J.-B. Say, en fait ressortir la sécheresse et l'insuffisance, et passant en revue les principaux économistes modernes,

montre que ceux-là même qui semblent se rapprocher le plus des principes de cet auteur, ont été conduits par l'expérience et par de nouvelles réflexions à les abandonner en partie.

Quant à la traduction publiée par M. Colwell, traduction faite et revue avec le plus grand soin, elle est, ainsi que l'intéressante notice biographique qui la précède, l'œuvre de notre compatriote, M. G.-A. Maïle, ci-devant professeur à l'académie de Neuchâtel, aujourd'hui docteur en droit à Philadelphie, où il poursuit ses savants travaux d'histoire et de jurisprudence. Il vient de mettre la dernière main à son histoire de la principauté de Valangin, et prépare des matériaux pour des ouvrages de droit qui, nous n'en doutons point, ajouteront à la réputation justement méritée qu'il s'est acquise.

EXPLICATION DES PASSAGES DE DROIT PRIVÉ contenus dans les œuvres de Cicéron, par G. de Caqueray, professeur de droit romain à la faculté de Rennes. Paris, Darand, 1857 ; 1 vol. gr. in-8 : 8 fr.

L'auteur de ce livre nous offre l'alliance assez rare aujourd'hui de la culture littéraire avec la science du droit. En général les jurisconsultes, absorbés par le but spécial de leurs travaux, accordent peu d'attention à l'étude des lettres, et les littérateurs dédaignent le droit, dans lequel ils ne voyent qu'un composé de chicane et de procédure sans aucun attrait pour eux. Il en résulte que le droit n'est guère connu que d'un petit nombre d'adeptes, tandis que tous les hommes instruits devraient en posséder au moins quelques notions indispensables pour bien comprendre l'histoire. La littérature et la science ne sauraient que gagner à se prêter un appui mutuel qui leur profite également à toutes deux. Elles se complètent l'une l'autre et rendent ainsi leur influence beaucoup plus féconde. C'est à ce double cachet que les grands écrivains doivent l'autorité qu'ils exercent dans le monde. Cicéron, entre autres, nous en fournit un exemple remarquable. Dans ses ouvrages l'érudition s'allie aux qualités du grand écrivain et de l'orateur éloquent. Aux titres que lui décernent les littérateurs les plus experts, on peut ajouter encore celui de savant jurisconsulte. En effet, M. de Caqueray montre qu'on avait jusqu'ici trop négligé ce point de vue. Admirateur enthousiaste du génie de Cicéron, il s'est donné la tâche d'extraire et de commenter tous les passages de ses écrits propres à répandre quelque lumière sur des questions de droit. L'utilité d'un pareil travail sera vivement appréciée par ceux qui s'occupent du

droit romain. Ils y trouveront des documents importants, et des données d'autant plus précieuses que Cicéron vivait dans une époque de transition où son esprit philosophique joua sans doute un grand rôle. M. de Caqueray le range en tête des écrivains qui contribuèrent à faire sortir le vieux droit des langages dans lesquels il était renfermé. Ce nouvel hommage rendu à la mémoire de l'illustre orateur repose sur des preuves très-nombreuses, et la manière intéressante dont elles sont présentées nous paraît leur promettre un excellent accueil auprès du public lettré. Les explications de M. de Caqueray sont claires, précises et suffisamment détaillées pour satisfaire le jurisconsulte aussi bien que le littérateur. Il n'omet rien de ce qui peut servir à l'intelligence des textes, et présente une foule d'aperçus ingénieux sur l'histoire de la législation romaine.

LES MANIEURS D'ARGENT, études historiques et morales, par Oscar de Vallée. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr.

De nos jours l'agiotage a pris un tel essor qu'on peut sans exagération le signaler comme l'une des plaies les plus dangereuses de l'état social. C'est un triste corollaire des progrès de l'industrie et de l'importance croissante du crédit. Les bénéfices considérables réalisés par la spéculation causent une espèce de vertige général : pour arriver promptement à la fortune on se jette dans les chances aléatoires du jeu. De folles entreprises absorbent ainsi les capitaux qui devraient alimenter le commerce et l'agriculture. La prospérité publique est en décadence, tandis que le luxe étale ses splendeurs et sa corruption. Chacun veut acquérir la richesse à tout prix afin de pouvoir se procurer toutes les jouissances de la vie matérielle qui semble être l'unique but de cette course au clocher. Morale, probité, loyauté ne sont plus que des accessoires assez indifférents. On se prosterne devant l'éclat de l'or, sans trop s'inquiéter du reste, et les scrupules ne gênent guère ceux qui préfèrent l'agiotage au travail. Ce déplorable état de choses tend à s'aggraver d'autant plus que la loi n'y peut rien. C'est dans les mœurs que se trouve la vraie cause du mal, et comme elles se corrompent toujours davantage sous son influence, la probabilité d'une réforme diminue sans cesse. Aussi le grand apôtre du socialisme, M. Proudhon, s'écrie-t-il avec joie que : « le vice est au comble, » que « les faits et gestes de la Bourse ont fait table rase de l'honnêteté commerciale, » que le moment approche « où la faillite de la

bourgeoisie sera définitive, » et il se frotte les mains en préparant une recette sociale qui dispensera les hommes d'honneur, de probité et de vertu.

La perspective est peu séduisante. Heureusement nous ne sommes pas tout à fait réduits à prendre les remèdes de M. Proudhon. Il reste encore des éléments de vie morale qui peuvent réagir avec succès contre la tendance matérialiste. La crise actuelle n'est pas sans exemples dans les siècles passés, et l'histoire nous montre que les maladies morales se guérissent comme les autres, « qu'on revient, sous de salutaires influences, des mauvais penchants aux bons, des goûts qui dépravent aux goûts qui élèvent, des faux cultes au vrai, de l'abaissement à l'honneur. »

C'est dans cette conviction que M. de Vallée a puisé l'idée de son livre. Il a voulu faire voir que l'agiotage n'est point une maladie nouvelle, spéciale à notre époque, ni par conséquent inhérente au développement de l'industrie moderne. Déjà sous le règne de Louis XIV des embarras financiers amenèrent une crise pareille, la régence en produisit une plus forte encore, et si l'on voulait remonter plus haut il ne serait pas difficile d'en signaler d'autres. Dans les dix-septième et dix-huitième siècles l'agiotage eut les mêmes résultats qu'aujourd'hui, c'est-à-dire des fortunes rapides excitant l'envie, engendrant le luxe et la corruption, l'avilissement des caractères et la ruine de la prospérité nationale. Cependant, grâce au réveil de la conscience publique, le fléau s'arrêta, les plaies furent cicatrisées et la société n'eut pas besoin de recourir à des remèdes inconnus et nouveaux. Ce mal provient donc plutôt des faiblesses de la nature humaine, et les moyens de le combattre sont ceux qu'ont toujours employés les philosophes, les moralistes et les prêtres. Or, si leur efficacité triompha jadis il n'y a pas lieu d'en désespérer aujourd'hui, car la société, dans son ensemble, est moins corrompue, surtout qu'au temps de la Régence. En rappelant les excès de cette époque et les désastres financiers qui en furent la suite, M. de Vallée nous offre une image bien propre à réveiller l'énergie chez les âmes honnêtes. Il signale l'imminence du péril et fait sentir avec force la nécessité de mettre promptement un terme aux désordres de l'agiotage. « A toutes les époques de notre histoire et de l'histoire des autres, il est sorti des passions humaines une certaine quantité de mal. C'est la loi d'ici-bas, et nous ne sommes pas nés, paraît-il, pour y vivre dans une paix profonde ; mais que du moins ces passions gardent quelque générosité, et qu'elles ne se donnent pas toutes, pour s'y déshonorer, rendez-vous vers l'argent et vers les jouissances ; je le dis

avec une profonde douleur, mais avec une égale conviction, c'est par là, c'est par notre indifférence morale et par la corruption pécuniaire que passera, si elle passe, l'armée du socialisme. »

PRINCIPES D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par G. Roscher, traduits et annotés par M. Wolowski. Paris, 1857; 2 vol. in-8 : 15 fr.

L'ouvrage de M. Roscher se distingue par l'application de la méthode historique dont, jusqu'à présent, les économistes n'ont point fait usage. Cette tentative ne manque certainement pas d'originalité; elle imprime à la science un nouveau caractère, et fournit des données intéressantes sur la marche des institutions sociales. Son principal avantage est de faire mieux comprendre certaines questions qui, par leur nature complexe et délicate, se prêtent mal aux développements rigoureux de la pure logique. En effet, lorsqu'il s'agit d'hommes et non de chiffres, on ne peut guère prétendre employer une formule absolue et ne tenir nul compte des circonstances antérieures qui ont influé sur leur éducation, sur leurs habitudes ou leurs préjugés. La théorie et la pratique sont alors plus que jamais deux choses très-distinctes, et pour les concilier il faut recourir à l'histoire, qui répand une vive lumière sur l'origine des obstacles que la pratique oppose à la théorie. Cette remarque est juste, en tant que l'on ne saurait changer tout d'un coup l'homme, ni faire abstraction de son passé, pour le soumettre aux exigences de la vérité scientifique. Les recherches qui tendent à bien préciser la nature des obstacles et leurs rapports avec l'histoire des sociétés nous semblent donc fort utiles. Mais doivent-elles être considérées comme partie intégrante de l'économie politique et se mêler à l'enseignement de ses principes? Voilà ce qui nous paraît douteux. C'est compliquer singulièrement une étude dont il importe au contraire de rendre l'accès facile à tous. On risque de surcharger la mémoire de faits qui contrastent avec les données de la théorie, et de jeter ainsi quelque confusion dans les idées. Il est difficile d'éviter des digressions nombreuses qui, bien que fort intéressantes, interrompent la marche du raisonnement et nuisent à sa clarté. D'ailleurs l'économie politique ne date-t-elle pas d'une époque trop récente pour qu'il y ait de graves inconvénients à vouloir appliquer ses principes aux temps antérieurs, dont l'organisation sociale différerait de la nôtre à tant d'égards? Le livre de M. Roscher, quelque remarquable qu'il soit, nous confirme dans

notre manière de voir. Il abonde en aperçus ingénieux, en détails du plus grand intérêt; il porte le cachet d'une érudition aussi vaste que solide. Mais au milieu de cette richesse superflue on a beaucoup de peine à trouver le nécessaire, l'essentiel, c'est-à-dire les déductions de la science et leur enchaînement logique. Néanmoins c'est un beau travail, dans lequel on puisera bien des notions précieuses. Nous croyons seulement que la méthode employée par l'auteur convient peu à l'exposé des principes de l'économie politique.

MANUEL DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, par Lorain et Lamotte, 5^{me} édition, complétée par E. Rendu. Paris, Hachette et C^{ie}, 1858; 1 vol. in-12.

Ce petit livre, autorisé par le Conseil de l'instruction publique, est un excellent manuel à l'usage des instituteurs et de toutes les personnes qui s'occupent de l'enseignement primaire. On y trouve de fort bonnes directions, soit sur les moyens d'organiser une école, soit sur les méthodes les plus propres à leur faire produire d'utiles résultats. L'instruction populaire, aujourd'hui plus que jamais devenue indispensable, a besoin d'être guidée par un zèle éclairé; autrement elle risquerait de manquer le but que l'on doit se proposer d'atteindre. Livrée à elle-même, elle peut devenir même dangereuse, parce qu'elle développe l'intelligence sans aucune garantie de moralité, tandis que, fécondée par la pensée chrétienne, elle est un puissant instrument d'amélioration et de conquête. Il importe donc, en dissipant l'ignorance, de travailler à l'éducation du cœur, afin de le mettre en garde contre les égarements d'une science corrompue. C'est l'écueil le plus difficile à éviter. MM. Lorain et Lamotte en sont si convaincus, que tous leurs efforts se dirigent sur ce point. Ils veulent que l'enseignement soit autant que possible éducatif, et regardent l'influence morale comme l'objet essentiel des préoccupations du maître d'école. En fait de méthodes, leur tendance est un sage éclectisme, qui prend le bon là où il croit le trouver, et condamne les systèmes absolus. Jusque dans les moindres détails, ils ne perdent pas de vue la nécessité d'établir entre le maître et les élèves un lien d'affection qui rende cher ceux-ci le souvenir de l'école, et par conséquent des principes qu'ils y ont puisés. Le manuel est divisé en six parties, qui traitent : 1^o de l'Organisation générale; 2^o de la Discipline; 3^o de l'Enseignement; 4^o des Dispositions législatives; 5^o des Devoirs de l'instituteur; 6^o du Matériel

de l'école. Rien n'est omis de ce qui peut contribuer au progrès de l'éducation populaire, et l'on y trouve de précieux conseils sur la manière de la rendre vraiment profitable.

NOUVEAUX CHOIX DE TRAITÉS—ROUSSEL. Paris, Grassart, 1857; 1 vol. in-12.

M. Napoléon Roussel est l'un des auteurs les plus féconds de ces petits traités religieux par lesquels on cherche à raviver la foi ainsi qu'à répandre de plus en plus les principes du protestantisme. Il possède les qualités de l'écrivain populaire, jointes à beaucoup de ferveur, et se distingue aussi par la vivacité de sa polémique. Les vérités de la religion sont en général traitées par lui de la manière la plus propre à frapper des esprits simples ou peu cultivés. Il se place toujours au point de vue pratique et profite de toutes les ressources que peuvent lui fournir soit les questions du jour, soit les circonstances actuelles qui préoccupent déjà l'attention. Son style est incisif, quelquefois pittoresque et d'une originalité piquante. Peut-être n'a-t-il pas toute la mesure convenable en pareille matière. On trouve çà et là dans ses ouvrages l'empreinte d'un zèle trop ardent, qui aime la lutte et cherche volontiers des adversaires à combattre. Mais c'est un habile champion pour la controverse, et malheureusement le protestantisme, attaqué comme il l'est, ne saurait encore renoncer tout à fait à ce moyen de défense. D'ailleurs, le volume de M. Roussel renferme aussi des traités d'enseignement religieux et de pure édification qui nous paraissent de nature à produire d'excellents fruits.

SCIENCES ET ARTS.

LA SCIENCE DU COUPEUR, par M. Grillot. Paris, chez l'auteur, quai de l'École, 8; 1 vol. in-4°, fig. : 14 fr.

M. Grillot paraît avoir fait de la coupe des habits une étude très-profondie. L'art du tailleur est à ses yeux digne de figurer au nombre des professions les plus élevées. Il en parle avec respect, avec enthousiasme, et se livre à de hautes considérations philosophiques sur l'influence de l'habit dans la société. « Voyez, dit-il, ce jeune homme inconnu dans le monde, étranger aux salons : il y a fait son entrée. La nature lui a prodigué physiquement et moralement ses plus riches dons ;

cependant il débiterait inaperçu. Rassurez-vous ! sa mise est parfaite ; il a pour tailleur un de nos artistes. Voyez, déjà on l'observe, on s'occupe de lui, beaucoup même ; c'est, il est vrai, son habit qui fait sensation ; lui aura son tour ; et, tenez, c'est à qui lui parlera, le recherchera. L'homme a été digne de l'habit, le client du tailleur ! la partie est gagnée. » Mais M. Grillot ne se borne pas à faire du style ; bientôt il entre en matière et s'efforce de donner à son enseignement toute la rigueur d'une méthode scientifique. De nombreuses planches, accompagnées d'explications claires et précises, offrent non-seulement tous les détails du tracé des habits pour les différentes catégories de tailles et de corpulences, mais encore la manière dont la coupe doit se faire pour ménager le mieux possible l'emploi du drap. C'est un traité complet qui sera très-utile aux maîtres tailleurs, et dont l'élégante exécution typographique mérite des éloges.

COURS D'ARITHMÉTIQUE COMMERCIALE, par Th. Bertrand. Paris, J. Delalain, 1857 ; 1 vol. in-12.

Ce cours élémentaire est fait tout spécialement pour les élèves qui se destinent aux affaires commerciales, industrielles ou administratives. Le point de vue pratique y domine, et l'auteur, laissant de côté les abstractions de la théorie, s'attache surtout à faire bien comprendre, par de nombreux exemples, le mécanisme des opérations arithmétiques les plus utiles. Ses définitions claires et précises nous paraissent être bien à la portée de jeunes intelligences qui n'ont encore aucune notion des choses commerciales, quoiqu'il se montre en général très-sobre de développements. L'essentiel, à ses yeux, est de faire comprendre les services que rend le calcul dans ses applications diverses, et d'exciter l'intérêt par des problèmes non moins ingénieux que variés. Nous croyons que l'arithmétique ainsi présentée doit offrir de l'attrait aux élèves, parce que dès les premières leçons ils peuvent trouver par eux-mêmes des résultats qui piquent leur curiosité et stimulent leur zèle. C'est un enseignement gradué avec beaucoup de tact pour les conduire depuis les premiers principes de la numération jusqu'aux règles les plus compliquées dont le négociant, le banquier ou l'agent de change aient à faire usage. Chaque leçon comprend une définition suivie d'un ou plusieurs problèmes dont la solution est obtenue par le raisonnement ; la règle à appliquer pour obtenir cette solution vient ensuite. A la fin de la leçon se trouve un questionnaire, ac-

compagné de problèmes sur des questions commerciales, industrielles, etc., pour servir d'exercices aux élèves. M. Bertrand possède une longue expérience de la comptabilité ; il est familiarisé avec tout ce qui concerne le commerce, et son livre nous semble répondre, mieux que la plupart des traités du même genre, aux besoins de cette profession.

TRÉSORS D'ART exposés à Manchester en 1857, et provenant des collections royales, des collections publiques et des collections particulières de la Grande-Bretagne, par M. Burger. Paris, veuve Renouard, 1857, 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

L'exposition de Manchester est bien propre à donner une haute idée des richesses artistiques accumulées en Angleterre. Elle offre un ensemble qui, pour le nombre et la valeur des chefs-d'œuvre, peut être comparé à la collection du Louvre. Celle-ci la dépasse pour les grands maîtres italiens, mais lui cède le pas pour ceux des pays du Nord et de l'Espagne. Manchester renferme de fort curieux produits de l'art byzantin, et les écoles allemandes et flamandes y sont admirablement représentées. Tous les possesseurs de tableaux, riches propriétaires, corporations, collèges, musées, académies, chapitres, églises, etc., se sont empressés de faire jouir le public de leurs trésors. Une centaine de statues et statuettes en marbre, œuvres d'artistes anglais, se présentent d'abord, formant la haie entre deux allées de colonnettes qui conduisent à la plus belle collection de portraits qui ait jamais été réunie. Ils sont au nombre de 400 environ, dont 12 de Holbein, 28 Van Dyck, 10 Reynold, 7 Laurence ; puis 500 à 600 autres, miniatures précieuses sur ivoire, sur métal ou sur parchemin. Vient ensuite la collection d'estampes, près de deux mille, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. Un millier d'aquarelles, plus de 1200 tableaux de maîtres anciens, environ 600 autres de peintres anglais, un musée oriental, qui renferme des merveilles de l'Inde, de la Chine, du Japon, etc. ; enfin, une foule de raretés fournies par les cabinets des savants collectionneurs. Voilà certes de quoi justifier le sentiment d'orgueil avec lequel un journal de Manchester disait : « Quelle gloire réelle et solide pour nous de pouvoir montrer de tels trésors empruntés à nos maisons ! » Dans ce vaste ensemble, les écoles du Nord occupent la place principale et présentent d'autant plus d'intérêt que, pour la première fois, on voit leurs chefs-d'œuvre réunis en aussi grand nombre. On peut les

suivre depuis l'origine jusqu'aux temps modernes. Les maîtres primitifs, soit allemands, soit flamands, s'y trouvent tous. Meister Stephan, Martin Schön, Wohlgemüth, le maître de la Passion Lyversberg, Grünewald d'Aschaffenbourg, Albert Dürer, Granach, Holbein, les Van Eyck, Christophoen, Quentin Massys, Jan Gossaert et d'autres encore, forment une admirable série, qui nous amène à Rubens, Van Dyck, Jordaens, Teniers, Rembrandt, Metsu, Paul Pötter, etc., etc. Un simple aperçu du catalogue fait déjà comprendre la haute importance de cette exposition pour l'histoire de l'art. Les notices qu'y joint M. Burger seront lues avec beaucoup d'intérêt. Elles ne portent guère que sur les œuvres capitales, et sont nécessairement fort courtes. Il décrit très-bien les tableaux dont il juge le mérite d'une manière en général impartiale, quoique sans doute il ait ses prédilections et ses antipathies, comme tout homme qui cultive l'art *con amore*. Ses connaissances paraissent d'ailleurs non moins solides qu'étendues, et la tâche de rendre compte des trésors de Manchester ne pouvait tomber entre des mains plus capables de la remplir dignement.

LES SCIENCES NATURELLES, études sur leur histoire et sur leurs plus récents progrès, par Paul de Rémusat. Paris, Lévy frères, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Les progrès récents de la science, ses découvertes et surtout ses nombreuses applications à l'industrie, excitent aujourd'hui le plus vif intérêt. Tout homme éclairé désire pouvoir suivre ce mouvement, sinon dans ses détails techniques, du moins dans ses principaux résultats. A côté du public savant proprement dit, s'en trouve un autre plus considérable, dans lequel la science compte beaucoup d'amis, pourvu qu'elle consente à parler un langage clair, intelligible, agréable et ne dédaigne pas de se mettre à leur portée. Pour de tels amateurs, il ne faut pas des livres hérissés de termes scientifiques, de calculs et de formules; ils demandent qu'on leur traduise autant que possible en langue vulgaire le résumé des doctrines et des expériences les plus importantes. C'est une tâche assez difficile, elle exige les qualités de l'écrivain unies à des connaissances aussi solides que variées, car on n'expose avec clarté que ce que l'on sait très-bien, et les lecteurs qu'il s'agit de captiver ne se contentent pas d'aperçus incomplets ou trop superficiels. Mais aussi le succès de semblables ouvrages paie bien la peine qu'ils donnent. D'ailleurs, ils contribuent, d'une ma-

nière indirecte, mais certainement efficace, aux progrès de la science, dont ils répandent le goût dans toutes les classes de la société. Pour en citer un exemple, les publications de M. L. Figuiet prouvent combien notre époque est favorable à des tentatives de ce genre. M. Paul de Rémusat entre donc avec confiance dans la même voie, et nous croyons qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. Ses articles, insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, ont été bien accueillis ; réunis en volume, ils présentent plus d'attrait encore, soit par la variété des sujets, soit par l'harmonie de l'ensemble. Ce qui le distingue surtout, c'est le talent de populariser les théories scientifiques. On sera particulièrement frappé de son aptitude à cet égard dans les articles intitulés : *Des races humaines* ; *D'une révolution en chimie* ; *Physiologie expérimentale*. Il procède avec une lucidité parfaite, et sous sa plume élégante les questions les plus ardues semblent devenir accessibles à tous. Ses notices sur Hippocrate et sur Newton sont fort intéressantes. Enfin, dans un article consacré à l'*Aluminium*, il se montre également habile à rendre compte des applications industrielles de la science.

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE, par G. Delafosse, 3^{me} édit.
Paris, Hachette et C^{ie}, 1858 ; 1 gros vol. in-12, fig. : 5 fr.

Ce précis jouit depuis longtemps déjà d'un succès bien mérité. C'est le meilleur livre élémentaire pour l'enseignement de l'histoire naturelle dans les collèges, et pour les personnes qui, sans vouloir en faire une étude approfondie, désirent cependant ne point rester étrangères aux progrès de cette science. Quoique très-concis, il renferme des explications suffisantes et d'une grande clarté. Non-seulement rien d'essentiel n'est omis, mais l'auteur a multiplié les détails propres à captiver l'intérêt. Cette nouvelle édition se recommande en particulier par des améliorations notables. Pour la mettre en harmonie avec les programmes de l'instruction publique, M. Delafosse a diminué la place consacrée au règne minéral, développé davantage la partie géologique, et ajouté ou modifié plusieurs paragraphes, soit dans la zoologie, soit dans la botanique, en sorte que son livre offre le résumé complet des connaissances actuelles.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

NOVEMBRE 1857.

LITTÉRATURE.

LE CHEF DE FAMILLE, traduit de l'anglais. Paris, Grassart, 1857;
2 vol. in-12 : 5 fr.

L'auteur de ce petit roman peint avec beaucoup de charme l'intérieur d'une famille anglaise qui, privée de ses chefs naturels, s'élève sous la direction du fils aîné. Quoique l'action soit compliquée d'incidents un peu trop extraordinaires, sa marche est en général simple, et captive au plus haut degré l'intérêt. On y trouve des caractères bien tracés, de fort jolis détails, une tendance morale élevée. Le principal personnage est un modèle de dévouement et d'abnégation. Il se consacre tout entier à l'accomplissement de sa tâche, si difficile pour un jeune homme qui lui-même est encore au début de la vie. Mais chez lui le sentiment du devoir l'emporte sur toute considération personnelle, et les sacrifices ne semblent coûter aucun effort à sa nature généreuse, toujours prête à s'oublier pour les autres. Ne croyez pas cependant qu'il pose en héros de vertu. C'est tout simplement un cœur honnête qui va droit son chemin sans prétention ni gloriole. Ses frères et sœurs l'aiment et le respectent comme un père ; aussi rien ne troublerait sa quiétude s'il ne s'était pas chargé d'une aimable pupille, pour laquelle il éprouve l'affection la plus tendre. Cette circonstance est la base sur laquelle repose l'intrigue du roman. L'auteur en profite avec habileté pour introduire des péripéties nombreuses, des scènes dramatiques, et pour mettre son chef de famille aux prises avec les passions qui gouvernent le monde. Il sait quelles ressources offre un pareil contraste et les exploite d'une manière assez remarquable. Mais on pourra lui reprocher d'avoir amoindri par là l'effet moral de sa donnée primitive. Cette trame est un accessoire qui absorbe l'attention, en sorte qu'on perd de vue le but annoncé par le titre du livre. Ce n'est pas dans son rôle de chef de famille que le jeune homme rencontre des dif-

ficultés. Le sort de sa protégée lui cause de bien plus graves soucis, et les intrigues dont elle est la victime forment en définitive la partie la plus intéressante de ce récit.

PARIS VIVANT PAR DES HOMMES NOUVEAUX : La Plume. Paris, G. de Gonet, 1858 ; 1 vol. in-32 : 1 fr. — VOYAGES LITTÉRAIRES SUR les quais de Paris, lettres à un bibliophile de province, par A. de Fontaine de Resbecq. Paris, A. Durand, 1857 ; 1 vol. in-18 : 2 fr.

On pourrait justement appliquer à la plume ce qu'Esopé disait de la langue, car elle enfante le bien et le mal avec une égale fécondité. Combien de misères sont le produit de ses œuvres, mais aussi que de jouissances qui, sans elle, n'existeraient pas ! Les deux ouvrages dont les titres figurent en tête de notre article esquissent d'une manière assez piquante ce double tableau. Dans *Paris vivant*, toutes les roueries et les tristes mystères du métier d'homme de lettres sont exposés au grand jour. On y voit le jeune auteur obligé, dès le début de sa carrière, de se soumettre aux exigences les plus dures, quelquefois même les plus humiliantes. Tantôt c'est un éditeur rapace qui exploite son inexpérience, tantôt c'est la contagion de l'exemple qui le fait se dépouiller petit à petit des sentiments honnêtes et des illusions naïves avec lesquels il s'était mis à l'œuvre. Le monde littéraire a ses faiseurs, ses charlatans, ses bohèmes, tout comme le monde politique ou financier. On y cultive également l'art de jeter de la poudre aux yeux, et celui de parvenir à l'aide du mensonge et de l'intrigue. Pour assurer le succès d'un livre, le talent seul ne suffit pas ; le savoir-faire est plus efficace, lorsque surtout il s'y joint une certaine dose d'impudence. On en pourrait citer maints exemples. Aussi la plupart de ceux qui veulent vivre de leur plume se laissent-ils plus ou moins entraîner hors du droit chemin. Il y a d'honorables exceptions, sans doute, mais elles ne sont pas nombreuses, tandis que la foule des écrivains médiocres et peu scrupuleux forme la grande majorité. De là résulte que la littérature est souvent un assez vilain métier où l'on spéculé effrontément sur les plus mauvais instincts de la nature humaine. La trompeuse réclame, la camaraderie, les insinuations perfides, la provocation, le chantage, la calomnie même, tout lui semble licite pourvu que cela rapporte, et la curiosité publique encourage malheureusement ces honneuses manœuvres. C'est contre cette espèce de complicité que l'auteur de

Paris vivant proteste avec beaucoup d'énergie. Son indignation vigoureuse ne semble que trop justifiée par les turpitudes qu'il dévoile, et l'on serait tenté de s'écrier avec lui :

« Croyez-moi, jeunes gens, fuyez les sentiers de la vie littéraire. Soyez tout ce que vous voudrez, mais ne soyez pas *hommes de lettres*. »

Cependant de tels abus ne doivent point faire oublier les éminents services que rend la littérature et les nobles jouissances dont nous lui sommes redevables. Si parmi ses disciples se trouvent beaucoup de faux frères dont les excès la compromettent, on y rencontre aussi bon nombre d'admirateurs sincères qui respectent ses vrais trésors, et lui rendent un culte digne d'elle. M. de Fontaine de Resbecq appartient à cette dernière catégorie. Il aime les livres, recherche les éditions originales et ne dédaigne pas le mérite de la rareté, mais c'est un bibliophile qui lit plus encore qu'il n'achète. Son bonheur est de se promener chaque matin le long des quais examinant les étalages des bouquinistes, feuilletant les volumes dont le titre l'attire, notant les passages qui le frappent, causant avec les libraires, glanant maintes observations intéressantes. Et quelle joie lorsqu'il lui arrive de faire quelque trouvaille propre à enrichir sa collection. Il n'est pas assez riche pour satisfaire toutes ses fantaisies, mais les achats qu'il se permet en ont d'autant plus de valeur à ses yeux. Il emporte son volume, le compulse avec amour, le commente, l'étudie et ne passe à un autre qu'après s'être en quelque sorte approprié toute la substance qu'il renferme. Les *Voyages littéraires sur les quais de Paris* nous offrent la description de ces flâneries instructives, écrite fort simplement et entremêlée d'extraits, de citations, de détails curieux bien propres à captiver l'intérêt des lecteurs. Seulement la bienveillance de M. de Fontaine l'entraîne parfois à prodiguer l'éloge, et deux ou trois de ses dernières lettres ressemblent un peu trop à des réclames de librairie.

LES PIRATES DU MISSISSIPI, par F. Gerstäcker, roman traduit de l'allemand par B.-H. Révoil. Paris, Hachette et C^e, 1858 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50. — DOIT ET AVOIR, par Freytag, traduit de l'allemand, par W. de Suckau. Paris, Hachette et C^e, 1858 ; 2 vol. in-12 : 5 fr.

Ces deux romans, de genres très-divers, seront lus certainement l'un et l'autre avec beaucoup d'intérêt. Ils appartiennent à la nouvelle école allemande qui, sans perdre son cachet national, se rapproche des roman-

ciers anglais, soit par l'esprit d'observation, soit par la peinture des scènes de la vie réelle. Le premier est un récit plein d'aventures, de combats, d'incidents dramatiques. L'auteur nous transporte sur les rives du Mississipi, au sein d'une société naissante où le règne des lois n'est pas encore assis sur des bases solides. Il retrace avec énergie les luttes qui d'ordinaire accompagnent la marche de la civilisation à travers ces solitudes sauvages du nouveau monde, que de hardis pionniers défrichent et métamorphosent si rapidement. C'est un tableau vigoureusement esquissé. Les couleurs en paraîtront peut-être chargées, mais ce qui se passe en Californie nous semble prouver qu'elles doivent être assez vraies. Les pirates du Mississipi sont des aventuriers qui, profitant de l'absence de tout moyen de répression, exploitent audacieusement la colonie naissante. Ils y réussissent d'autant mieux qu'ils ont à leur tête un homme fort habile qui est parvenu à cumuler les fonctions de magistrat avec celles de chef de brigands. Un flot garni de rescifs leur sert d'asile, et c'est près de là qu'ils attendent au passage les bâtiments chargés de marchandises, dont ils s'emparent soit par la ruse soit par la violence. Cependant les colons, poussés à bout, finissent par découvrir le repaire de ces pirates, qui sont traqués et détruits après plusieurs combats sanglants. L'amour ne tient guère de place dans cet épisode, tout l'intérêt roule sur le conflit entre la barbarie et la civilisation. Mais on y trouvera des caractères assez remarquables et des incidents aussi variés que nombreux.

Doit et Avoir est un roman plus complet, dont l'action se passe dans une ville d'Allemagne et ne sort point du cercle de la vie habituelle. L'auteur voulant peindre quelques-uns des traits qui caractérisent la société de notre époque, a pris pour thème le contraste que présentent ce qu'on appelle aujourd'hui les *faiseurs* à côté de vrais et respectables négociants. Il ne pouvait mieux choisir : c'est une donnée féconde, et nous estimons qu'il en a su tirer un bon parti. Une maison de commerce, montée sur l'ancien pied, c'est-à-dire laborieuse, probe et bien réglée, lui fournit des personnages plus ou moins originaux, mais tous dignes d'éveiller la sympathie du lecteur. En opposition avec cet établissement dont le crédit repose sur les bases les plus fermes, nous avons un gentilhomme qui, pour suffire aux exigences de son rang, se laisse entraîner à spéculer et devient la proie des agents d'affaires. Ainsi les deux systèmes sont en présence. D'une part, le travail honnête, la vie de famille, des sentiments généreux ; de l'autre, la spéculation affranchie de tout scrupule.

pute. Celle-ci mène à la ruine morale aussi bien que matérielle, tandis que l'ordre et l'économie répandent autour d'eux l'aisance et favorisent l'essor des vertus domestiques. M. Freytag développe habilement cette thèse. L'intrigue de son roman est combinée d'une manière fort ingénieuse, pour exciter dès le début l'intérêt le plus vif et le soutenir jusqu'à la fin. On lui reprochera peut-être d'avoir exagéré les résultats produits par l'amour exclusif du gain. Les usuriers juifs qu'il met en scène sont d'abominables scélérats, et nous croyons en effet que le but de l'auteur serait mieux atteint si c'étaient simplement des spéculateurs peu délicats. Mais cette réhabilitation du vrai négoce n'en est pas moins digne de grands éloges. On y remarque des caractères esquissés avec talent et de charmants détails tout à fait propres à captiver le lecteur.

LES POÈTES CHRÉTIENS, depuis le quatrième siècle jusqu'au quinzième; morceaux choisis, traduits et annotés par Félix Clément. Paris, Gaume frères, 1857; 1 vol. in-8.

Ce volume renferme la traduction de l'ouvrage intitulé : *Carmina e Poetis christianis excerpta*. C'est un recueil de morceaux extraits des différents poètes latins de l'ère chrétienne, qui ont puisé leurs inspirations à la source religieuse, depuis Juvénac et Lactance jusqu'à Pétrarque. Le nombre en est assez considérable, et parmi eux figurent maints noms célèbres dans l'histoire de l'Eglise. Quoique la littérature ne fût pas l'objet spécial de leurs études, quelques-uns se distinguent par un talent remarquable; mais, chez la plupart, le mérite consiste dans la pensée plutôt que dans le style. Théologiens avant tout, ils exploitent au profit de la foi le charme que les formes poétiques exercent sur certains esprits. Faire triompher les grandes vérités religieuses fut l'unique but de leurs essais littéraires comme de tous les actes de leur vie. L'enseignement y tient donc plus de place que la rêverie, et le rôle de l'imagination est fort restreint. Ce qui caractérise surtout ces poètes, c'est un spiritualisme par dont l'austérité contraste avec la licence épicurienne de leurs prédécesseurs païens. On se sent transporté dans un monde nouveau où l'influence régénératrice du christianisme se manifeste de la manière la plus éclatante. Au lieu de ces vains ornements sous lesquels se cachait la corruption, au lieu de cette morale facile dont les préceptes s'alliaient sans trop de peine avec toutes les jouissances de la vie sensuelle, nous avons ici

une poésie grave et sévère, qui s'est retrempée dans les eaux vives de la Grâce; nous sommes frappés, comme le dit M. Clément, « de l'harmonieux accord de toutes ces voix s'élevant par intervalles pour chanter le même Dieu, les mêmes mystères, la même morale; de l'unanimité de ces hommes appartenant à des pays et à des temps divers, vivant au milieu de circonstances tout à fait différentes, participant à des civilisations qui se sont succédé les unes aux autres sans se ressembler. Quel ensemble merveilleux de croyances, quelle identité de sentiments et d'impressions ! » Et quel puissant intérêt d'ailleurs dans ces témoignages rendus au sein de luttes terribles par des hommes qui, pour prix de leur constance, n'attendaient ici-bas que la persécution et le martyre !

La traduction, écrite d'un style simple et ferme, vise principalement à rendre avec exactitude la pensée des auteurs. N'ayant pas le texte latin sous les yeux, nous ne pouvons apprécier jusqu'à quel point M. Clément a réussi, mais il provoque lui-même l'examen sérieux de la critique et se soumet d'avance au jugement qu'elle portera sur son travail.

LES SALONS DE PARIS, foyers éteints, par M^{me} Ancelot. Paris, J. Tardieu, 1858; 1 vol. in-32 : 1 fr.

Ce titre de *foyers éteints* accolé à celui de *Salons de Paris*, a quelque chose de mélancolique. C'est le contraste de la mort à côté du bruit et de l'éclat des fêtes, et l'on y trouve de plus l'expression d'un regret malheureusement trop juste. Les salons de Paris n'offrent plus guère le cachet de supériorité intellectuelle qui jadis faisait leur charme et leur renommée. Aujourd'hui l'argent règne, et l'esprit a dû plier bagage devant les préoccupations de la Bourse. Est-ce à dire que la société française soit désormais condamnée à n'avoir plus d'autres jouissances que celles du report et de l'agiotage. Nous ne le pensons pas; tôt ou tard elle saura s'affranchir de ce joug, sa nature vive et spirituelle nous en donne la certitude. Mais, en attendant, les foyers sont éteints, et l'on saura gré à M^{me} Ancelot d'en faire revivre quelques-uns, du moins par le souvenir. Elle nous reporte aux belles années de la Restauration, alors que les lettres et les arts préoccupaient le public de leurs débats, et qu'on se passionnait pour ou contre les hardiesses de la jeune école, puis à l'époque du règne de Louis-Philippe, signalée encore par un mouvement intellectuel très-remarquable. Elle nous fait passer tour à tour

en revue les salons de M^{me} Lebrun, du baron Gérard, de la duchesse d'Arbrantès, de Charles Nodier, de M. de Lancy, de M^{me} Récamier, du vicomte d'Arincourt et du marquis de Custine. Voilà des célébrités bien diverses, autour desquelles se groupait une société d'élite. Dans ces réunions pleines de charme, poètes, artistes, hommes d'Etat, hommes de plume, de robe ou d'épée, venaient apporter chacun son tribut de conversation intéressante et de traits spirituels. M^{me} Ancelot en retrace un tableau fort attrayant. Elle esquisse les caractères avec finesse, conte agréablement, et ne cherche point à se mettre en scène. Quoique ses jugements soient, en général, empreints de bienveillance, la critique y trouve aussi place, les ridicules lui fournissent matière à des observations piquantes. Le bon sens la tient en garde contre les engouements de la mode. Elle rend compte de ses impressions avec franchise, et ne craint pas de signaler les faiblesses et les travers qui la choquent. On la trouvera peut-être sévère, mais nous ne la croyons que juste à l'égard de certaines renommées dont l'exagération nous a toujours frappé. Du reste elle rend pleine justice à la supériorité de l'esprit, ainsi qu'aux nobles élans du cœur. C'est au charlatanisme qu'elle s'attaque, encore le fait-elle avec beaucoup de ménagements.

LE MARCHAND PROSPÈRE, vie de M. Samuel Budgett, par le rév. W. Arthur, extrait de l'anglais par M^{lle} Rilliet-de Constant. Paris, Grasset, 1858 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Samuel Budgett est un de ces négociants qui, des rangs de la classe pauvre, s'élèvent, par l'amour du travail, l'intelligence, la probité, jusqu'aux plus hauts sommets de la fortune. Ayant le génie du commerce, il comprit de bonne heure les avantages de l'épargne et le prix d'une activité bien dirigée. Aussi, quoique ses appointements fussent très-modiques, il trouva moyen, dès le début, de balancer ses recettes et ses dépenses par un petit bénéfice. Cette sage conduite et le zèle avec lequel il remplissait ses devoirs contribuèrent à lui procurer un avancement rapide. Sans doute il était doué de facultés remarquables, mais elles auraient aussi bien pu lui tourner à piège s'il s'était laissé, comme tant d'autres, séduire par l'unique appât du gain. De nos jours, la spéculation, avec ses chances aléatoires et ses allures peu scrupuleuses, est un terrible écueil pour les jeunes gens. Elle les détourne de la voie plus pénible et plus lente du vrai commerce, et les habitue à mettre leur espoir

dans la chance beaucoup plus que dans l'exercice constant et régulier de leurs propres efforts. Samuel Budgett, au contraire, n'estimait l'argent qu'en raison de la peine qu'il s'était donnée pour le gagner. Honnête homme avant tout, il voulait être en paix avec sa conscience, et les affaires ne l'absorbaient pas au point de lui faire oublier le salut de son âme. L'amitié, les intérêts d'autrui, la culture intellectuelle, l'exercice de la bienfaisance occupent une large place dans sa vie. Quoique passionnément attaché à son négoce, il fut toujours prêt à écouter ses amis, à soulager les pauvres, et non moins zélé pour les intérêts spirituels de ses semblables, il ne négligeait aucune occasion d'exercer autour de lui une influence morale et religieuse éminemment salutaire. Cette biographie, simple et vraie, dans laquelle ne sont dissimulés ni les faiblesses de l'homme, ni les défauts du négociant, nous paraît propre à produire une heureuse impression sur l'esprit des lecteurs. C'est un livre excellent surtout à mettre entre les mains de jeunes gens qui se destinent au commerce. Ils y trouveront de bons conseils, des directions précieuses et maints détails présentés d'une manière fort attrayante.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LES SAINTS LIEUX, pèlerinage à Jérusalem, par M^{re} Mislin. Paris, Leconte et C^{ie}, 1853; 3 vol. gr. in-8, ornés de cartes et plans.

Dans son pèlerinage, M^{re} Mislin a visité l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les Provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile et Marseille. C'est un voyageur instruit, dont le journal renferme de nombreuses observations propres à faire assez bien connaître les pays qu'il parcourt. Le sentiment de la nature se trouve chez lui joint à des connaissances non moins étendues que variées, et les dignités ecclésiastiques dont il est revêtu lui assurent partout un accueil favorable. Quoique les intérêts religieux soient l'objet principal de ses préoccupations, il ne néglige point l'étude des mœurs, ni les données statistiques, industrielles ou commerciales qui lui paraissent avoir quelque importance. La description des lieux saints tient une grande place dans son livre; elle est très-détaillée, enrichie de passages soit de la Bible, soit des Pères de l'Eglise, et rappelle les divers souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est une lecture d'autant plus attrayante, que les cartes et plans qui accompagnent l'ouvrage permettent

de suivre pas à pas l'auteur dans toutes ses excursions. On regrettera seulement que M^{re} Mislin ait un peu trop le goût de la controverse. Il ne perd pas une occasion d'attaquer l'Eglise grecque, et lance, en passant, maintes critiques acerbes à l'adresse du protestantisme. Cela nous semble fort étranger au but que devait avoir son pèlerinage. Les débats de cette nature ne peuvent qu'être nuisibles à la cause du christianisme, en présence des adversaires qui lui disputent la possession des lieux saints. Une noble et généreuse émulation serait assurément beaucoup plus profitable. Mais le point de vue politique domine chez M^{re} Mislin, et dès lors on comprend les tendances exclusives auxquelles il se laisse entraîner. C'était un écueil presque inévitable. Du reste, le vif intérêt qu'il a su répandre dans ses narrations lui servira, sinon d'excuse, du moins de passeport auprès de ceux dont il froisse les sympathies.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NICOLAS, par Alphonse Balleydier. Paris, H. Plon, 1857; 2 vol. in-8: 15 fr.

L'empereur Nicolas est un des personnages les plus remarquables de notre époque. On ne peut le nier, quelque opinion qu'on ait, du reste, sur la portée de ses vues et la valeur de ses actes. Pendant un règne de trente années, il a déployé, dans son rôle de souverain, une fermeté de caractère qui ne manque ni de noblesse ni de grandeur. Sans doute le moment n'est pas encore venu où l'histoire prononcera son jugement impartial; nous sommes trop près des événements pour les envisager avec tout le calme nécessaire, et l'écrivain le plus indépendant ne peut faire abstraction complète des circonstances actuelles. Il est très-difficile d'échapper aux préventions de l'esprit de parti, surtout lorsqu'il s'agit d'un monarque absolu qui fut le représentant du principe d'autorité en face des idées révolutionnaires. Il faut d'ailleurs bien connaître le peuple russe, ses mœurs et ses institutions, pour être en état d'apprécier convenablement le règne de Nicolas. Rien ne serait plus absurde, par exemple, que de prétendre appliquer ici les principes constitutionnels et les idées libérales qui ont cours dans le reste de l'Europe. La Russie a d'autres besoins. Un despotisme éclairé doit être pour longtemps encore sa meilleure garantie de progrès et de civilisation. A cet égard, l'empereur Nicolas était certainement doué d'une manière très-remarquable, et chez lui les vertus privées s'alliaient à la dignité du pouvoir souverain. C'est ce que M. Bal-

leydier s'attache à faire surtout ressortir. Laissant de côté les théories et les questions de politique générale, il raconte la vie de Nicolas, cite les traits les plus propres à le caractériser, et s'efforce de reproduire avec exactitude le prestige que le czar exerçait sur son entourage. C'est un tableau fort intéressant, dans lequel, malgré quelques ombres que l'auteur n'a point dissimulées, la figure de l'empereur apparaît pleine d'énergie et de majesté. M. Balleydier nous semble avoir fait assez justement la part de l'éloge et de la critique. Nos lecteurs pourront en juger d'après ce passage extrait du dernier chapitre : « Nicolas, par cela même qu'il régnait dans les sphères de l'humanité, a commis des fautes, sans doute ; mais ces fautes, relevées par d'immenses qualités, tiennent plutôt à la nature du milieu dans lequel il s'est trouvé, qu'au développement de son système. Elles sont excusées, sinon justifiées, par l'enchaînement des événements qui ont signalé la marche de sa politique et les grandes lignes de son règne. Pour blâmer avec justice cette sévérité implacable, cette main de fer, qui pesaient sur l'empire moscovite, il faut connaître avant tout les mœurs, le tempérament, les besoins, la nature des peuples que la Providence avait confiés à son autorité. Ces peuples, nés d'hier à la civilisation, debout encore sur le seuil de la barbarie, s'accommoderaient fort mal, nous le croyons, d'un régime constitutionnel. L'empereur Nicolas connaissait son peuple par le cœur, et il l'a gouverné par la raison, politique qui partout et toujours sera préférable à celle du sentiment. L'avenir prouvera s'il s'est trompé.

« Quoi qu'il en soit, la plus grande faute de Nicolas, la seule, peut-être, puisque toutes les autres en découlent, est de s'être cru, durant les dernières années de sa vie surtout, le représentant infailible de l'autorité monarchique en Europe, l'émanation directe et incarnée du pouvoir divin.

« Il était si intimement convaincu que sa puissance autocratique participait de l'infailibilité de son origine, que sa voix vibrante, magnétique pour ainsi dire, lui semblait l'écho vivant de la voix de Dieu. Aussi, comme autrefois Moïse sur le mont Sinai, promulgant le Décalogue au bruit des tonnerres, s'écoutait-il parler lui-même, lorsque, des hauteurs de son trône, il manifestait au peuple ses volontés suprêmes. En dehors de la vie de famille, où le dieu, se transfigurant, daignait s'abaisser au niveau des princes nés de son sang, il était sans cesse en représentation : de la rue, de la place publique, il se faisait un tabernacle pour son peuple, un piédestal pour l'histoire.

« Comme conséquence logique de ces principes, le peuple russe ne pouvait être et ne devait être à ses yeux que l'agent passif, l'instrument aveugle de la pensée, dont la force motrice résidait en lui, et pour le développement de laquelle il exigeait une confiance sans bornes, un dévouement absolu.

« En dehors de l'esprit d'examen, qu'il aurait considéré comme un acte d'usurpation sur sa volonté, il était arrivé à conclure que l'obéissance aveugle à ses desseins était le seul élément qui devait concourir à la prospérité et à la gloire de sa couronne. De cet ordre d'idées naquit, au milieu de son règne, l'aversion instinctive qu'il éprouvait pour le développement des individualités, pour la liberté même de la conscience. De là les intelligences médiocres, les esprits bornés, les incapacités liliputiennes dont, astre sans satellites, il prit soin de s'entourer dans l'immensité de son pouvoir et les horizons sans fin de son empire. De là les nullités les plus complètes poussant leurs rameaux parasites sur les marches du trône; les cadres administratifs et militaires encombrés de créatures nuisibles, et ouvrant un vaste champ au népotisme, à l'intrigue, aux appétits ruineux, dont l'esprit rapace et prévaricateur n'était que trop justifié par l'exiguïté des rétributions, peu en rapport avec les habitudes de luxe et les besoins de débauche des fonctionnaires publics; de là ces dilapidations scandaleuses et ces vols audacieux, qui faisaient dire un jour à Nicolas : « Ils me voleraient mon palais d'hiver s'ils savaient où le cacher. »

« La science civilisatrice, en dehors des idées religieuses, représentait à ses yeux la révolution, dont le fantôme menaçant se dressait toujours devant lui. Depuis son avènement au trône, le progrès de la philosophie était à ses yeux révolutionnaire, impie; la pensée était insurrectionnelle. Aussi, constamment appliqué à les combattre au lieu de les régler, les trente années de son règne n'ont-elles été qu'un déplorable temps d'arrêt imposé aux labours de l'intelligence, au développement moral de ses peuples.

« Son action unique, constante, se concentrait d'une manière absolue sur le nombre et la discipline de son armée, qu'il considérait comme la sauvegarde du présent et l'assurance de l'avenir. De la même main qui servait de balance aux destinées de l'Europe, il touchait aux détails les plus infimes de la chose militaire. Le même jour qu'il ajoutait une province au patrimoine de Pierre le Grand, il donnait les proportions d'une affaire d'Etat au changement d'un bouton d'uniforme. Si son règne eût

été moins fertile en grandes et belles choses, on pourrait l'appeler le règne du *corporalisme*.

« Au détriment des autres rouages de la machine gouvernementale, il appliqua à celui du département de la guerre les plus importantes ressources de l'Etat. Les ministères des finances et des travaux publics, ces deux courants destinés à porter la vie aux artères des sociétés modernes, étaient comme paralysés dans leur sphère d'action, comme étouffés sous le pied des régiments en marche de guerre ou en défilé de parade.

« De son empire, l'empereur Nicolas a fait une vaste caserne; des steppes incultes, un camp; de son palais, un corps de garde; de son cabinet, une guérite, d'où, sentinelle vigilante, il restait immobile, l'arme au bras, devant la civilisation européenne qui passait devant lui. Prenant au sérieux son rôle de soldat, il l'a joué toute sa vie, jusqu'au jour où la mort, paraissant en scène, l'a relevé de faction.

« Quoi qu'il en soit, l'empereur Nicolas occupera dans l'histoire une place qui ne fera point ombre à celles de Pierre le Grand, de Catherine la Grande et d'Alexandre I^{er}. Il a complété la merveilleuse ébauche que Pierre a tirée du chaos, que Catherine a dessinée plus largement, et qu'Alexandre a poétisée. »

ETIENNE DOLET, sa vie, ses œuvres, son martyre, par Joseph Boulmier.
Paris, Aug. Aubry, 1857; 1 vol. petit in-8 : 6 fr.

Etienne Dolet occupé une place honorable parmi les libres penseurs du seizième siècle. Il fut l'un des ouvriers les plus actifs de l'œuvre d'émancipation intellectuelle qui s'accomplissait alors, et succomba, martyr de son zèle, dans cette lutte glorieuse. Aussi la notice que lui consacre M. Boulmier sera certainement lue avec beaucoup d'intérêt, malgré l'enthousiasme, un peu trop exagéré parfois, dont elle porte l'empreinte. On y trouve une foule de citations et de curieux détails, propres à faire bien connaître la grande époque où tant d'hommes illustres se dévouèrent avec héroïsme pour assurer le triomphe du libre examen. Aujourd'hui que l'histoire de la Réformation, étudiée avec plus d'indépendance, rencontre dans le public des sympathies nombreuses, il est juste de remettre également en lumière les services rendus par ces esprits d'élite qui, sans adopter les idées luthériennes, prirent néanmoins une part considérable à la lutte. A côté du mouvement religieux se continuait l'impulsion donnée

par la Renaissance, et ses savants disciples eurent aussi leurs martyrs. Etienne Dolet fut du nombre. Caractère ardent, passionné pour l'étude, il n'imita point la prudente politique d'Erasme, auquel il ressemblait par l'érudition, ainsi que par la causticité de son esprit. Dès sa jeunesse, on le vit se lancer avec une téméraire audace dans des discussions alors très-périlleuses. Pendant qu'il était à l'université de Toulouse, le parlement de cette ville ayant résolu d'interdire les associations d'étudiants, Dolet prit chaudement leur défense. Ses camarades l'avaient choisi pour orateur, rôle dans lequel il déploya des qualités éminentes, comme le prouvent maints fragments de discours cités par M. Boulmier. Mais le parlement, moins touché de son éloquence que des propositions hérétiques dont il assaisonnait ses harangues, lui fit bientôt faire connaissance avec la prison, estimant sans doute que ce serait un bon moyen de le calmer. Dolet fut arrêté comme suspect de luthéranisme, accusation redoutable en ce bon vieux temps de l'inquisition et du bûcher. Sa position était d'autant plus mauvaise, qu'il avait irrité les habitants de Toulouse par de fréquentes apostrophes au sujet de leur ignorance et de leurs absurdes superstitions. Pour cette première fois, il s'en tira sans trop de mal ; mais, loin d'être corrigé, ses déclamations contre le fanatisme n'en devinrent que plus vigoureuses. On l'arrêta de nouveau, et, sans la protection de Jean Dupin, évêque de Rieux, il ne serait probablement sorti de son cachot que pour monter sur l'échafaud. Dolet jugea cependant convenable de ne pas risquer une troisième épreuve, et, quittant Toulouse, il se rendit à Lyon. C'est là qu'il fit imprimer, ou imprima lui-même, les travaux qui ont illustré son nom. Les recherches érudites auxquelles il se livrait semblent assez étrangères à la polémique religieuse. Mais à cette époque, c'était chose à peu près impossible de traduire ou commenter les anciens, d'aborder même de simples questions de grammaire, sans heurter les idées reçues, et faire plus ou moins acte de révolte contre l'autorité qui dominait dans les écoles comme dans l'Eglise. D'ailleurs Dolet ne se gênait guère. Il fut d'abord accusé d'athéisme pour une phrase de Platon interprétée en ce sens ; puis il fournit un prétexte beaucoup plus grave encore par la publication des saintes Ecritures traduites en langue vulgaire. Ses ennemis s'acharnèrent dès lors à le poursuivre. On l'emprisonna plusieurs fois, on fit brûler ses livres par la main du bourreau ; en vain protesta-t-il de son attachement à la foi catholique, rien ne put le soustraire au bûcher ; la seule grâce qu'on lui accorda fut d'être pendu avant d'être brûlé.

La notice de M. Boulmier renferme une foule de détails curieux. C'est un chapitre fort intéressant de l'histoire du seizième siècle, dans lequel domine un peu trop parfois l'esprit du dix-huitième, mais où l'on trouve l'expression de généreuses sympathies et de sentiments élevés.

Ce volume, imprimé avec une élégance typographique assez rare aujourd'hui, fait partie de la remarquable collection dont M. Aubry est l'éditeur.

VOYAGES ET AVENTURES AU CHILI, par le docteur T. Maynard. Paris, Librairie nouvelle, 1858; 4 vol. in-12: 4 fr. 25. — VEILLÉES SUR TERRE ET SUR MER, par de Bussy. Paris, Vermot; 4 vol. in-12: 2 fr.

Le public a déjà fait connaissance avec le docteur Maynard, et nous croyons qu'il ne sera pas fâché de le retrouver sur son chemin. En effet, c'est un voyageur aimable, qui a vu beaucoup de choses et les décrit bien. Peut-être use-t-il quelquefois du privilège que le dicton populaire accorde à ceux qui viennent de loin, mais il le fait avec esprit, et ses récits portent en général le cachet de l'observation. Le Chili, d'ailleurs, lui fournit d'abondantes ressources pour nous intéresser, même sans broderies. Les mœurs faciles des habitants, leur caractère original, leurs bizarres préjugés sont esquissés d'une manière assez piquante. M. Maynard en trace un tableau peu flatteur, quoiqu'il ne se montre point trop sévère pour cette population insouciant, superstitieuse et fort adonnée aux plaisirs. Ses remarques sont plutôt même bienveillantes, et son séjour dans la république chilienne paraît lui avoir laissé de bons souvenirs.

Les veillées sur terre et sur mer ne manquent pas non plus d'un certain charme. Elles renferment le journal d'une longue traversée, avec tous les petits incidents qui se passent à bord. L'auteur a l'exactitude d'un débutant. Il n'omet aucun détail, et note jusqu'aux moindres sensations éprouvées par lui ou par d'autres passagers. Mais on rencontre çà et là des descriptions bien faites et des scènes amusantes; le style est naturel, simple, sans recherche ni prétention. M. de Bussy séjourne quelque temps à New-York, dont il esquisse la physionomie en homme prévenu plutôt qu'en observateur impartial. Le peuple des États-Unis a deux torts impardonnables à ses yeux: c'est d'être anglais d'origine et protestant de religion. Dès lors, la civilisation américaine lui paraît inférieure à celle des pays où règne la vérité catholique, seule apte à donner

ce qui constitue la vie morale d'une nation. Du reste, il se contente d'énoncer ce jugement, sans fournir de preuves à l'appui. Deux nouvelles historiques terminent ce volume qui, dans son ensemble, offre une lecture assez attrayante, quoique la critique puisse y signaler bien des imperfections, dues probablement à l'inexpérience de l'auteur.

ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE, destiné aux écoles primaires et aux familles, par A. Vulliet. Paris, Meyrueis et C^{ie}, 1857 ; 1. vol. in-12.

Cet abrégé de géographie nous paraît très-bien remplir les conditions nécessaires pour un livre destiné à l'enseignement des écoles. Il est très-clair, et, malgré sa concision, renferme tous les détails importants. L'auteur l'a divisé en deux parties distinctes : la première consacrée à la géographie physique, la seconde à la géographie politique. Elles sont indépendantes l'une de l'autre, mais se succèdent de manière à compléter l'instruction des élèves qui, possédant des notions suffisantes sur les produits et les merveilles de chacune des régions du globe, éprouveront le désir de connaître les peuples qui les habitent, leurs langues, leurs religions, leurs gouvernements, leur état agricole, industriel, commercial, etc. En passant ainsi du simple au composé, des phénomènes de la nature à ceux de la civilisation, le maître est beaucoup plus sûr de se faire comprendre, et de donner à la science un attrait qui stimule davantage la curiosité des jeunes enfants. Le petit volume de M. Vulliet obtiendra sans doute autant de succès que son *Esquisse d'une géographie physique*, dont le mérite est vivement apprécié par toutes les personnes appelées à s'en servir. Peu d'écrivains ont rendu d'aussi éminents services à l'enseignement primaire, et nul n'a contribué davantage à lui imprimer une tendance éducative non moins salutaire que féconde.

HISTOIRE DU RÈGNE DE GUILLAUME III, pour faire suite à l'histoire de la révolution de 1688, par J.-B. Macaulay, trad. de l'anglais, par A. Pichot. Paris, Perrotin, 1857 ; 3 vol. in-8 : 12 fr.

Guillaume III mérite assurément d'être rangé parmi les personnages historiques les plus remarquables du dix-septième siècle. Ce n'est pas un de ces héros brillants dont le nom se transmet d'âge en âge, entouré

d'une auréole de gloire, mais son caractère et le rôle qu'il remplit en font une individualité puissante, où se trouve d'ailleurs bien marqué le cachet des idées et des tendances de l'ère moderne. Appelé par une révolution à gouverner un pays auquel il était étranger, il s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup d'habileté. C'est à lui que l'Angleterre doit le rétablissement de l'ordre constitutionnel, la consécration de la liberté religieuse et politique, de l'indépendance des parlements et des tribunaux. La témérité de son entreprise se trouva pleinement justifiée par les résultats. Il en avait mesuré d'avance tous les obstacles, en sorte que les circonstances ne le prirent jamais au dépourvu. Au milieu des querelles de parti et des récriminations passionnées qui succédèrent bientôt à son triomphe, il demeura fidèle à sa politique ferme et modérée, poursuivant avec une confiance inébranlable le but qu'il s'était assigné. Ni l'attrait de la popularité, ni les séductions du pouvoir, n'exercèrent sur lui leur dangereux empire. Sa froideur impartiale s'adressait à la raison plus qu'à l'enthousiasme. Il avait compris le génie national du peuple anglais, et ne se laissait point rebuter par des symptômes anarchiques, conséquences inévitables d'une longue agitation révolutionnaire. Chez lui, l'ambition s'alliait au désintéressement personnel, et les calculs de la politique dirigeaient seuls sa conduite, à l'égard même de ses ennemis les plus acharnés. Il en donna maintes preuves, en s'abstenant de punir des hommes qui avaient conspiré contre sa vie. Au lieu de les livrer à la rigueur des lois, il feignit d'ignorer leur crime, et ne voulut pas priver l'Etat de leurs services. Son règne présente le spectacle intéressant d'une lutte continuelle, où la force de volonté triomphe de toutes les résistances et se montre en général dirigée par des vues pleines de grandeur et de sagesse. Guillaume III mit fin à la révolution sans restaurer le despotisme. L'Angleterre, délivrée de ses discordes intestines, put dès lors travailler au développement de ses institutions et de sa liberté. Cette gloire jette moins d'éclat que celle du conquérant, mais elle est certainement plus utile et plus féconde. On sympathisera donc volontiers avec l'hommage que lui rend M. Macaulay, qui, pour la faire ressortir dignement, nous offre le tableau très-exact et très-détaillé de ce règne si laborieux, des intrigues de toutes sortes contre lesquelles Guillaume eut à se défendre, des réformes importantes qu'il accomplit dans les diverses branches de l'administration. Son livre sera d'autant mieux apprécié, que l'éloge n'y domine point d'une manière exagérée; il signale aussi bien les défauts que les qualités du roi, et reconnaît que les préventions soulevées contre lui n'étaient pas sans fondements.

Mais, à ses yeux, le bien l'emporte de beaucoup sur le mal ; les services rendus par ce prince à la cause constitutionnelle lui paraissent mériter encore la même reconnaissance que témoigna le peuple de Londres quand, au mois de novembre 1697, il le vit rentrer dans ses murs, après avoir conclu avec la France une paix honorable.

« La nation, dit-il, avait sujet, en effet, de se réjouir et de remercier Dieu. L'Angleterre avait traversé de rudes épreuves, mais elle en était sortie retrempée, pleine de santé et de vigueur. Dix ans auparavant, sa liberté et son indépendance semblaient perdues. Sa liberté, elle l'avait reconquise par une révolution aussi juste que nécessaire. Son indépendance, elle l'avait ressaisie par une guerre non moins juste et non moins nécessaire. Elle avait défendu avec succès l'ordre de choses établi par le bill des droits contre la puissante monarchie française, contre la population indigène de l'Irlande, contre l'hostilité avouée des non-jureurs, contre l'hostilité non moins dangereuse de traîtres disposés à prêter toute espèce de serments et à les violer tous. Ses ennemis déclarés avaient été victorieux sur nombre de champs de batailles. Ses ennemis secrets avaient commandé ses flottes et ses armées, avaient eu la direction de ses arsenaux, avaient officié à ses autels, avaient enseigné dans ses universités, avaient encombré les emplois publics, avaient siégé au parlement, avaient prodigué les saluts et les flatteries dans les appartements du roi. Plus d'une fois il avait semblé impossible d'éviter une restauration qui aurait été infailliblement suivie, d'abord de proscriptions et de confiscations, de la violation des lois fondamentales, de la persécution de la religion établie, puis d'un troisième soulèvement de la nation contre la maison qu'une double chute et qu'un double bannissement n'avaient fait qu'obstiner dans le mal. Aux dangers de la guerre et à ceux de la trahison étaient venus récemment s'ajouter les dangers d'une crise financière et commerciale terrible. Mais tous ces dangers étaient passés. La paix était faite au dehors comme au dedans. Le royaume, après de longues années d'un vasselage ignominieux, avait repris son ancienne place au premier rang des puissances européennes. Des signes nombreux justifiaient l'espérance que la révolution de 1688 serait notre dernière révolution. Notre constitution s'adaptait d'elle-même, par un développement naturel, graduel et pacifique, aux besoins d'une société moderne. Déjà la liberté de conscience et la liberté de discussion existaient à un degré inconnu dans les siècles précédents. La circulation monétaire était rétablie, le crédit public raffermi. Le commerce s'était ranimé. L'échiquier débordait. Partout on se

sentait comme soulagé, depuis la Bourse royale jusqu'aux hameaux les plus isolés, parmi les montagnes du pays de Galles et les marais du Lincolnshire. Les laboureurs, les bergers, les mineurs des houillères de Northumberland, les artisans qui arrosaient de leurs sueurs les métiers de Norwich et les enclumes de Birmingham, ressentaient ce changement sans s'en rendre compte, et le mouvement joyeux qui animait tous nos ports et tous nos marchés indiquait d'une manière visible le commencement d'un siècle plus heureux. »

LES NOBLES ET LES VILAINS DU TEMPS PASSÉ, ou recherches critiques sur la noblesse et les usurpations nobiliaires, par Alph. Chassant. Paris, Aug. Aubry, 1857 ; 1 vol. petit in-8 (tiré à 600 exempl. sur papier vergé) : 6 fr.

Quoi qu'on en dise, la noblesse a toujours son prix ; malgré toutes les révolutions, elle conserve un prestige auquel souvent rendent hommage ceux-là même qui proclament le plus haut les bienfaits de l'égalité. Notre siècle démocratique en offre maintes preuves. L'amour des titres et des distinctions nobiliaires s'y manifeste jusque dans les Etats républicains, et loin d'effacer les armes et les généalogies, on paraît disposé plutôt à s'en créer d'imaginaires. Ce genre d'usurpation a pris même un tel développement que, dans un rapport présenté à l'empereur des Français en avril dernier, le ministre de la justice insiste sur la nécessité d'y porter remède. Les recherches de M. Chassant nous semblent donc assez opportunes. Puisqu'il ne peut être question d'abolir la noblesse, il convient d'éclairer l'opinion sur sa valeur réelle, sur le sens qu'y attachaient nos ancêtres, sur son origine, sur les services qu'elle rendit et sur les abus qui amenèrent sa décadence. A cet égard, beaucoup d'idées fausses ont cours dans le monde. L'éclat d'un nom impose à la plupart des hommes, qui s'inquiètent peu s'il est bien ou mal porté, mais le regardent comme une espèce de privilège, que les uns respectent aveuglément, tandis que les autres le subissent avec colère. Des deux côtés on est dans l'erreur, faute de comprendre en quoi consiste le véritable caractère de l'institution. Pour rectifier ce double point de vue, M. Chassant fait appel à l'opinion des anciens et des modernes, depuis Salomon jusqu'à saint Jérôme, depuis Jehan de Meung jusqu'à M. Granier de Cassagnac, depuis le roi Clovis jusqu'au roi Louis XIV, il passe en revue tous les sages, les écrivains et les monarques dont l'avis peut avoir quelque autorité en pareille

matière, et nous montre qu'ils s'accordent à considérer le mérite personnel non comme une conséquence, mais comme un corollaire indispensable du titre. La fausse monnaie cause du préjudice à la bonne, cependant personne encore ne s'est avisé d'en conclure qu'il fallait pour cela renoncer à battre monnaie. Il en est à peu près de même de la noblesse. L'indignité de quelques-uns de ses représentants n'ôte rien à la valeur de ceux qui savent remplir les devoirs qu'elle commande. La devise de ces derniers fut toujours : *noblesse oblige*, tandis que les autres estiment au contraire que noblesse exempte. Mais cette déviation du principe fondamental, sur lequel reposait le système, a produit les plus fâcheuses conséquences. La noblesse donnant des droits sans exiger des devoirs, n'est plus qu'un dangereux privilège accaparé par l'intrigue ou décerné par la faveur. C'est ainsi que, sous l'ancienne monarchie, elle s'était faite l'instrument de sa propre ruine. Le scandale et l'usurpation l'avaient déjà perdue dans l'estime publique, avant que la révolution vint lui ravir son existence légale, et, chose singulière, cette dernière épreuve lui fut plutôt favorable. La noblesse s'y retrempa, les vertus renfermées dans son sein éclatèrent aux yeux de tous, et l'on peut dire que, malgré le triomphe des idées égalitaires, elle gagna beaucoup en considération. Nous en avons la preuve certaine dans le maintien de son prestige qui, de nos jours, éveille encore une foule d'ambitions, et produit les mêmes fraudes qu'à l'époque où le privilège de la naissance régnait dans toute sa force. Mais il est évident que, la noblesse étant rentrée dans le droit commun, de vains titres ne lui suffisent plus. Ils n'ont de valeur qu'autant qu'elle les justifie par sa supériorité morale, par son zèle et son dévouement pour le bien de l'Etat. C'est, au reste, le vrai sens que les fondateurs de l'institution voulurent lui donner. Par *nobles* et *vilains* ils entendaient, en quelque sorte, désigner la vertu et le vice. Les premiers étaient regardés comme seuls susceptibles d'un essor bienfaisant et fécond, et leurs rangs auraient dû s'ouvrir à tout vilain qui s'en montrait digne. Mais l'organisation de la société ne permit point à ce recrutement normal de s'établir. Il se forma deux castes fermées, hostiles l'une à l'autre, et dont l'antagonisme s'accrut sans cesse, à mesure que les progrès de la civilisation tendaient à les rapprocher sur le terrain commun du développement intellectuel et moral. Cependant, les nombreux témoignages cités par M. Chassant prouvent que la signification primitive des termes de nobles et vilains demeura toujours celle qu'y attachaient les vrais amis et les défenseurs sérieux de la noblesse. Son livre, fort impartial, nous indique le parti qu'on peut tirer de

cet héritage du passé, en l'exploitant avec sagesse, dans l'esprit et dans l'intérêt des tendances actuelles. On y trouvera beaucoup de curieux détails, d'aperçus piquants, de critiques fines et spirituelles. C'est de plus un petit chef-d'œuvre typographique, digne à tous égards de prendre place dans les bibliothèques d'amateurs.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

COMMENT IL NE FAUT PAS PRÊCHER ? par N. Roussel. Paris, Grassart, 1857 ; 1 vol. in-12. — PRIÈRES D'UN ENFANT, par le même. Paris, Grassart, 1857 ; 1 vol. in-18.

La prédication est un art difficile à pratiquer et plus difficile encore à enseigner. En fait d'éloquence les préceptes servent peu si le don naturel manque. La théorie la plus excellente ne produira que des résultats médiocres, à moins que l'élève ne possède ce feu sacré qui, même chez les natures incultes, anime et féconde la parole. C'est pourquoi M. Roussel, au lieu de suivre la marche ordinaire, a préféré donner à son enseignement la forme critique. L'idée ne manque pas d'originalité, mais de plus elle nous semble atteindre mieux le but. En signalant aux jeunes prédicateurs les défauts qu'ils doivent éviter, on leur rend un service réel, tandis que trop souvent les leçons d'éloquence n'aboutissent qu'à produire de pauvres orateurs, froids, compassés, emphatiques ou prétentieux. D'ailleurs il est beaucoup plus aisé de dire comment il ne faut pas prêcher, que d'exposer d'une manière satisfaisante les règles de la composition et du débit. Le seul inconvénient de cette méthode serait de fournir matière à des personnalités fâcheuses. La tentation est grande de citer des exemples et de les prendre chez ses contemporains. Mais M. Roussel use à cet égard d'une sage réserve ; il s'abstient absolument de toute allusion semblable. Ses critiques s'adressent à des personnages fictifs auxquels il attribue les différentes manières de prêcher qui lui paraissent défectueuses, soit au point de vue de l'éloquence, soit à celui de l'édification, car c'est ce dernier surtout qu'il regarde comme le plus important. Ainsi débarrassé de toute crainte, il donne libre essor à sa verve, il attaque sans ménagement les faiblesses, les prétentions, les recherches et tout ce qu'il y a de faux ou d'affecté dans le discours du prédicateur. La plupart de ses remarques sont aussi justes que spirituelles, et présentées sous une forme très-piquante. Après avoir passé en revue les défauts

les plus communs qu'on rencontre chez les orateurs sacrés de toutes les époques, il montre que le vrai modèle de la prédication se trouve dans l'Évangile. C'est là qu'il faut l'étudier. et l'on y verra que la parole de Jésus, toujours claire, simple et profondément sentie, était plus puissante que les expédients de l'art oratoire.

Dans les *Prières d'un enfant*, M. Roussel s'est proposé, non de donner un formulaire qui puisse être appris par cœur, mais plutôt d'offrir quelques exemples propres à diriger le premier essor des émotions religieuses. Il prend des pensées habituelles aux enfants et cherche à les développer comme ils le feraient eux-mêmes. Ce sont de courtes prières dont l'objet principal est de demander à Dieu le secours de sa grâce et l'appui de sa bonté. Elles nous semblent répondre assez bien au but de l'auteur qui, du reste, conseille très-sagement aux parents de s'en servir le moins possible, « et d'amener, dès qu'ils le pourront, leurs enfants à prier Dieu eux-mêmes, dans leur propre langue, avec la liberté et la simplicité dont usent ces enfants pour demander à leurs parents les objets matériels dont ils ont besoin. »

MÉLANGES ÉCONOMIQUES, par M. Frédéric Passy. Paris, Guillaumin et C^e, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Les divers articles que renferme ce volume ont paru déjà, soit dans le *Journal des économistes*, soit dans d'autres recueils du même genre. Mais ils n'en seront pas moins bien accueillis sous cette forme nouvelle qui leur donne accès auprès d'un public plus nombreux. M. Passy n'est pas un de ces hommes purement spéciaux qui n'écrivent que pour les érudits. Quelles que soient les questions qu'il traite, il sait se mettre à la portée de tous les lecteurs intelligents, et captiver leur attention par l'attrait des idées générales, ainsi que par le charme du style. Peut-être lui reprochera-t-on de manquer quelquefois de profondeur, mais nous estimons qu'en popularisant ainsi la science il lui rend des services non moins réels, et contribue d'une manière fort utile à ses progrès. L'économie politique est suffisamment avancée en théorie, l'essentiel à présent est de travailler à détruire les préjugés qui l'empêchent de triompher dans la pratique. M. Bastiat avait entrepris cette tâche avec un talent plein de courage et de verve. Comme le dit notre auteur dans l'intéressante notice qu'il lui consacre :

« Il ne s'est occupé, pendant le peu d'années qui lui ont été données, que de répandre çà et là, sans repos ni trêve, par toutes les voies et sous toutes les formes, les pensées utiles, consolantes ou graves, que suggéraient chaque jour à sa prompte intelligence et à sa réflexion exercée, les faits pressés et divers d'un temps d'agitation et de fièvre. La semence si libéralement jetée aux vents de la publicité n'a pas été perdue. La voix du *moraliste* (car de quel autre titre appeler cet économiste philosophe qui rapporte tout au droit?), tour à tour et tout à la fois indulgente et sévère, toujours sérieuse et sympathique, a frappé bien des oreilles. Ses arguments, variés avec une fécondité inépuisable ou répétés avec une infatigable persévérance, ont fait impression sur bien des esprits. Ses écrits répandus avec une profusion généreuse, ont pénétré dans tous les camps. »

C'est très-vrai. Bastiat, malgré les critiques dont ses doctrines peuvent être l'objet, avait compris, mieux que personne, la nécessité de rendre l'économie politique populaire. L'exemple qu'il a donné mérite d'avoir des imitateurs, et l'on doit applaudir aux efforts de ceux qui, sans prétendre marcher sur ses traces, cherchent du moins à continuer son œuvre, en vulgarisant des notions trop peu répandues encore, même dans la classe éclairée. Le volume que publie M. Passy nous semble remplir assez bien les conditions voulues pour atteindre ce but. L'esprit, le bon sens et la clarté n'y font point défaut. On y trouvera d'ailleurs des sujets très-divers, traités sous une forme agréable, toujours ingénieux et parfois assez piquants. Ce sont : La famille et la société. — Sir Robert Peel. — De l'influence morale et matérielle de la contrainte et de la liberté. — Solidarité morale des nations. — L'ancien régime et le nouveau. — De l'avenir politique de l'Angleterre. — Causes morales et remèdes moraux des crises alimentaires. — Hydraulique chinoise. — Les maux naturels et les maux artificiels. — Frédéric Bastiat.

ETUDE BIBLIQUE SUR LE BAPTÊME, ou le pédobaptême de l'Eglise, par
R. Clément. Lausanne, G. Bridel, 1857 ; 1 vol. in-12 : 4 fr. 50.

Tous les chrétiens n'attachent pas au baptême la même importance. Quelques-uns le regardent comme inutile, et parmi ceux qui l'admettent il existe diverses opinions touchant l'âge auquel on doit accomplir cette cérémonie. Plusieurs sectes attendent l'âge adulte, afin que le néophyte ait conscience des engagements qu'il contracte. Dans l'Eglise romaine,

au contraire, le baptême étant une condition essentielle du salut, on l'administre dès la naissance de l'enfant, et chez la plupart des protestants calvinistes ou luthériens, sans partager la même croyance, on estime que les enfants doivent être baptisés en bas âge. C'est à cette dernière manière de voir que se rattache M. Clément. Le pédobaptême lui paraît plus conforme au caractère de l'institution chrétienne, ainsi qu'à la doctrine de l'ancienne Eglise telle qu'on la trouve exposée dans les écrits des Pères. Son livre renferme sur ce point un enseignement très-complet. Il retrace d'abord l'histoire du baptême, chez les juifs et chez les chrétiens, et montre par des citations nombreuses quel était le sens qu'on attachait à cette cérémonie dans la primitive Eglise. Puis, après avoir exposé les faits relatifs au baptême des petits enfants, il en discute la convenance et combat les objections diverses qu'on prétend tirer surtout du silence des saintes Ecritures à cet égard. Son argumentation basée précisément sur l'Evangile tend à mettre en évidence l'accord qui règne entre le pédobaptême et la doctrine chrétienne. On lira, nous croyons, avec beaucoup d'intérêt cet ouvrage empreint d'une foi vive, éclairée et féconde.

L'EUROPE ET LA RUSSIE, par H. de Lamarche. Paris, Pagnerre, 1857;
1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. de Lamarche passe en revue les causes de la guerre d'Orient, présente quelques remarques critiques sur le siège de Sébastopol, expose les résultats que doit, suivant lui, produire l'alliance anglo-française, et termine par un projet de confédération ottomane. Il regarde l'union de la France avec l'Angleterre comme l'événement le plus heureux pour la paix du monde, et le plus propre à favoriser le véritable progrès de la civilisation. De même qu'elles ont arrêté l'ambition russe, et maintenu la Turquie malgré les éléments de dissolution qui semblaient la menacer d'une ruine prochaine, elles pourront contenir les tendances révolutionnaires et les tendances absolutistes, et provoquer d'utiles et sages réformes dans les différents pays de l'Europe. Leur intérêt commun est d'encourager partout l'essor pacifique et régulier du développement national, afin de prévenir le retour de ces luttes désastreuses qui ne sont propres qu'à faire le malheur des peuples. Rétablir le principe d'autorité sur une base plus solide en le conciliant avec les idées libérales, telle est la noble tâche que M. de Lamar-

che assigne aux congrès futurs. Deux obstacles principaux restent encore à vaincre : ce sont, d'une part, les prétentions ultramontaines, de l'autre, l'état de décadence dans lequel se trouve l'empire turc. Quant aux premières, M. de Lamarche estime que la politique anglo-française en triomphera sans peine, ce n'est qu'une question d'opportunité. Le partage de la Turquie soulèverait des difficultés beaucoup plus graves, et notre auteur n'admet pas que la nation turque soit, comme on l'affirme, incapable de se régénérer. Elle lui paraît au contraire renfermer encore bien des éléments de force, bien des ressources dont on peut tirer parti. C'est pourquoi, loin de vouloir lui ravir son indépendance, il propose de la reconstituer sous la forme fédérative, avec le sultan à sa tête comme empereur héréditaire. Le projet qu'il présente est assez séduisant, car il résoudreait le problème sans porter nulle atteinte à l'équilibre des puissances européennes. Reste à savoir si son exécution serait possible. Mais, quoi qu'il en soit, le livre de M. de Lamarche se distingue par des aperçus fort ingénieux qui le feront certainement lire avec intérêt.

L'AGRICULTURE ET LA POPULATION, par L. de Lavergne. Paris, Guillaumin et C^e, 1857 ; 1 vol. in-18 ; 3 fr. 50.

M. de Lavergne a réuni dans ce volume les divers articles que lui a suggérés la longue crise des subsistances, et qui ont paru déjà dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1855 à 1857. Il commence par deux études remarquables sur l'exposition universelle de 1855, dans ses rapports avec les progrès de l'agriculture, puis soumet à l'examen d'une critique très-judicieuse le bel ouvrage de M. Le Play sur les ouvriers européens, présente d'intéressantes considérations au sujet de la liberté commerciale et des bienfaits de la paix, et termine par le dénombrement officiel de la population en 1856. Les vues de M. de Lavergne sont celles d'un agronome très-éclairé qui comprend toute l'importance des questions économiques. Ses études l'ont conduit à regarder la liberté commerciale comme le moyen le plus sûr d'activer la production, et par conséquent de prévenir ou du moins d'atténuer les crises semblables à celles que nous venons de traverser. Il insiste donc sur ce point avec d'autant plus de force que l'état d'infériorité dans lequel se trouve l'agriculture française lui paraît exiger des remèdes énergiques. En effet le mal est grand : l'insuffisance des récoltes, jointe à la diminution des naissances, l'indique assez ;

ces deux éléments de la prospérité nationale sont en souffrance, et ce n'est pas, comme beaucoup le prétendent, l'intervention du gouvernement qui peut rétablir l'équilibre. M. de Lavergne croit au contraire qu'elle serait impuissante et plutôt dangereuse. La seule chose qu'il lui demande, c'est de chercher à réduire les dépenses publiques, afin de diminuer, autant que possible, les charges qui pèsent sur la population : c'est de faire disparaître les entraves qui gênent le libre essor du commerce et de l'industrie. Il estime que pour le reste les efforts particuliers doivent suffire. En France l'intelligence et l'activité ne font pas défaut ; ce qui manque, c'est une direction ferme et soutenue vers un but vraiment utile. On se laisse éblouir par l'éclat du luxe, tandis que l'agriculture, source première de la richesse, est négligée, dédaignée même d'une manière presque générale. C'est ce travers qu'il importe surtout de combattre, et les arguments présentés par M. de Lavergne, avec non moins d'esprit que de bon sens et de clarté, sont de nature à produire la plus vive impression.

SCIENCES ET ARTS.

EXPOSITION ET HISTOIRE des principales découvertes scientifiques modernes, par Louis Figuier, tome IV. Paris, 1857 ; 1 vol. gr. in-18.

Ce nouveau volume d'histoire scientifique sera sans doute accueilli avec la même faveur que les trois précédents, auxquels un succès mérité a déjà valu les honneurs d'une quatrième édition. Les sujets qu'il traite sont exposés avec une clarté parfaite, qui permet de suivre pas à pas, et avec la plus grande facilité, l'histoire des découvertes faites dans le domaine de l'électricité.

Les deux premiers chapitres, qui auraient pu être réunis en un seul, sont consacrés à la *Machine électrique* et à la *Bouteille de Leyde*. Le troisième, qui traite du *Paratonnerre*, est, en quelque sorte, une histoire de l'électricité atmosphérique. Le quatrième, et peut-être le plus important, est réservé à la *Pile de Volta* et aux actions chimiques, mécaniques et physiologiques qu'elle produit. Ce volume forme ainsi, en y joignant les chapitres du tome deuxième relatifs à la galvanoplastie, à la dorure et à la télégraphie électrique, une histoire complète de l'électricité et de ses applications industrielles.

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de reproduire ici les pages où sont racontées les grandes et curieuses expé-

riences faites à la fin du siècle passé, dans le but de soutirer l'électricité contenue dans l'atmosphère. Ces expériences avaient non-seulement l'attrait de la nouveauté, mais elles se présentaient avec une grandeur imposante bien digne d'enthousiasmer les esprits les plus froids. Partant du pouvoir des pointes, Franklin en Amérique, et de Romas à Nérac, imaginèrent leurs cerfs-volants électriques, au moyen desquels ils allaient chercher jusque dans les nuages des quantités énormes d'électricité, qui présentaient l'apparence et tous les effets de l'éclair et du tonnerre. On comprend facilement combien les imaginations furent frappées en voyant un homme aller au-devant de la foudre, et diriger à son gré cette force, jusque-là mystérieuse, que tous les peuples ont regardée comme une arme de la divinité. Après la réussite de ces expériences, l'esprit éminemment pratique de Franklin franchit bientôt un pas de plus et trouva le paratonnerre. Cette invention, comme tant d'autres, eut dès son début ses adeptes et ses détracteurs. Le paratonnerre rencontra des ennemis non-seulement en Angleterre, où, à l'instigation de Georges III, on fit la guerre à l'appareil imaginé par l'*insurgé* américain, mais même dans certaines villes du continent. Voici deux anecdotes que raconte à ce sujet M. Figuié :

« En 1783, un gentilhomme de la ville de Saint-Omer, M. Vissery de Boisvallé, avait fait élever sur sa maison un paratonnerre, qu'il avait surmonté d'une sorte de globe terminé par une épée qui semblait menacer le ciel. A la vue de cet appareil, toute la ville fut en rumeur ; la foule se rassembla menaçante et toute prête à faire un mauvais parti au téméraire novateur. Partageant les préjugés populaires, la municipalité de Saint-Omer, au lieu de soutenir M. de Vissery, rendit un arrêt qui lui intimait l'ordre d'abattre l'appareil suspect. Ce dernier résista à une prétention qui excédait les pouvoirs de l'autorité municipale, et saisit de la question le tribunal d'Arras. Un avocat, alors très-obscur, fut chargé de la défense de M. Vissery de Boisvallé : sa plaidoierie et la cause à laquelle elle se rapportait eurent un grand retentissement. Toute la France s'occupait de l'affaire de Saint-Omer et en suivit les phases avec sollicitude. Le jugement du tribunal d'Arras, du 31 mai 1783, qui cassait l'arrêt de la municipalité de Saint-Omer, fut accueilli dans le royaume avec des applaudissements unanimes, et on lut avec empressement la plaidoierie du jeune avocat qui, au dire du *Journal des savants*, avait traité son sujet avec beaucoup d'esprit et d'érudition.

« Le jeune avocat du tribunal d'Arras s'appelait M. de Robespierre, et cette affaire commença la réputation du célèbre conventionnel.

« En 1774, Th. de Saussure, à Genève, avait fait dresser un paratonnerre pour garantir sa maison et son quartier. Toute la ville s'émut, et pour tranquilliser les esprits, M. de Saussure dut faire imprimer un petit ouvrage sur l'utilité des conducteurs électriques, dont on distribuait des exemplaires gratis à toute personne qui se présentait à un bureau d'avis. »

« Ces faibles oppositions furent bientôt vaincues, et les pointes s'élevèrent triomphantes sur tous les édifices. C'est alors que Turgot composa, à la louange de Franklin, le vers suivant :

Eripuit cœlo fulmen, mox scepra tyrannis,

qui, après que le triomphe des armées américaines eut assuré l'indépendance de la nouvelle république, fut changé en celui que toutes les bouches ont répété :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis. »

A. H.

L'INSECTE, par J. Michelet. Paris, Hachette et C^{ie}, 1858 ; 1 vol. in-12 :
3 fr. 50.

Pour se délasser des rudes travaux de l'histoire, M. Michelet se livre à l'observation de la nature. Cette tendance nouvelle de son esprit présente un phénomène assez étrange, car elle dénote une fraîcheur d'impressions, une surabondance de sève qui d'ordinaire sont plutôt l'apanage de la jeunesse. L'historien quitte son cabinet pour se retremper avec bonheur au milieu des bois et des champs. Il admire avec une joie naïve le moindre brin d'herbe, l'oiseau qui gazouille, l'insecte qui bourdonne, et semble découvrir à chaque pas des merveilles dont jusqu'alors il n'avait pas même soupçonné l'existence. Ce qui le séduit, ce n'est pas l'attrait des recherches scientifiques, ni l'espoir de les enrichir de quelque fait nouveau ; c'est la poésie répandue dans les œuvres du Créateur. Il entonne un chant d'enthousiasme, comme si le spectacle de l'univers s'offrait à ses regards pour la première fois, et son imagination se charge de suppléer à la science qui lui manque. Après nous avoir donné le roman de l'Oiseau, charmant livre, plein d'aperçus ingénieux, de jolies descriptions, d'hypothèses hasardées, mais originales et fort attrayantes, M. Michelet nous donne aujourd'hui le roman de l'Insecte qui n'est pas moins riche. Le premier a pour épigraphe : *Des ailes !...* le second : *L'infini vivant*. L'auteur indique ainsi très-bien l'idée qui le domine et qui nous paraît assez étrangère à l'histoire naturelle. C'est une conception philosophique

ayant pour objet de montrer que l'élément intellectuel joue chez les animaux un rôle pour le moins aussi grand que chez l'homme. M. Michelet accorde à l'oiseau les plus nobles qualités de l'artiste, à l'insecte les vertus du travailleur et le génie industriel. Dans cette conception tout n'est pas faux, sans doute, mais les détails se ressentent nécessairement du point de départ. Quand il s'agit de prouver une thèse, on est enclin à voir les choses avec des yeux prévenus, on exagère, on embellit, on brode, parce que le but étant déterminé d'avance, tout doit y concourir. C'est en ce sens que nous nous permettons d'appeler romans les deux ouvrages de M. Michelet. Nous avons déjà signalé, dans un autre article, la part beaucoup trop considérable d'intelligence qu'il fait à l'oiseau; l'insecte n'est pas traité moins libéralement; avec de semblables concessions, l'homme abdique son titre de roi pour être relégué au rang des êtres les plus infimes de la nature. Mais si l'idée nous semble fautive, l'auteur a su lui donner un singulier attrait par la verve de son style et par l'originalité de son esprit. Il étudie en poète, et tire un merveilleux parti des données de l'observation. Sa plume habile rajeunit des sujets qu'on pouvait croire usés. Les patientes recherches de Swammerdam, les mœurs de l'araignée, la république des fourmis et le gouvernement des abeilles lui fournissent de nombreuses pages pleines de charme qui captiveront au plus haut degré l'intérêt des lecteurs. Chez lui la pensée est toujours vigoureuse et féconde. C'est un mérite qu'on ne saurait estimer trop haut et qui compense largement les critiques qu'on peut lui faire au point de vue de la science.

RELATION MÉDICO-CHIRURGICALE DE LA CAMPAGNE D'ORIENT, par le Dr G. Scrive. Paris, V. Masson, 1857; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

La campagne d'Orient, si remarquable au point de vue militaire, offre également des résultats d'une haute importance en ce qui concerne le service médical. Si l'armée française a fait des prodiges de valeur, il est juste d'accorder une part de la gloire, acquise dans cette lutte, aux hommes dévoués dont la sollicitude et le zèle n'ont pas un seul instant faibli au milieu des plus terribles épreuves. Le courage du médecin n'est pas moins digne d'admiration que celui du soldat. Aujourd'hui surtout les périls sont à peu près les mêmes pour l'un et l'autre, car les ambulances accompagnent la troupe jusque sur le champ de bataille, et le médecin, après avoir secouru les blessés sous le feu de l'ennemi, doit les suivre à l'hô-

pital, où l'attendent des opérations qui souvent exigent encore plus de sang-froid et de fermeté d'âme. Il est d'ailleurs exposé sans cesse aux dangers de l'infection qui résulte du trop grand nombre de malades entassés dans des locaux insuffisants, mal aérés et dépourvus des ressources nécessaires. Les épidémies sont l'accompagnement inévitable de la guerre, et leur action fait plus de victimes que celle des armes. Quelle effrayante responsabilité que celle du médecin en chef d'une armée de 300,000 hommes. Mais M. le Dr Scrive était à la hauteur de sa tâche. Dès le début de la campagne, il déploya l'activité la plus intelligente. Son premier soin fut d'organiser le service de manière à prévenir toute espèce de conflit, de mécontentement, ou de rivalité fâcheuse qui pourrait entraver sa marche. Il s'occupa d'abord d'assurer au personnel médical placé sous ses ordres une position convenable, de manière à lui permettre de vivre confortablement et surtout de conserver son indépendance. C'était le meilleur moyen de gagner l'estime et l'affection de ses subordonnés dont les efforts s'unirent aux siens et facilitèrent beaucoup l'établissement des hôpitaux provisoires qui, d'après l'effectif des troupes alors sous les drapeaux, devaient être en état de contenir 5000 malades au moins. Il fallait de plus des ambulances actives, prêtes à suivre l'armée dans toutes ses opérations. M. le Dr Scrive, appuyé par le concours du général en chef, était parvenu à vaincre les obstacles, et le service médical présentait un aspect très-satisfaisant, lorsque vint l'ordre de s'embarquer pour Varna. Le transport s'accomplit heureusement. Mais à Varna l'armée rencontra un fléau plus redoutable que les canons de l'ennemi. « Lorsqu'à peine réuni, dit M. le Dr Scrive, elle se disposait à faire payer chèrement aux Russes leur occupation violente des Principautés danubiennes, elle est subitement envahie par le choléra, qui trace, à Athènes, à Gallipoli, à Varna et dans la Dobruska un long sillon de morts dans les rangs de nos officiers et de nos soldats. Plus tard, à la suite de la magnifique victoire de l'Alma, pendant notre marche sur Sébastopol, ce terrible fléau immole encore de nouvelles victimes, au nombre desquelles nous avons la douleur de compter l'illustre maréchal Saint-Arnaud. Ensuite commence cette série si longue de travaux immenses, de dures misères, de privations de toute espèce, de combats continuels, de luttes gigantesques contre l'ennemi qui résiste énergiquement à nos attaques, et contre les rigueurs de l'hiver, rendues plus pénibles par l'absence absolue de moyens efficaces à leur opposer. C'est alors que, pour un grand nombre de nos braves défenseurs, les forces font défaut à l'énergie morale qui les soutenait jus-

que-là, et que nous comptons avec peine, dans la période de janvier 1855, jusqu'à neuf mille entrées aux ambulances. » Avec le printemps, l'état sanitaire s'améliore, mais cela dure peu. Bientôt une nouvelle épidémie du choléra enlève 4500 hommes, et le scorbut se déclare avec violence. Enfin, après la prise de Sébastopol, durant le second hiver que l'armée passe en Crimée, le nombre des malades s'élève jusqu'à 12,000 par mois : du 1^{er} décembre 1855 au 1^{er} avril 1856 on compte 48,000 entrées aux ambulances, sur un effectif de 145,120 hommes. En résumé, des 309,268 hommes envoyés en Orient, 200,000 sont entrés aux hôpitaux ou ambulances, 50,000 pour des blessures de guerre et 150,000 pour des maladies de tout genre. Le chiffre des morts s'élève à 69,229. On peut d'après cela juger combien le service médical fut pénible, et quel dévouement, quelle abnégation il exigea de ceux qui le dirigeaient. M. le Dr Scrive expose avec beaucoup d'ordre et de clarté les différentes péripéties de ce long drame. Son livre est divisé en deux parties, dont la première renferme le récit détaillé des cinq périodes médicales de la campagne, avec les pièces justificatives qui les concernent. La seconde offre un résumé d'ensemble des faits médicaux dans lequel l'auteur constate les résultats importants que la science peut en tirer, et signale maintes améliorations qui lui paraissent urgentes. Tout en regardant le service médical français comme supérieur à certains égards, il insiste pour qu'on ne néglige pas les enseignements fournis par la campagne de Crimée. Il estime qu'au point de vue hygiénique l'organisation anglaise présente des avantages incontestables, et il voudrait les introduire dans le système français. L'esprit de justice et le zèle éclairé qui animent M. le Dr Scrive, donnent à sa relation un intérêt très-vif, même pour les lecteurs les plus étrangers aux études médicales.

MEUNERIE, construction des moulins de Saint-Maur. Paris, Lacroix-Comon, 1857 ; in-8 et atlas.

Parmi les nombreux ouvrages qui traitent des applications de la science à l'industrie, il est rare d'en trouver où la partie technologique du sujet soit nettement et simplement expliquée.

Les industries les plus répandues et, partant les plus nécessaires sont souvent négligées, ou restent l'apanage de praticiens peu pressés de faire part au public de leurs inventions et de leurs procédés.

La meunerie semble avoir été plus particulièrement délaissée, et il n'y

a que fort peu d'années que la science a apporté dans cette importante industrie une phase nouvelle. Le vaste établissement de Saint-Maur, sur le canal de la Marne, a depuis trente années subi de nombreuses modifications : toutes les données de la théorie et de l'expérience ont contribué tour à tour à faire de ce moulin un des plus parfaits de l'Europe ; ses 40 paires de meules sont mues par 4 turbines, produisant ensemble une force de 160 chevaux ; 720 hectolitres de blé peuvent être chaque jour réduits en farine.

C'est donc un véritable service rendu aux industriels que de publier à part, et sous une forme économique, une description des moulins de Saint-Maur.

L'ouvrage se compose de cinq planches relatives à la meunerie, quatre aux turbines, et une représentant une machine à nettoyer les grains.

Toutes ces figures se distinguent par leur exactitude et leur netteté ; chaque appareil y est représenté avec des détails cotés, et à une échelle suffisante pour servir à une sérieuse étude.

Le texte se compose de 46 pages in-octavo, et ne comprend qu'une légende explicative des planches et quelques détails historiques sur les turbines.

L'ouvrage est uniquement destiné aux hommes pratiques pour lesquels l'usage des appareils est parfaitement connu ; c'est ce qui explique la brièveté du texte.

Il est évidemment regrettable que l'auteur n'ait pas daigné s'adresser à une catégorie plus étendue de lecteurs, et n'ait pas ajouté à la reproduction de l'article inséré dans le Répertoire de l'industrie française, quelques développements instructifs sur la marche et l'utilité des divers appareils, et rendu par cette addition son travail intéressant pour tout le monde.

A. R. M.

CONSIDÉRATIONS sur la tactique de l'infanterie en Europe, par le général Renard, aide de camp de S. M. le roi des Belges. Paris, J. Dumaine. 1857 ; 1 vol. in-8°.

L'auteur de cet ouvrage insiste avec force sur l'importance de la tactique. Il la regarde comme l'élément principal de la victoire sur le champ de bataille, et ne croit pas que les grandes manœuvres de la stratégie puissent impunément négliger son secours. Cette opinion est, du reste, appuyée sur l'autorité des plus illustres écrivains militaires. M. Renard

cite, entre autres, plusieurs passages remarquables tirés des mémoires de Napoléon. Dans l'art de la guerre, plus que dans nul autre, la théorie doit être constamment subordonnée aux exigences de la pratique. On ne saurait prévoir d'avance toutes les difficultés qui surgiront. L'instrument est trop multiple et trop variable pour qu'on puisse déterminer d'une manière absolue l'emploi qu'on en fera dans les innombrables circonstances diverses qui se présentent. C'est pourquoi l'application des principes de la stratégie risquerait souvent d'échouer, sans les précieuses ressources que lui fournit la tactique. En effet, celle-ci répond plus directement au but de la guerre, qui est la bataille, tandis que l'autre a pour objet de préparer cet acte décisif. « La bataille, dit M. Renard, constitue l'action principale d'une opération, et n'en est pas un acte séparé. Une seule pensée domine ; il n'y a pas une idée pour la manœuvre et une idée pour le combat : ce qui a été conçu stratégiquement est exécuté et poursuivi tactiquement. » Ce sont deux sciences tellement nécessaires l'une à l'autre, qu'elles semblent en réalité n'en former qu'une seule, comme le pensait sans doute Napoléon qui n'employa jamais le mot de stratégie. Il convient donc de faire une large place à la tactique et d'en favoriser l'étude autant que possible. Or les règlements de l'armée française sont sur ce point fort en arrière des progrès de la science. M. le général Renard les regarde même comme les plus incomplets qui existent. Pour le prouver, il passe en revue les guerres de la république et de l'empire, et signale l'influence qu'elles ont exercée sur les règlements de manœuvre de l'infanterie, soit en France, soit dans les autres Etats de l'Europe. La guerre de Crimée lui fournit également des exemples dont il se sert pour montrer que les armées alliées ont dû la victoire aux inspirations d'une tactique improvisée sur le champ de bataille, devant laquelle la savante théorie des Russes voyait échouer toutes ses combinaisons. Cette esquisse rapide est très-intéressante, et les vues de l'auteur en reçoivent une confirmation bien propre à les faire accueillir avec confiance.

REVUE CRITIQUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

DÉCEMBRE 1857.

LITTÉRATURE.

MILIANAH, épisode des guerres d'Afrique, par J. Autran. Paris, Michel Lévy frères, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25. — FLEURS ET SOURIRES, étrenne poétique dédiée aux dames piémontaises, par M^{lle} A.-S. Sasserno. Turin, 1 vol. in-12. — ALPEROSES, chants suisses, par X. Kohler. Porrentruy, V. Michel, 1857 ; 1 vol. in-12.

En 1840, dans une expédition entreprise pour ravitailler quelques points fortifiés occupés par les Français, le maréchal Valée s'empara de Milianah, l'une des villes où dominait encore Abd-el-Kader. Quoique ce ne fût plus qu'un monceau de ruines, les habitants l'ayant abandonnée après y avoir mis le feu, on jugea convenable d'y laisser une garnison sous les ordres de M. le colonel d'Illens. Les hommes chargés de la défense de ce poste perdu au milieu d'une contrée ennemie, se virent bientôt exposés aux plus cruelles privations. Leurs provisions s'épuisèrent, des fièvres pernicieuses vinrent les décimer, l'incendie détruisit les récoltes sur lesquelles ils avaient compté. « Pressés par la faim, les soldats mangeaient ce qu'ils pouvaient ramasser, jusqu'à des herbes et des mauves. Cette nourriture malsaine, agissant sur le cerveau, les portait à la nostalgie, au suicide. Sur douze cents hommes, sept cent cinquante avaient déjà succombé, quatre cents étaient à l'hôpital, les autres n'en valaient guère mieux. » Cependant, ils n'en opposèrent pas moins une héroïque résistance aux attaques des Arabes, et pendant plusieurs semaines, en proie aux horreurs de la faim et de la maladie, ils maintinrent glorieusement le drapeau français sur les murs de Milianah, jusqu'au moment où le général Changarnier réussit à ravitailler la place. Un semblable épisode était bien digne d'inspirer le poète, auquel déjà nous devons les chants harmonieux intitulés : *Laboureurs et soldats*. Mieux que nul autre, M. Autran sait unir la noblesse du style avec la simplicité des détails, talent précieux pour la peinture des scènes militaires. Sa poésie, classique par

la forme, aborde franchement les choses de la vie réelle, sans tomber dans les écarts du réalisme. Il tient compte d'ailleurs des accessoires, ainsi que des idées de son siècle, et comprend que les héros de l'époque actuelle doivent offrir un tout autre caractère que ceux des anciens temps.

C'est dans le journal tenu par le colonel D'Alens que M. Autran a puisé l'inspiration. Son poème n'est, en quelque sorte, que le reflet de ces notes, tracées au jour le jour, au milieu des plus terribles épreuves.

Ils sont là, réunis dans la ville déserte :
 De fiévreux, de mourants, la poussière est couverte.
 Ceux qui, debout encor, veillent à leurs côtés,
 Ressentent de la faim toutes les cruautés.
 La foudre, par instant, rase leur forteresse ;
 Sur la haute esplanade, un signe de détresse,
 Un reste d'étendard que le vent fouette et mord,
 Comme un lambeau vivant, se déchire et se tord.
 Ils écoutent, par groupe, inclinés en silence,
 Ces clameurs, ces sanglots, que la tempête lance,
 Cette foudre et ces vents qui, roulant en éclats,
 De leur dernière nuit semblent sonner le glas.
 Sinistre obscurité, profondeurs solennelles !....
 Au rempart désolé, de rares sentinelles
 A peine errent encor, — malades aux pieds lents,
 A leur poste de nuit, fantômes vigilants.
 De ces derniers gardiens pour augmenter le nombre,
 A l'angle des créneaux des chiens guettent dans l'ombre ;
 Chiens que l'on prit vaguant par la ville en débris,
 Et qui pour cet emploi sont maigrement nourris.
 Faméliques, hideux, les pattes contractées,
 On croirait voir de loin ces chimères sculptées,
 Ces gargouilles de pierre, au monstrueux maintien,
 Qui couronnent les tours d'un vieux temple chrétien.
 Ce soir, leurs aboiements aux cris de la tempête
 Se mêlent, dur concert qu'un triple écho répète.
 — Veillez, faibles soldats ! Veillez, chiens attentifs !
 Epiez au désert les Kabyles furtifs.
 Les appels de la foudre excitant leur courage,
 Ils marchent, cette nuit, complices de l'orage ;
 Ils marchent, et demain leurs innombrables rangs
 Viendront livrer l'assaut à de pâles mourants.

Ce tableau présente un spécimen du ton qui règne dans l'œuvre du poète. Pour produire de l'effet, il n'appelle point à son aide les exagérations déclamatoires ; l'exactitude historique lui suffit, et la teinte sévère dont elle est empreinte ne nuit point à l'impression profonde que laisse dans l'âme ce récit, vrai jusqu'aux moindres incidents. L'auteur s'attache surtout à faire ressortir le contraste de l'énergie morale à côté des misères et des souffrances physiques :

Aux armes ! l'ennemi s'apprête à l'escalade ;
 Il n'est plus aujourd'hui de fiévreux, de malade !
 Debout, agonisants ! Debout, aux arsenaux,
 Aux canons ! Courons tous pour sauver les créneaux !
 A ce cri, des souffrants la troupe convoquée
 Se dresse avec effort du sol de la mosquée.
 Péniblement groupés en maigres pelotons,
 Ils marchent d'un pied faible, aidés par des bâtons.
 Oh ! ne dirait-on pas des fantômes livides
 Sortis, le fer en main, de leurs sépulcres vides ?
 Les fusils pour leurs bras sont de pesants fardeaux ;
 Et, comme des vieillards, ils vont courbant le dos.....
 Leurs chefs, — la feinte ici, Muse ! n'est plus admise.—
 S'avancent au combat sans habit, sans chemise ;
 Et le gouverneur même aux périls revenus
 Marche déguenillé, la tête et les pieds nus.

N'importe,

A vingt chocs successifs, les soldats de la France
 Répondirent d'abord, superbes d'assurance.

C'est bien là, suivant nous, le rôle qui convient à la poésie, et chez M. Autran la pureté de l'expression rehausse d'une manière fort remarquable le mérite de la pensée.

M^{lle} Sasserno, dans une sphère moins haute, se distingue aussi par un talent sobre et pur. Elle chante volontiers les douces affections, les sentiments généreux, et décrit avec beaucoup de charme les beautés de la nature, ainsi que les plaisirs simples de la vie des champs. Ses vers harmonieux coulent sans effort. C'est une onde limpide qui, soit qu'elle traverse des champs semés de fleurs, soit qu'elle roule ses flots sur un lit rocailleux, demeure transparente et reflète toujours de nobles ou gracieuses images. Chez elle, la poésie est vraiment le langage du cœur, et non point, comme il arrive à tant d'autres, une vaine musique destinée seulement à flatter l'oreille.

Quant aux *Alperoses* de M. Kohler, leur principal mérite consiste dans une saveur alpestre qui leur imprime bien le cachet national suisse. L'auteur est un habitant du Jura bernois. Il figure au nombre des écrivains qui travaillent avec zèle à soutenir le renom littéraire de la Suisse française. Ses poésies sont, en général, l'expression d'un ardent patriotisme, auquel se joint un profond respect pour la culture intellectuelle, ainsi que pour le développement moral et religieux. Elles offrent, à cet égard, un intérêt particulier, comme expression des tendances qui caractérisent l'esprit suisse.

HISTOIRE COMIQUE des états et empire de la lune et du soleil, par Cyrano de Bergerac, nouvelle édition, revue et publiée avec des notes et une notice, par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, A. Delahays, 1858 ; 1 vol. in-12 : 3 fr 50.

Il est peu d'écrivains français doués d'autant d'originalité et de verve que Cyrano de Bergerac. Poète dramatique, auteur cachant sous des conceptions bizarres une philosophie profonde et hardie, il a su, malgré bien des incorrections de style et de nombreuses fautes de goût, se placer à un rang élevé. Ses ouvrages, quoique réimprimés assez souvent, sont devenus difficiles à trouver ; la première édition des *OEuvres diverses*, mise au jour en 1654, ne se rencontre plus, hors de quelques grandes collections publiques. Ses productions ne sont d'ailleurs venues jusqu'à nous qu'assez maltraitées. L'*Histoire comique des états de la lune* présente de déplorables lacunes, qu'on est en droit d'attribuer à la prudente réserve d'éditeurs qu'effrayaient des pensées trop hardies. Un manuscrit complet existe entre les mains de M. de Monmerqué, et ce savant éditeur de M^{me} de Sévigné a l'intention de le publier, mais il faut attendre.

Nous ne reviendrons pas ici sur la biographie de Cyrano ; on sait qu'il fut un duelliste des plus redoutables, et que sa carrière roula à travers des aventures de tous genres. Né en 1620, il mourut en 1655 ; il eut de vifs démêlés avec divers personnages du temps, notamment avec l'excentrique d'Assoucy, qui lui ressemblait bien un peu. Il fut regardé par ses contemporains comme ayant le cerveau fêlé, et on répandit sur son compte plus d'une anecdote parfaitement controuvée. Le voyage imaginaire dans les astres, dont il écrivit la relation, nous fait souvenir qu'un autre narrateur de pérégrinations fantastiques, Swift, l'auteur de *Gulliver*, mourut aliéné.

La notice de M. Paul Lacroix (tout le monde connaît le vrai nom du bibliophile Jacob) donne sur Cyrano, sur sa vie, sur ses œuvres, des détails curieux et neufs qu'on lira avec plaisir.

Le volume que nous avons sous les yeux ne contient que les œuvres en prose de Cyrano ; nous ne pensons pas que l'intention de l'éditeur soit de réimprimer le théâtre de cet écrivain. Le *Pédant joué* est rempli de gaieté, de sel, d'intentions comiques ; les locutions de la phraséologie familière y abondent ; malheureusement, cette production est souillée, comme la plupart des pièces de l'époque de Louis XIII, par des licences bien choquantes, surtout dans les impressions primitives ; celles qui sont venues plus tard ont été épurées. *Agripinne* est une tragédie où de grands défauts se rencontrent, mais où l'on trouve aussi des choses admirables ; des vers étincelants des tirades cornéliennes, des scènes entières d'une vigueur peu commune. Le rôle de Séjan est une conception dont il serait difficile de trouver d'autres exemples au dix-septième siècle ; c'est un philosophe du dix-huitième.

ŒUVRES DE CORNEILLE, nouvelle édition, revue et annotée, par J. Taschereau. Paris, Jannet, 1857. Tomes I et II ; 2 v. in-18 : 10 fr.

Il revenait de droit à l'auteur d'une très-bonne biographie du créateur de la tragédie en France de donner une édition définitive des productions du mâle et austère génie auquel on doit le *Cid*, les *Horaces*, et tant d'autres chefs-d'œuvre. M. Taschereau s'est acquitté de cette tâche avec amour et avec zèle.

Presque toujours, plus les œuvres d'un auteur classique ont été publiées, plus il est difficile d'en donner une bonne édition. A chaque réimpression, de nouvelles fautes s'ajoutent à celles des éditions antérieures, et il se forme enfin un assemblage inextricable d'erreurs d'autant plus difficiles à constater, que bon nombre ont pour elles la prescription séculaire. Corneille avait voulu se prémunir contre ce danger ; il avait donné en 1660, 1663, 1664 et 1668 quatre éditions de son théâtre complet jusqu'à chacune de ces époques ; en 1682, deux ans avant sa mort, il avait revu une édition définitive de toutes ses œuvres dramatiques ; dans ces dernières éditions, il avait exposé et suivi un système orthographique que l'usage a souvent sanctionné depuis, mais les éditeurs, même ceux qui ont promis le plus de fidélité, ne se sont pas bornés à changer la manière d'écrire les mots qu'avait adoptée l'auteur du *Cid*, ils lui ont prêté leur manière de s'exprimer.

L'orthographe étymologique à laquelle Corneille avait ramené une foule de mots dans l'édition de 1682, est reproduite avec soin par M. Taschereau. Il s'est montré fort sobre de notes grammaticales, et en fait de variantes il s'est contenté d'en signaler de fort curieuses, en ce qu'elles montrent Corneille faisant disparaître de son texte primitif des expressions, des images devenues choquantes sur une scène qu'il avait soumise aux convenances. L'édition originale de *Mélite*, la première des pièces de Corneille, et le texte définitif qu'il adopta, offrent à cet égard des différences remarquables ; dans l'impression de 1633, on trouve des licences qu'on ne tolérerait pas aujourd'hui sur les planches du dernier des théâtres, et qui alors ne choquaient personne. L'auteur fit disparaître toutes ces énormités à mesure que le goût du public s'épurait.

Il paraît difficile de trouver encore à glaner quelque chose au sujet de Corneille ; les infatigables recherches de M. Taschereau lui ont cependant offert une moisson de quelque intérêt. Il donne, pour la première fois, la réunion complète des arguments, épîtres dédicatoires, préfaces, etc., placées à la tête des diverses pièces, et qui se trouvaient éparpillées dans les éditions originales ou dans quelques éditions des *OEuvres*. Il réimprime la préface qui, placée en tête de la seconde partie des *OEuvres* publiée en 1648, était ignorée et non reproduite depuis plus de deux siècles. Les archives du parlement de Normandie, les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal lui ont fourni des faits intéressants et restés inconnus au sujet de la biographie du poète tragique.

Signalons en passant une circonstance qui montre le peu de soin que les divers éditeurs de Corneille ont apporté à leur œuvre. Il se trouve dans *Mélite* (acte II, scène 4) un sonnet que Corneille inséra parmi quelques *Mélanges poétiques* placés à la suite de *Clitandre*, sa seconde pièce, et la première qu'il fit imprimer. Palissot, qui publia les *OEuvres complètes*, ne s'aperçut pas qu'il avait déjà donné ce sonnet dans *Mélite* ; il le donna une seconde fois dans le volume des *Poésies diverses*, en l'accompagnant d'une note où, donnant carrière à son imagination, il affirmait que « ce sonnet était adressé à une femme charmante que Corneille, dans sa première jeunesse, avait aimée avec passion. Ce sont les seuls vers qui soient restés de tous ceux qu'il avait composés pour elle. » La note a été trouvée charmante ; elle a eu beaucoup d'éditions, et, depuis Palissot jusqu'à M. Lefèvre inclusivement, tous ceux qui ont réimprimé Corneille, n'ont pas oublié de donner deux fois le sonnet en question, sans se douter du double emploi.

On a droit d'admirer l'aplomb avec lequel Palissot inventait une explication pour un sonnet d'ailleurs fort médiocre, mais il n'est pas le seul qui soit ainsi entré dans le domaine de l'affirmation dénuée de toute preuve. Les notes de M. Aimé Martin, dans l'édition Lefèvre, sont des plus curieuses au même point de vue. M. Aimé Martin apprend à ses lecteurs, sans hésitation, et bien entendu aussi sans indication de sources, quels sont les acteurs qui ont joué d'original les rôles des pièces de Corneille. Quelques témoignages du temps démontrent qu'il s'est fourvoyé dans cette distribution arbitraire.

Il n'a paru encore que les deux premiers volumes de la nouvelle édition de Corneille, et, sous tous les rapports, on peut dire qu'elle réunit tous les titres possibles pour figurer en chaque bonne bibliothèque.

COURONNE, histoire juive, par Alex. Weill. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857; 1 vol. in-12 : 2 fr.

M. Weill nous offre un tableau de mœurs juives : la scène se passe dans un village d'Alsace et ne manque pas d'un certain cachet d'originalité. Il s'agit naturellement d'amour et de mariage, c'est la recette ordinaire du roman. Couronne, jeune fille charmante, mais dont le cœur s'est épris pour certain pauvre diable de professeur, qui s'appelle Elias, refuse, au grand déplaisir de ses parents, tous les partis qui se présentent. Elle sait bien que l'on n'accordera pas sa main à celui qu'elle aime, mais elle préfère mourir de langueur plutôt que de lui être infidèle. D'ailleurs, Elias, outre sa pauvreté, a le malheur d'être fils d'une espèce de brocanteur en fort mauvais renom dans le pays. Couronne semble devoir donc renoncer à jamais être sa femme, et cette triste certitude la jette dans un marasme fort inquiétant. Alors la tendresse maternelle s'émeut. M^{me} Riche, plutôt que de laisser mourir sa fille, préfère encore la voir épouser le pauvre professeur qui, du reste, est un honnête homme, gagnant sa vie de la manière la plus honorable. Quand la mère faiblit, le père ne résiste pas longtemps, et l'histoire finit par un mariage. La donnée n'est pas neuve, mais le milieu dans lequel se trouvent placés les personnages offre une mine assez intéressante à exploiter. Les coutumes juives sont peu connues, elles pouvaient fournir à M. Weill maints détails propres à piquer la curiosité des lecteurs. Il en profite bien, en effet, pour esquisser un intérieur de famille empreint de ce caractère particulier. Les croyances

et les pratiques religieuses se mêlent aux incidents de son récit, et la marche de l'action est soumise à leur influence. Malheureusement, la peinture manque de vigueur, les couleurs sont pâles et les traits mal assurés. Ce n'est qu'une ébauche, tandis qu'avec plus de soin et de travail, l'auteur en aurait certainement fait une œuvre remarquable.

FLEURS DE L'INDE, comprenant la mort de Yaznadate, épisode tiré de la Ramaïde de Valmiki, traduit en vers latins et en vers français, avec texte sanscrit en regard, et plusieurs autres poésies indoues. Paris, B. Duprat ; 1 vol. in-8 : 5 fr.

L'étude du sanscrit doit-elle prendre place dans l'enseignement classique ? Telle est la question qui, depuis quelques années, préoccupe plusieurs académies de province. L'auteur du volume que nous annonçons a publié sur ce sujet un mémoire qu'il reproduit à la fin de son volume, et dans lequel il se prononce fortement pour l'affirmative. Comme pièce à l'appui, il nous donne un fragment de la Ramaïde de Valmiki, traduit en latin et en français. Ce spécimen de littérature sanscrite est bien propre, en effet, à produire une impression favorable. On y trouve des sentiments vrais, exprimés simplement. C'est une scène touchante, dont les personnages éveillent d'autant mieux nos sympathies, que leur manière de sentir et d'aimer décèle un développement moral qui ressemble beaucoup au nôtre. Leurs affections de famille, leur idée du devoir, leur spiritualisme religieux, ont certains rapports assez frappants avec la civilisation chrétienne.

A cet égard, ils sont, en quelque sorte, plus rapprochés de nous que les Grecs et les Romains. L'exemple est bien choisi pour exciter l'intérêt du lecteur et prouver que la poésie indoue mérite d'être étudiée. Malheureusement, peu de personnes seront en état de juger si la traduction est fidèle. Peut-être vaudrait-il mieux qu'elle fût en prose, car les exigences du vers, soit latin, soit français, doivent avoir plus d'une fois obligé le traducteur à s'écarter du texte original. Une de ses premières notes semble même indiquer qu'il n'est pas très-scrupuleux, car au tigre il substitue le lion, sous le prétexte de rendre la métaphore plus acceptable. C'est faire bon marché de l'exactitude, et l'on peut craindre d'autres licences du même genre dans les détails moins essentiels que celui-là, qui caractérise si bien le lieu de la scène. Nous aurions préféré

la traduction littérale, suivant pas à pas le texte, et lui conservant son caractère étrange. Quoi qu'il en soit, l'auteur fait preuve de talent pour la poésie et de connaissances philologiques assez remarquables. *Les Fleurs de l'Inde*, auxquelles sont joints deux chants et un apologue arabes, pourront certainement être utiles à la cause de l'orientalisme.

DERNIÈRES CHANSONS de P.-J. de Béranger, avec une lettre et une préface de l'auteur. Paris, 1838 ; 1 vol. in-8 : 6 fr. — MA BIOGRAPHIE, par P.-J. de Béranger. Paris, Perrotin, 1848 ; 1 vol. in-8 : 5 fr.

Ce bagage posthume ajoutera-t-il quelque chose à la gloire du chansonnier ? Sans doute les éditeurs le croient, car, autrement, ils se seraient abstenus de publier deux gros volumes qui n'auraient alors d'autre objet qu'une simple spéculation de librairie. Mais il nous semble que leur zèle pour la mémoire d'un ami les a fourvoyés. La verve du poëte ne jette que de rares éclairs dans les *Dernières chansons*, et quant aux mémoires, ils offrent un intérêt médiocre. Cela nous étonne peu. La chanson est un genre assez restreint, auquel il faut le concours de circonstances favorables. Béranger dut en grande partie sa renommée à l'opposition politique dont il s'était fait l'organe. Ses opinions, plus encore que son talent, le rendirent populaire, parce qu'elles éveillaient les sympathies de la foule. Il sut exprimer habilement ce bizarre mélange d'idées libérales et de souvenirs bonapartistes qui, grâce aux fautes de la Restauration, prit bientôt l'aspect d'un parti compact et redoutable. C'est là le secret de sa puissante influence. D'adroites flatteries à l'adresse des préjugés nationaux, et des traits piquants lancés contre les abus de l'ancien régime qu'on tentait de remettre en vigueur, assurèrent le succès de ses chansons mieux que n'auraient pu le faire des convictions profondes. Béranger était ce qu'on appelle un homme du peuple, obéissant à des instincts plutôt qu'à des principes. Il avait débuté par le *Roi d'Yvetot*, spirituelle moquerie de la gloire impériale ; puis, au retour de Louis XVIII, il chanta les lys, auprès desquels, disait-il :

Les lauriers reverdiront.

Mais déjà le mois suivant paraissait la *Requête présentée par les chiens de qualité*

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Et dès lors le chansonnier qui, cette fois, tient la fibre populaire, se distingue par une opposition de plus en plus vive, jusqu'en 1830. A cette époque, ses amis étant arrivés au pouvoir, il se sent mal à l'aise, car son rôle doit changer, et cependant sa nature, renforcée par l'habitude, ne lui permet guère de se métamorphoser tout à coup en panégyriste d'un gouvernement quelconque, après avoir si longtemps fait de la chanson un instrument révolutionnaire, c'était bien difficile assurément. D'ailleurs, pour rester le poète du peuple, il faut être mobile comme lui, prêt à suivre tous ses caprices, et docile à sa voix qui crie sans cesse : En avant, dût-on se rompre le cou.

Ce dernier parti ne convenait pas davantage au caractère doux et paisible de Béranger. Il résolut donc de se taire, après avoir pris toutefois la précaution de consacrer quelques couplets à l'apothéose des grands hommes du socialisme. Dès lors il devient étranger à la politique, et quand, en 1848, 204,471 suffrages le portent à l'Assemblée constituante, il s'empresse de refuser ce mandat, qui lui semble une trop lourde tâche pour un chansonnier. Ses vers sont toujours élégants et gracieux, mais avec l'âge la gaieté s'est enfuie, la pensée a pris un tour sérieux ou mélancolique, et les *Dernières chansons* s'en ressentent nécessairement.

Dans la *Biographie*, Béranger raconte avec beaucoup de simplicité l'histoire de sa modeste existence. Il nous donne peu de détails nouveaux, mais se peint sincèrement tel qu'il était, homme bon et serviable, modéré dans ses désirs, aimant la retraite et l'indépendance. Son caractère forme un contraste frappant avec l'ambition inquiète et remuante à laquelle sont sujets la plupart des littérateurs de notre époque. Ne recherchant ni les honneurs ni la fortune, sachant se contenter de peu, il pratiquait une philosophie beaucoup moins épicurienne que celle dont ses œuvres offrent le cachet. Mais sauf les deux procès, qui ne furent pas une épreuve bien redoutable, puisque Béranger avoue qu'il comptait là-dessus pour assurer le succès populaire de ses chansons, cette vie renferme peu d'incidents propres à captiver l'intérêt.

BALZAC, SA VIE ET SES ŒUVRES, par M^{me} L. Surville (née de Balzac).
Paris, librairie nouvelle, 1858 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

Balzac occupe l'une des premières places parmi les célébrités littéraires de notre époque. La plupart de ses ouvrages excitèrent un en-

gouement qui n'est pas encore tout à fait dissipé, et toutes les formules de l'éloge ont été prodiguées à ce talent, très-remarquable, sans doute, mais fort inégal. La postérité conservera-t-elle le même enthousiasme pour un bagage littéraire si considérable et si mélangé? C'est douteux; le temps fera son œuvre, et peut-être deux ou trois volumes survivront-ils seuls à cette épreuve. En attendant, les détails que M^{me} Surville donne sur la vie de son frère, sur ses goûts, ses habitudes de travail, ses ambitions, ses succès et ses revers, seront accueillis certainement avec un vif intérêt. Balzac offre l'exemple de ce que peut la persévérance appliquée au développement des facultés intellectuelles. Ses débuts ne furent pas brillants, loin de là. Pendant nombre d'années, il ne produisit que des romans de pacotille, d'une médiocrité désespérante. Dès sa jeunesse, il avait manifesté la volonté bien arrêtée de se faire homme de lettres, seule carrière pour laquelle il se sentit quelque vocation. C'est dans ce but qu'il entra comme associé dans une entreprise d'imprimerie et de fonderie. Mais les fonds lui manquaient, et probablement aussi l'entente des affaires, en sorte que bientôt la faillite fut inévitable. Balzac se vit dès lors obligé de recourir à sa plume pour faire face aux engagements qu'il avait contractés. Il se mit à l'œuvre avec ardeur, et ses productions se succédèrent rapidement. Si leur mérite était nul, Balzac ne paraît pas avoir eu la moindre illusion à cet égard, puisque jamais son nom ne figura sur aucune d'elles. M^{me} Surville n'en mentionne pas même les titres, et passe rapidement sur ce pénible apprentissage, pour arriver au premier succès qui commença la renommée de son frère. *Les Chouans* obtinrent un accueil assez favorable, quoique ce ne fût encore qu'une bien pâle imitation du genre de Walter Scott. Balzac, après avoir publié *Catherine de Médicis*, autre roman historique, abandonna cette voie pour donner cours à sa propre originalité qui, mûrie par le travail et l'observation, allait enfin prendre essor. Ce fut à l'âge de trente ans qu'il se révéla par la *Physiologie du mariage*, suivie bientôt de la *Peau de chagrin*, d'*Eugénie Grandet*, et de ces nombreuses esquisses rassemblées plus tard sous le titre de la *Comédie humaine*. Eu voyant combien Balzac eut à lutter, on n'est pas surpris de la haute importance qu'il attachait à ses œuvres. La critique l'irritait, les éloges adressés à tel ou tel de ses ouvrages lui semblaient une injustice faite aux autres; mais il était pour lui-même un juge difficile, et ses efforts ne se ralentirent jamais. On peut constater dans ses écrits un progrès continu, malgré la persistance de certains défauts inhérents à sa nature. Il vivait, en quelque sorte, avec

ses personnages, parlait d'eux comme d'êtres réels, et les péripéties de leur histoire le préoccupaient sans cesse. Les fragments de correspondance et les anecdotes que cite M^{me} Surville prouvent que chez lui la composition était un travail sérieux, auquel il consacrait toutes les facultés de son esprit et de son cœur. Ce trait de caractère nous semble le distinguer tout particulièrement, car aujourd'hui, dans les diverses branches de la littérature, les écrivains consciencieux sont rares, et plus rares encore ceux qui ne se laissent pas aveugler par un premier succès, au point de croire les moindres caprices de leur fantaisie également bons pour le public.

VOYAGES ET HISTOIRE.

L'ANGLETERRE, LA CHINE ET L'INDE, par don Sinibaldo de Mas, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la reine d'Espagne en Chine. Paris, J. Tardieu, 1858; 1 vol. in-8 : 3 fr. 50.

Quoique l'Angleterre et l'Inde figurent sur le titre de ce livre, c'est la Chine qui forme l'objet principal des recherches de l'auteur. M. Sinibaldo de Mas regarde la question chinoise comme beaucoup plus importante que la crise suscitée par la révolte des cipayes. Les démêlés de l'Angleterre avec le Céleste-Empire lui paraissent devoir amener un conflit auquel seront nécessairement appelées à prendre part les autres puissances maritimes. En effet, la civilisation européenne est intéressée à maintenir sa suprématie, en faisant respecter partout les droits du commerce international. Or, ce qui se passe en Chine annonce l'intention évidente de ne point accorder les concessions promises à la suite de la dernière guerre, et même d'interdire les anciens rapports établis depuis des siècles. La vive sollicitude que le gouvernement chinois montra tout à coup pour ses sujets, à propos de l'opium, n'avait déjà pas d'autre but. Il saisit avec empressement cette occasion d'exciter les passions populaires contre les barbares étrangers. M. de Mas, qui connaît bien le pays, ses habitants et ses mœurs, montre que l'usage de l'opium a toujours existé chez les Chinois sans produire d'accidents graves, et que ce ne fut donc qu'un prétexte dont la politique impériale s'empara, pour donner suite à des projets qui, de tout temps, l'ont préoccupée plus ou moins. A l'appui de cette opinion, il retrace rapidement l'histoire des rapports de la Chine avec les Européens. On y voit que, dès l'origine, les obstacles vinrent du gou-

vernement beaucoup plus que de la population. Celle-ci n'eût point été hostile aux étrangers, sans la crainte que lui inspiraient les mandarins, toujours prêts à punir comme un crime le moindre acte de tolérance à cet égard. Il en est de même encore aujourd'hui. Ce sont les autorités qui entretiennent la défiance et forcent le peuple à se montrer insociable. Le système administratif particulier à la Chine devrait être favorable au développement intellectuel et moral, mais il fait de la classe des lettrés l'aristocratie la plus tyrannique, et les mandarins traitent, en général, leurs subordonnés comme un troupeau d'esclaves. Les détails que M. de Mas donne à cet égard sont du plus haut intérêt. Il a profité de sa position officielle pour étudier avec soin la vie de cette singulière nation. C'est un observateur habile, fort impartial, et dont les jugements sont empreints d'une grande indépendance. Loin de mépriser les Chinois au point de vue militaire, il les croit susceptibles de courage et de dévouement, comme, du reste, ils en ont donné des preuves dans plusieurs circonstances récentes. Aussi le démembrement de l'empire lui paraît nécessaire pour assurer le triomphe des principes du droit international. Jamais, sans cela, les puissances européennes n'obtiendront de la cour de Pékin qu'elle les reconnaisse autrement que comme des tributaires, et permette à leurs ambassadeurs de résider dans la capitale. L'insurrection, qui menace de renverser la dynastie régnante, peut avoir un résultat favorable à ce fractionnement, sur les avantages duquel l'auteur s'efforce d'attirer l'attention de la diplomatie. Le moment lui paraît opportun, car l'Angleterre ne tardera pas, sans doute, à reprendre le cours de ses opérations contre la Chine, et probablement la France, les Etats-Unis, peut-être même la Russie, lui viendront en aide. Ces forces réunies pourront être victorieuses, cela n'est pas douteux. Mais il ne s'agit pas ici d'une conquête : ce que l'on désire est simplement d'assurer la liberté du commerce. Ne serait-il donc pas bien plus désirable, comme le dit M. de Mas, « qu'on pût obtenir ce résultat par des moyens pacifiques ; cela vaudrait mieux que de s'exposer à réveiller ce colosse qui dort maintenant, mais qui, quelque jour, pourrait fort bien venir nous visiter à Manille, à Batavia et à Calcutta. »

ETRENNES HISTORIQUES DE GENÈVE, pour 1858, mélanges inédits d'histoire nationale, par E.-H. Gaullieur. Genève, 1858 ; 1 vol. in-8.

M. Gaullieur a réuni dans ce volume plusieurs documents précieux

pour l'histoire de Genève. L'un des plus remarquables est la relation de la guerre faite autour de Genève en 1589, tirée en partie d'un journal du sieur Du Perril, ministre de l'église de Vandœuvres, et en partie des remarques de M. Esaïe Chabrey. On y trouve le récit naïf des événements de cette époque agitée, où, presque chaque jour, quelque rencontre avait lieu entre les soldats de Genève et ceux du duc de Savoie. Berne était venue au secours de la cité calviniste, en mettant en campagne cinq mille hommes. Mais Bernois et Genevois ne s'entendaient pas toujours très-bien. L'ambition des premiers inspirait aux seconds une défiance continuelle. Ce désaccord éclate souvent dans les détails que le pasteur Du Perril rapporte, sans chercher d'autre mérite que l'exactitude.

Une prise d'armes à Genève, en 1737, n'est pas moins intéressante. Elle nous offre le tableau, esquissé par l'un des acteurs, de ces conflits qui éclataient alors entre les citoyens de la petite république, et qui, plus d'une fois, aboutirent à l'intervention étrangère. Le ton du récit n'est pas impartial, sans doute, il porte au contraire le cachet de la passion ; mais, précisément à cause de cela, nous y retrouvons mieux la véritable couleur de l'époque. Il nous fait assister aux scènes de violence, et donne assez bien l'idée des mobiles divers auxquels on obéissait de part et d'autre. M. Gaullieur remarque avec raison que le dix-huitième siècle, un peu trop négligé aujourd'hui pour les temps anciens, offre l'une des périodes les plus intéressantes à étudier. Il serait à désirer qu'on s'en occupât davantage, afin de mettre en œuvre, pendant qu'ils existent encore, les documents que beaucoup de familles possèdent.

Les autres fragments dont se composent les *Etrennes historiques* sont : un court extrait des mémoires d'Ezéchiél Spanheim, qui fut envoyé extraordinaire de l'électeur de Brandebourg auprès de Louis XIV ; une notice sur les arts en Suisse avant la réforme, à propos d'un ancien tableau votif, provenant de quelqu'une des églises de Genève, d'où la réforme l'avait expulsé ; un aperçu des intrigues diplomatiques contre Genève au seizième et au dix-septième siècles ; enfin l'analyse des *Advis et devis* de Bonivard, et de plusieurs ouvrages, récemment publiés, sur l'héraldique suisse.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

JANSÉNISME ET JÉSUITISME, ou examen des accusations de jansénisme soulevées contre M. l'abbé Guettée. Paris, Huet, 1857 ; in-8 : 2 fr.

M. l'abbé Guettée est l'auteur d'une *Histoire de l'Eglise* qui a soulevé contre lui les colères de l'*Univers religieux*, de l'*Ami de la religion* et de leurs acolytes. C'est dire assez qu'il ne partage pas les tendances ultramontaines. Du reste, quoique indépendant à cet égard de l'opinion qui domine aujourd'hui dans l'Eglise, ses doctrines portent bien le cachet de la pure orthodoxie catholique. Mais il a peu de sympathie pour les jésuites, et regarde leur école comme très-dangereuse. Aussi ne s'est-il pas fait scrupule de les traiter en historien impartial qui cherche avant tout la vérité. De là l'espèce de croisade que les adeptes de la puissante compagnie ont entreprise contre lui. Attaquer le jésuitisme, quelle audace impardonnable, témoigner de la sympathie pour les jansénistes, prendre la défense de Port-Royal, c'est être hérétique et comme se lencourir sinon l'excommunication proprement dite, du moins à peu près toutes les conséquences qu'elle entraîne. M. l'abbé Guettée, tenu pour suspect, se voit en but à maintes tracasseries ; on veut le forcer à demander grâce, à faire amende honorable. Mais il n'y paraît guère disposé, car son nouvel écrit débute en termes peu flatteurs pour ses adversaires. « Depuis trois siècles environ, dit-il, deux écoles sont en guerre ouverte au sein de l'Eglise catholique. L'une, douceuse en apparence, mais au fond pleine de morgue, de fiel, d'intolérance et d'astuce, a su se faire de nombreux partisans. Pour arriver à son but qui n'est autre que la domination de l'Eglise entière, elle a flatté les puissances spirituelles et temporelles ; s'est humiliée devant les papes et les princes qui l'ont protégée ; a entravé, au moyen de mille intrigues souterraines, ceux qu'elle n'a pu gagner à sa cause ; elle s'est jouée des papes et des évêques en affectant d'exalter leur puissance et leur dignité ; elle a sacrifié les règles de la morale et les principes fondamentaux du christianisme aux exigences de ceux qu'elle voulait gagner à sa cause, aux circonstances, aux préjugés. Organisée en société secrète, cette école a disséminé ses affiliés dans toutes les classes de la société ; elle a su s'attacher des hommes vertueux et instruits, sans les initier à ses secrets, et elle a spéculé, pour arriver à son but, sur leurs talents et leurs vertus.

« Cette école, c'est le jésuitisme. »

Voilà qui s'appelle poser nettement la question. M. l'abbé ne recule point devant les menaces et soutient avec courage la cause de la vérité historique. C'est le meilleur moyen de répondre aux reproches qu'on lui adresse. En effet, son unique tort est d'avoir rectifié certaines erreurs répandues par les jésuites, reproduit certains faits qui les gênent. Quant aux doctrines, sa profession de foi ne laisse rien à désirer, puisqu'il se déclare soumis en tous points à l'autorité de l'Eglise. Aussi ses adversaires sont-ils réduits à supposer des intentions qui puissent fournir les éléments d'un procès de tendance. On connaît cette tactique, elle n'est pas neuve, et malheureusement ceux qui l'emploient ne manquent ni de force, ni d'habileté. M. l'abbé Guettée aura beaucoup de peine à la combattre. Il soutient sa manière de voir avec autant de convenance que de vigueur, mais il n'en sera peut-être pas moins condamné pour quelques simples remarques au sujet des opinions de Bossuet, remarques appuyées sur des pièces justificatives, et d'ailleurs empreintes du plus grand respect pour l'illustre orateur. Quoi qu'il en soit, sa brochure nous paraît mettre en évidence la modération de ses vues et le mérite de ses travaux, en même temps que l'injustice des attaques dirigées contre lui.

DE LA GRANDEUR MORALE et du bonheur, par M. de la Codre. Paris, Hachette et C^{ie}, 1857, 1 vol. in-12 : 2 fr.

Le bonheur et l'estime sont deux buts auxquels aspirent la plupart des hommes. On peut dire même que tous désirent être heureux, et pour ceux dont l'éducation a développé le sens moral, l'estime est une condition indispensable du bonheur. Mais si les efforts ont en vue le même résultat, ils cherchent à l'atteindre par des routes bien différentes. On fait trop souvent consister le bonheur dans la satisfaction d'un goût, d'un penchant, d'une passion, et chacun suit à cet égard la pente de son caractère individuel. Il est donc très-difficile de présenter un système qui puisse contenter à la fois ces exigences diverses. Les uns convoitent surtout le bien-être physique, tandis que les autres rêvent une existence tout intellectuelle. Ces deux extrêmes opposés perdent également de vue la nature mixte de notre être. Aussi M. de la Codre a-t-il soin de joindre la grandeur moral au bonheur, afin de montrer dès l'abord que son intention est de concilier, autant que possible, les deux tendances, et qu'à ses yeux le bien et l'utile sont liés par de tels rapports qu'on peut les

regarder comme à peu près identiques. Il établit que les deux premières conditions nécessaires pour être heureux sont la santé physique et la santé morale, c'est-à-dire la marche régulière des fonctions de l'organisme et de l'action convenablement réglée des facultés et des propensions de l'âme. Pour acquérir et conserver la santé morale, il faut accomplir ses devoirs, obtenir des affections, penser sagement, agir avec sincérité, courage et prudence. Quant à la santé physique, c'est par la tempérance et l'hygiène qu'on la maintient. Mais de nombreux obstacles viennent s'opposer au succès de nos efforts. La défectuosité des organes, la pauvreté, l'embarras des affaires, la véhémence des passions, etc., rendent la lutte difficile, souvent fort pénible, et produisent, soit l'irritation, soit le découragement. M. de la Codre passe en revue ces divers obstacles en indiquant le moyen de les combattre. Les conseils qu'il donne sont empreints d'une philosophie religieuse très-élevée, et la théorie, de laquelle il les fait dériver, nous semble devoir être féconde en applications salutaires. Si son petit livre ne renferme sans doute pas la recette du bonheur parfait, il offre du moins de sages directions tout à fait propres à relever le courage, ainsi qu'à prévenir bien des désappointements funestes.

ETUDES SUR LA CONDITION LÉGALE DES FEMMES dans la famille, par J. Boniface-Delcro, avocat. Paris. A. Johanneau, 1858 ; 1 vol. in-8.

Les idées d'émancipation féminine, auxquelles d'habiles écrivains ont prêté le secours de leur plume, se fondent, en général, sur la prétendue injustice des lois qui, dit-on, établissent entre les deux sexes une inégalité choquante. Mais cette inégalité se retrouve dès les temps les plus reculés chez tous les peuples ; elle était même autrefois bien plus forte que de nos jours, et ce sont les progrès de la civilisation qui ont brisé le joug barbare auquel la femme est condamnée chez les peuples sauvages. Loin de lui être hostile, l'ordre social au contraire la protège, la relève et lui permet de remplir beaucoup mieux son rôle, qui n'est évidemment pas le même que celui de l'homme. C'est donc bien plutôt contre ce qu'on appelle l'état de nature que les avocats de la femme libre devraient déclamer. Là tous les travaux pénibles incombent au sexe le plus faible, le plus délicat, et lorsque l'organisation sociale vient faire disparaître cet

esclavage, pendant longtemps encore la femme est considérée comme une chose plutôt que comme une personne. M. Boniface-Delcro nous la montre condamnée chez les Hébreux au rôle de servante dans la famille de son mari qui pouvait la répudier à tout instant, et qui jouissait du droit de polygamie ; chez les Perses, soumise à tous les caprices de son mari que Zoroastre l'obligeait à révéler comme un dieu ; en Egypte, traitée comme un objet de luxe et de plaisir. Chez les Grecs, ainsi qu'à Rome, la monogamie amène un progrès dans la condition des femmes. Le mariage est entouré de certaines garanties, le divorce devient plus difficile. A mesure que la législation se perfectionne, la femme acquiert quelque peu d'indépendance. Les Romains, surtout, lui accordent des privilèges et lui reconnaissent des droits. Mais le sentiment de la dignité humaine et la notion précise du devoir manquaient à cette société aussi corrompue que brillante. C'est au christianisme qu'il était réservé de répandre dans le monde ces principes salutaires. « En même temps que le christianisme proclama l'indissolubilité du mariage, il en spiritualisa la notion en le présentant sous un aspect à peine entrevu jusque-là. Il releva la femme de l'abaissement et de la dégradation où le paganisme l'avait reléguée ; désormais elle fut conviée à prendre sa place au foyer domestique, et à exercer sur la société l'influence salutaire et civilisatrice que lui assurent les charmes de son esprit et la délicatesse de sa sensibilité. »

Dans cette voie nouvelle les progrès furent lents, sans doute, mais continus. L'auteur nous les fait suivre en exposant la condition de la femme, dans la Gaule, dans la Germanie et pendant la période féodale. Il termine par des considérations sur l'état actuel du droit français qui, sur ce point, est en avant de la plupart des autres législations. Ses études seront lues avec intérêt. Elles mettent en évidence l'absurdité des reproches adressés au législateur, tout en signalant quelques réformes désirables dans le but d'assurer mieux encore l'inviolabilité du mariage.

DERNIÈRES PAROLES avant tombe d'un gros sou démonétisé, publiées par lui-même. Paris, Guillaumin et C^e, 1858 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Si l'expérience a quelque valeur, les dernières paroles du gros sou méritent d'être écoutées avec respect, car c'est un vétéran qui date du voyage de Jason à la conquête de la toison d'or. Il était dans la poche de Diomède, au sac de Troie, il a fait la campagne de Pyrrhus, est resté

en Italie, a pris la livrée romaine et vu le combat naval d'Actium; enfin, de refonte en refonte il a fini par se trouver en 1792 orné de nouveau des insignes consulaires couronnés du bonnet phrygien. Que de choses ont passé devant lui ! Ses mémoires pourraient aisément former une bibliothèque entière. Mais il ne veut pas faire concurrence aux historiens, et se borne à retracer quelques-uns de ses souvenirs qui se rattachent à l'économie politique. Naturellement cette science fut toujours l'objet favori de ses préoccupations. Il était bien placé pour en suivre la marche et, frappé de la persistance des préjugés populaires, il croit ne pouvoir rendre de meilleur service à l'humanité que de fournir des armes pour les combattre. C'est un auxiliaire dont le secours n'est pas à dédaigner. Si la cause de la liberté du commerce semble gagnée dans le domaine de la théorie, il reste encore beaucoup à faire pour obtenir que les principes reconnus vrais soient mis en pratique. Sur les intérêts qui sont en jeu le raisonnement n'a guère de prise, et leur opposition ne cessera que devant la révolte de l'opinion publique. Il faut donc éclairer le peuple, le passionner même en faveur des saines doctrines. L'Angleterre nous a donné l'exemple de ce qu'on peut faire ainsi. La ligue de Cobden obtint ce que le gouvernement n'aurait jamais obtenu sans elle. En France les excellentes vues de l'administration actuelle ont besoin, pour triompher de même, d'être secondées par une active propagande, et l'on ne saurait trop mettre à la portée de tous les vérités économiques. Le langage du gros sou, ses anecdotes amusantes, ses comparaisons ingénieuses nous paraissent tout à fait propres à atteindre ce but. Il se fera lire par une foule de gens auprès desquels échouerait la discussion sérieuse, et la forme badine qu'il donne à ses arguments est peut-être le meilleur moyen d'en assurer le succès.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE, expliqué dans une série de discours par
Jean Wesley. Paris, librairie évangélique, 1857; 1 vol. in-12.

Le sermon sur la montagne, cet admirable résumé de la doctrine chrétienne, forme certainement l'un des plus beaux chapitres de l'Évangile. C'est un modèle d'éloquence et de simplicité; jamais parole aussi persuasive ne s'était fait entendre, et nulle autre part on ne retrouve mieux le cachet original des enseignements que Jésus adressait aux hommes de tous les pays et de toutes les époques. Leur portée pratique est la

même aujourd'hui que du temps des Juifs ; chaque phrase du discours offre un texte fécond en développements qui s'appliquent avec la plus grande justesse aux circonstances actuelles de la vie. M. Wesley le prouve d'une manière évidente en exposant les principes et les règles de conduite que nous devons puiser à cette source. Son commentaire est très-bien fait ; il captive au plus haut degré l'attention, et nous semble propre à laisser dans l'esprit des lecteurs une impression éminemment salutaire.

VRAIS ET FAUX CATHOLIQUES, par L.-A. M. Paris, Bestel et C^e, 1858 ;
1 vol. in-8 : 5 fr.

L'auteur de ce livre paraît être un fervent adepte des doctrines ultramontaines. Il n'admet ni le progrès, ni la tolérance, ni même aucune modification quelconque à l'esprit qui dominait dans l'Eglise au moyen âge. La Saint-Barthélemy lui semble une rigueur assez salutaire, et la révocation de l'édit de Nantes, avec toutes ses conséquences atroces, un pieux décret. Seulement il regrette que, sous Louis XV, on ait mal exécuté l'édit qui ordonnait que les convertis qui, pendant leur maladie, refusaient le sacrement catholique, seraient condamnés aux galères perpétuelles avec confiscation de leurs biens, s'ils revenaient à la santé, etc., etc. La liberté des cultes est, à ses yeux, un non-sens, il faut l'unité de religion tout comme l'unité de pouvoir, et les lois doivent punir le sacrilège ou l'hérésie plus sévèrement qu'aucun autre crime. Aussi M. L.-A. M. fait peu de cas de ces catholiques *amateurs*, tels, par exemple, que M. de Montalembert, qui exaltent la libre pensée et les convictions indépendantes. C'est à eux que son livre s'adresse, pour leur démontrer qu'ils entravent l'action de l'Eglise et sont les auxiliaires de ses ennemis. En vain cherche-t-on à concilier la foi avec l'essor de l'esprit humain : la philosophie est impie, la science inutile ou dangereuse, les arts eux-mêmes sont remplis de pièges. Le catholicisme ne peut transiger avec ces ruses du démon. Hors de l'Eglise point de vérité ni de salut, voilà son principe fondamental, et si vous l'ébranlez tout l'édifice croulera. Cette manière d'envisager la religion contraste étrangement avec les idées du siècle. Nous doutons qu'elle soit bien propre à ramener les philosophes, mais la franchise avec laquelle l'auteur expose les exigences de ce joug impitoyable a du moins l'avantage de dissiper toute incertitude. C'est une guerre ouverte contre la culture intellectuelle, contre la liberté de pen-

ser et d'écrire, contre l'ensemble de la civilisation moderne et contre l'esprit de la charité évangélique. Le programme est aussi simple que clair : quiconque se permet de raisonner sera mis hors la loi, et livré sans miséricorde aux rigueurs efficaces de la persécution. En lisant ce manifeste, on croit entendre déjà le pétillage du bûcher. Si donc les hérétiques persistent dans leurs erreurs ce ne sera pas faute d'être avertis du sort qui les attend. Quelle que soit du reste la résolution qu'ils prennent, ils sauront apprécier, nous n'en doutons pas, l'éminent service que leur a rendu M. L.-A. M.

INTRODUCTION à la théologie orthodoxe de Macaire, docteur en théologie, évêque de Vinnitza, recteur de l'académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, traduit par un Russe. Paris, J. Cherbuliez, 1857 ; 1 gros vol. in-8 : 8 fr.

La théologie orthodoxe est l'ensemble des croyances et des doctrines de l'Eglise grecque, ou, comme le dit l'auteur, l'exposition systématique de la religion chrétienne, suivant la Parole divine, la sainte Ecriture et la sainte tradition, et sous la direction de l'Eglise orthodoxe. Présentée sous la forme d'un enseignement méthodique, cette science offre un sujet d'étude d'autant plus digne de fixer l'attention des théologiens français, que jusqu'ici l'on ne possédait aucun livre qui pût leur fournir à cet égard des données certaines et complètes. En général l'Eglise grecque est connue surtout par les attaques dont elle a maintes fois été l'objet. On accuse son clergé d'ignorance et son culte d'être encombré de pratiques superstitieuses. L'ouvrage de M^{re} Macaire réfute victorieusement ces deux reproches. Il porte le cachet d'un vaste savoir, d'une connaissance approfondie des saintes Ecritures, et d'un spiritualisme tout à fait évangélique. On y trouve de plus une élégante clarté d'exposition, très-précieuse dans des matières aussi difficiles. C'est la substance du cours que l'auteur professe avec talent et conviction à l'académie de Saint-Pétersbourg.

Fils d'un simple curé de village, Michel Boulgakow qui, en entrant dans les ordres, prit le nom de Maccarius, se distingua de bonne heure par les facultés éminentes de son esprit. Nommé d'abord professeur d'histoire à l'académie de Kiew, il fut bientôt appelé à Saint-Pétersbourg et chargé de l'enseignement de la théologie dogmatique. Le succès remarquable avec lequel il s'acquitta de cette tâche lui valut un avance-

ment rapide. Quoique jeune encore, il est aujourd'hui évêque de Vinnitza, coadjuteur de Podolie et recteur de l'académie ecclésiastique. Aussi le traducteur ne pouvait-il choisir un écrivain plus propre à faire bien comprendre le dogme, le culte, l'esprit et l'organisation de l'Eglise d'Orient, à dissiper les préventions et les erreurs, et, comme il le dit, « à faire regretter à ceux qui les ont propagées d'avoir attaqué, sans la connaître, une doctrine professée par un si grand nombre de fidèles. »

DU PRIX DES GRAINS, du libre échange et des réserves, par M. Briaune, Paris, F. Didot frères, 1857 ; 1 vol. in-8 : 5 fr.

M. Briaune est un cultivateur qui traite la question des grains au point de vue pratique, d'après les données que lui ont fournies soit les documents officiels, soit sa propre expérience. Sans récuser tout à fait l'autorité de la théorie, il estime que ses principes doivent être plus ou moins modifiés dans l'application. A ses yeux les économistes commettent une grave erreur en assimilant le blé aux marchandises ordinaires. Le rôle important que joue ce produit dans l'alimentation du peuple lui semble justifier l'emploi de mesures exceptionnelles pour prévenir les désordres qu'entraîne sa rareté ou la trop grande élévation de son prix. Les résultats de la statistique permettent de constater que presque toujours une disette fut le prélude des agitations révolutionnaires dont la France a été le théâtre. A l'époque de la ligue, en 1789, en 1830, en 1848 on retrouve cette même coïncidence, et M. Briaune en conclut que le gouvernement ne peut rester étranger à ce qui concerne le commerce des grains. Puisque c'est une source de périls pour l'Etat, l'intérêt commun exige que l'administration s'en préoccupe avec sollicitude. Cette manière de raisonner ne manque pas de logique et l'on doit reconnaître qu'en effet aucune autre marchandise n'exerce autant d'influence sur l'ordre public. Mais les économistes objecteront que le danger provient précisément de ce que le commerce des grains n'a point joui jusqu'à ce jour des bienfaits d'une entière liberté. Quand M. Briaune affirme que la spéculation abandonnée à elle-même ne saurait suffire aux besoins des consommateurs, et cite des faits à l'appui de cette opinion, il oublie que des entraves existent encore presque partout. Pour que l'équilibre s'établisse il faut que tous les marchés soient ouverts en tout temps. Alors le commerce des grains prendra des al-

lures régulières, et les spéculateurs pourront donner à leurs opérations l'étendue désirable, parce qu'ils n'auront plus à craindre comme aujourd'hui le brusque retour des mesures prohibitives.

Du reste, dans l'état actuel des choses, surtout en France, les idées de M. Briaune peuvent être fort utiles. Son système n'a rien d'exclusif, et tend même plutôt à préparer l'essor de la liberté commerciale. Il propose l'établissement, sur tous les points du royaume, de réserves permanentes, faites par des particuliers auxquels le gouvernement accorderait les avances nécessaires pour cela. Une loi fixerait soit le taux de l'intérêt à payer, soit la limite du prix au-dessus de laquelle il serait permis de vendre les blés de réserve sans les remplacer immédiatement. Les difficultés de cette organisation ne lui semblent pas insurmontables, et l'on trouvera dans son livre un exposé très-clair et très-complet des moyens de la mettre en pratique. C'est un travail remarquable, bien digne d'attirer l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent aux grandes questions d'économie sociale.

SCIENCES ET ARTS.

LEÇONS DE CÉRAMIQUE professées à l'école centrale des arts et manufactures, ou technologie céramique, par A. Salvétat. Paris, Mallet-Bachelier, 1857 ; 2 vol. in-12, fig. : 12 fr.

La céramique ou l'art de fabriquer les poteries est une branche de l'industrie pour les progrès de laquelle certaines connaissances scientifiques sont indispensables. La chimie joue un grand rôle dans ces procédés qui, d'ailleurs, ont eux-mêmes besoin d'être décrits d'une manière très-détaillée. Ce n'est pas un métier qui s'apprenne par routine ; les opérations qu'il exige sont trop nombreuses et trop délicates pour qu'un simple apprentissage suffise à les faire bien connaître. Il faut de plus des livres à l'aide desquels l'ouvrier puisse compléter son instruction. Les Chinois, nos maîtres en cette matière, l'ont si bien senti, que chez eux la céramique occupe une haute place dans l'enseignement. De tels livres sont sans doute difficiles à faire et ne procurent pas à leur auteur la même renommée que les savantes recherches de la théorie. Mais l'importance des services qu'ils rendent a bien aussi son mérite, surtout lorsqu'un professeur distingué ne dédaigne pas ce moyen de vulgariser les

résultats de ses études dans un but d'utilité générale. M. Salvétat nous offre un exemple de l'union si précieuse et si rare du savoir avec les connaissances pratiques. Il se distingue par la clarté de ses explications, ainsi que par le soin avec lequel il les rattache toujours aux principes scientifiques de manière à féconder autant que possible l'enseignement de la technologie. Ses leçons sont divisées en deux parties. La première contient les notions de chimie que les potiers de nos jours devraient posséder pour diriger avec profit leur fabrication. L'auteur expose l'étude de tous les corps simples, binaires ou plus composés que le potier peut avoir à traiter, soit dans la fabrication des pâtes et des glaçures, soit dans la décoration des poteries. La seconde partie est consacrée aux procédés de l'art, et l'auteur, après en avoir donné une description très-détaillée, présente, sous le titre de *Pyrotechnie céramique*, les notions qui doivent diriger dans le choix des divers combustibles, dans l'établissement des fours, dans la conduite et la théorie de ces appareils. Il donne ensuite des exemples de diverses compositions relatives aux pâtes et glaçures des différentes sortes de poteries que le commerce présente en grand nombre aux consommateurs, puis termine par ce qui concerne la décoration.

De nombreuses figures intercalées dans le texte, dessinées à l'échelle par élévation, coupes et plans, complètent les descriptions en représentant d'une manière exacte les appareils qu'on pourra dès lors reproduire avec facilité.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE des machines à vapeur marines, par A. Ortolan.
Paris, Lacroix-Comon, 1857 ; 1 vol. in-8° et atlas petit in-4° : 9 fr.

Cet ouvrage est rédigé d'après le programme du concours pour le brevet de capitaine au long cours et de maître au cabotage. Il renferme des notions pratiques sur les machines à vapeur, sur leur mécanisme, leur installation, leur entretien et les réparations principales qu'on peut être appelé à y faire. L'auteur, premier maître mécanicien de la marine impériale, entre dans tous les détails nécessaires à l'instruction, et les expose avec une clarté très-grande, quoiqu'il n'aborde point les principes mathématiques ni les lois physiques sur lesquels repose la théorie. Son but est de populariser autant que possible les connaissances qui lui paraissent indispensables au progrès de la marine marchande. La prospérité

de celle-ci se trouve en effet intimement liée au développement de la navigation à vapeur. Il importe donc beaucoup, dans l'intérêt du commerce, qu'elle se tienne au courant de toutes les applications de la science moderne qui peuvent la concerner. C'est ce que le gouvernement a bien compris, en exigeant des candidats au brevet de capitaine au long cours ou de maître au cabotage, les notions premières sur les machines à vapeur marines. Le traité de M. Ortolan sera fort utile pour la préparation de semblables examens, et nous le recommandons aussi comme un excellent guide aux personnes qui, sans vouloir approfondir l'étude du sujet, désirent cependant ne pas rester tout à fait ignorantes à cet égard. On y trouve des renseignements exacts, précis, accompagnés de planches bien faites et nombreuses qui en facilitent l'intelligence aux lecteurs même les moins versés dans la physique et la mécanique. Entre autres chapitres qui renferment de précieuses données pour la pratique, nous signalerons celui consacré aux moyens de réparer les avaries.

TRAITÉ DES MALADIES NERVEUSES et de leur rapport avec l'électricité, par J. Bernard, D^r. Paris, Jules Viat, 1857 ; 1 vol. in-12.

L'application de l'électricité au traitement des maladies nerveuses est employée aujourd'hui par un grand nombre de médecins. Sans doute elle ne réussit pas toujours, mais elle obtient des résultats assez remarquables pour mériter d'être étudiée d'une manière plus approfondie qu'on ne l'a fait jusqu'ici. M. le D^r Bernard pense donc qu'il est utile d'appeler l'attention des praticiens sur les rapports qui existent entre l'électricité et l'organisme du corps humain. Suivant lui, c'est une mine féconde, encore à peu près inexploitée, et qui promet à l'observateur persévérant des découvertes du plus haut intérêt. Les faits qu'il a constatés lui-même prouvent déjà combien sont importantes les propriétés physiologiques de cet agent, appelé peut-être à jouer dans la médecine un rôle non moins considérable que dans la science et l'industrie. En attendant, il le recommande comme un précieux moyen thérapeutique, et l'emploie souvent avec succès dans les affections nerveuses de toute espèce. Son petit volume expose, sous une forme très-concise, l'état actuel de cette branche de la pathologie, et renferme les directions nécessaires pour en faciliter les applications pratiques. M. le D^r Bernard y joint, dans beaucoup

de cas, l'emploi de l'iode à l'état naissant, procédé dont il est l'inventeur, et sur lequel il publie aussi une courte brochure destinée à faire connaître les effets avantageux qu'il dit en avoir obtenus.

NOUVEL ARMEMENT GÉNÉRAL DES ÉTATS, exposé général des considérations, principes et inventions qui sont relatifs à des systèmes complètement nouveaux pour les grandes parties constituantes de l'armement général de terre et de mer ; suivi d'études sur l'histoire générale de l'artillerie, par J. Brunet. Paris, Dumaine, 1857; 1 vol. in-8 : 4 fr. .

Sous ce titre, M. Brunet nous offre le programme d'un système nouveau d'armement, dans lequel on mettrait en œuvre toutes les découvertes de la science moderne. *Si vous voulez la paix, préparez la guerre*, cette maxime, qui sert d'épigraphe à son livre, exprime parfaitement le but qu'il se propose. Simplifier les moyens de défense, et les rendre aussi formidables que possible lui semble le meilleur moyen de diminuer les chances de guerre. Aujourd'hui, l'existence des armées exige des dépenses énormes, et se concilie difficilement avec les bienfaits de la paix. L'ambition du soldat est un élément nécessaire au maintien de la discipline, mais dont l'influence agit plus ou moins sur la politique des États. On ne saurait arracher un si grand nombre d'hommes aux occupations de l'agriculture, du commerce ou de l'industrie, uniquement pour les astreindre à la vie monotone des garnisons, sans autre perspective que le maigre salaire qui suffit tout juste à leurs premiers besoins. Il importe d'entretenir chez eux l'esprit militaire par l'appât de la gloire, et l'on est enclin à profiter pour cela de toutes les occasions qui se présentent. Alors la mise sur pied de guerre entraîne bien d'autres sacrifices, un matériel immense est indispensable, et dans le calcul des pertes que subira l'armée, on doit faire la part de la maladie, qui souvent est beaucoup plus forte que celle du champ de bataille. La campagne de Crimée a prouvé combien l'organisation actuelle est défectueuse. D'après M. Brunet, les vices principaux sont : « mauvais principes mathématiques et physiques ; lacunes regrettables pour des services extrêmement importants ; faiblesse étonnante, et souvent impuissance d'effet ; confusion, malgré des superfétations de classements et de catégories ; manque d'unité, surtout pour les rapports entre les différentes spécialités du service ; complication et

lourdeur de composition : difficulté de construction et de mise en jeu ; absorption excessive d'hommes et de moyens de transport ; nécessité d'établissements immenses et difficiles ; fortifications sans portée, qui emprisonnent et étouffent les populations et les garnisons ; installations et équipages maritimes, qui se présentent monstrueux de masse et de complication, mais qui se trouvent sans action dans trop de circonstances ; enfin, dépenses ruineuses pour les ressources en personnel et en matériel de la plupart des Etats. »

Or, la plupart de ces inconvénients disparaîtraient bientôt si l'on voulait tenir compte des progrès de la chimie, de la mécanique, profiter des ressources industrielles, fonder l'organisation générale sur des principes plus simples et mieux en rapport avec le but qu'il s'agit d'atteindre. M. Brunet propose, par exemple, de substituer à la poudre une substance plus énergique et moins embarrassante ; de remplacer le fusil par des armes légères, d'une fabrication peu compliquée, d'une précision parfaite, et se chargeant par la culasse ; de munir le soldat d'un nouvel appareil, auquel il donne le nom d'*omnivase*, qui pourra lui servir de hâvesac, de siège dans les terrains boueux, de coffre pour les denrées, de vase pour les liquides, de cellules pour les constructions, etc., etc. ; enfin d'appliquer à l'artillerie tous les perfectionnements propres à la rendre plus puissante et plus mobile, tout en diminuant beaucoup le nombre des hommes et des chevaux nécessaires pour son service. La marine et le système des fortifications subiraient des réformes analogues, de manière à réduire les diverses parties de l'armement au strict nécessaire, et de leur donner en même temps une énergie d'action qui leur a manqué jusqu'ici.

Après avoir indiqué sommairement les principales innovations qui lui paraissent urgentes, l'auteur passe en revue l'ensemble des découvertes modernes relatives aux différents détails de son sujet, et prend ainsi date pour se réserver la propriété des brevets concernant leur application. Il termine par un chapitre qui traite du classement et des moyens d'exécution. Ses vues sont certainement fort ingénieuses, mais, pour en apprécier la valeur, on doit attendre les ouvrages dans lesquels M. Brunet annonce qu'il exposera d'une manière plus développée et plus pratique chacune des branches de son système d'armement.

RECHERCHES SUR LE CŒUR ET LE FOIE, considérées aux points de vue littéraire, médico-historique, symbolique, etc., par le docteur F. Andry. Paris, Germer Baillière, 1858; 1 vol. in-8: 4 fr.

Cet ouvrage, ainsi que, du reste, l'indique son titre, n'est pas un traité médical, quoique l'auteur soit un médecin qui a publié déjà deux volumes et divers articles sur les maladies du cœur. Ici, laissant de côté la science pure, M. Andry donne essor à ses goûts littéraires. Après avoir étudié l'organe au point de vue pathologique, il veut en écrire la légende, et, pour rendre son travail bien complet, il y joint un chapitre sur le foie, qui, chez plusieurs peuples, a joué le même rôle à peu près que le cœur. Ce sont de curieuses recherches, dans lesquelles on trouvera beaucoup d'érudition, un esprit de saine critique, et des aperçus très-ingénieux. Dès les temps les plus reculés, le cœur fut revêtu de certaines attributions, qui prouvent que les différents peuples y attachèrent des idées philosophiques semblables. Les anciens Egyptiens, les Grecs, les Hindous en faisaient déjà le symbole du courage, de la force, de l'énergie, et cette métaphore se retrouve plus ou moins partout, jusque chez les peuplades sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. Seulement, dans quelques pays, comme, par exemple, chez les Hébreux, les Arméniens, les Persans, c'est le foie qui remplace le cœur. « Le trouble s'est emparé de mes entrailles, s'écrie Jérémie, et mon foie s'est répandu sur la terre. » Un poète arménien, parlant d'un amant délaissé par sa maîtresse, dit qu'il se retire, *le foie brisé*, et la poésie persane, pour exprimer la peur, emploie cette image: « leurs foies se liquéfèrent. » Du reste, l'analogie supposée entre les deux organes était assez répandue, puisqu'on lit dans Anacréon: « l'amour me frappe au milieu du foie, » et dans Rabelais: « je t'ayme du bon du foye. » La même unanimité se remarque en ce qui concerne l'importance physiologique accordée au cœur. Les opinions erronées qui régnerent à cet égard chez tous les peuples sont innombrables, mais elles tendent toutes au même but, qui est de représenter le cœur comme le siège principal de la vie, de l'amour, du courage, et l'on en trouve encore une preuve dans les lésions pathologiques et les anomalies diverses que lui attribuaient les anciens. Le volume du cœur, les poils, les ossifications ou calculs qui s'y rencontrent parfois, étaient regardés comme autant de signes indicateurs soit de la longévité, soit du courage.

Il est facile de comprendre par quelle liaison d'idées ce mystérieux symbolisme conduisit d'abord à la sorcellerie, puis devint l'objet de l'exaltation mystique la plus étrange. M. Andry retrace rapidement l'histoire des superstitions diverses auxquelles ont donné lieu ces tendances, qui, tour à tour, firent du cœur un instrument de maléfice et l'emblème de l'amour divin. Il n'omet pas non plus les honneurs funèbres rendus spécialement au cœur, et le rôle considérable qu'il joua dans la science héraldique. On peut ainsi très-bien suivre la marche des croyances populaires, depuis l'envoûtement jusqu'aux visions de Marie Alacoque. L'auteur se livre ensuite à des recherches philologiques sur les mots qui servent à désigner le cœur dans les principales langues des différentes parties du monde, et sur l'étymologie du nom français de cet organe. Il termine par des considérations du même genre sur le rôle intellectuel ou moral du foie chez les peuples anciens.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE d'hygiène militaire, par le D^r S. Rossignol. Paris, Al. Johanneau, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr.

L'hygiène est une science utile à tout le monde, mais indispensable surtout aux militaires. Les fatigues et les privations de la vie du soldat exigent une santé robuste, il a, plus que nul autre, besoin de maintenir la souplesse et la vigueur de ses organes, pour être en état d'affronter les périls de la guerre. Ceux-ci, d'ailleurs, ne sont pas les seuls qui le menacent. Dans la plupart des campagnes qu'il est appelé à faire, le champ de bataille compte moins de victimes que l'hôpital. Le rassemblement d'une armée nombreuse est presque toujours accompagné d'épidémies plus meurtrières que les canons de l'ennemi. Des marches forcées, des campements insalubres, de fréquents bivouacs augmentent encore ces chances funestes, et l'on peut en général calculer que le chiffre des blessés ne forme que le tiers du nombre total des malades. Il est donc très-nécessaire de chercher autant que possible à prémunir le soldat contre les influences morbides auxquelles il se trouve exposé. L'hygiène militaire a pour but la conservation de l'armée ; c'est dire assez quelle est son importance. A cet égard, dès progrès remarquables ont eu lieu, mais il reste encore beaucoup à faire, soit pour donner aux mesures générales une portée vraiment féconde, soit pour répandre parmi les soldats des habitudes hygiéniques. Quant aux premières, la campagne

de Crimée a prouvé que l'isolement, l'aération et les soins de propreté sont les meilleurs moyens de combattre les épidémies, et que si le personnel du service médical ne laisse rien à désirer, les ressources mises à sa disposition sont trop souvent insuffisantes. Sur ce point, le succès dépend de la sollicitude avec laquelle s'en préoccupent les chefs de l'armée. Une administration vigilante, active et dévouée, obtiendra certainement de précieux résultats. Mais il faut de plus que ses efforts soient secondés par le concours intelligent de la troupe. C'est en cela que les conseils hygiéniques peuvent avoir une portée très-salutaire. Ils éveillent l'attention du soldat sur le danger des excès, ainsi que sur maintes petites mesures de prudence dont l'effet préventif est pour lui d'une haute importance.

Dans ce but, M. le docteur Rossignol passe en revue toutes les règles de l'hygiène proprement dite, puis il en fait l'application à l'armée de manière à ce que chaque question puisse être facilement saisie dans ses rapports avec les nécessités de la vie militaire. Son livre renferme une foule de détails utiles, et pourra rendre aux officiers de santé d'éminents services, en leur offrant un exposé complet, quoique succinct, de l'état actuel de la science, d'après les observations et les découvertes les plus récentes.

Goya, par Laurent Matheron. Paris. Schulz et Thuillier, -1858;

1 v. in-12.

Ce n'est que depuis un assez petit nombre d'années que Francisco Goya, un des peintres les plus remarquables qu'ait produits l'Espagne, a été connu et apprécié. Sa vie étrange, son talent, d'un genre tout particulier, assignent à cet artiste une physionomie à part. Le travail de M. Matheron, écrit avec amour, et résultat de longues recherches, sera d'un bien précieux secours pour savoir ce qu'a été cet émule de Rembrandt et de Hogarth.

Nous n'avons pas l'intention d'esquisser ici la biographie de Goya ; né en 1746 en Aragon, il mourut à Bordeaux, plus qu'octogénaire, en 1828. Après avoir étudié à Rome, il se fixa à Madrid, où il devint le peintre à la mode ; le roi Charles IV le combla de faveurs ; les plus grands seigneurs, et, à ce qu'on ajoute, les dames les plus illustres l'admirent dans leur intimité. Ami du luxe et des plaisirs, il donnait des fêtes brillantes, se mêlait dans bien des intrigues, quoiqu'il fût marié ; sa femme lui donna

d'ailleurs vingt enfants. Une existence dissipée ne ralentissait pas son incroyable activité. Il abordait tous les genres avec un égal bonheur : portraits, sujets de sainteté, caricatures, scènes de mœurs, il touchait à tout. Il maniait la pointe et le pinceau avec une égale vigueur ; il avait des procédés qui lui réussissaient à merveille, et dont l'audace était inouïe ; il puisait la couleur dans des baquets, il l'appliquait avec des éponges, avec des torchons, avec le premier objet qui tombait sous sa main. Il exécuta avec une cuiller en guise de brosse une représentation d'un combat entre des Français et des Espagnols ; c'est une œuvre d'une fougue incroyable. Les tableaux de Goya sont, pour la plupart, restés à Madrid ; quelques-uns ont passé en Angleterre ; on en a vu à Paris dans l'ancien musée espagnol ; M. Matheron a réuni sur ces œuvres éparses et si dignes d'intérêt, un faisceau d'informations précises.

Goya n'est guère connu en France, et encore de bien peu de personnes seulement, que par un recueil de 80 gravures, qu'il a intitulé *Caprices*, et qui, à tous égards, est des plus curieux. L'exécution matérielle, extrêmement remarquable, est ici le moindre mérite ; les allusions aux usages nationaux, à la politique du temps abondent, et respirent la plus mordante ironie. L'artiste tournait en dérision les personnages les plus puissants du royaume : il raillait impitoyablement les moines : on comprend qu'il sut dissimuler sa pensée sous les voiles les moins diaphanes. Une *Revue*, qui est morte comme tant d'autres, disait il y a trente ans, dans sa verve âpre et mordante : Goya a profondément compris les vices qui rongeaient l'Espagne ; il les a peints comme il les haïssait. C'est un Rabelais, le crayon et le pinceau à la main, mais un Rabelais espagnol, sérieux, et dont la plaisanterie fait frémir. Un de ses desseins en dit plus sur l'Espagne que tous les voyageurs. Rien de plus effroyable que sa pénitente conduite à un *auto-da-fé*.

M. Matheron donne des renseignements sur un recueil encore plus difficile à trouver que les *Caprices*, et intitulé *Tauromaquia* ; trente-trois planches à l'eau-forte représentent des épisodes de combats de taureaux, genre d'exercices pour lequel Goya eut toujours le goût le plus prononcé. M. Théophile Gautier, qui a parlé de notre artiste sur le ton de l'admiration la plus vive, signale « la fureur de mouvement qui éclate dans ces esquisses. » Un trait égratigné, une tache blanche, une raie noire, voilà un personnage qui vit, qui se meut, et dont la physionomie se grave pour toujours dans la mémoire.

Les fléaux qui désolèrent l'Espagne pendant sa lutte contre les armées françaises, firent naître chez Goya l'idée d'une suite de vingt planches, représentant des *scènes d'invasion*. Ces compositions saisissantes ont été appréciées par la critique que nous venons de citer, en des termes que nous reproduirons volontiers ; « Ce ne sont que pendus, morts qu'on dépouille, prisonniers qu'on fusille, couvents qu'on dévalise, populations qui s'enfuient. Parmi ces dessins, il en est un dont le sens, vaguement entrevu, est plein de frissons et d'épouvante. C'est un mort à moitié enfoui dans la terre, qui se soulève sur le coude, et, de sa main osseuse, écrit sans regarder sur un papier posé à côté de lui, un mot qui vaut bien les plus noirs de Dante : *nada* (rien). Autour de sa tête, qui a gardé juste assez de chair pour être plus horrible qu'un crâne dépouillé, tourbillonnent, à peine visibles dans l'épaisseur de la nuit, de monstrueux cauchemars, illuminés çà et là de livides éclairs. Une main fatidique soutient une balance dont les plateaux se renversent. »

Le travail de M. Matheron fait connaître, à tous les points de vue, l'artiste auquel on doit tant d'œuvres remarquables, et qui, toutefois, se trouve oublié dans la plupart des *dictionnaires* et des *biographies* ; ce petit volume sera donc lu avec un intérêt véritable ; ajoutons, et c'est le moindre de ses mérites, qu'il est imprimé avec un soin tout particulier, sur papier fort, et que son exécution typographique fait honneur à l'imprimeur bordelais des presses duquel il est sorti.

TABLE

DES

OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE.

25^{me} Année, 1957.

SCIENTES MORALES ET POLITIQUES	Pages		Pages
<i>Religion, Philosophie, Morale,</i>		Les jésuites jugés.	275
<i>Education.</i>		Jansénisme et jésuitisme.	367
	Pages	Affaire de la Salette.	245
Traduction de l'Ecclésiaste.	106	Le peuple primitif.	210
Histoire de Joseph,	248	De l'état actuel du protestan-	
Simple commentaire sur la vie		tisme en France.	145
de Jésus-Christ.	23	Histoire de l'église réformée	
Introduction à la théologie or-		de Nîmes.	113
thodoxe.	337	Histoire des protestants du	
Etude sur le baptême.	342	Poitou.	54
Le chrétien.	279	Mission de Cayenne.	237
Le christianisme aux trois pre-		Le christianisme en Chine.	76
miers siècles.	208	Histoire des religions de la	
Trois discours.	230	Grèce.	138
L'homme, la famille et la so-		La nouvelle Bible.	217
ciété.	246	Les Ennéades de Plotin.	307
La famille chrétienne.	26	Pensées de Pascal.	213
Le sermon sur la montagne.	371	Nouvelles lettres de Leibnitz.	83
De la vocation.	212	Bacon, sa vie, etc.	243
De l'athéisme et du déisme.	88	Les philosophes français du	
Traité de la science de Dieu.	149	dix-neuvième siècle.	22
Œuvres de Marnix de Sainte-		Recherche de la méthode.	20
Aldegonde.	146	La liberté de conscience.	86
Œuvres de Channing.	281	De la grandeur morale.	368
Nouveaux choix de traités-		Lettres philosophiques.	60
Roussel.	316	Manuel de l'enseignement pri-	
Quelques bonnes pensées.	21	maire.	315
Prières d'un enfant.	340	Œuvres de Vauvenargues.	225
La fin du monde.	189		
Comment il ne faut pas prê-		<i>Législation, Jurisprudence.</i>	
cher.	340	Elément de droit romain.	141
Traité des mariages mixtes.	55	Explication des passages de	
Advis et devis de la source d'i-		droit romain.	311
dolâtrie.	11	Philosophie de la procédure ci-	
Vrais et faux catholiques.	372	vile.	81
		Etudes sur la condition légale	
		des femmes.	369

Pages	<i>Romans, Contes et Nouvelles, Mélanges.</i>	Pages
Traité des machines à vapeur marines.		
376		
Meunerie, moulin de Saint-Maur.	Le roman de Jean de Paris.	9
350	Le roman comique.	257
Histoire de la télégraphie.	Vic de N. Nickelby.	68
284	Afraja.	69
Des arts graphiques.	Les pirates du Mississipi.	323
31	Dred.	198
Marques et devises typographiques.	La fleur de la famille.	36
64	Journal d'une jeune fille.	71
La science du coupeur.	Mémoires de J. Prudhomme.	66
346	Les émotions de Polydore Ma-	
Art de respirer.	rasquin.	65
222	Les enfants de Rousseau.	164
Des chemins de fer et de leur influence sur la santé des mécaniciens.	Seul !	161
218	Le chef de famille.	321
La pêche à la ligne.	Le marchand prospère.	327
127	Doit et avoir.	323
Le petit Lavater.	Les degrés de l'échelle.	228
126	Madame Bovary.	291
	Mémoires de Barry Lyndon.	69
BELLES-LETTRES.	L'art d'être malheureux.	82
	L'auberge du Spessart.	33
<i>Etude des langues, Littérature.</i>	Les quatre âges.	265
	Contes kosaks.	5
Etude des langues.	Couronne.	359
7	Les métamorphoses de la femme	228
Éléments de la grammaire latine.	Mignon.	265
298	Nouvelles extraordinaires.	65
Dictionnaire des synonymes.	L'ours et l'ange.	112
258	Scènes de la vie hollandaise.	8
Choix d'études sur la littérature.	La comédie de l'amour.	37
107	Études sur les tragiques grecs.	289
Le réalisme.	Études sur Virgile.	67
291	L'hérésie de Dante.	196
	Dante Alighieri ou le problème de l'humanité.	164
<i>Poésie, Art dramatique.</i>	Le paradis du Dante illuminé.	38
	Essai sur Nicole Oresme.	195
Fleurs de l'Inde.	Histoire de l'Académie franç.	109
360	Du roman et du théâtre.	193
Les poètes chrétiens.	Les oubliés et les dédaignés.	130
325	Revue des écrivains de la Suisse française.	105
Les tragiques.	Lettres de S. Pellico.	162
97	Aux grands écrivains.	233
Œuvres de Ronsard.	Histoire de la conversation.	259
74	Les facétieuses nuits.	294
Œuvres de Racan.		
209		
Œuvres de Coquillart.		
296		
Psyché, poème.		
73		
La Cinéide, poème.		
1		
Milianah.		
353		
Poésies de Banville.		
297		
Dernières chansons.		
361		
Les Traditionnelles, poésie.		
4		
Alperoses.		
353		
Fleurs et sourires.		
353		
Miettes d'amour.		
230		
Poésies nouvelles.		
230		
Œuvres de Corneille.		
357		
Théâtre et souvenirs.		
101		
Jeanne d'Arc, drame.		
129		

	Page		Page
Voyages littéraires sur les quais	322	Esquisse sur Moscou et Saint-	
Paris vivant.	322	Pétersbourg.	134
Les salons de Paris.	326	Voyage aux Alpes.	174
Histoire des états de la lune et		La Normandie inconnue.	231
du soleil.	356	La Corse et son avenir.	136
L'amour, les femmes et le ma-		Le pays basque.	306
riage.	71		
Petits mémoires de l'Opéra.	7	<i>Histoire ancienne et moderne.</i>	
Plaisantes recherches d'un		Relation de la rébellion de	
homme grave.	34	Stenko-Razin.	52
Inventaire des meubles, bijoux		Histoire de Nicolas I ^{er} .	329
et livres étant à Chenonceaux.	35	Geschichte des Gottesfriedens.	272
Histoire de la presse en Angle-		Histoire de Guillaume III.	335
terre.	261	Henri IV et Richelieu.	178
Nouveau manuel de bibliogra-		Hist. de la guerre de Navarre.	53
phie.	302	Hist. du règne de Louis-Phi-	
Philobibliion.	39	lippe.	176
		Hist. de la chute du roi Louis-	
		Philippe.	183
		Hist. du canton de Fribourg.	206
		Annales de Carouge.	303
		Histoire de Bienne.	16
		Deux ans de révolution en Italie	50
		Mémoires sur l'Italie.	18
		De la république des Etats-Unis	16
		Hist. des nations du Mexique.	238
		Insurrection de l'Inde.	304
		<i>Biographie, Mélanges.</i>	
		Etienne Dolet.	332
		Mémoires de Saint-Simon.	200
		L'abbé de Saint-Pierre.	121
		Mém. du marquis d'Argenson.	170
		Sophie Arnould.	137
		Le prince de Ligne.	114
		Kléber et Marceau.	134
		Maine de Biran, sa vie et ses	
		écrits.	57
		F.-C.-L. de Sismondi, frag-	
		ments et correspondance.	48
		Le chevalier Sarti.	159
		Channing, sa vie et ses œuvres	139
		Balzac, sa vie et ses œuvres.	362
		Mémoires sur Béranger.	271
		Ma biographie.	361
		Vie du capitaine H. Vicens.	44
		Memorie d'un rebelle.	274
		Histoire de Dmitri.	275

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Rapport de la Société de géo-
graphie. 78

Mittheilungen über Geographie 40
179 et 269

Abrégé de géographie. 335

Carte de la terre sainte. 234

Journal de la femme d'un mis-
sionnaire. 20

Séjour chez le grand chérif de
la Mekke. 13

Un été dans le Sahara. 49

Cinquante jours au désert. 183

Lettres sur l'Egypte. 44

Trois ans aux Etats-Unis. 115

Voyage dans l'Amérique cen-
trale. 75

Voyages et aventures au Chili. 334

Aventures d'un gentilhomme
breton. 133

Veillées sur terre et sur mer. 334

Journal de Miertsching. 79

Les saints lieux. 328

La Turquie. 181

Les Anglais et l'Inde. 266

L'Angleterre, la Chine et l'Inde 364

Souvenirs d'un voyage en Si-
bérie. 46

La Norwège. 47

TABLE.

389

	Pages		Pages
Sépultures gauloises, romaines, etc.	79	Œuvres de Baulacro.	168
Essai de chronographie byzantine.	10	Relation de trois ambassades du comte de Carlisle.	171
Les monuments de l'histoire de France.	135	Etudes sur la révolution française.	276
Etudes historiques.	132	Dépêches des ambassadeurs milanais.	148
Les nobles et les vilains.	338	Etrennes historiques de Genève	365
Les courriers de la Fronde.	172	Variétés historiq. et littéraires.	173
Trois drames historiques.	42	L'Europe et la Russie.	343
Mémoires de Hollande.	52	Album des fêtes suisses.	240

TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

	Pages		Pages
Ancelot (M ^{me}).	326	Bornet, L.	85
Andry, F.	380	Borrel, A.	113
Anelier, G.	53	Bouchut, E.	190
Aroux, E.	38 et 196	Boulmier, J.	332
Arthur, W.	327	Bouvier, A.	279
Audubon.	154	Bouzique.	101
Autran, J.	353	Braff.	186
Babinet.	90	Brasseur.	238
Balleydier.	329	Briaune.	374
Barbet de Jouy.	256	Brunet, J.	378
Barthélemy Saint-Hilaire.	44	Buisson, E.	246
Baulacre, L.	168	Bungener.	208
Beautemps-Baupré.	25	Burger.	318
Beaussire, E.	80	Castiglia.	164
Bedarride.	143	Champfleury.	291
Beecher-Stowe (M ^{me}).	198	Channing.	281
Belligera.	230	Chassant, A.	338
Benech.	309	Clamageran, J.-J.	24 et 145
Béranger.	361	Clément, P.	42
Berchtold.	206	Clément, R.	342
Bernard, Th.	230	Cochet.	79
Bernard, J.	377	Comettant, V.	115
Bertrand, Th.	317	Coquerel, Ath.	55
Blanc, Ch.	92	Coquerel fils.	124
Blæsch, C.-A.	16	Coquillart.	296
Boccardo, G.	119	Corneille.	357
Bonal, A.	284	Cucheval-Clarigny.	261
Boniface-Delcro.	369	Cyrano de Bergerac.	356
Bonivard, Fr.	11	Daguët, A.	105
Bordeaux, R.	81	Daniel Stern.	129

	Pages		Pages
Dargaud, J.-M.	174	Freytag.	323
D'Argenson.	170	Fromentin, Eug.	49
Dash (M ^{me} la comtesse).	228	Gaullieur, E.-H.	303 et 365
D'Aubigné.	97	Galitzin, Aug.	35, 52 et 171
De Banville, Th.	297	Garnier, J.	117
De Barante.	132	Genou, Cl.	164
De Boigne, Ch.	7	Gerstæcker.	323
De Bussy.	334	Goncourt.	137
De Caqueray.	311	Gozlan, L.	65
De Fontaine de Resbecq.	322	Granier de Cassagnac.	183
De Gasparin, A.	208 et 230	Grillot.	316
De Gingins-d'Eclépens.	253	Guettée.	367
De Gingins-Lasarra.	148	Guilbon, N.-A.	187
De la Borde.	93	Guillemard, N.	127
De la Codre.	368	Hammann.	31
De la Fayette (M ^{me} la comtesse)	52	Hansteen, Ch.	46
Delafosse.	320	Hauff.	33
De la Gironnière.	133	Hennin.	135
De la Gracerie.	16	Heyer, G.	61
De Lamarche.	343	Hildebrand.	8
De la Rocca, J.	136	Huc.	76
De la Rounat, Ch.	37	Hugo, F.-V.	231
De Lavergne.	344	Janin, A.	106
De Martonne.	302	Kluckholm.	272
De Muralt, Ed.	10	Kohler, X.	353
Denis, F.	302	Lamotte.	315
De Nouvion, V.	176	Landrin, H.	128
De Rougemont, Fréd.	210	Lapointe, S.	271
De Saint-Germain.	82 et 265	Laprade, V.	73
Deschanel, E.	259	Laveleye.	122
Desprez.	134	Leber, C.	34
De Tracy, V.	157	Legault.	304
De Valbezen.	266	Leibniz.	83
De Vallée.	312	Lenormant, Fr.	216
Dickens, Ch.	68	Leymarie, A.	282
Didier, Ch.	13 et 183	Lièvre, Aug.	54
Du Camp.	285	List, Fréd.	310
Duchesne, E.-A.	218	Lorrain.	315
Dutoit, L.	94	Luquet.	212
Du Vivier de Streel.	1	Lutterbach.	222
Enault, L.	47	Macaire.	373
Estéoule.	248	Macaulay.	335
Favre, H.	156	Marnix de Sainte-Aldegonde.	146
Figuier, L.	29 et 345	Matheron, L.	382
Flaubert, G.	291	Marmier, X.	265
Fonvielle.	304	Mathieu, H.	181
Francisque, Michel.	306	Mauzy, A.	27, 78 et 138
Frémy, A.	71	Maynard, T.	334

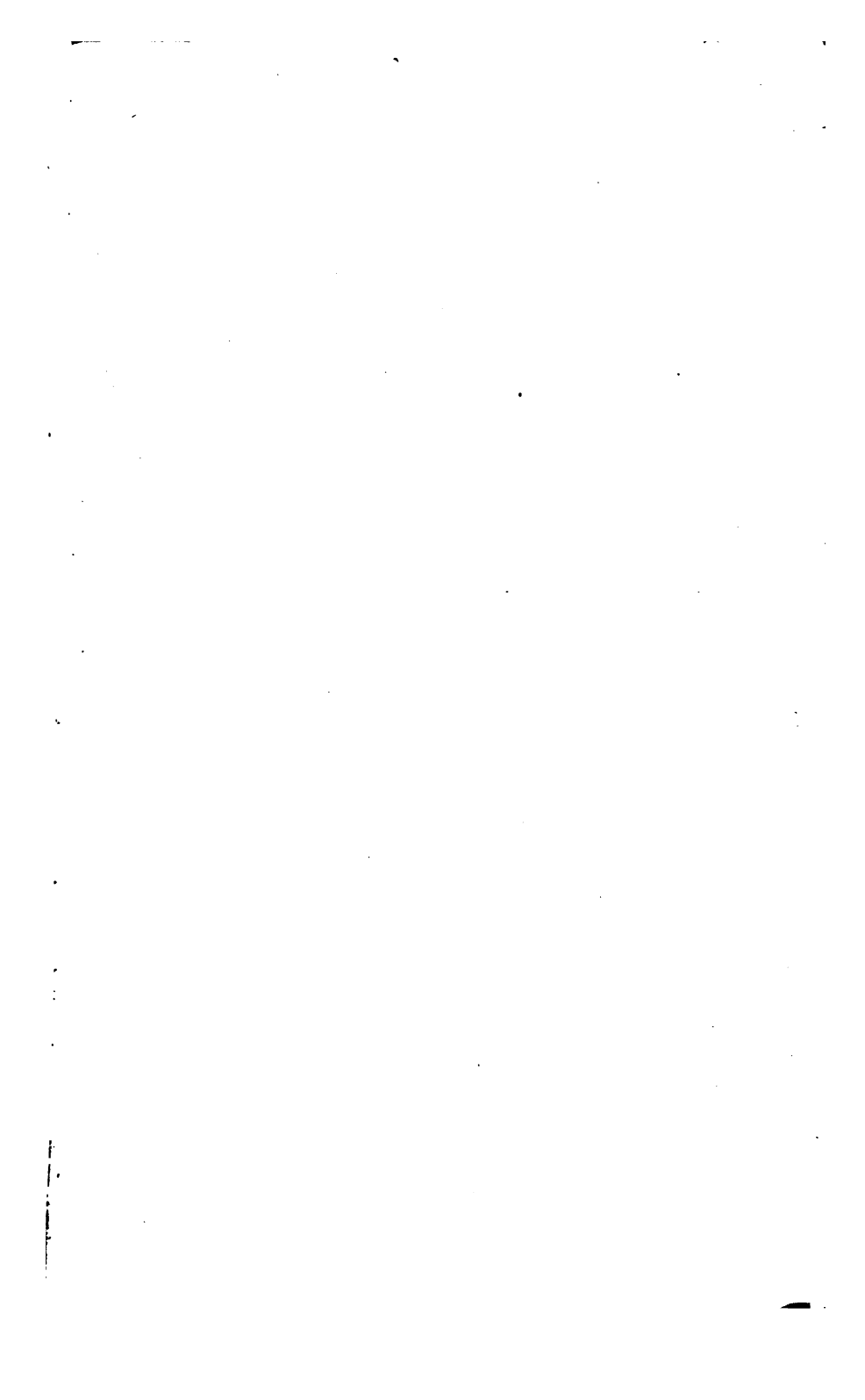
TABLE.

391

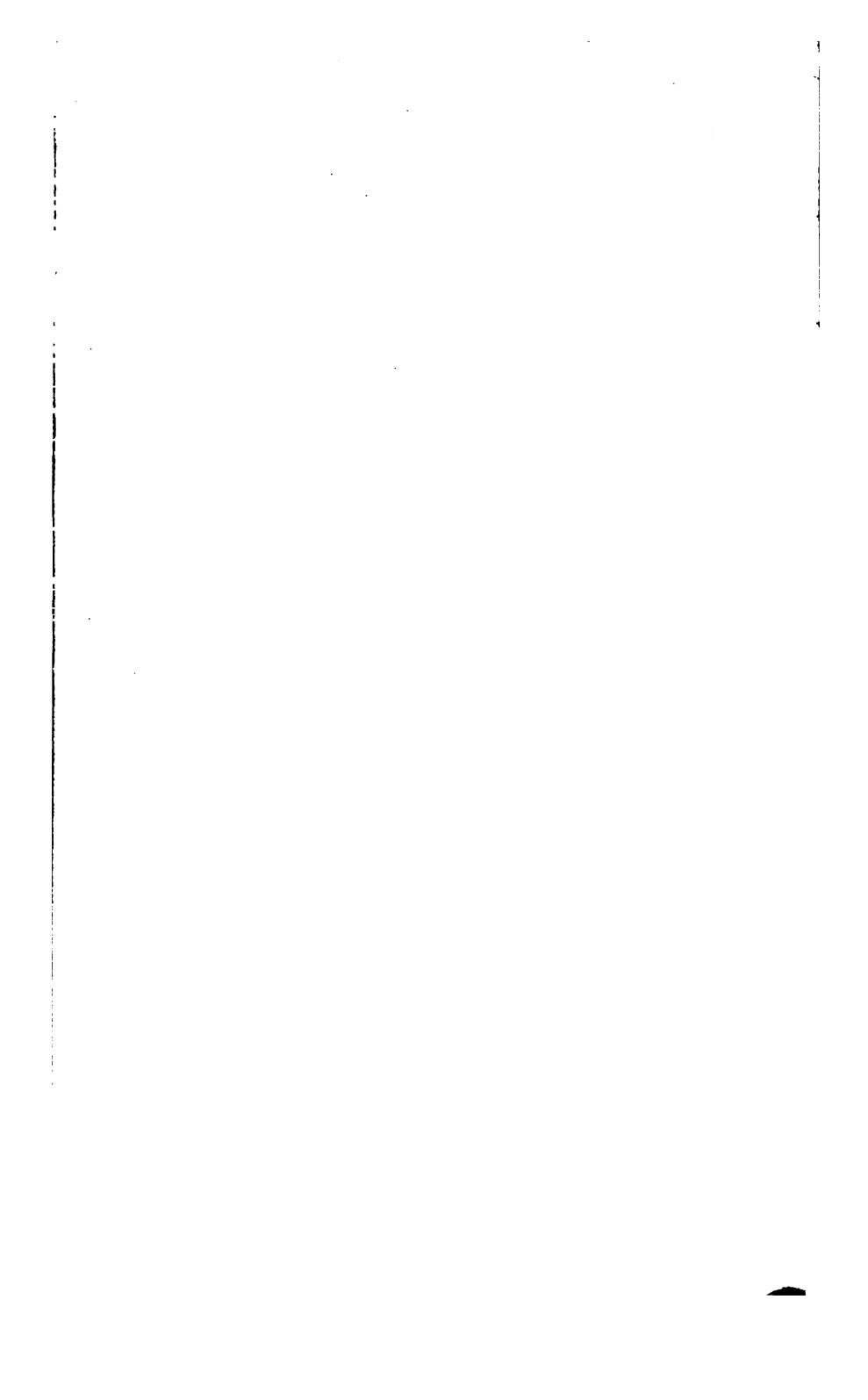
	Pages		Pages
Maynz, Ch.	141	Ricard, A.	71
Melly, J.	142	Richard, A.	219
Merle d'Aubigné.	208	Richard de Bury.	39
Mesnard, P.	109	Ronsard, P.	74
Meunier, Fr.	195	Roscher.	314
Meunier, V.	152	Rossignol, S.	381
Michelet, J.	178 et 347	Roussel, N.	316 et 340
Miertsching.	79	Roux, P.	149
Mislin.	328	Sabbatier, J.	245
Molinari.	121	Sadyk-Pacha	5
Monnier, H.	66	Sainte-Beuve.	67
Monselet, Ch.	130	Saintine, B.	161 et 228
Montanelli, F.	18	Saint-Julien.	172
Morel, B.-A.	60	Saint-Simon.	200
Morelet, A.	75	Salvetat, A.	375
Mügge.	69	Sardou.	258
Naville, E.	57	Sasserno (M ^{lle}).	353
Ortolan, A.	376	Scarron.	257
Pascal.	243	Scherer, H.	14
Pasquet, J.	295	Scrive.	348
Passy, Fréd.	341	Scudo, P.	159
Patin.	289	Secrétan, Ch.	20
Payer, J.-B.	287	Silvestre.	64
Peetermans, N.	114	Simon, J.	86
Peisse, L.	95	Sinibaldo de Mas.	364
Pelletan, Eug.	88	Sismondi.	48
Pellico, S.	162	Snow-Harris.	284
Perrons, F.-T.	50	Sturm.	192
Petermann, A.	40, 179 et 269	Surville (M ^{me} L.)	362
Pinçon, P.	302	Taine, H.	22
Plotin.	307	Thackeray, W.	69
Poe, Edg.	65	Tschudi.	249
Poitou, Eug.	193	Van de Velde.	234
Pommier, A.	88	Vauvenargues.	225
Porchat, J.	112	Viardot.	275
Possieu, S.-H.	7	Viguet.	208
Pressenssé.	26	Villemain.	107
Racan.	299	Vuillet, A.	335
Reboul, F.	4	Vernouillet.	62
Regnault, A.	134	Wake (Lady).	23
Rémusat, Ch.	139 et 243	Weill, Al.	359
Rémusat, P.	319	Wesley, J.	371
Renard.	351	Zimmermann.	30

7

11
2
HM







OCT 30 1941



